

L'ANGLETERRE CATHOLIQUE

A LA VEILLE DU SCHISME

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

PIERRE JANELLE

Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand



MCMXXXV /



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551410_0003

L'ANGLETERRE CATHOLIQUE
A LA VEILLE DU SCHISME

L'ANGLETERRE CATHOLIQUE

A LA VEILLE DU SCHISME

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

PIERRE JANELLE

chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand



GABRIEL BEAUCHESNE ET SES FILS
ÉDITEURS A PARIS, RUE DE RENNES, 117

MCMXXXV

AVERTISSEMENT

Je me suis efforcé, dans le présent ouvrage, de montrer ce que pouvaient penser et sentir les Anglais traditionalistes — par opposition aux réformateurs — dans les années qui ont précédé le schisme anglican. J'ai voulu, en choisissant parmi eux un personnage qui pût les représenter, pénétrer, autant que possible, dans leur cœur, voir les choses comme ils les virent, afin d'expliquer les motifs de leur conduite et leur attitude en face de la politique de Henri VIII. Cette étude est donc nécessairement limitée à une seule face des événements et des idées. Certes les premiers réformateurs anglais ne sont encore, à ce moment, pour parler comme Tyndale lui-même, qu'un « petit troupeau ». Il eût fallu cependant, pour faire un tableau complet de la vie religieuse anglaise entre 1500 et 1535, examiner leurs griefs contre la « vieille religion », contrôler la véracité de leurs plaintes, en déterminer la nature exacte, voir s'ils attaquaient les pratiques traditionnelles au nom de la morale ou au nom d'un nouvel idéal spirituel et intellectuel ; en un mot, analyser le tempérament protestant aussi bien que le tempérament catholique, les mettre en regard, et chercher à départager les deux camps. La tâche eût été cependant trop vaste ; aussi ne l'ai-je pas entreprise. Je ne pouvais évidemment caractériser les tenants de la « vieille religion » sans faire allusion à leurs adversaires ; mais ce sont les premiers, non les seconds, dont j'ai essayé de retracer les successifs états d'âme ; et cela en m'efforçant, non de les juger, mais de les comprendre. Je m'abstiens donc de formuler des appréciations de valeur. Je parle le langage que parlaient les conservateurs de l'époque. J'emploie comme eux des termes tels que « hérésie », « hérétiques », sans avoir la prétention d'engager une discussion théologique. Je m'efforce, en un mot, de les représenter tels qu'ils devaient s'apparaître à eux-mêmes.

J'ai volontairement laissé de côté l'élément hagiographique de l'histoire du schisme, les souffrances et l'héroïsme de ceux qui, comme John Fisher, Thomas More et les Chartreux, sacrifièrent leur vie plutôt que de reconnaître la suprématie royale sur l'Église. Je me suis efforcé au

contraire de montrer comment et pourquoi agirent ceux qui cédèrent, c'est-à-dire la très grande majorité des Anglais.

En examinant comment le « césaro-papisme » s'est implanté en Angleterre, je me suis limité strictement à l'étude des causes immédiates. Je me suis interdit de porter mes regards plus loin, et d'aller chercher parmi les Pères ou les docteurs de l'École l'origine des idées sur le pouvoir divin des rois, que soutinrent les défenseurs de Henri VIII et principalement Gardiner.

J'ai eu fréquemment recours aux documents contenus dans la vaste collection publiée par le Public Record Office sous le titre de Letters and Papers. Ces pièces y sont données sous une forme condensée, qui s'écarte aussi peu que possible des termes mêmes de l'original. Travaillant loin des dépôts d'archives, j'ai dû dans bien des cas faire état des résumés fournis par les Letters and Papers, sans me reporter aux manuscrits eux-mêmes. Il est vrai que la substance de ceux-ci est reproduite d'une manière minutieusement exacte, ainsi que j'ai pu m'en assurer souvent en les comparant avec les manuscrits qui ont servi à les établir. En outre je me suis fait une règle de n'accorder de poids qu'à plusieurs témoignages concordants, ce qui réduit beaucoup les chances d'erreur. Lorsque j'ai traduit les résumés en français, je n'ai pas cru devoir en donner le texte anglais en note ; il est d'ailleurs facilement accessible dans les grandes bibliothèques.

Je tiens à exprimer ma sincère et fidèle gratitude à tous ceux qui ont fait profiter ce livre de leur expérience et de leurs conseils. Parmi eux, en tout premier lieu, je tiens à nommer mon père : je lui dois le plus clair de ma formation intellectuelle, ainsi qu'une aide vigilante et précieuse. Je n'oublie pas non plus toute la reconnaissance que je dois à mes maîtres de la Sorbonne, MM. Cazamian et Huchon, qui m'ont encouragé et guidé dès le début ; à M. Henri Hauser, qui lui aussi a suivi mes efforts de près ; au professeur A. F. Pollard, directeur de l'Institut de Recherches historiques de l'Université de Londres ; à Miss E. Jeffries Davis, Directrice de la revue *History*, qui m'a fourni un grand nombre d'indications et de documents ; à Mgr Martin, doyen de la Faculté de théologie catholique de Strasbourg, et à M. l'abbé Amann, professeur à cette même faculté ; à MM. Fernand Ménégoz et Strohl, professeurs à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg. Mon travail a été rendu matériellement possible grâce à l'aide toujours bienveillante que j'ai trouvée auprès de M. Wickersheimer, administrateur de la bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg ; du Frère Vincent Hayles, bibliothécaire de l'Oratoire de Londres ; de sir Edwyn Hoskyns, bibliothécaire de Corpus Christi College à Cambridge ; de M. Stephen K. Jones, bibliothécaire de la Dr Williams Library ; des archivistes de Public Record Office ; du chanoine Claude Jenkins, bibliothécaire du palais archi-épiscopal de Lambeth ;

de Mr. T. Ellis, bibliothécaire du British Museum ; de MM. Nicaud et le Chapelain, directeurs de la bibliothèque municipale et universitaire de Clermont ; et de bien d'autres personnes, dont il ne m'est pas possible de citer ici les noms, mais dont la confiance a été pour moi un précieux encouragement.

Tréboul, le 16 septembre 1933.

Pierre JANELLE.

L'ANGLETERRE CATHOLIQUE A LA VEILLE DU SCHISME

CHAPITRE PREMIER

L'ANGLETERRE RELIGIEUSE DE L'AN 1500

Le personnage dont nous nous efforcerons, au cours du présent ouvrage, de mettre en lumière la personnalité religieuse, Stephen Gardiner, évêque de Winchester, a joué en Angleterre un rôle de premier plan pendant toute la première partie du xvi^e siècle. Lettré, courtisan, ministre, diplomate, enfin et surtout prélat, et prélat attaché aux devoirs de son ministère, il a été mêlé à tous les grands événements qui ont, en fin de compte, séparé l'Angleterre et le monde de langue anglaise de la Chrétienté catholique et romaine. Humaniste chrétien, traditionaliste et hardi à la fois, dans les années qui précédèrent le schisme, il suivit Henri VIII dans sa rupture avec Rome, mais se fit dans l'Eglise henricienne le défenseur de l'orthodoxie et, bien que séparé de la papauté, combattit âprement le protestantisme. Il souffrit pour sa foi lorsque les réformateurs se furent emparés du pouvoir sous le règne d'Édouard VI, et revint sous celui de Marie Tudor à un catholicisme à qui déjà le concile de Trente fournissait une armature plus solide. Sans doute il eût aidé le cardinal Pole à mener l'Angleterre plus loin dans les voies de la Contre-Réforme, s'il n'eût disparu bientôt après. C'est donc, on le voit, dans une période de transition que se place notre étude; et cette période, Gardiner la caractérise mieux que tout autre, parce qu'il en incarne les incertitudes, les tâtonnements, les transformations successives. Il est, à ce titre, beaucoup plus représentatif que des hommes d'idées arrêtées et de conduite nette, tels qu'un John Fisher du côté catholique ou un Tyndale du côté protestant. En effet, et surtout dans la période de 1500 à 1535 qui fait l'objet du présent volume, l'immense majorité des Anglais, loin de prendre une attitude clairement définie, se laissa

mener par des événements dont elle ne comprenait pas la portée, agit au jour le jour et choisit les voies les plus faciles.

Raconter la vie de Gardiner, c'est donc certes, avant tout, établir des faits, énumérer des événements; mais c'est aussi se rendre compte de l'effet produit par ces événements sur un homme, et sur les hommes qui l'entouraient; c'est pénétrer dans l'esprit, dans le cœur, disons mieux encore, dans l'âme de tous ceux qui se rangeaient du même côté que l'évêque de Winchester; de toute cette foule, qui, sans toujours s'expliquer clairement les motifs de son attachement à la grande construction religieuse du Moyen Age, répugnait à la voir modifier; c'est reconnaître dans l'Angleterre du xvi^e siècle une des deux grandes forces encore présentes dans l'Angleterre d'aujourd'hui, l'une conservatrice par instinct d'une tradition sentie et vécue plutôt que raisonnée, l'autre prédisposée, par un souci intellectuel d'harmonie logique transposé dans le domaine moral, à accepter toutes les innovations; c'est montrer quelles furent, sur le terrain religieux, les sources et la nature de cet attachement au passé, et c'est montrer aussi quelles faiblesses l'empêchèrent d'exercer toute l'influence qu'aurait dû lui assurer l'adhésion de la masse. On peut se demander, à vrai dire, s'il reste encore, dans ce domaine, du nouveau à apporter. L'histoire religieuse de l'Angleterre au xvi^e siècle a déjà fait l'objet de nombreux travaux. Dans le pays même, on a publié bien des recueils d'archives et presque autant d'études, les unes couvrant toute la période du schisme anglican ou même l'ensemble des trois derniers siècles, les autres limitées à un espace de temps plus bref ou à un aspect particulier de la question. Il s'en faut qu'on ait accordé à celle-ci la même attention en France; cependant on peut énumérer un certain nombre d'ouvrages qui la traitent avec assez d'ampleur, et qui ont paru au cours des cinquante dernières années. Citons par exemple *Les Origines du schisme anglican* de l'abbé J. Trésal, et plus récemment le monumental ouvrage de M. l'abbé G. Constant, intitulé *La Réforme en Angleterre : Henri VIII*, qui constitue pour les futurs chercheurs le point de départ indispensable de toute étude. Quant à Stephen Gardiner lui-même, plusieurs auteurs lui ont consacré, qui un chapitre, qui un ouvrage entier; il en a paru naguère une biographie très complète, due au professeur James Arthur Muller; et le même auteur vient tout récemment de publier en entier sa correspondance. Dans de telles conditions, un nouveau livre portant sur la même période et sur le même homme répondait-il vraiment aujourd'hui à une nécessité? Nous nous permettons de le croire, car nous estimons que la question est loin d'être épuisée, et qu'elle n'a pas encore été envisagée sous un aspect important, peut-être le plus important de tous. Les auteurs qui l'ont traitée jusqu'à présent l'ont considérée prin-

ciipalement sous le jour historique et ont mis en lumière surtout des faits d'ordre ecclésiastique ou politique; ou bien, comme le P. Bridgett, dans ses biographies de Fisher et de Thomas More, comme M. l'abbé Bremond dans son *Thomas More*, ils ont obéi à des préoccupations à la fois littéraires et hagiographiques en faisant le portrait des victimes de Henri VIII; ou bien encore, comme Gairdner dans son grand ouvrage sur la Lollardie, ils se sont attachés à montrer les relations entre les restes du wicliffisme et le protestantisme naissant. Aucun ne semble s'être préoccupé du grand problème psychologique que pose l'attitude de la population anglaise dans son ensemble sous le règne de Henri VIII.

Que celle-ci ait été sincèrement attachée aux croyances traditionnelles au début du xvi^e siècle, c'est ce dont on ne saurait douter quand on étudie, comme nous allons le faire, les manifestations de sa vie religieuse et plus encore ses lectures dévotes; qu'elle ait résisté mollement et sans résultat au schisme, avant-coureur du protestantisme, cela ne fait non plus aucun doute. Quelles sont les raisons psychologiques de cette apathie? Eût-elle été la même s'il y avait vraiment eu opposition certaine, tangible, entre les doctrines traditionalistes et la suprématie royale sur l'Église? N'y avait-il pas, dans le tempérament religieux des Anglais du xvi^e siècle commençant, dans la nature même de leur piété, des éléments qui les prédisposaient à se soumettre à la volonté royale? Ne s'y ajoutait-il pas d'autres influences d'ordre intellectuel dans le cas des chefs naturels du christianisme anglais, ces dignitaires ecclésiastiques parmi lesquels Gardiner occupe la première place, tant par ses talents que par ses opinions conservatrices? En un mot, pourquoi l'esprit et le cœur des Anglais, et en particulier des plus haut placés parmi eux, se sont-ils trouvés désarmés en face de l'offensive royale? Telles sont les questions que nous nous sommes posées, et qui, croyons-nous, n'avaient pas été soulevées dans toute leur ampleur jusqu'à ce jour. On verra que nous faisons intervenir, pour leur donner réponse, l'humilité évangélique du xv^e siècle, son imagination mystique détachée des contingences matérielles; l'humanisme érasmien, planant lui aussi, bien que d'une autre manière, au-dessus du réel; l'amoralité politique venue d'Italie et responsable de l'égoïsme absolu du souverain; la tradition byzantine rajeunie par les légistes, et celle des luttes entre la papauté d'une part, l'Empire et la France de l'autre. Affaiblis dans leur volonté de résistance, Gardiner et les autres chefs de l'Église en Angleterre se sont en outre mépris sur le sens et la portée réels du schisme; ils n'ont pas cru à la possibilité d'une division permanente de la Chrétienté. C'est ainsi qu'en étudiant les éléments de leur personnalité religieuse et intellectuelle, nous parviendrons à comprendre la facilité avec laquelle

Henri VIII réussit, en arrivant à ses fins toutes personnelles, à déterminer la révolution religieuse la plus importante qui se soit produite, non seulement dans la vie de l'Église d'Angleterre, mais dans celle du corps chrétien tout entier, puisque la Réforme protestante n'a dû son importance mondiale qu'à l'adhésion, inconcevable sans le schisme, des nations anglo-saxonnes.

Or la personnalité de Gardiner, et ses réactions en face des événements du début du XVI^e siècle, ne peuvent se comprendre si l'on n'étudie d'abord sa formation religieuse. Pour qu'il se fit, après More, l'apologiste actif et convaincu des croyances orthodoxes, pour qu'il allât jusqu'à sacrifier sa liberté et à exposer sa vie plutôt que de laisser l'Église d'Angleterre devenir protestante, il fallait que le christianisme de sa jeunesse fût pour lui un idéal vivant. Dans quelle atmosphère, à quels contacts, sous quelles influences, s'était formé en lui cet idéal ? Telle est certes la première question que nous devons nous poser. Non qu'il puisse être question pour nous de tracer un tableau d'ensemble tant soit peu complet de l'Angleterre religieuse du début du XVI^e siècle ; la tâche dépasserait le cadre de cet ouvrage ; d'ailleurs les matériaux qui la rendraient possible sont encore mal inventoriés : un vaste champ s'ouvre ici pour de futures recherches. Nous n'avons pas non plus à examiner l'état de l'Église et du clergé en Angleterre, ni à nous demander s'ils ne justifiaient pas, dès cette époque, les futures attaques des réformateurs. Il nous suffira de montrer, dans le christianisme anglais de l'an 1500, une vitalité religieuse suffisante pour qu'il valût, aux yeux de beaucoup, la peine d'être maintenu et défendu ; et d'en caractériser, autant que possible, le tempérament propre, tempérament qui expliquera, pour une large part, la manière dont Stephen Gardiner devait sentir et comprendre sa religion.

Mais piété et dévotion ne sont pas tout. Gardiner ne sera pas, dès le début, le défenseur attiré de ce dogme traditionnel qui, sous sa forme sèche, représente pour lui une conception religieuse vivante. Dans la première partie de sa carrière, il sera préoccupé surtout des grands problèmes relatifs au gouvernement de l'Église, qui avaient tant agité les XIV^e et XV^e siècles : primauté et autorité papales, relations de l'ordre ecclésiastique avec le corps politique tout entier. Nous rechercherons plus tard si la voie qu'il choisit alors répondait ou non à ses convictions profondes. On est porté à mettre en doute sa bonne foi, lorsqu'il fournit, à la demande de son maître Henri VIII, une justification théorique du schisme anglican. Cependant il existait tout un ensemble de raisons qui pouvaient justifier sa conduite à ses propres yeux, la rendre intellectuellement et moralement cohérente, en même temps qu'elles affaiblissaient la résistance du peuple anglais, et facilitaient le succès de la manœuvre henricienne. Au vrai,

celle-ci était dirigée moins contre la foi que contre la juridiction de l'Église; et sur ce point, si attachée que fût l'Angleterre aux croyances orthodoxes et au Saint-Siège lui-même, une tendance se dessinait en sens contraire. Une partie tout au moins de la population s'irritait des prétentions et des pouvoirs de l'administration papale et des tribunaux ecclésiastiques. Il existait un anticléricalisme populaire, teinté de patriotisme, hostile à l'étranger, que Henri VIII devait utiliser à son profit. Certes les grands traditionalistes qui furent aussi les fidèles serviteurs du roi, Tunstal, Stokesley, Bonner, Gardiner, ne partageaient pas l'hostilité populaire contre les gens d'Église. Leur culture humaniste, leur attachement à l'esprit du droit romain, expliquent en grande partie leur conduite. Cependant ils subirent, eux aussi, la contagion de l'« insularisme ». Ils firent état, dans leur défense du schisme anglican, de précédents tirés de l'histoire de leur pays. Aussi examinerons-nous successivement, dans les pages qui vont suivre, les deux aspects opposés de l'Angleterre religieuse du début du XVI^e siècle.

*
* *

La vie religieuse de l'Angleterre avait subi, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, une décadence profonde. On en voit généralement la cause principale dans la peste noire, la *Black Death*, qui à quatre reprises dévasta le pays en 1348-9, 1361, 1369 et 1375, le privant d'une élite spirituelle qui avait voulu être au poste d'honneur en face du danger¹. L'apostolat de Wicliffe, le mouvement lollard, s'expliquent par le désir de rendre toute sa vitalité au christianisme anglais; et nous trouvons trace de la révolte générale contre les abus, sous des formes il est vrai bien différentes, qui vont de la raillerie à l'indignation, dans la littérature du temps, et notamment dans les écrits de Chaucer et de Langland. Il en va tout autrement à la fin du XV^e siècle. L'opposition, l'esprit de révolte et de critique ont à peu près disparu; par contre, nous observons de tous côtés les manifestations d'un véritable renouveau de la foi et surtout de la piété, dans le cadre de la religion traditionnelle. Rien ne saurait être plus suggestif à cet égard qu'un coup d'œil jeté sur la liste des premières publications sorties des presses anglaises, ou des presses du continent qui travaillaient pour l'Angleterre. L'impression d'un ouvrage était déjà, dans presque tous les cas, une affaire commerciale; une première édition pouvait, il est vrai, refléter le goût personnel de l'imprimeur plus que celui du public; mais là où nous trouvons une seconde édition, une troisième, plus

1. Cf. par exemple, quant à cette décadence causée par la peste noire parmi les Franciscains, E. Hutton, *The Franciscans in England*, chap. XIII et XIV.

encore, dans l'espace de quelques années, le doute n'est guère permis : le livre était demandé et se vendait bien; et il en est de même lorsque des ouvrages portant sur des sujets tout à fait voisins se suivent avec rapidité. Or, comme nous le verrons, l'un et l'autre cas se présentent à chaque pas dans la littérature pieuse de l'époque. On peut d'ailleurs se faire une idée de la place qu'occupait cette dernière par rapport à l'ensemble de la production typographique anglaise, si l'on se reporte aux répertoires existants¹ : cette place, importante dans le dernier quart du xv^e siècle, devient, aux premières années du xvi^e, tout à fait prépondérante. Sur les 74 ouvrages édités ou réédités entre 1470 et 1490 par l'imprimeur-auteur William Caxton, 29 au moins, autant qu'il est possible de séparer les genres, sont des ouvrages de piété ou d'édification²; mais avec le successeur de Caxton, Wynkyn de Worde, la proportion s'élève; entre 1491 et 1500, elle est de 30 ouvrages religieux sur un total de 54³; elle reste à peu près la même pour les éditeurs secondaires, tels que Julian Notary, ou Richard Pynson⁴. Il est superflu d'énumérer d'autres chiffres pour les trente premières années du xvi^e siècle. Parmi quelque cinquante éditeurs, dont beaucoup installés en France, ou parfois dans les Flandres, qui fournirent l'Angleterre de livres au cours de cette période⁵, il n'en est pour ainsi dire pas un dont la production ne comprenne une forte proportion d'ouvrages pieux. Beaucoup n'en ont pas imprimé d'autres⁶.

1. Le *Short title Catalogue* de A. W. Pollard et G. R. Redgrave (1926) qui est le répertoire le plus complet paru jusqu'à ce jour, est établi d'après un classement alphabétique. L'ouvrage de R. Proctor, *An Index to the early printed books in the British Museum*, est moins complet, mais plus commode; il inventorie toutes les ressources de British Museum et de la Bibliothèque Bodléienne, par ordre chronologique et par imprimeurs; il s'arrête malheureusement à l'an 1500. Nous avons utilisé ce dernier ouvrage ainsi que le *Catalogue of early English books* (jusqu'à 1640) du British Museum, qui fournit des indications bibliographiques très complètes, et l'ouvrage de S. R. Maitland, *A list of the early printed books in Lambeth Library*.

2. D'après la liste fournie par le *Dict. Nat. Biogr.* à l'article Caxton. Proctor donne 69 titres, dont 31 ouvrages pieux (vol. III, art. 9621 à 9688).

3. D'après Proctor, vol. III, art. 9689 à 9741.

4. *Ibid.*, vol. III, pp. 719, 723.

5. D'après l'index des noms d'imprimeurs et d'éditeurs au vol. III du *Catalogue of early English books*.

6. Une statistique exacte pour l'ensemble de la période est naturellement impossible. On peut cependant essayer d'évaluer l'importance relative des différentes catégories d'ouvrages imprimés. Si l'on considère simplement les titres des livres publiés entre 1468 et 1530, et figurant au *Catalogue of early English books*, sans tenir compte des réimpressions, on obtient les proportions suivantes : sur un total de 349 titres, 176 ont un caractère religieux, à savoir : instruction religieuse et dévotion 106; ouvrages liturgiques 58; documents officiels, 10; recueils de canons, 6; scolastique, 1. Par contre, les ouvrages non proprement religieux ne réunissent que 173 titres, dont 159 pour la littérature, la science et la médecine, et 14 pour le droit.

Et c'est surtout à partir de 1520 que les éditions se succèdent et se pressent : on en compte 7 dans la seule année 1530, pour l'office de la Sainte Vierge¹. Nous sommes pourtant à la veille du schisme anglican; favorisée par le roi, l'invasion protestante a commencé déjà. Le mouvement ne s'arrête même pas avec le nouvel ordre de choses; il conserve son élan jusque vers 1540; c'est alors seulement qu'il s'amortit, et que la dévotion traditionnelle à la Vierge et aux saints cède la place à la nouvelle piété biblique, pour ne plus briller d'un vif, mais fugitif éclat, que durant les cinq années du règne de Marie Tudor. Sans doute les progrès de l'imprimerie expliquent-ils pour une bonne part l'augmentation du nombre des ouvrages pieux. Cependant il est bien clair qu'au cours de la période envisagée, le goût du public pour les exercices de dévotion ne va pas en diminuant : si nous en jugeons d'après cette manifestation spéciale qu'est le livre, nous n'en observons ni l'atténuation, ni la fatigue, moins encore la décadence : le mot de renaissance conviendrait mieux.

* * *

Goût pour les exercices de dévotion, disons-nous, et à dessein; et non pas goût pour les analyses et les discussions théologiques. Le public qui forme la clientèle des imprimeurs, public laïc en grande partie, qui préfère l'anglais au latin, et dépasse de beaucoup le cercle des professionnels de l'école, ne songe point à se donner de sa religion une expression intellectuelle. Il la sent, il la vit, tout simplement et, pourrait-on dire, tout bonnement : simplicité, bonhomie que Gardiner, plus tard, ne cessera de regretter. Et puis, les croyances traditionnelles ne sont pas menacées. Qu'est-il besoin de prendre les armes pour les défendre? Le nouvel âge d'or de l'apologétique n'est pas encore venu, l'âge des grandes luttes d'idées, où la Bible mise à la portée de tous fournira même au plus humble tout un arsenal d'arguments, où tout un peuple se passionnera pour d'abstraites définitions dogmatiques. C'est à peine si nous relevons, avant l'an 1500, une ou deux éditions des maîtres de la scolastique, ou même des Pères de l'Église; une traduction de l'*Ethique* d'Aristote, et deux commentaires scolastiques sur le même auteur, dont un d'Alexandre de Hales, un autre de l'Espagnol Antoine André², avec l'exposition du symbole

1. British Museum, *Catalogue of Early printed books*, II, pp. 991-992.

2. Cf. Proctor, *An Index to the early printed books in the British Museum*, vol. III, art. 9744, 9748, 9757 et British Museum, *Catalogue of early English Books*. Il y a lieu de noter que ces trois ouvrages ont été imprimés à Oxford en 1479, 1481 et 1480 respectivement, sans doute pour le public un peu spécial des colléges, où la scolastique était encore florissante.

des apôtres attribuée à saint Jérôme¹, et c'est tout. Les ouvrages qui s'impriment pour le public pieux ne visent en général qu'à l'édification; ils appartiennent presque tous à deux ou trois catégories faciles à distinguer et à définir, sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Mais ce qui frappe tout d'abord, dans ce pays qui bientôt, sera pour la Bible une terre d'élection, c'est la place étonnamment réduite qu'occupent les Écritures dans la production des premières presses anglaises. En Allemagne, on signale, entre 1466 et 1522 « vingt traductions complètes » de la Bible, « un nombre très considérable de versions partielles, des *Plenaria* renfermant les Évangiles et les Épîtres de l'année liturgique »; à tel point que les autorités ecclésiastiques s'inquiètent de cette diffusion des livres saints parmi le peuple². En France, la « Bible historique » du moyen âge est éditée en 1477 par deux augustins lyonnais; en 1487, la traduction de Guiart Desmoulins (1291) est publiée par le chanoine Jean de Rély, « translation, nous dit-il, faicte nompas pour les clerz mais pour les laics et simples religieux et hermites... aussi pour autres bonnes personnes³ ». De 1487 à 1521, la Bible de Jean de Rély est réimprimée sept fois. Rien de semblable en Angleterre. Nous relevons en tout et pour tout, en 1509, une édition latine des Évangiles et des Épîtres de l'année⁴. La suivante, en anglais, est de 1540, bien après les débuts de l'invasion protestante. Il semble que les autorités ecclésiastiques, et sans doute aussi le public pieux, aient éprouvé à l'égard de toute traduction des Livres Saints en langue vulgaire une défiance plus grande qu'en d'autres pays; défiance qui persistera chez Thomas More comme chez Gardiner, malgré leur sympathie pour l'école des humanistes chrétiens et leurs déclarations formelles en faveur d'une Bible anglaise non subversive. A plus d'un siècle de distance, on se rappelait la tentative de Wicliffe pour faire servir l'écriture sainte à la diffusion de l'hérésie⁵. Des mesures spéciales à l'Angleterre, et particulièrement sévères, avaient alors été prises pour réglementer la traduction de la Bible et la soumettre au contrôle de l'Église (Canons ou « Constitutions » du Concile provincial d'Oxford en 1408)⁶. Thomas More nous fera fort bien

1. Cf. Proctor, art. 9743. Cet ouvrage fut, lui aussi, publié à Oxford en 1478.

2. D'après l'abbé Humbert, *Les origines de la théologie moderne*, pp. 108-109.

3. *Ibid.*, p. 111.

4. Cf. British Museum, *Catalogue of early printed books*, vol. I, p. 216. *Postilla sive expositio epistolarum et evangeliorum...* Voir aussi sur cette question F. A. Gasquet, *The old English Bible*, pp. 120 sqq.

5. Voir dans Gasquet, *The old English Bible*, p. 167, la lettre de l'archevêque Arundel et de ses suffragants au pape Jean XXII en 1412, qui affirme nettement cette intention de la part de Wicliffe.

6. *Ibid.*, 169, et Gairdner, *Lollardy*, vol. I, p. 61, qui renvoie à tort, pour le texte

saisir, dans son *Dialogue*, l'état d'esprit de ses contemporains. L'exemple de Wicliffe a montré, nous dit-il, reprenant à son compte une phrase de saint Jérôme, qu'invoquaient déjà les « Constitutions », « que c'est chose dangereuse que de traduire l'Écriture » (It is a dangerous thyng to translate scripture)¹. Sans lui (Wicliffe) on lirait encore avec « dévotion, gravité, et la révérence qui se doit » (with deuocion, and sobrenes wel and reuerently) des traductions faites avant lui par « des hommes vertueux et savants » (vertuous and well lerned men)². C'est Wicliffe, en un mot, qui, à en croire Thomas More, a tué la Bible anglaise.

Les Anglais de l'an 1500 semblent donc plutôt enclins à négliger sinon la substance, du moins le texte de ce qui sera, pour quelques-uns de leurs enfants et pour beaucoup de leurs petits-enfants, la source unique de toute vérité chrétienne. Ils n'éprouvent pas le besoin de réduire, en le mesurant à la lettre de l'Écriture, le domaine de l'imagination et du merveilleux. Au contraire ils manifestent un penchant très vif pour toute cette littérature légendaire qui brode mille variations sur des thèmes empruntés aux évangiles apocryphes ou à la vie des saints. Leurs goûts religieux sont les mêmes que leurs goûts littéraires et, d'un côté comme de l'autre, l'imagination l'emporte sur la froide raison et sur l'esprit critique. On ne s'étonnera donc pas de voir paraître côte à côte, chez Caxton, l'histoire de Jason et la vie de sainte Winifred³, chez Wynkyn de Worde, la *Morte d'Arthur* et l'histoire des trois rois mages de Cologne⁴. Or presque tous les récits à la fois merveilleux et édifiants qui foisonnent en cette fin du xv^e siècle dérivent d'une source commune : la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine. Une traduction du célèbre recueil avait vu le jour dès l'année 1438; Caxton la publia en 1483, mais non sans l'avoir complètement remaniée; loin de retrancher à l'original, il y ajouta soixantedix nouvelles vies de saints d'origines diverses⁵. La fortune de la *Légende Dorée* ne s'arrêta pas là. Nous en retrouvons six éditions successives entre 1483 et 1527⁶; et l'ouvrage n'est pas seul de son espèce.

complet des « Constitutions », à Wilkins, *Concilia Magnae britanniae*, vol. II, p. 54. La référence exacte est vol. III (1737), p. 314.

1. *Works of sir Thomas More*, London, 1557, p. 234 lettre B. (Chap. XIV du *Dialogue concerning heresies*, publié en 1529.)

2. *Ibid.*, p. 233, lettre G.

3. Cf. Proctor, *Index*, vol. III, art. 9621 et 9667.

4. *Ibid.*, art. 9712 et 9715. British Museum, *Catalogue of early English books*, II, 1047, art. *Magi..., the lyf of the thre kynges of Coleyn*.

5. D'après Gerould, *Saints' Legends*, p. 195-6.

6. Les deux listes de Proctor et du *Catalogue of early English books* donnent ce chiffre en se complétant, mais il n'est sans doute pas définitif. Les éditions de la *Golden Legend* sont de 1485, 1493, 1498 (Proctor, 9668, 9691, 9708), 1503, 1512 et 1527.

Wynkyn de Worde imprime en 1516 le vieux *Sanctilogium Angliae* de John de Tynemouth, consacré uniquement aux saints anglais, non sans l'avoir notablement augmenté. Richard Pynson publie la même année une refonte anglaise du même ouvrage¹. Nombreuses sont aussi les vies isolées : nous relevons, jusqu'à l'an 1500 seulement, celle de Notre-Dame due au poète Lydgate (deux éditions), celles de sainte Winifred (1485), de sainte Catherine de Sienne (1491-3?), de saint Jérôme, de sainte Marguerite, de sainte Pétronille, de saint Brandan (après 1491), de sainte Ursule et des onze mille vierges²; sans compter toutes celles que l'on rencontre en très grand nombre dans des ouvrages de piété d'un caractère plus général. Nous voyons reparaitre aussi sous forme imprimée la fameuse « Révélation » ou vision du moine d'Evesham (1482?) qui nous fait parcourir à la suite de saint Nicolas tous les recoins du Purgatoire et du Paradis. Le début du xvi^e siècle ne marque aucun ralentissement; nous trouvons en 1507 l'évangile apocryphe de Nicodème, qui sera réimprimé en 1509, en 1518, et trois fois encore jusqu'à 1532; puis en 1510, une « comédie » en prose, d'origine française, sur la vie et les miracles de saint Nicolas de Tolentin; en 1514, les *Miracles de Notre-Dame*. Aux approches de l'année 1520 le mouvement s'accroît et nous rencontrons toute une série de vies de saints : celles de sainte Brigitte de Suède en 1516, de sainte Barbe en 1518, de Joseph d'Arimathie, de saint Brandan, de saint Thomas Becket, de saint Nicolas de Tolentin, dans la seule année 1520; de sainte Werburge en 1521, de saint Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre, en 1523; et ce ne sont là que quelques épaves isolées d'une littérature qui dut être beaucoup plus vaste. A la veille du schisme paraissent encore deux poèmes religieux de Lydgate, la vie de Notre-Dame en 1531, et la passion de saint Alban en 1534³. Certes, la plupart de ces vies détachées sont de petites plaquettes

1. D'après Gerould, *Saints' Legends*, pp. 197-8.

2. Proctor, art. 9665, 9666, 9667, 9690, 9733, 9809 et 9810 (de la vie de Notre-Dame à celle de sainte Pétronille); pour saint Brandan, cf. Gerould, *op. cit.*, pp. 291 et 374; pour sainte Ursule, *ibid.*

3. Pour l'évangile de Nicodème (36 fol.). Cf. Gerould, *op. cit.*, pp. 281 et 373, et le *Cat. of early English books*, art. Nicodème; pour la comédie de saint Nicolas de Pierre Gaufridi de Bayeux, *ibid.*, art. Petrus Galfredus; pour *The myracles of our Lady* (24 fol.), *ibid.*, art. Mary, the blessed Virgin; pour sainte Brigitte, cf. Gerould, *op. cit.*, pp. 288, 374; pour sainte Barbe (4 fol.), *Cat. of early English books*, art. Barbara; pour Joseph d'Arimathie (10 fol.), *ibid.*, *sub. nom.*; pour saint Brandan, *ibid.*, *sub. nom.*; pour saint Nicolas de Tolentin (8 fol.), *ibid.*, *sub. nom.*; pour saint Thomas (8 fol.), *ibid.*, *sub. nom.*; pour sainte Werburge, *ibid.*, art. Bradshaw, Henry, et Gerould, *op. cit.*, pp. 277 et 372; pour saint Édouard (24 fol.), *Cat. of early English books*, art. Edward; pour *The life of our Lady* de Lydgate, Gerould, *op. cit.*, p. 370; pour la passion de saint Alban, *Cat. of early English books*, art. Alban.

d'usage populaire; mais il s'en faut que la dévotion aux saints et le goût pour leurs histoires merveilleuses soient désormais limités au peuple. En 1519, le docte évêque Jean Fisher lui-même prend la plume pour répondre, en son traité *De unica Magdalena*, à Lefèvre d'Étaples et à Clichtoue, qui mettaient en doute l'unité du personnage traditionnel de Marie-Madeleine¹. Il est significatif que cette réponse soit venue d'Angleterre. Et les éditions des grands recueils hagiographiques continuent à se succéder. Il en est un qui doit retenir notre attention, parce qu'il fait particulièrement bien saisir l'attitude d'esprit des Anglais de l'an 1500 en face du merveilleux et de la légende : c'est le *Festial* ou *Liber festivalis* de John Myrk, chanoine augustin du chapitre de Lilleshul au comté de Shropshire². Le *Festial*, composé peu avant 1415, ne se donne nullement comme un recueil de récits destiné à satisfaire la curiosité du lecteur; c'est une série de soixante-quinze sermons fort édifiants répartis tout au long de l'année liturgique, selon les fêtes, et notamment les fêtes des saints. Au prologue, l'auteur nous dit son intention : instruire les prêtres pour qu'ils puissent à leur tour instruire les fideles. Pour cela, il indique l'origine et la raison d'être de chaque fête, et illustre ensuite son exposé à l'aide de récits de la vie des saints, empruntés le plus souvent à la *Légende Dorée*. Somme toute l'ouvrage forme « une des collections les plus complètes d'anecdotes, de légendes sur la Vierge, de contes dévots, et d'histoires merveilleuses qui ait jamais paru en anglais »³. Or ce recueil eut, aux alentours de l'an 1500, une fortune véritablement surprenante : il connut *dix-neuf* éditions entre 1483 et 1532⁴. Il n'est pas d'éditeur de quelque importance qui n'ait voulu le publier pour son compte⁵ : preuve qu'il se vendait fort bien. Ainsi donc les Anglais du début du xvi^e siècle n'étaient encore aucunement touchés par le scepticisme d'un Laurent Valla ou d'un Erasme. Ils acceptaient le merveilleux chrétien en bloc, et en faisaient avant tout un instrument d'édification. On apprendra sans étonnement que le meilleur manuscrit connu de la traduction anglaise de la *Légende Dorée* fut légué en 1460 par un certain « John Burton, citoyen et mercier de Londres »

1. Cf. Bridgett, *Life of John Fisher*, p. 109.

2. Cf. Gerould, *Saints' Legends*, pp. 181-5, et *Dictionary of National Biography*, art. Mirk (John). La première partie du *Festial* est facilement accessible dans les publications de l'*Early English text Society*, extra series, vol. XCVI.

3. Gerould, *op. cit.*, pp. 185.

4. D'après A. W. Pollard and G. R. Redgrave, *Short Title Catalogue*, pp. 407-408.

5. Cf. Proctor, III, art. 9652, 9686 (William Caxton), 9692, 9702, 9716 (Wynkyn de Worde), 9755 (Theodoricus Rood), 9794 (Richard Pynson); et British Museum, *Catalogue of early English books*, II, 951 : éditions de James Rauynell, Rouen, 1495, Wolfgang Hopyl, Paris, 1495. Cf. aussi Maitland, *Early printed books at Lambeth*, 241, ed. Rychard Faques. Et cette liste est loin d'être complète.

à sa fille, et après elle, « à la prieure et au couvent de Halywell pour toujours¹ ». De même le dernier grand recueil hagiographique publié avant le schisme, le *Martiloge en anglais d'après l'usage de Salisbury* fut composé en 1526 par un moine de la communauté brigittine de Sion, Richard Whitford, à l'usage des religieuses de la même communauté². Il avait traduit l'ancien martyrologe du monastère, mais en y ajoutant de larges extraits de la *Légende Dorée*. Vingt ans plus tard, Gardiner, qui n'était pas un simple, et qui savait le grec, citera sans sourciller la légende de saint Jean Damascène, au beau milieu d'une démonstration théologique³; peu après, il défendra contre Cranmer la *Légende Dorée* et le *Festial*⁴. Il n'échappe pas aux influences qui ont entouré sa jeunesse.

* * *

Les légendes de saints servaient donc, à n'en pas douter, de thème à de nombreux sermons; mais les prédicateurs ne se contentaient pas du *Festial* et autres compilations hagiographiques pour y puiser l'instruction nécessaire. Si l'on devait prendre au pied de la lettre les critiques violentes des premiers réformateurs⁵, on croirait volontiers qu'ils avaient trouvé les chaires vides et les églises silencieuses. Mais ne nous y trompons pas : ils mettent sur le même pied les prêtres qui ne prêchent pas et les prêtres qui, pour eux, prêchent mal. « Tous ceux qui ont reçu pour mission de prêcher la parole de Dieu, nous dira plus tard William Turner, et qui ne prêchent pas, ou qui, s'ils prêchent, ne prêchent que les ordonnances des hommes, ou qui, s'ils prêchent la parole de Dieu, y introduisent le levain de doctrines qui sont les commandements des hommes, tous ceux-là sont les loups qu'ont prédits Christ et l'apôtre Paul⁶ ». On s'explique mieux ainsi

1. D'après Gerould, *Saints' Legends*, p. 195.

2. Cf. *Dict. Nat. Biogr.*, sub nom. Richard Whitford et Gerould, pp. 291 et 374.

3. Dans *A detection of the Devils Sophistrie*, 2^e édition, pp. XXXV^a, XXXV^b et XXXVI^a. On trouve également p. LXXXV l'histoire légendaire de saint André l'apôtre.

4. Voir plus loin, 4^e partie, chap. III, et lettre à Cranmer, juin 1547, British Museum, Add. Ms., N^o 29.546, fol. 6 sqq.

5. Cf. par exemple Tyndale, dans l'*Obedience of a christian man* de 1528 (Parker Society, vol. 43), p. 273. « The apostles and ministers of God preach God's word... contrariwise, anti-Christ's bishops preach not... After that the bishops had left preaching, then feigned they this dumb ceremony of confirmation... ».

6. William Turner, *Hunting of the Romish wolf* (1554 environ) : « ...and all they that be ordained to preache goddes worde, and do not preache, or if they do preache ether preache onely mannes ordinaunces, or els if they preache goddes worde, leuen it with the doctrines which are the commaundements of men, are the right wolues, that Christe and the Apostle Paul prophecied of. » Sig. Bv a-b.

que le clergé anglais ait pu, vers l'an 1500, chercher à s'acquitter de son devoir de prédication, sans donner pour cela satisfaction à ses futurs détracteurs. Parmi les livres pieux imprimés entre 1470 et 1500, les manuels de prédication sont loin de disputer la première place aux ouvrages liturgiques et à la vie des saints; cependant ils tiennent encore un rang très honorable¹. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il se manifeste alors dans l'Église d'Angleterre un réel souci de former de bons prédicateurs; souci plus vif sans doute qu'aux générations précédentes, mais cependant conforme à une tradition déjà ancienne. C'est en 1281 que l'archevêque de Canterbury John Peckham avait fait adopter les « Constitutions » qui portent son nom par un « synode » ou concile provincial réuni à Lambeth². Quatre fois par an, les prêtres ayant charge d'âmes devaient instruire leur troupeau sur les « quatorze articles de foi, les dix commandements, les deux préceptes évangéliques de l'amour de Dieu et du prochain, les sept œuvres de miséricorde, les sept péchés capitaux et leurs rejetons; les sept vertus principales; et les sept sacrements de la grâce »; et cela « dans la langue vulgaire, et sans les compliquer à plaisir d'aucune subtilité³ ». Jusqu'à quel point, aux deux siècles suivants, le clergé paroissial avait négligé ses devoirs ainsi réduits à quatre prédications par an, nous n'avons pas à le rechercher ici. Le xve siècle finissant manifeste, sur ce point comme sur d'autres, un renouveau de ferveur chrétienne, un désir de raviver la foi et la dévotion, en un mot le souci d'une réforme intérieure, qui comporte non des innovations dans le domaine de la foi, mais un retour aux sources de la vie chrétienne traditionnelle. Parmi les premiers ouvrages publiés par Caxton, nous trouvons un recueil de sermons en anglais pour seize dimanches de l'année, connu sous le nom de *Quattuor sermones*, qui correspond exactement par son contenu aux prescriptions de 1281, et qui est fait tout exprès pour permettre aux prêtres de s'y conformer⁴.

1. Pour fixer les idées, et dans la mesure où de telles classifications sont possibles, voici les proportions des différentes catégories d'ouvrages pieux énumérés dans l'*Index* de Proctor (de 1470 à 1500): ouvrages liturgiques, 26; vies de saints, 23; manuels de piété, 15; recueils de sermons, etc., 7; réimpressions des Pères (ouvrages de dévotion), 3.

2. Publiées dans Wilkins, *Concilia Magnae Britanniae* (1737), vol. II, p. 54, col. II. Gasquet, *The old English Bible* (1897), p. 186, désigne par erreur le concile provincial sous le nom de Synode d'Oxford.

3. Le texte latin est le suivant (art. *De informatione simplicium*): «... praecipimus, ut quilibet sacerdos plebi praesidens, quater in anno, hoc est, semel in qualibet quarta anni, die uno solenni vel pluribus, per se vel per alium exponat populo vulgariter, absque cujuslibet subtilitatis textura fantastica, quatuordecim fidei articulos; decem mandata decalogi; duo praecepta evangelii, scilicet, geminae charitatis; septem opera misericordiae; septem peccata capitalia, cum sua progenie; septem virtutes principales; ac septem gratiae sacramenta. »

4. Cf. Gasquet, *Old English Bible*, p. 191. L'ensemble du chapitre, relatif à l'*Ins-*

Ce recueil n'est pas le seul de son espèce, il s'en faut; mais il prend rang, à côté du *Festial* et de la *Légende Dorée*, parmi les ouvrages le plus souvent publiés : sept éditions se succèdent à de brefs intervalles, en 1483 et 1491 (Caxton), 1494 (Wynkyn de Worde), 1495 (James Rauynell à Rouen), 1495 (Wolfgang Hopyl à Paris), 1496 et 1499 (Wynkyn de Worde)¹. Il faut citer encore le *Speculum Christiani*, construit exactement sur le même plan, et publié en 1480; et toute une série de manuels destinés à instruire les membres du clergé paroissial des devoirs de leur charge : le vieux *Manipulus Curatorum* de l'espagnol Guido de Monte Rocherii (Londres, 1500 et 1509), la *Stella Clericorum* (1500), la *Pupilla Oculi omnibus presbyteris... necessaria* (1510), l'*Exornatorium curatorum*, officiellement prescrit par le synode d'Ely en 1518, et qui se réfère, lui aussi, aux Constitutions de Peckham (trois éditions, 1518? 1520? 1530?)². En un mot nous assistons ici à un effort très net de redressement dans le cadre de la discipline et du dogme traditionnels; effort qui s'apparente à celui que nous signalerons plus loin, au sujet des nouveaux Collèges de Cambridge.

Si les ouvrages destinés à permettre l'instruction collective des fidèles sont nombreux, bien plus nombreux encore sont ceux qui s'adressent aux individus, et ont pour fin la sanctification personnelle par la lecture pieuse et par la prière. Ici encore s'affirme le caractère de cette période, plus portée à une dévotion intime qu'à l'exposition systématique des vérités de foi. Et tout d'abord, les fidèles pourront donner à leur ferveur pieuse l'expression traditionnelle des formules liturgiques. Les besoins pour ainsi dire officiels de la religion, qui tenait alors une si grande place dans la vie publique, devaient absorber une large part de l'activité des premiers imprimeurs. Pourtant nous trouvons, à côté des lourds volumes qui ne peuvent servir qu'aux chants du chœur et aux cérémonies du culte, antiphonaires, graduels, processionnaires, missels, un certain nombre d'ouvrages de petit format, qui semblent plutôt destinés à l'usage des fidèles, religieux ou simples laïcs. Tel est le cas en particulier pour l'office de la Sainte Vierge (*Horae*

truction religieuse en Angleterre aux XIV^e et XV^e siècles pourra être consulté avec profit; en ce qui concerne le XV^e siècle, la question ne semble pas avoir été traitée ailleurs. Cf. aussi, du même auteur, *The eve of the Reformation*, chap. IX, *Teaching and preaching*,

1. D'après Proctor, vol. III, art. 9653, 9685, 9693, 9703, 9716, et le *Catalogue of early English books* pour les deux éditions continentales. Pour celles-ci, ainsi que pour celle de 1499, les *Quattuor Sermones* font partie du même volume que le *Festival* de John Myrk.

2. Cf. pour le *Manipulus*, *Catal. of early English books*, art. Guido de Monte Rocherii; pour la *Stella*, *ibid.*, art. Stella; pour la *Pupilla*, *ibid.*, art. Pupille, et Gasquet, *Eve of the Reformation*, p. 309; pour l'*Exornatorium*, Gasquet, *ibid.*, p. 286, et *Catal. of early English books*, art. Curates.

Beatae Virginis Mariae) qui compte vingt-huit éditions au moins entre 1490 et 1530¹, et dans une moindre mesure, le bréviaire et le psautier. Mais c'est en marge de la liturgie, dans les manuels de piété proprement dits, que nous trouverons les indications les plus précieuses sur la vie intérieure des Anglais et des Anglaises de l'an 1500; manuels tous plus ou moins ascétiques, plus ou moins mystiques; vieux de plusieurs siècles parfois, mais souvent aussi de composition toute récente, — le genre continuera à fleurir même après le schisme. Ni les sujets ni les titres ne sont nouveaux : ce sont toujours les grands thèmes chrétiens de l'exil de l'âme sur cette terre, de la misère du pécheur, du repentir, de la miséricorde divine, de la bonne mort, de la vie future. Mais il y a plus : beaucoup de ces livres ont pour auteurs des religieux; beaucoup veulent, soit encourager des religieux dans la pratique de la vie contemplative, soit proposer cette vie aux laïcs comme un idéal dont ils doivent se rapprocher le plus possible. On s'expliquera mieux, dans ces conditions, que Thomas More ait été tout près de se faire chartreux, et qu'il ait accueilli avec joie cet emprisonnement à la Tour qui lui donnait l'illusion de la clôture monastique. Notons aussi qu'assez peu de ces Manuels de dévotion sont d'origine indigène; beaucoup au contraire sont nés en France, ou du moins sont venus à l'Angleterre par l'intermédiaire d'une première traduction française; tel est le cas, en particulier, pour *l'Imitation de Jésus-Christ*². L'Angleterre ne connaissait alors, dans l'ordre spirituel, ni cet isolement, ni cette originalité, que devait produire chez elle une religion purement nationale; un renouveau d'ardeur pieuse se manifestant en France au même moment, elle en subit facilement la contagion. Enfin, remarquons-le, cette abondante littérature de dévotion ne semble pas intéresser seulement les petites gens. Certains ouvrages, sans doute, ne sont, comme les vies de saints, que de petites brochures de quelques pages, vendues peut-être par des colporteurs à leur clientèle ordinaire. Toutefois l'aristocratie n'en dédaigne pas la lecture; qui plus est, certains de ces ouvrages ont à leur frontispice

1. Nous donnons ici, à titre d'indication, le chiffre forcément incomplet des éditions figurant dans le *Catalogue of Early English books*; sur ces vingt-huit éditions on compte un in-folio, treize in-quarto, onze in-octavo, et trois in-12. Aucun autre ouvrage liturgique n'approche de ce nombre d'éditions, et cette piété particulière envers la Vierge vaut la peine d'être notée.

2. Et aussi pour les ouvrages suivants : *The Cordyal* (attribué à Henri de Hesse et rédigé d'abord en latin); *The art and craft to know well to die*; *The Ordinarye of crysten men*; *The traytte of god luyng and good Deyng*; *The next way to heven* de Pierre de Luxembourg; *The mirroure of golde for the synfulle soul*. Toute une littérature d'opuscules pieux fleurissait en France à cette époque. Humbert, *Origines de la Théologie moderne*, p. 106, en cite quelques-uns, telle *l'Eschelle d'amour divine*, qui sont visiblement de la même famille.

les plus grands noms de la noblesse anglaise. C'est Anthony Woodville ou Wydeville, comte Rivers, qui traduit du français le *Cordiale*, en y ajoutant un prologue (1479). Plus haut encore, c'est la propre mère du roi Henri VII, la comtesse de Richmond, qui traduit de la même langue le quatrième livre de l'*Imitation* (1503 et 1504), et le *Speculum aureum animae peccatricis* (1522, 1526)¹.

Les titres de tous ces manuels de dévotion, qui pullulent au début du xvi^e siècle, suffiraient à en marquer le caractère. Le *Cordyal* traite de ces *quatuor novissima*, la mort du corps, le jour du jugement, les peines de l'enfer, la gloire du ciel, qui inspireront successivement, au long du même siècle, sir Thomas More et Philip, comte d'Arundel; puis voici le *Pèlerinage de l'âme*, l'*Art et pratique de savoir bien mourir*, l'*Art de bien vivre et de bien mourir*, la *Contemplation des pécheurs*, le *Plus court chemin vers le ciel*, et toute la série des *Miroirs*: *Miroir de consolation*, *Miroir d'or de l'âme pécheresse*, *Miroir de l'Église*, *Miroir de Notre-Dame*; les *Douze profits de la tribulation*; le *Doctrinal* destiné à être lu à l'article de la mort; et enfin, côte à côte, la vieille *Echelle de perfection* de Hylton, le *Mont de perfection* d'Alcock, qui est de la fin du même siècle, et le *Pèlerinage de perfection* de William Bond, qui continue la tradition jusqu'en pleine invasion protestante².

Scala perfectionis! Ne tient-il pas, dans ces deux seuls mots, toute une conception de la religion? Ascension graduelle, pénible souvent, mais patiente, persévérante, vers la perfection morale; ascension mystique aussi, échelon par échelon, vers la communion intime de l'âme avec Dieu. Religion sévère au pécheur, et pourtant indulgente,

1. Cf. *Catal. of early printed books*, art. Wydeville, *the Booke named Cordyal, whiche treteth of the four last and final thinges* (1479) et Proctor, *Index*, art. 9727, pour une autre édition non datée; *Catal.* art. Charlier de Gerson, pour l'*Imitation*; *ibid.*, art. Margaret, countess of Richmond, *The mirroure of golde for the sinfull soule* (1522, 1526); Proctor, 9814, signale une édition non datée qu'il place hypothétiquement en 1500.

2. *Pilgrimage of the soul* (1483) (Proctor, art. 9650); *The arte and crafte to knowe well to dye* (1490, 13 fol.) (*Ibid.*, 9678 et *Catal.*, art. Caxton (William); *The traytte of god luyng and good Deyng* (1503, 183 fol.) (*ibid.*, art. Traytte, et Gasquet, *Eve of the Reformation*, 285); *The contemplation of sinners* (1499) (Proctor, 9714); *The next way to heven* (1510, 16 fol.) (*Catal.*, art. Peter of Luxembourg); *The Rote or myrroure of consolacyon* (1511) (*ibid.*, art. Rote); *The mirroure of golde for the sinfull soule* (1522, 1526) (voir note précédente et Maitland, *Lambeth Catal.*, N° 411, p. 188); *The myrrour of the Chyrche* (1527) (*ibid.*, N° 407, p. 186, et Gasquet, *Eve of Ref.*, p. 285); *The Myrroure of Oure Lady very necessary for all relygyous persones*, (1530, 182 fol.) (Maitland, N° 417, p. 191, et *Catal.*, art. Gascoign (T); *the XII profytes of tribulacyon* (1530, fol. 16) (*ibid.*, art. Profits); *The doctrynnall of dethe* (1532, fol. 16) (*ibid.*, art. Doctrinal); *Scala perfectionis* ou *Scale of perfeccion* (1494, 1507, 1525, 1533) (*ibid.*, art. Hilton, Walter); *The hill of perfection* (1497, 1499, 1501) (*Dict. Nat. Biogr.*, art. Alcock); *The Pylgrimage of perfection* (1526, 1531) (*Catal.*, art. Bond (William) et Gasquet, *Eve of Ref.*, p. 305). Voir aussi *Dict. Nat. Biogr.*, passim, Chevalier, *Sources historiques du Moyen Age*, etc.

que le péché attriste plutôt qu'elle ne l'indigne, et pour laquelle aucune chute n'est irréparable; religion modeste, qui ne présume pas de ses forces, mais qui, tout de même, croit à la valeur de l'effort journalier, fécondé par l'amour divin : « C'est en raison et volonté, lisons-nous en tête d'un chapitre, que commence la vertu, c'est en charité et amour qu'elle arrive à perfection¹. » Toute une suite de chapitres nous fait parcourir les degrés successifs et réglés par lesquels l'âme s'élève à la contemplation. Au frontispice, un moine agenouillé devant Jésus debout au pied de la croix, le prie en ces termes : « Domine, peto misericordiam et non judicium » et Jésus répond : « Fili luge vince tace quiesce. » Pleure tes fautes; applique-toi à te vaincre; sois humble, modeste, silencieux; aie le cœur en paix, l'esprit en repos; aie souci de ta perfection; ne te mets pas en peine du reste. *Tace, quiesce* : idéal contemplatif; idéal, quant au monde, passif plutôt qu'actif; tout proche de l'humilité, de la soumission, du respect des choses saintes, qui seront pour Thomas More, et plus tard, nous le verrons, pour Gardiner aussi, éléments indispensables de la vie chrétienne; idéal tout opposé, au contraire, — sans qu'il y eût pour cela désaccord sur les préceptes de la morale chrétienne, — à celui que prêchait Tyndale, depuis huit ans déjà, au moment où parut cette dernière édition de l'*Echelle de perfection* dont nous venons de marquer le caractère. Perfection ! mais le mot seul eût paru un abominable blasphème à Tyndale, pour qui l'homme n'est capable d'aucun bien; échelle de perfection, expression plus sacrilège encore puisque ce n'est pas l'addition graduelle d'une œuvre à une autre, qu'il s'agisse d' « œuvres de charité » ou d' « œuvres de contemplation », qui justifie l'homme aux yeux de Dieu; mais une toute gratuite élection, qui se manifeste en une subite et totale illumination de l'âme. Sous l'apparente sécheresse des querelles dogmatiques, il s'agit bien ici d'une lutte entre deux types de piété, entre deux attitudes de l'âme. Ce que Gardiner défendra, sans très bien le savoir peut-être, c'est un tempérament religieux.

* * *

A la dévotion, dont nous venons d'observer et de décrire l'expression littéraire, répondaient dans un autre domaine une vie et une action. Vie et action dont nous n'avons pas la prétention de fournir ici un tableau complet; nous voulons seulement discerner et mettre en lumière les influences qui ont formé le caractère d'un conser-

1. How in reason and wyll vertue begynneth, and how in loue and in lykinge it is made perfyte. Chap. xiv, sig. bIIIC.

vateur tel que Gardiner, et nous laisserons à dessein de côté celles qui ne semblent pas y avoir contribué. Or, durant toute la dernière partie de sa vie, Gardiner s'est fait le défenseur de cette piété simple, naïve, ardente, nullement critique, confiante au contraire et même crédule, qu'il avait connue autour de lui dans sa jeunesse; sentiment religieux dont nous montrerons ici la nature propre et la réelle intensité, qu'atteste la violence même de la réaction protestante contre certaines pratiques et certaines croyances profondément enracinées. Le renouveau religieux de la fin du ^{xv}^e siècle s'est manifesté avant tout dans le domaine de la dévotion pratique et c'est ce côté-là que nous voudrions mettre tout d'abord en lumière. Il en est un autre, nous ne l'ignorons pas, plus aristocratique et plus érudit; mais il mérite d'être considéré en lui-même, et nous attendrons un chapitre suivant pour nous demander si Gardiner, à la suite de Colet et d'Erasme, mérite d'être appelé, lui aussi, un humaniste chrétien.

Les ouvrages qui ont décrit, jusqu'à présent, la vie religieuse du moyen âge en Angleterre, ne dépassent guère la crise du Wicliffisme; et peu d'auteurs ont entrepris ce tableau pour les alentours de l'an 1500¹. Si l'on analyse les résultats de leurs travaux, si l'on tient compte des documents heureusement nombreux et étendus qui ont déjà été publiés, on reconnaît tout d'abord dans les paroisses urbaines et rurales, dans les corporations et les confréries pieuses, la vie religieuse du moyen âge, avec tous ses caractères généraux, et sans qu'il y apparaisse d'autre élément bien frappant que la dévotion toujours ardente des fidèles. Nous en pouvons aisément juger par les testaments très nombreux qui nous ont été conservés, ainsi que par les comptes des fabriques. Choisissons, pour nous donner une idée de la vie courante d'une paroisse rurale, l'exemple du gros village de Leverton, situé à six milles de Boston, dans le marais des Fens, au comté de Lincoln. Rien ne donne à penser que le cas soit exceptionnel. Les comptes de la fabrique ont été publiés pour les années 1492 à 1593². Nous y trouvons dès le début les dépenses et les recettes

1. Francis Aidan (Dom puis Cardinal) Gasquet est à peu près le seul à faire exception. Les derniers chapitres de son *Eve of the Reformation* sont consacrés au christianisme populaire à la veille de la Réforme. Ils nous ont guidé dans la recherche de documents sur cette période mais nous avons partout vérifié les affirmations de l'auteur. Samuel Roffey Maitland a laissé une lacune entre ses études sur les *Dark Ages* (les âges d'obscurité) et sur la Réforme. James Gairdner, dans sa *Lollardy and the Reformation*, ne retient du ^{xv}^e siècle que les controverses, et laisse de côté le sentiment religieux. G. G. Coulton, qui s'est donné pour tâche de corriger Gasquet, ne l'a fait jusqu'à présent que pour le moyen âge proprement dit. G. R. Owst, dans son récent ouvrage sur la prédication au moyen âge, *Preaching in Medieval England* (Cambridge University Press, 1926), s'arrête à la date de 1450.

2. Dans *Archæologia*, vol. 41 (II), 1867, pp. 333 sqq. Cf. Gasquet (*Eve of the*

auxquelles on peut s'attendre : pour les premières, le produit des quêtes, des dons, et surtout des legs; pour les secondes, les frais de réparation et d'entretien. Mais, soit que les comptes aient été tenus avec un soin croissant, soit peut-être que nous assistions, même dans cette paroisse reculée, à un renouveau de ferveur religieuse, c'est aux alentours de l'année 1520 que le clergé et les paroissiens semblent avoir eu le plus à cœur, non seulement d'entretenir, mais aussi d'embellir et d'orner leur église¹. La dépense principale, en 1520 et 1521, est affectée à l'achat et à l'installation d'une « table d'albâtre », apparemment un retable, qui coûte au principal la somme considérable de huit livres sterling², sans compter de multiples frais. En regard, un seul don important, de la part du curé de la moitié sud de la paroisse³ : il se monte à 53 shillings et 4 pence. Mais ce n'est pas tout : on suspend devant le retable un rideau dont la teinture a coûté 14 pence; un peintre reçoit 2 shillings 8 pence pour peindre un voile qui doit être placé devant le maître-autel (sans doute le voile qui isole celui-ci du chœur pendant le carême, et dont la réparation coûtera un peu plus tard 4 pence); un orfèvre, 12 pence pour refaire la pyxide (*pyx*) « dans laquelle le corps du Christ est porté aux malades »; et nous trouvons parmi les autres dépenses : 10 pence pour un lustre à cinq flammes; 4 pence pour la façon d'une aube qu'un certain Richard Busshe a donnée pour les messes célébrées à l'autel de saint Thomas martyr; 6 pence pour la consécration de l'aube et des ornements de l'autel de saint Thomas, sans doute par un représentant de l'évêque; 12 pence pour des boules et des glands de soie accrochés devant le Saint-Sacrement; 21 pence pour une frange de soie⁴. On pourrait relever, dans les autres années qui ont précédé le schisme, bien des indications analogues : quelques-unes jettent un jour curieux sur l'état

Ref., pp. 333-339) qui a fait usage de ce document. Les comptes de fabrique publiés par Nichols dans son *History of Leicestershire* (1811, vol. IV, 2^e partie) ont été analysés et en partie reproduits dans un intéressant article de Dudley Baxter, *Some sidelights on the English Reformation* (*Month.*, déc. 1897, pp. 635 à 648).

1. *Archaeologia*, loc. cit., pp. 346-347.

2. Somme qui devrait être multipliée au moins par trente si l'on voulait en déterminer la valeur actuelle.

3. *Archaeologia*, 41 (II), p. 347. « Rec. de dno Johne bell rector australis ecclesie de Leuerton ad tabulam Alabastris emendam. »

4. *Ibid.*, pp. 346-7. « Pro tinxione predicte curtine pendentis ante tabulam super summum altare, XIII d... Uno (*sic*) pictori pro pinxione panni lini pendendi coram summo altari (le voile de carême était souvent orné de croix rouges), II s. VIII d. ..Aurifabro pro factura... pixidis... in quo corpus Christi portatur ad infirmos, XVIII d. Pro una lanterna habente quinque luminaria X^d. Pro factione albe quam Richardus Busshe dedit altari Sancti Thomae martyris, IIII d... Pro sanctificatione predicte albe et aliorum vestimentorum altaris, VI d... Pro le Knoppys and sylke taschelles pendentibus prae sacramentum, XII d... Pro le sylke frenge, XXI d... ».

des esprits. Par deux fois, en 1498 et 1503, on refait la couverture et la serrure qui protègent les fonts baptismaux, pour se conformer à des prescriptions anciennes, édictées de peur que l'eau bénite ne soit volée pour servir à quelque usage magique¹. En 1498, on répare un second voile de carême², qui, lui, isole le chœur de la nef; et constamment maçons, charpentiers, serruriers, plombiers, couvreurs, menuisiers, relieurs, sont au travail pour maintenir en bon état l'église et les objets du culte.

On peut juger plus concluant encore, quant à l'intensité de la vie religieuse, le témoignage qu'apportent les testaments qui nous ont été conservés. La plupart de ceux qui ont été publiés jusqu'à présent proviennent, il est vrai, de l'archidiocèse d'York, c'est-à-dire de ces comtés Nord de l'Angleterre, où le protestantisme fut le plus lent à pénétrer, et où l'on se révoltait encore, en 1568, en faveur des croyances traditionnelles; et les testaments d'York, de Durham, de Knaresborough ou de Richmond, s'ils représentent toutes les classes de la société dans une partie du royaume, ne sauraient, pour l'autre, fournir des conclusions valables³. Dans les comtés du sud-est les souvenirs de la Lollardie étaient restés plus vivaces; le luthéranisme allait y trouver la porte plus largement ouverte; et l'on pourrait s'attendre à y découvrir un état de choses différent. Il n'en est rien, à en juger du moins par les documents, en nombre suffisant encore, qui se rapportent à cette région. Nous ne saurions mieux choisir comme exemple qu'une ville du Sud-Est, celle-là même où naquit Stephen Gardiner,

1. *Archaeologia*, loc. cit., p. 339. « For stabelles and hoder thengs (lisez : Staples and other things) to the font, II d...; p. 341 : For a lokke makynng to the font, II d... ». Cf. note, p. 339.

2. *Ibid.*, p. 340. « For a lyn to the hy quere, I d. » (Il s'agit d'une corde pour le rideau).

3. Nous voulons parler ici des testaments publiés par la *Surtees Society*, dont beaucoup portent une date comprise entre 1470 et 1535. Ils sont rassemblés dans les recueils suivants : *Testamenta Eboracensia*, IV^e, V^e et VI^e parties, vol. LIII, LXXIX et CVI des publications de la société, 422 testaments enregistrés à York dans la période envisagée; *Wills of the Archdeacons of Richmond*, vol. XXVI des publications, 5 testaments enregistrés à Richmond; *Knaresborough wills*, 1^{re} partie, vol. CIV des publications, 36 testaments enregistrés à Knaresborough; *Wills and Inventories*, 1^{re} partie, vol. II des publ., 17 testaments enregistrés à Durham; enfin *North Country Wills*, vol. CXVI des publ., 64 testaments de personnes originaires du Nord, enregistrés à Londres. Ce dernier volume donne plutôt une idée de l'état des esprits dans l'Angleterre du Sud-Est. Or il ne se distingue en rien des autres, non plus d'ailleurs que la série de 32 testaments provenant de la partie Nord des *Midlands*, qui figure dans les *Visitations and Memorials of Southwell Minster* de la *Camden Society* (Nouvelle série, vol. 48, 1891). Pour l'extrême Sud-Est, les volumes 28 et 38 de *Archaeologia Cantiana* fournissent respectivement 73 et 22 testaments des villages de Herne et d'Eastry, situés dans le comté de Kent. Ici encore pas de différence notable; peut-être un peu moins de ferveur parmi les petites gens. Tous les documents ci-dessus, au total 671 pièces, ont été utilisés pour la présente étude.

Bury Saint-Edmunds au comté de Suffolk¹. Le 1^{er} août 1502 William Baret, de Bury, *gentleman*, commence son testament dans les termes suivants : « Tout d'abord je lègue et confie mon âme à Dieu tout-puissant, à sa mère très bénie Notre-Dame Sainte-Marie, et à tous les saints dans le ciel; et veux que mon corps soit enterré dans l'église Sainte-Marie... Item je lègue à la dite église, pour mes dîmes ou offrandes oubliées ou insuffisamment payées, et pour le bien de mon âme, 6 shillings 8 pence. Item, je veux que mon exécuteur défraye un prêtre pour aller à la cour de Rome, et y prier pour mon âme, et l'âme de Geoffrey Baret mon père, comme le font d'autres prêtres qui vont à Rome, et lorsqu'il reviendra de Rome, je veux que le même prêtre célèbre un service annuel à Cratfeld, pour y prier pour les dites âmes... Item je lègue aux frères de Babwell, pour dire un trentain de saint Grégoire pour mon âme, 10 shillings. Item je lègue pour la construction du nouveau clocher au monastère de Saint-Edmond au susdit Bury, 10 shillings²... ». Le 8 juin 1501, Nicholas Talbot fonde, pour lui-même, pour sa famille et ses amis, toute une grande page d'obits; il veut qu'un prêtre chante, en particulier, « pour toutes les âmes dont il a eu du bien conformément à la justice, et spécialement pour les âmes dont lui-même, sa femme et le premier mari de celle-ci, ont eu du bien contrairement à la justice³ ». Le testament de John Perfoy, drapier à Bury (30 septembre 1509), fournit un exemple frappant de legs faits à des communautés religieuses, en vue d'obtenir des prières pour le repos de l'âme du testateur : ses legs vont à deux maisons de frères à Thetford, aux nonnes de la même ville, à la maison

1. D'après le recueil publié par la *Camden Society*, première série, vol. 49 (1850), *Wills and Inventories... of Bury Saint Edmunds...* Contient pour la période envisagée et pour la ville de Bury, le texte complet des testaments et codicilles de dix-sept personnes appartenant à diverses classes, — noblesse, bourgeoisie, clergé.

2. *Bury Wills*, pp. 93-94. « First I bequethe and comende my sowle to Almyghty God, to his most blessid modir our lady Seynt Mary, and to all the seyntes in heven; and my body to be beryed in Seynt Mary Chirche... Item I bequethe to the chirch aforseid, for my tithes and offerynges forgotten and to litill payed, and for the helthe of my sowle, VJ s. VIIJ d. Item I will myn executor shall fynde a prest to go to the court of Rome, and there to prey for my sowle, and the sowle of Geffrey Baret my ffader, as oder prestes do that go to Rome, and whan he comyth hom from Rome, I will the same prest shall kepe and make vp a yeer seruyse at Cratfeld, ther to prey for the seide soules... Item I bequethe to the ffreres of Babbewell for to sey a trentall of Seynt Gregory for my soule X s. Item I bequethe to y^e beldyng of the newe stepill in the monastery of Seynt Edmond in Bury forseid, X s... ». Le trentain de messes de Saint-Grégoire dit aussi *Scala coeli*, et composé de trente messes dites trente jours de suite, fut comme nous le verrons, une des pratiques le plus vivement attaquées par les réformateurs.

3. *Ibid.*, p. 86. « ...and for all the sowlys that I have any god of [any goods of] ryghtwysly and specially for thos sowlys that Nicholas, Jane and Dauyd hath had any goods of wrongfully. »

des moines de Thetford, à l'abbé, au prieur et à chacun des pères du monastère de Bury, à condition qu'ils chantent à son profit messes et matines des morts¹. Il serait fastidieux de poursuivre. Tous ces testaments — et ils se chiffrent par centaines, publiés sans nul parti pris par les sociétés archéologiques d'Angleterre — se ressemblent d'une manière frappante. Les testateurs peuvent être plus ou moins riches, et sans doute aussi plus ou moins pieux : mais leur piété reste de même nature, et nous la retrouvons aussi intense chez des personnages illustres tels que Dame Maud Parr², ou chez cette pauvre femme de Northallerton qui lègue, le 6 avril 1499, « une toile pour le maître-autel, et un pot de cuivre pour l'église³ ».

A Bury Saint-Edmunds, l'apparition du protestantisme se marque d'une manière très nette, mais seulement à partir de 1537. A cette date, un certain William Shepard, de Mendlesham, se conforme aux intentions du gouvernement, non seulement en rejetant « le pouvoir usurpé de l'évêque de Rome », mais aussi en affirmant sa confiance entière dans « la grâce et les mérites de Jésus-Christ » pour lui assurer « la rémission de ses péchés et la résurrection de son corps et de son âme⁴ ». Rien, dans les années qui précèdent, ne fait ainsi penser au dogme luthérien de la justification par la foi seule. Bien au contraire, et les œuvres, et les prières pour les âmes des trépassés, sont partout indiquées comme moyens de salut. C'est ainsi qu'en 1492, Robert Bellamy, maître de l'hôpital de Saint-Léonard, à York, considérant « que par les hosties et les sacrifices l'âme est unie à Dieu, que par la prière elle est unie à Dieu, et par les aumônes délivrée de la seconde mort », lègue une partie de son bien à des prêtres qui célébreront messes et offices en sa faveur, une autre partie aux ordres mendiants⁵. Ces pratiques n'avaient pas forcément le caractère d'un calcul intéressé, elles pouvaient même s'associer avec une dévotion sincère et profonde; il suffit pour s'en convaincre de lire un testament comme celui d'un certain Walter Cawood; personnage au reste entièrement inconnu,

1. *Bury Wills*, p. 109.

2. Reproduit dans *Wills from Doctors' Commons*, vol. 83 des publications de la *Camden Society*, 1^{re} série (1863), pages 9 à 20. Ce testament est de 1529.

3. *Wills and Inventories*, 1^{re} partie, p. 103, n° LXXII, testament de Johanna Smyth de « Northalverton » : « a towel to the High Altar, — a brass pot to the Church ». Le testament est des plus courts.

4. *Bury wills*, p. 131. « I also forsake the Bysshoppe of Romes vsurpyt pouer wherin he caused me to trust, and commyte me vnto god and to hys marcy, trustyng withoute any dowte our [or] mystrust that by his grace and the meretes of Jesu Cryst... I haue and shall haue remysyon of my synnes and resurreccion of body and sowle. »

5. *Testamenta Eboracensia*, 4^e partie, p. 75, n° XXXIV. Robert Belamy, master of St Leonard's Hospital, York : « ...et quia hostiis et sacrificiis anima Deo adunatur, orationibus adunatur, et elemosinis a secunda morte liberatur... ».

mais qui savait, dès le début du XVI^e siècle, donner à sa pensée religieuse l'expression harmonieuse et grave qui passe ordinairement pour être le propre de la liturgie anglicane : « Au nom de la très bénie et très sainte Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu tout puissant et immortel, de qui est tout, par qui est tout, en qui est tout; je Walter Cawode, me rappelant en moi-même que nul parmi les vivants n'a ici-bas une cité qui dure, mais qu'ils sont comme des pèlerins qui passent, en route pour la cité promise du ciel, par cette vie temporelle et misérable; ne sachant l'heure ni le temps où viendra le maître de la maison, tard au milieu de la nuit, ou bien de bonne heure; craignant que la mort, comme un voleur, ne jette à terre à l'improviste cette demeure de ma vie humaine; et afin qu'à la venue du grand Epoux, quand son plaisir sera de m'appeler, on ne me trouve pas endormi; voulant donc me préparer, par la gracieuse assistance de Dieu tout-puissant, en toute chose selon son plaisir, autant que me le révéleront mon esprit et ma raison, pour le salut et le soulagement de mon âme; le douzième jour du mois de novembre, l'année de Notre-Seigneur Dieu 1507, étant de corps malade, mais cependant intact et sain d'esprit, la grâce de Dieu en soit louée; j'écris, à Annas Burton mes dernières volontés et mon testament en manière et forme que voici : tout d'abord, de tout mon esprit et de tout mon cœur, je recommande et lègue mon âme pécheresse à Dieu tout puissant mon créateur et rédempteur, à sa bienheureuse mère la Vierge Sainte Marie, qui est après Dieu tout mon espoir et mon secours, et à la sainte compagnie du ciel; je veux que mon corps soit enterré en l'église de Saint-Martin au dit Burton. Je lègue aussi pour mes droits mortuaires mon meilleur cheval. Je donne aussi à la susdite église 6 shillings 8 pence... (suivent des legs à diverses personnes). Le reste de tous mes biens non légués, je le donne à ma femme Anne et à mon fils Walter, afin qu'ils puissent en tirer le meilleur parti, pour le bien de mon âme et des âmes de tous mes ancêtres; et pour faire dire telles prières et messes pour nos âmes, que les mêmes personnes jugeront convenables et profitables pour nous acquérir la merci de notre Seigneur Dieu¹. »

1. *Testamenta Eboracensia*, IV^e partie, pp. 265-266, : « In the name of the moste blessed and holy Trynite, the Fader, the sone, and the Holy goste, oon gode Almyghty and Everlastyng, of whom is all, by whom is all, and in whom is all; I Walter Cawode, inwardly remembryng that all men lyvyng have here no cite abydyng, bot be as pilgrames passyng towarde the promysede cite of heven by this temporall and wrechede lyve, not sure of houre ne tyme when the Lord of the hous shall come, laite at mydnyghte, or erly; lest that dethe, as a thefe, unwares mowghte throw adown this house of my erthly lyving, that at the comyng of the gret Spouse, when His pleasor shalbe to calle me, I be not fownde slepyng, wylyng therfor to dispose me through the gracyus assistence of Allmyghty God in all thynges to His pleasor, as far forth as

Nous citerons plus loin le testament du père lui-même d'Etienne Gardiner (1507)¹ ; tout comme celui du père de son grand rival protestant, l'archevêque de Cantorbéry Thomas Cranmer², il ressemble à tous les documents contemporains, et témoigne d'une piété toute pareille.

D'une manière générale, tous ces testaments contiennent, à côté de fondations pieuses, de dons aux pauvres, et bien souvent, de restitutions, des legs destinés soit à l'entretien du culte (autels, candélabres, cierges, vêtements sacerdotaux, calices, ornements), soit à la construction ou à l'embellissement des églises elles-mêmes. Aussi l'architecture religieuse peut bien sembler en décadence, quant à sa valeur artistique; elle a perdu sans doute en sobriété, en mesure, en noblesse, en élévation; elle refléurit cependant avec l'expression nouvelle qu'elle s'est donnée, et qui répond bien à la piété imaginative dont nous avons parlé plus haut : ornementation exubérante, fantaisiste, fantastique même; tracé ingénieusement compliqué des nervures et des voûtes cloisonnées, surchargées de clefs et de pendentifs, vitraux aux coloris profonds et riches; les liquidateurs des monastères, les « visiteurs » d'Edouard VI et les troupiers de Cromwell en ont laissé subsister assez pour que nous nous fassions une idée du reste. A cette « veille de la réforme » remontent quelques-uns des plus beaux monuments religieux que possède encore l'Angleterre : la chapelle de Henri VII à l'abbaye de Westminster, la chapelle de King's

my mynde and reason yeveth me, for the helthe and releve of my sawle, the XIIJ day of the moneth of November, the yere of our Lord God MCCCCCVIJ, beyng seke of body, nevertheles hole and sownde of mynde, thanked be his grace, at Annas Burton, make this my last will and testament in maner and fourme fowlowing. First, with moste entier spiritt and devocion, I recommande and bequethe my synfull sawle to Allmyghty Gode my Maker and Redemer, to His blessed moder and virgyn Seynt Mary, my hole truste and socour after godde, and to the holy company of heven; my body to be buryed in the churche of Saynt Martyn of Burton aforesaid. Also I bequeth for my mortuary my best hors. Also I gyffe to the church aforesaid VJ s. VIIJ d.... The residew of all my goodys not bequethed I giffe to my wiffe Anne and my son Walter, that thay may orden and dispose the same, for the well of my sawle, and all myn auncetors sawles, and to gar say such suffrages and masses for our sawles, as by the same shal bethought convenyent and behofull to purchas us mercy of our Lorde Gode. » Cf. aussi *Test. Ebor.*, V^e partie, n^o XXIV, pp. 28 sqq, le testament de Henry Carnbull, ancien archidiacre d'York (12 juillet 1522); n^o CLVII, p. 196, celui de sir Thomas Swift, prêtre (8 Feb. 1525). Tous deux unissent une foi ardente dans les mérites de la passion du Christ, au regret de n'avoir pas suffisamment confessé, regretté et réparé leurs fautes, et tous deux sollicitent l'intercession de la Vierge, des saints, et des anges.

1. Reproduit en partie par J. A. Muller, *Stephen Gardiner and the Tudor Reaction*, pp. 1-2, d'après *Proceedings of the Bury and West Suffolk Archaeological Institute*, I, 329 (mai 1853).

2. Dans *Testamenta Eboracensia*, IV^e partie, n^o XCIX, p. 194.

College à Cambridge, beaucoup d'autres chapelles de collèges dans les deux grandes universités, à Eton, à Winchester, ailleurs encore¹.

*
* *

A travers les sèches notations des documents officiels, nous voyons donc revivre sous nos yeux une Angleterre religieuse riche en vie et en couleur, non pas uniforme certes, ni surtout uniformément belle et plaisante au moral et au spirituel, mais gardant tout entière, ou peu s'en faut, la même attitude devant les grands problèmes du surnaturel et de la vie future. Tout, églises paroissiales, avec leurs saints et leurs dévotions particulières, chapelles privées, pèlerinages, fondations pieuses, collèges de prêtres obituaires, ordres monastiques, confréries qui constituent dans l'ordre spirituel une forme de mutualité², tout cela manifeste la grande pensée d'assurer le repos éternel des âmes, soit par des œuvres accomplies en cette vie, soit par les prières des survivants; et l'on voit de quelle importance primordiale sera, pour l'être intime de chacun, la controverse en apparence si artificielle, si abstraite et si difficile, de la justification. Mais sur ce fond commun, toujours pareil, de la religion courante, certains faits se détachent en couleurs plus vives, qui donnent aux alentours de l'an 1500 une figure particulière. La publication de nombreux manuels sur les devoirs du sacerdoce témoigne à ce moment, nous l'avons dit plus haut, d'un souci de réforme, ou tout au moins de formation meilleure, en ce qui concerne le clergé paroissial ayant charge d'âmes. La même préoccupation se fait jour ailleurs. Les testateurs s'inquiètent volontiers de la valeur morale des prêtres, avant de leur confier l'exécution des fondations pieuses. Le cas est fréquent dans le Nord³, il est particulièrement net à Bury. John Talbot, en 1501, s'exprime en ces termes : « Je veux qu'un prêtre bon et vertueux lise et chante pour moi après ma mort l'espace de sept années, et s'il n'est pas vertueux, je vous prie, vous qui êtes mes exécuteurs testamentaires, de le faire

1. Voir une liste très succincte de ces constructions du début du XVI^e siècle dans H. S. Bowden, *The religion of Shakespeare*, p. 6.

2. Voir par exemple dans les publications de la *Surtees Society*, vol. 57, *The Register of the Guild of Corpus Christi in the city of York*, pp. IX et X (règlements de la confrérie ou *guild* en ce qui concerne les offices anniversaires, obits, etc., à célébrer en faveur de ses membres défunts).

3. Par exemple, dans *Test. Ebor.*, IV^e partie, n^o XXIV, p. 47 : « duo presbyteri bonae famae. » N^o CLXII, p. 276 : « an honest prest. » V^e partie, N^o XIV, p. 20 : « a priest of good name and demeanour. » *Ibid.*, N^o XLI, p. 49 : « an onneste prest. » N^o XLVIII, p. 57 : « weldisposed prestes, of the moste honeste and clene conversacion. »

changer¹. » Certes, dans le cas de fondations pieuses, cette préoccupation répond au sentiment populaire d'ailleurs fort explicable, qui n'admet guère qu'un prêtre de mauvaises mœurs puisse célébrer une messe valable, donc profitable aux âmes du purgatoire. Mais nous trouvons aussi d'autres legs, d'une signification plus précise. En 1504, John Hedge, de Bury, prévoit la vente d'un certain domaine, en vue d'envoyer « un ou plusieurs prêtres à l'école à Cambridge, pour y étudier les arts et nulle autre science² ». Les matières enseignées aux étudiants ès arts constituaient en effet à cette époque la formation normale des prêtres ayant charge d'âmes, par opposition au droit civil ou canon, qui permettait à d'autres, plus ambitieux, de se pousser dans les charges publiques.

Depuis le milieu du xv^e siècle, des efforts avaient été faits pour mieux adapter l'enseignement universitaire aux besoins du clergé paroissial, en d'autres termes, pour lui donner un caractère plus directement et simplement religieux. Dès ce moment on aperçoit à Cambridge les premiers indices d'un mouvement que le grand historien de l'université, James Bass Mullinger, considère comme la renaissance de la « vraie science » (*real learning*) mais qui n'annonce à vrai dire ni l'humanisme, ni la révolution doctrinale du xvi^e siècle, et qui est tout bonnement un renouveau de zèle évangélique³. En 1445, Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, avait fondé le collège dit de la Reine, *Queen's College*, « pour la conservation de la foi et l'accroissement du nombre des clercs vertueux, — c'est-à-dire pour le progrès de la reine de toutes les sciences et facultés : la théologie⁴ ». Le mouvement devient plus ample à mesure que le siècle avance. En 1475

1. Dans *Bury Wills*, p. 85-86. « I wyll that a good and vertuse prest rede and synge for me after my decesse the space of vij yeers; and yf he benot vertuose, I prey you that be myn executors let hym be changyd. » De même, p. 95, dans le testament d'Anne Baret, de Bury (1504) « I wyll that an honest prest and a queerman shall syng for my soule » (Je veux qu'un prêtre honorable et un choriste chantent pour mon âme).

2. *Bury wills*, p. 102 : « And therwithall I wyll haue a prist or pristes to go to scoole at Cambryste, to art and to non other sciens. »

3. Bass Mullinger, (*The University of Cambridge*, vol. I, p. 322) dit en parlant des nouvelles fondations : « We shall look in vain within the limits of this century and of our own university for much indicative either of healthy intellectual activity or true progress. » En français : « C'est en vain que nous chercherons, dans les limites de ce siècle et à l'intérieur de notre université (de Cambridge), grand'chose qui indique une saine activité intellectuelle ou un progrès véritable. » L'auteur entend par ces derniers mots protestantisme et humanisme, dont il ne fait d'ailleurs qu'un bloc. Adjectifs mis à part, sa phrase signifie très nettement que le mouvement de réforme de l'université au xv^e siècle se poursuivait dans le cadre des croyances, non moins que de la théologie, traditionnelles.

4. *Ibid.*, p. 313 : « to conservacion of oure feith and augmentacion of pure clergie, namely of the imparessse (empress) of all sciences and facultees theologie ».

se fonde le collège de *Catherine's Hall*, exclusivement destiné au clergé séculier, en vue « d'exalter la foi chrétienne, de défendre et mener plus avant la sainte Église, en sèmant et en administrant la parole de Dieu¹ »; on n'y enseigne ni droit civil ni droit canon. En 1497, c'est *Jesus College* qui remplace un vieil établissement monastique : les statuts ne permettent à aucun des « fellows » d'étudier le droit canon; ils en autorisent un seul à étudier le droit civil; tous les autres doivent se consacrer à la théologie². Aux dernières années du siècle commence à s'exercer l'influence d'une femme dont nous avons déjà signalé la place éminente dans la littérature de dévotion, Marguerite, comtesse de Richmond, et mère du roi Henri VII. Depuis 1497 elle avait choisi comme confesseur le futur évêque de Rochester, John Fisher, déjà chargé à l'université de Cambridge de plusieurs fonctions importantes³. Sur les conseils de celui-ci elle établit la même année, à Oxford aussi bien qu'à Cambridge, un poste de lecteur en théologie : le salaire était élevé, mais l'enseignement devait être gratuit; les cours auraient lieu chaque jour sauf pendant le carême, période où le lecteur et ses élèves devaient s'occuper à prêcher⁴. C'est en effet vers la prédication que Fisher et d'autres partisans d'une réforme non théologique, mais pratique, orientent surtout leur action. En 1503, le chancelier de l'Université sollicite et obtient du pape Alexandre VI la permission de désigner chaque année « parmi les docteurs, maîtres ou gradués, douze prêtres particulièrement bien qualifiés, pour prêcher la parole de Dieu dans toutes les parties de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, au clergé aussi bien qu'au peuple⁵ ». Un peu plus tard, la comtesse de Richmond et John Fisher fondent une charge de prédicateur, la *Lady Margaret Preachership*. Le titulaire de cette charge devait prononcer dans l'espace de deux années consécutives douze sermons dans douze localités désignées à l'avance, et dispersées aux quatre coins du royaume⁶. Les fondations qui suivent en ordre de date, et notamment celle de *Christ's College* en 1506⁷, présentent

1. Bass Mullinger, *Univ. of Cambridge*, p. 318 « the exaltation of the Christian faith and the defence and furtherance of holy Church by the sowing and administration of the word of god ».

2. *Ibid.*, pp. 321-322.

3. Né en 1459, étudiant à Michaelhouse, Cambridge; bachelier ès arts en 1487, maître ès arts en 1491, « senior proctor » en 1494, « master » de son collège en 1497, vice-chancelier de l'Université en 1501.

4. Bass Mullinger, *op. cit.*, p. 436-437.

5. *Ibid.*, p. 440 « twelve doctors or masters, and graduates, being priests, most capable of preaching, to preach the word of God in all parts of England, Scotland, and Ireland, both to the clergy and the people. »

6. *Ibid.*, pp. 440-441.

7. Cf. *Ibid.*, p. 445-461, pour les statuts de ce nouveau collège.

déjà un caractère tout autre : on y sent l'importance grandissante de l'humanisme, et notamment l'influence personnelle d'Erasme. Nous sommes ici sur un terrain tout différent. La réforme disciplinaire et morale de Fisher, la réforme intellectuelle d'Erasme, cheminent côte à côte, parfois d'accord, parfois en opposition : elles ne peuvent être confondues, et ne s'expliquent pas l'une par l'autre. Elles ont entre elles, comme avec la révolution théologique du protestantisme, des rapports assez complexes, que l'on ne peut définir d'un mot : nous y reviendrons plus loin, au sujet des années de formation passées par Gardiner à Cambridge.

*
* * *

Gardiner s'est rarement exprimé sur le compte des ordres monastiques. Au moment où Henri VIII les supprima, il ne discernait pas assez clairement encore les dangers pour la foi catholique elle-même d'un schisme qu'il croyait passager; une prudence peut-être intéressée lui conseillait de se taire; et puis, il est possible qu'en bon humaniste érasmien, il ait éprouvé quelque dédain envers les moines. Mais nous savons assez, et notamment par ses écrits sur le célibat du clergé, la haute idée qu'il se faisait de la vocation et de la vie des « cœnobitæ ». Il est vrai qu'obligé de céder du terrain, il affecta de croire à la réalité d'abus auxquels la suppression aurait porté remède¹; mais jamais il ne souleva aucune objection contre les principes mêmes de la vie religieuse et contemplative. Or celle-ci semble bien avoir participé, vers la fin du xv^e siècle, à cette nouvelle floraison du sentiment religieux dont nous avons déjà considéré divers aspects. Nous ne saurions ici porter un jugement d'ensemble sur l'institution monastique dans l'Angleterre de l'an 1500. De nombreux documents ont été publiés² : ils ont donné lieu aux interprétations les plus contradic-

1. Dans son sermon du 29 juin 1548, prononcé à la requête du gouvernement (cf. le deuxième volume du présent ouvrage). Il est bien clair que dans ce sermon Gardiner parle en avocat, et admet, — après un « si », — l'existence d'abus motivant la suppression, simplement pour aller à l'extrême limite des concessions possibles (Foxe, *Actes and Monuments*, ed. Pratt, vol. VI, pp. 91-92).

2. Nous avons utilisé, en dehors des ouvrages généraux tels que Gasquet, *Henry VIII and the English monasteries*, les documents contenus dans les ouvrages suivants : *The visitations of Norwich diocese*, ed. Jessopp (*Camden Society*, Nouvelle série, vol. 43); *Visitations and memorials of Southwell minster*, ed. A. F. Leach (même coll., vol. 48); *Collectanea Anglo-Premonstratensia*, ed. Gasquet (*Camden Society*, troisième série, vol. 6, 10 et 12); *Visitation of the monastery of Thame, 1526* (*English Historical Review*, vol. III, 1888, pp. 704-722). Ces diverses publications reproduisent de nombreux procès-verbaux de visites pastorales dans des établissements monastiques de tous ordres, entre les années 1480 et 1530 environ.

toires¹. Aux yeux de certains commentateurs, les procès-verbaux de visites pastorales confirment pleinement les pires accusations du fameux *Livre noir*²; pour d'autres au contraire, les fautes graves auraient été l'exception. Ce que l'on peut dire, sans crainte de se tromper, c'est d'abord que les abbayes, prieurés, couvents et chapitres réguliers, différaient beaucoup entre eux, et que sans doute ils s'échelonnaient à tous les degrés de la valeur spirituelle et morale; en outre, qu'on pouvait observer presque partout un certain relâchement qui ne touchait pas forcément aux mœurs, et qui était dû à des raisons d'ordre économique. Les communautés, très éprouvées au XIV^e siècle par la peste noire, au XV^e siècle par la guerre des Deux-Roses, ne disposaient plus des mêmes ressources qu'aux siècles précédents, ni en argent, ni en hommes : leurs biens étaient souvent gérés avec négligence, et la discipline subsistait difficilement dans des maisons désorganisées. Au reste, le moyen âge tout entier n'est qu'une longue succession de réformes dans les ordres religieux : il est trop humain que l'ardeur et le zèle se refroidissent, à mesure qu'une phalange hardie, faite pour la lutte, s'assagit du fait même qu'elle prend sa place parmi les institutions régulières et les corps possédants. Que la vie monastique anglaise ait été dans bien des cas, aux alentours de l'an 1500, surtout affaire d'habitude, il ne semble pas qu'on en puisse douter. Pourtant les monastères restaient populaires, si l'on en juge d'après les nombreux legs dont ils bénéficiaient encore. Tous n'étaient pas, il est vrai, également favorisés. Les grandes abbayes du Nord, telles que Whalley ou Rievaulx, qui continuaient à remplir une fonction sociale importante dans les solitudes sauvages du Lancashire et du Yorkshire, avaient naturellement droit à la gratitude de nombreux fidèles³. Ce qui frappe davantage c'est la fréquence et l'importance des legs en faveur des quatre ordres de frères, — franciscains, dominicains, augustins et carmes, — et surtout des deux premiers⁴.

1. On pourra aisément s'en assurer en comparant la préface de A. F. Leach aux *Visitations of Southwell minster* (pp. LXII-XCV) et celle du Dr Jessopp aux *Visitations of Norwich diocese* (p. XII et XLIX).

2. Nous voulons parler du *Black Book* produit devant les chambres du Parlement pour motiver la suppression des monastères, si comme il est probable, ce recueil n'est autre que le *Compendium Compertorum* rédigé à l'aide des notes des « visiteurs » royaux après leur tournée dans les monastères en 1535. Cf. James Gairdner, *The English church in the sixteenth century*, pp. 166-167.

3. Cf. pour Whalley, *Test. Ebor.*, IV^e partie, N^o XII (p. 18); pour Rievaulx, *ibid.*, V^e partie, N^o LIII (p. 63); pour Fountains, *Knaresborough Wills*, p. 4. On pourrait citer bien d'autres exemples.

4. Cf. *Bury Wills*, p. 114; *Test. Ebor.*, V^e partie, N^o LXIII (p. 73), LXVII (p. 80), LXXV (p. 93), XCIII p. 115), XCIX (p. 121), C (p. 122); *North Country Wills*, N^o 46, 47, 51, 52, 60, 68, 85, 86. Ce ne sont là que des exemples isolés. La proportion n'est pas moins forte dans les autres recueils.

A Londres, on considérait toujours comme un rare avantage de se faire enterrer dans une église franciscaine ou dominicaine, sans doute parce que l'on attribuait plus de valeur aux prières de ceux qui avaient été, deux siècles auparavant, à l'avant-garde de l'Église¹. Un certain Brian Palmes, de Naburne, sergent de justice, demande, s'il meurt hors du Yorkshire, « à être enterré dans une maison de frères, la plus proche de l'endroit où il mourra² ». En un mot, les frères, mendiants ou prêcheurs, étaient encore considérés comme une élite; et les fidèles étaient tout prêts à bien accueillir le mouvement de réforme qui, sorti de l'ordre de Saint François, allait essayer de réveiller, une fois de plus, le zèle assoupi des monastères anglais.

De bonne heure, une lutte s'était engagée, parmi les franciscains, entre ceux qui acceptaient, contrairement aux intentions de leur fondateur, que l'ordre possédât des biens, et ceux qui, au contraire, insistaient pour la « stricte observance » du vœu de pauvreté. Ces derniers, connus sous le nom d'*Observants*, par opposition aux *Conventuels*, formèrent en Italie, à partir de 1368, des communautés séparées, tout en restant soumis à l'autorité du ministre-général³. Dès les débuts de l'ordre, la province anglaise s'était distinguée par son zèle, et par sa répugnance à laisser attiédir l'ardeur des premières années. C'est un Anglais, Aymon de Faversham, qui en 1239 réussit, au nom de la pauvreté, à délivrer l'ordre de son ministre-général, le frère Élie, et à lui assurer un répit de quelque durée dans sa marche descendante⁴. Sans doute y avait-il en Angleterre, vers 1450, des *Observants* isolés dans les communautés franciscaines. Henri VI écrivit en 1454 au vicaire-général de leurs frères italiens, Giovanni da Capistrano, le pressant de venir en Angleterre, et lui offrant de bâtir un couvent pour ses religieux⁵. La chose en resta là, mais en 1480, une première maison d'*Observants* anglais se fondait à Greenwich, grâce à la libéralité du roi Edouard IV et avec l'autorisation du pape Sixte IV⁶. Vers la fin du siècle, le mouvement s'accroît. Henri VII poursuit avec ardeur la réforme de l'ordre franciscain, et témoigne aux *Observants* une vénération particulière : en 1499, il les installe à Richmond tout près de son palais, puis à Newark; il leur attribue ensuite trois établissements repris aux *Conventuels*, Newcastle,

1. Dans les *North-Country Wills*, rédigés pour la plupart à Londres, la sépulture franciscaine ou dominicaine est réclamée à peu près à tous les numéros mentionnés dans la note précédente.

2. *Test. Ebor.*, V^e partie, N^o LXXXVII : « if I dye in any oder place [than Yorkshire] than I will my body be buried in a place of Freers, next unto the place wher I dye. »

3. Edward Hutton, *The Franciscans in England* (1926), p. 224.

4. *Ibid.*, p. 119-121.

5. *Ibid.*, p. 228.

6. *Ibid.*, p. 230.

Southampton, et Canterbury, la maison-mère de la province anglaise¹. En 1502, lisons-nous, les Observants de Greenwich forcèrent les conventuels « à changer leur habit religieux, non seulement pour la couleur, bien qu'elle fût maintenant un peu plus sombre, le drap étant tissé de laine blanche et noire telle qu'elle était prise sur le dos des moutons, et sans aucune teinture; mais aussi en ce qui concerne le prix et la qualité du drap, où résidait la principale difficulté. Car alors que les Conventuels employaient auparavant du drap à quatre ou cinq shillings l'aune, ils en étaient maintenant réduits à un drap grossier et rude à deux shillings l'aune, qui convenait mieux à leur état² ». On voit que les Observants, loin de se séparer des autres Franciscains, se mettent à la tête de la province anglaise tout entière. Ils jouissent en même temps d'une grande considération auprès des fidèles : leurs maisons, à peine fondées, reçoivent des legs³. La reine Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, choisit parmi eux son confesseur, le frère John Forrest qui devait plus tard payer de sa vie sa fidélité à l'Église romaine; et lorsqu'elle séjournait à Greenwich, elle ne manquait jamais, dit-on, de se lever à minuit, pour assister aux matines des frères⁴. A côté des Observants, avec eux, les Chartreux représentent, en ce début du XVI^e siècle, la forme la plus haute de l'idéal monastique; idéal de paix, à l'écart des bassesses du monde, qui devait attirer plus d'un homme de valeur, effrayé par l'immoralité de la cour et les progrès du machiavélisme politique. Nous avons parlé déjà de Thomas More : le cas n'est pas isolé. En 1534, le vice-chambellan, Sir John Gage, fut, lui aussi, semble-t-il, sur le point de se faire chartreux⁵; et parmi les religieux que fera exécuter Henri VIII en 1536,

1. Hutton, *op. cit.*, pp. 230-235.

2. *Collectanea Anglo-Minoritica, or a Collection of the Antiquities of the English Franciscans* (1726), p. 213, III : « Compelled [the Conventuals] to change their religious habits; not so much as to the colour, though now somewhat more dusky, being spun with white and black wool as it came off the sheep, without any dye; but in regard to the price and fineness of the cloth wherein lay the main difficulty. For whereas the Conventuals used cloth, of four, or five, or six shillings an ell, they were now brought to course, rough cloth, of two shillings an ell, which was more suitable to their state. »

3. Pour les deux seules maisons du Nord, Newark et Newcastle, nous relevons au hasard les legs suivants : *Visitations of Southwell Minster*, pp. 117 et 134 (Newark); *Test. Ebor.*, V, N° XLVII, p. 56 (22 janvier 1515, Newcastle; un bœuf et 6 shillings 8 pence pendant 7 ans); N° XC, p. 110 (24 mai 1521, Newcastle; un bœuf gras); N° CLII, p. 189 (12 nov. 1524, Newcastle, un quarteron de blé et une vache); N° CLXXXIV, p. 241 (4 mars 1528, Newark, 30 shillings); VI, N° XXXV, p. 42 (1533, Newcastle, 10 shillings). Il va sans dire que des prières étaient en même temps requises.

4. F. A. Gasquet, *Henry VIII and the monasteries*, vol. I, p. 157 n.

5. *Ibid.*, p. 204, d'après *Letters and Papers*, vol. VII, N° 14, lettre de Chapuys à Charles-Quint, du 3 janvier 1534. Cf. aussi *Dict. Nat. Biogr.*, article Gage (John).

pour avoir refusé de reconnaître sa suprématie sur l'Église, nous trouverons Sébastian Newdigate, ancien favori du roi, entré à la Chaire en 1526 pour fuir les corruptions de la cour¹.

Ordres monastiques, confréries pieuses; prières et œuvres au profit des âmes; légendes de saints, piété contemplative et ascétique : tout nous conduit à la même conclusion, sur l'état des esprits à la veille du schisme. Tous alors, ou presque tous, croient à l'intervention constante, dans les affaires terrestres, non seulement de Dieu, mais aussi de la Vierge et des saints, ainsi qu'à l'existence d'une vaste société spirituelle, faite de toutes les âmes des vivants et des morts, où les prières et les mérites se communiquent et sont moyens de salut; pour tous, ou presque tous, le miracle est chose courante, familière, mêlée à la vie de tous les jours. En un mot la religion est toute pénétrée de l'idée du surnaturel, contre lequel la raison n'est pas en défiance. Cette omniprésence du surnaturel, qui élève les âmes au niveau des choses divines, en transfigurant les moindres incidents de l'existence, mais aussi qui rabaisse les choses divines par une trop grande familiarité, au niveau de toutes les vulgarités et de tous les calculs humains — c'est elle que combattront les protestants, derrière les dogmes et surtout les pratiques qu'ils battront en brèche; c'est elle au contraire que défendra Gardiner, lorsqu'il rejettera la notion d'un enchaînement rigoureux et inéluctable des phénomènes, ou qu'il affirmera la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie.

*
* *

Peut-on donc parler d'unanimité morale, dans cette Angleterre qu'avait si rudement secouée, un siècle auparavant, la révolte wiclifite? Certes, toute trace de Lollardie n'a pas disparu au début du xvi^e siècle. Les comptes rendus des procès d'hérésie nous révèlent l'existence de petites sectes assez étroitement localisées, limitées à quelques rues de Londres par exemple, ou à telle petite bourgade comme Amersham dans le comté de Buckingham; cependant en relations les unes avec les autres, et reconnaissant l'autorité morale de certains chefs². Ces sectes continuent à professer les doctrines lol-

1. Cf. James Gardiner, *The English Church in the 16th century*, pp. 150-151, et Lollardy, vol. II, pp. 8-12.

2. En dehors de Foxe, *Actes and Monuments*, ed. Pratt, vol. IV et V, que nous avons argement utilisé, nous avons pu nous aider, pour le diocèse de Londres, d'une remarquable étude, non encore publiée malheureusement, de Miss E. Jeffries Davis, *Lollardy in London on the Eve of the Reformation*. Ce travail d'un caractère très scientifique, s'appuie non seulement sur Foxe, mais sur toutes les sources connues, manuscrites ou imprimées. Il établit l'existence de sectes localisées. Nous reconnaitrons en note tout ce que nous lui devons dans les pages qui vont suivre.

lardes, doctrines qui d'ailleurs s'accorderont assez bien, pour le principal, avec celles du protestantisme. : l'Eucharistie n'est qu'un symbole, l'Écriture doit être traduite en langue vulgaire et mise à la portée de tous, les images sont des « idoles » auxquelles aucun culte n'est dû, les pèlerinages ne profitent aucunement à qui les fait. Mais il s'en faut que ces doctrines forment un tout cohérent; il semble au contraire que la plupart des hérétiques se laissent aller à leur fantaisie ou à leurs animosités personnelles; dans certains cas, les opinions qu'ils professent sont aussi étrangères à la Lollardie qu'au protestantisme. C'est ainsi par exemple qu'une femme, Elizabeth Sampson, avoue devant l'évêque de Londres qu'elle a nié « l'ascension du Christ notre Sauveur » et « la résurrection générale qui aura lieu à la fin des temps ¹ ». En général, ces hérétiques procèdent par insinuations, par sous-entendus, par railleries acerbes et provocantes; dans leur défense ils nient avec une facilité surprenante; ils abjurent non moins facilement, quittes d'ailleurs, dans plus d'un cas, à ne pas tenir parole; s'ils sont condamnés et brûlés comme relaps, c'est presque toujours après avoir fait amende honorable; toutes choses qu'explique fort bien l'absence d'un corps de doctrine homogène, et l'affaiblissement des caractères produit par cent années de persécution. C'est sous ce jour qu'ils nous apparaissent dans les pages de Foxe, dont on ne saurait certes pas dire qu'il les malmène à dessein, puisqu'il les représente comme des martyrs.

L'existence de ces sectes lollardes permet-elle de mettre en doute les conclusions auxquelles nous sommes arrivés précédemment? La question ne saurait être évitée, et nous oblige à nous demander quelle était l'importance de ces restes du wicliffisme, importance numérique d'abord, importance morale, intellectuelle et sociale ensuite. Sur le premier point, les seuls renseignements dont nous disposons sont les procès-verbaux de poursuites. Malheureusement, nous n'en possédons qu'une partie; nous ne pouvons établir de statistiques homogènes s'étendant sur une assez longue période pour nous permettre de comparer le début du xv^e siècle, temps des succès Lollards, la relative accalmie de l'an 1500, et la persécution du protestantisme après 1520. En outre, notre principale source est Foxe; or celui-ci, de son propre aveu, écrit afin de prouver l'existence d'une continuité protestante reliant la primitive église aux réformateurs; il a tendance à exagérer les chiffres des hérétiques qui constituent à ses yeux la vraie Église du Christ; il nous dit d'ailleurs lui-même qu'il passe sous

1. London Episcopal Register, Fitzjames, fol. 4, d'après une copie faite par miss E. Jeffries Davis : « Item tibi objicimus... quod tu de Christi salvatoris nostri ascensione non recte... credidisti... quod tu contra generalem resurrectionem que erit in fine seculi... nonnulla verba... dixisti et affirmasti. »

silence les accusations qui feraient d'eux, non des protestants avant la lettre, mais de simples blasphémateurs¹. Enfin le mot d'hérésie ne s'appliquait pas seulement à des erreurs doctrinales, mais par exemple à tous propos malsonnants envers le clergé. Ces réserves faites, nous donnons à titre d'indication le relevé établi d'après Foxe et les autres sources connues, des cas d'hérésie jugés entre 1485 et 1521 dans le diocèse de Londres; diocèse doublement remarquable, comme étant le plus peuplé du royaume, et probablement celui où la Lollardie s'était le mieux conservée parmi les artisans et les ouvriers. Il y a lieu de noter que les chiffres fournis par plusieurs sources différentes peuvent se trouver ici additionnés à tort, et se rapporter en réalité aux mêmes personnages; et aussi que l'augmentation brusque du nombre des poursuites à un moment donné peut signifier simplement un renouveau de zèle de la part des fonctionnaires de l'évêché. Tels qu'ils sont, voici les résultats auxquels nous parvenons : pour les hérétiques brûlés, 1 en 1494; 1 en 1495; 1 en 1500; 2 en 1511; 1 en 1514 (il s'agit du corps de Richard Hunne, dont nous parlerons plus loin); 2 peut-être en 1518 (l'affirmation de Foxe semble manquer de preuves).

1. Sur le premier point, cf. Foxe-Pratt, IV, 217. Les controversistes catholiques contre lesquels Foxe combat vers 1560 « condamnent, nous dit-il, la doctrine aujourd'hui reçue comme étant une nouveauté. Où donc étaient, nous demandent-ils, cette Église et cette religion il y a quarante ans, avant le temps de Luther? [they] condemn this kind of doctrine now received, of novelty; asking 'where was this church and religion forty years ago, before Luther's time'? ». Cf. aussi p. 135, et passim. Voici d'autre part comment il justifie ses omissions volontaires (*ibid.*, p. 174) : « And because I think it somewhat superfluous to make any large recital of all and every part of their several process, I mind therefore briefly only to touch so many of their articles as may be sufficient to induce the Christian reader to judge the sooner of the rest; being (I assure you) of no greater importance than these that follow : except that sometimes they were charged, most slanderously, with horrible and blasphemous lies against the majesty and truth of God; which as they utterly denied, so do I now for this present keep secret in silence, as well for brevity's sake, as also somewhat to colour and hide the shameless practices of that lying generation. » En français, en respectant l'embarras du style : « Comme il me paraît quelque peu superflu de répéter tout au long le procès de chacun séparément dans toutes ses parties, j'ai l'intention de ne mentionner brièvement que ceux des articles produits contre eux, qui permettront d'amener le lecteur chrétien à juger plus aisément des autres; lesquels (je vous l'assure) ne sont pas plus importants que ceux qui vont suivre; si ce n'est que quelquefois ils furent accusés, de manière fort calomnieuse, d'avoir prononcé des mensonges horribles et blasphématoires contre la majesté et la vérité de Dieu; mais comme ils les nièrent entièrement, de même je les tiens secrets pour le moment en les passant sous silence, aussi bien pour être plus bref, que pour voiler et cacher quelque peu les pratiques éhontées de cette génération mensongère. » Et en effet Foxe applique cette méthode dans le cas de Robert Berkway (*ibid.*, p. 179) d'après ce que lui-même nous en dit. Dans celui d'Elizabeth Sampson (*ibid.*, 126) il omet de rapporter les propos contre l'Ascension et la résurrection des morts, dont nous avons plus parlé plus haut, bien qu'il eût sous les yeux le registre épiscopal du diocèse de Londres.

Pour les poursuites, 1 en 1490; 2 en 1493; 8 ou 9 en 1496; 1 en 1498; 27 peut-être en 1499; 2 en 1500; 6 en 1506; 1 en 1509; de 1510 à 1512, peut-être 30, dont 10 en 1511; de 1517 à 1521, 14; en 1521, 20¹.

Il est clair que des années entières se passaient sans qu'aucune poursuite eût lieu, et que le chiffre des hérétiques inquiétés et brûlés est faible, quand on le compare aux trois cents exécutions du règne de Marie Tudor. Mais quelque conclusion que l'on puisse tirer d'une telle statistique, il est des faits plus certains. Tout d'abord, le temps n'est plus où des Lollards pouvaient « faire appel à l'opinion publique contre leurs persécuteurs, clouer leurs thèses aux portes de Saint-Paul, demander l'aide de la chambre des Communes, écrire des livres qui étaient entre toutes les mains² ». Le moment est depuis longtemps passé où un membre de la noblesse comme sir John Oldcastle pouvait afficher ouvertement ses convictions wicliffites, et se mettre à la tête d'une insurrection. Les hérétiques de l'an 1500 sont gens du peuple, et même du petit peuple : Richard Hunne est le seul homme de quelque poids que l'on mentionne parmi eux; encore n'est-il pas sûr, nous le verrons, que ce soit à bon droit. Ils ne semblent pas avoir jamais utilisé la presse à imprimer; ils sont complètement à l'écart des grands mouvements intellectuels et moraux du début du XVI^e siècle; ils n'ont aucun point de contact avec les Universités. En un mot leur révolte est affaire d'instinct beaucoup plus que de raisonnement. Les doctrines lollardes subsistent encore : elles contribueront sans doute en quelque mesure au succès du protestantisme populaire. Mais elles ont cessé d'avoir prise sur les classes cultivées, qui seules pourraient en faire une construction intellectuelle. Elles sont méprisées et tournées en ridicule par les humanistes³; et les bourgeois de Londres, nous le verrons, les repoussent avec indignation.

*
* *

Cependant, si pour l'immense majorité des Anglais, le dogme reste inébranlé, si l'autorité proprement spirituelle de l'Eglise ne semble pas encore menacée, il en va tout autrement pour sa domination temporelle. Dispensatrice de grâces et de salut, elle a vu sa puissance et sa richesse croître dans la mesure même où l'on faisait appel à son ministère. Inévitablement, et parce qu'après tout les rapports entre les hommes ne peuvent se régler uniquement par l'enthousiasme et la ferveur

1. D'après le travail de miss E. J. Davis, cité plus haut.

2. Citation empruntée à la même étude.

3. Voir à ce sujet la célèbre lettre d'Ammonius à Erasme (8 nov. 1511) où il est dit que l'emploi des fagots (pour le bûcher ou la pénitence publique des hérétiques) va faire monter le prix du bois; et la réponse d'Erasme, dans *Opus Epistolarium Des. Erasmi* (ed. by P. S. Allen), vol. I, pp. 481, 483.

pieuse, elle devient une administration qui envahit toutes les branches de la vie publique et privée. Dans bien des cas, le clergé ne tire plus ses ressources de la générosité spontanée des fidèles, mais d'une fiscalité souvent oppressive. L'indépendance du pouvoir spirituel fait de l'ordre ecclésiastique, dans chaque nation, un état dans l'état, et même au-dessus de l'état, affranchi de la juridiction civile, aux dépens de laquelle la sienne tend sans cesse à s'étendre. Il n'en faut pas plus pour expliquer la naissance d'un anticléricalisme qui n'est, tout d'abord, que la révolte des intérêts lésés. Suivant les pays ou suivant les époques, tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, moines et prêtres, évêques, archevêques, le pape lui-même, sont tour à tour en butte à cette hostilité; mais elle se renforce, à l'égard du Saint-Siège, du sentiment national qui se dresse contre le rêve papal d'une théocratie universelle. A vrai dire, rien de tout cela n'est spécial à l'Angleterre. La révolte contre les exactions ecclésiastiques ou romaines ne se manifeste pas en France avec une moindre violence. Mais l'anticléricalisme au moins latent parmi le peuple anglais a été un puissant auxiliaire de ce protestantisme contre lequel Gardiner a lutté de toutes ses forces; le nationalisme religieux, réveillé par Henri VIII, soutenu d'abord, et combattu ensuite, par Gardiner, a marqué l'Église anglicane d'une empreinte particulière. Il importe donc de rechercher ce qui subsiste, à l'aube du XVI^e siècle, de ces deux sentiments parfois si vivaces au cours du moyen âge. Nous devons, pour cela, distinguer entre eux : distinction un peu factice, en un sens, puisque la papauté est le soutien naturel du clergé et de son indépendance; distinction justifiée, pourtant, dans la réalité.

L'hostilité nationale envers le Saint-Siège, l'opposition à l'autorité spirituelle de l'Église, ont presque disparu vers l'an 1500. Mais l'opinion publique s'élève avec force contre les exigences pécuniaires et les prétentions juridiques du clergé. Il en est surtout ainsi à Londres, où les marchands de la Cité, hommes d'action, plus hardis et moins naïfs que des campagnards, ne sont pas gens à se laisser faire. A partir de l'an 1500, ils sont en constante querelle avec leur clergé paroissial, au sujet des offrandes qui, à Londres, remplacent les dîmes. Un document contemporain nous révèle d'autres griefs. On se plaint que les prêtres réclament « deux pence pour les deux cierges à la messe; des droits exorbitants pour les mariages, les enterrements, les services de fin de mois, l'enterrement dans le chœur, les relevailles, les prières pour des amis que l'on fait inscrire au prône, pour la communion pascale, pour les dévotions à divers jours, pour les fraternités établies dans l'église, et pour le loyer des biens d'Église¹. » Le désaccord

1. *Letters and Papers*, vol. I, p. 961, n° 5725, London curates: «two pence demand-

était particulièrement aigu au sujet des droits mortuaires. Les habitants de Londres prétendaient que ceux-ci ne pouvaient être exigés lorsque le défunt, un enfant par exemple, ne possédait rien en propre. Le clergé au contraire soutenait qu'ils devaient être payés dans tous les cas, et n'hésitait pas à poursuivre les récalcitrants devant les cours ecclésiastiques. Mais il devenait, de ce fait, de plus en plus impopulaire; la colère qui s'amassait contre lui devait bientôt faire explosion, à l'occasion d'une affaire célèbre, qui, en 1514, mit tout Londres en émoi.

Un certain Richard Hunne¹, gros bourgeois respecté et marchand tailleur de son état, ayant perdu un enfant qu'il avait mis en nourrice, le fit enterrer. Le curé lui demanda alors de lui remettre le linceul, à titre de droit mortuaire. Hunne s'y refusa, pour la raison que nous venons de dire, et fut cité par le prêtre devant la cour épiscopale du diocèse. Il cherche alors à échapper à la juridiction ecclésiastique et à la mettre en conflit avec la juridiction civile, en attaquant le prêtre devant les tribunaux du roi. Son adversaire a voulu, prétend-il, soustraire un cas à la justice royale; il tombe donc sous le coup de la loi dite du *Præmunire*². Cet argument n'est pas accepté par les tribunaux civils, et l'appel est donc rejeté. Cependant Hunne, qui était peut-être déjà sous le coup d'une inculpation d'hérésie, est arrêté par ordre de l'évêque : on l'accuse d'avoir en sa possession des livres dangereux, d'avoir tenu des propos subversifs; on l'enferme à la Tour des Lollards. Et c'est là, le matin du 5 décembre 1514, qu'on le trouve pendu dans des conditions tout à fait suspectes. Aussitôt l'opinion publique s'empare de l'événement. On crie au meurtre, on accuse l'évêque et ses subor-

ed for the two tapers at mass; exorbitant fees for marriages, burials, month's minds, for burial in the choir, for churchings, for friends prayed for in the bede-roll, for howsel at Easter, for devotions on divers days, for brotherhoods kept in the church, and for leases of church lands ». La pièce suivante est une supplique de la Chambre des Communes contre les exactions du clergé. Voir pour toute cette querelle *The Victoria History of London*, vol. I, pp. 236-237 et 249-250 (Miss E. Jeffries Davis).

1. Voir pour le cas de Richard Hunne d'abord Foxe, *Actes and Mon.*, ed. Pratt, vol. IV, pp. 183-205, qui reproduit d'après la *Chronique* de Hall le procès-verbal d'enquête du juge d'instruction, et conclut avec ce dernier à la culpabilité du chancelier; J. Gairdner, *English Church in the XVIth century*, où l'affaire est discutée en détail, du point de vue opposé; J. Gairdner, *Lollardy*, I. p. 278-279 et 309-10; enfin l'intéressant article de miss E. Jeffries-Davis dans l'*English Historical Review*, vol. XXX, 1915, pp. 477-488, *The authorities for the case of Richard Hunne*, qui apporte plusieurs données nouvelles et importantes. Thomas More consacre à Hunne tout un chapitre de son *Dialogue* contre Tyndale (*English Works*, éd. 1557, pp. 234-240, chap. xv). Le *Dictionary of National Biography*, art. Hunne (Richard) fournit quelques détails intéressants.

2. Loi de 1353, qui interdit tout recours à une juridiction étrangère, c'est-à-dire à la papauté, et qui par extension, peut s'appliquer à toute juridiction ecclésiastique tenant ses pouvoirs du Saint-Siège. Voir plus loin, p. 52.

donnés d'avoir fait disparaître Hunne, parce qu'il refusait de se soumettre à leur autorité et à leurs prétentions. Dès le lendemain, une enquête commence. Elle est faite par le juge d'instruction, assisté d'un jury composé de citoyens de Londres, qui rendent un verdict unanime : Hunne a été assassiné; il y a lieu de mettre en accusation le D^r Horsey, chancelier de l'évêque, un huissier, et un sonneur de cloches. Les trois personnages sont aussitôt emprisonnés.

Le cas de Richard Hunne est l'un des plus difficiles qui soient, et nous ne saurions avoir la prétention de juger, à distance, de l'impartialité ou de l'esprit critique des jurés londoniens. Thomas More a pris la défense du chancelier dans son « Dyalogue », et ses arguments sont au moins plausibles¹. Mais il ne nous dit rien des subalternes, qui crurent peut-être se mettre dans les bonnes grâces de leur maître en le débarrassant d'un prisonnier gênant. Peu nous importe, d'ailleurs, le fond de l'affaire. Ce qui est grave, c'est l'explosion de sentiment populaire à laquelle elle donna lieu. L'évêque Richard Fitzjames écrivit au futur cardinal Wolsey, alors tout puissant auprès du roi, pour faire suspendre l'effet du premier verdict, et demander une nouvelle enquête : « Car je suis sûr, dit-il, que si mon chancelier est jugé par douze hommes quels qu'ils soient à Londres [c'est-à-dire par un jury londonien], ils sont si malicieusement portés à favoriser la corruption hérétique, qu'ils donneront tort à mon clerc et le condamneront, fût-il aussi innocent qu'Abel². » L'affaire se termina d'une manière peu concluante; l'enquête eut lieu, devant le roi et son conseil, et l'on ne sait au juste si le chancelier fut acquitté ou grâcié. Mais telle avait été l'hostilité du peuple de Londres envers un membre du clergé, que seule une intervention de la cour avait pu sauver sa tête. Au reste, les concitoyens de Hunne n'éprouvent aucune sympathie pour ses prétendues erreurs dogmatiques. En avril 1515, une assemblée municipale fait faire des remontrances à l'évêque « pour certaines paroles dangereuses et odieuses, que l'on suppose avoir été

1. Thomas More, *English Works* (1557), p. 238.

2. « Assured am I if my Chaunceler be tryed by any xij men in London they be so maliciouslie set in fauorem hereticae prauitatis/that is ar so set apon the fauoure of heresie/that they will cast and condemne my clarcke/thought he war as innocent as Abel. » Cité par miss E. Jeffries Davis, *English Historical Review*, vol. XXX, p. 477, d'après une petite brochure publiée en 1536 au plus tôt, et intitulée : *The enquirie and verdite of the quest paneld of the death of Richard Hune...* Cette brochure qui reproduit la procès-verbal des constatations dont il est question ci-dessus, est la source de Hall, et d'après ce dernier, de Foxe. Mais Hall a imprimé « cast and condemn any clerk », et fait donc dire à l'évêque qu'un jury londonien « condamnerait n'importe quel clerc » ce qui dépasse de beaucoup sa pensée. Cette erreur importante, sur un passage souvent cité, a été signalée par miss Davis. Cf. aussi Gairdner, *English Church*, p. 31.

prononcées par lui au sujet du corps entier de la Cité, et où il est question d'hérésie; paroles rapportées dans la copie d'une lettre que l'on suppose avoir été écrite par ledit évêque¹. » Il s'agit du document que nous venons de citer, ou d'un autre semblable. Quant au peuple, rien ne l'empêchera de penser que Hunne n'aurait pas été déclaré hérétique, s'il ne s'était attaqué au clergé². Il considère l'accusation comme infamante, et non comme glorieuse, son indignation ne s'en prend pas aux dogmes, mais au pouvoir et aux privilèges des prêtres.

La mort de Richard Hunne survient en effet au moment où toute une partie de l'opinion anglaise se dresse contre les privilèges et exemptions ecclésiastiques : droits et impôts perçus par l'Église, juridiction étendue à toutes affaires matrimoniales ou testamentaires, droit d'asile et surtout bénéfice de clergie³. En 1515 le provincial des Franciscains anglais, Henry Standish, suivant en cela une tradition déjà ancienne dans son ordre, et comptant sur la faveur populaire aussi bien que sur celle de Henri VIII, soutient publiquement que les clercs sont justiciables des tribunaux civils⁴. Cité devant l'assemblée ou *Convocation* de l'archidiocèse de Canterbury, pour y rendre raison de ses paroles, il en appelle au roi, déjà prêt à saisir toute occasion pour étendre son pouvoir aux dépens de l'Église. En même temps le Parlement intercède en sa faveur⁵. Standish échappa ainsi au châtimement, dont il était menacé de la part du clergé séculier, et Henri VIII eut l'occasion d'affirmer que « les rois d'Angleterre n'avaient jamais eu d'autre supérieur que Dieu⁶ ». Membre d'un ordre qui demeure, même en ce début du xvi^e siècle, éminemment populaire, Standish

1. *City Records*, Repertory III, fol. 176. Passage copié par miss E. Jeffries Davis. Minutes of the Court of Aldermen, avril 1515 : « ...for certain perilous and heinous words as ben surmised by him to be spoken of the whole body of the City touching heresy specified in a copy of a letter supposed to be written by the said bishop. »

2. Cf. Thomas More, *English Works* (1557), *Dialogue*, book III, chap. xv, p. 235, col. I, lettre C; et Fish, *Supplication for the beggars*, Early English Text Society, p. 9. « Had not Richard Hunne commenced action of præmunire against a priest, he had been yet alive, and none heretic at all, but an honest man. » (Si Richard Hunne n'avait pas entamé une action en præmunire contre un prêtre, il serait encore vivant, et non pas un hérétique, mais un honnête homme.)

3. Tous ces griefs s'exprimeront librement, quelques années plus tard dans les ouvrages d'un homme de loi, Christopher Saint-Germain, et notamment dans son *Dialogus de fundamentis legum Anglie et de Conscientia* (1528) traduit en anglais sous le titre de *A dialoque between a Doctor of Divinity and a student of the laws of England* (1531). On cite aussi plusieurs ouvrages anonymes de la même époque. Cf. sur toute cette question Gasquet, *Eve of Reformation*, chap. III, *The two jurisdictions*.

4. Cf. Gairdner, *English Church*, pp. 43-48; Lollardy, vol. I, pp. 282-283; *Dict. Nat. Biogr.*, art. Standish (Henry), vol. LIII, p. 472.

5. *Dict. Nat. Biogr.*, ut supra.

6. « The Kings of England in times past never had any superior but god. » Cité par Gairdner, *English Church*, p. 47.

offre d'ailleurs en sa personne un exemple frappant de ce mélange d'éléments divers et en apparence opposés, si fréquent parmi ses contemporains. Alors que l'opinion publique est surexcitée par la mort de Richard Hunne, il se fait le porte parole de l'anticléricalisme des foules, et le trait d'union entre les ambitions d'en haut et les jalousies d'en bas; et pourtant sur un autre terrain, il se montre étroitement conservateur; il s'attaque à Colet, et calomnie Erasme à tel point qu'il est ensuite forcé d'en faire des excuses à l'ami de celui-ci, Thomas More. En 1527, il sera l'un des juges qui condamneront au bûcher deux hérétiques fameux, Bilney et Arthur¹. Les esprits les plus éclairés, si l'on entend par là les novateurs en matière intellectuelle, en d'autres termes les humanistes, ne sont pas nécessairement, ni même ordinairement, les plus hostiles à l'organisation ecclésiastique; et inversement l'anticléricalisme peut fort bien s'unir à un esprit étroitement conservateur en matière doctrinale. Tout cela n'est vrai, d'ailleurs, que pour les vingt-cinq premières années du siècle; l'invasion luthérienne rendra nécessaire un reclassement des opinions, et engendrera des combinaisons nouvelles.

* * *

Nous reviendrons par la suite, et beaucoup plus longuement, sur les griefs populaires contre le clergé, griefs repris et amplifiés par les pamphlétaires protestants, dès qu'il leur fut permis de s'exprimer avec quelque liberté. Nous en connaissons alors le détail. Quant aux sentiments d'hostilité envers la Papauté, ou d'ombrageuse défiance nationale, dont nous avons parlé plus haut, nous n'en relevons vraiment que peu de traces dans les années qui précèdent immédiatement le schisme. Le début du xvi^e siècle semble bien être à cet égard une période d'accalmie. Sans doute l'Angleterre, attardée dans le moyen âge au moment où déjà la Renaissance a corrompu et l'Italie et Rome, moins au fait que les nations continentales de la profonde démoralisation de la cour pontificale et des mesquineries de sa politique, est-elle aussi moins portée à réagir contre les prétentions d'une papauté indigne. Sans doute aussi la lutte contre l'hérésie wicliffite, menée victorieusement par l'Église d'Angleterre, a-t-elle attaché celle-ci plus fortement au centre visible de l'orthodoxie. Toujours est-il qu'aux alentours de l'an 1500, le recours à Rome, qu'il s'agisse d'affaires privées, de conflits de juridiction, de fondations religieuses nouvelles, semble chose normale et tout naturellement acceptée. Nous avons donné, dans les pages qui précèdent, plusieurs exemples de tels recours.

1. *Dict. Nat. Biogr.*, art. Standish (Henry).

Il semble même que l'octroi de bénéfices en Angleterre à des membres italiens de la cour pontificale ne soulève plus de protestations. Aussi lorsque Henri VIII, et à sa suite un bon nombre d'ecclésiastiques et de courtisans, Stephen Gardiner tout le premier, entreprendront de justifier le schisme, ils iront chercher leurs arguments et leurs précédents, non dans le royaume et dans un passé tout récent, mais sur le continent et deux siècles en arrière¹. Nous montrerons à propos du *De Vera Obedientia* comment les attaques de Gardiner contre la Papauté s'apparentent aux théories occamistes ou mieux encore à celles de Marsile de Padoue. Mais sous une forme moins théorique, plus utilitaire, l'opposition anti-papale avait existé en Angleterre dès le début du moyen âge; et si Henri VIII, aidé par l'invasion luthérienne, réussit au début du xvi^e siècle à réveiller l'hostilité contre Rome, c'est qu'il subsistait encore, sans doute, quelques étincelles du feu qui, deux cents ans auparavant, avait brûlé avec une telle violence.

Nous ne voulons pas refaire ici l'histoire des rapports entre l'Angleterre et la Papauté du xi^e au xvi^e siècle. Il faut cependant marquer certains points de repère. Dans les temps qui suivent la Conquête, les Anglais supportent mal l'ingérence dans les affaires nationales d'une puissance étrangère qui représente l'Église internationale, que cette puissance soit celle du pape ou celle des abbés, chefs des grands ordres religieux tels que Cluny, Cîteaux et Prémontré². L'autorité

1. Gardiner écrivant sous l'impression toute fraîche encore, d'un passé de soumission à la Papauté, ne conteste nullement que l'Angleterre se soit montrée obéissante et généreuse envers Rome. Voici ses paroles, dans l'opuscule sur l'exécution de Fisher, dont nous parlerons plus tard (chap. vii) : « we dydobey, beyng att thatt tyme wrappyd in the comen error of other men, from the whiche, wee cowde scarcely now att the ast delyuer our selfs, wee knolege playnely our ignorance in this behalf » (Public Record Office, State papers I, vol. 94, fol. 204b et 205a). En français : « nous avons obéi, étant en ce temps-là enveloppés dans l'erreur commune des autres hommes, dont nous avons eu toutes les peines du monde à nous délivrer; enfin maintenant, nous reconnaissons franchement notre ignorance à cet égard ». Gardiner est fort loin, on le voit, des théories anglicanes d'après lesquelles l'Angleterre n'aurait jamais accordé au Pape qu'une primauté d'honneur.

2. Cf. Gasquet, *Henry VIII and the monasteries*, vol. I, chap. v. Il y eut en Angleterre, entre la Conquête et la Réforme, au total près de 150 fondations de « prieurés étrangers » (alien priories) dépendant de maisons-mères situées en France et en Normandie. Le roi et sans doute aussi une bonne partie de l'opinion publique, représentée par le Parlement, acceptaient difficilement que des sommes considérables sortissent chaque année du royaume, sous la forme de redevances envoyées par les « prieurés étrangers » aux abbayes dont ils dépendaient. On dit que sous le règne d'Edouard III Cluny recevait ainsi chaque année la somme considérable de 2.000 livres. Des mesures de suppression de ces fondations étrangères, ou de transfert de leurs revenus, soit à la couronne, soit à d'autres établissements religieux, sont fréquentes au cours des xiii^e, xiv^e et xv^e siècles, en particulier dans les périodes de guerre avec la France. Les soixante premières pages des *Collectanea Anglo Premonstratensia* (archives des

spirituelle du Saint-Siège n'est pas contestée; mais l'emploi d'agents étrangers en Angleterre, l'attribution à des bénéficiers étrangers de biens situés dans le royaume soulèvent les plus vives résistances. Dès l'époque de la querelle des investitures, au début du XII^e siècle, Henri I^{er} et les évêques se refusent à admettre dans le pays un légat qui ne soit pas sujet du roi; et le pape, après avoir fait mine de résister, se soumet à cette exigence, souvent renouvelée au cours des siècles suivants¹. Durant la lutte entre Henri II et Thomas Becket, les Constitutions de Clarendon, promulguées par le roi, interdisent les appels à Rome (1262)². Passons sur d'autres conflits, tels que celui auquel donna naissance l'élection de Stephen Langton au siège archiépiscopal de Canterbury, et qui mit aux prises le roi Jean et le Pape Innocent III³. Les adversaires en présence jusqu'ici n'ont guère été que le souverain spirituel et le souverain temporel. Il en est autrement du jour où les prétentions romaines à l'hégémonie se réalisent sous la forme d'une vaste organisation administrative et fiscale, qui étend son réseau sur toute l'Europe, et s'efforce de tout ramener à Rome, aux dépens des souverainetés nationales. Cette transformation du Saint-Siège commence au cours du XIII^e siècle⁴; nous la trouvons pleinement réalisée au XIV^e, lorsque les Papes viennent résider en Avignon. La Papauté s'efforce, grâce à divers artifices administratifs, de mettre la main sur la totalité des bénéfices ecclésiastiques, et de les attribuer à son gré. Qu'ils soient électifs ou non, elle prétend se réserver, en vertu de sa primauté, le droit d'en nommer les titulaires; et de fait elle étend à un nombre croissant d'entre eux les « réserves apostoliques » ou *provisions*, qui suspendent les droits des collateurs ordinaires. Elle s'arroge aussi le droit de « régale », ou droit de percevoir les revenus des bénéfices vacants; elle promet à ses protégés, par les « grâces expectatives », la succession des bénéfices encore occupés⁵. Les biens ecclésiastiques sont ainsi détournés de leur destination véritable et servent à appointer le personnel de la cour papale. D'autre part la fiscalité pontificale devient de plus en plus rigoureuse. Dans chaque pays, le Saint-Siège nomme des collecteurs, qui exigent du clergé le paiement de cinq ou six taxes différentes, généralement prélevées sur

maisons anglaises de l'ordre de Prémontré, éd. Gasquet), sont entièrement consacrées à la lutte soutenue par les abbés de Prémontré pour maintenir leur juridiction en Angleterre, entre 1310 et 1343.

1. *Dodd's Church History of England*, ed. M. A. Tierney, pp. 86-87.

2. William Holden Hutton, *Thomas Becket*, p. 90.

3. Dodd-Tierney, p. 113.

4. Haller, *Papsttum und Kirchenreform*, pp. 22-36.

5. Mollat, *Les Papes d'Avignon*, pp. 390-394. Cf. aussi du même, *La collation des bénéfices ecclésiastiques*, passim.

les bénéfices vacants ou nouvellement acquis¹. Or qui tient les charges est en fait maître de l'Église : la lutte sera donc vive surtout entre la papauté et les *patrons* ou collateurs habituels des bénéfices, rois, seigneurs, évêques même, qui se voient graduellement dépouillés de leurs droits.

Dès 1245, au Concile de Lyon, les évêques anglais présentent au pape une supplique rédigée au nom du peuple tout entier, dont ils font connaître les griefs envers le Saint-Siège². Depuis nombre d'années, disent-ils, on se plaint des demandes d'argent toujours croissantes de la Papauté, et surtout de l'attribution de bénéfices à des étrangers, qui ne peuvent être de bons pasteurs, puisqu'ils ne connaissent même pas leur troupeau. Chaque année ils font sortir 60.000 marcs du royaume. Un tel état de choses ne saurait être plus longtemps toléré. L'un des prélats anglais, Robert Grosseteste, évêque de Lincoln, va même jusqu'à résister en face aux ordres du pape Innocent IV. En 1253, ce dernier veut faire installer son neveu, Frederico di Lavagna, parmi les chanoines de la cathédrale de Lincoln, Grosseteste répondit par une lettre restée fameuse, dans laquelle il représentait comme le pire de tous les crimes le fait de nommer à une charge spirituelle un individu incapable d'en remplir les devoirs. Il désobéit au pape parce qu'il obéit aux ordres du Christ : « Filialiter et obedien-ter non obedio, contradico et rebello³. » En dépit de cette résistance courageuse mais isolée, les abus persistent. Nouvelles plaintes en 1307, au Parlement de Carlisle⁴, où les comtes, les barons et les communes demandent au roi « Aide & remédie des oppressions... qe l'Apostolle fait faire en ceste Roialme, en abbessement de la foi Dieu, & anyntissement de l'estat de seinte Église en Roialme, & a dezheriteson & prejudice du Roi & de sa Couronne... ». Parmi ces « oppressions », les provisions apostoliques viennent en premier lieu : « la vint l'Apostoll en appropriant à lui la Seignurie des tiels possessiouns... et... les dignitees, provendres, & Églises susdites, as aliens que james demoe-rent, & as aucuns qi demoeer ne pount, come as Cardinals... qe a poi de temps apres, si ceste chose soit soeffert, il ne avera dignitee, provendre ne Eglise... que ne serra en meyns des aliens... les biens hors du Roialme seront emportiez⁵... ». Tous ces maux doivent aboutir

1. Mollat, *Papes d'Avignon*, livre III : La fiscalité pontificale.

2. Dodd-Tierney, *Church History*, Appendice I (reproduit le document); Stephens, *The English Church from the Norman Conquest to the accession of Edward I*, p. 240.

3. Roberti Grossesteste... *Epistolae*, ed. H. R. Luard, Rolls Series, 1861, pp. 436-437.

4. Mollat, *Papes d'Avignon*, p. 274. W. W. Capes, *The English Church in the XIVth and XVth centuries*, p. 41.

5. *Rotuli Parliamentorum*, I, 219. Petitiones in Parlamento apud Karliolum, A. D. 1306.

sous peu à la ruine de l'Église, si le roi et ses nobles ne prennent les mesures de répression nécessaires. Paroles extrêmement graves, on le voit, et dont un écho lointain résonnera encore au début du xvi^e siècle. Nul doute vraiment sur le sentiment populaire entre les années 1300 et 1400. Les actes du Parlement dirigés contre les provisions papales se succèdent avec une régularité qui témoigne à la fois de l'indignation des nobles et du peuple, et de la persistance des abus. Ceux-ci sont entretenus il est vrai par les souverains eux-mêmes, qui tout en les dénonçant, sont les premiers à solliciter le cas échéant des grâces papales au profit de leurs favoris. En 1350, le Parlement vote le fameux *Statute of Provisors*¹ qui supprime les réserves apostoliques, et rétablit pour les archevêchés, évêchés, et autres dignités ecclésiastiques, « les franchises elections », sous réserve, — est-il besoin de l'ajouter, — des droits de la couronne à présenter et à imposer les titulaires qui lui conviennent. En 1353 c'est le statut dit du *Proemunire*² : tout sujet du roi qui fait appel à Rome sur une cause justiciable des tribunaux royaux est par le fait même mis hors la loi. En 1363, 1388, 1389, 1392, le Parlement revient à la charge³. Il ne met pas en question l'autorité spirituelle du pape : les prélats de la chambre haute, interrogés, font « protestacions qil nest pas lour entencion de dire ne affermer que notre Saint Piere le Pape ne poet excomenger Evesques ne quil poet faire translacions des prelatz solonc la ley de Sainte Eglise⁴ », mais les Communes rejettent l'ingérence papale au nom des droits de « la corone Dengleterre qad este si frank de tout temps qele nad hieu nulle terrien soveraigne, mes immediate subgit a Dieu en toutes choses tuchantz la regalie de mesme la Corone & nulle autre⁵ » ; elles s'engagent à « estere avec nostre dit Seigneur le Roy... en tous... cases attempteز encontre luy sa corone & sa regalie en toutz pointz a vivre & morer⁶ ».

Le caractère national plutôt que religieux de cette opposition se trouve encore accentué par les circonstances. Nous sommes en pleine guerre de Cent ans : or depuis 1305, les papes, installés en Avignon, sont français, ainsi que la majorité de leurs cardinaux ; ils sont dans les meilleurs termes avec les rois de France, à qui ils rendent même des services d'ordre financier ; et l'on s'indigne, en Angleterre, que l'argent du denier de Saint-Pierre, des annates et des services, aille

1. *Statutes of the Realm*, vol. I, 25 Edward III, Statute 4, p. 316.

2. *Ibid.*, 27 Edward III, Statute 1, p. 329.

3. *Ibid.*, 38 Edward III, Statute 2, p. 385 ; vol. II, 12 Richard II, cap. 15, p. 60 ;

13 Richard II, Statute 2, cap. 2, p. 69 ; cap. 3, p. 74 ; 16 Richard II, cap. 5, p. 84.

4. *Ibid.*, vol. II, p. 85.

5. *Ibid.*, p. 84.

6. *Ibid.*, p. 85.

fournir des armes à l'ennemi héréditaire. Pour la même raison, lorsque le grand schisme d'Occident vient briser l'Église en deux tronçons en 1378, et que l'Europe chrétienne, désorientée, se divise entre deux partis d'importance à peu près égale, l'Angleterre soutient sans hésitation le pape de Rome contre celui d'Avignon¹. Ce choix marque nettement le caractère national de la résistance antérieure, et nous fournit la preuve que l'Angleterre ne songe nullement à se détacher de la source de l'orthodoxie. Cette fidélité au Saint-Siège ne se démentira plus. Nous trouvons bien quelques nouvelles lois anti-papales en 1400, 1404, 1407 et 1415², mais elles confirment les abus presque autant qu'elles les condamnent; elles amnistient toutes les infractions passées; elles limitent les conditions dans lesquelles le roi peut autoriser les provisions papales : celles-ci sont donc considérées maintenant comme choses normales et acceptables. Il se passera plus d'un siècle avant que Henri VIII, revendiquant l'indépendance royale à l'égard de la papauté, donne à ces prétentions un caractère auquel ses ancêtres n'auraient certes jamais songé. Tout le long du xv^e siècle, et jusqu'à la veille de la Réforme, les provisions apostoliques, les appels à Rome, restent chose absolument courante : il suffit pour s'en convaincre de parcourir les extraits des registres papaux relatifs à l'Angleterre³. L'autorité pontificale trouve dans ce pays les partisans les plus assurés, à partir du moment où elle reprend sa vigueur, après le grand schisme et la crise conciliaire. Rien qui ressemble ici à la Pragmatique Sanction de Bourges (1438) qui, en France, réglait aux dépens du Pape et au profit de la royauté les rapports entre le pouvoir spirituel et le temporel⁴. Bien au contraire, il semble qu'au cours du xv^e siècle, la déférence et la soumission ne fassent qu'augmenter envers l'Église, considérée dans sa hiérarchie aussi bien que dans son chef. En 1462, le roi Édouard IV accorde à tout l'état ecclésiastique du royaume une « charte des libertés⁵ ». Revenant sur la loi du *præmunire*, qui s'attaquait à tout le clergé aussi bien qu'au pape, et sur les autres lois analogues, il accorde aux évêques et à leurs subordonnés la pléni-

1. Cf. Ludwig Pastor, *Geschichte der Päpste*, dritte und vierte Auflage, vol. I, p. 137.

2. *Statutes of the realm*. vol. II, 2 Henri IV, cap. III, p. 121; 6 Henri IV, cap. I, p. 148; 9 Henri IV, cap. VIII, p. 161; 3 Henri V, cap. IV, p. 194.

3. *Calendars of entries in the papal registers relating to great Britain, Papal letters*, vol. VII (1417-1431), vol. VIII (1427-1447), vol. IX (1431-47), vol. X (1447-1455), vol. XI (1455-1464).

4. Cf. Lavissee, *Histoire de France*, tome IV, II, pp. 266-267.

5. Publiée dans Rymer, *Fœdera*, ed. La Haye, 1741, t. V, 2^e partie, pp. 111-112; dans Wilkins, *Concilia*, III, 583-585, et dans *Registrum Caroli Bothe*, Episcopi Herefordensis, ed. A. T. Bannister, p. 119 (avec une date erronée). Cf. aussi Cora L. Scofield, *Life and reign of Edward*, IV, vol. I, p. 282.

tude de la juridiction qu'ils réclament, même sur les moindres clercs — et l'on sait jusqu'où le sens de ce mot pouvait s'étendre. Cette charte est accordée « pour l'honneur de Dieu... lui-même, pour l'accroissement de la foi chrétienne, et afin que le peuple puisse avec plus de soin éviter à l'avenir les peines de l'excommunication et les censures de l'Église...¹ ». Soumission envers le pape, déférence envers le clergé, ce sont là, nous l'avons dit, éléments complémentaires d'une même attitude d'esprit, que menace une prochaine et violente réaction, mais qui semble bien être, vers l'an 1500, celle du peuple anglais dans son ensemble.

Est-ce à dire que toute hostilité populaire contre l'autorité spirituelle de la papauté et de l'Église ait complètement disparu? Ce serait aller trop loin, car il subsiste malgré tout quelques traces d'un esprit de révolte qui fermente encore parmi les derniers survivants des Lollards : le 3 juillet 1489, un certain hérétique, nommé Stephen Swallow, fait abjuration de diverses erreurs, et entre autres des suivantes : « Que le pape est une vieille prostituée, assise sur les grandes eaux, ayant une coupe de poison dans sa main; aussi que le pape est l'Antéchrist, et que tous les cardinaux, archevêques, évêques, prêtres et religieux sont les disciples de l'Antéchrist; aussi que les indulgences accordées par le pape, les cardinaux, les archevêques ou évêques, sont de nul profit pour l'âme de l'homme². » De telles expressions, de telles pensées, témoignent d'une hostilité qui s'étend à tout ministère sacerdotal : elles font prévoir déjà la violence d'un Tyndale ou d'un Bale; mais elles sont, ou bien peu s'en faut, isolées. Pas plus que l'hérésie doctrinale, l'opposition de principe à la papauté, tête et soutien de l'orthodoxie, et au pouvoir spirituel du clergé, ne se manifeste en surface à la veille de la réforme. C'est à peine si quelques grondements sourds se font encore entendre dans les profondeurs. L'Église anglaise, quelles que puissent être ses faiblesses cachées, paraît solidement assise, et soutenue par la fidélité de presque tous ses enfants.

* * *

Ainsi donc, qu'il s'agisse de dévotion, de piété personnelle, en un mot de tout ce qui touche aux rapports directs de l'âme avec Dieu;

1. Rymer, *op. cit.*, p. 112 : « Ad honorem ipsius... Dei, ac Christianae fidei incrementum, et ut populus... excommunicationum poenas, et Ecclesiae censuras cautius in futurum evitare... valeat. »

2. *Litterae Cantuarienses*, Rolls Series, vol. III, p. 312. « That the Pope is a old hoore, sitting upon many waters, havynge a cuppe of poyson in his hande. Also that the Pope is Antecrist... and all Cardinalles, Archebishoppes, Bisshoppis, Prests and Religious men be the disciples of Antecrist. Also that pardon grantid by the Pope Cardinalles, Archebishoppes, or Bisshoppis, a vaylyth not mannys sowle. »

qu'il soit au contraire question des rapports entre l'Église visible et les fidèles; ce qui domine encore, en ce début du XVI^e siècle, toute la vie religieuse de l'Angleterre, c'est un sentiment profond, intime, du surnaturel. Sous la forme du miracle, il se manifeste à chaque jour et à chaque heure, dans toute l'histoire ou la légende chrétienne, si vivace qu'elle semble à peine appartenir au passé, dans l'ornementation des églises, dans les pèlerinages, dans les visions et les révélations; plus près encore du peuple, dans les sacrements, merveilleuse et quotidienne intervention de la Providence. Seul, ce sentiment élève au-dessus des autres hommes les ministres du culte qui sont chargés de leur dispenser les grâces divines; lui seul justifie, dans la société, leur position privilégiée. C'est lui, enfin, qui va être, au cours du XVI^e siècle, à la fois la cause et l'enjeu de la grande bataille des dogmes. Le protestantisme ne s'attaquera pas uniquement aux abus, mais aussi à ce qu'il y a d'essentiel dans la conception catholique des rapports de l'âme avec Dieu, qui affirme en même temps que l'action de Dieu sur l'âme, des manifestations extérieures et sensibles de sa puissance. Gardiner, pour sa part, en maintenant les croyances traditionnelles, qu'il s'agisse de la justification ou de l'Eucharistie, n'entend pas seulement prendre part à une joute théologique. Ce que ces dogmes représentent à ses yeux, c'est l'intervention constante, ordinaire, de la divinité dans toute la vie de l'homme; c'est le sens du mystère impénétrable à la raison qui environne celle-ci de toutes parts; c'est l'autorité de ceux qui ont reçu du ciel la mission de guider nos pas à travers ces ombres, la simplicité et le respect avec lesquels nous devons accueillir leur parole; c'est enfin la noblesse et l'indépendance du ministère sacerdotal. En un mot, ce que Gardiner a retenu de sa formation première, c'est la croyance à un surnaturel toujours présent, et qui semble être, à ses yeux, l'élément essentiel de la vie spirituelle.

CHAPITRE II

FORMATION PREMIÈRE DE GARDINER. SON SÉJOUR A CAMBRIDGE

De l'enfance de Gardiner, de sa jeunesse, jusqu'à son arrivée à Cambridge, on ne connaît que fort peu de chose. Naguère encore, la date de sa naissance, son extraction même, donnaient lieu à des controverses, sur lesquelles nous n'aurons pas à revenir ici. Ces questions ont été traitées amplement et d'une manière satisfaisante¹. Nous savons aujourd'hui que Stephen Gardiner naquit vers 1497 à Bury Saint-Edmunds, ville du comté de Suffolk, c'est-à-dire dans cette région de l'Est-Anglie où le protestantisme devait, par la suite, pousser ses racines les plus profondes. Il n'était pas, comme l'ont répété, l'un suivant l'autre, les historiens des XVII^e et XVIII^e siècles², le fils naturel de l'évêque de Salisbury Lionel Woodville. Il appartenait à une famille roturière, mais non pas à une famille du bas peuple. Si plusieurs de ses contemporains lui reprochent son origine obscure c'est qu'ils le comparent aux comtes et aux ducs parmi lesquels sa dignité épiscopale lui donne place : on trouvait volontiers mauvais, à la fin du moyen âge, que des ecclésiastiques fissent figure de parvenus au premier rang des charges publiques, sans avoir une goutte de sang noble dans les veines³.

1. Il n'y a rien à ajouter à ce que dit à ce sujet le prof. J. A. Muller, dans son ouvrage sur *Stephen Gardiner and the Tudor Reaction*, chap. I, notes du chapitre I et appendice I.

2. Cette erreur a été mise en circulation par Godwin, *De praesulibus Angliae* (ed. de 1743, p. 236 et note Z).

3. L'un des principaux adversaires de Gardiner, William Turner, s'amuse à comparer le nom tout plébéien de l'évêque avec ceux des vrais nobles et des vrais gentils-hommes : « Englyshe men, which are... of no famos famelye or kynred, haue their syrnames, of their fathers christen names, and of their fathers occupations, as John Wilyems, Thomas Diksen, Rafe Robson, Steuen Gardiner, Thomas Turner, Laurence Taylor... whose parentes haue bene no gentlemen, but of the low, and base sorte of people. » En français : « Les Anglais, qui ne sont pas d'une famille ou d'un lignage fameux, tirent leur nom de famille du prénom de leur père, ou du nom de son métier; comme par exemple John Williams, Thomas Dickson (fils de Richard), Ralph Robson (fils de Robert), Stephen Gardiner (jardinier), Thomas Turner (tour-

Le père du futur prélat, John Gardiner, était l'un des gros bourgeois de la ville de Bury. Son testament, qui remonte à l'année 1506¹, nous parle de métiers à tisser, d'un moulin à fouler la laine, de lourdes balances. Il lègue plus de 10 livres par an — grosse somme pour l'époque — à un prêtre chargé, deux années de suite, de chanter et de prier pour son âme. Son fils Stephen doit avoir alors tout près de dix ans; il est déjà capable de subir des impressions profondes et durables; or il vit dans une atmosphère de piété tout à fait semblable à celle que nous avons décrite au précédent chapitre. John Gardiner, avant de mourir, « recommande son âme à Dieu tout-puissant, à Notre-Dame Sainte Marie, à tous les saints ». Il fait don à son église paroissiale d'une chape de prix, destinée à être portée en procession par le prêtre de la confrérie de la Chandeleur, et d'un vitrail représentant « la salutation de Notre-Dame »; il charge sa femme d'accomplir « des œuvres de charité pour le bien de son âme, en choisissant les mieux capables de plaire à Dieu ». Une sœur de Stephen, Rose, se fera nonne; lui-même ira à l'Université : c'est-à-dire que selon toute vraisemblance, dès ce moment, John Gardiner a choisi pour son fils la carrière ecclésiastique.

Aucun autre document ne vient nous éclairer sur l'existence de cette famille pieuse. Il existait à Bury une grande abbaye bénédictine, qui sans doute dominait, matériellement et moralement, toute la vie du pays. De cette abbaye dépendait une école (grammar-school), où Stephen Gardiner peut bien avoir fait ses premières classes². Ce que nous savons, c'est qu'il voyage de bonne heure. Au printemps de 1511, nous le trouvons à Paris, chez un Anglais nommé Eden, un ami de son père sans doute, qui loge « in vico Sancti Joannis ». Cet Anglais a pour hôte Erasme, qui est venu surveiller l'impression de son *Eloge de la Folie*, et c'est à cette occasion que Gardiner, encore « puellus » pour parler comme lui, mais cependant déjà âgé de quatorze ans, fait la connaissance de l'illustre humaniste, dont plus tard le nom reviendra si souvent sous sa plume. Il remarque les gros achats de livres que fait Erasme; peut-être a-t-il occasion d'entendre et de retenir quelques-uns de ses propos. En tous cas, il lui prépare des salades cuites au beurre et à l'huile d'olive, et reçoit pour son talent culinaire les compliments les plus flatteurs³. On peut voir, dans cette

neur), Laurence Taylor (tailleur), dont les parents n'ont pas été gentilshommes, mais de la partie humble et basse du peuple. » W. Turner, *A new booke of Spirituall Physick*, sign. B3b.

1. Publié dans les *Proceedings of the Bury and West Suffolk archæological Institute*, vol. I, pp. 329-330. C'est à ce texte, le seul complet, que nous empruntons les détails qui suivent.

2. Cette supposition fort plausible a été faite par le prof. J. A. Muller, *op. cit.*, p. 3.

3. Tous ces détails sont empruntés à la lettre adressée par Gardiner à Erasme en

rencontre, le début d'une sympathie sur laquelle nous reviendrons plus longuement.

*
* *

Nous sommes assez mal renseignés sur la vie de Stephen Gardiner au cours des quinze années qui suivent. Nous pouvons cependant, en nous reportant aux archives de l'Université de Cambridge, nous faire quelque idée du moment où il entre, tout jeune étudiant, au collège de Trinity Hall. Il y a lieu de fixer cette date à l'année 1511-12. Gardiner ne semble pas, il est vrai, avoir suivi les cours d'Erasme, bien que celui-ci ait enseigné à Cambridge de 1511 à 1515¹. C'est qu'il était sans doute préoccupé avant tout de ses examens de droit, et d'ailleurs les cours d'Erasme n'attiraient à ce moment qu'un tout petit nombre d'auditeurs. D'autre part, ce qui est probant, c'est que Gardiner accuse sept ans d'études en 1517-18, au moment où il devient « *bacchalarium in utroque iure* »², et dix ans d'études en 1520-21 lorsqu'il obtient le grade de docteur en droit civil³. En 1521-22 il passe son doctorat en droit canon⁴. On n'a pas d'indication précise sur la date de son ordination, qui semble se placer entre 1521 et 1523⁵. Disons tout de suite, pour en finir avec sa carrière universitaire, qu'après avoir été longtemps « *fellow* » de son collège, il en est élu « *master* » en 1523⁶; preuve d'estime de la part de ses collègues qui, s'ajoutant à beaucoup d'autres, nous montre qu'il est déjà un personnage important et respecté⁷. Presque aussitôt après le cardinal Wolsey fait de lui son secrétaire particulier⁸. Désormais, sa vie s'oriente nettement vers la politique et la diplomatie.

Quelle formation intellectuelle et religieuse Stephen Gardiner a-t-il

1527, et publiée dans Enthoven, *Briefe an Desiderius Erasmus*, p. 73, ep. 49, et Allen, *Opus Epistolarum Desiderii Erasmi*, t. VI, lettre 1669. La réponse d'Erasme, datée du 2 septembre 1527, est dans *Erasmi Opera*, Leyde, 1703, t. III, 1^{re} partie, p. 1017, ep. DCCCXCVI; elle est résumée dans les *Letters and Papers*, vol. IV, 2^e partie, N^o 3399. Pour la date de ces lettres, et le séjour d'Erasme à Paris, cf. Enthoven, *ut sup.*, et p. 199, et Preserved Smith, *Erasmus*, p. 123.

1. Cf. C. H. Cooper, *Annals of Cambridge*, I, 281, et *Athenae Cantabrigienses*, I, 58; et Bass Mullinger, *The University of Cambridge*, vol. I, pp. 491 sqq.

2. *Grace-book Gamma*, ed. Searle, p. 159.

3. *Ibid.*, p. 196.

4. *Grace-book Beta II*, ed. Mary Bateson, p. 98.

5. Muller, *Stephen Gardiner*, p. 341.

6. Cooper, *Ath. Cantab.*, p. 139.

7. Cf. par exemple *Grace-book Gamma*, pp. 209 et 230.

8. D'après Muller, *op. cit.*, p. 10, Gardiner était déjà au service de Wolsey en octobre 1524. Mais il semble avoir mis quelque temps à s'attacher tout à fait à la personne du Cardinal.

reçue à Cambridge? A défaut de renseignements directs, nous pouvons le deviner d'après la suite de sa vie, d'après ses œuvres et celles de ses adversaires. Tout d'abord un fait est certain : ses études principales ne le qualifient pas pour sa future tâche de controversiste religieux. Il sort de Cambridge homme de loi; c'est à ce titre qu'il s'acquiert une réputation. Dans une lettre de Gerardus à Erasme, il est cité comme *jurisconsultus* par opposition à son futur adversaire Cranmer, qui, lui, est véritablement un *theologus*, un homme du métier¹. Et de fait, Cranmer restera toujours par la suite, même dans son apologie du protestantisme, tout imprégné de cette logique scolastique dont Gardiner, au contraire, redoute les excès, et qu'il traite avec assez de défiance. Il a subi l'influence d'Erasme sans doute; mais surtout la nature même de ses études a enrichi et développé en lui le sens du réel, au lieu de le familiariser avec les abstractions théologiques. Il est clair qu'il possède à fond le droit civil, c'est-à-dire le droit romain, aussi bien que le droit canon : on en trouve la preuve dans ses premiers écrits, plaidoyers composés pour soutenir la cause du roi au cours du procès de divorce². En effet Gardiner n'est pas seulement légiste, il est aussi avocat. Son style, facilement oratoire, s'en ressentira pendant de longues années; sa pensée, souvent spécieuse, sera longtemps marquée de la même empreinte. Mais ce qui subsistera le plus longtemps de sa formation première, c'est une tendance à voir toutes choses sous l'aspect juridique, et par conséquent à respecter l'ordre légal établi, tendance qui certes n'est pas la raison principale de son attachement à la tradition religieuse, mais qui ne peut que l'avoir renforcé.

Quels que fussent être par la suite les succès de Gardiner dans la profession qu'il avait choisie, ou que d'autres avaient choisie pour lui, il est certain qu'il a fait à Cambridge bien autre chose que du droit. Comment aurait-il pu résister à l'enthousiasme avec lequel, autour de lui, d'autres jeunes gens, à peine ses aînés, entraînaient l'Université à de nouvelles destinées? Entre 1510 et 1525, celle-ci est en pleine transformation. Au début de cette période, Erasme trouvait à peine, pour suivre ses cours de grec, un maigre auditoire d'étudiants pauvres; mais dans l'espace d'une douzaine d'années, les huma-

1. Cette lettre, du 8 juin 1533, est citée par Muller, *op. cit.*, p. 7.

2. Il serait oiseux d'énumérer ici de nombreux exemples : citons au hasard, dans la réponse de Gardiner à Fisher (cf. ci-dessous, chap. III, pp. 117-130), fol. 137b, référence au Décret de Gratien (Causa XXX, quaest. II, cap. ubi non est); fol. 143b, référence au canon « super hiis »; fol. 146a, exemples tirés d'Ulpian et de Julien; fol. 155 à 156b, discussion d'un point de droit, à savoir si un mineur peut contracter un engagement valable; fol. 198a, citation d'Isichius (Hesychius), *Commentarius in Leviticum*, alors tout récemment édité.

nités classiques auront entièrement gagné la partie. Gardiner assiste, jour par jour, à la lutte entre les défenseurs de la tradition médiévale et le petit groupe, sans cesse accru, des humanistes; comment n'aurait-il pas pris part à la bataille? Ce qui autorise à croire qu'il y a été mêlé de très près, c'est qu'il est parmi les tout premiers à se mettre à l'étude du grec. Erasme avait enseigné cette langue, d'une manière à demi privée, entre 1511 et 1515. Après une interruption, des cours sans caractère officiel avaient repris en 1517; en 1518 seulement on finit par se décider à créer une chaire¹. A ce moment Gardiner a plus de vingt ans; il est d'âge à savoir ce qu'il veut, et s'il décide d'élargir sa culture classique, sans doute est-ce en accord avec ses goûts personnels. Nous savons à quel succès il parvint dans cette nouvelle voie. Il sera par la suite extrêmement fier de posséder à fond la langue grecque; il l'emploiera souvent, non sans quelque ostentation; il reprochera à Bucer de la mal comprendre²; il la préférera au latin quand il aura l'occasion de citer les Pères; il insistera pour que les étudiants de Cambridge la parlent à la façon des exilés de Constantinople et engagera contre ceux qui la prononcent à la manière d'Erasme une lutte dont nous reparlerons. Il en imprime des pages entières dans un ouvrage de controverse religieuse, afin d'être utile aux écoliers qui font leurs classes : « Cela n'alourdira guère le livre, dit-il, et comme aujourd'hui un certain nombre d'enfants apprennent le grec, ces pages leur fourniront une leçon pour occuper leurs tendres esprits, et les confirmer contre la malice du démon³. » On voit poindre ici le souci de l'humaniste chrétien, de faire servir l'étude des lettres antiques, et surtout des pères de l'Église, à l'édification en même temps qu'à la culture de l'esprit. La tendance plus ou moins nettement exprimée de Gardiner à placer l'autorité en matière de dogme dans la tradition patristique s'apparente à son amour pour les langues anciennes. Il continue par là, sur un plan un peu différent, Fisher, Erasme et Thomas More.

1. Bass Mullinger, *The University of Cambridge*, I, 528 sqq.

2. Dans *Ad Bucerum conquestio*, ed. de Cologne, sig. H11b, à la fin d'une longue discussion sur le sens de la particule *dis* dans *διγαμος*, qui, d'après Bucer, signifie époux de deux femmes à la fois, et d'après Gardiner, marié deux fois successivement : « Et ista nos doces, dit ce dernier à son adversaire, (si Musis placet) ex usu linguae graecae, quam aut ipse non intelligis, aut nimium sibi permittit spiritus tuus... » (Et voilà ce que tu nous enseignes, s'il plaît aux Muses, d'après ta pratique de la langue grecque; ou bien tu ne la comprends pas toi-même, ou bien ta fantaisie en prend trop à son aise).

3. *Detection of the Devil's sophistry*, 2^e édition, fol. XXXVIIb. « It shal not greatly augmente the boke, and bycause some children learne greake in this time, it maye serue them for a lesson wherewith to occupy their tender wittes, and conferme them againste the malyce of the deuyll... ».

Quelles ont été les lectures de Gardiner à Cambridge? De quoi est faite, surtout, sa culture latine et grecque? Si l'on en juge d'après la langue, d'après la fréquence des citations, ce qu'il connaît le mieux et de beaucoup, ce sont les comiques latins. Il suit en cela Erasme, dont la prédilection pour ces écrivains cause encore aujourd'hui quelque surprise, alors que des auteurs très supérieurs par la pensée comme par la forme lui étaient facilement accessibles. D'un bout à l'autre de sa carrière littéraire, c'est-à-dire tout au long d'une période de vingt-cinq années, dans les ouvrages les plus sérieux et dans les circonstances les plus critiques, Gardiner ne cesse de citer Plaute et surtout Térence¹; qui plus est, il leur emprunte une bonne partie de son vocabulaire, et notamment une foule d'expressions familières². Il y a quelque chose de très anglais, et qui correspond bien aux autres traits de son caractère, dans ce refus de prendre un ton uniformément grave et compassé, dans cet emploi humoristique des comiques anciens jusqu'au milieu des discussions théologiques. Au reste, nous savons que Gardiner avait, au cours d'une représentation universitaire, joué avec beaucoup de succès le personnage de Periplectomenes dans le *Miles gloriosus* de Plaute³. Après les comiques, l'auteur dont il s'est peut-être le mieux pénétré est Cicéron, dont ses adversaires

1. Relevons, par ordre chronologique, un certain nombre de ces citations; mais il s'en faut que la liste soit complète : *Ad Bucerum Conquestio*, sig. Eiva « Ita ne omnes putatis Demiphones, quibus Phormiana confidentia sic illudatis? » (Térence, Phormio); *Ad Bucerum epistola*, sig. A3b. « Thrasonica imitatione... causam excusas » (Térence, Eunuchus); sig. C3b, allusion à Phormio, qui critique tout (Térence, Phormio); sig. F2b « ut ait Mitio Terentianus, abiit Miletum » (Térence, Adelphi); lettre à Cranmer (après le 1^{er} juillet 1547) fol. 30b. « Si quid ne quid, ut ait comicus »; fol. 33b « and in the comedy Syrus professeth and so doe pseudolus also that they will not deceyve their maistre after the comon sorte with telling lyes but after a speciall new sorte with telling only truth » (Térence, Heautontimouromenos, et Plaute, Pseudolus); fol. 36b. « I would be as frayd of him as pamphilus was of Cryto when he sayd/metuo ne substat hospes » (Térence, Andria); *In Petrum Martyrem Querela*, fol. 181a « et tamen astutus depraehenditur in astutia sua. Unde illud apud Comicum : ne sit nimium, calidum modo » (Térence, Eunuchus, 380); *Annotationes in Ecolampadium*, p. 36 : « ante victoriam ovat gloriosulus senex... qui velut Cantherius in porta, in ipso statim limine offendit » (Plaute, Cistellaria, 307); p. 134 : « Thrasonem te audire credas, cui Gnatonizat Nathanaël iis verbis, etc. » (Térence, *Eunuchus*).

2. Cf. l'emploi de mots tels que *autumo* (Réponse à Fisher, fol. 164 a : « non nisi ex urgentissima causa evidentissimaque id eos facere autumant »; *abuti* employé transitivement (*Si sedes illa*, fol. 171b et 196b : « tu meam... miseriam... abusus es »); *injurius* (*ibid.*, fol. 175a : « quo nomine certe injurius tibi fuisti »). Ces mots ne se trouvent guère en dehors des comiques.

3. Cf. *Letters and Papers*, vol. XX, 2^e partie, N° 788, p. 376, où Gardiner, écrivant à Paget en 1545, lui rappelle la représentation à laquelle ils ont tous deux pris part; et Leland, *Encomia*, ed. 1770, pp. 117-118, d'après lequel il semblerait que Gardiner ait également joué le rôle de metteur en scène.

lui reprochent volontiers d'imiter les procédés oratoires¹. C'est à sa lecture, semble-t-il, qu'il s'est surtout familiarisé avec les diverses écoles de la philosophie gréco-latine. A deux reprises il raille avec lui les Stoïciens, parce qu'ils nient que l'âme soit immortelle, et pourtant avouent qu'elle subsiste encore quelques années après la mort; et parce qu'ils nient que la douleur soit un mal, mais refusent de mettre cette doctrine en pratique. Il compare l'attaque des sectateurs de Bucer contre la religion à celle des Stoïciens contre la philosophie². Au cours d'une discussion sur le libre arbitre et sur le sens du mot *ἐκούσιος*, il cite non seulement Aristote mais aussi Homère et Euripide, et leur conception de la fatalité, dont il fait un argument théologique³. Dans un autre ouvrage, où il revient sur le même sujet, il invoque, pour prouver que l'éducation peut corriger la nature, les témoignages de Cicéron, d'Aristote, de Platon, de Juvénal, de Pline et de Plutarque, citant ce dernier deux fois dans le texte grec⁴. Si peu qu'il ait subi l'influence de la pensée pré-chrétienne, il connaît les « ethnici » assez pour se servir d'eux à l'occasion.

On pourrait supposer que ces lectures se sont échelonnées tout le long de la vie de Gardiner; mais nous avons de bonnes raisons de penser le contraire. Rien dans ses œuvres ni dans sa correspondance

1. Joye, *Refutation*, fol. CXXVb : « I wil not saye... but that ye may be a good lawyer and a ciceronian rhetricion bold and eloquent in doggish eloquence to... turne whight into blak. » (Je n'irai pas jusqu'à nier que vous soyez un bon légiste et un rhéteur cicéronien, hardi et éloquent d'une éloquence cynique, capable de faire du blanc le noir).

2. *Conquestio*, fol. Civa. « Ridet Cicero Stoicos, quod animas negarent immortales, et tamen a morte in aliquot annos superesse faterentur. » Seconde lettre à Cranmer, fol. 36b : « the stoikes by arguments which they called *breuia consecraria* brought many to say with them for the tyme they spake with them euen to graunte that dolor non est malum, but when one of that sect was once brought into a great travaille and grieve et dolore premeretur, he would not in dede practice that he had learned in words and as Cicero writeth renounced the sect againe and sayd dolor was malum and so forsoke the stoike opinion in the rest. » (Les Stoïciens, à l'aide d'arguments qu'ils nommaient *breuia consecraria*, amenaient bien des gens à dire avec eux aussi longtemps qu'ils leur parlaient, à leur accorder même que la douleur n'est pas un mal; mais lorsqu'un membre de cette secte se trouvait dans de grandes tribulations et dans la peine, et que la douleur l'accablait, il se refusait à faire passer en action ce qu'il avait appris en paroles, et comme l'écrivit Cicéron, abandonnait la secte, disait que la douleur est un mal, et cessait de professer les autres opinions des stoïciens). Cf. aussi *Ad Bucerum Epistola*, fol. Diiib, sur la comparaison des Bucériens avec les Stoïciens; voir *ibid.*, fol. C4 une allusion aux Cyniques; dans *Conquestio*, fol. Kb, une plaisanterie sur le moment difficile à percevoir où « Academicus fit stoicus »; *ibid.*, fol. Fb, un argument tiré du *Songe de Scipion*, contre l'assimilation du célibat au suicide.

3. *Ad Bucerum Epistola*, C3a-b. Le passage est trop long pour être cité ici.

4. *Exetasis*, pp. 88-95, où il est question (d'après Cicéron) de Socrate et Zopyre, et où reparait aussi, — naturellement, — la comédie latine.

ne nous le montre cherchant à entretenir sa familiarité avec les écrivains profanes, alors qu'il fait au contraire tout son possible pour élargir sa connaissance des auteurs sacrés. D'autre part, si nous sommes mal renseignés sur les programmes d'études suivis à Cambridge, nous pouvons croire qu'ils se rapprochaient de ceux d'Oxford. Or, dans cette université, au collège de Corpus Christi, fondé en 1516 par un bienfaiteur épris d'humanités, les deux professeurs de lettres anciennes devaient expliquer une série d'auteurs latins et grecs parmi lesquels nous relevons tous les noms cités plus haut¹. Gardiner emprunte donc à ses souvenirs d'étudiant la plupart de ses allusions à l'antiquité; il n'en a pas un sentiment bien profond, malgré ses efforts pour se mettre à la mode du jour. Sa familiarité avec les comiques le montre surtout curieux de ce qu'il y a, dans la vie des anciens, de plus amusant et de plus extérieur. On peut faire la même réflexion au sujet des trois poètes dont, trente ans plus tard, il copiera les vers de mémoire² pendant sa longue captivité à la Tour de Londres. Martial vient en tête, avec cent vingt épigrammes, extraites au hasard des quatorze livres; on chercherait en vain, dans la manière dont elles sont choisies, quelque chose qui réponde aux préoccupations personnelles de Gardiner³. Après Martial, Juvénal est le plus favorisé; douze de ses satires sont représentées par des fragments étendus⁴. Virgile ne vient qu'en dernier lieu, avec quelques passages des Bucoliques, des Géorgiques et de l'Enéide⁵. Comme la plupart des humanistes de son temps, Gardiner ne cherche pas à se nourrir de ce qu'il y a de plus substantiel dans la pensée antique. La forme l'intéresse plus que le fond. Son grand souci, dans ses années de jeunesse tout au moins, sera, nous le verrons, de faire lui aussi, preuve d'éloquence, en donnant

1. Bass Mullinger, *The University of Cambridge*, vol. I, pp. 521 sqq.

2. Ce sont en effet des fragments détachés, parfois un seul vers, parfois quelques vers de suite; ils suivent en général l'ordre même du texte dont ils proviennent, pas toujours cependant. Ils ne fournissent pas d'indice précis sur l'édition dans laquelle Gardiner les a lus, ni par conséquent sur la période de sa vie où il les a connus tout d'abord. Les épigrammes de Martial par exemple sont groupées par livres, dans un ordre quelque peu différent de celui des éditions actuelles; mais cet ordre n'est pas non plus celui des deux éditions anciennes (1495 et 1517) avec lesquelles nous avons attentivement comparé le manuscrit de Gardiner.

Beaucoup des vers détachés qu'il copie, il y a lieu de le noter, ont le caractère de « pensées » ou de proverbes. D'autre part les premières pages du manuscrit sont occupées par une collection de brefs proverbes ou même de simples expressions latines, telles que « Procul a Jove atque fulmine », « Neque natate neque litteras »; ici encore, Gardiner obéit à la mode humaniste — que l'on songe par exemple aux « Adages » d'Erasmus.

3. Corpus Christi College, Cambridge, MS. N° 127, pp. 191-223.

4. *Ibid.*, pp. 225-243.

5. *Ibid.*, pp. 244-248.

à ce mot le sens très vaste qu'il avait alors, d'être considéré comme un parfait « grammairien¹ ». Et le fait même que cette culture classique était quelque chose de superficiel, qu'elle orientait son esprit vers un idéal tout artificiel, explique en grande partie son attitude dans les premières années de la crise religieuse provoquée par Henri VIII. S'il n'en comprit pas d'abord la gravité, si même il l'accueillit au début avec légèreté, c'est qu'il faisait partie d'une petite aristocratie intellectuelle, détachée des réalités, dédaigneuse envers le vulgaire ignorant, fidèle à la tradition religieuse certes, mais mal préparée par sa formation à pénétrer le sens profond des grands mouvements spirituels.

*
* * *

En faisant la conquête de l'université, l'esprit nouveau n'y avait pas apporté seulement le goût des lettres profanes; on peut même dire qu'il avait marqué surtout un retour, non pas à l'antiquité païenne, mais à l'antiquité chrétienne. Erasme occupe à Cambridge la chaire de théologie fondée par le comtesse de Richmond (Lady Margaret Professorship) dont nous avons parlé plus haut. C'est à Cambridge qu'il rédige le plus important de ses travaux bibliques, le Nouveau Testament commenté sous le titre de *Novum Instrumentum*, et l'un des principaux entre ses travaux patristiques, son édition de saint Jérôme². En même temps qu'il fait connaître les pères grecs ignorés du moyen âge, il renouvelle les études religieuses : désormais, on abandonnera peu à peu les discussions sans fin sur les *quaestiones* du *Livre des Sentences* ou autres compilations analogues, pour se reporter directement aux textes sacrés et à leurs interprètes les plus anciens. Il est impossible que Gardiner n'ait pas subi cette influence, inséparable du progrès des langues classiques, et nous sommes ainsi amenés à nous demander de quelle manière son séjour à Cambridge a agi sur sa pensée religieuse. Ici encore, pas de renseignements directs. Mais il s'en faut que ses études juridiques aient toujours détourné son esprit des choses de la théologie. Les cours de droit canon étaient principalement consacrés à l'explication du *Décret* de Gratien; or, l'objet de ce recueil est bien de fournir des règles pour le fonctionnement intérieur de l'organisme ecclésiastique; mais du même coup s'y trouvent abordés, dans un esprit pratique il est vrai, de grands pro-

1. Gardiner aime à faire figure de « grammairien » par exemple lorsqu'il discute le sens exact du mot « puer » en invoquant le témoignage d'Aulu-Gelle (*Discussion of Hoper's Oversight*, p. 44) ou bien lorsqu'il corrige le texte grec de saint Jean Chrysostome (*Annotationes in Æcolampadium*, p. 68).

2. Bass Mullinger, *op. cit.*, I, p. 494, et pp. 508 sqq.

blèmes dogmatiques, la nature du péché par exemple, le rôle et la valeur propre des sacrements, ou de grandes questions disciplinaires, telles que celle du célibat ecclésiastique. D'autre part, tout étudiant en droit canon devait, pendant deux ans, suivre des cours sur la Bible¹; et de fait, dès ses premières œuvres, Gardiner témoigne d'une connaissance approfondie de l'Écriture. Dans son opuscule contre Fisher écrit en 1529, sous le nom du roi Henri VIII, il semble montrer la voie à ses futurs adversaires protestants en raisonnant à force de textes de l'ancien et du nouveau Testaments².

Mais ce n'est pas, à vrai dire, la simple connaissance du texte de l'Écriture, qui marque de façon particulière et frappante l'école d'humanistes chrétiens dont Erasme est le représentant le plus illustre. Cette école répugne au contraire à l'interprétation directe et personnelle des livres saints, et dans sa recherche d'une tradition qui doit lui servir de guide, elle crée la science patristique : science qui, en Angleterre, prendra un tel développement et sera en si grande faveur, dans l'Église anglicane surtout, et notamment lors du mouvement laudien au XVII^e siècle et du mouvement d'Oxford au XIX^e. Que Gardiner ait appartenu l'un des premiers à cette école, qu'il ait même contribué à la fonder, cela ne saurait faire de doute, car il ne se contente pas de nous laisser deviner son érudition patristique, il l'étale avec complaisance dans ses traités de controverse religieuse. Une réserve, cependant : ces ouvrages sont ceux de la dernière partie de sa vie. Entre 1526, date où cesse sa carrière universitaire, et 1544, date de son premier opuscule contre Bucer et de son premier pamphlet contre Turner, dix-huit ans se sont écoulés, au cours desquels il a pu acquérir beaucoup, se modifier beaucoup. Aussi ne pouvons-nous pas attribuer à coup sûr à ses années d'études les débuts de sa familiarité avec les Pères. Cependant, un examen attentif et détaillé des citations qu'il en fournit dans ses différentes œuvres, permettra de dégager quelques faits d'une manière certaine. On peut en effet relever l'ordre où apparaissent, d'un livre à l'autre, les auteurs dont il fait mention ; déter-

1. Cf. J.-A. Muller, *Stephen Gardiner and the Tudor Reaction*, p. 7.

2. Il suffit de citer, dans le *Liber contra Roffensem* les allusions suivantes : fol. 137a, au différend entre saint Pierre et saint Paul au sujet de la circoncision (Actes, XV et XVI); fol. 137b, aux paroles de saint Jean sur les sept églises (Apocalypse, II et III); *ibid.*, aux moyens différents employés par saint Paul pour guérir les maux de différentes églises. Dans le *Liber Regis contra Roffensis orationem*, les allusions à l'Écriture abondent : cf. fol. 198b, abrogation de l'ancienne loi par la nouvelle (Actes, XV); fol. 200a, histoire de Ruth, et sa relation avec la loi du Deutéronome; fol. 206b, Abimelech, meurtre de David par Urie, meurtre de Naboth par Achab; fol. 226a, histoire de Judas et Thamar. On trouverait des exemples à chaque page. Nous verrons plus loin comment Gardiner, hostile en réalité au raisonnement par citations de l'Écriture, sait utiliser la Bible contre ses adversaires protestants.

miner par des comparaisons les textes d'où il a tiré les passages qu'il cite; et enfin en se guidant d'après les dates de publication de ces textes, se faire une idée de ses lectures successives¹. C'est ainsi par exemple qu'il n'a pu lire, en grec, saint Grégoire de Nazianze, qu'après 1516; saint Jean Damascène, après 1531; Œcuménius, après 1532; saint Epiphane, après 1544; en latin, saint Jean Chrysostome (traduction de Mutianus) qu'après 1517; saint Irénée (édition d'Erasme) après 1526; saint Grégoire de Nazianze (traduction de Bilibald Pirckheimer) après 1531; saint Basile (traduction d'Ambrosius Camaldulensis et Wolfgang Musculus) qu'après 1540². Certaines de ses lectures, on le voit, ne peuvent avoir été qu'assez tardives; elles appartiennent à la période où les préoccupations religieuses prennent nettement le dessus chez lui. D'autres au contraire, la moindre partie sans doute, peuvent remonter à ses années d'études. Dans ses opuscules contre Fisher, il cite saint Jérôme, celui des Pères que préférait Erasme³, Tertullien, saint Ambroise, saint Augustin⁴; mais il ne s'agit ici, à vrai dire, que d'énumérer, sur un point de droit canon, des opinions qui peuvent bien sortir de quelque recueil du même genre que le *Décret* de Gratien. Ce qui donne à penser, malgré tout, que dès son séjour à Cambridge, le goût de Gardiner pour l'étude des Pères se dessinait, et que l'influence directe ou indirecte d'Erasme n'y était pas étrangère, c'est tout d'abord qu'il manifeste une préférence certaine pour ces Pères grecs que la nouvelle école avait mis pour ainsi dire en vogue; c'est ensuite qu'il emprunte toutes ses citations à des textes publiés soit par Erasme, soit par d'autres humanistes de la même famille, dans la première partie du xvi^e siècle, et généralement à Bâle. Tel est le cas pour le saint Jérôme, le saint Grégoire de Nazianze, le saint Hilaire d'Erasme (1523, 1531 et 1535), le saint Ignace de Lefèvre d'Etaples (1498 et 1520), le Tertullien de Beatus Rhenanus (1521), le saint Jean Chrysostome traduit en latin par Mutianus (1517)². Il ne semble pas qu'il ait jamais songé à se reporter à des sources plus anciennes, c'est-à-dire à des textes manuscrits. Il se montre même assez humaniste pour polir encore les citations empruntées aux éditions savantes,

1. On trouvera à l'appendice I le tableau des éditions utilisées par Gardiner, avec des indications bibliographiques détaillées.

2. Voir l'appendice I.

3. Cf. Bass Mullinger, *op. cit.*, I, 501.

4. Pour saint Jérôme, cf. *Liber contra Roffensem*, fol. 137a, où Gardiner se réfère évidemment à une *Catena*; cf. aussi *Liber Regis contra Roffensis orationem*, fol. 194b, saint Jérôme sur la décadence de la loi morale après le Déluge; fol. 198b, Tertullien sur l'ancienne et la nouvelle lois (mais ceci ne semble pas être une citation); fol. 204b, saint Augustin, saint Ambroise, Walden, sur la loi du Lévitique. Nous avons cherché en vain quel était le recueil dont Gardiner s'était servi ici. Le *Livre des Sentences* fournit des citations tout à fait analogues.

lorsqu'elles lui paraissent présenter quelque rudesse de style ou quelque incorrection grammaticale¹. Bref, l'usage qu'il fait des Pères comme son goût pour les auteurs profanes, nous le montrent docile élève d'Erasme; et le moment est venu de nous demander ce qu'il pensait au fond du grand humaniste, qui devait lui apparaître un jour comme allié aux pires ennemis de la vraie foi.

*
* *

Il ne semble pas, nous l'avons dit, que Gardiner ait été en contact personnel avec Erasme à Cambridge. Il n'eût pas manqué de le lui rappeler dans sa lettre déjà citée plus haut, où il se place pour ainsi dire sous le patronage de ce maître illustre : « Tandis qu'à l'envi, lui dit-il en 1527, d'autres t'écrivent d'Angleterre, ce seul Etienne resterait donc silencieux qui, toutes les fois que la conversation tombe sur Erasme, a coutume de se vanter orgueilleusement qu'il a jadis été son cuisinier — voulant ainsi prouver son érudition aux gens qui l'écoutent, et semblable en cela à ceux qui veulent être tenus pour saints, parce que leurs pieds ont une fois foulé une terre sainte » (une teinte de scepticisme, se dit ici Gardiner, ne messied pas à un bon imitateur de grand ironiste). « Il me fallait assurément t'écrire, si je ne voulais pas faire figure d'ingrat aux yeux de tes amis, faute de rendre grâces à celui dont les ouvrages m'ont assez longtemps retenu, et non pas sans profit pour moi; si je ne voulais pas non plus être traité de menteur par les autres pour avoir partout proclamé notre ancienne et intime familiarité². » Gardiner rappelle ici la ren-

1. Dans plusieurs cas, on peut assurer sans crainte de se tromper qu'il s'agit, non pas de variantes ou de citations inexactes, mais bel et bien de corrections. Nous donnons ci-dessous la référence de quelques passages qui peuvent servir d'exemples :

TEXTE ORIGINAL

Opera Tertulliani, Lutetii 1521, ed. Beatus Rhenanus, p. 40, l. 35 à p. 41, l. 2.

D. Hilarii... Lucubrationes, Basileae 1535, ed. d'Erasme, p. 133, l. 29 à p. 134, l. 1.

Opus... divi Irenaei, Basileae 1534, ed. d'Erasme, p. 294, ll. 24-31.

TEXTE DE GARDINER

Detection of the devil's sophistry, 2^e édition, fol. XCIIIb-XCIIIa.

Ibid., fol. XCVIIb-XCVIIIa.

Ibid., fol 'XCIIb.

2. Enthoven, *Briefe an Desiderius Erasmus*, epistola 49, p. 73 : « Scribentibus certatim ex Anglia reliquis solus taceret Stephanus ille qui, quoties de Erasmo sermo incidit se illi coquum aliquando fuisse gloriose satis jactitare solet, hoc modo scilicet eruditionis suae fidem audientibus facturum, non aliter profecto quam qui sanctos eo nomine se volunt haberi, quod sanctam semel terram pedibus calcarunt. Scribendum certe fuit, ne vel circa te ingratus amicis tuis videar, qui non illi gratias habeam, in cuius scriptis aliquamdiu versatus nonnihil inde frugis colligerim, vel aliis mentitus, dum me tibi tam notum ubique predicarem olim fuisse et familiarem. »

contre de Paris et les laitues cuites, puis il exprime à Erasme des sentiments dont la chaleur paraît certaine, même si l'on tient compte des exagérations oratoires chères aux humanistes : « Oui, c'est moi-même, cet Etienne Gardiner, qui t'aime tant et qui, malgré la séparation, n'ai jamais cessé d'être de tout cœur avec toi. Mais voici que les affaires de la cour vont m'arracher à toi, au point que, si je puis bien t'aimer encore, et je ne m'en fais pas faute, peut-être le jour approche où je ne pourrai plus jouir du commerce si doux de tes écrits. Pourquoi mon mauvais sort m'a-t-il empêché d'accepter la proposition que me fit de ta part Gérard, le libraire de Cambridge¹, s'il ne m'a pas trompé : il s'agissait d'entrer à ton service, et alors, au lieu de goûter tant bien que mal la lettre muette de tes écrits, c'est à la source même de ta pensée vivante que j'aurais puisé des leçons. Mais sot que je suis, de me lamenter sur ce qui ne peut être changé ²!... »

Toute la lettre est d'un humaniste — humaniste modeste encore, qui fait parade de beau langage pour s'attirer la louange du maître. Gardiner regrette-t-il vraiment d'être devenu le secrétaire du puissant et riche Wolsey, au lieu d'être celui d'un savant toujours besogneux, cela est tout à fait improbable. Les déclarations enflammées ne doivent être acceptées que sous réserves. Mais la façon même dont il imite son modèle nous est un témoignage de son admiration. D'autres fois encore nous retrouverons chez lui le même style déclamatoire, les mêmes affectations, la même pointe de scepticisme, le même sourire supérieur. Ce sont là traits de jeunesse, et qui aident à fixer sa physiologie pendant la première phase de sa vie active. Par son enfance il tient à la vieille Angleterre croyante et pieuse; au début de son âge d'homme, il a pour ambition d'incarner, pour sa part, la mode littéraire du moment.

Mais l'influence d'Erasme, nous l'avons dit, ne s'exerce pas exclusivement ni même principalement dans le domaine des lettres. Il représente une forme de pensée religieuse très particulière, très personnelle; à côté d'un sincère esprit évangélique et du sentiment

1. Erasme avait été en relations très intimes avec le libraire Gérard; il avait même, semble-t-il, logé chez lui. Cf. Bass Mullinger, *The University of Cambridge*, vol. I, p. 500.

2. Enthoven, *ut supra* : « Ipsus ego sum, Stephanus Gardinerus, tui amantissimus ac tecum absente absens hucusque bona fide versatus, sed aulicis iam tandem negociis a te sic distractus, ut te amare, quod facio, deinceps liceat, frui vero dulcissima illa scriptorum tuorum consuetudine vereor ut liceat aliquando. O me certe infelicem, cui illam conditionem amplecti non contigit, quam tu per Gerardum, bibliopolam Cantabrigiensem, mihi obtulisti, si tamen is mihi non est mentitus, nimirum ut tibi inservirem, tum quidem pro mutis illis literis tuis quas utcumque degustavi, vivi tui pectoris energiam preceptorem habiturus. Sed stultus qui queror que mutari non possunt. »

d'une large unité chrétienne, nous trouvons chez lui un aristocratique dédain pour les discussions de l'école, et un détachement énigmatique à l'égard des querelles qui surgissent autour de lui. Plus d'un trait dans la religion de Gardiner, et notamment dans sa théologie, nous rappellera cette réserve voulue, ce refus de croiser le fer sur un terrain que l'on n'a pas choisi. Néanmoins Erasme deviendra, après sa mort, contrairement sans doute à ses intentions véritables, mais pour des raisons qui se comprennent fort bien, l'allié des controversistes protestants. La *Paraphrase du Nouveau Testament* sera imposée par le Protecteur Somerset, dès les premiers mois du règne d'Edouard VI (printemps 1547) en même temps que le recueil officiel d'*Homélies*, à tous les curés du royaume¹. Que restera-t-il de la sympathie si chaleureusement affirmée par Gardiner, lorsqu'il appliquera toute son énergie à lutter contre le protestantisme? Il importe que nous le sachions dès maintenant, au risque d'anticiper sur la suite de cette étude, car toute parole favorable à l'adversaire, en un tel moment, voit sa valeur décuplée; et nous nous trouverons alors en face de sentiments certainement vrais. Bien entendu, Gardiner prend franchement position, dans ses lettres à Cranmer et à Somerset, contre cette *Paraphrase* dont on fait une machine de guerre contre le catholicisme : « J'ai été, écrit-il à Somerset, aussi bien disposé que quiconque envers le nom d'Erasme; mais je n'avais jamais étudié son livre jusqu'à présent, et maintenant je suis d'accord avec ceux qui ont dit : « Erasme a pondu les œufs, et Luther les a couvés »; ajoutant de plus que les méchants ont été merveilleusement encouragés par ce livre, dans toutes ces opinions monstrueuses qui se sont récemment manifestées². » Cependant, cette phrase même laisse apparaître le souvenir de l'ancien attachement; malgré les reproches qu'il adresse à Erasme, et sur lesquels nous aurons beaucoup à dire, Gardiner a visiblement souci de le disculper et de l'excuser le plus possible. C'est ainsi qu'il rejette une grande partie de la faute sur celui qui a mis la *Paraphrase* en anglais. « Je puis, dit-il, qualifier ce livre, en un seul mot, d'abomination, aussi bien pour la malice et la fausseté de bien des choses qui sont tombées de la plume d'Erasme, que pour l'arrogante ignorance du traducteur...; le traducteur se montre ignorant, aussi bien en latin qu'en anglais; il n'est nullement qualifié pour se mêler de telles choses,

1. Sur les débuts du règne d'Edouard VI et les progrès de la Réforme à partir de son avènement, voir vol. II de la présente étude.

2. Foxe, *Acts and Monuments*, ed. Pratt, vol. VI, p. 47 « I have favoured Erasmus's name as much as any other, but never studied over this book till now, and now I agree with them that said : « Erasmus laid the eggs, and Luther hatched them; adding farther, that of all the monstrous opinions that have arisen, evil men had a wondrous occasion ministered to them of that book. »

ce qu'il ne fait pas sans quelque malice... Il a péché plus d'une fois par ignorance et quelquefois intentionnellement, en ajoutant, en ôtant et en changeant à sa fantaisie ¹. » Gardiner s'efforce de mettre d'accord son amitié pour l'homme et son hostilité envers la pensée; et pour cela il établit une distinction entre la jeunesse d'Erasme, où l'esprit se laissait aller à mille folies, et la seconde partie de sa vie, où la raison a repris le dessus. Il compare la *Paraphrase* « qu'il a écrite il y a plus de vingt-six ans, quand sa plume courait à l'aventure », et « le jugement de ses dernières années ² ». Il emploie même un argument assez inattendu et de nature à faire bonne impression sur le Protecteur : quand « Erasme parle de l'état de l'Église sur ses vieux jours, il ne favorise pas autant la cause du pape qu'il le faisait dans sa jeunesse, lorsqu'il ne connaissait pas de règle ³ ». En d'autres termes, au dire de Gardiner, écrivant en 1547, Erasme s'est à la fois détaché de la papauté, et rapproché de l'orthodoxie dogmatique, et il a fait preuve de sagesse dans les deux cas. Aussi n'hésite-t-il pas à faire appel à son autorité, dans la plupart de ses ouvrages de controverse. Il l'oppose à Cranmer, lorsqu'il démontre à celui-ci — rappelant ce qu'il a dit naguère dans une de ses propres lettres à Bucer — que la justification par la foi seule n'a pas rendu les hommes meilleurs ⁴. Il invoque encore le témoignage d'Erasme sur la question de la transsubstantiation, une fois dans sa *Querela* écrite contre Pierre Martyr en 1549 ⁵, deux fois dans la *Discussion of Mr Hoper's Oversight* ⁶ (1550). C'est l'érudit chrétien qu'il veut voir surtout en lui : « Erasme a dit avant moi, en termes exprès, qu'aucun texte de l'Écriture ne permet de nier la véritable présence du corps du Christ dans le sacrement ⁷. » L'argument

1. Foxe, *op. cit.*, p. 55 : « I may term that book at one word 'abomination', both for the malice and untruth of much matter out of Erasmus's pen, and also the arrogant ignorance of the translator... The translator sheweth himself ignorant both in Latin and English; a man far unmeet to meddle with such a matter, and not without malice on his part. » Strype, *Cranmer*, édition d'Oxford, p. 791 : « He... hath offended sometime... by ignorance, and sometimes of purpose, to put in, leave out, and change, as hee thought best. »

2. Strype, *op. cit.*, p. 787 : « His work, the Paraphrasies..., which he wrote above 26 yeres ago, when his penne was wanton... Erasmus' judgment in his latter dayes... ».

3. Foxe, *op. cit.*, vol. VI, p. 142 : « and in speaking of the state of the church in his old days, doth not so much further the bishop of Rome's matters, as he did in his young days, being wanton. »

4. Bibliothèque nationale, fonds latin, MS. N° 6051, fol. 34a. Lettre à Cranmer, écrite peu après le 1^{er} juillet 1547.

5. British Museum, Arundel MS. N° 100, fol. 50a.

6. Public Record Office, State Papers, Domestic, Edward VI, vol. XII (MS.), fol. 40a et 59a.

7. *Ibid.*, p. 59a « Erasmus said that, before me, in expresse words, that there is no scripture, to denye the very presence of Christes bodye in the sacrament. »

est donné comme concluant, et l'autorité comme décisive. En un mot, Gardiner aime à nous montrer Erasme sous ce qu'il considère comme son meilleur jour; et ceci confirme tout ce que nous avons dit plus haut. Cependant il ne peut plus se permettre à l'égard du libre humaniste l'entière sympathie que pouvait lui témoigner Thomas More entre 1510 et 1520. D'une génération à l'autre, le protestantisme a passé, obligeant les hommes à se classer en partis nettement définis, mettant un terme à cette activité intellectuelle sans contrainte qui charmaient également Erasme et le meilleur de ses amis d'Angleterre.

*
* *

Nous n'en sommes pas encore là en 1525. Il n'existe même pas alors un parti protestant à Cambridge. Quelques étudiants, quelques maîtres se réunissent pour échanger leurs idées, à l'auberge du Cheval Blanc, que l'on surnomme *Germany*, à cause de la provenance étrangère des nouveautés qui s'y professent. Ces disciples de Luther portent des noms qui seront plus tard illustres : Bale, Joye, Bilney, Frith, Cranmer, Latimer, Ridley, — les cinq derniers périront sur le bûcher, sous Henri VIII ou sous Marie Tudor. Mais, pour le moment ils ne représentent, dans la vie de l'Université, qu'un élément assez insignifiant. Gardiner n'éprouve pas le besoin de batailler contre eux. Bien plus, son attitude à leur égard, comme celle d'Erasme envers les premiers luthériens d'Allemagne, est assez ambiguë pour qu'on puisse s'y tromper, et se figurer qu'il partage leurs idées. Ses adversaires lui reprocheront souvent par la suite, et avec beaucoup d'amertume, d'avoir d'abord connu la vraie lumière, et d'y avoir ensuite volontairement fermé les yeux. « Lorsqu'il était dans les écoles à Cambridge, nous dira William Palmer en 1547, dans la préface de son poème satirique, il aimait la parole de Dieu et désirait qu'elle fit des progrès; et il parlait à ses amis contre les doctrines qu'il a défendues depuis; mais dès qu'il fut devenu chapelain du Cardinal et que le diable l'eut tenté... il abandonna le Christ pour se pousser dans le monde ¹. Sawtrej, c'est-à-dire Bale sans doute, sous un pseudonyme, se sert presque des mêmes paroles pour désigner « le maudit Winchester qui semblait jadis bien disposé pour la parole de Dieu, avant d'entrer, à son profit, au service du Cardinal Wolsey ² ». Joye, dans sa *Réfu-*

1. William Palmer, *The disclosing*, fol. 5a : « When he was a scoler in Cambrige he faveryde god worde desyrynge the preferment therof./And to his frends wold speke Agaynst suche doctryne as sence he has defendyde/but as sone/as he was be come the Cardinalls chaplyn/And that the devyll had tempted hym... ».

2. James Sawtry, *Defence of the marriage of priestes*, fol. Bvia « Wyked Wynchester

tation, ne se contente pas de paroles vagues : il nous fournit des détails précis, qui nous permettront de deviner comment l'accusation portée contre Gardiner pouvait être en un sens justifiée, bien qu'elle résultât d'une méprise.

« Pourquoi n'êtes-vous pas allé à Dieu, dit Joye à son adversaire, lorsqu'il vous appela à Cambridge, avant que le Cardinal ne vous prît à son service ? Vous entendîtes alors son appel un jour assez pour défendre la vérité contre cette papisterie que vous maintenez aujourd'hui. Lorsque je fus amené devant le docteur Shirton, doyen de la chapelle du Cardinal ¹, et devant le docteur Capon son aumônier ², envoyés à Cambridge pour faire une enquête sur nous autres qui professons l'Évangile, et pour saisir nos livres, vous leur parlâtes, debout à côté d'eux près du buffet dans la grand'salle du collège de Saint-Pierre, en ma faveur et en faveur de mes livres, à savoir des *Pseugmata* [sic] de saint Jean Chrysostome sur la Genèse traduits par Jean Oecolampade, et vous leur dîtes à tous deux de bonnes paroles, si bien que je gardai encore le livre. Et quelle lettre amicale vous écrivîtes ensuite à maître George Stafford ³ pour l'avertir, quand on porta plainte contre lui au Cardinal pour avoir fait cours sur l'épître aux Romains et l'avoir expliquée fidèlement et selon la vérité, lui montrant comment il devrait tempérer son exposition tout en disant vrai, et excuser sa conduite, etc. Je le sais, et me rappelle tout cela, car maître George avait coutume de me montrer souvent votre lettre. Je vis aussi la lettre que vous reçûtes de M. Chiken ⁴ et celle que vous lui envoyâtes, au sujet de

whiche once seemed to fauour gods worde before he was promoted to the Cardinall Thomas Wolsayes seruyce. »

1. Robert Shirton ou plutôt Shorton, de Jesus College, maître ès arts en 1503, « fellow » de Pembroke Hall en 1505, « master » de St-John's College en 1512, « master » de Pembroke Hall en 1517, docteur en théologie depuis 1512; au service de Wolsey, plus tard activement hostile au divorce royal (Cf. C. H. Cooper, *Athenae Cantabrigienses*, vol. I, pp. 55-56).

2. William Capon, « fellow » de Catharine Hall, maître ès arts en 1502, « master » de Jesus College en 1516, docteur en théologie en 1517; homme de confiance de Wolsey, qui fit de lui le doyen de son nouveau collège d'Ipswich.

3. George Stafford, bachelier ès arts et « fellow » de Pembroke Hall en 1515, maître ès arts et « proctor » en 1523. Pendant environ quatre ans fit des cours sur les Écritures, alors que les professeurs de théologie avaient jusque-là expliqué le *Livre des Sentences*. Homme pieux et capable, qui mourut en 1529 d'une maladie contractée au chevet d'un mourant (C. H. Cooper, *Ath. Cantab.*, vol. I, p. 39).

4. C'est bien ainsi qu'il faut lire ce nom, et non pas Chike, forme sous laquelle on le trouve dans Foxe, *Acts and Mon.*, ed. Pratt, vol. IV, p. 754. L'erreur, qui a été reproduite par le prof. J. A. Muller, *Stephen Gardiner*, s'explique par le fait que la barre qui surmonte le n de Chiken est peu visible. Chekyn ou Chykyn ne nous est connu que par les *Grace-Books* de l'Université de Cambridge; les renseignements que l'on y trouve sur son compte sont du caractère le plus banal. Il est bachelier ès arts en 1520-21, Maître ès arts en 1523-24, bachelier en droit civil en 1524-25, bachelier en

la cause de l'Évangile qui faisait alors des progrès et que vous aviez en grande faveur, comme eux et moi nous nous en aperçûmes par votre lettre dont les paroles, nullement oubliées, me sont encore présentes à l'esprit. Et lorsque le Cardinal me fit appeler et que je fus accusé par Langley, évêque de Lincoln, par Sir William Gascoine, chevalier, trésorier du Cardinal, et par le prieur de Newnham, ce dernier écrivant une lettre que vous avez eue entre les mains, je vis quelles paroles judicieuses et quels bons conseils vous m'aviez donnés, et je les suivis de point en point. Car vous disiez que je ferais bien, si je le pouvais, d'éviter de tomber entre leurs mains; or c'était à ce moment que M. Bilney et Arture comparaissaient devant lui, et l'on m'envoya chercher, pour leur tenir compagnie en les aidant à porter un fagot, ou bien pour être brûlé pour la parole de Dieu, à moins de faire rétraction. Mais je remercie Dieu et vos bons avertissements de ce que je pris un autre chemin. Mais hélas! Quelle pitié! Bientôt après que Dieu vous eut si gracieusement adressé cet appel à Cambridge, le Cardinal vous détacha de lui, en vous appelant à son tour, et le monde vous appela vers ses faveurs, et celui qui appela le Christ jusqu'au sommet d'une si haute montagne et lui montra tous les plaisirs et la gloire de ce monde misérable, vous appela aussi vers lui, disant qu'il vous donnerait aussi tout cela, si, tombant à ses pieds, vous l'adoriez et le serviez ¹. »

théologie en 1530-31, ayant pour ce dernier grade à expliquer le *Livre des Sentences*. Malgré cette profusion de diplômes, il ne semble avoir joué aucun rôle important dans la vie de l'Université (Cf. *Grace-Book Beta II*, pp. 123, 164, et *passim*; *Grace-Book Gamma*, pp. 211 et 253).

1. « Why then went ye not to him when God called you in cambridge ere the cardinall called you to his service? Ye were there once so called that ye defended the truth against this papistry which ye now maintayne. When I was brought before doctor Shirton dean of the cardinals chappell and before doctour Capon his almoner sent to cambridge to enquire for vs that professed the gospell and for our bokes you standing by them at the cupborde in peter college aule did speke for me & for my bokes as by name for pseugmata Chrisost upon Gnes. which Jhon Oecolampadius had translated. And gaue vs both your good word so that I kept the boke stil. And what favourable letters afterwarde ye wrote to Maister George Stafforde to geue hym warninge when he was complained of to the cardinall for readyng and declarynge truely and faithfully the pistle to the Romans & shewed him howe he shulde temper his lection in vtteringe the truth and excuse of him self, etc. I know it, and remember it all. For maister George did euer shewe me your letters. Also I saw M. Chikens letters both sent vnto you & yours sent to him agen as concerning the cause of the gospell then in growng & fauored of you gretely as I & thei perceiued by your letters wherin yet I remember and forget not your wordes. And when I was sent for to the cardinall and accused by the byshop of lincolne langleyd by sir William Gascoine knight the cardinals treasurer and by the prior of Newnahams letters, whiche letters ye had, it was shewed me what good words & good counsell ye gaue me, and euen after it I did, and so escaped the cardinals and the byshops

Nous aurions certes quelque raison de mettre en doute la franchise de Joye. Tout d'abord il commet une erreur bien surprenante, en nous disant qu'à l'époque de sa fuite sur le continent, c'est-à-dire à l'automne de 1527, Gardiner n'était pas encore au service de Wolsey. Ensuite nous savons comment il se conduisit envers Tyndale, lui volant son nouveau Testament pour le publier sous son propre nom¹ : les démêlés qui s'ensuivirent ne nous le montrent pas sous un très beau jour. Admettons cependant qu'il soit scrupuleusement sincère, et voyons quels sont les faits qui se dégagent de son récit, qui se divise bien nettement en deux parties. Dans la première, deux personnages universitaires, George Joye et Henry Stafford, respectivement « fellows » des collèges de Pembroke Hall et de Peterhouse, sont dénoncés en haut lieu pour opinions subversives. Le premier a en sa possession une traduction de saint Jean Chrysostome par Oecolampade (encore moine et catholique au moment où il édite les Pères), l'autre qui fait des cours de théologie, laisse de côté le *Livre des Sentences*, et explique l'Épître aux Romains. Gardiner intervient en faveur du premier, et obtient qu'il garde ses livres : ce ne peut être qu'en le représentant comme innocent des opinions qu'on lui prête, et alors que devient la défense de la parole de Dieu ? Quant au second, il lui écrit d'être prudent, et le renseigne sur la conduite à tenir devant ses juges. Voilà le premier acte. Pouvons-nous en conclure que Gardiner ait favorisé ce que Joye appelle la cause de l'Évangile, c'est-à-dire la théologie protestante ? Certes non. La chose s'explique tout autrement. L'esprit de corps, la bonne camaraderie, sont déjà à cette époque sentiments très puissants à l'Université. Or Gardiner est « fellow », sinon déjà « master », d'un collège voisin de ceux de Joye et Stafford. Pour le moment, ses deux collègues ne font rien de plus que ce qu'ont fait avant eux John Colet et Erasme. Ce n'est pas un crime, aux yeux de Gardiner, que d'expliquer l'Écriture ou les Pères. Ceux qui se plaignent sont sans doute de ces grincheux, pour qui le seul fait d'apprendre

handes. For ye saide, I did wisely, if I coulde kepe me out of their hands for that tyme did M. Bylney and Arture apere before him, and I was sent for, to kepe them companye to haue holpen them to bere fagots or els to burne for gods word or to recant, But I thanke god and your good premonicion and counsell for that I toke another waye. But ah lasse for pitie anon after that yours so gracious a calling of god to his truth in cambridge the cardinall called you from the calling, & the world called you to promotions, and he that called christ into the top of so high an hil & shewed him al the pleasures & glory of this wretched worlde called you vp to him also, sainge, that he wolde geue you them all if ye wolde fall downe worship and serue him... » (Joye, *The refutation of the byshop of Winchesters derke declaration*, 1546, fol. LXXXIa à LXXXIib). Nous avons dû, en traduisant, respecter jusqu'à un certain point le style pénible de l'original.

1. Cf. C.-H. Cooper, *Ath. Cantab*, vol. I, p. 114.

le grec est la pire des corruptions. Pourquoi ne pas tirer d'affaire deux amis dans l'embarras? Qui sait même si ce n'est pas le meilleur moyen de les faire revenir à des idées plus saines?

Nous n'imaginons rien. C'est Gardiner lui-même, qui répondant par avance aux reproches de Joye, et parlant d'un autre hérétique de Cambridge, le frère Augustin Robert Barnes, s'exprime en ces termes : « Au moment où il fut accusé, j'étais au service de Monseigneur le Cardinal; je le connaissais bien, et je n'étais pas considéré comme son ennemi, et pourtant, Dieu merci, je n'ai jamais été bien disposé pour d'aussi étranges opinions, que celles que lui et d'autres commencèrent bientôt à proclamer follement. Mais comme il n'y avait pas alors de malice en eux, et qu'ils avaient avec nous des entretiens où l'on trouvait quelque saveur de science, j'étais familier avec cette sorte de gens, et je fus alors attristé du sort de Barnes, et heureux de l'aider... » et il insiste encore sur la même idée, dans une note marginale : « Presque tous ceux qui sont devenus fameux (comme protestants veut-il dire) ont été de mes relations particulières. J'ai aimé ces hommes, et j'ai toujours haï leurs méchantes opinions depuis le commencement ¹. »

Nous ne pouvons rien conclure de la correspondance échangée entre Gardiner et « Mr. Chiken », personnage obscur, qui ne paraît pas avoir été pour la Réforme commençante un auxiliaire tant soit peu actif. Mais dans la seconde partie de son récit, Joye porte contre son adversaire une accusation qui peut sembler au premier abord réellement troublante. Que l'on se reporte au petit opusculé publié par le réformateur en 1528, à Strasbourg, où il est venu se réfugier ². Il nous conte comment, à l'automne de 1527, le Dr Edmonds, « master » de son collège et vice-chancelier de l'Université, lui a enjoint, par ordre du Cardinal Wolsey, d'aller à Londres se présenter devant celui-ci. Joye, qui « n'est guère pressé d'aller se jeter parmi ces loups cruels ³ » que sont les juges ecclésiastiques, prend son temps, s'attarde à errer dans Londres, et ne se présente au palais du cardinal qu'une

1. Gardiner, *Declaration of Joye's articles*, édition in-8°, fol. IIIIb : « At the tyme of this accusation of Barnes : I was in servyce with my lorde Cardinall, of acquayntaunce with Barnes : and not accompted his enemy, and yet I thanke God, neuer fauoured such straunge opinions, as he and some other wantonlye began to set furth, but bycause there was not then in them malice, and they mayntained communication, hauuyng some sauour of lernynge, I was familiar with suche sorte of men, and was then (fol. Va) sory for Barnes, and glad to help him... » Note marginale fol. IIIIb : « Almost all that haue ben notable haue ben of my speciall acquayntaunce. I haue loued the men, and euer hated the noughtie opinion from the begynnynge. »

2. *The letters which Johan Ashwel Priour of Neunham Abbey... sente secretely to the Bishope of Lyncolne*, Strasbourg, 1528. Cf. bibliogr. du présent ouvrage.

3. *Ibid.*, fol. C VIIIb.

semaine après avoir été convoqué. Il se laisse complaisamment renvoyer de bureau en bureau, et gagne encore ainsi deux ou trois jours. Enfin, ayant fait antichambre chez l'évêque de Lincoln toute une journée, il rentre à son auberge après avoir donné une fausse adresse. Le lendemain, « n'étant pas trop pressé de revenir vers le chancelier ¹ » du cardinal, il apprend que l'évêque le fait rechercher activement. Alors il monte à cheval, s'enfuit vers la côte, « aimant mieux rencontrer vingt voleurs qu'un évêque ² », prend passage sur un navire, et enfin échappe à ses persécuteurs.

Fuite qu'à première vue, Gardiner semble avoir suggérée. Cette fois l'accusation serait grave, aussi faut-il y regarder de près. Que dit, en somme, le réformateur fugitif? Qu'à un moment du passé, dont la date reste vague, Gardiner lui a conseillé « d'éviter de tomber entre les mains » des juges ecclésiastiques; qu'il a compris, en face du danger, combien judicieux étaient ces avis, et qu'il s'y est conformé, en prenant la fuite. Mais certes Gardiner peut avoir prévenu amicalement un collègue, à un moment ou à un autre, que les tribunaux d'Église, et Wolsey en particulier, n'avaient pas l'habitude de plaisanter, sans approuver pour cela les opinions qui obligent ce collègue à prendre la fuite. Que reste-t-il du discours de Joye? De grands mots et la certitude, confirmée, nous le verrons, par bien d'autres indices, que Gardiner était de cœur bienveillant, et porté à user de persuasion plutôt que de violence ³. Au reste son attachement pour les doctrines traditionnelles, et même pour la Papauté, est établi par des preuves sérieuses que nous énumérerons plus loin. Pour le moment, retenons ces quelques mots : il nous dit avoir accepté de s'entretenir souvent avec les futurs hérétiques, parce qu'il trouvait dans leurs propos « quelque teinte de science ». Cette science, c'est l'érudition scripturaire et patristique des humanistes. Dans les dernières années du séjour de Gardiner à Cambridge, l'amour des lettres chrétiennes unit encore des hommes qui demain se diviseront en deux groupes ennemis et irréconciliables. Plus longtemps que l'Europe continentale, l'Angleterre voit se prolonger la période des études désintéressées, des recherches libres faites pour elles-mêmes, et non pour fournir des armes de guerre. La controverse entre More et Tyndale ne commencera qu'à partir de 1527. Jusque-là, on peut avoir l'illusion que rien n'est changé. C'est le crépuscule doré et serein d'un âge qui finit.

1. *The letters...*, fol. D11a.

2. *Ibid.*, fol. D11b.

3. C'est ainsi qu'en 1528-29 il s'entremet pour obtenir la grâce d'un certain Roger Hayward, qui ayant commis quelque faute grave avait été privé de ses libertés et privilèges. Apparemment Gardiner a sermonné le délinquant, et se porte garant de sa bonne conduite à l'avenir (Grace-book Gamma, pp. 230 et 237).

Gardiner lui aussi aura connu cette paix, avant de prendre sa place comme combattant dans les grandes luttes religieuses.

* * *

Ne commençons-nous pas maintenant à connaître le Gardiner des premières années, le Gardiner universitaire et non politicien, le Gardiner humaniste, épris à la fois des lettres profanes et des lettres sacrées? Voyons, pour conclure, comment le jugeait, vers la fin de cette période de sa vie, un de ses contemporains, l'antiquaire Leland, à qui rien d'érudit n'était étranger. Il lui adresse un de ces éloges en vers, un de ces *Encomia*, qui étaient de mode dans les cercles littéraires de l'époque. Laissons de côté l'appel à la Muse, et les louanges trop éloquentes, car Leland les prodiguait volontiers à de fort petits personnages. Que voit-il chez Stephen Gardiner qui soit digne de remarquer? C'est d'abord qu'il enseigne le droit, non pas, comme on l'a dit à tort¹, d'après une méthode nouvelle, mais en bon humaniste, pour qui le prince des légistes ne peut être que Cicéron :

Tu certe innumeris locis ad illum
Leges vel veterem labore grato
Splendorem revocas, docens vieta
Tot glossemata (opus recentiorum
Scriptorum) ingenijs bonis obesse.
Hinc monstras, Cicero ut, parens Latini
Sermonis, veterum recepta jura
Orando insinuet, polita lingua et
Ut caussas placide statim serenet².

(Certes en d'innombrables lieux, grâce à ton heureux labeur, tu rappelles nos lois à leur splendeur passée, enseignant que tant de gloses flétries, œuvres d'écrivains récents, sont un obstacle à la formation de bons esprits. Ensuite tu montres comment Cicéron, le père de la langue latine, discourant en des termes élégants, fait pénétrer aisément en nos esprits les lois reçues par les anciens et, sans effort, éclaircit aussitôt les causes.)

Voilà donc pour l'humaniste profane. Mais Gardiner ne se contente pas d'introduire l'éloquence et l'élégance latines dans des études jusque-là sèches et rudes. Il témoigne dès maintenant, pour les choses

1. Cf. Muller, *Stephen Gardiner*, p. 9, d'après lequel Leland aurait exprimé son admiration pour la réforme de l'étude du droit due à Gardiner.

2. Texte cité d'après *Joannes Lelandi Antiquarii de rebus britannicis Collectanea*, Londres, 1770 (qui contient les *Encomia*), p. 117 (édition de 1596, pp. 48-9).

de la religion, et notamment pour l'Écriture, d'un intérêt sans exemple chez un juriste :

Tu nunc denique juris utriusque
Consultissimus hoc agis, prius quod
(Quantum intelligo) praestitere nulli,
Nempe ut causidicus sacrae patronus
Interpres vigeat scholae beatus :
Instrumenti etiam vetustioris
Et mysteria magna dehinc novelli
Tractet iudicio valens secundo.
Haec Fortuna videns manu expedita
Famae ducet ovans gradus te ad altos
Perducetque, tuum caput decenter
Donec praeanteat mitra bicorni ¹.

(Enfin tu fais maintenant ce que nul homme d'une science éprouvée dans l'un et l'autre droit, n'a accompli, autant que je le sache, jusqu'à ce jour : à savoir qu'un avocat se distingue avec bonheur, en préconisant et en pratiquant lui-même l'explication des textes sacrés et qu'il traite, d'un jugement heureux, des grands mystères de l'ancien et ensuite du nouveau testament. La fortune, voyant ces choses, te conduira d'une main rapide, en chantant tes louanges, vers les degrés élevés de la renommée, et te mènera plus haut encore, jusqu'à ce que sur ta tête, comme il convient à ton mérite, brille la mitre à double pointe ²).

Certes les professionnels de la théologie, que les excès d'une scolastique dégénérée auront rejetés dans le protestantisme, pourront accabler Gardiner de leurs sarcasmes et le traiter avec mépris d'homme de loi, parce qu'il n'a pas reçu la formation de l'école. Il en a reçu une autre, qui le met peut-être mieux au fait des besoins intellectuels,

1. Leland, *ut supra*, p. 118.

2. Il semblerait d'après les vers de Leland, que Gardiner ait fait des cours publics sur l'Écriture. Et l'on est porté à rapprocher cette indication d'un renseignement fourni par le *Dictionary of National Biography*, d'après lequel Gardiner aurait été choisi en 1524 pour être l'un des trois conférenciers chargés de professer quelques cours en exécution d'un legs de Sir Robert Rede. (Cf. Bass Mullinger, *Camb. Univ.* vol. 1, p. 518.) Les conférences devaient avoir comme sujets respectivement la philosophie, la logique et la rhétorique. En réalité il ressort clairement du *Grace-Book Beta 2*, p. 114, que Gardiner a été chargé seulement de la gestion des fonds légués : « Hoc anno concedebatur authoritas condiendi (sic) nova statuta trium lecturarum Therentii, scil. logices et philosophiae, venerabilibus viris domino doctori Capono et magistro blando executoribus domini Reeyd Militis, et domino doctori Gardynero ut hi tres coniunctim ex impensis predicti militis deinceps omnes scolares et ipsam denique achademiam exonerarent, quanta ad ordinaria solvenda spectat, imposterum. »

sinon des aspirations morales, de son temps; elle lui permettra, lorsqu'il aura pris clairement conscience du danger protestant, d'entreprendre avec quelque chance de succès la défense, non pas des constructions intellectuelles du moyen âge, mais des sentiments simples et profonds de la piété traditionnelle.

Mais c'est sous le couvert du schisme que les innovations religieuses devaient prendre pied en Angleterre. Or, si Gardiner accueillit de mauvais cœur la séparation d'avec Rome, il ne fut pas assez clairvoyant pour en deviner les effets prochains et s'y opposer dès le principe. De cette lenteur à comprendre le sens vrai des choses, c'est encore l'éducation humaniste qui est en partie la cause. Un intellectuel qui prend plaisir à jouer avec les idées et les mots, qui recherche surtout le bien dire, qui cultive volontiers l'ironie, saura moins facilement qu'un autre prendre des décisions dans une crise et se montrer homme d'action. Un lettré courtisan, vivant des libéralités de quelque Mécène, persuadé que les princes sont le soutien naturel et le seul espoir des arts, sera mal placé pour juger les actions du souverain et pour s'y opposer au nom de hauts principes spirituels. Il n'est donc pas étonnant que Gardiner, humaniste érasmien, ait accueilli sans s'alarmer le procès de divorce de Henri VIII, qu'il y ait même mis au service du roi toute sa souplesse d'esprit; et qu'il ait longtemps cru que de tels jeux de princes se passeraient au-dessus de la foule et en laisseraient intacts et l'âme et la foi.

CHAPITRE III

LE DIVORCE ROYAL

La période dans laquelle nous entrons maintenant va nous présenter Gardiner sous un aspect tout nouveau. L'humaniste quelque peu pédant, mais très réellement épris de lettres antiques et chrétiennes, va devenir homme d'action. Pendant des années, sa fortune sera liée à celle de son maître Henri VIII, qu'il servira comme diplomate et comme administrateur. En faut-il déduire qu'il nous échappe et que sa pensée cesse de justifier notre étude? En aucune façon. Nous arrivons en effet au moment où la politique royale va bouleverser l'ordre ecclésiastique établi : le découronner d'abord, puis favoriser de ce fait l'attaque protestante et mettre en péril même les croyances traditionnelles. Tous ceux qui dépendent du roi, et ils sont innombrables dans l'Angleterre d'alors, ont leur rôle à jouer dans ce drame religieux, soit qu'ils accueillent avec enthousiasme les innovations introduites par leur souverain, soit qu'ils y fassent nettement obstacle, soit enfin qu'ils s'efforcent, tout en pliant, de sauvegarder ce qui leur tient à cœur. La majorité suivra cette ligne de conduite intermédiaire, et Gardiner sera le type même de cette majorité. C'est pourquoi son attitude vaut la peine d'être étudiée, même dans ces premières années où l'affaire du divorce se réduit à une longue intrigue diplomatique. Tout comme ses contemporains, il manquera de clairvoyance, d'imagination et de courage; il ne devinera pas les lointaines conséquences du despotisme royal. Pour un temps, il sera l'instrument servile et insouciant des volontés de son maître. Mais si sa conduite a manqué de dignité entre 1527 et 1530, il n'en faut pas chercher la cause uniquement dans des motifs d'ambition et d'intérêt. Il s'en faut que les problèmes religieux se soient alors posés clairement devant son esprit. Le vague qui régnait dans les opinions théologiques avant qu'elles n'eussent été précisées par les grandes controverses et le concile de Trente, et l'état de désorganisation où se trouvait l'Église, fournissaient des excuses faciles à ceux qui choisissaient la voie la moins ardue. Pour discerner claire-

ment ce qui était en jeu, il ne suffisait pas d'avoir du courage; il fallait encore une force d'esprit peu commune, une grande pénétration, allant presque jusqu'à la divination. Cela ne pouvait être le fait que d'un petit nombre d'hommes, rendus très clairvoyants par la méditation ou par la prière, tels que le cardinal Fisher et le chancelier Thomas More. Gardiner est d'une nature moins spiritualisée; loin de chercher à y voir clair au milieu des fumées, il profitera de la confusion des idées pour essayer une défense rationnelle de la conduite du roi, mettant ainsi d'accord son intérêt avec sa conscience. Nous avons dans tout ceci la matière du présent chapitre et de ceux qui vont suivre : nous verrons d'abord Gardiner docile aux volontés de son maître, sans que cela implique une prise de position sur le terrain religieux; puis nous étudierons la construction intellectuelle par laquelle il essaye de justifier Henri VIII et de se justifier lui-même.

*
* *

Il n'est pas dans notre intention de refaire ici l'histoire du schisme anglican. De nombreux travaux récents nous dispensent de cette tâche¹. Il nous suffira de rappeler les données générales des questions en jeu, et de relever la part prise par Gardiner à la politique royale. Posons d'abord quelques jalons, dates et événements connus. Nous venons de voir le futur évêque, au sein même de l'Université, entre 1521 et 1527, mêlé à deux ou trois affaires d'opinions hérétiques, où nous reviendrons plus tard. Rien n'autorise à dire qu'il ait traversé à ce moment une période protestante. On a vu comment il y a lieu d'interpréter sa conduite. Il ne se montre aucunement enclin à favoriser les doctrines subversives de novateurs; mais il se comporte avec eux en bon camarade d'université, qui cherche à les tirer d'un mauvais pas, et à atténuer les conséquences fâcheuses d'une irréflexion pardonnable à de jeunes esprits en fermentation.

Notons cependant l'ascension rapide de Gardiner vers les honneurs. Humaniste chrétien, esprit ouvert aux nouveautés de l'érudition de son temps, il devait naturellement plaire à Wolsey, qui, lettré lui aussi, favorisait de tout son pouvoir les progrès de la culture classique parmi le clergé d'Angleterre. Le cardinal était d'ailleurs chancelier de l'Université de Cambridge; en cette qualité, il délègue ses fonctions à

1. On en trouvera un exposé tout récent, accompagné d'une documentation exceptionnellement riche, dans l'ouvrage de M. l'abbé G. Constant. *La réforme en Angleterre, le schisme anglican, Henri VIII*. Paris 1930. Chapitre II.

Gardiner, dès 1524, et lui donne pouvoir d'édicter des règlements pour l'Université¹. En février 1526, il l'appelle auprès de lui pour juger des hérétiques luthériens, parmi lesquels se trouve un de ces camarades dont nous venons de parler². En mai 1527, nous trouvons Gardiner définitivement attaché à la fortune du cardinal, et engagé dans cette carrière diplomatique où il passera la plus grande partie de sa vie. Aux côtés de Sir Thomas More, il prend part à la négociation d'un traité de paix avec la France³. C'est à peu près à cette date qu'un élément nouveau s'introduit dans la politique anglaise — la passion du roi pour une demoiselle d'honneur de la cour, Anne Boleyn. Celle-ci refuse d'être une simple favorite; elle veut partager la couronne. Pour lui obéir, il faut que Henri VIII se débarrasse de son épouse Catherine d'Aragon, tante de Charles-Quint. Aux projets formés dans cette intention tout va se subordonner; de leur réussite dépendra le sort des courtisans et des fonctionnaires royaux. Au caprice amoureux du roi s'ajoutent d'autres motifs, dont certains sont avouables, et qui donnent à toute l'affaire une apparence de sérieux : Catherine d'Aragon est vieillie, fanée, peu attrayante; les fils qu'elle a donnés au roi sont morts, et elle ne peut plus en avoir d'autres; il importe d'assurer par une nouvelle union la succession légitime au trône d'Angleterre et de prémunir ainsi le pays contre le retour des guerres civiles. C'est l'intérêt de son royaume que Henri VIII met surtout en avant, avec une belle hypocrisie, lorsqu'il engage un procès par devant la juridiction ecclésiastique, en vue d'obtenir l'annulation de son mariage, annulation que l'histoire, suivant en ceci l'usage du temps, désigne sous le nom de divorce.

Rappelons les faits dont les juges d'Église vont avoir à connaître. Afin d'assurer l'union de deux familles souveraines, le roi d'Angleterre Henri VII avait fait épouser en 1503 la princesse Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et Isabelle d'Espagne et tante de l'Empereur Charles-Quint, par son fils aîné Arthur, prince de Galles. Le jeune homme n'avait que quatorze ans, et mourut cinq mois et demi après le mariage⁴. Or cela ruinait les projets d'alliance de Henri VII, et rendait nécessaire le remboursement aux souverains espagnols de cent mille écus qu'ils avaient déjà versés sur la dot de Catherine⁵. Pour éviter d'avoir à en venir là, Henri VII proposa de remplacer le prince Arthur par son frère cadet, le futur roi Henri VIII. Mais un empêchement canonique s'opposait à cette nouvelle union : il n'était pas permis d'épouser la

1. *Letters and Papers*, vol. IV, 1^{re} partie, N° 963.

2. *Ibid.*, N° 1962 (3).

3. *Ibid.*, N° 3138.

4. Nous suivons ici de près G. Constant, *op. cit.*, chap. II, pp. 18 sqq.

5. *Ibid.*, pp. 19 et 330, n. 6.

veuve de son frère décédé¹. Henri VII obtint donc une dispense papale, dispense dont personne, sur le moment, ne songea à contester la validité; le mariage n'eut pas lieu de son vivant, mais seulement quelques mois après l'avènement de son fils, le 11 juin 1509. Dans l'intervalle, le jeune Henri avait protesté publiquement contre un arrangement conclu durant sa minorité : c'était là un simple geste destiné à faire pression sur Ferdinand, qui tardait à payer le reste de la dot². Il ne devait plus être question de toute cette affaire jusqu'à l'année 1527. Mais à ce moment, lorsque le roi songe à se débarrasser de Catherine, il soumet à un minutieux examen les conditions juridiques de son mariage : il fait état de sa protestation, bien qu'il lui ait ôté toute sa force en n'en tenant lui-même aucun compte; il relève dans la dispense papale des vices nombreux, qui, dit-il, la rendent sans valeur et entraînent la nullité du mariage.

Un seul homme pourrait arrêter Henri VIII sur la route où il s'engage et qui va le conduire bientôt à la rupture avec Rome et au schisme : c'est le cardinal Wolsey, qui sait bien à quoi s'en tenir au fond de lui-même sur ces hypocrites subtilités juridiques, par lesquelles on cherche à détruire une union vieille de dix-huit ans et consacrée par la naissance de cinq enfants. S'il avait le courage de parler, il réussirait peut-être à changer le cours des événements. Mais il n'ose. Homme d'État, grand seigneur, politicien à l'italienne, il a perdu la force d'âme chrétienne et le sens vif des réalités spirituelles. Il songe d'abord à utiliser le divorce royal pour ses fins propres, en vue d'un nouveau mariage du roi avec la sœur de François I^{er}³. Un peu plus tard, il craint pour son pouvoir et pour sa vie. Il sait que l'échec du projet de divorce, que ses ennemis ne manqueraient pas de lui imputer, amènerait infailliblement sa chute, peut-être même son supplice. Des deux voies qui s'offrent à lui, il choisit donc la plus facile et celle où il faut le moins de courage. Il cherche à la fois à flatter son maître et à gagner du temps. Il se dit personnellement persuadé du bon droit et des intentions pieuses de Henri VIII; il affecte de prendre fait et cause pour lui. Dans cette voie, jusqu'au bout, il va entraîner son fidèle serviteur Stephen Gardiner.

Cela commence le 31 mai 1527. A cette date Wolsey, prenant prétexte de sa qualité de légat du pape, cite Henri VIII à son tribunal pour une odieuse comédie judiciaire⁴. Après s'être excusé dans les

1. G. Constant, *op. cit.*, pp. 19 et 332, n. 10.

2. *Ibid.*, pp. 10 et 333, n. 13.

3. *Ibid.*, p. 26. Cf. aussi Nicolaus Sanderus, *Historia Schismatis Anglicani*, Coloniae Agrippinae, 1628, p. 18; Ludwig Pastor, *Histoire des Papes*, trad. Alfred Poizat, Paris, 1913, t. X, pp. 175-176.

4. *Letters and Papers*, vol. IV, 2^e partie, n° 3140.

termes de la plus basse flatterie de faire comparaître un souverain devant son sujet, il demande raison à Henri VIII de la faute qu'il a commise en laissant subsister pendant dix-huit années son illégitime union avec la veuve de son frère. Stephen Gardiner est présent, premier cité sur la liste des assesseurs avec l'archevêque de Canterbury William Warham. Quelques semaines plus tard, Wolsey part pour la France en mission diplomatique, toujours accompagné de son secrétaire Gardiner. En route, il s'arrête à Rochester, pour s'entretenir avec le vénérable évêque John Fisher, qu'il essaye de circonvenir hypocritement en faveur de la cause royale¹. C'est Gardiner qui, sous la dictée du cardinal, écrit à Henri VIII le récit détaillé de l'entrevue². Cependant des raisons majeures s'opposaient à ce que l'affaire fût jugée en dernier ressort par les autorités ecclésiastiques du royaume. Ni l'opinion anglaise, ni l'opinion internationale n'étaient sûres. Le pape seul pouvait fermer la bouche à tous les contradicteurs quels qu'ils fussent³. Force était donc au roi et à Wolsey de faire intervenir l'autorité du chef suprême de la Chrétienté. Ils choisirent comme ambassadeurs auprès de Clément VII les plus habiles et les plus estimés parmi leurs conseillers : Stephen Gardiner et un autre ecclésiastique, Edward Foxe, futur évêque lui aussi. Ils avaient pour mission d'obtenir du pape que, dans une décrétale adressée à Wolsey, il jugeât la cause en droit et annulât le mariage conditionnellement, pour le cas où les faits allégués par le roi seraient établis; puis qu'il laissât au cardinal le soin de juger des faits en Angleterre. De cette manière le divorce serait prononcé par l'autorité du pape, sans appel ni révision possibles; cependant que Henri VIII n'aurait aucune difficulté à faire prévaloir sa tyrannique volonté auprès du complaisant instrument qu'était Wolsey; en fin de compte, ce serait lui le véritable juge. C'est pour obtenir de Clément VII cette abdication morale que Gardiner et Foxe se mirent en route pour l'Italie au mois de février 1528.

* * *

Cette ambassade auprès de Clément VII mérite toute notre attention. En effet, sous les trois règnes de Henri VIII, Edouard VI et Marie Tudor, le problème religieux principal sera celui de l'autorité suprême dans l'Eglise; de l'autorité juridique et disciplinaire tout

1. Cf. T. E. Bridgett, *Life of Blessed John Fisher*, 1888, pp. 153-5, qui fait le récit de l'entrevue.

2. *Letters and Papers*, vol. IV, 2^e partie, n° 3231 (abrégé). Texte entier dans *State Papers, Henry VIII*, vol. I, p. 196. Cf. aussi G. Constant, *op. cit.*, pp. 119, 479 (n. 28).

3. St. Ehses, *Römische Dokumente zur Geschichte der Ehescheidung Heinrichs VIII von England, 1517-1534*, Paderborn 1893, Pièce 10, pp. 23 et 25).

d'abord, mais bientôt aussi de l'autorité en matière de foi. De nos jours la suprématie pontificale reste l'obstacle majeur à la fusion de l'anglicanisme avec le catholicisme. Or on est frappé, à première vue, par certaines ressemblances, plus apparentes que réelles, entre l'anglicanisme d'aujourd'hui et le traditionalisme du règne de Henri VIII : de part et d'autre, même amour des études patristiques mêlées à une culture classique profane, même respect pour les formes extérieures du culte, même patriotisme; on serait tenté d'ajouter : même défiance à l'égard de Rome. Ce serait cependant une lourde erreur, que d'assimiler la soumission forcée des Anglais à la volonté de Henri VIII, dans une Angleterre encore toute pénétrée d'universalisme chrétien, et le nationalisme religieux qui n'apparut chez elle que beaucoup plus tard, et qui, même chez les anglo-catholiques de notre temps, trahit l'influence du protestantisme. Pour mieux s'en convaincre, il n'est pas sans intérêt d'étudier de près l'attitude de Gardiner en face de la papauté, quelques années seulement avant le schisme. Le plus récent de ses biographes semble vouloir faire de lui un ancêtre spirituel des anglicans, lorsqu'il écrit : « Au cours de cette longue mission, il ne témoigna d'aucun respect envers la papauté, en tous cas envers le pape Clément VII¹ ». L'auteur ne croit pas devoir motiver ce jugement sommaire, ni nous avertir que le « respect envers la papauté » peut se comprendre de bien des manières, et qu'un chrétien d'avant le concile de Trente ne l'entend pas de même qu'un catholique d'après le concile du Vatican.

Il suffit pour le montrer de faire le récit de l'ambassade de 1528. Nous nous servons tout d'abord pour cela du compte rendu minutieusement détaillé que fournit Gardiner dans deux longues lettres à Wolsey² et de quelques autres lettres de l'ambassadeur anglais ou de ses collègues³. Il est clair que Gardiner pêche bien souvent par omission. Il s'abstient soigneusement de rapporter à Henri VIII ce qui, dans les propos du pape et des cardinaux, pourrait lui être désagréable. Mais il semble bien, autant qu'on en puisse juger par la comparaison des sources, qu'il soit entièrement véridique quant aux faits proprement dits, et plus encore lorsqu'il rapporte ses propres discours. Par la suite, nous nous efforcerons de démêler la vérité sur les sentiments du pape et de sa cour, tant au cours de cette ambassade que durant la suivante, à l'aide de documents d'origine romaine : tout d'abord le mémorandum rédigé par le cardinal Pucci (Cardinal Sancti quatuor ou Santi Quatro) à la demande de Clément VII, pour éclairer

1. J. A. Muller, *op. cit.*, p. 27.

2. Pocock, *Records*, vol. I, pièces L et LI, pp. 95-135, lettres des 31 mars et 13 avril 1528.

3. *Ibid.*, pp. 73-94.

son jugement sur les exigences anglaises, et qui fait le récit d'une des premières entrevues¹; et puis un mémorandum un peu plus ancien du cardinal Campeggio, rédigé dans la même intention². On peut y ajouter encore des réflexions pénétrantes de l'historien Sanders, qui écrit quarante ans après dans l'atmosphère de Rome et à portée des documents originaux³. L'ensemble de ces écrits permet de se représenter assez exactement les motifs d'ordre politique ou religieux qui animaient respectivement la cour d'Angleterre et la cour papale.

Les envoyés de Henri VIII partent de Londres dans les premiers jours de février 1528. Gardiner n'a aucunement conscience de la gravité de la mission qui lui est confiée, de ses conséquences dans l'ordre moral ou religieux. Il est tout plein de belle et aventureuse humeur, de joyeuse bravoure physique. Arrêté en vue de Calais par la tempête qui empêche son navire d'entrer au port, il se jette dans un canot avec Foxe et deux domestiques, ses lettres et son argent, et en pleine nuit aborde au territoire de Calais, non loin de Gravelines⁴. Puis c'est une longue chevauchée à travers la France. Après un arrêt à Calais⁵, un autre à la cour de François I^{er}⁶, Gardiner et Foxe sont à Roanne le 2 mars⁷, à Lyon le 4⁸, puis ils prennent la mer à Gênes et abordent à Lucques le 16 mars⁹. Ils n'ont pas couché deux nuits au même endroit, et ont fait « tout ce qu'ils ont pu » pour aller vite, « sans épargner la peine ou la fatigue de leur corps, écrivent-ils au roi, pour accélérer l'accomplissement de son intention et de ses désirs; ne doutant pas que sa majesté ne tienne pour agréable leur disposition d'esprit à ce sujet, qui a toujours été et sera toujours de la servir vraiment, fidèlement, et sincèrement jusqu'à la limite de leurs forces. »

Mais les difficultés du voyage ont leurs compensations, et les deux ambassadeurs reçoivent dans la ville de Lucques une hospitalité si somptueuse, que Gardiner la décrit dans une lettre à un ami, sur un ton amusé. Il fait un tableau pantagruélique des victuailles apportées

1. Ehes, *op. cit.*, pièce 20, p. 23-26. Voir plus loin, p. 106 ce qui a trait à la date de ce document.

2. *Ibid.*, pièce 10, pp. 12-13.

3. Sanders, *op. cit.*, pp. 22-25.

4. Pocock, *Records*, vol. I, pp. 75-77, n° XXXIX.

5. *Letters and Papers*, vol. IV, N° 3938; Pocock, *Records*, vol. I, p. 78, N° XL.

6. *Ibid.*, vol. IV, N° 3954, 3955, 3956 (abrévés); la première pièce in-extenso dans *State Papers, Henry VIII*, vol. VII, N° 54; Pocock, *Records*, vol. I, p. 79, N° XLI, et p. 82, N° XLII. Les deux premières lettres sont datées de Poissy, la troisième de Paris. Voir aussi *Letters and Papers*, vol. IV, N° 3987.

7. *Ibid.*, vol. IV, N° 4003.

8. *Ibid.*, N° 4007; Pocock, *Records*, vol. I, p. 83, N° XLIII.

9. *Ibid.*, N° 4076, 4077; Pocock, *Records*, vol. I, pp. 84-7, N° XLIV-V.

à son collègue et à lui-même par cinquante citoyens du lieu. « Nous aurions bien voulu, ajoute Gardiner, que tout cela fût en Angleterre; mais bien que tous deux nous ayons hâte de rentrer,

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos
Attrahit...

faute de pouvoir vivre chez nous, nous nous résignerions volontiers à vivre à Lucques ¹. »

Après de nouvelles aventures — et notamment après la traversée d'un torrent en pleine crue ² — Gardiner et Foxe, toujours remplis de cette belle gaîté animale, naïve et franche, qui était alors comme aujourd'hui bien anglaise, arrivent le 20 mars à Orvieto ³. C'est là qu'ils vont trouver le pape, chassé de Rome par les graves événements de 1527 et 1528, sur lesquels il est nécessaire de jeter un coup d'œil en arrière, si l'on veut comprendre dans quel esprit les ambassadeurs anglais pouvaient, pour la première fois de leur vie, se présenter au chef suprême de la Chrétienté. Jules de Médicis, élu pape en 1523 sous le nom de Clément VII, s'était trouvé dès l'abord dans une situation difficile et compliquée, où le politique et le religieux se mêlaient si intimement qu'il était malaisé d'en faire le départ. D'un côté, les progrès de l'hérésie luthérienne exigeaient une rapide et complète réforme de l'Église, et par conséquent la réunion de ce concile général dont on parlait depuis si longtemps; mais d'autre part, le pape ne s'était pas trouvé, du fait de son élection, mis au-dessus des querelles de factions. Il n'oubliait pas qu'il appartenait à une puissante famille florentine, dont les intérêts lui tenaient à cœur. Il était donc amené à prendre parti dans ces guerres fratricides qui divisaient l'Italie, et où intervenaient le roi de France et l'Empereur, soucieux tous deux d'assurer leur suprématie dans la péninsule. Le futur concile lui-même se trouvait mêlé à ces querelles de souverains, car des influences politiques devaient s'y affronter. Enfin le pape, seigneur temporel du domaine de Saint-Pierre, sentait fort bien que seule l'indépendance territoriale du siège apostolique pouvait assurer son indépendance spirituelle. Il était amené à ce titre à négocier avec les deux partis en lutte, voire même à s'allier à l'un d'entre eux, de manière à sauvegarder son pouvoir temporel. Il était particulièrement difficile aux envoyés de Henri VIII de ne pas voir en lui, jusqu'à un certain point,

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 4078 : « which we wished in England... where we would most gladly be... although next home, which is and shall be home for that verse's sake [citation] we would be contented to dwell here at Luke... ».

2. *Ibid.*, N^o 4090.

3. Pocock, *Records*, vol. I, p. 90, N^o XLVII.

un souverain comme un autre, et non des plus grands ni des plus puissants; disons plus, un principicule, assez humble au regard des riches potentats de l'Empire, de France et d'Angleterre.

Et justement, en cette année 1528, le pape se trouvait dans une position particulièrement humiliée, très inférieure à ce qu'elle avait été quelques années auparavant. En 1526, il avait pris la tête de la Ligue de Cognac, créée pour défendre la « liberté de l'Italie » contre l'oppression impériale, devenue écrasante depuis la bataille de Pavie¹. Mais, comme à l'ordinaire, les rivalités et les divisions intestines avaient ruiné l'alliance des princes et des républiques italiennes. L'armée de l'Empereur, commandée par le Connétable de Bourbon, donnait l'assaut à Rome le 6 mai 1527; puis, pendant des semaines et des mois, c'était la mise à sac de la ville éternelle, le massacre de ses habitants, le pillage de ses richesses et de ses trésors d'art. Clément VII, emprisonné au château Saint-Ange par les chefs de l'armée impériale, voyait ses dernières ressources épuisées par d'énormes contributions de guerre; il lui restait à peine de quoi manger. Déçu dans son espoir d'un secours français, outré des mauvais traitements que les généraux de l'Empereur lui faisaient subir, il était tombé dans le plus profond découragement. Déjà irrésolu et hésitant de son naturel, il en était venu à ne plus se fier à aucun homme, à ne plus espérer le salut d'aucune politique. Enfin, dans la nuit du 6 au 7 décembre 1527, il s'enfuyait sous un déguisement, et se réfugiait avec ce qui restait de la Curie — quatre cardinaux seulement — dans la petite ville d'Orvieto, dont les remparts le mettaient à l'abri des insultes des mercenaires impériaux débandés². Ni lui, ni les cardinaux, n'avaient même le nécessaire en fait de logement, de vêtement et de nourriture³. C'est là que Clément VII s'en trouvait réduit, par la faute du hautain souverain d'Espagne. Et c'est dans cet état que Gardiner et Foxe devaient le trouver, quarante jours seulement après avoir quitté le faste de la cour de Henri VIII et le luxe splendide des palais de Wolsey.

*
* *

Nous laisserons de côté les passages souvent cités des lettres de Gardiner, où celui-ci fait un tableau pittoresque du palais délabré où loge Clément VII. Il le fait en observateur fidèle à sa mission, peut-être sur un ton légèrement apitoyé; mais on ne saurait chercher là l'expression d'une manière de voir sur le rôle de la papauté dans l'Eglise. Les négociations elles-mêmes en disent plus long. Elles durè-

1. Pastor-Poizat, *op. cit.*, t. IX, p. 235. Pour tout ceci, nous suivons Pastor de près.

2. *Ibid.*, p. 353.

3. *Ibid.*, p. 355.

rent quinze jours, du lundi 23 mars au mercredi 8 avril, pendant lesquels Gardiner et Foxe mirent tous les moyens en jeu, passant par tous les degrés de la douceur à la violence, pour « en venir à leurs fins à force d'importunité », comme le dit Gardiner lui-même à propos de l'une des discussions avec Clément VII. Le 23 mars, les envoyés anglais se présentent au pape et lui remettent une lettre de Wolsey, à l'appui de la demande du roi ; en réponse, le pontife adresse à Henri VIII et à son ministre des louanges sans mesure. « Il ne peut penser, dit-il, que le roi soit mû par aucun sentiment contraire à son devoir ; il pencherait plutôt pour son opinion, avis et jugement [sur la question du divorce] que pour ceux de n'importe quel savant homme » et ainsi de suite. Quant à Wolsey, le pape s'excuse d'avoir pu croire un seul moment que le roi ait agi sans l'avis et l'approbation d'un conseiller « aussi avisé, aussi sage politique, aussi habile¹ » ; politesses toutes naturelles chez un Italien, et qui ne tirent pas à conséquence, mais qui, pour un Anglais d'une fibre un peu grosse comme Gardiner, risquaient d'être prises pour argent comptant, et d'avoir la valeur d'une promesse.

Dès le début, on parle aussi d'un projet de trêve en Italie, des secours que le roi fait espérer au Saint-Siège. Le 24 mars, Gardiner présente le *King's Book*, c'est-à-dire le mémoire où le roi énumère les causes de nullité de la dispense de 1503. Le pape se montre ici très mal renseigné sur ce qui se passe en Angleterre : quelle réponse, demande-t-il, Wolsey a-t-il faite au *King's Book* ? Le roi s'est-il ouvert de ses intentions à la reine ? Clément VII préférerait un autre juge que Wolsey, « qui a déjà pour ainsi dire rendu sentence à l'avance en répondant à la lettre du roi dans son mémoire et en disant ce qu'il en pense² ». Gardiner répond que Wolsey est toujours qualifié pour connaître des faits.

Là-dessus, Foxe et lui se rendent auprès du cardinal Pucci, lui vantent la munificence de Henri VIII, et lui offrent 2.000 couronnes. Le cardinal repousse cette tentative de corruption, mais le plus poliment du monde. Il promet toute l'aide et toute la célérité que l'on voudra, « autant que cela peut se faire en accord avec le droit et l'équité³ ». Il veut bien que l'on accorde à Wolsey une commission sous le sceau du pape, mais non signée de lui, de manière que Clé-

1. Pocock, *Records*, vol. I, p. 98 : « ne he can think in the king's highness ...any undue affection in a matter of so high importance... whose opinion, mind, and sentence, he would sooner lean unto than any other learned man's ... » « whose high wisdom, policy, and dexterity he well knoweth... ».

2. Pocock, *Records*, vol. I, p. 101 : « For that, answering to the king's epistle in his book, and declaring your mind thereupon, and so in manner giving sentence beforehand... ».

3. *Ibid.*, p. 103 : « As much as might be maintained with law and equity. »

ment VII puisse rejeter la responsabilité sur ses subordonnés. « Nous voyons bien, remarque Gardiner, que seule la crainte d'une victoire espagnole empêche notre cause d'avancer¹. » Et en effet Charles-Quint est inquiet du sort de sa tante, et surtout jaloux de l'honneur de sa famille. Le mercredi 25 mars, nouvelle entrevue avec le pape; celui-ci refuse d'exprimer une opinion sur le projet de commission décrétale qu'on lui a présenté : il l'a soumis, dit-il, à Pucci, qui est malade. On discute longuement, en l'air, sur des plans de campagne contre l'Empereur. Gardiner aura réponse le lendemain².

Le 26 mars, dans un cabinet qui sert de chambre à coucher au pape, les principaux personnages de la Curie, assis sur des escabeaux, se réunissent en conférence avec les ambassadeurs anglais. Il y a là, autour de Clément VII, quatre cardinaux, dont Pucci, et Jacobo Simonetta, doyen de la Rote. Le pape s'élève contre le projet de commission décrétale. Ce serait là, dit-il, quelque chose de *novum et insolitum*, qui pourrait à ce titre provoquer l'opposition de l'Empereur. Pendant quatre heures on discute; Gardiner parle si bien — c'est lui-même qui le dit — qu'on ne trouve rien à lui répondre; tous se rangeraient à son avis, si ce n'était *solo timore* — de crainte des Espagnols³. « Si l'on pouvait, dit-il, imaginer dans l'affaire du roi, quelque arrangement tel que le pape puisse alléguer en sa propre faveur quelque excuse qui lui permette de jeter le voile sur ses actions, nous croyons qu'il ne ferait pas de difficultés⁴. » C'est du moins ainsi que Gardiner croit devoir présenter les choses à son maître. Le 27 mars, les ambassadeurs passent la journée avec Simonetta, et nous assistons à la répétition des scènes précédentes : beaucoup de bonnes paroles de la part du prélat italien, le conseil modéré de ne rien demander d'exceptionnel, une résistance souple, mais invincible, à l'essentiel des demandes anglaises. Même note encore le 28, chez le cardinal Monte⁵.

Le 29, grande conférence des ambassadeurs avec le pape, Monte, Pucci, Simonetta. *Good words*, bonnes paroles du pape, d'abord, une fois de plus. Mais ce coup-ci, Gardiner en a assez, et sa nature quelque peu brutale prend le dessus. Deux choses, dit-il, sont à considérer : le pape veut-il accorder la commission décrétale? et s'il le veut, le peut-il? Sur le premier point, aucun doute possible. Lui-même a

1. Pocock, *Records*, p. 104 : « We perceive, that only fear of the victory of the Spaniard latteth this cause. »

2. *Ibid.*, pp. 104-5.

3. *Ibid.*, p. 105-6.

4. *Ibid.*, p. 107 : « Nevertheless, whatsoever we can devise in the king's matter to be done in such sort, as the pope might alleage any excuse for himself somewhat to cloak his doing therein, we think he will make no sticking thereat ».

5. *Ibid.*, p. 108.

cent fois protesté de sa bonne volonté. « Depuis notre arrivée, nous avons vu *evidentissima argumenta*, et pouvons être auprès de sa majesté le roi et de sa grâce le cardinal *testes locupletissimi*, de ce que le pape désire et veut nous donner satisfaction en cette affaire ¹. » Quant au second point, il suffit tout simplement « de s'en remettre au mémoire du roi, qui prouve la justice de la cause ². » Mais si le pape ne se déclare pas convaincu, le roi le prendra en mauvaise part : « Il pensera qu'il a bien mal placé ses multiples faveurs, si dans le procédé et la forme employés pour faire justice, on ne tient pas plus de compte de sa personne et du poids de sa cause que s'il s'agissait de la *promiscua plebs*; et s'il n'obtient pas plus, après tant de frais, dépenses et délais, qu'il n'aurait pu obtenir dans son pays. Il n'est pas douteux que sa majesté, apprenant cela, n'use de *domestico remedio apud suos*, sans aller porter sa cause au loin, là où il s'aperçoit qu'on la traite, considère et entend, comme s'il y avait déjà dans les cœurs la *praejudicata opinio* enracinée, que toutes choses y sont peintes de fausses couleurs, et *nullis nixa radicibus justitiae et veritatis* ³. » Le pape et les membres de la curie répondent courtoisement à cette attaque : Pucci allègue son ignorance du droit; Monte dit qu'il n'a pas encore consulté ses livres. Mais sur le fond, tous restent poliment inébranlables. Clément VII jure de faire tout son possible, de laisser même de côté les formes de justice habituelles, de tenir tête à l'Empereur et de lui représenter que les mérites de Henri VIII valent bien cela — mais à condition, bien entendu, ajoute-t-il, que les motifs invoqués justifient bien une sentence de divorce. Ce pourquoi il va demander par lettre l'avis du cardinal Monte et du cardinal d'Ancône; la réponse reçue, on fera diligence. Les deux ambassadeurs s'impatientent de plus en plus; cependant on se sépare de bonne humeur, Gardiner raconte à Clément VII une histoire drôle, et traite avec lui les affaires anglaises courantes où la juridiction papale doit intervenir ⁴.

¹² Sincèrement persuadé, semble-t-il bien, que le pape atermoie par

1. Pocock, *Records*, vol. I, p. 109 : « We since our coming have seen *evidentissima argumenta*, and may be *testes locupletissimi* to the king's highness and your grace, of his holiness' propense will in this matter to accomplish our desire. »

2. *Ibid.*, « I said that I trusted by the king's book for the justice of the matter... »

3. *Ibid.*, p. 110 : « I said the king's highness would take very strangely, and would think his manifold benefits ill employed if in the manner and form of obtaining justice there shall no respect be had of his person and weight of his cause than *promiscuae plebis*; ne obtain more here after so great charges, cost, and delay of time, than his highness might have obtained at home. Not doubting but his majesty, understanding thereof, would use *domestico remedio apud suos*, without ventilating his cause, where he perceiveth it is handled, looked on, and heard, as though there were already in men's hearts enrooted *praejudicata opinio*, that all things were coloured *et nullis nixa radicibus justitiae et veritatis*. »

4. *Ibid.*, pp. 112-3.

crainte de l'Empereur, qu'il a peur d'agir publiquement, mais qu'au fond aucun scrupule de conscience ne l'arrête, Gardiner imagine une nouvelle combinaison : le pape donnera commission à Wolsey et à un autre cardinal de juger l'affaire; il promettra confirmation de la sentence et, pour fournir au roi une garantie de l'exécution de cette promesse, il lui remettra secrètement la fameuse décrétale où la cause doit être jugée en droit, pour qu'il la montre en secret aussi à ceux qui se laissent difficilement convaincre (on pense ici à More, à Reginald Pole, à Fisher)¹. Sur ces entrefaites un incident se produit, qui marque bien le caractère complexe de la situation. Le pape envoie chercher Sir Gregory Casale, ambassadeur ordinaire de Henri VIII, pour l'entretenir d'un chagrin très vif qu'il ressent. Les Vénitiens ont profité des circonstances pour occuper deux villes des États de l'Église, Ravenne et Cervia. Malgré l'intercession du roi d'Angleterre, ils se refusent à les restituer. Clément VII dit « qu'il est dans un entier désespoir, et s'aperçoit que tous les partis se jouent de lui », et Gardiner, à qui ce propos est rapporté, craint que le pape, de dépit, ne se « précipite entre les mains de ses ennemis », c'est-à-dire de l'Empereur².

Après une interruption de deux jours, les négociations reprennent le 1^{er} avril. Gardiner, Foxe et Casale se présentent au pape. Gardiner, peu patient de son naturel, aiguillonné par la hâte de Wolsey, commence à montrer qu'il a assez attendu. Il demande une prompt réponse, citant l'adage latin « Bis dat, qui cito dat; et aliquid dare videtur, qui cito negat. » Une fois de plus, le pape se dérobe : il s'agit ici, dit-il, d'un point de droit; or lui-même il ignore le droit, et il doit s'en remettre à ses canonistes, qui, malgré ses instances, ne lui ont pas encore exprimé leur avis. « A quoi bon? riposte Gardiner; je croyais vraiment que sa Sainteté accorderait créance aux mémoires du roi, et à ce que rapporte sa grâce le cardinal Wolsey des opinions de savants hommes de son pays³. » C'en est trop cette fois, et le pape, sans abandonner sa politesse complimenteuse, le dit nettement : « On dirait de lui, pour le déshonneur de l'Église, qu'il est *temerarius*, d'agir sans avoir pris conseil, ou *nimis credulus iudex*, de se laisser persuader par les dires d'une seule partie, sans avoir rien entendu de ce que peut répondre l'autre⁴. » Cependant, il se dit personnellement convaincu que Henri VIII et Wolsey ont dit la vérité.

1. Pocock, *Records*, pp. 115-6.

2. *Ibid.*, pp. 118-9. « Saith he is in total desperation, and perceiveth himself deluded of all parties » ... « that he shall precipitate himself into his enemies' deduction... ».

3. *Ibid.*, pp. 120-1 : « I verily trusted his holiness would give credence to the king's books, and your grace's relation of the opinions of learned men in those parties. »

4. *Ibid.*, p. 120 : « should argue him either manifest *temerarium*, to the slander of

Voilà, réplique Gardiner, qui va faire mauvaise impression au roi, et le convaincre du peu de sincérité du pape; et il vaudrait mieux pour celui-ci qu'on n'eût pas sur lui de tels soupçons. Pourquoi s'embarasser de scrupules et de consultations? La vérité en cette affaire est tellement évidente, « qu'il ne faut pas considérer quelle est la personne qui l'a énoncée, mais quelles choses ont été dites; et lorsque la lumière de la vérité se présente, comme les nuées s'évanouissent à l'aspect du soleil, ainsi disparaissent ces obscures chicanes ¹. » Le roi se dit certain de son fait, tandis que Clément VII a seulement des doutes; encore est-il persuadé dans son for intérieur du bon droit de Henri VIII. Cela ne lui suffit-il pas? Qu'il saisisse l'occasion au vol : il s'assurera le bon vouloir du roi, et le rétablissement de sa puissance. — Je ferai de mon mieux, dit Clément VII; mais attendons l'évêque Saphileus (Stafileo), ambassadeur de François I^{er}, qui est à moins d'une journée de route d'ici ⁵.

Saphileus arrive le même soir, et nous le voyons, les deux jours suivants, jouer double jeu avec Gardiner, Foxe et Casale, sans que les affaires avancent. Enfin, le 3 avril, le pape réunit dans sa petite chambre une conférence aussi solennelle que les circonstances le permettent : il y a là, avec les ambassadeurs anglais, Monte, Pucci, Simonetta, un auditeur de la Rote nommé Paulus, le protonotaire Gambara. Saphileus fait un discours de deux heures sur l'affaire du divorce; puis une discussion s'ouvre, entre Pucci et lui, et bientôt s'échauffe. Gardiner s'irrite de sentir devant lui une résistance trop courtoise, qui se dérobe à la discussion logique à laquelle il voudrait la contraindre, et qui cependant ne se laisse pas entamer. Il veut brusquer les choses, et se lance dans un grand discours latin — non sans tirer quelque secrète vanité de son éloquence cicéronienne; discours spécieux, où il affirme à la fois que le pape doit répondre librement par oui ou par non, et qu'il ne peut répondre que oui. Il parle, dit-il, « dans un esprit de devoir et de soumission envers le siège apostolique; et si l'on veut en conserver l'autorité, il faut que l'on tienne compte de ses paroles... Le roi et les nobles du royaume d'Angleterre, lorsqu'ils apprendront [la manière d'agir du Saint-Siège] penseront certainement que votre sainteté, ces révérendissimes seigneurs et ces très savants hommes ici présents, ou bien ne veulent, ou bien ne peu-

the church, doing it without counsel of other, or else *nimis credulum judicem*, to be persuaded by the parties' saying only, without hearing anything replied on the other side. »

1. Pocock, *Records*, p. 122 : « And it should [not] be considered who said it, but what was said et veritatis luce proferente sese, veluti ad solis conspectum nebulas, obscuras istas calumnias evanescere ».

2. *Ibid.*, p. 123.

vent, rendre réponse décisive en cette affaire. S'ils ne veulent, diront-ils, et ne daignent montrer son chemin à celui qui erre, et dont le soin leur a été commis par Dieu; qui, plus est, à un si grand prince, qui a si bien mérité d'eux; enfin s'ils ne font pas, bien qu'incités par tant de bienfaits, ce qu'ils devraient faire d'eux-mêmes et gratuitement, o quelle ingratitude extrême chez des hommes de cette espèce, et aussi quel entier oubli de leur charge. Bien plus, ceux qui devraient être simples comme des colombes, et d'un cœur ouvert, sont pleins de toute fourberie, de toute dissimulation. Ils promettent tout en paroles, ils n'accomplissent rien en actes¹. Donc si la cause du roi vous paraît bonne, tenez votre promesse, et rendez jugement dans ce sens! Si elle vous paraît mauvaise et inique, faites tout votre possible pour empêcher que ce prince, en qui, de votre propre aveu, vous reconnaissez un si puissant protecteur, ne persévère plus longtemps et n'avance plus outre, dans une voie où vous jugez que son honneur ou le salut de son âme sont en péril... Car nous ne vous demandons que la justice; notre roi sérénissime l'embrasse et l'honore tellement, que malgré les conjectures sinistres faites par certains, il se conformera du meilleur gré à la sentence, qu'elle soit rendue en faveur de son mariage, ou contre son mariage; et il l'atteste et à vous-mêmes, et au monde tout entier². » Si le roi et les nobles, sachant que la bonne volonté ne fait pas faute, s'aperçoivent que c'est le pouvoir de répondre qui vous manque, ils se mettront à mal penser du Saint-Siège : « Dieu, diront-ils, lui a retiré la clef de la science, et ils commenceront à accepter sans déplaisir, au lieu de la rejeter comme jusqu'ici, cette opinion que professent de certains hommes, à savoir que les lois

1. Pocock, *Records*, vol. I, p. 125 : « I desired the pope's holiness, the cardinals, and the other learned men there, to note and ponder such words as I should say of duty and observance towards the See Apostolic; necessarily to be considered and regarded for conservation of the authority of the same... For the king's highness and nobles of that realm who shall be made privy hereunto, shall needs think that either *Sanctitas vestra, hii Reverendissimi Domini et doctissimi viri certum in hac causâ respondere aut nolunt, aut non possunt. Si nolunt, inquit, nec dignantur erranti monstrare viam, cujus curam a Deo commissam habent : atque adeo tanto principi, tam bene merito ; denique quod ultro et gratis facere debeant, non faciunt, tot beneficiis provocati. O ! simul et ingratisimum hominum genus, et muneris sui negligentissimum. Imo, qui simplices esse debeant sicut columbae, apertoque pectore, pleni omni dolo et versutiâ et dissimulatione. Verbis omnia pollicentur, reipsâ nihil praestant...* ».

2. *Ibid.*, pp. 125-6 : « Sin mala videatur et iniqua, effcite quantum potestis, ut ne is princeps, quem tantum patronum confitemini, in eâ re versetur diutius, aut longius progrediatur, in quâ ex animi vestri judicio aut honor aut animae salus periclitetur... Neque enim postulamus aliud a vobis quam justitiam, quam ita amplexatur et colit Serenissimus Rex noster, ut quicquid sinistre suspicentur alii, illam omnino sive pro matrimonio, sive contra matrimonium, steterit, id quod et vobis et Orbi testatum vult sua Majestas, animo lubentissimo sit sequuturus. »

pontificales ne sont bonnes qu'à être jetées au feu, puisqu'elles sont aussi incertaines pour le pape lui-même et pour les siens. Certes il est bien triste et bien dur pour vous, que certains puissent penser que vous ne pouvez démêler le nœud de cette cause, alors que vous le voyez dénoué par les arguments du roi sérénissime. Mais c'est chose plus grave encore de votre part de le pouvoir et de ne pas le vouloir, étant donné surtout que votre sentence, quelle qu'elle doive être, pourvu qu'elle soit nette, obtiendra l'adhésion de ce prince qui, depuis longtemps, vous n'y sauriez contredire, s'est acquis les plus grands titres à votre reconnaissance, et plus encore si c'est possible ¹. »

« Telles furent mes paroles, écrit Gardiner à Wolsey, afin de les amener à se déclarer ouvertement pour nous ². » Mais le pape et ses assistants recommencent à exprimer les mêmes doutes; ils proposent de nouveau que Wolsey reçoive commission de juger, avec promesse de confirmation de la sentence à Rome. Alors Gardiner leur dit leur fait : « Ou bien ce qu'ils ne veulent ou n'osent déclarer en paroles... ils l'avouent par le fait [en promettant confirmation] à savoir que la cause est bonne et juste, ou bien ils se montrent prodiges de leur propre renommée, et oublieux de leur salut, lorsqu'ils prennent la responsabilité de soumettre à jugement une cause qu'ils estiment mauvaise ³. » Cette fois encore on se sépare sans rien conclure; et le lendemain 4 avril, Gardiner « parle au pape carrément, selon le contenu de ses instructions », lui déclarant « que le roi fera la chose sans lui ». Les larmes aux yeux, le pape répond qu'il ne peut rien faire seul dans une affaire d'où dépend le droit d'une tierce personne : « Plût au Ciel, dit-il, qu'il pût donner à son altesse le roi quelque chose qui fût seulement à son propre dam ou détriment ⁴. » Désespéré,

1. Pocock, *Records*, p. 126 : « Clavem viz. Scientiae abstulisse Deum, atque adeo explosa hactenus quorundam sententia incipiet non displicere, digna esse quae mandentur flammis Pontificia jura, quae ipso etiam Pontifici et suis sunt incertissima. Tristissimum quidem durissimumque est id opinari aliquos, non posse vos nodum hujus causae explicare, quem ex rationibus serenissimi Regis cernitis dissolutum. Gravius vero illud est, si cum potestis, non vultis, et tum non vultis quum sententia vestra, quaecumque sit, modo sit certa, favorem ejus principis promereatur, qui jam olim de vobis, quod non diffitemini, summa quaeque et plusquam omnia, promeritus sit. »

2. *Ibid.* : « These were my words, to the intent I might cause them to openly assent unto us... ».

3. *Ibid.*, p. 127 : « Quod verbis aut nolunt, vel non audent... reipsâ fatentur, viz. causam videri ipsis bonam et justam, aut se famae suae prodigos, propriaeque salutis immemores ostendunt, ut causae quam putent malam, in judicio tentando velint esse authores. »

4. Pocock, *Records*, p. 127 : « ...spake roundly to him, as our instructions purporteth... His holiness... sighed and wiped his eyes... and wished that it were in his power to give the king's highness somewhat depending only of his own particular hurt or damage... »

Gardiner se rabat sur la commission ordinaire, en demandant à Clément VII d'accorder la décrétale secrète à Henri VIII. Mais le 5 avril, le pape lui dit ne pouvoir faire en secret ce qu'il ne peut faire en public. L'affaire traîne et les envoyés anglais s'irritent de ces lenteurs. Ils essayent de corrompre Simonetta, sans obtenir de lui autre chose que des protestations d'amitié¹.

En fin de compte, ils se décident à accepter une commission ordinaire, et entreprennent de la rédiger eux-mêmes. Mais successivement Simonetta, Pucci, Monte, désapprouvent la rédaction et la corrigent, ou bien demandent quelque loisir pour l'examiner. On promet aux Anglais le texte définitif pour le 7 avril. Toute cette journée, ils attendent en vain. Enfin, deux heures avant la nuit, le pape leur présente la minute d'une commission dûment rectifiée et signée. « Lorsque nous vîmes ce que l'on avait ajouté, retranché et corrigé, dit Gardiner, je... montrai au pape qu'il agissait avec duplicité, et que sa Sainteté, voulant nous tromper et nous retarder, avait choisi ces hommes [les cardinaux] comme ses instruments; et j'ajoutai les paroles les plus mordantes que je pus imaginer...². » Enfin, au cours de la discussion, qui se prolonge jusqu'à une heure du matin, le pape consent à accepter la rédaction des envoyés anglais, à condition que Simonetta l'approuve; et l'on promet réponse pour le lendemain.

Nouvelles discussions le 7 avril, avec Clément VII, avec Simonetta. On finit, au soir, par n'être plus en désaccord que sur deux expressions. Mais sur ces quatre mots, il faut encore envoyer demander l'avis des cardinaux; ils répondent qu'ils sont à dîner, et qu'ils consulteront leurs livres le jour suivant. « Ici, dit Gardiner, commença un nouveau discours tragique. Nous nous plaignîmes que nous étions joués et méprisés, et dîmes à sa Sainteté le pape que ce n'était pas ainsi que l'on entretenait la faveur des princes... On a encouragé le roi à envoyer des ambassadeurs, et à leur arrivée, on a commencé par les griser de bonnes paroles, et à les enchanter par de doux accents pareils à ceux des sirènes; puis on s'est efforcé de les faire circonvenir [allusion à l'intervention de Staphileus en faveur d'une commission ordinaire]; puis on a agi avec eux comme avec des faucons de chasse, que l'on trompe en leur offrant de la viande sur le poing, sans rien leur donner lorsqu'ils suivent en ouvrant le bec³... La faveur de Henri VIII,

1. *Ibid.*, pp. 128-9.

2. *Ibid.*, pp. 130-1 : « Wherein when we saw the additions, detractions, and corrections, I... shewed what doubleness might be noted in this dealing; and that his holiness having mind to delude and delay us, had chosen these men as instruments, with as sore words as I could devise. »

3. *Ibid.*, p. 132 : « Here began a new tragedy. We complained that we were deluded and scorned, and told the pope's holiness this is not the way to entertain the favour of princes... to put the king's highness and your grace by good words in comfort to

le seul prince qui leur veuille du bien actuellement, leur sera retirée et enlevée, et le siège apostolique, qui déjà penche vers sa ruine, s'écroulera tout entier, avec le consentement et aux applaudissements de tous. A ces mots, ajoute Gardiner, sa Sainteté le pape, avec un grand geste de ses bras étendus, nous dit de mettre dans la commission les mots sur lesquels il n'était pas d'accord avec nous, et se mit à marcher de long en large dans la chambre, faisant de temps à autre de grands gestes en étendant les deux bras, tandis que nous restions dans un profond silence ¹... Malgré leur morgue et leur inconscience, les envoyés anglais semblent émus de cette scène dramatique; mais ils reprennent bientôt leur sang-froid : « Ces diverses tempêtes étant passées », tout le monde se réconcilie et fait assaut de politesses dans une ultime réunion plénière. Et désormais il ne sera plus question, avant que Gardiner rentre en Angleterre, que des hauts et des bas de la politique italienne du Saint-Siège ².

*
* *

Gardiner devait se retrouver en mission auprès du pape, maintenant rentré à Rome, tout juste un an après; et le récit de cette nouvelle expédition compléterait heureusement celui que nous venons de faire, si nous en possédions un compte rendu aussi détaillé. Malheureusement nous n'avons plus ici à notre disposition un récit complet et minutieux des négociations; nous devons cette fois, pour juger la conduite de Gardiner, interpréter les indications éparses que nous fournissent les documents d'origine diverse contenus dans les *Letters and Papers*, et notamment les dépêches de Miguel Mai, l'ambassadeur de Charles-Quint à Rome. ⁴ Après d'interminables délais, le cardinal Campeggio était enfin arrivé en Angleterre le 8 octobre, en qualité

send orators, and when they be there, first to go about *inebriare bonis verbis, et dulcibus sirenium vocibus incantare*. Second, *conari circumvenire per suos*... Thirdly, as men, make hawks to the fist, *praetendere pugno carnem, et inhiantes, ac sequentes semper ludificare*. »

1. Pocock, *Records*, p. 135 : « The favour of that prince, who now only favoureth them should be withdrawn and taken away, *ut inclinata jam sedes Apostolica tota corrueret, communi consensu atque applausu omnium*. At these words the pope's holiness, casting his arms abroad, bade us put in the words we varied for, and therewith walked up and down the chamber, casting now and then his arms abroad, we standing in great silence... ».

2. *Ibid.* : « These divers tempests passed over... ».

3. Du moins dans les recueils imprimés de Pocock, Eheses, et du *Public Record Office*. Nous n'avons pas découvert de documents manuscrits, mais il se peut qu'il en existe, en Angleterre ou en Italie.

4. Nous nous servons ici des résumés avec extraits des *Letters and Papers*, qui sont faits d'après des copies de pièces des archives de Simancas, déposées au British Museum

de légat, pour juger avec Wolsey l'affaire du divorce ¹. Mais un incident inattendu avait retardé l'ouverture du procès. La reine Catherine d'Aragon ne voulait à aucun prix s'incliner devant le caprice du roi, et laisser déclarer son mariage illégitime : or elle venait de recevoir de l'ambassadeur espagnol à Londres la copie d'un document nouveau que l'on avait, disait-il, découvert en Espagne ². C'était un bref, daté du 26 décembre 1503, et adressé par le pape Jules II à Isabelle la Catholique mourante ³. Ce bref suppléait à tous les défauts de la bulle de dispense, et ne laissait rien subsister de l'argumentation juridique de Henri VIII. Il ne restait qu'une ressource au roi et à Wolsey : faire déclarer par Clément VII que le bref était un faux. Après avoir demandé au pape de juger en droit la cause d'après les seules affirmations d'une des parties, ils exigeaient cette fois qu'il niât l'authenticité d'un document qu'il n'avait jamais vu ⁴. Pour obtenir de lui cette nouvelle abdication, envoyés sur envoyés prennent la route d'Italie : Francis Bryan, Peter Vannes, William Knight, William Benet, et enfin Gardiner lui-même, qui s'embarque pour Calais le 22 janvier 1529 ⁵. Arrivé à Lyon le 31 ⁶, il est à Alexandrie le 6 février ⁷.

1. *Letters and Papers*, vol. IV, II^e partie, N^o 4857.

2. Cf. Pocock, *Records*, vol. I, p. 181, protestation faite par la reine auprès des légats en vertu de ce bref.

3. Pastor-Poizat, *op. cit.*, vol. X, p. 190, et Constant, *op. cit.*, p. 31. Cf. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5440, p. 2393.

4. Les *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, donnent à tort l'impression que le pape accéda à cette requête, en imprimant la pièce N^o 5181 sous le titre suivant : Clément VII à Campeggio. En réalité, le document résumé ici n'est que le projet, établi en Angleterre, d'une commission décrétale que l'on voulait faire signer au pape (cf. Pocock, *Records*, vol. I, pp. 184-6, et n. 71, p. 186). Le professeur J. A. Muller s'y est trompé, et fonde sur ce document le raisonnement suivant : d'après lui, Gardiner aurait promis d'apporter à son retour en Angleterre en 1529 un « quelque chose » touchant le bref, qui en aurait prouvé la fausseté (J. A. Muller, *op. cit.*, p. 30 et p. 344, n. 9; Lettre de Gardiner au roi, citée d'après Burnet-Pocock, *op. cit.*, vol. V, pp. 448-51). « On donna à entendre, dit le prof. J.-A. Muller, à l'ambassadeur français [en Angleterre, du Bellay], que Gardiner rapportait l'expression de l'opinion personnelle du pape, d'après laquelle le bref n'était pas authentique. Ceci est hautement probable, car Clément avait écrit à Campeggio en lui donnant autorité pour rejeter les témoignages en faveur du bref, celui-ci étant « évidemment un faux ». Or si l'on se reporte au résumé de la dépêche de du Bellay, résumé auquel nous renvoie le prof. J.-A. Muller (*Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5742, p. 2544), on s'aperçoit qu'il dit seulement « que Gardiner avait rapporté des nouvelles de la fausseté du bref », sans dire qu'il s'agisse de l'opinion du pape; quant à la soi-disant lettre du pape, nous venons de dire qu'elle lui est prêtée à tort. Elle aurait d'ailleurs été en contradiction absolue avec tout ce que l'on sait de l'attitude de Clément VII.

5. *Ibid.*, N^o 5195.

6. *Ibid.*, N^o 5237, Le Prof. J.-A. Muller donne à tort la date du 30 janvier.

7. *Ibid.*, N^o 5291, et Pocock, *Records*, vol. I, p. 205, lettre de Knight et Benet à Wolsey, Lyon, 14 février 1529.

et à Rome le 15. Marquons d'abord quelques points de repère. Tout le temps que dure la mission de Gardiner, le pape est gravement malade — le bruit de sa mort a même couru en Angleterre peu avant. Il ne peut recevoir les ambassadeurs qu'à de rares intervalles, et le plus souvent pour quelques instants seulement. Tout un mois s'écoule avant qu'ils soient admis en sa présence. La première entrevue a lieu le 19 mars et ne dure qu'un bref moment. C'est tout ce que nous en savons ¹. Les documents dont nous disposons parlent de la délégation anglaise en bloc, et il est difficile de savoir si Gardiner en fait invariablement partie.

Le jeudi 1^{er} avril, le pape est en meilleure santé, et les envoyés anglais peuvent s'entretenir avec lui plus à loisir. Ils lui parlent sur un ton menaçant ². Au cours des journées qui suivent, ils viennent journellement l'importuner ³. Ils le pressent de déclarer que le bref de dispense est un faux. Le pape consent, avant le 10 avril, à nommer une commission formée des cardinaux de Cesis et Pucci et de l'auditeur Simonetta, pour examiner leur requête et consulter les savants hommes de la Curie, afin de découvrir les moyens de satisfaire le roi ⁴. Les membres de la commission parviennent avant le 21 avril à la conclusion qu'il n'existe pas de tels moyens. Le pape là-dessus fait une offre aux ambassadeurs anglais : il écrira à l'Empereur, pour lui demander de produire le bref, soit devant lui-même, soit devant Campeggio; mais ceci ne suffit pas à Gardiner et à ses collègues; ils exigent que la lettre à l'Empereur ait le caractère d'une sommation et impose une limite de temps; ce que le pape se refuse naturellement à accorder ⁵. Cependant l'ambassadeur impérial n'est pas resté inactif; il a remis un mémoire au pape, pour lui demander de rappeler à Rome la cause du divorce ⁶. Il semble avoir l'oreille de Clément VII. Entre le 1^{er} et le 7 avril, celui-ci consent à ce que Mai lui remette, ainsi qu'aux cardinaux, une protestation solennelle contre les demandes anglaises. Gardiner va avoir affaire à forte partie.

Peu après les ambassadeurs anglais reçoivent de nouvelles instructions. Il n'est plus question seulement pour eux de débarrasser leur souverain d'un document gênant. Ils doivent extorquer au pape, même s'il est sur son lit de mort, une commission aux termes de laquelle Wolsey et Campeggio ont une délégation de son pouvoir ordinaire

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5391, p. 2370.

2. *Ibid.*, N^o 5417.

3. *Ibid.*, N^o 5440, p. 2393.

4. *Ibid.*, N^o 5477. Cf. par contre le N^o 5447, qui donne les noms des cardinaux de Monte et de Cesis.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, N^o 5440, p. 2392.

pour juger la cause du divorce¹. Ils devront retenir les services de canonistes habiles pour soutenir les prétentions du roi, notamment — et ceci est nouveau — pour affirmer que, d'après la loi divine, le pape n'a pas le droit d'accorder une dispense de mariage comme celle dont a bénéficié Henri VIII². Le 21 avril, nous apprenons que les envoyés anglais ont continué à fatiguer le pape de leurs visites et de leurs menaces; ils insistent pour que Clément VII réclame à l'empereur l'original du bref³. Mais de plus en plus il devient impossible de chambrer le pape et de lui arracher son consentement par la surprise ou la violence. La Curie est reformée, les tribunaux romains recommencent à fonctionner. Avant le 28 avril, un débat public a lieu, où un certain docteur Hieronymus Privadelus défend la cause du roi⁴. Le 4 mai, Gardiner écrit à Henri VIII qu'il désespère du succès : il craint que les pouvoirs donnés aux deux légats pour juger l'affaire du divorce ne leur soient retirés. « Le roi, dit-il, n'a pas été bien traité, ni selon ses mérites, par le pape et par de certaines gens⁵. »

En Angleterre, on a déjà renoncé à avoir gain de cause à Rome. Le roi se décide à demander aux légats qu'ils ouvrent son procès; il dissimule devant Campeggio sa rancune envers le pape, de manière à ne pas pousser celui-ci aux extrémités. On rappelle Gardiner pour qu'il mette sa science juridique au service de son souverain⁶. Cependant, avant que la lettre de rappel n'arrive à Rome vers le 25 mai, les envoyés anglais ont encore le temps, et d'intriguer dans les coulisses, et de le prendre de haut sur le devant de la scène. Mai nous apprend qu'ils ont donné une très riche fourrure au cardinal de Ravenne⁶; cela n'a rien qui puisse surprendre, car leurs instructions leur recommandent — dans des termes d'une belle hypocrisie, — de recourir à la corruption : « Comme, dans certains cas, la fragilité humaine ne permet pas que toute chose soit évaluée, appréciée et pesée à l'aide d'une juste balance, mais que (puisque nous sommes tous humains) des erreurs peuvent survenir, à moins que l'on n'y porte remède; il importe, dans une affaire de si haute importance... de secourir toute infirmité que l'on pourrait rencontrer, non certes pour corrompre ou dans toute autre intention perverse, illicite ou mauvaise, mais plutôt pour corriger les défauts et insuffisances auxquelles cette

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5428.

2. *Ibid.*, N^o 5427. Cf. aussi N^o 5476.

3. *Ibid.*, N^o 5477 et 5481.

4. *Ibid.*, N^o 5502.

5. *Ibid.*, N^o 5518. Passages de la lettre cités par J.-A. Muller, *op. cit.*, pp. 31 et 344.

6. *Ibid.*, N^o 5523.

7. *Ibid.*, N^o 5529, p. 2446.

fragilité pourrait donner lieu. » Pour cela les ambassadeurs n'hésiteront pas à employer, si besoin est, « les récompenses en argent » et autres choses de même espèce¹.

Nous devons à l'ambassadeur de Charles-Quint le récit des intrigues à la suite desquelles Gardiner et lui se trouvèrent face à face en plein consistoire, peu avant le 9 mai. Depuis quelque temps le pape se plaignait que les envoyés anglais revinssent sans cesse à la charge sur l'affaire du bref. Il fit demander à Mai de protester solennellement contre le fait que le procès de divorce était jugé en Angleterre. Mais il lui fit également savoir que sa protestation ne pourrait être remise qu'au cours d'une « signatura » et en présence de la partie adverse. Mai rédige le document et le soumet au pape en particulier. Les ambassadeurs anglais viennent également voir le pape, et s'en retournent fort en colère et la menace à la bouche. Cependant Clément VII fixe la date de la « signatura » et envoie une citation à Mai, en le priant d'avertir Gardiner et ses collègues. La cérémonie a lieu tout d'abord sans que les deux parties adverses s'y trouvent en même temps. Mais bientôt les Anglais expriment le désir de s'adresser publiquement au pape en présence du représentant de Charles-Quint. Celui-ci dit « qu'il n'a rien à faire avec eux, mais que les serviteurs de l'Empereur ne repoussent pas un défi de ce genre ». Sur l'invitation de Clément VII, « l'ambassadeur-légiste » (c'est-à-dire Gardiner) prend la parole en latin. Il se plaint d'abord d'avoir été cité sans les égards qui lui sont dus; puis il proteste contre le texte de la commission de rappel présentée par Mai : « Il s'y trouve, dit-il, des passages qui touchent à l'honneur du roi mon maître; il y est dit en effet qu'il désire un divorce pour être séparé de la reine, alors que sa Sainteté sait parfaitement que la chose ne vient pas du désir personnel du roi, mais de ses scrupules de conscience. » Et Gardiner de rappeler ses entrevues avec Clément VII à Orvieto : « J'ai demandé conseil à votre Sainteté sur cette affaire, en la présence des cardinaux Pucci et Monte;

1. Il est vrai qu'il s'agit ici d'instructions envoyées le 6 février en vue d'assurer l'élection de Wolsey à la papauté, au moment où la mort de Clément VII avait été annoncée en Angleterre; mais il n'est pas douteux que la consigne soit restée la même — arriver au but par tous les moyens. La lettre, adressée par Henri VIII à ses ambassadeurs, se trouve dans Pocock, *Records*, II, 595 : « Nevertheless, because perforce human fragility suffereth not all things to be pondered, trutynate, and weighed in just balance, but that (as we be men) errors may run, unless their remedy be provided : it appertaineth in matter of so high importance... to succour the infirmity that may chance, not for corruption, or to any perverse, unlawful, or evil intent, but rather to help to the lacks and defaults which, by such fragility, might else take place; and therefore expedient shall it be that the king's said orators to... do the same with policitions of promotions spiritual, offices, dignities, rewards of money, or other thing... ».

et si vous l'aviez jugé bon, vous auriez pu nous dire que nous nous trompions, et qu'il fallait en rester là; mais vous refusâtes de formuler un avis...; tout ce que j'obtins de vous, c'était la commission [destinée aux deux légats] et l'on ne peut la révoquer sans faire injustice au roi. » A ces mots le pape paraît fort troublé, d'autant plus que l'ambassadeur anglais répète deux ou trois fois : « Je dis ceci, pour que l'ambassadeur impérial le sache, et ne suppose pas que mon roi soit homme à demander un divorce. »

L'hypocrisie du serviteur de Henri VIII se manifeste ici d'une manière éclatante. Il pousse le mensonge plus loin encore : « Il y a dans la commission, dit-il, une autre parole que je ne comprends pas bien, sur l'insuffisante affection conjugale du roi; or celui-ci mange et dîne et dort avec sa femme, et s'acquitte de tout son devoir envers elle... Je ne sais pas, répète-t-il à maintes reprises, en quoi il peut bien manquer d'affection conjugale... » Nous n'avons pas à reproduire ici la réponse, fort sensée, de Mai. Le pape, comme d'habitude, ne décide rien, et remet l'affaire à une autre « signatura »¹. En fin de compte, il ne signera pas, de quelque temps encore, la commission de rappel présentée par Mai; il est sans doute intimidé par Casale, qui, après avoir pris l'avis de Gardiner, fait craindre à Clément VII la défection de l'Angleterre et de la France². Et Bryan écrit à Henri VIII : « Maître Stevens [c'est de Gardiner qu'il s'agit] a si bien soutenu la cause du roi, qu'il a rendu le pape honteux de ses propres actions³. » Peu après Clément VII retombe malade; le 9 mai, le 15, le 17, nous apprenons qu'il ne peut donner audience⁴. L'obstination désespérée avec laquelle Gardiner et ses collègues cherchent à obtenir qu'il les reçoive ne peut s'interpréter que d'une manière : c'est que Henri VIII considère comme une nécessité absolue de satisfaire l'opinion publique en Angleterre, en obtenant à tout prix de la papauté la sanction morale de ses actes. Mais Campeggio avait prévenu Gardiner de son échec⁵. Sans avoir rien pu faire de plus, « Master Stevens » quitte la cour romaine le 1^{er} juin,

1. Tout ce qui précède est emprunté à la longue dépêche de Mai à Charles-Quint, datée du 9 mai, et résumée dans les *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5529. Nous ne reproduisons pas les parties de ce résumé, d'ailleurs fort soigneusement fait, que nous avons utilisées. Voici cependant la phrase relative à l'affection du roi pour la reine, que l'on trouve en entier dans les *Letters and Papers* : « que havia otra palabra, que el no la entendia bien de afecion marital, y que el Rey comia y cenaba y dormia con su muger, y le dava el debito, y muchas veces lo pidia que no sabe que le falta para no tener la afecion marital. »

2. *Ibid.*, N^o 5641.

3. *Ibid.*, N^o 5519.

4. *Ibid.*, N^{os} 5530, 5544, 5553.

5. *Ibid.*, N^o 5572, p. 2461, lettre de Campeggio à Salviati.

et le soir du 22, arrive à Londres pour s'y acquitter de sa tâche d'avocat du roi¹.

Tels sont les faits saillants de cette extraordinaire expédition; mais elle ne révèle pas seulement la bassesse morale qui, de Henri VIII, s'est communiquée à tous ceux qui le servent; elle introduit également un élément nouveau, qui, pour la première fois, semble toucher au domaine de la religion proprement dite. Le 3 avril, Mai rapporte à Charles-Quint un entretien qu'il a eu avec le pape : « Les ambassadeurs anglais, dit-il, citant les paroles de Clément VII, ont beaucoup insisté ces temps derniers pour que le mariage de Henri VIII fût dissous en Angleterre par les cardinaux Wolsey et Campeggio; mais comme ils ont à moitié perdu espoir de réussir, ils menacent le pape de Luther et de sa secte. » Mai a répondu, ironiquement, en faisant allusion au livre de Henri VIII contre Luther et à son titre de défenseur de la foi².

Gardiner a-t-il donc fait craindre au pape, non seulement un schisme, mais une hérésie? On aurait tort de présenter la chose sous cette forme. Mieux vaudrait dire qu'il a menacé d'un schisme, sans tenir compte du danger d'hérésie. « J'ai fait connaître à sa Sainteté en particulier, écrit-il à Henri VIII le 21 avril, ce que votre Altesse m'a révélé dans sa galerie à Hampton-Court, au sujet des sollicitations des princes d'Allemagne, ainsi que d'autres choses qui devront bien faire entendre raison au pape³. » Clément VII et Gardiner, on le voit, se servent pour désigner la même chose d'expressions fort dissemblables. Ils se placent évidemment à des points de vue différents. Pour Clément VII, il s'agit d'une secte qui professe des doctrines d'erreur; pour Gardiner, il s'agit de princes qui songent à s'entendre avec Henri VIII et François I^{er} pour prendre entre leurs mains le gouvernement de l'Église. Rapprochons des paroles de Gardiner une très suggestive dépêche envoyée de Londres à la cour romaine, le 3 avril, par Campeggio : « Pendant les fêtes, dit le cardinal [c'est-à-dire sans doute du vendredi Saint, 26 mars, à Pâques le 28], certains livres luthériens en anglais, de mauvaise espèce, ont passé de mains en mains à la cour du roi... On me dit que dans ce livre les Luthériens promettent de rétracter toutes leurs hérésies, et de croire selon la loi divine, pourvu que le roi d'Angleterre, avec le roi très-chrétien, entreprennent de réduire l'état ecclésiastique à la condition de l'Église primitive, en le privant de tous ses biens temporels. » Campeggio ayant protesté auprès de Henri VIII, celui-ci ne manifeste qu'une indignation assez

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^{os} 5637, 5712.

2. *Ibid.*, N^o 5417.

3. *Ibid.*, N^o 5476.

tiède : « D'après les Luthériens, dit-il, ce sont des hommes d'Église qui ont fait des lois pour défendre et pour garantir leurs propres biens; il est temps, insinue-t-il, que les laïcs s'en mêlent. » Il finit toutefois par protester de son parfait attachement à l'Église romaine¹; mais il est clair que, dès ce moment, il envisage avec complaisance un état de choses où le prince, sans être hérétique, serait maître de l'Église et de ses biens. Or cette discussion a lieu le 28 mars ou peu avant; il faut vingt jours à une lettre du roi pour parvenir à ses ambassadeurs; et c'est le 21 avril que Gardiner fait savoir à Henri VIII qu'il s'est servi des princes d'Allemagne comme épouvantail. Cela ne veut pas dire qu'il y ait nécessairement liaison entre les deux choses, — Gardiner a répété au pape des propos tenus avant son départ d'Angleterre, — mais le rapprochement des dates n'en est pas moins frappant². D'autre part Campeggio nous fait connaître un curieux projet, dont on parlait à la cour de France, et qui était visiblement d'inspiration anglaise : puisque Clément VII ne pouvait se décider, ni à mourir et à laisser la place à Wolsey, ni à abdiquer devant la volonté de Henri VIII, rien n'était plus simple que de faire créer un anti-pape par François I^{er}, qui s'appuierait pour cela sur « beaucoup d'anciens et amples privilèges³ ». Tout ici fait prévoir l'attitude qui sera dans quelques années prise par Henri VIII et soutenue par Gardiner; ils prétendront alors que le gouvernement de l'Église appartient aux princes, et que le pape, ainsi que le clergé, n'ont d'autre rôle que celui de ministres du culte. C'est cette doctrine que Gardiner met déjà en pratique en 1528 et 1529; mais rien n'autorise à dire qu'il ait agi dans le sens protestant.

* *
*

Donc Luther et ses adeptes ne sont, comme le pape lui-même d'ailleurs, que des moyens mis au service d'une politique, elle-même dominée par une honteuse et hypocrite passion; et c'est presque un sentiment d'effroi que nous éprouvons, en face de cet avilissement moral vers lequel Henri VIII entraîne toute une nation. Car, à n'en pas douter, l'Angleterre chrétienne se laisse faire; ses chefs suivent le souverain, non sans quelque angoisse peut-être, mais avec complaisance. Ils acceptent sans sourciller les vertueux prétextes donnés par le roi. Comment pourront-ils résister, lorsque le souverain s'en prendra à leurs croyances? La question religieuse est ici, d'abord

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5416.

2. Dès le mois d'octobre 1528, Wolsey avait fait allusion à la défection de l'Allemagne pour effrayer Campeggio. Cf. *Ibid.*, vol. III, II^e partie, N^o 4881.

3. *Ibid.*, N^o 5572, p. 2463.

et avant tout, une question morale. Aussi n'est-il pas mauvais, en ce qui concerne Stephen Gardiner, de juger une fois de plus moralement, et l'attitude de la partie adverse, et le rôle que lui-même consent à jouer.

Sur les sentiments du pape et des plus éminents parmi ses conseillers aucun doute n'est permis. Certes ils font toutes les concessions possibles à Henri VIII, poussés par la fausse sagesse des « politicae rationes » qui, d'après Sanders, les amènent à accorder que le procès se juge en Angleterre. « Certains conseillers du pape, écrit-il, mêlant des raisons politiques aux affaires ecclésiastiques, se lamentaient abondamment sur les hérésies récemment nées en Allemagne et sur la tiédeur excessive que manifestaient ailleurs certains princes, lorsqu'il s'agissait de défendre la foi; ce pourquoi il y avait lieu d'agir avec plus de clémence envers Henri, champion très ardent de la foi catholique, d'autant plus que l'on disait que la reine elle-même était prête à entrer dans un monastère. Et sans doute il paraissait d'une sévérité exagérée de ne pas même donner à un si grand prince les juges qu'il demandait; et puis en admettant que l'esprit du roi fût pour le moment quelque peu porté au mal, on devait espérer qu'au cours du procès qui se débattrait là-bas il serait ramené peu à peu à son devoir. Du reste pourquoi ne pas courir ce risque? Le pontife gardait toujours un entier pouvoir de rappeler à lui la cause¹. »

Mais enfin, quelques raisons que le pape ait eues d'atermoyer, il est clair que le motif principal de sa résistance était un souci d'ordre moral et religieux, et non pas la crainte des Espagnols, comme Gardiner le répète à satiété. Les documents ne laissent aucun doute à cet égard. Dès avant la venue de Gardiner à Orvieto, Campeggio conseille à Clément VII, au cas où la dispense de 1503 serait reconnue insuffisante, de célébrer un nouveau mariage entre Henri VIII et Catherine d'Aragon, « en raison du scandale qui pourrait autrement se produire² ».

1. Nicolaus Sanderus, *Historia Schismatis Anglicani*, Coloniae Agrippinae, 1628, p. 25. « Tamen alij, negotia ecclesiastica politicis rationibus interpolantes, multis verbis questi sunt de haeresibus nuper in Germania obortis, deque caeterorum principum, in propugnanda fide, nimia tepiditate; quare cum Henrico fidei Catholicae acerrimo defensore clementius agendum, praesertim cum dicatur, ipsam reginam in monasterium ingredi paratam esse. Et sane illud videri durissimum, ut ne iudices quidem ij dentur, quos tantus rex petit; cum potius, dum lis apud eos agitur, sperandum sit, Regis animum, si qua in re nunc sit deprauatior, ad officium paulatim revocatum iri. Saltem quid obstare, quo minus periculum fiat? Semper enim Pontifici integrum fore, ut causam ad se reuocet. » Sanders, écrivant son histoire du schisme anglican une quarantaine d'années après les événements décrits dans ce chapitre, avait encore l'occasion de rencontrer au cours de ses longs séjours à Rome beaucoup des acteurs du drame, et aussi d'utiliser les archives pontificales. Aussi son témoignage est-il précieux.

2. Ehses, *Römische Dokumente*, N° 10. Lettre de Campeggio à Clément VII, Rome,

On a pu remarquer avec quel soin Gardiner s'abstenait d'aller au fond de la question du divorce, faisait porter toute la discussion sur des points de droit, et n'employait comme arguments que des raisons d'opportunité. A l'en croire, au cours des entretiens d'Orvieto, le pape et les cardinaux auraient surtout donné de bonnes paroles et de vagues excuses, et se seraient abstenus de serrer les choses de près. Mais il n'en est rien. Pucci lui-même a écrit un rapport sur la première de ces discussions. Il y a déclaré très carrément, dit-il, que les causes de nullité invoquées ne sont valables que s'il s'agit des raisons qui ont effectivement amené le pape à accorder la dispense. Si le pontife accordait la décrétale, dit-il encore, qu'il fût erreur sur la question de droit et que cette erreur fût ensuite reconnue, « le monde entier en serait scandalisé ». Enfin il ajoute que Henri VIII, en se mariant, a lui-même reconnu la validité de la dispense, et annulé sa protestation¹. Autant de vérités désagréables, que Gardiner a cru mieux faire de ne pas répéter dans ses lettres à Henri VIII. Encore n'est-il question ici que des aspects juridiques de l'affaire. Mais si le pape, accablé par l'adversité, a pu être en 1528, pendant quelques semaines, dans un état de demi-conscience, ses déclarations deviennent étonnamment plus nettes et explicites en 1529. Répondant à Henri VIII le 21 avril, il dit « qu'il serait heureux de faire ce que le roi désire; qu'il ne peut déclarer le bref faux sans entendre les deux parties, étant donné sa haute situation et sa responsabilité envers Dieu; qu'il doit agir selon la justice² ». Le même jour Sanga écrit de Rome à Campeggio pour lui donner des instructions de Clément VII; il rappelle que celui-ci est allé à l'extrême limite du possible pour satisfaire Henri VIII. Mais les ambassadeurs anglais vont trop loin; ils emploient des paroles inconvenantes, disant que si Clément VII n'accorde pas la faveur demandée, le Saint-Siège en pâtira beaucoup; comme si le pontife pouvait faire ce qui est impossible, fût-ce même pour gagner le monde³.

Malgré les dangers et les incertitudes qui l'environnent, malgré des habitudes de temporisation qui profiteront à ses adversaires,

14 décembre 1527 : « attenta la qualità de le persone et scandali, quali facilmente potriano occorrere... ». Il va sans dire que le mot de scandale a ici son sens religieux.

1. Ehses, *op. cit.* N° 19, p. 21. Consilium super causa Anglicana. Ceci semble être le compte rendu de la conférence du jeudi 26 mai 1528, car l'intervention de Simonetta est également relatée à cette date par Gardiner, et le pape avait dû demander à Pucci dès le début de formuler son opinion par écrit. « Si Sanctitas Vestra hoc declarabat, [*sic*] et de iure aliter esset et per appellationem seu alias super veritate declarationis Sanctitatis vestrae discuteretur et de iure contrarium esset, quod eadem Sanctitas vestra declaravit, Sanctitas vestra ab omnibus laceraretur et damnaretur, et per hoc scandalizaretur totus mundus... ».

2. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N° 5474.

3. *Ibid.*, N° 5477.

Clément VII fait preuve d'une véritable indépendance d'esprit. Que l'on mette en regard l'incroyable asservissement moral auquel Henri VIII a réduit ses serviteurs. Qu'un cardinal attaché à l'Église romaine, qu'un homme intelligent et cultivé comme Wolsey, ait pu, dans ses instructions à Gardiner et à ses collègues, se prosterner ainsi aux pieds de Henri VIII, voilà qui passe l'entendement. Il écrit aux ambassadeurs anglais le 6 avril 1529 de pousser le plus activement possible l'affaire du mariage du roi, affaire si importante, dit-il, « que pour nulle raison au monde elle ne souffre ni ne tolère retard ou délai, dans quelque état que soit le pape, en voie de guérison ou en danger de mort ». Le roi a fourni tant de bonnes raisons et de preuves en sa faveur, que sa Sainteté ne peut « in prosperis nec adversis », être légitimement ou honnêtement d'un autre avis... Comment sa Sainteté pourrait-elle, en équité ou en justice, refuser au roi la faveur qu'il demande, même en prétextant la maladie? « Son altesse le roi et son conseil connaissent mieux que personne cette affaire dans son entier, et c'est leur rôle de peser et de considérer plus profondément que tout autre toute chose qui s'y rapporte; or ils sont bien assurés de la vérité de ce qu'ils avancent, et son Altesse le roi n'a besoin d'autre chose, pour accomplir son devoir envers Dieu et son Église, que de faire approuver et déclarer cette vérité par celui à qui il appartient de le faire¹. » Henri VIII, voyant que l'on allègue contre lui l'existence du bref, et concluant que cette pièce est un faux, communique au pape « assez de présomptions et de preuves » pour le convaincre. « Si Sa Sainteté ne veut pas reconnaître ce qui est vrai... que fait-elle d'autre que de s'aider d'un vain prétexte pour refuser et dénier expressément justice? Et que le pape agisse ainsi en santé ou en maladie, on ne saurait en aucune manière tolérer une telle chose, dans une affaire de telle importance... Comment sa Sainteté le pape peut-il décharger sa conscience envers Dieu, si, vivant, il est la cause de tous les maux que produira son refus; ou si, mourant, il laisse une si grande cause dans un état de confusion, d'incertitude, et de perplexité, inu-

1. Burnet-Pocock, *op. cit.*, vol. IV, N° XXII, pp. 79 sqq. « Another part of your charge consisteth in expedition of the king's great and weighty cause of matrimony, whereupon depend so many high consequences, as for no earthly cause to suffer or tolerate tract or delay, in what case soever the pope's holiness of amendment or danger of life... And when the plainness of this cause is well considered... how may the pope's holiness, *ex aequo et justo*, refuse or deny to any Christian man, much less to a prince of so high merits... Because his highness and his council, who best know the whole of this matter, and to whose part it belongeth most profoundly to weigh and ponder every thing concerning the same, be well assured of the truth of the matter, needing none other thing but for observance of his duty towards God and his church, to have the same truth also approbate and declared by him to whom the doing thereof appertaineth... ».

quement parce qu'il aura manqué à son devoir?... Si Clément VII vit et qu'il s'amende, il agira de façon avantageuse pour lui et se justifiera; s'il est mourant, ce sera pour lui un acte nécessaire, méritoire et honorable. » Wolsey prie Gardiner et ses collègues de mener les choses rondement : « Sortez-nous de cette incertitude, afin que ce vertueux prince puisse voir son affaire bien mise en route vers le but qu'il cherche à atteindre; rien ne peut aujourd'hui, sur cette terre, apporter une plus grande joie à mon cœur ¹. »

Tel est le modèle auquel Gardiner, et tant d'autres après lui, se conformeront exactement; soumettant leurs esprits et leurs consciences à la volonté royale, poussant le loyalisme jusqu'à un complet aveuglement; preuve de l'extraordinaire prestige que pouvait exercer un Henri VIII sur ses contemporains, et du caractère tyrannique de sa domination. Mais ce qui frappe aussi dans la lettre de Wolsey, c'est le ton de hautaine condescendance, sur lequel le roi d'Angleterre et son ministre s'adressent au pape, lui conseillant avec une bienveillance en apparence paternelle, mais en réalité méprisante, de leur donner satisfaction, afin de rester en grâce auprès de Dieu et d'assurer son salut éternel. On pourrait voir en ceci l'orgueil du souverain puissant d'une nation prospère, son goût personnel pour la prédication sermonneuse, son inaptitude « insulaire » à sortir de lui-même. Mais on y reconnaît surtout l'influence d'un mouvement d'idées ancien et puissant, et qui n'est nullement limité à l'Angleterre. Celle-ci était alors beaucoup moins isolée du continent qu'elle ne le fut par la suite du fait de sa destinée religieuse particulière; elle faisait encore partie de cet ensemble moral que constituait l'Europe chrétienne du moyen âge. Aussi n'est-il pas étonnant que l'attitude de Henri VIII envers la papauté — et partant celle de Gardiner — ait copié d'assez près celle de François I^{er} et de Charles-Quint — toutes réserves faites d'ailleurs sur la différence des motifs qui faisaient agir le roi d'Angleterre

1. Burnet-Pocock, *op. cit.*, p. 80 : « His grace therefore seeing an untruth alleged... doth communicate unto the pope's holiness presumptions and evidences enough, and sufficient to inform the conscience of his holiness of the very truth : which then, if the same his holiness will not see..., what doth his holiness less therein, than under a right vain colour expressly refuse and deny the said justice, which to be done either in health or sickness, in a matter of so great moment, is in no wise tolerable. » P. 81 : « How may his holiness find his conscience towards God exonerate, if either living he should be cause of so many evils as hereof may arise; or dying, wilfully leave this so great a matter, by his only default, in this confusion, uncertainty and perplexity?... seeing that living and amending, it is of itself expedient and justifiable, and dying, it shall be an act both necessary, meritorious and honourable. » P. 88 : « Therefore for the reverence of Almighty God, bring us out of this perplexity, that this virtuous prince may have his thing sped to the purpose desired, which shall be the most joyous thing that this day in earth may chance and succeed to my heart. »

d'une part et les souverains du continent de l'autre. Si l'on met à part la passion de Henri VIII pour Anne Boleyn, on trouve des deux côtés bon nombre de traits communs : mêmes théories sur le gouvernement de l'Église, qui revient au prince et non au pape; même tendance à vouloir asservir le pouvoir spirituel, afin d'en faire l'instrument du pouvoir temporel. L'insolence de Gardiner à Orvieto et à Rome, sa manière de morigéner le pape au nom du roi, qui doit nécessairement avoir raison, même sur le terrain du droit canon, tout cela trouve son parallèle dans l'attitude de Charles-Quint, à peine deux ans auparavant, quelques mois avant cette guerre entre la papauté et l'Empire qui devait aboutir au sac de Rome.

Nous avons dit comment, à la suite de la bataille de Pavie, la domination impériale s'était appesantie sur l'Italie. Le pape ayant fondé la ligue de Cognac contre Charles-Quint, celui-ci songea à l'attaquer par les armes. Il prit conseil de savants canonistes pour savoir « jusqu'où et dans quelles circonstances, un Empereur devait obéissance au pape, ou était fondé à refuser le paiement des demi-annates, à déclarer la guerre au chef de l'Église, s'il y était provoqué ¹ ». Cependant le souverain pontife et l'Empereur échangeaient des messages de plus en plus irrités. En réponse au bref sévère du 23 juin 1526, Charles-Quint adressa à Clément VII un mémoire daté de Grenade, le 17 septembre, où il admonestait le pape dans les termes les plus violents : Clément VII, disait-il, « parlait un langage qui ne convenait pas au Pasteur de la Chrétienté, ni ne répondait à l'attachement filial que Charles avait toujours montré au pape et au Saint-Siège apostolique... A lui de réfléchir, si ses procédés actuels répondaient à son titre de Pasteur, s'il avait le droit de tirer l'épée, alors que le Christ avait prié Pierre de la remettre au fourreau; s'il pouvait affaiblir les forces de la Chrétienté et fortifier ses ennemis, les hérétiques... ». L'Empereur rappelait « les preuves de bienveillance qu'il avait données à Clément VII lorsqu'il était cardinal... Il est incroyable, disait Charles-Quint, que le vicaire du Christ sur la terre veuille s'approprier les biens de ce monde, au prix d'une seule goutte de sang, car cela est complètement contraire à la doctrine de l'Évangile... Le pape a détruit les moyens de défense du Saint-Siège, gaspillé le trésor de l'Église, et s'est élevé contre le Christ lui-même, pour la ruine de la Chrétienté. Le pape ne peut se justifier de ses actions, ni devant Dieu, ni devant les hommes; on voit clairement — s'il est permis de le dire — qu'il a provoqué le scandale et la destruction de la république chrétienne ². »

Dans une autre lettre à Clément VII, datée du jour suivant, l'Empe-

1. Pastor-Poizat, *op. cit.*, p. 267.

2. *Ibid.*, pp. 268-9.

reur mettait son propre rôle dans l'Église sur le même pied que celui du pape, sinon plus haut encore : « Puisque nous avons été tous deux, disait-il, établis par Dieu comme « deux grands luminaires », veillons à ce que le globe terrestre soit éclairé par nous ; que notre dissentiment ne fasse pas naître une éclipse ; songeons à fonder la république universelle, à mettre en déroute les barbares, à réprimer les sectes et les erreurs... Vous me trouverez entièrement prêt à tout cela : si je n'obtiens pas que vous vous y prêtiez, et si vous continuez à vous montrer disposé à la guerre, j'affirme solennellement que j'en appelle au concile, pour que nos dissentiments y soient tranchés ; et je demande aussi qu'il soit convoqué le plus tôt possible ¹. » Le 6 octobre, Charles-Quint s'adressait directement aux cardinaux du Sacré Collège. Il avait, leur disait-il, promis le concile aux princes d'Allemagne, à cause de sa « propension singulière » envers l'Église romaine. Il n'avait pu obtenir l'appui du pape, bien qu'il l'eût abondamment averti. « Je vous demande donc, dit-il aux cardinaux, que vous lui rappeliez les devoirs de sa charge, et l'exhortiez à la paix plus qu'à la guerre. S'il refuse de vous écouter, ou retarde encore le concile, je vous requiers de le convoquer aussitôt vous-mêmes ². » Charles-Quint, on le voit, n'est pas loin de se considérer ici comme le chef de l'univers chrétien. Certes, il ne saurait y avoir aucune comparaison entre son attachement véritable envers l'Église romaine et les motifs intéressés qui font agir le roi d'Angleterre. Il est clair cependant qu'en s'inspirant de l'exemple impérial, Henri VIII a pu donner le change à ses sujets.

Une fois Rome prise, l'Empereur songe sérieusement à se saisir, sinon du pouvoir spirituel, du moins du gouvernement de l'Église, en vue de la réforme des abus. Il se demande un moment s'il va laisser le pape demeurer dans la ville éternelle ou l'installer ailleurs pour mieux l'avoir en sa puissance ; il se décide enfin à laisser au Saint-Siège le caractère international que seule lui assure sa résidence à Rome, de peur que d'autres souverains ne créent des papautés rivales ; il lui paraît préférable d'utiliser pour ses fins propres une puissance

1. Edward Brown, *Appendix ad fasciculum rerum expentedarum et fugiendarum*, Londini, 1690, p. 685 : « Et cum à Deo simus ambo constituti veluti *luminaria duo magna*, demus operam ut per nos illustretur orbis terrarum ; neque per nostrum dissidium oriatur *eclipsis* ; cogitemus de universa republicâ, de profligandis barbaris, de sectis et erroribus comprimendis... Me quidem ad haec omnia paratissimum habebis : Quod si non impetrabo, et si bellator esse perges, ad *Concilium* me provocare testificor, ut in eo similitates definiantur ; et primo quoque tempore illud convocari pos-tulo. »

2. *Ibid.* : « His de rebus omnibus diligenter scripsi ad *Pontificem*, ac monui ut *Concilium publicum* indiceret. Quamobrem à vobis peto ut illum officii commonefaciatis, et ad pacem potius quàm ad bellum hortemini : quod si facere recusabit, vel diutius *Concilium* extrahet, vosmetipsi statim hoc ut indicatis. »

qui, tout en conservant une autorité universelle, reste assez faible pour se laisser aisément gouverner¹. En tous cas, il n'hésite pas, alors que le pape est encore en captivité au château Saint-Ange, à lui prescrire les mesures nécessaires pour la réforme de la Chrétienté et la destruction des hérésies. Il ordonne la réunion d'un concile². Il agit en tout point comme s'il n'accordait au pape d'autre fonction que l'administration de certains sacrements et la célébration de certains rites. Et François I^{er} n'est pas beaucoup moins exigeant. En août 1526, lorsque Clément VII l'appelle à son secours, il donne quelques « assurances générales de bonne volonté », mais exige pour lui-même le dixième des revenus ecclésiastiques français et, pour le chancelier du Prat, la dignité cardinalice³. Certes, l'Empereur, en prenant entre ses mains le gouvernement de l'Église, n'avait pas seulement en vue l'avantage de ses États; il désirait sincèrement l'intérêt de la Chrétienté; l'admonestation au pape que nous avons citée plus haut, n'était pas entièrement imméritée; et l'on ne saurait mettre exactement en parallèle les motifs qui faisaient agir Charles-Quint, et la passion strictement égoïste de Henri VIII pour Anne Boleyn. Mais ce qui importe ici, ce n'est pas que le roi d'Angleterre ait obéi à ses instincts sensuels, tyranniques et cupides; c'est que ses contemporains aient pu, sinon l'excuser, du moins se donner à eux-mêmes des excuses pour le suivre, précisément parce que son attitude paraissait semblable à celle des autres souverains et, que dans la confusion des idées, il était difficile de se rendre compte où était le véritable intérêt de la Chrétienté. Qui sait même si Gardiner et les autres traditionalistes n'ont pas pensé dès ce moment-là que l'orthodoxie, dont Henri VIII s'était déjà fait le défenseur, serait mieux protégée par un concert de souverains dominant leurs églises nationales que par une papauté affaiblie, bafouée et presque méprisable?

*
* *

Le procès de divorce à Londres est la dernière phase d'une lutte, celle qu'ont engagée Henri VIII et ses serviteurs dociles pour obtenir que Clément VII renonce à toute indépendance de jugement, et mette humblement son autorité à leur service. Par la suite, le roi songera à se passer du pape d'abord, puis à l'attaquer ouvertement. Pour le moment, il tient encore à le ménager, car l'opinion publique reste très favorable au souverain pontife, et ne saurait souffrir que l'on passe outre à sa permission pour faire violence à Catherine d'Ara-

1. Pastor-Poizat, *op. cit.*, pp. 337-8.

2. Pastor-Poizat, *op. cit.*, t. IX, p. 338.

3. *Ibid.*, p. 240.

gon. Aussi Henri VIII va-t-il faire de son mieux pour arracher aux deux légats une sentence conforme à ses désirs, avant qu'il soit trop tard et que Clément VII n'ait rappelé la cause à Rome. Gardiner va seconder ses efforts en qualité d'avocat du roi; et nous verrons avec quelle habileté il sait manier les idées, avec quel talent oratoire il sait les exposer. Nous sommes encore bien loin, certes, de ce qui sera à proprement parler, quelques années plus tard, sa pensée religieuse. Toutefois l'inconscience même avec laquelle il fait son métier de légiste et de canoniste explique pourquoi les Anglais attachés à la « vieille religion » ont été longtemps si peu capables de la défendre. Une inertie dangereuse les engourdissait alors, tandis qu'en cette affaire du divorce, un parti agressif, hardi, celui d'Anne Boleyn, celui des courtisans impatients de voir renverser l'ancien ordre établi et de s'enrichir des dépouilles de l'Église, faisait volontiers appel aux idées protestantes. En face de ceux-ci, les conservateurs sont divisés. Beaucoup d'entre eux, avec Fisher, se groupent autour de la reine, mais ils n'ont pas de chef suffisamment capable et se laissent manœuvrer facilement par leurs adversaires. Les autres, moins scrupuleux, éblouis par la majesté royale, refusent de s'avouer à eux-mêmes la gravité morale et la portée religieuse des questions posées. Ils s'acquittent consciencieusement de la tâche qui leur est assignée par Henri VIII, sans se rendre compte qu'ils ouvrent la porte au schisme et à l'hérésie. Dans ce sens, l'absence même de toute pensée religieuse vraie dans les plaidoiries de Gardiner est d'une importance capitale quant à l'avenir de la « vieille religion » : elle est le signe de cette léthargie dangereuse à laquelle l'ancien ambassadeur et ministre de Henri VIII fera plus tard allusion sous Marie Tudor, lorsqu'il répètera après saint Paul : « Hora est jam nos de somno surgere », c'est maintenant l'heure de sortir de notre sommeil¹.

Avant même qu'il arrivât à Londres, le procès, hâté par le roi, avait commencé le 31 mai. Le roi et la reine avaient été cités à comparaître à la première audience, le 18 juin; Henri VIII se fit représenter par Richard Sampson, doyen de la Chapelle royale, qui devait plus tard, aux côtés de Gardiner, batailler pour le pouvoir absolu des princes sur l'Église². Catherine d'Aragon vint en personne, mais ce ne fut que pour protester contre la juridiction des légats, et leur communiquer son appel au pape³. La cour s'ajourna jusqu'au 21, date à laquelle décision serait rendue sur l'appel de la reine⁴. Ce jour-là, les époux

1. Sermon du 2 décembre 1554. Quirini, *Poli Epistolae*, vol. V, p. 293. Voir vol. II de la présente étude.

2. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^{os} 5613, 5636, 5694.

3. *Ibid.*, N^o 5694.

4. *Ibid.*

royaux se présentent tous deux. La « protestation » de la reine est rejetée, les juges estimant ne pas devoir en tenir compte tant qu'aucun ordre venu de Rome ne leur retire leurs pouvoirs ¹. Une scène dramatique s'ensuit; Catherine d'Aragon se jette aux pieds de son mari et le supplie d'avoir pitié d'elle; puis elle quitte le tribunal pour n'y plus jamais reparaitre ². A partir de ce moment, les audiences vont se succéder, fréquentes. A travers la sécheresse des documents juridiques, on devine encore avec quels sentiments mêlés d'espoir et d'anxiété, dans quel état de tension nerveuse, les acteurs du drame en suivent les péripéties, trop lentes au gré des uns, trop rapides pour les autres. Le roi est dans une hâte fébrile, contient mal son impatience ³; il dissimule cependant, et se laisse aller à un hypocrite attendrissement après la supplication de la reine ⁴. Wolsey, tremblant pour sa puissance et pour sa vie, presse le mouvement tant qu'il peut. Sa partialité s'affirme dans les « directoria » qui règlent la procédure, et qui l'orientent dans un sens hostile à la reine ⁵. Campeggio se sent bousculé, et s'en plaint. Écrivant à Rome, il décrit le procès comme s'il n'y assistait qu'en spectateur impuissant : « Ils ont résolu de faire avancer le procès, dit-il... Ils font hâte avec une incroyable impatience... Ils ont le champ libre... Ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent ⁶. » « Ils », ce sont Wolsey et ses acolytes. « Nous allons à grandes enjambées, dit encore Campeggio, toujours plus vite qu'au trot; on ne peut trouver un moment pour respirer ⁷. » Les partisans du roi et de la reine s'affrontent en nombre, semble-t-il, à peu près égal; les amis de Catherine d'Aragon ne se gênent pas pour manifester leurs sentiments. Le public féminin fait une ovation à la reine, lorsqu'elle se jette aux pieds du roi ⁸. On sent que les serviteurs de Henri VIII jouent un jeu hasardeux, risquent le tout pour le tout. C'est dans

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5707, et Sanders, *Historia Schismatis Anglicani*, p. 32 : « Cûm appellationem legati non admitterent, nisi Regina scripto quodam Apostolico doceret, mandata ipsorum esse reuocata... ».

2. *Ibid.*, pp. 33-34 et *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5702.

3. Noter, dans les instructions de Henri VIII et Wolsey à leurs ambassadeurs en 1529, la constante répétition des mots « without tract or delay ». Burnet-Pocock, *op. cit.*, p. 88; Pocock, *Records*, vol. II, p. 594, et passim.

4. Burnet-Pocock, *op. cit.*, vol. I, p. 130. On pourrait toutefois faire quelques réserves sur la valeur de ce témoignage. Mais Sanders, *op. cit.*, p. 34 dit que Henri VIII avait fait semblant de céder à la reine : « Henricus vero qui tantum ne invrbanus videretur, ad temporis momentum precibus reginae assenserat... ».

5. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5695, art. 7, 8 et 9. Pocock, *Records*, vol. I, pp. 206-211.

6. *Ibid.*, N^{os} 5636, 5733.

7. *Ibid.*, N^o 5775.

8. *Ibid.*, N^o 5702. Cf. sur la popularité de la reine, la remontrance qui lui est faite par le roi à ce sujet (Pocock, *Records*, vol. I, p. 213).

cette atmosphère troublée et orageuse, où les incidents éclatent à chaque instant, que va se produire la tragique intervention de l'évêque John Fisher en faveur de la reine; principal épisode d'une joute de discours où Gardiner, au mépris de toute décence, malmènera cruellement son vénérable adversaire.

Il est clair que Fisher, quel qu'ait été son titre exact, avait assisté Catherine d'Aragon dès le début de la procédure, en qualité de conseiller et de défenseur. Il était question de faire appel à lui pour cela dès le mois d'octobre 1528¹. Il assista à l'audience du 21 juin 1529 comme « avocat et procureur » de la reine; il entendit le discours du roi, puis assura les juges qu'il avait en vue l'intérêt spirituel du prince en défendant la validité de son mariage; enfin il signifia au tribunal l'appel de Catherine d'Aragon, qui récusait les juges comme suspects de partialité². Il semble qu'il n'y ait pas eu de nouvelle audience avant celle du 28 juin³. Ce jour-là, le procès proprement dit commençait; on avait constaté l'absence de la reine, qui allait être déclarée définitivement contumace, lorsqu'à la surprise de tous, Fisher, saisissant la première occasion d'exprimer ses sentiments devant les juges, leur adressa la parole en termes solennels : « Il avait, dit-il, entendu le roi, à une précédente audience, prendre tous les assistants à témoin que sa seule intention était de faire triompher la justice et de se décharger du scrupule qu'il avait sur la conscience; invitant les juges et toutes autres personnes à aider de leurs lumières l'examen de la cause, parce que son esprit était dans le trouble et la perplexité. Lui, Fisher, ne pouvait, sur un tel ordre de son roi, qu'exposer publiquement ce qu'il avait découvert, en cette matière, après deux années de très diligente étude. Aussi, pour sauver son âme de la damnation, pour être fidèle à son roi, et pour accomplir, dans une affaire de telle importance, son devoir envers la vérité, il se présentait devant leurs révérendes seigneuries pour déclarer, pour affirmer et pour démontrer par des raisons efficaces que le mariage du roi et de la reine ne pouvait être dissous par aucune puissance divine ou humaine; et pour défendre cette opinion, il sacrifierait même sa vie. Saint Jean-Baptiste, ajouta-t-il, avait autrefois estimé qu'il ne pourrait mourir

1. *Letters and Papers*, vol. IV, II^e partie, N^o 4875.

2. *Calendar of Venetian State Papers*, vol. IV, N^o 482, cité par T.-E. Bridgett, *Life of Blessed John Fisher*, pp. 166-7.

3. Burnet-Pocock, *op. cit.*, vol. I, p. 131, parle d'une audience le 25 juin, audience à laquelle aurait été remis l'appel de la reine; mais nous savons par la lettre de l'ambassadeur vénitien ci-dessus citée que cet appel fut remis le 21. La remise du traité de Fisher devait avoir lieu tout naturellement lors de la première audience consacrée à l'examen juridique de la cause, les audiences précédentes n'ayant eu que le caractère de formalités ou de cérémonies.

plus glorieusement qu'en défendant le lien matrimonial, bien que ce lien ne fût pas alors aussi sacré qu'il l'est devenu depuis par l'effusion du sang de Jésus-Christ; et cet exemple l'encourageait à affronter d'une manière plus ardente, plus efficace et plus confiante, tous les périls, aussi grands, aussi extrêmes qu'ils fussent ¹. » Pour finir, l'évêque de Rochester remit aux légats un « livre » où il avait consigné ses arguments ². Nous avons montré ailleurs que cet ouvrage n'était autre qu'un petit traité conservé à la Bibliothèque de l'université de Cambridge; nous nous sommes servi pour cela d'une liste des documents versés au procès, qui se trouve dans les archives du *Public Record Office* ³. Il faut se rappeler que dès l'audience du 21, Henri VIII avait soumis aux juges le texte de la bulle de dispense de 1503, ainsi que six « objections » qui devaient en prouver la nullité, et dont Sanders nous a conservé la substance, sinon le texte ⁴. Fisher dut avoir communication de ces objections, et composer entre le 21 et le 28 juin cet écrit, — démonstration scolastique plutôt que plaidoyer, — dont il est nécessaire que nous donnions ici au moins le résumé ⁵. Après avoir exposé les faits de la cause, il énonce le problème qui se pose pour les juges : un divorce entre les deux illustres époux est-il licite? « Nous répondrons, dit-il, non par des lieux communs, ni par des arguties plus spécieuses que probantes, ni par de brillants et vides discours de rhéteurs, mais par des raisons solides et irréfutables ⁶ »; et il énumère ces raisons sous la forme de six « axiomes » :

« 1^o Il n'y a entre les deux parties aucun empêchement de mariage que le pape n'ait eu le pouvoir d'écarter.

2^o Puisque le pape a autorité pour écarter tout empêchement de mariage, il est hors de doute qu'il l'a fait par sa dispense.

3^o Une fois les empêchements levés, les deux parties ont été rendues capables de contracter mariage selon les lois habituelles.

4^o Les deux parties ont contracté mariage, et leurs noces ont été

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5732.

2. L'évêque de Bayonne, Jean du Bellay, écrivant à François I^{er}, dit que le livre avait été composé par Fisher « avec ses compagnons ». Mais il fait certainement erreur, car Campeggio et son secrétaire parlent tous deux d'un traité composé par Fisher seul. Cf. *ibid.*, N^{os} 5741, 5732, 5734. Il semble que la première partie du « livre » de Fisher ait contenu le texte même de son apostrophe aux légats. Voir plus loin, p. 119.

3. Cf. Pierre Janelle, *Obedience in Church and State*, Cambridge, 1930, pp. XVII-XX.

4. Sanders, *op. cit.*, pp. 34-35.

5. Cambridge University Library, MS. 1315 ou Ff. V. 25. Il est clair d'après le contenu de ce manuscrit qu'il constitue un premier exposé, donc le commencement de la discussion juridique du procès.

6. *Ibid.*, p. 1 : « id quod faciemus, non locis topicis, aut argutijs in speciem tantum probabilibus, alijsue bracteatis Rhetorum suasionibus, sed solidis et irreuincibilibus argumentis... ».

célébrées selon les rites et les cérémonies de l'Église, ainsi qu'il est notoire d'après le témoignage de beaucoup de nobles.

5^o Dieu, par le sacrement de mariage, a donné lui-même son assentiment à cette union, l'a consacrée et l'a confirmée par sa puissance invisible, et cela ne fait de doute pour personne.

6^o Cette union et ce nœud sacramentels, par lesquels Dieu a créé entre ces deux personnages un lien rendu légitime par la dispense, échappent à toute autre puissance qui voudrait les dissoudre¹. »

Nous ne possédons la démonstration de Fisher que pour le premier et le second axiomes — les suivants ne portent que sur des questions de fait, et ne donnent pas lieu à débat². Henri VIII n'avait d'abord fait valoir que les causes de nullité de la dispense de Jules II, afin que le document n'eût plus en lui-même aucune valeur. Un peu plus tard, lors de la seconde ambassade de Gardiner en Italie, il avait commencé à élever des doutes sur le pouvoir de dispense du pape dans le cas particulier de son mariage. Maintenant il s'engage à fond dans cette voie, et la discussion prend un aspect scripturaire. Le roi se fonde, pour condamner son union avec Catherine d'Aragon, sur une prescription du Lévitique, d'après laquelle il est interdit d'épouser la femme de son frère décédé : « *Omnis homo ad proximam sanguinis sui non accedet, ut revelet turpitudinem ejus... Turpitudinem uxoris fratris non revelabis : quia turpitude fratris tui est*³. » C'est à cet argument que répond le premier axiome. Fisher oppose immédiatement au Lévitique la prescription toute contraire du Deutéronome, dite loi du Lévirat : « *Quando habitaverint fratres simul, et unus ex eis absque liberis mortuus fuerit, uxor defuncti non nubet alteri; sed accipiet eam frater ejus, et suscitabit semen fratris sui*⁴. » On ne saurait,

1. Cambridge University Library, MS. Ff. V, 25, pp. 1-2 :

« *Primum axioma : Nullum inter has personas, de quibus jam agitur impedimentum fuit, quod Pontifex autoritate non potuit amoliri.*

Secundum : Pontifex quicquid erat obstaculj, per suam auctoritatem amouibilis, id ipsum haud dubie sustulit.

Tertium : Sublatis impedimentis, vtraque pars ad contractum, juxta matrimonij leges ineundum reddita fuit idonea.

Quartum : Contractum ab iisdem initum, nuptiasque juxta ritus et ceremonias ecclesiae fuisse celebratas multorum Nobilium testimonij clarissimum est.

Quintum : Deum eidem contractuj jure sacramenti suum assensum prae buisse, nexumque sacrasse et eundem inuisibilj suâ potestate corroborasse nemini dubium esse debet.

Sextum : Nexus igitur et nodus iste sacramentalis, quo Deus has personas ita legitimatas conjunxit, cuius alteri potestate indissolubilis euasit. »

2. Le manuscrit s'interrompt après la démonstration du second axiome.

3. *Lévitique*, XVIII, 6 et 16. Nous nous abstenons à dessein d'aborder la question du sens véritable de cet obscur passage.

4. *Deutéronome*, XXV, 5-6.

dit Fisher, admettre de contradictions dans l'Écriture; il doit y avoir quelque moyen de concilier les deux lois établies par Moïse. Celle du Lévitique doit se limiter au cas où il y a eu des enfants du premier mariage; celle du Deutéronome, au cas où il n'y a pas eu d'enfants. Or c'est justement d'une telle situation que nous avons aujourd'hui à juger. L'argument de Henri VIII est donc sans valeur.

Sur le second point, Fisher s'excuse de manquer de connaissances juridiques; mais il n'en affirme pas moins sa conviction que, de droit divin, l'assentiment du pape donne force et efficacité à quelque dispense que ce soit. Il réfute d'un coup toute l'argumentation qui s'appuie sur les défauts de la bulle. Ce n'est pas, dit-il, la bulle qui fait la dispense; celle-ci n'a pas besoin pour exister d'être confirmée par un écrit ou un sceau. L'assentiment du pape suffit; et cet assentiment, il est certain que Jules II l'a donné. Le bon sens de Fisher va droit au but; il perce d'un coup ce voile épais de subtilités juridiques, par lequel le roi et ses défenseurs masquaient la simple réalité des choses.

* *
* *

Gardiner fut chargé, en sa qualité d'avocat du roi, de donner la réplique à Fisher. Nous avons dit ailleurs¹ où il fallait chercher sa réponse : elle est contenue dans trois fragments manuscrits conservés au Public Record Office², et catalogués ensemble dans les *Letters and Papers*, qui ne donnent aucune indication sur l'auteur (vol. IV, III^e partie, N^o 5729, articles C, D, et M). Nous avons montré que C et M étaient de la main même de Gardiner, tandis que D est une simple copie de M faite par un scribe. Mais ce que nous avons omis de dire précédemment, c'est que les deux fragments C et M ne sont pas des ouvrages distincts. C fait suite à M, et tous deux ensemble réfutent successivement la profession de foi de Fisher, le premier axiome et le second axiome. La preuve par l'écriture, qui était un peu incertaine dans le cas de M, se trouve renforcée; car M fait corps avec C, et sur C il ne saurait y avoir de doute. On pourrait y ajouter encore la preuve par le style, où l'on reconnaîtra sans peine ce ton de Gardiner avocat, ce ton de rhétorique ampoulée auquel les « orationes » d'Orvieto et de Rome nous ont habitués.

Cependant le plaidoyer est placé par Gardiner dans la bouche du roi lui-même, qui s'y exprime à la première personne du pluriel³.

1. P. Janelle, *Obedience in Church and State*, pp. XVII-XX.

2. *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 129-229.

3. Voir le texte latin de ce préambule dans P. Janelle, *op. cit.*, pp. 2-8. Nous ren-

Nous savons que Henri VIII avait jugé suffisant de comparaître à la première audience. Il avait laissé à ses avocats le soin de le représenter aux audiences suivantes. On peut donc imaginer Gardiner empruntant un moment la majesté royale, et lisant devant la cour les paroles qu'il prête au souverain. Les motifs qui nous font agir, fait-il dire à Henri VIII, sont d'une entière pureté; nous n'avons rien fait de notre propre chef dans l'affaire du divorce; nous nous en sommes remis au jugement de l'Église. Nous n'aurions jamais pensé, ajoute le roi, qu'il pût se trouver quelqu'un pour dénigrer nos bonnes intentions; moins encore, que l'« évêque de Rochester dût soutenir contre nous une accusation moins convenable à sa vertu et à sa dignité, qu'à la haine, ou mieux à la fureur de mauvais citoyens et d'une multitude agitée par la sédition ». Voici quelques mois déjà, nous avons exposé nos raisons à cet évêque : « il les a approuvées, et jugées sérieuses et puissantes, assez du moins pour estimer que nous ne pourrions retrouver notre tranquillité d'esprit qu'en faisant appel au jugement de notre sérénissime seigneur le pape. » Et maintenant que celui-ci a reconnu lui-même tout le poids de la cause en mettant sur pied pour l'entendre un tel appareil judiciaire, voici Fisher qui vient mettre en face de tout cela, impudemment, son pauvre petit jugement personnel. « Jadis il pensait nos scrupules de conscience justifiés; s'il y avait en lui quelque constance, il ne viendrait pas y faire allusion aujourd'hui sous le nom d'arguties et d'arguments de rhéteurs. » Si vraiment il est arrivé par de longues études, comme il l'a dit, à se faire une opinion sur la justice de la cause, « il aurait dû venir nous en avertir en particulier, sans jamais se lasser, au lieu de la proclamer ainsi en public, avec une telle outrecuidance, pour le plus grand dam de notre réputation. S'il était un bon citoyen (Gardiner, en humaniste qu'il est, dit citoyen et non sujet), il aurait dû montrer sa fidélité et sa piété envers nous son prince, en défendant notre innocence contre les calomnies des méchants, et en venant au secours de notre conscience, qu'il voyait ainsi agitée. Enfin, il devait au Saint-Siège plus de respect et de pieux égards; le pape avait déclaré la cause fort obscure; il estimait fort nécessaire au salut de notre royaume qu'elle fût tranchée¹; il avait promis de s'en remettre en tout point au jugement des légats; Fisher aurait dû acquiescer à sa décision, au lieu de l'accuser publiquement de légèreté, en donnant la cause pour si facile, si transparente et si simple qu'il serait sot d'en faire seulement l'objet d'une

voyons à ce texte pour la justification de la traduction partielle que nous donnons ici.

1. Nous laissons ici subsister le double sens voulu de la phrase de Gardiner, qui confond tout exprès l'importance de la cause et la nécessité d'une décision favorable aux désirs du roi.

discussion »; il n'aurait pas dû anticiper sur le jugement, ni prescrire à Wolsey et Campeggio une procédure nouvelle¹.

« Mais c'est en vain, ajoute le roi, que nous demanderions à cet évêque d'agir comme il convient, alors que deux conseillers détestables possèdent et animent son cœur — à savoir une certaine arrogance immodérée, et une témérité trop confiante en elle-même. Quels autres sentiments pourraient inspirer ses paroles, lorsqu'il dit qu'il va mettre devant vos yeux et devant ceux de tous les hommes la vérité nue de cette cause, en s'aidant d'arguments solides et irréfutables, sans nulle couleur empruntée, ni ornements de style²; et qu'il défendra toujours cette vérité, et la défendra même jusqu'au milieu des flammes; et qu'il a aujourd'hui une raison plus juste de faire obstacle à la dissolution de ce mariage que saint Jean-Baptiste n'en avait jadis de tenir tête à Hérode. O paroles dépourvues de toute modestie, de tout sérieux... Comme si, seul parmi tous les hommes, l'évêque de Rochester possédait la sagesse, comme si seul il avait démêlé et mis en lumière la vérité sur cette cause! Et pourquoi ajouter qu'il est prêt à se laisser livrer aux flammes? il connaît notre clémence, le soin que nous avons de protéger la vérité, bien loin de l'opprimer. Enfin, combien injuste est cette comparaison, par laquelle il s'efforce de rapprocher sa propre cause de celle de saint Jean-Baptiste! Lui semble-t-il donc que nous jouions les Hérode, ou que nous allions tenter quelque crime proche de celui d'Hérode? L'impiété d'Hérode, ô juges, ne nous a jamais souri; et certes, nous le savons bien, ce qu'il faut condamner en lui, c'est qu'il avait épousé la sœur de son frère; la voix de l'Évangile nous le dit, et aussi la voix de saint Jean-Baptiste lui-même... Nous sommes toujours resté bien éloigné de la cruauté d'Hérode. Avons-nous jamais témoigné quelque sévérité à ceux qui nous ont paru être peu favorables à ce divorce? Ne les avons-nous pas plutôt accablés des plus hautes faveurs selon leurs mérites?... Que les propos malveillants de cet homme contre son prince soient son propre châtiement. »

Ayant ainsi fait valoir devant les légats la grandeur d'âme du souverain, Gardiner redevient avocat et entreprend, avec toutes les ressources de son esprit délié, la réfutation des arguments fournis par l'évêque de Rochester. Il fait un effort désespéré et, avouons-le, extrêmement habile, pour amollir les fermes contours de la démon-

1. Pierre Janelle, *op. cit.*, p. 16.

2. Gardiner cite ici le texte même du manuscrit de Cambridge; mais il y ajoute ce qui a trait à saint Jean Baptiste, et qui ne s'y trouve pas. Le manuscrit de Cambridge est donc incomplet; peut-être a-t-il été expurgé; peut-être aussi Fisher avait-il interrompu la lecture du texte écrit pour se lancer dans une improvisation. En tous cas il est clair que Fisher avait lu son livre d'abord, puis l'avait remis ensuite.

tration de Fisher, en l'enrobant d'arguments spécieux, qui puissent au moins faire naître le doute dans les esprits. Son plaidoyer est d'ailleurs confus, et visiblement composé en hâte pour les besoins du moment. Essayons d'en mettre en ordre les traits principaux. Les partisans de la reine, en opposant le Deutéronome au Lévitique, avaient mis Henri VIII dans un grand embarras. En effet, en s'appuyant sur le Lévitique, il avait cherché à réduire à néant toute l'argumentation fondée sur le pouvoir dispensateur du pape, en lui opposant l'autorité supérieure de la loi divine transmise par l'Écriture. Et voilà que l'Écriture elle-même se retournait contre les prétentions du roi ! Il fallait à tout prix démontrer aux légats que la règle du Lévitique était seule applicable dans le cas de Henri VIII. C'est à quoi va s'employer Gardiner. Il affirme d'abord avec force l'autorité suprême de l'Écriture. Lorsque le salut éternel de l'homme est en cause, dit-il, on doit rechercher la vérité dans la parole de Dieu, car notre raison est trop incertaine ; « la conscience ne donne son acquiescement qu'à la seule parole de Dieu ¹ ». Or l'Écriture est favorable à la thèse du roi. Il est faux de dire, avec Fisher, que la loi du Lévirat garde aujourd'hui toute sa valeur. Elle n'a eu qu'un caractère provisoire, et seule la règle du Lévitique possède une force permanente.

D'abord, est-il bien question, dans le Deutéronome, d'un frère au sens habituel du mot ? « Frère » peut signifier bien des choses, peut se rapporter, selon les cas, à des personnes unies par des liens bien différents : « natura, cognatione, gente, affectu ² ». Dans le Lévitique, c'est le premier sens qui s'impose ; dans le Deutéronome, c'est le second, et « frère » y signifie « homme de la même tribu ». Il est simplement enjoint à une veuve de ne pas sortir de sa tribu pour se remarier ³. Accordons toutefois à Fisher que, dans le Deutéronome, « frater » signifie « germanus ». Il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas ici règle absolue, mais prescription facultative. Si l'on était obligé d'épouser la femme d'un frère décédé, on pourrait avoir à contracter d'étranges mariages, par exemple à épouser successivement la mère et la fille ⁴. On ne doit le faire que dans le cas où la veuve est restée « intacta et integra ». C'est d'ailleurs ainsi que les anciens Égyptiens interprétaient cette règle, puisqu'ils l'admettaient lorsque le premier mariage n'avait pas été consommé. Gardiner parle ici d'après le droit civil, qui fait allusion à cette pratique en la rejetant. En outre, dit-il,

1. *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 203b-204a : « In solo autem verbo dei conscientia acquiescit. »

2. *Ibid.*, fol. 181a.

3. *Ibid.*, fol. 181b-182b.

4. *Ibid.*, fol. 183b-184a.

5. *Ibid.*, fol. 185 a-b.

l'Écriture ne contient aucun exemple certain d'union d'un frère avec l'épouse « germani fratris ».

Mais prenons, dit Gardiner, la question de plus haut. On peut distinguer, d'après saint Thomas, deux catégories d'obligations, conformes les unes à la règle de la raison, les autres à la règle de la loi. C'est ce qu'entend aussi le philosophe quand il sépare le devoir moral (*debitum sive justum morale*) du devoir légal (*debitum legale*). Mais le devoir moral se divise lui-même en trois genres. Certains actes sont nécessaires à l'ordre de la vertu, qui ne peut exister sans eux; ils sont prescrits d'une manière absolue. D'autres sont simplement utiles à la conservation de la vertu; ils sont habituellement bons, mais peuvent devenir mauvais. Enfin, il en est d'autres encore dont le caractère dépend uniquement des circonstances ¹. Or la loi du Lévirat fait partie du deuxième genre, sous une forme renversée il est vrai; habituellement mauvaise, elle est devenue bonne par l'effet de certaines causes particulières. Il est, en effet, bien des cas, comme en témoigne l'Écriture, où Dieu a excusé des crimes commis par les Juifs : tels le meurtre de l'innocent Urie par David, de l'innocent Naboth par Achab, crimes que ne justifiait pourtant aucune nécessité ². Divorce, polygamie, circoncision, sacrifices, tout cela était permis et même prescrit dans Israël, jusqu'à ce que le Christ vînt l'interdire. Mieux encore, dans les premiers temps, toute espèce de fornication était autorisée, car il fallait que chaque homme eût des enfants. C'est du moins ce que dit saint Ambroise, qui va jusqu'à excuser les filles de Loth. Comment s'étonner alors que le Deutéronome ait ordonné une pratique à laquelle répugnent la loi naturelle, la loi divine, et la simple pudeur humaine ³ ?

L'ancienne loi était imparfaite. C'est pourquoi elle a été abrogée par la nouvelle; et Gardiner de citer les Pères, saint Jérôme, saint Augustin, qui viennent ici, en affirmant la supériorité du Nouveau Testament, soutenir les prétentions de Henri VIII ⁴. Et pourtant les apôtres eux-mêmes ont relâché dans certains cas la rigueur de leurs prescriptions. Ils ont permis le mariage, bien qu'à dire le vrai il ne soit que fornication, d'après la règle de la vertu; car s'il était bon en lui-même, Dieu n'aurait pas promis une couronne à ceux qui s'en abstiennent ⁵. Les hommes ne se sont approchés de l'idéal de la perfection que par un développement progressif. Les mariages entre frères et sœurs ont été proscrits les premiers, après ceux de Caïn et d'Abel; puis

1. *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 189-b190a.

2. *Ibid.*, fol. 206b-207a.

3. *Ibid.*, fol. 208b-209a et 207a.

4. *Ibid.*, fol. 194b.

5. *Ibid.*, fol. 192b-193a.

la polygamie a été interdite; et enfin le mariage lui-même aurait été banni, n'était la faiblesse humaine, dont il a fallu tenir compte¹. Ainsi donc Dieu s'inspire de considérations d'opportunité pour modifier ses propres lois, et tolère des choses honteuses plutôt que de mettre en danger la foi et la charité. De deux maux il préfère le moindre. C'est sous ce jour qu'il faut envisager la loi du Lévirat. Moïse a toléré le mal pour éviter des inconvénients certains². Il a voulu empêcher le remariage des veuves avec des « alienigeni » ou des « allophili », des gens d'une autre race ou d'une autre croyance; et ainsi maintenir la foi et la charité mutuelle dans Israël. Mais ceci ne valait évidemment que pour les Juifs et ne s'applique pas aux Gentils³. Le Lévirat n'est pas obligatoire pour des chrétiens; il doit même leur faire horreur. Telle est l'idée maîtresse du plaidoyer de Gardiner, dans sa première partie du moins.

Tout argument, il est vrai, qui porte contre l'ancienne loi dans son ensemble, porte aussi bien contre chacune de ses parties, quelle qu'elle soit; et Gardiner sent le danger. Il s'efforce donc de fournir des raisons positives en faveur de la loi du Lévitique, aussi bien que des raisons négatives contre le Deutéronome. La première, dit-il, a pour elle l'Évangile, qui s'oppose par tout son enseignement au plaisir des sens. Quant à la seconde, les Juifs eux-mêmes n'y attachaient pas grande importance, car ils n'imposaient à celui qui la violait d'autre peine que de se voir retirer sa chaussure⁴. L'Évangile a détruit la loi du Lévirat, et c'est ainsi qu'en juge la tradition de l'Église. Ici les Pères apparaissent à nouveau, mais Gardiner, qui fait grand étalage de leurs noms, s'abstient de préciser en quoi consiste leur témoignage. Saint Ambroise, dit-il, n'était pas un sot — comme Fisher voudrait le faire croire — ni saint Augustin, qui fit consulter les théologiens romains sur la loi du Lévitique; ni Walden, qui défendit cette loi contre Wicliffe. « Fisher nous demande de croire que lui seul et Wicliffe y ont vu clair. » Tous les autres — c'est l'expression qu'il emploie — cherchent de la laine sur le dos des ânes; nous aussi par conséquent (n'oublions pas que c'est toujours Henri VIII qui est censé parler) qui sommes en quête de la vérité, afin que notre âme ne soit point en danger⁵.

Fisher prétend qu'un concile général pourrait rétablir la loi du Lévirat. « O le sage Solon! Et pourquoi donc les conciles et les saints

1. *Stata Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 193b.

2. *Ibid.*, fol. 192a.

3. *Ibid.*, fol. 196b-197a.

4. *Ibid.*, fol. 203a.

5. *Ibid.*, fol. 204b-205a. « Solus Roffensis et Wiclefus harum legum virtutem prospexisse credamus. » Phrase incorrecte, comme beaucoup d'autres dans ce manuscrit.

synodes n'ont-ils pas demandé conseil à ce Lycurgue, pour apprendre de lui à établir des lois nouvelles et à rétablir les anciennes? » Il veut donc donner force à nouveau à ce que « tous les pontifes et les grands personnages de toute l'Église ont condamné comme un crime et une impiété. Ce n'est pas ton Duns Scot qui t'a appris cela, dit Gardiner à Fisher. Car il est impie, d'après lui, qu'une autorité humaine oblige qui que ce soit à faire l'opposé des préceptes évangéliques. » Le Christ et saint Paul ont parlé en faveur de la chasteté; et si l'Église devait, sur le conseil de Fisher, rétablir la loi du Deutéronome, on pourrait dire qu'elle a péché contre l'esprit¹.

Voici la réfutation du « *primum axioma* » presque achevée. Restent à éliminer les deux derniers arguments de Fisher. Tout d'abord, l'évêque de Rochester prétend que la loi du Lévirat existait en puissance dès le temps du Lévitique et que les Juifs s'y conformaient dès lors. Il cite l'exemple de Juda et de ses deux fils dans la Genèse². Gardiner conteste cette affirmation, sans fournir de preuves, ni sans s'apercevoir, semble-t-il, qu'il se contredit : le mariage avec la veuve d'un frère décédé était, dit-il, lourdement puni jusqu'à ce que Dieu le tolérât³. Un dernier argument, plus redoutable encore, de Fisher va donner à Gardiner l'occasion de prendre, sur un point de théologie, une position qu'il gardera par la suite dans ses ouvrages apologetiques. L'Esprit Saint, dit Fisher, doit avoir connu dès le début la somme de la loi, et par conséquent le Deutéronome était inclus dans le Lévitique⁴. Il conviendrait mieux, répond Gardiner, à des Péripatéticiens qu'à des chrétiens, de dire que « Dieu agit par nécessité », et que « tout ce qu'il peut et sait, il doit le faire sur l'heure ». S'il en était ainsi, pourquoi Dieu n'aurait-il pas fixé dès le début, d'une manière complète, les lois du mariage ou de la propriété? « Certes, l'Esprit Saint observe en tout, selon son indicible sagesse, l'ordre parfait des choses et des temps. Et lorsqu'il établit des lois, il agit pour le mieux des intérêts de notre salut : tantôt il expose entièrement sa volonté, afin de nous l'enseigner, tantôt il nous la cache, afin de nous éprouver et d'essayer nos forces; et tantôt il s'adapte

1. *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 225a, « Ergo generale inquit concilium potest de nouo preceptum deuteronomicum constituere ac velut restaurare. O prudentem Solonem. Et cur non istum licurgum summi pontifices et sacrosancte synodus (sic) in consilium jamdudum adhibuerunt vt per istum discerent nouas leges condere ac veteres instaurare. » « Quod omnes pontifices et vniverse ecclesiae proceres quasi scelus et impietatem damnauerunt... Non id te docuit tuus Scotus... Is enim palam pronuntiat impium esse vt quis auctoritate humane (sic) obligetur ad oppositum euangelij consilij. »

2. *Ibid.*, fol. 226a. Cf. Genèse, XXXVIII, 8.

3. *Ibid.*, fol. 226b.

4. *Ibid.*, fol. 227a.

à notre infirmité et exige beaucoup ou peu, selon que nous-mêmes pouvons fournir beaucoup ou peu. » Dieu s'est mis à la mesure de notre capacité, en établissant, puis en supprimant la règle du Deutéronome. Allez-vous lui réclamer des comptes? demande Gardiner à Fisher. En proclamant la valeur permanente du Lévitique, et la nullité du mariage de Henri VIII, nous sommes du côté de Dieu, nous sommes du côté de la vertu¹.

* * *

Le caractère hâtif et peu coordonné du plaidoyer de Gardiner se manifeste dans la réfutation du « secundum axioma ». Il n'est plus ici question de mettre l'Écriture en opposition avec la Papauté. Gardiner se montre résolument conservateur quant à la juridiction et à la puissance papales. Il ne conteste pas le pouvoir qu'a le souverain pontife d'accorder des dispenses à sa guise. Il l'affirme même avec force à plusieurs reprises. Mais il s'attache à réfuter la septième des « conclusiones » de Fisher, à savoir qu'il est certain que Jules II a consenti à donner la dispense demandée par les souverains anglais. Cela paraît vrai, répond Gardiner; encore ne suffit-il pas qu'un assentiment se manifeste pour qu'il soit réellement donné; il faut qu'il s'exprime dans les formes voulues, et qu'il ne soit pas vicié dans sa nature même par des causes qui lui ôtent son véritable caractère. Sur le premier point, l'avocat de Henri VIII admet qu'en toute affaire humaine, le « consensus vel assensus » est l'élément principal des actes juridiques; mais puisqu'il n'est pas connaissable dans sa réalité abstraite, il faut bien qu'il s'exprime par des « signes extérieurs² ». S'il est vrai par exemple que le consensus fait la force du lien matrimonial, il n'en est pas moins vrai qu'il doit, pour être valable, se manifester sous une forme matérielle, et non sous une forme matérielle quelconque, mais sous certaines formes prescrites : « Si l'on cherche à détruire le mode, la forme, la procédure, depuis longtemps employés pour l'expression d'un consentement, on plonge les mortels dans la confusion et le chaos, on arrache aux hommes ce qui fait l'essence même de l'ordre³. » De même pour la communion et le baptême;

1. Public Record Office, *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 228b-229a. « Deum necessario agere... quidquid potest et scit debeat statim facere... Certe spiritus dei iuxta ordinatissimam rerum ac temporum distributionem omnia pro suo inenarrabili consilio moderatur /Et quid hominum saluti potissimum consulat dum leges condit interdum singula plene explicat vt doceat interdum reticet vt nos nostrasque vires exercent interdum sese nostre infirmitati attemperat et magna magnis/minora minoribus mandata accommodat. » La phrase a été imparfaitement transcrite par le copiste. On peut rapprocher ce passage de tous ceux où Gardiner s'élèvera par la suite contre la « mere necessity » de la prédestination.

2. *Ibid.*, fol. 131b.

3. *Ibid.* : « Modum, formam, et rationem consensus exprimendi antiquitus recep-

de même aussi pour la dispense de Jules II : « Une hostie qui n'est pas constituée de la matière qu'il faut n'est pas valablement consacrée; et semblablement si la forme matérielle de la dispense n'est pas celle qui convient, le pouvoir de lier et de délier que le pape tient d'en-haut, se trouvera en défaut¹. » De sorte qu'en fin de compte, pour savoir si le consentement du pape a été donné, c'est de la forme et non du fond que l'on jugera : manière élégante de remettre tout en question, de reléguer à l'arrière-plan toute considération d'équité, et de faire dépendre le sort du procès de ces arguties dont Fisher avait voulu faire table rase.

Pendant Gardiner abandonne un instant la voie dans laquelle il vient de s'engager. Admettons, dit-il, que la forme importe peu, et que le pape puisse dispenser sans qu'il soit besoin de preuve écrite. Il n'en faut pas moins rechercher si l'assentiment qu'il donne est valable en lui-même. Or cet assentiment n'est jamais accordé d'une manière absolue et abstraite, mais dans certaines circonstances et pour certains motifs particuliers. Dans le cas présent, il y a lieu d'examiner ces motifs de près. En effet, comme le pape ne peut évidemment se mettre en opposition avec la loi de Dieu, chacune de ses décisions, pour être effective, doit être motivée « *ex justa causa* ». Donc, s'il n'y a pas eu de juste cause, il n'y a pas eu en réalité d'assentiment papal, et la dispense tombe. Or Jules II avait permis le mariage du jeune Henri pour la raison même que le roi son père avait mise en avant, c'est-à-dire dans l'intérêt de la paix entre l'Angleterre et l'Espagne; « mais la paix était déjà solide et affermie, et aucun indice sérieux ne faisait prévoir qu'elle dût être violée² ». Au reste, un tel motif n'est pas prévu dans les canons de l'Église. On y voit bien des dispenses de ce genre accordées pour le bien de la foi : ainsi tel Juif converti a pu, après sa venue au Christianisme, conserver comme épouse la femme de son frère décédé, avec l'autorisation du pape. Mais on n'a rien prévu de semblable en vue de faire régner la charité entre les hommes, qui se manifeste par la paix. Au reste, la permission accordée aux Juifs n'est qu'une tolérance; on ferme les yeux sur une infraction à la loi déjà commise, dans l'intérêt de ce bien suprême qu'est une conversion au christianisme; mais, après leur conversion, les Juifs doivent s'en tenir à la règle pour tout nouveau mariage. De même on

tam qui conuelleret conatur magnum confusionis chaos mortalibus inferret ipsumque ordinem ab hominibus tollit. »

1. *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 132b-133a : « Alioqui vero ijs deficientibus non magis absurdum fuerit dicere potestatem illam datam desuper ad soluendum et ligandum deficere debere quam consecratam non esse hostiam que ex debita materia non consistit. »

2. *Ibid.*, fol. 134a-135a : « que iam firma manebat et solida, nullum sue violationis timorem ostendens qui iustus et non omnino vanus dici debeat. »

pouvait admettre que la dispense fût accordée à Henri VII, si elle avait pour but d'obtenir la paix, mais non pour entretenir une paix qui déjà existait¹. Et Gardiner de citer saint Paul, et l'Apocalypse, et saint Jérôme, pour prouver qu'à des situations différentes s'appliquent des remèdes également différents. Le pape Nicolas a bien accordé dispense de mariage aux princes impubères, mais uniquement en cas de « nécessité » et pour éviter le risque de guerre. Si une telle dispense valait, non seulement pour créer, mais aussi pour conserver la paix, la cause invoquée existerait dans tous les cas; l'exception deviendrait la règle, et les enfants des rois se marieraient comme bon leur semblerait. La bulle elle-même fait foi qu'un premier mariage — celui du prince Arthur — avait établi entre l'Angleterre et l'Espagne des relations amicales que rien n'était venu troubler depuis. Donc Jules II s'est donné à lui-même un démenti².

« Mais, ajoute Gardiner, peut-être le révérend évêque raisonnerait-il comme ceci : c'est au pape de juger quelle cause est suffisante, quelle cause ne l'est pas; c'est à lui d'apprécier la raison pour laquelle il relâche les lois de l'Eglise, tout à fait ou en partie; et il n'est pas vraisemblable qu'il agisse avec témérité, alors que ses décisions empruntent leur force au Seigneur son Dieu. C'est à celui-ci qu'il rendra compte de ses actions. A Dieu de voir s'il a bien ou mal fait; nous autres, acceptons son autorité. Le pontife a jugé, il a examiné la cause, que cherchons-nous de plus? Si, une fois la grâce accordée, nous nous enquérons des motifs et des circonstances, que faisons-nous d'autre que de nous révolter contre cette puissance, qui juge tous les hommes et ne doit être jugée par aucun homme? Certes, répond Gardiner à son interlocuteur imaginaire, ce sont là des arguments sérieux et d'un grand poids, et sans doute il semblerait bien hardi de se demander jusqu'où le pape a le droit de juger; et l'on se mettrait dans son tort en exigeant qu'il expliquât le pourquoi de ses actions. Mais sur quelle base il appuie son jugement, d'après quelle vérité il veut qu'on l'apprécie, voilà ce qu'il n'est pas absurde de rechercher. Tâchons donc de savoir si le pontife a examiné la cause sous toutes ses faces. Et en effet dans un tel cas, il ne juge pas en fait, mais seulement en droit... Dans la mesure où le pontife a effectivement jugé, que sa décision reste inébranlée », mais nous restons libres de contester les faits sur lesquels il s'est appuyé³.

1. *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 135a.

2. *Ibid.*, fol. 135b-140a.

3. *Ibid.*, fol. 141b : « At, inquiet forte reverendus pater, que causa sufficiat que non sufficiat, iudicium est pontificis; assentientis illius est ex causa, remittere et relaxare; ex eiusdem arbitrio pendet cause approbatio; quem non est verisimile quicquam temere fecisse quicquam suo domino stat aut cadit, et reddi-

Le maintien de la paix n'était pas un motif suffisant; en outre, sur plusieurs points, la supplique adressée par Henri VII à Jules II était contraire à la vérité : le pape a été surpris, il y a eu « subreptio » ou « obreptio ». Le bas âge du prince Henri n'était pas mentionné, bien qu'à lui seul il exigeât une dispense; et le pape devait tout naturellement penser qu'il était question d'un adulte. Mais, dira-t-on, il ne s'agissait alors que de fiançailles, et le mariage ne devait avoir lieu qu'au moment où les futurs époux auraient l'âge suffisant. Peu importe, répond Gardiner; ce qui est vicié dans une de ses parties l'est dans toutes ses parties : « ce qui, dès le début, a manqué de solidité, ne peut être affermi par aucun laps de temps¹. »

Continuons. Certes, il appartient au pape de distinguer entre une cause bonne et une cause mauvaise, et de décider s'il se rendra ou non aux prières qui lui sont faites². Mais s'il accorde une faveur, c'est évidemment parce qu'elle lui a été demandée. Le motif qui justifie la dispense, c'est le désir exprimé par le postulant. Si ce désir n'a pas été réellement éprouvé, la dispense cesse d'être motivée, et par conséquent d'être valable. Or nous pouvons montrer, dit Gardiner, que dans l'affaire qui nous occupe le principal intéressé, Henri VIII, n'a jamais rien souhaité de pareil. Certes, nous ne pouvons avoir la prétention de pénétrer jusqu'au fond de son âme. « Dieu seul peut scruter les cœurs et les reins... Ne nous troublons pas lorsque nous entendons dire que [sur le fond des choses] l'Église est trompée, et qu'elle nous trompe; que le juge décide d'après des allégations et des preuves, non d'après la conscience des parties; que nous y voyons trouble, si nous essayons de connaître vraiment les âmes. L'Église vénère bien des saints en ce monde, qui sont réprouvés par un juste jugement de Dieu et qui subissent en enfer le châtement mérité par leurs crimes³. » Mais si nous ne pouvons connaître les intentions vraies des hommes, nous devons en juger par des « signes extérieurs », tels que le discours, les manières d'agir, l'expression du visage. Or le signe extérieur qui

turus est de factis rationem; bene an male fecerit deus viderit; nos eius auctoritati acquiescamus /Iudicavit pontifex causamque probavit, quid amplius querimus /Si post datam gratiam in causam, in circumstantias inquiris, quid aliud quam supreme potestati dissidis, que iudicat omnes et a nemine iudicatur. Gravia sunt ista magnique ponderis et quatenus se porrigat pontificis iudicium durum fortasse fuerit dubitare /nec recte illi obijcitur cur ita facis /Qua vero in parte iudicium suum sustinet (sic) et ex veritate velit estimari, ibi non est absurdum quid ni sit animadvertere. Ergo enim considerandum est an pontifex de omni parte cause iudicavit (sic) /Neque enim de factis iudicat Pontifex quum causam probat scilicet de iure/. » Nous avons complété la ponctuation très défectueuse.

1. *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 143a-148b : « (il ne se peut que) quod semel ab initio non constituit vlllo temporis cursu possit firmari. »

2. *Ibid.*, fol. 149b.

3. *Ibid.*, fol. 152b.

permet de déterminer le plus sûrement la valeur d'une parole, c'est l'âge de celui qui la dit. Ainsi des vœux religieux prononcés trop tôt sont tenus pour nuls. De même, dans le cas de Henri VIII, on peut prouver qu'à l'âge de douze ans il ne désirait pas réellement épouser la femme de son frère; du moins cela est vraisemblable, et en telle matière, « quod est verisimile habeatur pro vero ¹ ». Imagine-t-on un jeune homme de douze ans qui désire déjà contracter mariage et, qui plus est, avec une jeune femme de beaucoup son aînée, et précédemment « cognitam a viro »? Mais ce n'est pas tout : il recherchait cette étrange union, nous dit-on, en vue de la paix. Avait-il donc le discernement nécessaire pour apprécier la valeur d'un tel motif? Savait-il seulement ce que c'est qu'un traité de paix? Les jeunes gens sont légalement inaptes à contracter un engagement quelconque, notamment en mariage, mais aussi en ce qui concerne tout acte juridique. En outre, ils sont naturellement portés au mal : l'Aréopage n'a-t-il pas condamné à mort, et avec raison, un enfant qui se plaisait à crever les yeux des animaux? Chez les jeunes gens, le péché originel fleurit librement; la raison n'est pas encore là pour le corriger. Comment donc un jeune homme aurait-il pu soupçonner la valeur de la paix? Sur ce point, il est clair que la pape a été trompé ².

Gardiner intercale ici, dans sa démonstration, un discours qu'il prête à l'évêque de Rochester, et qui jette un jour très vif sur la position prise par le principal défenseur de la reine : « Mais, nous dit le révérend évêque, le pontife a voulu, les parents des époux ont voulu, tous ont uni leurs volontés et, le faisant, ils avaient qualité pour le faire. Comment donc alors la chose n'aurait-elle pas son effet? Il s'agit ici d'une loi divine, d'un grand sacrement. Au diable toutes ces subtilités d'avocats. Que cette cause royale ne soit pas traitée comme s'il s'agissait de la populace. C'est l'équité qui doit prévaloir et s'établir. Que nous importe ce qu'un scribe a pu mettre ou omettre du sien sur un document? La dispense a été accordée, et voilà qui termine l'affaire. Pourquoi donc le pape aurait-il cherché à tromper les princes, ou les princes le pape? On a agi de bonne foi des deux côtés. Il est entièrement injuste de chercher maintenant des obstacles dans la lettre de ce qui a été écrit, et d'embrouiller l'essentiel de la chose à l'aide de ce qui veut simplement en faire foi plus amplement ³. »

1. *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 154b.

2. *Ibid.*, fol. 155b-156b.

3. *Ibid.*, fol. 160b-161a : « At inquit Reuerendus pater voluit pontifex voluerunt parentes omnium (sic) voluntatem concursus fuit qui voluerunt autem potuerunt /qui fit igitur vt res non sortiatur effectum. Agitur inquit hic id iure diuino de magno sacramento /facessant omnes iste cauillationes forenses /Sit regia causa a plebeis distincta /valeat atque obtineat quod equum est /Quid scriba posuerit de suo quid ve omiserit pretermittamus /finis fuit impetratio dispensationis /Nulla fuit

Voilà qui est bel et bon, répond Gardiner, mais quand on plaide un procès, il ne s'agit pas de mêler le ciel et la terre. Tout ceci n'a rien à voir avec la justice de la cause — la justice entendue dans un sens humain, c'est-à-dire le droit : « cette justice que les hommes doivent rechercher selon une règle certaine et prescrite, que l'on ne saurait adapter aux griefs particuliers de tel ou tel. On n'a pas à se plaindre, lorsque la loi déclare coupable un homme qui est en réalité innocent. Si, dans tel cas particulier, un individu est lésé par la loi qui vaut pour tous, nous ne devons pas trouver cela injuste ou insupportable... » Les juges ne peuvent faire descendre Dieu du ciel, pour qu'il leur fasse connaître le secret des cœurs. Ils sont bien forcés de s'en rapporter aux preuves matérielles, à la lettre des écrits. Si l'on commence à parler de ce que les scribes ont ajouté du leur, quelle foi accordera-t-on aux documents ? La charité est bonne dans les rapports entre particuliers ; mais lorsqu'il s'agit d'un tribunal comme celui-ci, on ne pourra trouver mauvais qu'il s'en tienne à la « justice » — à moins qu'on ne soit de ces gens qui rejettent l'autorité de l'Église¹.

Après quelques autres considérations, Gardiner aborde enfin son dernier point : le prince Henri, ayant atteint l'âge de la puberté, a rompu les fiançailles qui avaient été contractées en son nom². Ce faisant, il a également renoncé à la dispense, qui ne pouvait être valable sans son consentement. Or une faveur à laquelle on renonce perd son effet une fois pour toutes, même au cas où l'on reviendrait sur sa décision. Et de toute manière, du moment que le mariage ne plaisait plus au prince, la cause même de la dispense disparaissait ; or, lorsqu'il s'agit de relâcher l'application d'une loi aussi importante, une cause absolument urgente et évidente est requise. Il n'y a donc pas de doute possible ; d'une part le pape a été surpris ; d'autre part la dispense a perdu sa force : raisons qui toutes deux empêchent de soutenir la validité de la bulle³.

Ainsi s'achève, sans conclusion, ce plaidoyer sans méthode. Quel en fut l'effet immédiat, nous n'avons pu le découvrir. Le manuscrit

causa cur pontifex principes aut principes pontificem fallere debuissent /vtrinque bona fide acta est res /quam iniquissimum sit scriptis aut literis impediri et quod ad vberiore testationem datum est id vnum rem gesta (sic) intricare; bulla que ad rei confirmationem data fuit etiam nisi ad perpetuam rei memoriam minime necessaria... » Nous avons complété la ponctuation.

1. *State Papers*, vol. 54, fol. 161a-b : « iusticiam inquam quam homines sequi oportet ad certam prescriptamque normam, non hominum querimonias (sic) attemperandam; frustra apud homines conquerimur innocentes esse nos (sic) quos leges nocentes esse iudicarunt /Quod in vniuerso prescriptum est omnibus videri debeat etiam si vnum aliquo casu leserit non iniquum aut certe ferendum. » (Ponctuation complétée).

2. *Ibid.*, fol. 162b. Allusion à la « protestation » du prince.

3. *Ibid.*, fol. 163a-b.

en fut communiqué à Fisher : et l'avocat de la reine écrivit en marge ses annotations, où se reflète son honnête bon sens, mais sur lesquelles nous n'avons pas à nous étendre ici. On sait comment le cardinal Campeggio trompa les espérances de ceux qui menaient si rondement le procès : à la fin de juillet ¹ il mit le tribunal en vacances, selon la coutume romaine, jusqu'au mois d'octobre. Il voulait sans doute gagner du temps et laisser à une intervention papale le temps de se produire; et en effet, le 19 juillet, Clément VII annonçait à Henri VIII qu'il acceptait l'appel de Catherine d'Aragon et rappelait la cause en cour de Rome ². Le procès de Londres prenait ainsi fin, et le premier acte du drame était terminé. Désormais le roi allait renoncer à utiliser l'autorité papale pour ses fins propres; il allait chercher à faire sans elle et même contre elle ce qu'il avait voulu faire par elle et en se couvrant d'elle.

La fastidieuse plaidoirie de Gardiner méritait d'être analysée tout au long, bien qu'on n'y trouve pour ainsi dire aucune idée qui présente en elle-même la moindre valeur; mais c'est que ce mélange de rouerie et de pauvreté intellectuelle, indigne sans cela de retenir notre attention, jette un jour très vif sur l'état moral du catholicisme anglais à la veille du schisme. Vraiment, il n'est pas inutile de savoir à quelle misérable sophistication les serviteurs de Henri VIII pouvaient avoir recours, pour satisfaire à tout prix la passion de leur maître. Gardiner se prête avec enthousiasme à une véritable bouffonnerie juridique; il semble avoir perdu jusqu'au sens du ridicule; on croirait presque parfois qu'il cherche volontairement l'effet comique. Faire passer Fisher pour un ennemi de la vertu, de la chasteté et de l'ortho-

1. La date à laquelle cet ajournement eut lieu ne semble pas avoir été bien exactement établie jusqu'ici. Burnet, citant Lord Herbert of Cherbury (*Life and Reign of Henry VIII*, London, 1649), dit que ce fut le vendredi 23 juillet (Burnet-Pocock, *op. cit.*, vol. I, pp. 135-6) et donne de l'incident un récit exagérément dramatique. Son affirmation est acceptée et reproduite par J.-A. Muller (*op. cit.*, p. 31) et par G. Constant (*op. cit.*, pp. 34 et 370, n. 132). Le premier ne donne pas de référence, et le second renvoie à *Letters and Papers*, vol. IV, N° 6452, ce qui ne peut être qu'une erreur, la pièce en question n'ayant rien à voir avec l'affaire. Sanders, certainement mieux renseigné que Burnet et Herbert, dit (*op. cit.*, p. 44) que « presque à la fin de juillet » (penè ad finem mensis Iulii) Campeggio avait mis en avant la coutume romaine; et que le 30 juillet (3 cal. Aug.) les ducs de Norfolk et de Suffolk parurent devant le tribunal des légats pour lui demander de revenir sur sa décision : Wolsey resta alors silencieux, et Campeggio fit une déclaration solennelle. Il y a lieu de noter en outre qu'à la date du 23 juillet, les *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N° 5791, fournissent un compte rendu de l'interrogatoire de divers témoins, sans rien qui donne à penser qu'il se soit passé ce jour-là quelque chose d'exceptionnel. Cela semble naturel, puisque les vacances romaines ne commençaient qu'à la fin du mois de juillet, et nous accepterons la date du vendredi 30 juillet.

2. Constant, *op. cit.*, pp. 34 et 370, n. 134, et Sanders, *loc. cit.*, qui ne donne pas de date, mais dit simplement « interim », sur ces entrefaites.

doxie, c'est assurément un tour de force. Pour adopter une telle attitude envers un vieillard respectable dont il partageait au fond les idées religieuses, il fallait que Gardiner eût laissé là tout scrupule; ou bien alors que l'éclat de la majesté royale l'eût rendu aveugle à toute autre chose. C'est bien là le plus probable; car dès maintenant il affirme que le prince, en cela semblable à Dieu, ne doit compte à personne de ses décisions les plus arbitraires. Un roi, dit-il, peut ordonner ce que n'a ordonné aucun de ses prédécesseurs : « même si sa volonté est contraire aux conventions qui associent entre eux les membres de la cité, on lui obéira; bien plus, c'est agir contre ces conventions que de ne pas lui obéir, car l'obéissance aux rois est l'essence même de tout pacte social entre les hommes ¹. » Il est difficile de croire que Gardiner ne soit pas sincère lorsqu'il prononce de telles paroles : elles s'accordent trop bien avec tout ce que nous savons de ses tendances intimes; elles sont la préface du chapitre de sa vie qui va maintenant s'ouvrir.

D'autres détails du plaidoyer nous le révèlent aussi, tout avocat qu'il est, sous son véritable jour. Nous l'y voyons attaché à la lettre de la loi, aux formes juridiques, légiste avant tout; fier de son érudition chrétienne, et prodigue en citations des Pères; violent dans ses attaques, et même grossier, manquant de délicatesse et de mesure. Quant à sa pensée religieuse, elle ne s'exprime guère, dans ce long discours, d'une manière directe ou originale. Certains détails arrêtent au passage et font même sursauter. Il est beaucoup question de l'« esprit », et l'on s'étonne de voir mettre en enfer les saints vénérés par l'Église. On croirait presque saisir ici l'écho d'influences protestantes. Mais c'est plus probablement une imitation sans grâce de l'ironie érasmiennne. D'ailleurs, quelques lignes plus loin, nous voyons Gardiner se faire le défenseur de la tradition et des Pères, le champion de l'autorité papale : il se sert de Wicliffe comme d'un épouvantail. Ce qu'il faut chercher ici, c'est moins l'affirmation de croyances religieuses que la manifestation d'une foi politique; foi dont l'effet sera justement d'affaiblir et d'énervner le catholicisme anglais. On s'effraie quand on contemple l'état de dépendance morale où est tombé le futur défenseur de l'ancienne religion, le futur continuateur de More et de Fisher. L'Angleterre du début du xvi^e siècle était pieuse certes; mais elle manquait de cette vigueur d'esprit et d'âme, de cette fierté et de cette conviction actives qui seules lui eussent permis de résister au caprice tyrannique du souverain.

1. *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 197b. « Etsi est contra societatem ciuitatis eius obtemperatur ei, immo contra societatem sit si non obtemperatur; generale quippe pactum est societatis humane obtemperare regibus suis... ».

2. *Ibid.*, fol. 152b.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE ET LE POUVOIR CIVIL GARDINER EN FACE DU GRAND PROBLÈME

Avec le rappel à Rome du procès de divorce commence une période confuse, agitée, riche en problèmes épineux, en luttes de conscience, pour les compatriotes de Gardiner comme pour lui-même; période où la question des rapports de l'Église avec le pouvoir civil se trouvera posée, non pas brusquement, nettement, d'une manière tranchée, mais peu à peu et pour ainsi dire de biais, de telle sorte que l'on pourra toujours se demander si le moment est venu de résister aux prétentions royales ou si l'on doit encore laisser faire, attendre ou espérer. Le sens des événements est clair à nos yeux : l'Angleterre, fille obéissante de l'Église romaine en 1529, aura brisé en 1535 tous les liens qui l'unissaient au Saint-Siège. Mais la plupart des contemporains ne voyaient pas les choses aussi simplement, et les raisons de temporiser ne leur manquaient pas. Bien souvent, déjà, les rois d'Angleterre s'étaient querellés avec la cour pontificale, sans qu'il s'ensuivît une rupture durable de l'unité de l'Église; même lorsque l'interdit avait été prononcé contre le royaume, la réconciliation n'avait jamais tardé. Nous avons fait allusion aussi au vague et à la variété des opinions régnantes sur la primauté pontificale, sur les relations entre le prince et la puissance ecclésiastique. Une telle incertitude jetait le trouble dans les esprits, et fournissait toute une réserve d'excuses plausibles à ceux qui se sentaient peu enclins à l'héroïsme, et que l'intérêt ou la crainte rendaient dociles à la volonté royale. Gardiner n'était certes pas un lâche, au sens abject du terme; mais il était naturellement complaisant envers l'autorité et venait de le montrer dans l'affaire du divorce. Sa dignité personnelle en avait souffert; il avait, par avance, renoncé à cette indépendance morale qui eût aisément fait d'un homme de sa valeur le champion de la « vieille religion ». Au cours des années qui vont suivre, nous le verrons aller de compromission en compromission. Un moment, il se ressaisira et fera front contre l'attaque menée par le souverain; mais ce moment sera bref. Il se donnera bientôt des excuses de paresse pour laisser aller les choses, pour s'en

dissimuler la gravité, pour attendre d'un hasard heureux l'arrivée de temps meilleurs; il voudra se convaincre lui-même que les prétentions royales sont justifiées; il échafaudera à l'usage de Henri VIII et, nous pouvons le croire aussi, pour mettre en repos sa propre conscience, la théorie du pouvoir absolu des rois sur l'Église.

Au reste, ces cinq années le verront s'élever très haut dans la faveur royale, puis tomber en défaveur et enfin regagner une position moyenne qu'il gardera jusqu'à la fin du règne de Henri VIII. Mais nous dirons peu de chose des étapes successives de sa fortune, de son activité politique et diplomatique. Sa personnalité religieuse commence à se dessiner plus nettement et fournit à partir de ce point ample matière à étude. Marquons cependant les événements principaux. La disgrâce de Wolsey ne pouvait tarder; elle avait commencé, en fait, avec l'échec de sa tentative pour faire prononcer le divorce royal en Angleterre même. Mais elle fut retardée de quelques mois; le roi, semble-t-il, ne pouvait du jour au lendemain se passer d'un ministre qui avait mené jusque-là toute sa politique étrangère; et puis Wolsey pouvait encore rendre des services en agissant auprès de Campeggio, tant que celui-ci resterait en Angleterre, et plus tard auprès de la cour de Rome¹; car Henri VIII imaginait encore qu'il pourrait obtenir du pape, jugeant lui-même la cause royale, une décision favorable. Cependant Gardiner recevait la récompense que méritaient bien ses services. Le roi lui accordait la plus haute marque de confiance en faisant de lui son principal secrétaire, c'est-à-dire en fait son principal conseiller.

Le 28 juillet 1529, au moment même où s'achevait le procès où il avait plaidé la cause royale, Gardiner allait à la cour prendre ses fonctions². Dès le 30 juillet, il confère avec Henri VIII sur la politique étrangère³. Cependant il n'oublie pas qu'il est humaniste, car il se joint à Thomas More et au grammairien Palsgrave pour conseiller au roi de faire apprendre le latin et le grec à son fils naturel, le duc de Richmond⁴. Durant l'été, il correspond fréquemment avec Wolsey, qui désormais est tenu à l'écart de la cour⁵: Henri VIII, il est vrai, demande encore un service au cardinal. Craignant que la reine n'ait dessein de le faire citer à Rome par Clément VII, il prie Wolsey d'agir sur elle, afin de la faire renoncer à son projet⁶. Mais l'empressement que mit l'ancien favori à complaire aux désirs de son maître ne devait

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 5864. Gardiner écrit à Wolsey, de la part du roi, de « manœuvrer » (manage) Campeggio.

2. *Ibid.*, N^o 5798.

3. *Ibid.*, N^o 5802.

4. *Ibid.*, N^o 5806.

5. *Ibid.*, N^{os} 5816 à 5993 *passim*.

6. *Ibid.*, N^{os} 5864-8, 5923, 5925, 5928.

guère retarder sa chute définitive. Le 17 octobre 1529, il remettait à Henri VIII le grand sceau du royaume, qu'il avait détenu jusque-là en sa qualité de chancelier¹. Le 22 octobre, il écrivait au roi pour reconnaître solennellement ses fautes : en acceptant d'être fait légat en Angleterre par l'autorité du pape, il avait violé la loi du *Praemunire*, et avait encouru les peines qu'elle prévoyait; il remettait entre les mains du roi, et confiait à sa miséricorde et sa personne, et ses biens². Le grand courtisan ne pouvait survivre au retrait de la faveur royale; envoyé en disgrâce dans son archevêché d'York, il devait mourir d'épuisement et de tristesse un peu plus d'une année après sa mise en accusation, le 29 novembre 1530³.

Jusqu'au dernier moment, Gardiner témoigna à son ancien patron la même amitié, transformée seulement en une bienveillance prudente et parfois un peu hautaine⁴. Rien n'autorise à croire qu'il ait partagé la haine des Boleyn et de leur faction, déjà favorable au luthéranisme, envers le grand prélat catholique, ni qu'il se soit réjoui de sa chute, qui lui ouvrait cependant de si belles perspectives d'avenir. « Je voy, écrivait alors au Grand Maître Anne de Montmorency l'ambassadeur français du Bellay, que le docteur Stephen sera fort avant au manie-ment des affaires, principalement s'il veut jeter le froc aux horties⁵. » On ne voit pas très bien ce que signifie cette insinuation, à moins de lui prêter un sens très large, et de faire dire à du Bellay que Gardiner aurait avantage à se montrer plus courtisan qu'homme d'Église. Si l'on prend l'expression à la lettre, se pourrait-il que Gardiner n'eût pas encore reçu les ordres majeurs, bien que docteur en droit canon⁶? Quant à le voir se défroquer à la mode des réformateurs continentaux, on imagine difficilement que du Bellay ait pu songer à cela. Nous trouverons par la suite en Gardiner un prêtre sérieux et soucieux des devoirs de son ministère. Peut-être dépendait-il de lui, lors de la chute de Wolsey, de s'orienter vers une carrière purement séculière, et dans ce cas il est frappant qu'il ne l'ait pas voulu. En tous cas, nous voyons apparaître à nouveau chez lui, à ce moment, ce goût pour l'humanisme chrétien qui avait formé sans doute une part, et non la moindre, de son attachement pour le cardinal. Celui-ci avait dû abandonner tous ses biens, y compris les collèges qu'il avait fondés

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 6025.

2. *Ibid.*, N^o 6017. Le 18 novembre, Wolsey était placé par la cour du Banc du Roi hors de la protection royale. *Ibid.*, N^o 6059.

3. *Ibid.*, N^o 6757.

4. *Ibid.*, N^{os} 6545, 6688.

5. Joachim le Grand, *Histoire du divorce de Henri VIII*, Paris, 1688, vol. III (preuves), p. 378.

6. La date de l'ordination de Gardiner est inconnue, mais elle est probablement antérieure à son départ de Cambridge. Cf. J.-A. Muller, *op. cit.*, pp. 340-1.

à Ipswich et à Oxford; et les liquidateurs royaux, peu soucieux de belles-lettres, songeaient à en réaliser la valeur. Gardiner intervient pour en empêcher la destruction. Il parle à Henri VIII en faveur d'Ipswich, mais « le roi ne veut rien entendre ¹ ». Il a plus de succès en ce qui concerne « Cardinal's College » (aujourd'hui Christchurch) à Oxford; Henri VIII consent à le conserver ².

Le temps est cependant passé où Gardiner et ses contemporains pouvaient, au cours d'années heureuses et sans histoire, se consacrer tout entiers aux joies de l'esprit. Ils vont être entraînés dans la lutte entre l'absolutisme royal et l'indépendance ecclésiastique, lutte dont nous avons observé les débuts au cours du procès de divorce. Dès lors en effet Gardiner avait affirmé très haut qu'il n'y avait pas de limites au pouvoir des princes. Un document à peine postérieur, et qui semble bien avoir été rédigé par lui, nous le montre patriotiquement jaloux des prérogatives du souverain. Voici dans quelles circonstances : lorsque Campeggio voulut quitter l'Angleterre au mois d'octobre, ses bagages furent fouillés à Douvres par des fonctionnaires royaux; il se plaignit à Henri VIII d'un procédé qui, disait-il, témoignait de peu de respect envers la dignité pontificale et attentait à l'autorité que lui conférait son titre de légat. Il ne partirait, disait-il, qu'après réparation faite. Le roi répondit par une épître en latin, où nous reconnaissons le style habituel de son principal secrétaire. L'autorité qui, dit-il, appartient à Campeggio en sa qualité de légat, a disparu du jour où le pape a rappelé la cause à Rome; « ni moi ni mes sujets n'en reconnaissons aucune autre. Je m'étonne que vous soyez assez ignorant des lois de ce royaume pour oser faire usage du titre de légat auquel vous n'avez plus droit, car vous êtes évêque de ce royaume (Campeggio occupait en effet le siège épiscopal de Salisbury), et vous êtes tenu par l'obligation la plus solennelle de témoigner les égards et le respect voulus à ma dignité royale, à ma juridiction, à mes prérogatives, etc. ». Nous trouvons ici la trace, sinon d'un nationalisme religieux, du moins d'un nationalisme ecclésiastique, qui fait prévoir déjà le « De vera obedientia ³ ».

Cependant, au cours des années 1529, 1530 et 1531, la grande préoccupation de Henri VIII et de la cour reste celle du divorce, que l'on espère toujours obtenir de la cour de Rome. En août 1529 se place le fameux incident de Waltham, dont nous ne referons pas le récit ⁴. Cranmer, alors simple professeur à Cambridge, aurait suggéré à Gar-

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 6523.

2. *Ibid.*, N^o 6688.

3. *Ibid.*, N^o 6016.

4. Cf. G. Constant, *op. cit.*, pp. 37 et 375, note 154, qui cite les différentes sources.

diner et à Edward Foxe, l'aumônier du roi et l'ancien compagnon de Gardiner à Orvieto, l'idée de solliciter des universités d'Angleterre et de l'étranger leurs opinions sur la cause du divorce. On y avait, semble-t-il, déjà songé ¹. Il ne s'agissait pas d'opposer à l'autorité du pape celle de grands corps savants, mais seulement de fournir à Henri VIII les moyens de plaider sa cause à Rome. C'est du moins ainsi que le comprit Clément VII, car, à deux reprises au moins, les 21 mai et 4 août 1530, il autorisa les théologiens d'Italie à exprimer librement leur manière de voir, tout en leur interdisant d'ailleurs sous peine d'excommunication de céder à la prière, à la menace, ou à l'attrait d'une récompense ². A partir de ce moment Cranmer devient le principal agent du roi dans l'affaire du divorce, et le rôle de Gardiner se borne à obtenir de sa propre université qu'elle se prononce en faveur des prétentions royales.

Rôle à vrai dire des moins honorables, où se révèlent surtout des qualités de valet, une fidélité à la personne du maître même dans ce qu'elle a de plus bas, un manque de conviction et une rouerie qui ne font pas honneur à Gardiner. On pouvait craindre que l'université de Cambridge ne se laissât pas faire. Elle était assurément, dans la très grande majorité de ses membres, opposée à la thèse royale. Elle se défiait, comme celle d'Oxford, d'une politique dangereuse déjà pour l'unité de la Chrétienté, et ouvertement encouragée par tous ceux qui voyaient d'un bon œil les doctrines de Luther. Nos remarques sur les préférences religieuses de la grande masse des Anglais à cette époque se trouvent ici confirmées; mais les intellectuels d'Oxford et de Cambridge, s'ils partageaient les croyances traditionnelles de la plupart de leurs compatriotes, n'étaient ni plus clairvoyants que ceux-ci, ni plus courageux. Leur obstination à vivre au jour le jour, avec le seul souci de l'intérêt immédiat, témoigne à la fois d'une défaillance de la volonté et d'un manque d'imagination quant à l'avenir, sur lesquels nous aurons à revenir plus d'une fois.

* * *

Envoyé à Cambridge avec Foxe ³, Gardiner prend aussitôt, comme à Orvieto, les opérations en mains; il se révèle bon tacticien. Pour commencer, les adversaires de la thèse royale se dépensent beaucoup. « Tandis que nous réunissions nos amis, écrit Gardiner au roi, ils réunissaient les leurs; à mesure que nous faisons des partisans, ils

1. G. Constant, *op. cit.*, pp. 37 et 375, note 154.

2. Pocock, *Records*, vol. I, p. 316, et vol. II, p. 645. Il est à noter que cette permission avait été accordée à la demande de Henri VIII.

3. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 6218.

s'en faisaient aussi, pour empêcher qu'aucune déclaration ne fût faite au nom de l'Université; ce en quoi ils eurent le dessus le premier jour, car ils avaient rempli les oreilles de ceux qui ont voix décisive en pareille circonstance, de « *multae fabulae* », trop ennuyeuses pour que je les raconte à votre Majesté¹. » Trop ennuyeuses, peut-être; trop déplaisantes plutôt aux oreilles royales pour que Gardiner les rapportât. L'assemblée de l'université se réunit : grand tumulte. Le secrétaire du roi demande alors que la décision soit remise à quelques hommes impartiaux, et il propose comme tels des gens dont il est sûr. L'assemblée refuse de les agréer, « ainsi que tous ceux qui ont approuvé le livre de Cranmer [sur le divorce] attendu qu'ils ont déjà fait connaître leur opinion² ». En réponse, Gardiner dissimule un argument des plus spécieux sous l'apparence d'un honnête bon sens : « Si vous y allez par là, dit-il, on peut récuser n'importe qui; dans une affaire aussi publiquement connue que celle-ci, tout homme docte a dit à un moment donné à tel ou tel de ses amis quelle était alors sa manière de voir; mais nous n'avons pas le droit de juger qui que ce soit, et de dire qu'il tient plus à défendre l'opinion qu'il a soutenue dans le passé, que la vérité une fois qu'il l'a reconnue³ ». Cependant l'assemblée ne se laisse pas prendre à ce piège grossier; la proposition de Gardiner est rejetée par un vote secret. Mais le chancelier, qui est favorable au roi, ne se tient pas pour battu; il renvoie la suite des débats au lendemain. Ce jour-là, même résultat tout d'abord; mais Gardiner et ses amis font voter et revoter, gagnant un peu à chaque scrutin. Enfin, dit Gardiner, « grâce à nos partisans, qui par leurs efforts réussirent à persuader quelques-uns de nos adversaires de quitter la salle », on parvient à obtenir que les délégués choisis parlent au nom de l'Université, à condition qu'ils décident à la majorité des deux tiers. Or sur vingt-neuf délégués, les voix de seize sont déjà acquises; on a bon espoir de quatre autres, et Gardiner « a confiance qu'il arrivera par « d'autres bons moyens », à entraîner la plupart des autres⁴ ».

1. Burnet-Pocock, *op. cit.*, vol. IV, p. 130 : « As they assembled, they assembled, as we made friends they made friends, to let that nothing should pass as in the university's name; wherein the first day they were superiors, for they had put in the ears of them, by whose voices such things do pass, *multas fabulas*, too tedious to write unto your grace ».

2. *Ibid.*, p. 131 : « and also generally against all such as had allowed doctor Cranmer's book, inasmuch as already they had declared their opinion ».

3. *Ibid.* : « We said thereunto, that by that reason they might except against all; for it was lightly [likely], that in a question so notable as this is, every man learned hath said to his friend as he thinketh in it for the time; but we ought not to judge of any man, that he setteth more to defend that which he hath once said, than truth afterward known. »

4. Burnet-Pocock, vol. IV, p. 131 : « By labour of friends to cause some to

Quels furent ces « bons moyens », nous ne le savons pas d'une manière précise, mais nous pouvons l'imaginer; car trois mois après, Foxe, remplissant seul une semblable mission à Oxford, en rendait compte à Henri VIII en ces termes : « Nous convoquâmes les régents des collèges, qui étaient seuls cause, à notre avis, des hésitations de l'université; nous leur représentâmes qu'ils devaient dissiper tous les déplaisirs et désagréments que pourrait leur valoir l'indignation de votre Grâce, indignation justement méritée par la manière impie dont ils se sont conduits jusqu'à présent envers vous; et qu'ils y arriveraient en se montrant du moins maintenant d'accord avec votre volonté, en soumettant leurs personnes et leurs opinions entières aux décisions prises par les docteurs les plus avisés et les plus sages de l'université; nous les y engageâmes comme de notre propre mouvement, disant que nous serions fort marris d'être obligés de faire sur eux tel rapport qui par la suite produirait leur grande gêne et totale confusion; comme nous étions sûrs d'ailleurs que malgré leur opposition la décision prise aurait son plein effet, nous leur dîmes qu'ils feraient mieux de se résigner à laisser l'avis des docteurs valoir pour celui de l'université tout entière ¹. » On ne saurait avec plus de douceur et de bienveillance proposer à quelqu'un le choix entre la soumission et la ruine.

Que Gardiner ait fait à Cambridge usage de semblables arguments, on n'en saurait douter; au reste il est probable que beaucoup de ses anciens collègues de l'université, conservateurs en matière religieuse, considéraient comme lui qu'il y avait « impiété » à s'opposer à la majesté royale, et l'on remarque parmi ceux dont il considérait les voix comme acquises le futur archevêque d'York, Nicholas Heath, qui refusa d'abjurer le catholicisme et mourut en prison sous la reine Elisabeth. Formidable pression morale, voire matérielle, d'un côté;

depart the house which were against it... »; p. 132 : « By which we trust, and with other good means, to induce and attain a great part of the rest. »

1. Pocock, *Records*, vol. I, pp. 291-2 : « ...first called before us the regents in whom we thought all the doubt consisted; purposing unto them, how much it should confer to the redubbing of all such displeasures and inconveniences as might ensue unto them upon your grace's indignation, conceived most worthily agayne them for their ungodly behaviour, used heretofore towards your highness, if now at the least wise they would shew and declare their good conformity, in submitting themselves and their whole opinions to such order as has been devised by the most sage and wise doctors of the University; desired them as of ourselves, forsomuch we would be very sorry to have cause to make such report of them as might hereafter be occasion of their no little hindrance and utter confusion; being sure, nevertheless, that the determination maugre their wills, should take and have good effect and expedition, that they would be content the determination of the doctors should be taken and reputed as the determination of the whole university ».

de l'autre, timidité des cœurs et des esprits; dans ces conditions, le succès du roi était assuré; et le 9 mars, le vice-chancelier de Cambridge notifiait au Sénat la décision de l'université, à savoir « qu'il était défendu par le droit divin et naturel d'épouser la veuve de son frère défunt, si le premier mariage avait été consommé ¹ ». Le 11 avril, il venait faire part au roi du résultat de ses efforts; mais Henri VIII le reçut plutôt mal. « Il était assez mécontent de M. le Secrétaire [Gardiner] et de M. le Prévôt [Foxe, prévôt de King's College, Cambridge], qui n'avaient pas fait opiner l'université sur le point suivant : le pape a-t-il pouvoir de dispenser, etc. Je confirmai, ajoute le vice-chancelier, ce qu'ils avaient déjà dit, à savoir qu'une réponse sur ce point n'eût jamais pu être obtenue... De tous les côtés, on pousse les hauts cris contre l'université de Cambridge pour ce qu'elle a fait, et particulièrement contre moi... ² ». Il est clair que l'opinion publique anglaise dans son ensemble, à la différence des légistes courtisans, était loin de mettre au-dessus de tous les autres le devoir d'obéir au souverain.

A partir de ce moment, le rôle de Gardiner dans l'affaire du divorce et du second mariage de Henri VIII devient presque entièrement passif. Nous trouvons sa signature au bas de la pétition adressée le 13 juillet 1530, par les lords spirituels et temporels, au souverain pontife, afin de solliciter de lui un jugement favorable aux prétentions royales. Cette pétition, à la fois suppliante, respectueuse et menaçante, fut signée par Wolsey, alors en exil dans son diocèse; bien qu'elle n'eût pas été rédigée par lui, elle ressemblait étrangement à ses lettres à Gardiner écrites en 1528 et 1529. Elle invoquait, pour faire pression sur Clément VII, les opinions des universités anglaises, françaises, italiennes; s'il refusait de se laisser convaincre, l'Angleterre serait bien forcée de chercher elle-même le remède qu'il refusait à un souverain pourtant si digne de son estime et de sa gratitude ³. Il n'est pas besoin de croire que les seigneurs, évêques et abbés d'Angleterre, en signant ce document, aient été moins sincères que Wolsey lui-même. Se sentant désarmés en face de l'absolutisme royal, craignant de voir renverser l'ordre religieux établi, ils s'efforçaient d'extorquer au pape un jugement qui concilierait leur attachement à l'Église romaine et leur respect superstitieux pour la volonté royale. La pétition des lords peut être considérée comme un appel de détresse. Quant à Henri VIII, son obstination même à faire céder Clément VII montre combien il craignait une rupture. Il se sent mal assuré des sentiments de la popu-

1. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N^o 6259.

2. *Ibid.*, N^o 6325, p. 2841.

3. Pocock, *Records*, vol. I, pp. 429-33.

lation anglaise; et c'est pourquoi il s'efforce de diriger l'opinion publique, et d'y créer un courant favorable à ses desseins. Il sait qu'un groupe d'autorités fait impression par sa masse et par son prestige, quels qu'aient été les moyens employés pour le recruter, quelle que soit la valeur propre des opinions qu'il soutient. La campagne pour recueillir les opinions des universités et des savants, le pullulement des traités, manuscrits ou imprimés, composés en faveur de la thèse royale, tout cela constitue une grande « offensive de presse », prélude et première image de celle qui, à partir de 1532, soutiendra d'abord l'appel de Henri VIII au concile, puis ses prétentions à la suprématie ecclésiastique en Angleterre ¹.

Il semble bien toutefois que, dès ce moment, les serviteurs du roi aient éprouvé quelque répugnance à se faire les instruments de son hypocrite et impérieux égoïsme. L'ambassadeur de Charles-Quint à la cour d'Angleterre, Eustache Chapuis, nous a laissé le tableau, à la fois comique et tragique, d'une scène à laquelle Gardiner prit part, le lundi 5 juin 1531. Craignant que la reine ne le fît citer à Rome, Henri VIII lui envoya une députation, composée de plus de trente des principaux seigneurs du royaume, accompagnés de deux évêques et de trois docteurs, son principal secrétaire étant l'un de ceux-ci. Le duc de Norfolk adresse un long discours à Catherine d'Aragon. Il lui reproche d'avoir médité du roi à la cour papale, et de l'obliger à y comparaître en personne, « qu'estoit une chose très estrange, non plus advenue à roy d'Angleterre »; il lui fait prévoir les malheurs où son obstination pourrait plonger le royaume; il lui reproche son ingratitude envers un mari qui l'a comblée de bienfaits. « Et davantage estoyt necessaire qu'elle considerast que le roy ne devoit ne pouvoit estre juridiquement tirée ne a Romme ne ailleurs sinon par son consentement car yl estoit souverain chiefz en son royaume quant à la temporalité et spirituellité, sellon que encoires dernierement yl avoit esté recogneu attesté et approuvé du Parlement et clerc d'Angleterre ². » Qu'elle s'entende donc avec le roi pour choisir un juge impartial siégeant en territoire neutre, c'est-à-dire un juge autre que le pape siégeant à Rome. La reine répond avec beaucoup de dignité et de droiture; elle affirme sa soumission envers son mari et son désir de lui montrer sa gratitude; mais elle affirme aussi la suprématie spirituelle du pape, et se refuse à avouer qu'elle commet une injustice en remettant sa cause entre les mains de Clément VII. Une discussion s'engage alors au sujet du premier mariage de la reine, que plusieurs membres

1. Cf. *Letters and Papers*, vol. V; les Nos 1 à 9 contiennent une soixantaine d'articles de ce genre, presque tous en faveur du roi.

2. Mss. de la Staatsarchiv de Vienne, *England*, Berichte fasz. 5, Chapuys an Karl V, 1531, Juni 6, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. V, No 287, pp. 134-5.

ecclésiastiques de la délégation considèrent comme ayant été consommé. « Sur ce le docteur Stive [Gardiner] s'attacha tant seullement en ce dernier point, disant que quant yl n'y auroit autre tegmoin, la présumption de la loy souffiroit et ferait foy contre elle [la reine] attendu qu'elle avoit demeuré bon espace de temps avec ledit prince Artus et si avoint dormy ensemble ¹. » Bel exemple de la manière dont l'esprit du droit peut l'emporter sur l'esprit d'équité.

Au reste, s'il se montre avant tout respectueux des formes légales, Gardiner paraît se trouver ici dans le même embarras que les autres personnages présents. Le récit de Chapuis jette un jour saisissant sur l'état moral non seulement de ceux-ci, mais encore des autres grands du royaume; et parmi eux, tout d'abord, des ecclésiastiques désignés d'office pour servir d'avocats à la reine. Celle-ci se plaint de ne trouver en eux aucun secours. L'archevêque de Canterbury, dit-elle, a refusé de la conseiller, et lui a seulement répété : « Ira principis mors est. » L'évêque de Durham n'a pas osé parler non plus; il se dit tenu au silence, en tant que vassal et sujet du roi. Seul Fisher a dit à Catherine d'avoir bon courage, encore a-t-il borné là son appui. Devant les plaintes d'une pauvre femme abandonnée, les chefs de la délégation, les ducs de Norfolk et de Wiltshire se sentent honteux; ils s'excusent gauchement, disant « qu'il n'estoit promoteurs de ces affaires et qu'ils n'y entendoient que ce qu'ils ouyoint dire aux gens de lettre ». L'évêque de Londres Stokesley n'a pas le cœur de répondre à la reine. Les autres montrent leur satisfaction d'entendre Catherine se défendre si bien, et se poussent du coude quand une de ses réparties touche le vif. « Et entre ceulx estoit ledit secrétaire docteur Estine [Gardiner] le quel du commencement a desmeslé ces affaires, mais la dame [Anne Boleyn] le tient maintenant fort suspect ². » A en croire le plus récent biographe de Gardiner, Chapuis aurait vu les choses telles qu'il souhaitait les voir, et son témoignage serait sujet à caution ³. Mais un ambassadeur n'a pas seulement des motifs de flatter les désirs de son maître, et d'ailleurs Chapuis tenait ses renseignements de la reine elle-même. Sa dépêche, toute criante de vérité, nous montre bien l'influence qu'exerce sur ses serviteurs un maître tel que Henri VIII, habile à manier les hommes. Comme le fera plus tard la reine Elisabeth, il sait utiliser pour ses fins propres le loyalisme patriotique des Anglais. On insulte leur roi : ne vont-ils pas se ranger à ses côtés contre celui qui viole les prérogatives de sa couronne, et « ignore les lois du royaume d'Angleterre »? L'orgueil insulaire se

1. Mss. de la Staatsarchiv de Vienne, *England, loc. cit.* Cf. *Letters and Papers ibid.*, p. 136.

2. *Ibid.* Cf. *Letters and Papers, ibid.*, p. 137.

3. J.-A. Muller, *op. cit.*, pp. 346-7, n. 13.

heurte à l'universalisme chrétien; une allégeance divisée paralyse la résistance des grands, et comme toujours, la défaillance des classes dirigeantes amène la ruine d'un système d'institutions religieuses et sociales qu'elles auraient pourtant préféré maintenir.

Cette défaillance des grands survenant après quelques timides essais de résistance, Gardiner la représente bien. Au cours des années 1530 à 1535, il est effrayé des conséquences de ses propres actes; il essaie de faire frein; mais il n'ira pas jusqu'à la parfaite franchise intellectuelle qui l'eût conduit à l'héroïsme. Les indices que nous énumérerons un peu plus loin nous le montrent tout hésitant, partagé. Il continue, il est vrai, de servir de conseiller juridique à Henri VIII. C'est à ce titre qu'il compose, en août 1531, une réponse aux allégations de l'avocat de la reine à Rome, réponse strictement défensive, semble-t-il¹. Cependant, il continue à jouer à la fois le rôle de secrétaire d'état aux affaires étrangères et celui d'ambassadeur, et il gravit rapidement l'échelle des faveurs et des dignités. Il obtient successivement diverses charges ecclésiastiques² et reçoit du roi un manoir comme présent³. Bien qu'il vienne de se faire proclamer par l'Assemblée du clergé « chef suprême de l'Eglise d'Angleterre » et soit en assez mauvais termes avec Rome, Henri VIII demande à Clément VII lui-même l'évêché de Winchester pour son secrétaire⁴; contradiction qui rappelle la manière de faire des rois d'Angleterre au cours du xv^e siècle, et rapproche le différend qui nous occupe de précédentes querelles avec le Saint-Siège. Le roi espère qu'en élevant Gardiner au rang d'évêque, il renforcera sa position dans l'affaire du divorce⁵. Ses instances auprès du pape obtiennent facilement la faveur demandée⁶; et Gardiner, qui avait été élu en septembre 1531⁷, est consacré à Winchester le 3 décembre⁸.

Peu après le principal secrétaire — le roi l'appelait « son bras droit »⁹ — est envoyé en France comme ambassadeur. Les lettres échangées à cette occasion entre le roi et le nouvel évêque de Winchester¹⁰ ne jet-

1. *Letters and Papers*, vol. V, N° 368.

2. Gardiner est archidiacre de Norfolk en 1529, archidiacre de Leicester en mars 1531; il était déjà archidiacre de Taunton et de Worcester. Cf. J. A. Muller, *op. cit.*, pp. 13, 40, 42 et 346, notes 4, 17, 19.

3. *Letters and Papers*, vol. IV, III^e partie, N°s 6447, 6542 (23).

4. *Ibid.*, vol. V, N° 419.

5. Telle est du moins l'opinion de Catherine d'Aragon, *Ibid.*, N° 432.

6. Benet, écrivant de Rome, annonce le 21 octobre qu'il va apporter la bulle nécessaire pour la consécration. *Ibid.*, N° 484.

7. J.-A. Muller, *op. cit.*, p. 42. La référence n'est pas fournie.

8. *Ibid.*, pp. 42 et 347, note 23.

9. *Letters and Papers*, vol. V, N° 723.

10. *Ibid.*, vol. V, N°s 711, 723, 756, 791, 807, 816.

tent aucun jour sur l'état religieux des esprits, mais elles montrent comment la querelle de Henri VIII avec la papauté a fait naître une situation politique compliquée, qui tend elle-même, en s'éternisant, à faire durer la crise religieuse. Henri VIII, naturellement brouillé avec Charles-Quint, cherche à envenimer le différend qui met celui-ci aux prises avec les princes d'Allemagne. Non qu'il favorise en son for intérieur les innovations des Luthériens en matière doctrinale : il voit d'un mauvais œil les concessions que l'Empereur pourrait faire dans ce domaine, en vue d'aboutir à une entente¹; mais il veut affaiblir la puissance de Charles-Quint et par conséquent son influence sur le pape. Au reste, la mission de Gardiner est avant tout de l'ordre de la politique nationale : il s'agit d'aider la France contre l'Empire, mais aussi de la détacher de l'Écosse. L'évêque de Winchester peut entreprendre cette tâche de bon cœur, malgré les appréhensions croissantes que lui inspire l'attitude du roi. Dès ce moment, en effet, des indices apparaissent qui nous le montrent sous un nouveau jour : soit aveugle encore quant aux intentions du roi et plein d'espoir quant à l'issue de l'affaire du divorce, soit au contraire découragé, mais, dans les deux cas, très désireux de voir se terminer la querelle entre Henri VIII et le Saint-Siège. En Angleterre même tout le monde se tait, et nous n'apprenons rien sur les pensées intimes de Gardiner; mais des bruits circulent dans les cours étrangères. C'est un envoyé impérial à Rome, le Dr Ortiz, qui, d'après une lettre du nonce écrite de la cour de France, rapporte des paroles de l'évêque de Winchester : le retard du procès, aurait-il dit, a eu bon effet. On trouvera quelque moyen terme pour arranger les choses². Un peu plus tard, Mai, ambassadeur impérial à Rome, recueille les propos tenus par l'envoyé anglais Benet dans une conversation avec le pape. Benet, tout comme Gardiner, conseille à Clément VII d'attendre; il est attristé de voir que Henri VIII ait jeté le monde entier dans la confusion pour un simple caprice. Le duc de Norfolk et Gardiner estiment, dit-il, que le roi devrait renoncer à ses prétentions. Il faut que le pape laisse à ces deux hommes le temps de faire leur devoir en tirant leur souverain de son erreur; car Henri VIII lui-même désire surtout se dégager de cette affaire en gardant l'honneur sauf³. Quelque belle que l'on fasse la part aux roueries diplomatiques — et en effet les hésitations et les retards du pape servaient le roi dans sa politique de mainmise progressive sur l'Église — on est bien forcé de tenir compte de ces indices et d'autres qui suivront, car ils expliquent l'attitude soudain plus réso-

1. *Letters and Papers*, vol. V, N° 791.

2. *Ibid.*, N° 738, p. 352.

3. *Ibid.*, N° 834.

lue et plus nette que va prendre Gardiner dans l'affaire des libertés de l'Église d'Angleterre.

* * *

Nous voici presque au moment décisif de la lutte entamée par Henri VIII contre l'indépendance ecclésiastique. Les sujets de l'impérieux monarque ont pu tout d'abord se faire quelque illusion, chercher à se rassurer sur la portée véritable de ces actes qui, graduellement, asservissent l'Église à la royauté. La première étape de cette marche progressive remonte à janvier-février 1531. A cette date, Henri VIII exerce sur le clergé de son royaume un véritable chantage par la peur. Il l'accuse d'avoir reconnu l'autorité de Wolsey comme légat (ce que lui-même avait fait tout le premier), et d'avoir par là enfreint la loi du *praemunire* ; il menace de châtier durement ¹. Prise d'effroi, l'assemblée du clergé avoue tout ce que l'on veut, vote un subside énorme pour se faire pardonner, et laisse introduire par Henri VIII, dans la déclaration solennelle qu'elle fait à cette occasion, les paroles suivantes qui proclament la suprématie royale : « Nous reconnaissons sa Majesté comme le seul protecteur, l'unique et suprême seigneur, et, autant que le permet la loi du Christ, même le chef suprême de l'Église et du clergé d'Angleterre ². » Voilà qui semble assez clair, et Chapuys, l'ambassadeur impérial, n'hésita pas à écrire « que cela revenait à déclarer le roi pape d'Angleterre ³ ». Et pourtant les Anglais traditionalistes, aveuglés par leur culte pour la monarchie, se persuadent que le nouveau titre décerné au roi peut se concilier avec les droits du pape et de l'état ecclésiastique. L'évêque de Durham, Cuthbert Tunstall, honnête et constant défenseur des croyances traditionnelles, élève une assez timide protestation, mais il ne va pas jusqu'à condamner les expressions employées ; il demande simplement que l'on en précise le sens ; il avoue que « pour la plupart des gens elles paraissent ne rien contenir qui fasse difficulté ⁴ ».

Cependant les illusions devaient rapidement tomber. Les desseins de Henri VIII apparurent clairement lors des assemblées du clergé ou « convocations » des deux provinces de Canterbury et d'York, en mai 1532. Les raisons qu'il avait de s'asservir l'Église d'Angleterre étaient de deux ordres : tout d'abord, une puissance ecclésiastique étroi-

1. *Letters and Papers*, vol. V, N° 62, et David Wilkins, *Concilia Magnae Britanniae et Hiberniae*, vol. III, p. 724.

2. *Ibid.*, p. 725, col. 2.

3. *Letters and Papers*, vol. V, N° 105, p. 47.

4. Wilkins, *op. cit.*, vol. III, p. 745, col. 1.

tement unie à Rome serait toujours un obstacle dans l'affaire du divorce, et le roi voulait, au contraire, que le clergé anglais donnât à ses actes, et notamment à son nouveau mariage, la sanction morale que le pape leur refusait, et qui seule tranquilliserait l'opinion publique du pays. D'autre part le roi n'était pas seulement porté par nature au despotisme; il était, comme ses sujets, imbu des théories italiennes sur le pouvoir absolu des princes; il se sentait soutenu dans sa soif de puissance par l'opinion publique anglaise; car les souvenirs de la guerre des Deux-Roses étaient restés vivaces; on craignait de voir renaître de meurtrières querelles intestines, et chacun désirait que l'autorité du souverain fût solide et respectée.

Cet ensemble de sentiments, communs à la nation anglaise et à son roi, portait ce dernier à ne tolérer aucun pouvoir qui pût rivaliser avec le sien. Il devait, tôt ou tard, se heurter aux « libertés » de l'Église, c'est-à-dire à cet ensemble de privilèges que constituait la juridiction spirituelle du corps ecclésiastique. Or, dans son désir de réduire à néant ces libertés, il se trouvait amené à prendre appui non seulement sur les masses populaires, volontiers hostiles aux tribunaux d'Église comme à tous les autres, mais aussi sur le petit groupe d'agitateurs remuants qui professaient alors les doctrines luthériennes ou zwingliennes. Sans doute subissait-il aussi l'influence de la cabale de cour qui soutenait Anne Boleyn et qui favorisait secrètement les réformateurs. Sans être d'accord avec ceux-ci pour bouleverser la théologie traditionnelle, Henri VIII entendait bien faire tourner à son profit leur attaque contre le sacerdotalisme. Une alliance temporaire se trouvait donc conclue entre les hérétiques et le roi, alliance véritable bien que cachée aux yeux de la masse.

Il est essentiel de souligner ici la liaison qui s'établit dès ce moment entre les efforts de Henri VIII pour rompre son premier mariage et les progrès de l'hérésie; car elle explique l'apparente volte-face de Gardiner et son attitude lors de la convocation de 1532. Nous allons le voir combattre aux côtés de Thomas More, non seulement pour l'indépendance spirituelle de l'Église dans l'État, mais aussi et surtout pour le droit de l'Église à se protéger elle-même contre ses ennemis, qu'encourage la neutralité bienveillante de Henri VIII. Certes Gardiner n'ira pas, comme More, jusqu'aux dernières conséquences de ses idées; il ne sacrifiera pas sa vie pour la cause de l'unité catholique; il acceptera un compromis qui lui paraîtra sauvegarder au moins le dogme, en attendant des jours meilleurs; mais cependant cette première passe d'armes, où il se trouve du même côté que More, fait comprendre comment il put être, quelques années plus tard, le continuateur du grand champion de la « vieille religion ». On s'explique mieux ainsi le curieux parallélisme, sur lequel nous reviendrons, et qui se mani-

ferme dans la formation, les goûts, le tempérament, les croyances et les méthodes de polémique de ces deux hommes.

Henri VIII avait pour projet d'imposer au clergé d'Angleterre, au cours de ses assemblées, l'abandon de tous ses privilèges de juridiction et même de législation ecclésiastiques. Mais l'opinion publique aurait pu s'irriter d'une telle révolution; il fallait la soulever d'abord contre le corps ecclésiastique. Depuis quelque temps déjà, le roi se posait en défenseur du petit peuple pressuré par les exactions des gens d'Eglise; il soufflait sur les dernières braises de l'anticléricalisme lollard; il cherchait à rassembler autour de lui, au profit de sa propre autorité, tous ceux qui supportaient mal le joug de l'autorité religieuse : tous ces éternels révoltés, pour lesquels la puissance qui juge et qui châtie est toujours une puissance d'oppression, les mécontents, les aigris, les illuminés, les doctrinaires. Cette fois-ci, pour porter au clergé un coup décisif sans que l'opinion publique s'en irritât, il fallait que le roi, en imposant ses propres exigences, semblât se faire l'exécuteur des volontés populaires. Une pétition fut donc rédigée par l'un des conseillers du roi, Thomas Cromwell, homme nouveau, aventurier ambitieux, politicien à l'italienne; et la Chambre des Communes consentit à la présenter et à laisser croire qu'elle l'avait fait spontanément¹.

On y avait usé d'un procédé hypocrite, que Henri VIII et ses successeurs devaient rendre classique, pour donner satisfaction aux éléments de désordre tout en affectant de ne pas prendre parti entre eux et les soutiens de l'ordre religieux établi. On semblait les renvoyer dos à dos, mais en réalité l'autorité ecclésiastique, du fait d'être mise sur le même pied que les révoltés, se trouvait amoindrie et désarmée. La pétition commençait ainsi : « S'adressant de la manière la plus humble à votre haute excellence et à votre très prudente sagesse, vos fidèles, très humbles et très obéissants sujets des Communes, actuellement assemblés dans votre Parlement, vous représentent ce qui suit : ces temps derniers, tant par suite de nouvelles opinions follement imaginées et erronées, provoquées par des livres séditieux et furieusement révoltés, rédigés, imprimés, publiés et écrits en anglais, et contraires à la vraie foi catholique et chrétienne, que par suite de la sévérité extrême et de la conduite dépourvue de charité de divers ordinaires,

1. *Letters and Papers*, vol. V, N° 1016, sections 1, 2, 3 et 4, qui ne fournissent qu'un résumé très bref du document. Les différents articles ci-dessus en représentent des rédactions successives. Celle que nous désignons sous le nom de section 4 est imprimée en entier, avec les corrections, dans l'ouvrage suivant : *Life and letters of Thomas Cromwell*, by Roger Bigelow Merriman, Oxford, 1902, p. 104-111. Sur les quatre textes, trois sont corrigés de la main de Cromwell, deux sont écrits de la main de son secrétaire habituel, et il ne saurait y avoir de doute sérieux sur l'origine de la « Supplique » des Communes. C'est la première rédaction, reproduite par Merriman, que nous utilisons ici.

leurs commissaires et substituts, chargés jusqu'à ce jour et actuellement encore d'interrogatoires sur lesdites erreurs et opinions hérétiques, bien des discordes, divisions et discussions ont commencé et vont probablement augmenter de jour en jour parmi vos sujets, aussi bien spirituels que temporels, dressés les uns contre les autres d'une manière fort contraire à la charité, ce qui compromet, trouble et rompt votre paix dans votre royaume très catholique ¹. » Mais l'apparente impartialité des soi-disant pétitionnaires ne se soutient même pas; elle ne dépasse pas les premières lignes; car des livres et opinions hérétiques, il ne sera plus question une seule fois; tandis que le « manque de charité » des ordinaires va être décrit tout au long pendant sept pages. Il s'agit en effet de désarmer l'Église, afin de faire passer entre les mains du roi les pouvoirs de répression qu'elle détenait jusque-là; la pétition s'exprime à mots couverts, mais c'est bien toute la législation dirigée contre l'hérésie qu'elle bat en brèche.

« Les prélats et ordinaires spirituels », déclare la pétition, font dans leurs assemblées des « lois, constitutions et ordonnances », « sans que le roi connaisse celles-ci ou y donne son assentiment, et sans que ses sujets laïcs y consentent »; et pourtant ceux-ci doivent obéir à ces lois, subir les censures et payer les taxes qu'elles prévoient « contre toute équité et conscience », et sans les comprendre d'ailleurs ni pouvoir en éviter l'effet, puisqu'elles ne sont pas rédigées en anglais. Ces lois « diminuent la juridiction impériale du roi et y dérogent », et apportent « difficultés et dommage » à ses sujets. Les procureurs de l'archevêque de Canterbury, attachés à ses tribunaux ecclésiastiques (Cour des Arches et Cour de l'Audience) ont prêté serment, avant d'entrer en fonctions, de promouvoir la juridiction de ces tribunaux; ils sont donc incapables d'impartialité. « Et toutes les causes pendantes devant ces tribunaux peuvent, si ces quelques procureurs se liguent entre eux, être tirées en longueur et retardées, de manière à faire payer à vos sujets des frais considérables. » S'agit-il d'une affaire où la juridiction ou bien les prérogatives royales soient en cause? Les procureurs de l'archevêque n'en diront rien, de peur de perdre leurs charges. Il importe que le roi ait ses représentants dans ces tribunaux ².

La pétition en vient alors aux cas où les ordinaires inculpent *ex officio* des sujets du roi, « surtout les plus pauvres », « par malice, sans aucune cause », sur le témoignage de leurs propres semonceurs et appariteurs, « personnes d'esprit léger et dépourvu de sagesse ». Les frais de justice sont excessifs. « Les ordinaires, leurs commissaires et substituts, tantôt pour leur propre plaisir, tantôt pour obéir aux sinistres volontés d'autres hommes d'Église, ont coutume d'inculper tel

1. Merriman, *op. cit.*, pp. 104-5.

2. *Ibid.*, pp. 105-6.

ou tel des sujets du roi, et de les obliger à comparaître devant eux pour répondre à tel jour et en tel lieu à des articles qui leur seront proposés *ex officio*, et cela secrètement et non en public; et dès qu'ils se présentent, ils les envoient, sans raison et sans dire pourquoi, dans une prison où ils restent... parfois six mois et parfois une année entière ou plus, sans qu'ils connaissent ni la cause de leur emprisonnement, ni même le nom de leur accusateur... » Si les déclarations d'un témoin à charge sont reconnues fausses, celui qui a été accusé à tort n'a droit à aucune indemnité ¹.

Dans les interrogatoires en matière d'hérésie, les ordinaires ou leurs délégués « posent sur les hauts mystères de notre foi des questions si subtiles qu'elles sont un piège où tombera bientôt un laïc simple et ignorant, ou même un laïc intelligent mais non savant; et qui, partant de ce sinistre commencement, les mènera bientôt à leur perte. Et si par hasard ces procédés subtils font confesser en paroles à un homme quelque hérésie qu'il n'a jamais commise ni en pensée ni en fait, les ordinaires obligent sans plus d'indulgence ladite personne à purger sa faute publiquement, et à perdre ainsi pour jamais sa réputation et son crédit; ou bien alors, si quelque pauvre être sans malice s'en tient exactement au témoignage de sa propre conscience telle qu'il la connaît plutôt que de confesser la vérité et de se rendre ainsi innocent, il doit subir le traitement le plus rigoureux qui soit en telle matière, c'est-à-dire sa totale destruction. » Le style contourné et les réticences de l'auteur, qui rendent malaisée la traduction de ce passage, n'empêchent pas de voir où il veut en venir. S'il suffit qu'un hérétique soit de bonne foi pour qu'il ne doive pas être inquiété, c'est toute la législation répressive qui tombe. Lorsque l'accusé nie, et « oblige son adversaire à prouver l'accusation mensongère fabriquée et imaginée contre lui », on acceptera pour le charger les dires de témoins indignes, fussent-ils ses propres ennemis; et sur leurs affirmations on le livrera au bras séculier ², ou s'il se soumet, il devra à tout le moins faire aveu public de son crime et porter un fagot ³.

Passons à des accusations d'un autre ordre : les prélats et ordinaires permettent, dit la pétition, aux prêtres ayant charge d'âmes d'exiger que les sujets du roi paient des sommes d'argent pour recevoir « les sacrements et sacramentaux ». Parfois ils les refusent faute de paiement, alors qu'ils devraient les dispenser gratuitement ⁴. Les cours

1. Merriman, *op cit.*, pp. 106-7.

2. Le texte primitif disait : « pour être brûlé », mais Cromwell a biffé ces mots, dans son souci d'affecter un ton modéré.

3. *Ibid.*, pp. 107-8.

4. Cromwell avait d'abord énuméré les sacrements et sacramentaux, « tels que le sacrement de l'autel, le baptême, le mariage, la confession, les funérailles,

ecclésiastiques chargées de l'approbation des testaments font traîner les choses en longueur et prélèvent des taxes excessives, « contre toute justice, équité et bonne conscience ». Les tribunaux d'Église ne font justice qu'à ceux qui ont beaucoup d'argent : les juges devraient être salariés et n'accepter aucune gratification. Lorsqu'un clerc se voit attribuer une prébende, les ordinaires et leurs serviteurs prélèvent de lourdes redevances; ils vont même jusqu'à promettre leur appui pour une nomination, à condition qu'on leur reconnaisse une certaine somme, à valoir sur les revenus du bénéfice. Cela « non seulement est contraire à toutes les lois, à l'équité et à la bonne conscience, mais encore est simonie et contraire à la loi de Dieu ¹ ».

Les ordinaires accordent des bénéfices « à leurs neveux ou parents » en bas âge, de manière à en toucher les revenus pendant la minorité des titulaires, et à s'enrichir ainsi, au grand dam des « pauvres petites âmes » des sujets du roi, qui manquent ainsi de bons prêtres. Enfin, les jours de fête sont trop nombreux; ils sont occasion de scandale, ils donnent naissance à « beaucoup de grands, abominables et exécrables vices, à des distractions vaines et licencieuses »; il faudrait qu'il y en eût moins, surtout pendant la moisson, et ceux qui resteraient seraient « célébrés avec dévotion et révérence ». « En considération de tout ce qui précède », les pétitionnaires supplient leur souverain seigneur le roi de mettre fin à toute violence de part et d'autre (on voit reparaître en cette conclusion le parallélisme du début) et de prendre des mesures rigoureuses pour porter remède à la situation. Moyennant quoi il méritera l'amour de ses sujets et le bonheur éternel ².

Nous nous abstiendrons de faire ici nous-même une enquête pour rechercher dans quelle mesure toutes ces plaintes contre le clergé étaient fondées. Rien n'est plus difficile que de faire une preuve négative. Il est peu probable d'ailleurs que les accusations énumérées dans la pétition aient été dépourvues de tout fondement; mais elles sont loin d'être accablantes. On s'étonne presque de voir les partisans du pouvoir royal se mettre tant en peine pour trouver si peu de chose; leur impuissance à formuler des griefs précis ou graves est un témoignage en faveur du clergé d'Angleterre. Cromwell craignait sans doute d'être contredit s'il allait trop loin, et c'est pourquoi il effaçait de son brouillon tout ce qui aurait pu paraître excessif. D'ailleurs nous pourrions, mieux que par une statistique forcément incomplète, nous faire

les relevailles et d'autres de même sorte. » Il ratura ensuite cette énumération, craignant sans doute qu'une accusation aussi grave que celle de simonie dans la distribution des sacrements ne fût considérée comme exagérée, et n'empêchât les Communes de présenter la pétition. Il est clair qu'il s'agit ici simplement du casuel.

1. Merriman, *op. cit.*, p. 109.

2. *Ibid.*, pp. 110-111.

une idée de la valeur et du caractère réel de la pétition, en la comparant, d'une part à un pamphlet anticlérical publié au même moment, et d'autre part aux ripostes que firent respectivement Gardiner et Thomas More à ces deux attaques parallèles. Déjà, au début de l'année 1532, Henri VIII avait provoqué une véritable pullulation de traités imprimés ou manuscrits, écrits en faveur de son divorce. Prenant maintenant l'offensive contre le clergé, il s'efforce de même d'agir sur l'opinion publique. A peu près en même temps que Cromwell rédigeait la pétition des Communes, paraissait un opuscule intitulé : *Traité sur la discorde entre le clergé et les laïcs*¹. Ce pamphlet était presque certainement de la plume d'un homme de loi, Christopher Saint-Germain². Nous n'avons pas trouvé la preuve que celui-ci fût à la solde de Henri VIII, mais la ressemblance entre la pétition des Communes et le *Traité sur la discorde* est assez frappante, et les auteurs semblent bien appartenir au même orchestre dirigé par un chef invisible.

De même que Cromwell, Saint-Germain commence par se lamenter sur le désaccord qui sépare le corps ecclésiastique de la masse des laïcs; comme lui, après avoir fait mine de mettre les deux partis sur le même pied, il laisse de côté les laïcs, et fait porter tout le poids de son acerbe critique sur le clergé, et avant tout sur les tribunaux d'Église; comme lui encore, il s'abstient de préciser ses accusations, mais se contente de les insinuer, ou de se faire l'écho de vagues rumeurs. Mais il va plus loin. Pour lui, il existe une véritable conspiration, un complot du clergé contre les pauvres sujets du roi; les hommes d'Église sont ligués pour maintenir leur domination et entretenir leur richesse; on croirait entendre un pamphlétaire protestant parler de « l'orgueilleuse pompe des prélats », « Certains disent — telle est la forme prudente qu'emploie Saint-Germain — que tous les ecclésiastiques... induisent le peuple à faire telles choses qui apportent richesse à l'Église, comme de donner de l'argent pour des trentains, de fonder des chanteries et des obits, d'obtenir des indulgences, d'aller en pèlerinage, et ainsi de suite; plutôt que de payer leurs dettes, de faire restitution pour les torts qu'ils ont causés, ou de faire œuvres de miséricorde envers leur prochain lorsqu'il est pauvre et dans le besoin³... » En outre, tous les clercs considèrent les laïcs comme des ennemis, et font en conséquence des lois contre eux.

1. *A Treatise concernynge the diuision betwene the spiritualtie and temporalitie*, imprimé par Thomas Berthelet, le principal instrument des offensives de presse de Henri VIII. Réimprimé en appendice dans *The apology of Syr Thomas More Knyght*, éditée par Arthur Irving Taft, Londres, 1930, avec la plus grande exactitude.

2. Voir *ibid.*, pp. XXXVII et 259-60, les preuves du fait que Saint-Germain est bien l'auteur du traité.

3. *Ibid.*, p. 206.

Nous retrouvons ici les poursuites *ex officio*, l'insuffisance des témoignages en justice, l'innocence de celui qui erre de bonne foi, l'opposition entre les lois ecclésiastiques et les lois du royaume¹. Mais ici l'appel au souverain est encore plus insistant et plus précis : Saint-Germain lui demande de prendre en mains la répression de l'hérésie et surtout d'empêcher les poursuites qui auraient pour motif « l'orgueil, la cupidité, ou l'amour du monde »; de surveiller l'octroi des indulgences; de supprimer le bénéfice de clergie; de réglementer l'élection des abbés et prieurs². Bref, on aperçoit ici clairement la liaison entre l'attaque protestante et les théories sur le pouvoir absolu des rois. Liaison passagère il est vrai en Angleterre; mais suffisamment réelle en 1532 pour que Gardiner, profondément attaché aux croyances et aux pratiques traditionnelles, cesse un moment de témoigner à la majesté royale le culte qu'il était tout naturellement porté à lui vouer. Au reste, une telle alliance était paradoxale; elle unissait deux esprits qui ne pouvaient en réalité se concilier : l'esprit de révolte, de critique acerbe, qui inspire le mécontentement par des insinuations mordantes, qui s'attaque ici à l'Église d'abord, mais pour ruiner ensuite toute autorité quelle qu'elle soit; et l'esprit de soumission aveugle, humble, superstitieuse, à cette même autorité, qu'elle soit représentée par le souverain ou par l'Église. En encourageant Tyndale et Saint-Germain, Henri VIII aiguisait déjà la hache qui devait trancher la tête de Charles I^{er}. Aussi bien ne persévéra-t-il pas longtemps dans cette voie, et c'est sa propre volte-face qui nous expliquera en partie, quelques années plus tard, celle de Gardiner.

Thomas More écrivit une réponse au *Traité sur la discorde*. C'est son *Apologie*, qui parut vers Pâques 1533³, mais qui dut être composée quelques mois plus tôt. Cet ouvrage présente, avec la réponse à la pétition des Communes inspirée par Gardiner, des ressemblances très frappantes sur lesquelles nous allons revenir. Cela n'a rien d'étonnant, car tout donne à penser que Gardiner voyait d'un bon œil les efforts faits par More en faveur de la « vieille religion », et qu'il les secondait de son mieux. Peu après l'assemblée du clergé qui nous occupe actuellement, Gardiner eut affaire à l'hérétique John Frith qu'il s'efforça d'amener à résipiscence. Il lui représenta qu'on ne pouvait plus fermer les yeux sur ses opinions erronées; elles s'étaient, disait-il, dans plusieurs livres de Frith; elles étaient si bien connues du public qu'on avait publié un livre pour les réfuter; et il lui

1. *A treatise*, ed. Taft, pp. 221, 224-5, 232-6.

2. *Ibid.*, pp. 224, 227, 238, 245.

3. *The apologue of syr Thomas More knyght*. Imprimée par William Rastell en 1533. Nous nous servons ici aussi de l'édition critique du professeur Arthur Irving Taft.

montra l'ouvrage composé par More en réponse au traité de Frith sur l'Eucharistie, et intitulé *Lettre de Sir Thomas More, Chevalier, attaquant les erreurs de l'écrit de John Frith contre le bienheureux sacrement de l'autel*¹. A propos de cet incident, More loue Gardiner et l'appelle « fort savant »². L'évêque de Winchester avait accepté que le roi fût « Chef suprême de l'Église d'Angleterre », et qu'il le fût — car nous anticipons de quelques mois — en fait comme en nom. More ne croit pas ou du moins ne veut pas croire encore qu'il ait rompu par là avec l'unité catholique : preuve nouvelle, s'il en était besoin, de cette longanimité et de ce manque de clairvoyance chez les traditionalistes anglais dont nous avons parlé plus d'une fois.

*
* *

Revenons-en à la « Convocation » ou assemblée du Clergé de la province de Canterbury. Elle était divisée en une chambre haute, comprenant les évêques et autres prélats, et une chambre basse, comprenant les degrés ecclésiastiques inférieurs. Les deux chambres se réunirent le vendredi 12 avril 1532, à l'abbaye de Westminster. Dès l'abord, on s'occupe de la pétition des Communes. L'archevêque de Canterbury, William Warham, demande à la Chambre basse de « composer une réplique à ces plaintes », car « le roi attend qu'on lui réponde tôt et vite »³. Il remet le document au « prolocutor » ou président de la chambre basse, en le priant de le faire examiner avant le lundi 15. Quel fut, dans cet intervalle, le rôle de Gardiner, nous ne pouvons que le conjecturer. Sans doute conféra-t-il avec les représentants du bas clergé, car, au jour dit, ce fut lui qui lut en leur nom aux évêques et autres prélats un projet de réponse qu'ils approuvèrent unanimement, et qui réfutait le début de la pétition des Communes, c'est-à-dire le préambule et les deux premières « particules » du premier article⁴.

1. *Apology*, ed. Taft, p. 142. Le fait est reconnu par Frith, cf. *ibid.*, p. 317.

2. *Ibid.*, p. 142.

3. Nous suivons ici le récit de Wilkins, *Concilia*, p. 748, col. 1.

4. Ce premier projet de réponse est sans aucun doute celui qui est publié dans Wilkins, *Concilia*, pp. 750-2. Tout d'abord, l'étendue en correspond exactement avec celle de la partie réfutée de la *Pétition*, la correspondance entre les deux documents s'établissant comme suit :

PÉTITION
(Merriman, *Life of Cromwell*).

Premium, de p. 104, l. 1 à p. 105,
l. 4.

RÉPLIQUE
(Wilkins, *Concilia*).

De p. 750, col. 1, l. 1 à p. 751,
col. 1, l. 18.

(Cf. Gee and Hardy, p. 154, l. 1 à
p. 156, l. 12).

Était-il l'auteur de ce document ? On ne saurait affirmer qu'il l'ait entièrement rédigé. Mais il en avait certainement été l'inspirateur. Lui-même avoue qu'il l'a « corrigé » — le mot, employé par un humaniste, a son sens fort — et qu'il a de ce chef encouru la disgrâce du roi ¹. D'autres indices, que nous relèverons, nous font voir en lui l'âme de la résistance. Avant d'examiner le texte de la réponse et ses transformations successives, fixons la suite des événements et des dates. Le lundi 22 avril se produit un incident significatif : Hugh Latimer, le futur réformateur, soupçonné d'hérésie, avait été précédemment déferé à l'assemblée du clergé ; mais il en avait appelé au roi. Henri VIII le renvoie maintenant devant la Convocation, faisant ainsi coup double, car il affirme en même temps sa suprématie en matière spirituelle et son aversion pour les erreurs de croyance. Rassuré sans doute sur l'usage que peut faire le roi de son autorité, Gardiner se conforme à sa volonté, et remet en son nom Latimer à la juridiction de l'Assemblée. Les séances suivantes se passent à discuter le texte de la réponse aux Communes, et à justifier celle-ci par des arguments théologiques ². En outre, le roi ayant fait demander que le clergé lui vote un subside, une députation va solliciter de lui en retour que l'Église d'Angleterre conserve ses libertés, que le roi atténue l'effet des lois qui l'oppriment, et qu'enfin il agisse énergiquement contre les hérétiques ³.

Un tel marchandage était audacieux, et témoigne des illusions que se faisait encore le clergé d'Angleterre. Le roi, enfermé jusque-là

Primus articulus.	De p. 751, col. 1, l. 19 à col. 2,
Prima particula de p. 105 l. 5 à	l. 53 (Cf. Gee and Hardy, de p. 156,
l. 20.	l. 13, à p. 158, l. 18).
Secunda particula, de p. 105, l. 20 à	De p. 751, col. 2, l. 54 à p. 752,
l. 25.	col. 2, l. 9 (Cf. Gee and Hardy, de
	p. 158, l. 19 à p. 160, l. 17).

En outre, bien que des réserves s'imposent sur l'emploi fait par Wilkins de deux manuscrits au moins pour la composition du document qu'il reproduit, le caractère de celui-ci prouve d'une manière certaine, comme nous le verrons, qu'il est antérieur à celui que publient Gee and Hardy. Les références ci-dessus permettront une comparaison minutieuse.

1. Wilkins, *op. cit.*, p. 752, col. 1.

2. Il paraît bien en effet que les membres de l'assemblée aient composé, à l'appui de leur thèse, plusieurs petits ouvrages théologiques. Nous savons que le 8 mai, le « prolocutor » remettra à Stokesley, évêque de Londres, quatre « libelli » sur le droit qu'a le clergé de légiférer contre les hérétiques (Wilkins, *op. cit.*, p. 748, col. 2). Peut-être faut-il reconnaître deux de ces « libelli » dans les articles 1020 et 1021 des *Letters and Papers*, vol. V. Un peu plus tard, la première réponse aux articles proposés par le roi, *A declaration of the clergy* (Wilkins, *op. cit.*, p. 753, col. 2), mentionne « un livre, que nous remettons aujourd'hui au roi », et qui contient « de nombreux passages des Saintes Écritures ». « Livre » s'entend ici d'un petit traité manuscrit.

3. Wilkins, *op. cit.*, p. 749, col. 1. *Letters and Papers*, vol. V, N° 1017.

dans un silence hautain, en sort alors par un coup de théâtre. Le 10 mai, il fait signifier à la Convocation par son aumônier Edward Foxe, qu'elle ait à signer une déclaration en trois articles qu'il lui envoie, et par laquelle le clergé renonce à toute puissance législative, aussi bien dans le passé que pour l'avenir. Les membres de l'Assemblée, atterrés, se consultent. Où trouver le chef qui organisera la lutte contre d'aussi exorbitantes prétentions? Un homme avait eu le courage de tenir tête ouvertement à Henri VIII : c'était Fisher. On décide de lui envoyer une députation de chacune des deux chambres¹. Que put-il se dire, dans cet entretien entre le vieux et intrépide combattant et les timides représentants de l'Église d'Angleterre? Nous ne le savons pas, mais nous avons la preuve qu'il ne réussit pas à galvaniser leurs énergies défaillantes. Il suffit d'un froncement de sourcils du roi pour qu'ils fussent épouvantés de leur propre hardiesse². Le 13 mai, la Convocation, qui s'était donné trois jours pour réfléchir, acceptait les articles royaux avec quelques réserves³, et le 15 mai enfin, trouvant le roi inébranlable et insensible aux prières, elle se soumettait entièrement à sa volonté.

Que le clergé d'Angleterre ait en ceci agi contre ses convictions les plus profondes, c'est ce que révèle bien l'examen détaillé des réponses successives qu'il fit, tant à la prétendue pétition des Communes qu'aux articles proposés par le roi⁴. Nous examinerons tout d'abord

1. Wilkins, *op. cit.*, p. 749, col. 1; Collier, *Ecclesiastical History*, cité par Bridgett, *Blessed John Fisher*, p. 220.

2. J.-A. Muller, *op. cit.*, p. 47.

3. Wilkins, *op. cit.*, pp. 753-4.

4. L'ordre des différents documents relatifs à la Convocation de 1532 ne semble pas avoir été établi avec exactitude par J. A. Muller. Il considère en effet la déclaration publiée par Wilkins, *op. cit.*, pp. 753-4, comme une seconde « réplique des ordinaires », composée après que le roi eut désapprouvé la première, qui lui avait été remise le 30 mai. Or il est clair d'après le texte même de cette « Déclaration » qu'elle est une réponse aux articles présentés au clergé par Henri VIII. L'ensemble des documents se classe chronologiquement comme suit :

a) Supplication des Communes;

b) Réplique des ordinaires, Wilkins, *op. cit.*, p. 750;

c) Réplique des ordinaires, Gee and Hardy, *op. cit.*, p. 154;

d) Pétition du Clergé, Wilkins, *op. cit.*, p. 749, col. 1 et *Letters and Papers*, vol. V, N° 1017.

e) Articles royaux présentés le 10 mai : Wilkins, *op. cit.*, p. 749, col. 1.

f) En réponse à ces articles : Une *Déclaration du clergé*, Wilkins, *op. cit.*, p. 753-4, et *Livre de passages de l'Écriture*, mentionné par Wilkins, *ibid.*

g) Trois rédactions successives de la réponse du clergé aux articles : Wilkins, *op. cit.*, p. 752, *Letters and Papers*, vol. V, N° 1018/2, et Atterbury, *Rights and Privileges of Convocation*, 521-48.

h) Lettre de Gardiner à Henri VIII. Wilkins, *op. cit.*, p. 752.

i) Soumission du clergé, *ibid.*, p. 754.

cette première partie de la réponse aux Communes, dite *Réplique des ordinaires*, qui fut « corrigée » par Gardiner et présentée par lui à la chambre haute de la Convocation. Nous avons de cette *Réplique des ordinaires* un second texte postérieur en date et beaucoup plus long. C'est une réfutation complète de l'acte d'accusation de Cromwell, portant non plus seulement sur le début, mais sur l'ensemble de ce document, non plus seulement sur les principes généraux mis en cause, mais sur les charges précises relevées contre le clergé. Nous examinerons la seconde partie de ce texte un peu plus loin, en le comparant à la réponse de Thomas More aux critiques de Saint-Germain.

La première *réplique des ordinaires*, « corrigée », ne l'oublions pas, par Gardiner, s'attarde à peine aux protestations d'humilité et aux flatteries de rigueur envers le souverain, « doué par Dieu d'une sagesse et d'une bonté incomparables ». Procédant d'après la méthode scolastique, elle reproduit d'abord le texte des propositions dont elle conteste la vérité, et les attaque ensuite avec énergie et décision. Il est faux, déclarent au roi les ordinaires, que nous portions « dans nos cœurs et dans nos consciences » des sentiments haineux envers « nos frères en Dieu et enfants spirituels, vos sujets... Nous les aimons, les avons aimés, et les aimerons toujours de tout notre cœur »; nous n'avons jamais rien entrepris à leur détriment, mais « avons seulement, nous osons l'affirmer avec assurance, exercé en toute charité la juridiction spirituelle de l'Église, comme nous y sommes tenus, contre certaines personnes de mauvais esprit, infectées et entièrement corrompues par le pestilent poison de l'hérésie ». S'il s'est élevé des « discordes, querelles ou discussions », c'est du fait de ces personnes « mauvaises et séditeuses, infectées d'opinions fantastiques et erronées...; de la chute desquelles nous sommes fort attristés, suppliant Dieu tout-puissant de faire renaître en elles la foi droite et la charité chrétienne, afin que cette entière concorde, paix et unité, que le Christ donna et laissa après lui comme un trésor particulier à tous ceux qui voudraient être ses disciples, puisse régner dans ce très noble royaume de votre Grâce; afin que soit écartée la très terrible prophétie du très véridique prophète, notre maître le Christ, qui dit dans son Évangile, en présence de telles querelles et discussions : Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé, et les maisons tomberont les unes sur les autres. En conséquence de quoi « les ordinaires supplient Henri VIII de les laisser exercer leur juridiction spirituelle en paix, pour satisfaire à leurs obligations, et amender les pécheurs¹ ».

1. Wilkins, *op. cit.*, p. 750 : « ...endued of God with incomparable wisdom and goodness... that in our hearts and consciences there is no such discord, variance, debate nor breach of peace in our party against our brethren in God, and ghostly children, your subjects... whom... we love, have loved, and shall ever love with

Certes, « parmi une multitude de gens, il y a bien des chances pour que parfois certains se conduisent de façon légère ou abusive », mais de tels cas ne sont pas assez nombreux pour qu'on reproche au clergé tout entier d'avoir troublé la paix du royaume. Et ici les ordinaires, faisant preuve d'une belle naïveté, ou bien s'enhardissant jusqu'à employer l'ironie, risquent une accusation contre ceux qui ont inspiré la *Supplication*. Les Communes, disent-ils, ont été mal renseignées, ou renseignées « par des hommes, qui voient le clergé d'un mauvais œil »; il se pourrait bien que les pétitions de ceux-ci eussent d'abord été rejetées, et puis que « par leurs prières importunes », ils aient trouvé moyen d'en faire faire une supplique adressée au roi pour le mal disposer contre son fidèle clergé, « qui redoute son déplaisir autant qu'aucune créature vivante ». Certes, le Parlement est rempli d'hommes « d'esprit droit et de bonne conscience »; pourtant quelques individus peuvent, « en se prétendant mus par leur zèle pour la justice et les réformes..., en faisant courir des bruits sinistres et à force d'importunité », tromper les personnes les plus vertueuses et les plus sérieuses ¹.

La réponse du clergé en vient aux lois ecclésiastiques, et à leur soi-disant opposition avec celles du royaume; et elle trouve ici des accents d'une véritable dignité. Les lois d'Église et les lois du royaume, disent

hearty affection... [we] only have, as we dare surely affirm, with all charity exercised the spiritual jurisdiction of the church, as we are bound of duty, upon certain evil disposed persons, infected and utterly corrupt with the pestilent poison of heresy... And if any discords, variance or debates be or have been... it hath risen only by uncharitable behaviour of certain evil and seditious persons infected... with fantastical and erroneous opinions... of whose fall we be very sorry, and beseech almighty God to repair in them right faith and Christian charity again, that all concord, unity and peace, which Christ gave, and left behind him as a peculiar treasure to all that would be disciples, may have place in this your grace's most noble realm, in the avoiding the most terrible prophecy of the most true prophet, our master Christ, saying in his Gospel, such variance and debate being, « Every kingdom divided in itself shall be desolate, and one house shall fall upon another ». In consideration whereof... we beseech your grace's highness... that... we may execute the spiritual jurisdiction peaceably, for the discharge of our duty, and reformation of sin ». Pour le texte de l'évangile cité cf. Luc, XI, 17.

1. Wilkins, *op. cit.*, p. 750, col. 2 : « ... albeit in a multitude it is hard but certain will in some time fall to lightness, or misuse themselves... » « ...bills devised by some, which bear little favour to the clergy... by [whose] importune suit, means have been made to have such matters formed into a supplication... to the hinderance of your grace's favour toward the clergy, which will be as far and as loth as any creatures living to fall into your grace's displeasure ... There be as well disposed and as well conscienced men... as ever we knew in any parliament; yet... sinister informations, and importune labours and persuasions of evil disposed persons, pretending themselves to be thereto moved by the zeal of justice and reformation, may induce right wise [righteous], sad, and constan men, to suppose such things to be true, as be not so indeed. »

les ordinaires, si elles sont ce qu'elles doivent être, ne peuvent se trouver en désaccord ; elles ne peuvent que s'appuyer mutuellement, puisqu'elles sont, les unes comme les autres, fondées « sur l'Écriture de Dieu et les décisions de la sainte Église ». Si elles manquent, de part ou d'autre, à remplir ces conditions, « de même que notre devoir, que nous tâcherons toujours très diligemment de remplir, est de réformer nos décrets d'après la commission que nous tenons de Dieu, et de faire cadrer nos lois et nos statuts, et ceux de nos prédécesseurs, avec l'Écriture et les décisions de la Sainte Église ; de même nous espérons... que votre Altesse, s'il apparaît qu'il y ait cause, et avec le consentement de son peuple, modifiera ses lois selon les mêmes règles ; d'où s'ensuivra très sûre et parfaite conjonction et accord, puisque Dieu, la vraie pierre angulaire, les joindra et les mettra en harmonie¹. »

La *Supplique des Communes* a exigé que les lois d'Église, celles du passé comme celles de l'avenir, soient soumises à l'assentiment royal. Ici la réplique des ordinaires, tout en restant respectueuse, s'élève jusqu'à la fierté ; et c'est justement le passage auquel Gardiner fera allusion comme exprimant son opinion personnelle. Votre Altesse est assez sage, dit le clergé au roi, pour savoir « qu'il ne dépend pas de notre volonté ni de notre libre décision d'accorder ce qu'on nous demande ; et que nous, vos très humbles sujets, ne pouvons soumettre l'exécution des devoirs de notre charge, prescrits par Dieu d'une manière certaine, à l'assentiment de votre Altesse, bien qu'en fait elle soit très digne, par ses très nobles et excellentes vertus, non seulement de donner son assentiment royal, mais encore d'imaginer et d'ordonner ce que nous devrions faire par nos statuts et lois, afin d'assurer dans l'Église la discipline et les bonnes mœurs ; cependant, puisque nous n'avons pas le droit de la laisser agir ainsi, ni de restreindre ainsi l'exécution de notre charge, qui consiste à nourrir et à gouverner le peuple du Christ, c'est-à-dire les sujets de votre Grâce, nous supplions très humblement votre Grâce de nous faire connaître (comme elle l'a fait jusqu'à présent) ses avis et son opinion sur les choses que, dans sa haute sagesse, elle désire nous voir faire ; lesquels nous écouterons et exécuterons d'un cœur fort joyeux, s'il plaît à Dieu de nous inspirer de les suivre. » En outre nous supplions votre Altesse,

1. *Ibid.*, p. 751, col. 1-2 : « We repute... our authority of making laws to be grounded upon the Scripture of God, and determination of holy church... If it shall otherwise appear, as it is our duty, wherunto we shall always most diligently apply ourselves to reform our ordinances to God's commission, and to conform our statutes and laws, and those of our predecessors to the determination of Scripture and holy church ; so we hope... that your highness will, if there appear cause why, with the consent of your people, temper your grace's laws accordingly ; whereby shall ensue a most sure and perfect conjunction and agreement, as God being « lapis angularis » to agree and conjoin the same. »

qui porte le titre de « Défenseur de la foi », et « qui en a été jusqu'ici en fait le protecteur particulier », de « maintenir et défendre les lois et ordonnances que nous avons faites... par l'autorité de Dieu ¹ ».

Enfin, à en croire la *Supplique*, les lois ecclésiastiques porteraient atteinte aux prérogatives royales. « Mais, disent les ordinaires, nous nous faisons une trop haute idée de la bonté et de la vertu de votre Majesté » pour croire qu'elle se sente diminuée en quoi que ce soit par une législation appuyée sur l'Écriture et sur l'autorité de l'Église ². Dans l'ensemble, cette première réponse est celle de sujets loyaux et respectueux, qui ne veulent pas croire encore à la défection de leur protecteur; elle enveloppe de formules exagérément humbles ses déclarations les plus nettes; pourtant, elle reste ferme sur les principes. On observera en outre qu'elle n'établit aucune liaison explicite entre la papauté et l'autorité de l'Église en matière spirituelle; nous rencontrons, il est vrai, plusieurs allusions à la règle fournie par « Scripture and the determination of Holy Church », c'est-à-dire, en fait, l'Écriture interprétée par l'Église; mais quel est, dans l'Église, l'organe chargé de cette interprétation, Gardiner, inspirant ici les ordinaires, ne nous le dit pas : il restera muet sur ce point jusqu'aux derniers jours de sa vie.

*
* *

Le texte ci-dessus résumé dut sembler trop hardi aux timides représentants du haut clergé, ou bien le roi fit comprendre à la Convocation qu'il exigeait d'elle une attitude plus soumise. Toujours est-il que la seconde rédaction de la *Réplique des ordinaires* baisse sensiblement

1. Wilkins, *op. cit.*, p. 751, col. 2 : « ...how the granting therunto dependeth not upon our will and liberty; and that we your most humble subjects may not submit the execution of our charges and duty, certainly prescribed by God, to your highness's assent, although in very deed the same is most worthy, for your most princely and excellent virtues, not only to give your royal assent, but also to devise and command, what we should for good order and manners by statutes and laws provide in the church; nevertheless considering we may not so, ne in such sort restrain the doing of our office, in the feeding and ruling of Christ's people, your grace's subjects, we most humbly desire your grace (as the same hath done heretofore) so from henceforth to show your grace's mind and opinion to us, what your high wisdom shall think convenient, which we shall most gladly hear and follow, if it shall please God to inspire us to do so... beseeching the same ...to maintain and defend such laws and ordinances, as we, according to our calling, and by the authority of God, shall... make to the edification of virtue, and maintaining of Christ's faith, whereof your highness is defender in name, and hath been hitherto indeed a special protector ».

2. *Ibid.*, p. 752, col. 1 « We... have such an estimation of your majesty's goodness and virtue... »

de ton. Nous voyons disparaître le passage qui accuse les hérétiques d'être les véritables fauteurs de troubles. Rien ne subsiste plus des insinuations contre les « mauvais esprits » qui ont entraîné les Communes à leur suite. Au lieu de porter des accusations, le clergé s'humilie. Il supplie le roi, « dont la vertu, la science et la piété chrétiennes lui sont connues en toute certitude », de prêter une oreille favorable aux prières de « ses pauvres suppliants ». Il se contentera de se défendre sans aucun artifice. Défense facile et difficile à la fois : l'adversaire reste dans le vague et ne fait pas la preuve de ce qu'il avance; mais aussi, comment faire contre lui la preuve négative qui laverait le clergé de tout soupçon? Aussi bien les ordinaires n'affirment-ils pas que les hommes d'Église soient tous irréprochables : « Nous ne pouvons ni ne voulons nous rendre coupables d'arrogance ni de présomption, en prétendant que, spirituels en nom, nous soyons tous aussi, dans tous nos faits et gestes, si nets et vides de toutes les affections temporelles du monde et de la chair que les lois d'Église faites pour le bien spirituel des âmes ne soient parfois appliquées en vue des satisfactions du monde; ce que nous devons déplorer et déplorons en fait (ainsi qu'il sied à notre état) très amèrement¹ ». Que l'on nous désigne les coupables, disent les ordinaires, et ils seront châtiés selon leurs mérites. Et quoi qu'il en soit, l'Église tout entière ne doit pas être jugée d'après quelques-uns de ses membres corrompus.

A en croire la *Supplique des Communes*, l'Église serait, de par sa législation, une menace pour la propriété privée, qu'elle confisque à son gré. Mais, répondent les ordinaires, ceci n'a trait qu'aux procès d'hérésie. Et n'est-il pas de règle aussi dans le domaine civil qu'un hérétique reconnu comme tel soit dépouillé de ses biens? Les sujets du roi, nous dit-on encore, se trouvent obligés de résoudre des cas de conscience, du fait de la contradiction entre les lois d'Église et les lois du royaume. Nous n'y sommes pour rien, car loin de faire valoir nos droits

1. Gee and Hardy, *op. cit.*, p. 156 : « ...we shall endeavour ourselves to declare unto your highness the innocency of us your poor orators... to refer the truth to be defended by God and your highness, in whose virtue, learning, and Christian religion we can never doubt. » P. 161 : « So that we cannot, nor will, arrogantly presume of ourselves, as though, being in name spiritual men, we were also all, in all our acts and doings, clean and void from all temporal affections and carnality of this world, in that the laws of the Church made for spiritual and ghostly purpose be not sometimes applied to worldly intent; which we ought and do lament (as becometh us) very sore. »

Il est à noter que le texte imprimé dans Gee and Hardy, *op. cit.*, contient des erreurs de transcription. P. 156, l. 18, « factions of laws » est une moins bonne lecture que « sanctions or laws » (Rymer, *op. cit.*, p. 751, col. 1); p. 156, l. 15, « rule and squire » devrait être « rule and square » puisque l'orthographe est modernisée; p. 156, l. 9, « reasons of many's wit » devrait être « reasons of man's wit » en anglais moderne (« mannys wit » dans l'orthographe du XVI^e siècle).

à l'encontre de ceux du roi, et d'exciter les sujets contre leur souverain, nous préférons nous laisser porter tort et souffrir patiemment ¹. Quant aux poursuites *ex officio* et au dommage qu'elles font subir à des innocents, les fautes de quelques ecclésiastiques indignes ne prouvent pas que la législation contre l'hérésie soit mauvaise en elle-même. Si quelques hommes d'Église ont agi d'une manière coupable, qu'on nous donne leurs noms, et ils seront châtiés : « celui qui cite un homme *ex officio* en vue de corriger le péché fait bien ; celui qui cite des hommes pour son plaisir et pour nuire fait mal ². » On nous reproche encore de mettre les gens en prison et de les y laisser six mois ou plus avant de les relâcher ; mais il ne s'agit ici que de prison préventive dans les cas d'hérésie ; et les accusés ainsi emprisonnés ont été jusqu'ici, grâce au Ciel, d'assez petites gens pour qu'on ne nous soupçonne pas d'avoir été mus par un autre sentiment que la haine de leur horrible crime ³. « Le vrai, c'est que certains apostats, frères, moines, prêtres pervers, marchands faillis, vagabonds, individus oisifs et débauchés, d'intentions corrompues, ont embrassé les opinions abominables et erronées qui ont récemment pris naissance en Allemagne, et qu'à leur suite quelques hommes se sont laissé entraîner par simplicité et ignorance. Si justice a été exécutée contre les personnes en question selon les lois de l'Église, et en accord avec les lois du royaume, nous sommes sans reproche. Si nous nous sommes montrés, dans ces poursuites, coupables de mollesse et de négligence, nous ferons désormais notre devoir volontiers. S'il est vrai que, sous prétexte d'hérésie, on ait fait subir à tel ou tel un dommage particulier, ce serait pitié de laisser porter tort à quiconque ; et voilà comment les choses doivent être, et nous ne pouvons répondre autrement, ladite pétition [des Communes] ne faisant allusion à aucun cas individuel ⁴. »

On nous reproche encore nos « questions subtiles » dans les interrogatoires des hérétiques. Or la simplicité est de règle dans l'Église,

1. Gee and Hardy, *op. cit.*, p. 160.

2. *Ibid.*, p. 161 : « He that calleth a man *ex officio* for correction of sin doeth well. He that calleth men for pleasure and vexation doeth evil. »

3. *Ibid.*, p. 162.

4. *Ibid.*, « Truth it is that certain apostates, friars, monks, lewd priests, bankrupt merchants, vagabonds, and lewd idle fellows of corrupt intent, have embraced the abominable and erroneous opinions lately sprung in Germany, and by them some seduced in simplicity and ignorance. Against these, if justice has been exercised according to the laws of the Church, and conformably to the laws of this realm, we be without blame. If we have been too slack and remiss, we shall gladly do our duty from henceforth. If any man hath been under pretence of this [crime] particularly offended, it were pity to suffer any man wronged ; and thus it ought to be, and otherwise we cannot answer, no man's special case being declared in the said petition. »

alors que la subtilité est le propre des méchants. Nous n'avons jamais entendu parler d'un seul cas, dans ce royaume ou ailleurs, où un homme ait souffert à la suite d'un interrogatoire trop difficile à comprendre ¹. Quant aux amendes que nous imposons, elles se justifient s'il s'agit de personnes à qui la pénitence publique ferait plus de mal que de bien, pourvu que « l'argent soit consacré à des usages pieux et à des aumônes ² ». Nous nous contentons de deux témoins pour prouver le crime d'hérésie : mais c'est l'Évangile lui-même qui nous dit qu'un tel témoignage est valable. C'est au juge d'estimer la valeur morale des personnes qu'il cite. Si les hérétiques pouvaient récuser les témoins, rien ne les empêcherait plus « d'implanter sans danger leurs hérésies chez des individus corrompus ou légers d'esprit, et... de s'enhardir à continuer leurs folies ». L'interdiction de récuser « est la loi universelle de la Chrétienté, et qui a universellement fait du bien. De torts causés par là à qui que ce soit, nous n'en connaissons point ³ ».

D'ailleurs nous n'éprouvons aucun agrément à poursuivre les hérétiques : « Nous n'avons égard en cela qu'au devoir et à l'office que nous sommes appelés à remplir et, si Dieu voulait nous en décharger, ou mettre fin à cette universelle peste — ainsi que sa bonté commence à le faire par votre puissante main (les ordinaires, ne l'oublions pas, s'adressent à Henri VIII), et en dirigeant les cœurs des princes, et spécialement de votre Altesse... — nous aurions, nous en sommes sûrs, grande cause de nous réjouir; car notre autorité en ceci est coûteuse, dangereuse, pleine d'ennuis et de tracasseries, sans aucun fruit, plaisir ou commodité de ce monde, si ce n'est une irritante bataille avec ceux dont l'obstination, la présomption, la folie et l'ignorance les entraînent à leur perte corporelle et spirituelle, ce qui nous afflige, et ce dont nous gémissons ⁴. » Les Communes demandent au roi, ironiquement d'ailleurs, d'instruire ses sujets, afin qu'ils ne risquent

1. Gee and Hardy, *op. cit.*, p. 163.

2. *Ibid.* : « Foreseeing alway the money be converted in *usus pios et eleemosynam*. »

3. *Ibid.*, p. 164 : « ... heretics, without jeopardy, might else plant their heresies in lewd and light persons, and... take boldness to continue their folly. This is the universal law of Christendom and hath universally done good. Of any injury done to any man thereby, we know not. »

4. *Ibid.* : « We regard our duty and office whereunto we be called, and if God would discharge us thereof, or cease that plague universal — as by your mighty hand, and directing the hearts of princes, and specially of your highness... His goodness doth commence and begin to do — we should and shall have great cause to rejoice, as being our authority therein costly, dangerous, full of trouble and business, without any fruit, pleasure or commodity worldly, but a continual conflict and vexation, with pertinacity, wilfulness, folly and ignorance, whereupon followeth their bodily and ghostly destruction, to our great sorrow and lamentation. »

pas de tomber par inadvertance dans l'hérésie; or « les vérités de foi ne peuvent être mieux exposées qu'elles ne l'ont été déjà par notre Sauveur le Christ, les apôtres et les définitions de l'Église ¹ ».

A partir d'ici, la *Réplique des Ordinaires* se borne à examiner les griefs de détail qui sont exposés au roi dans la pétition des Communes. L'archevêque Warham prend un moment la parole en son propre nom pour décrire les réformes accomplies dans les tribunaux ecclésiastiques de l'archidiocèse de Canterbury, et en défendre les privilèges ². Puis les ordinaires nient que les exécuteurs testamentaires soient obligés sans raison à de longs déplacements et qu'il y ait des abus dans la perception des dîmes paroissiales, que la loi divine elle-même rend légitimes ³. Les Communes, disent les ordinaires, n'appuient leurs accusations d'aucun fait précis. Elles prétendent que les prêtres exigent le paiement sans délai des droits mortuaires, et mettent ainsi leurs paroissiens dans l'embarras; que les ecclésiastiques se rendent maîtres des biens des laïcs par un emploi abusif de la prescription; que répondre à des accusations aussi vagues ⁴? On prétend que nous exigeons des nouveaux bénéficiers des sommes d'argent excessives. Nous leur demandons les droits de chancellerie prévus, c'est tout, et ce n'est pas trop. Est-il vrai que nous tenions les bénéfices vacants tout exprès, pour les adjuger au plus offrant et nous payer de notre complaisance sur leurs revenus? « De tels marchés ou conventions, étant contraires à la loi, doivent être punis, plus ou moins selon la gravité de la faute, comme tenant de la simonie ou témoignant d'une cupidité déréglée, et doivent subir les peines qu'ils méritent. » Mais ici encore, il faut connaître des cas précis ⁵.

Sur le point suivant, la défense du clergé devient plus délicate : il s'agit des bénéfices conférés à des enfants ou jeunes gens, neveux ou parents d'ecclésiastiques, au grand dam des paroissiens. Chose abominable, répondent les ordinaires. « Les bénéfices doivent être distribués, non selon les liens de la chair et du sang, mais selon les mérites des candidats. » Nous blâmons la faute qu'on nous reproche, quand nous la rencontrons; et c'est pourquoi le clergé pris en corps ne peut en être tenu pour responsable. Si des ecclésiastiques touchent les revenus de prébendes ainsi accordées à des mineurs, et qu'ils les

1. Gee and Hardy, *op. cit.*, p. 165 : « There can be no better declaration known than is already by our saviour Christ, the apostles, and the determination of the Church... ».

2. *Ibid.*, p. 166-8.

3. *Ibid.*, p. 168-9.

4. *Ibid.*, p. 169-70.

5. *Ibid.*, p. 170-1 : « All [such] bargains and covenants, being contrary to the law, ought to be punished, as the quality is of the offence, more or less, as simony or inordinate covetousness, with condign pains accordingly ».

consacrent à leur usage personnel, ils ont tort; s'ils les emploient à élever les mineurs en question, ou s'en servent pour acquitter les frais du culte, ou bien les distribuent en aumônes, « nous ne voyons pas que cette pratique doive être condamnée ¹ ».

Les jours de fête, dit-on, sont trop nombreux et marqués par des réjouissances coupables (tout un côté du protestantisme anglais est dans cette plainte, qui fait pressentir le puritanisme rigoriste, frugal et matériellement prospère). Mais ce n'est pas une raison, parce qu'on abuse d'une tradition venue de nos saints prédécesseurs, pour que l'abus fasse rejeter la tradition elle-même; on abuse de tout, même de l'Eucharistie; il suffit d'apporter les corrections nécessaires. Qui songerait à supprimer les fêtes du temps des moissons, « vu qu'elles sont de si grande antiquité qu'elles ont été incorporées parmi les lois civiles », et sont propres à nous attirer la faveur de Dieu, si utile pour les travaux des champs ².

Après avoir nié brièvement que les ecclésiastiques remplissent indûment des charges peu convenables à leur état, les Ordinaires en viennent à leur conclusion. Ils contestent à nouveau avec force que le clergé ait employé la violence envers les laïcs : « Bien que divers ecclésiastiques de votre royaume, disent-ils à Henri VIII, aient été à diverses occasions brutalement malmenés et traités avec beaucoup de violence par certains laïcs séditieux et de mauvais esprit, aient subi des voies de fait, aient été jetés dans le ruisseau en pleine rue et en plein midi, ici même, dans votre capitale, et ailleurs..., nous pensons en vérité et affirmons que nous n'avons jamais employé la violence envers vos dits sujets en quelque cas que ce soit; à moins qu'ils ne considèrent comme violence ce que nous faisons couramment, aussi bien pour le salut de leurs âmes que pour l'accomplissement de notre devoir, quand nous arrêtons, examinons et punissons les hérétiques selon la loi; et votre Grâce et mainte autre personne parmi les sujets de votre Grâce ont fort bien vu et compris combien charitablement nous avons traité ceux qui ont comparu devant nous pour cause d'hérésie, et quels moyens nous avons recherchés pour le bien et la sauvegarde de leurs âmes; et cela aussi charitablement (que Dieu soit notre juge) et avec une aussi complète absence de violence que nous avons trouvé moyen de le faire ³. » Le plaidoyer des Ordinaires s'achève enfin

1. Gee and Hardy, *op. cit.*, p. 171-2 : « Benefices should be disposed not *secundum carnem et sanguinem sed secundum merita*... We do not see but that it may be allowed. »

2. *Ibid.*, p. 172-3 : « ...seeing that they be of so great antiquity, and incorporated in the law... ».

3. *Ibid.*, p. 174 : « ...albeit divers of the clergy of this your realm have sundry times been rigorously handled, and with much violence entreated by certain

par des remerciements au roi pour son aide passée, et lui adresse de pathétiques supplications pour l'avenir : « Que votre Altesse reste notre principal protecteur, défenseur et aide dans l'exécution des devoirs de notre charge, spécialement pour la répression de l'hérésie, la correction du péché, le maintien de la bonne conduite et de l'ordre en ce qui concerne les choses susdites parmi tous les sujets de votre Grâce, spirituels et temporels ¹. »

La lecture successive de la *Supplique des Communes* et de la *Réplique des Ordinaires* nous aide puissamment à nous faire une idée de l'atmosphère religieuse de l'Angleterre à la veille du schisme. Les deux documents représentent avant tout deux tempéraments, deux manières d'être, qui caractérisent nettement le protestantisme et le catholicisme anglais, alors qu'ils s'opposaient encore d'une manière tranchée. Certes la *Supplique des Communes* est l'œuvre d'un politique sans scrupules; elle n'en reprend pas moins la phraséologie et l'argumentation des pamphlétaires protestants : le passage sur la malfaisance des fêtes chômées est typique à cet égard. Le protestantisme et le catholicisme sont ici les deux acteurs d'un grand drame éternel dans l'humanité : la lutte entre les révoltés, dressés contre l'injustice, exaspérés par les abus, mais aussi violents, excessifs, injustes, d'esprit contrariant, incapables d'entendre raison; et l'autorité établie, consciente de sa responsabilité, attachée à la loi et à la tradition; conservatrice pour le bien, mais aussi pour le mal, trop sûre de sa position, trop aveugle quant à l'avenir, trop intéressée au maintien des choses telles qu'elles sont, pour contre-attaquer d'une manière efficace. Les Ordinaires, nous l'avons vu, réprouvent la violence; ils « endurent et supportent patiemment » les attaques de leurs adversaires. En d'autres termes, ils se bornent à appliquer d'une manière quelque

ill-disposed and seditious persons..., so injured in their own persons, thrown down in the kennel in the open street at mid-day, even here, within your city and elsewhere..., yet we think verily, and do affirm the same, that no violence hath been so used on our behalf towards your said lay subjects in any case; unless they do esteem this to be violence that we do commonly use, as well for the health of their souls as for the discharge of our duties, in taking, examining, and punishing of heretics according to the law; wherein we doubt not but that your grace and divers of your grace's subjects do right well perceive and understand what charitable demeanour and entreaty we have used with such as have been before us for the same cause of heresy, and what means we have devised and studied for favour and safeguard specially of their souls; and that so charitably (as God be our judge) and without all violence as we could possibly devise ».

1. Gee and Hardy, *op. cit.*, p. 175 : « ...beseech your grace's highness... to continue our chief protector, defender, and aider in and for the execution of our office and duty, specially touching repression of heresy, reformation of sin, and due behaviour and order in the premises of all your grace's subjects, spiritual and temporal... ».

peu routinière, mais sans malveillance, la vieille législation répressive. Ils se comportent en juristes, non en polémistes. Trop habitués à être l'autorité, ils ne s'avouent pas la force réelle d'adversaires peu nombreux mais hardis; ils subissent sans riposter les attaques dirigées contre eux. Et de même que les protestants tourneront bientôt leur esprit agressif contre la monarchie, de même aussi les catholiques anglais, et Gardiner tout le premier, adoptent, dans leurs rapports avec le roi, cette attitude purement passive et défensive qui les conduira bientôt à une totale soumission. Leur refus d'emprunter les armes de pamphlétaires généralement grossiers et brutaux, comme celui de s'insurger contre le souverain, sont dans une large mesure, n'en doutons pas, une manifestation de l'esprit chrétien; mais si une telle mansuétude peut, dans le cas de More notamment, leur concilier notre sympathie, leur manque d'audace combative fut, tout au long du xvi^e siècle et plus tard encore, la cause principale de leur faiblesse.

*
* *

Cette mansuétude est un des traits qui rapprochent Stephen Gardiner de Thomas More, et nous expliquent la frappante ressemblance entre le *Réplique des Ordinaires* et l'*Apologie*¹. Non certes que la première, simple document officiel, soit en tout point comparable à la seconde, où se retrouve la richesse de la personnalité de l'auteur, toute charité, sagesse et humour, et où les accusations de Saint-Germain sont relevées sur le ton d'une satire spirituelle et joviale à la fois. Mais si l'expression diffère, l'esprit est bien le même. Et d'abord l'attitude de More en face du souverain, si elle est moins humble que celle de la Convocation, est cependant aussi déférente qu'il est possible : « J'ai montré dans mon *Dialogue*, dit la future victime de Henri VIII [la vérité de la tradition orale, égale à celle des Écritures]; et cependant son Altesse le roi en donne, dans son très érudit et fameux livre contre Luther, une démonstration bien plus claire que je lui ai empruntée...² ». Et plus loin : « Il n'apparaît guère qu'il y ait raison [de modifier les lois ecclésiastiques] puisque le roi, qui est à présent notre souverain seigneur — puisse-t-il l'être longtemps — a durant son gouvernement aussi prudemment et vertueusement pourvu aux besoins de ce royaume qu'aucun prince qui y ait régné, depuis cent ans, en lui donnant des prélats et des ordinaires qualifiés pour leur charge

1. Ressemblance déjà notée par le professeur A. I. Taft, dans son édition de l'*Apologie*, p. 293, première note.

2. *Ibid.*, p. 22 : « I shewed in my sayed dyaloge/and yet the kynges hyghnes myche more playnely shewed in hys most erudyte famouse booke agaynst Luther out of whych I toke it : that... ».

par leur science, leur sagesse, leur justice et leur bonne vie...¹ ». On sent que More, qui pourtant ne devait plus avoir de doutes sur les secrets desseins du roi², s'obstine à vouloir espérer, à pousser même à l'extrême les concessions que l'on peut légitimement faire au pouvoir royal. Je ne voudrais pas médire, dit-il, « de ces deux ordres très éminents que Dieu a établis ici-bas, je veux dire les deux grands ordres dont les membres ont reçu une consécration spéciale, les princes sacrés et les prêtres sacrés³. » On saisit ici le conflit de conscience qui paralysait par avance la résistance du clergé, partagé entre deux loyalismes.

Par ailleurs, More rejette, comme les ordinaires, ces accusations vagues et générales qui font porter sur tout un corps la faute de quelques individus : « Je n'ai pas accoutumé, dit-il, de faire peser les fautes des méchants sur toute une compagnie, de vitupérer contre les marchands en les appelant usuriers, contre les francs-tenanciers en les appelant parjures, contre les baillis en les accusant de rapine..., contre les officiers de justice en les accusant de vénalité, contre les gentils-hommes en les traitant d'opresseurs⁴. » Il proteste contre des formules telles que « certains disent que..., certains relèvent que... », employées par Saint-Germain, dans son *Traité sur la Discorde*, pour introduire ses accusations. Il reconnaît volontiers que les prêtres et les religieux ne sont point parfaits : « Car je pense, dit-il, que le devoir de chaque homme envers Dieu est si grand que très peu d'hommes le servent comme ils le devraient⁵. » Il conteste, comme les ordinaires, qu'il y ait une discorde presque universelle entre les laïcs et le clergé d'Angleterre; et il accuse, comme eux, les fauteurs de nouveautés de produire artificiellement cette discorde⁶.

1. Taft, *op. cit.*, p. 106 : « Consyderynge that the kynge our souerayne lorde that now is & longe mote be, hathe in hys tyme as prudently & as vertuously prouyded for thys realme, that it sholde haue suche prelates and ordynaryes as sholde in lernynge, wysdome, iustyce, & lyuynge, be mete and conuenient therfore, as any prynce hath... that hath reigned ouer thys realme, I dare boldely say thys hundred yere... ».

2. Rappelons-nous que l'*Apologie* ne fut publiée que quelques mois après la totale soumission du clergé.

3. *Ibid.*, p. 55 : « ...those two moste emynent orders, that god hath here ordayned in erth/the two great orders I mene of speciall consecrate personys, the sacred prynces and prestes ».

4. *Ibid.* : « My guise is not to lay the fawtes of the noughty, to the charge of any whole company/and rayle vpon merchauntes and call them vsurers/nor to rayle vpon franciens & call them false iurours/nor to rayle vpon shyryffes & call them rauencours/...not vpon all officers and call them brybours/not vpon gentlymen and call theym oppressours... ».

5. *Ibid.*, p. 75 : « For I thynke that euery mannys dewty toward god is so great, that very few folke serue hym as they shold do. »

6. *Ibid.*, p. 60.

Lorsqu'on passe de la discipline ecclésiastique à la doctrine proprement dite et à l'hérésie, la ressemblance s'accroît. Quelle est, d'abord, la règle de la foi, d'après laquelle on pourra déterminer ce qui s'en écarte? Sur ce point, la réponse de Thomas More est la même que celle de Gardiner : L'Église, prise dans son ensemble, est dépositaire de l'« infallible doctrine ¹ ». Sous quelle forme visible exerce-t-elle cette fonction? S'incarne-t-elle alors dans la papauté, dans un concile général? More ne nous fixe pas sur ce point; il semble considérer la tradition catholique comme si claire qu'elle n'a pas besoin d'être définie par un organe spécial : « Pour connaître la vieille foi dans sa vérité, dit-il à ses lecteurs, et pour la distinguer de toute nouveauté, je vous conseille de vous en tenir aux croyances communes et reconnues de l'Église commune et reconnue de tous les Chrétiens; cette foi que vous avez connue pour la vôtre propre, pour celle de vos pères et de vos grands-pères, et dont vous avez entendu dire par eux que le contraire était, au temps de leurs pères et de leurs grands-pères à eux, toujours tenu pour hérésie. Et vous aussi qui lisez, ne fût-ce que des livres en anglais, vous vous en rendrez compte sur bien des points, par des histoires qui remontent encore cinq fois plus haut ² ». More et Gardiner pourront suivre des routes différentes lorsque le roi voudra se substituer au pape comme chef hiérarchique de l'Église; sur le terrain de la foi, ils sont d'accord pour considérer la tradition comme suffisante : nous aurons l'occasion d'en fournir mainte preuve.

La saine doctrine étant chose claire et évidente, constante et assurée, quelle attitude devra-t-on adopter envers ceux qui s'en écartent? Tout d'abord, on ne saurait témoigner à l'erreur aucune indulgence intellectuelle. More s'était amusé à prôner, dans son *Utopie*, un commencement de tolérance ³; dans l'*Apologie*, il s'élève, comme les Ordinaires, contre toute idée de cette nature : « Dieu me garde d'être sans parti pris quand il s'agit de la vraie foi et des hérésies pleines d'erreur. Car tout homme de bien est tenu de prendre parti entre la vérité et l'erreur, entre l'Église catholique et les hérétiques, entre Dieu et le

1. Taft, *op. cit.*, p. 196.

2. *Ibid.*, p. 192 : « I wyll aduise you therfore good readers for the trewe takynge of the olde fayth, and for the dyscernyng therof from all newe, to stand to the comon well known bylyfe of the comon knowen catholyke chyrche of all chrysten people/such fayth as by your selfe, and your fathers, and your graundefathers, you haue knowen to be byleued/and haue ouer that herde by them that the contrary was in the tymes of theyr fathers & theyr graundefathers also, taken euer more for heresy. And also ye that rede but euyn in englysshe bookes, shall in many thynges perceyue the same, by storyes fyue tymes as farre afore that. »

3. Thomas More, *Utopia*, édition Arber, *English Reprints*, n° XIV, Londres, 1869, p. 145.

diable, et de déclarer sans ambages qu'il est entièrement et pleinement du côté qu'il faut et clairement contre l'autre ¹ ». Dans la pratique, on devra appliquer la législation répressive sans faiblesse coupable, mais aussi sans haine et sans brutalité : « En ce qui concerne les hérétiques, dit More, je hais leur vice et non pas leurs personnes, et je désirerais de tout mon cœur que leur vice fût détruit et leur personne sauvée. Je n'ai envers aucun homme autre manière de sentir, et c'est ce qui apparaîtrait bien clairement, je vous le garantis, si l'on savait toute la faveur et toute la pitié que j'ai témoignée aux hérétiques ². » Gardiner avait parlé dans le même sens dans la *Réplique des Ordinaires*, et nous savons par le témoignage, particulièrement précieux et frappant, de More lui-même, que ses actions étaient d'accord avec ses paroles. L'*Apologie* s'étend longuement sur le cas de John Frith, qui avait été l'élève de Gardiner à Cambridge et qui était tombé dans l'hérésie. Comme il refusait de croire à la transsubstantiation et au purgatoire, il avait été emprisonné à la Tour de Londres et cité devant une commission ecclésiastique dont l'évêque de Winchester faisait partie : « Celui-ci, nous dit More, fit amener Frith dans son propre palais, tel était son désir vraiment paternel de voir le jeune homme s'amender, ce qu'il avait fort à cœur », et le supplia de confesser ses erreurs, sans résultat d'ailleurs, car Frith « resta aussi raide dans son hérésie qu'il la défendait sottement ³ ».

Donc, bienveillance envers les hommes, à qui l'on offrira toutes les occasions possibles de venir à résipiscence; mais intransigeance sur le principe même de la répression de l'hérésie. More, comme Gardiner, approuve les poursuites *ex officio* : « Si l'on admettait, dit-il, qu'aucun individu ne pourra être cité, quelque graves que soient

1. Taft, *op. cit.*, p. 53 : « God kepe me from beyng indyfferent betwene... trew fayth and false heresy. For euery good man is bounden betwene trewth and falshed, the catholyke chyrche and heretykes, betwene god and the deuyll, to be parcyall/and playnely to declare hym selfe to be full and whole vpon the tone syde and clere agynste the tother. »

2. *Ibid.*, p. 190 : « As touchynge heretykes, I hate that vyce of theyrs & not theyr persones/and very fayne wolde I that the tone were destroyed, and the tother saued. And that I haue toward no man any other mynde then thys... yf all the fauour and pytye that I haue vsed amonge theym to theyre amendement were knowen, yt wolde I warraunt you well and playne appere. »

3. *Ibid.*, pp. 139-40 : « My lorde bysshoppe of wynchester, sent for Fryth vnto his owne place, of very faterly fauour towarde the yonge mannys amendement/whyche he sore desyred... Frith there stood in his heresy, as styffely as he defended yt folyshely... » Ce récit est confirmé par le secrétaire et parent de Stephen Gardiner, Germain Gardiner, dans *A letter of a yonge gentlyman...*, Londres, 1534. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un cas isolé; on le verra par la suite dans la controverse avec Barnes (cf. plus haut, p. 75) et même lors de la grande persécution des protestants sous Marie Tudor.

les soupçons qui pèsent sur lui, quelque nombreux les hommes qui l'ont surpris en faute, s'il ne se trouve quelqu'un pour se porter partie contre lui et se faire son accusateur, on pourra bien attendre que les rues grouillent d'hérétiques, avant qu'il y en ait tout juste quelques-uns d'accusés, ou peut-être même un seul¹. » Le juge peut agir d'après les dépositions secrètes d'hommes qui n'oseraient pas se mettre en avant publiquement. Et ceci reste vrai, ajoute More, même en dehors des tribunaux ecclésiastiques. Supprimer les poursuites *ex officio* ! Autant dire qu'aucun hérétique ne sera plus poursuivi. Un homme qui donne des signes extérieurs d'hérésie au point de rendre son crime manifeste à ses voisins, mérite d'être puni, même si ses opinions intimes échappent à la preuve judiciaire.

Quant aux témoins indignes de foi, More, juriste comme Gardiner, tire argument de la pratique des tribunaux non ecclésiastiques, où, dit-il, on accepte bien le témoignage de criminels sur leurs complices, surtout quand il y a d'autres présomptions². Et si l'on se met à récuser des témoins, combien en restera-t-il en fin de compte, qui paraissent dignes d'être écoutés ? Saint-Germain, comme la *Supplique des Communes*, s'indigne que l'on condamne des hérétiques qui ont péché par ignorance ou par simplicité, ou dans un accès de colère. Il est faux, répond More, que les tribunaux d'Église ne donnent pas à l'accusé toute facilité pour faire valoir des circonstances atténuantes. Mais si l'on admet systématiquement de telles excuses, tout hérétique pourra nier qu'il soit responsable de ses actes, « et toute la Chrétienté verrait bientôt combien peu de fruit elle en récolterait³ ». More nie d'ailleurs que le nombre des procès ait été assez grand pour justifier des accusations générales⁴, et met ses adversaires au défi de citer avec preuves des cas d'injustice ou de brutalité⁵.

En fin de compte, toute cette affaire des procès d'hérésie se ramène à la question suivante : l'Église a-t-elle reçu de Dieu l'autorité qu'elle exerce en réprimant les écarts de doctrine ? Sur ce point, More n'est pas moins formel que Gardiner. Saint-Germain s'est plaint que le peuple soit obligé d'obéir à l'autorité ecclésiastique « sans résistance,

1. Taft, *op. cit.*, pp. 146-7 : « For surely yf the conuentynge of heretyques *ex officio* were lefte, and chaunged into an other order, by whyche no man sholde be called be he neuer so sore suspected, nor by neuer so many men detected, but yf some man make hym selfe partye agaynste hym as hys accuser/the stretys were lykely to swarne full of heretykes before that ryght fewe were accused, or peradventure any other eyther »,

2. *Ibid.*, pp. 153-4.

3. *Ibid.*, pp. 169-70 : « ...all chrystendome sholde shortely fynde, how lytel frute wolde growe therof. »

4. *Ibid.*, p. 167.

5. *Ibid.*, p. 102.

plainte ni discussion », et affirme que la lumière de la grâce ne luira pas sur l'Église tant qu'il en sera ainsi. En réponse, More admet que l'Église tire une partie de son autorité du souverain et non de Dieu, mais non pas en ce qui concerne les lois contre l'hérésie. Certes « un concile provincial peut errer; mais il y a dans l'Église des moyens ordinaires de corriger son erreur ¹ ». Lorsque « des gouverneurs spirituels, agissant suivant une procédure légale et dans une forme légale, prennent des décisions en vue du bien spirituel des âmes dont ils ont la charge », ils ont avec eux « l'assistance de l'esprit de Dieu selon la promesse du Christ, présence et assistance aussi vraies pour eux que pour les bienheureux apôtres ² ».

On comprendrait mal que nous terminions ici cette étude de la défense catholique contre les accusations d'un parti encore peu nombreux, mais actif, sans dire un mot de la valeur propre de cette défense. Et en effet bien des choses peuvent y sembler odieuses au premier abord, notamment le jugement d'hérétiques accusés par des témoins secrets, et l'octroi de bénéfices à des enfants en bas-âge. Loin de nous la pensée de soutenir que tout était pour le mieux dans le catholicisme anglais de l'an 1532. Si More, plus catégorique en ceci que les ordinaires, repousse d'emblée toutes les accusations, cela tient au caractère polémique de son ouvrage, qui est un plaidoyer destiné au grand public. Gardiner est moins affirmatif, et ne rejette pas l'idée d'une réforme éventuelle, ou plutôt de réformes partielles. Encore faut-il avouer que la plupart des abus signalés par les Communes sont fâcheux plutôt que monstrueux. Il n'en est pas de même dans le cas des procès d'hérésie : la procédure employée semble contraire à cette pratique judiciaire que nous avons accoutumé de considérer comme proprement anglaise, qui sauvegarde les droits de l'accusé, et qui a contribué beaucoup à la formation des idées dites libérales. Mais qu'on y réfléchisse bien : ni Thomas More ni Stephen Gardiner n'étaient des exaltés, des fanatiques de la persécution; c'étaient des hommes éclairés, cultivés, raisonnables, pondérés, dépourvus de malveillance, et d'une qualité morale qui, très haute dans le cas du premier, demeure estimable, malgré certaines défaillances, dans celui du second. S'ils ont accepté la législation répressive de leur temps, c'est qu'elle correspondait à l'état général des esprits, encore péné-

1. Taft, *op. cit.*, p. 112 : « ...without resystence grudge or argumentes to the contrary... And yf a prouynciall consaile erre/there are in Cristes chyrche ordinary wayes to reforme it. »

2. *Ibid.* : « In suche thynges as any spyrytuall gouvernours after a lawfull order & forme, deuyse for the spyrytuall weale of theyr sowles that are in theyr charge... the good assystence of the spyryte of god is accordynge to Crystes promyse as verely present and assystente as it was with his blessed apostles... ».

trés de l'idéal d'une Chrétienté unanime, habitués à identifier l'Église avec l'État, et l'hérésie religieuse avec l'hérésie politique; c'est aussi que la procédure suivie par les tribunaux de la couronne était encore moins respectueuse des droits de l'accusé que celle des tribunaux ecclésiastiques; c'est enfin que les hérétiques eux-mêmes ne cessaient de proférer contre l'autorité les plus terribles menaces, ainsi que nous le verrons par la suite.

Il est presque surprenant, et tout à la louange du clergé d'Angleterre, qu'il ait, dans de telles circonstances, fait un usage somme toute modéré de son autorité¹. On voit se préciser ici ce tempérament du catholicisme anglais dont nous avons déjà parlé : plus exactement, du catholicisme anglais d'avant le concile de Trente et la contre-réforme; confiant encore dans l'assiette que lui donne une tradition séculaire, une intime union spirituelle de l'Église universelle et du royaume; surpris, peiné, contrarié par les progrès de l'hérésie, mais aveugle à la nécessité d'une réorganisation, d'une concentration de ses propres forces. Ses principaux défenseurs font preuve de ce bon sens, de cet équilibre intellectuel, qu'ils doivent autant à leur culture classique qu'à leurs qualités proprement anglaises; ce sens du réel notamment, qui mûrit parfois, surtout dans le cas de More, jusqu'à devenir le « sens de l'humour ». On trouve chez eux beaucoup de bonhomie et de bonne volonté. Ce sont de bons esprits et souvent de bons cœurs : ce ne sont pas des combattants.

Nous ne saurions mieux en finir avec la Convocation de 1532, qu'en citant in-extenso la lettre que Gardiner écrivit au roi pour justifier sa conduite au cours de la lutte dont les « libertés de l'Église » en Angleterre étaient l'enjeu :

« Me rappelant, dit Gardiner à Henri VIII, mes devoirs envers votre Majesté, que j'honore en toute révérence, en toute modestie et humilité; comme, étant empêché par la maladie de me rendre personnellement en la présence de votre Altesse, j'ai appris par la bouche de l'aumônier de votre Grâce, à mon grand chagrin, quelle opinion votre Altesse a conçue de moi; je suis contraint de me présenter à elle par la lettre que voici, pleurant et gémissant ma malchance et infortune; car sans avoir démerité, j'ai perdu autant d'estime dans le cœur de votre Grâce que votre Altesse, sans que

1. Nous étudions ici le mouvement des idées plutôt que les faits historiques, et ne pouvons établir ceux-ci d'une manière détaillée. C'est pourquoi il ne nous est pas possible de donner toutes preuves à l'appui de cette affirmation. Toutefois le lecteur pourra se reporter à John Foxe, *Acts and Monuments*, qui est la collection la plus importante de documents originaux sur l'histoire religieuse du XVI^e siècle. Le compilateur étant violemment hostile au catholicisme, il est frappant qu'il ne cite, à la période que nous envisageons ici, aucun cas sérieux de cruauté ou d'injustice.

je l'aie mérité, m'en avait accordé aux yeux du monde. Et si je ne me réconfortais en me rappelant la bonté de votre Grâce, avec laquelle la vérité l'emporte toujours, j'en aurais assez et de mon sort, et de la vie. Je reconnais en moi-même, et ne puis jamais oublier les bienfaits de votre Altesse, ni l'affection exceptionnelle que votre Altesse m'a témoignée. Je connais mon devoir et mes obligations envers votre Altesse; et combien je désire manifester cette connaissance intérieure en actions extérieures, Dieu le sait et j'ai bon espoir que votre Altesse le saura aussi. Mais en attendant, faute d'avoir cette satisfaction, je souffre comme vous le voyez et ne connais point de remède, si ce n'est la bonté qu'aura votre Altesse de peser ce que j'ai fait, ce que je devais faire, et ce qu'il m'est permis de faire, et de n'être pas mécontente de ce que, en corrigeant la réponse faite [par les ordinaires], j'ai donné créance au si grand nombre de savants hommes qui affirment, de manière précise, la vérité de ce qui était allégué dans la réponse au sujet de la loi divine; surtout si l'on considère le livre de votre Altesse contre Luther, qui à mon sens prouve cette vérité fort clairement. Le livre écrit pour défendre la cause de votre Grâce et traduit en anglais semble du même avis, et le concile de Constance, condamnant les articles de Wicliffe, confirme manifestement cette vérité par ses décrets. Il se peut que votre Grâce soit maintenant en mesure de prouver le contraire; cependant comme je ne suis pas savant théologien et ne connais pas les preuves découvertes par votre Grâce, je ne mérite aucun blâme de ce fait. Quand je saurai ce que je ne sais pas encore, je parlerai en conséquence. Ce serait dommage que nous vivions, si, manifestant bien peu notre amour envers Dieu dans nos actions, nous abusions de son nom et de son autorité pour le plus grand déplaisir de votre Altesse, de qui nous avons reçu tant de bienfaits. Mais d'autre part, si c'est bien l'autorité de Dieu qui nous est départie, même si nous ne savons pas en user dignement, nous ne pouvons y renoncer; et celui qui la recevrait de nous courrait de ce fait autant de danger que nous qui l'abandonnerions, comme votre Altesse, dans sa haute sagesse, peut s'en rendre compte. Je suis pour ma part, comme j'y suis tenu, très désireux non seulement de faire ce qui peut être fait pour contenter votre Altesse, mais aussi tout prêt à apprendre la vérité sur ce qui doit se faire; et j'ai bon espoir que votre Majesté prendra finalement en bonne part que je tiennne pour vérité ce pour quoi j'ai des raisons et des autorités de si grande valeur, tant que je n'entendrai pas donner des raisons mieux fondées en sens contraire. Je serai très heureux de conférer à ce sujet avec n'importe quel membre du conseil de votre Grâce; et cependant prie Dieu journellement de me faire connaître sa vérité, et de conserver votre Majesté en grande félicité; étant toujours tout prêt à faire et désireux de faire ce qui sied à

« Votre très humble sujet et très reconnaissant chapelain qui prie journellement pour vous.

«STEPHANUS WINTONIENSIS ¹. »

1. British Museum, MS. Cleopatra B. VI, folio 203a-b. Nous reproduisons à l'appendice II le texte de ce document. On le trouvera également, mais avec quelques erreurs de transcription, dans Wilkins, *op. cit.*, p. 752. Le « livre écrit pour défendre la cause » du roi, semble bien être le traité, publié en 1530, qui

Cette lettre n'est pas un sec document d'histoire ecclésiastique. Elle est profondément humaine et pathétique; et si Gardiner n'y apparaît pas sous les traits d'un héros, il n'en attire pas moins notre pitié. Il refuse, c'est clair, de s'incliner devant la volonté du souverain; il en appelle du roi au roi mieux informé et se dit certain que Henri VIII se laissera convaincre. Il va même jusqu'à signaler au souverain le péril auquel il expose son âme, en voulant dépouiller l'Église de ses fonctions spirituelles. Mais il ne prend pas position avec hardiesse et autorité; il proclame ce qui pour lui est l'évidence même, mais il le fait mollement et comme à son corps défendant. Et si l'enthousiasme du confesseur est en lui bien tiède, combien sincère, par contre, est la douleur du courtisan! Il souffre, nous dit-il; sans la faveur royale, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue; le seul espoir qui lui donne du prix est celui d'un revirement de Henri VIII. Tragique conflit de sentiments, qui nous explique les faciles abdications de Gardiner, depuis le procès de divorce jusqu'au *De vera Obedientia*. Il ne fut d'ailleurs pas le seul à connaître cette lutte intérieure; car, à peu d'exceptions près, le clergé et les laïcs d'Angleterre passèrent par les mêmes angoisses pour aboutir à la même soumission. Fisher tenait tête au roi publiquement, du haut de sa chaire; l'opposition silencieuse de More devait être plus redoutable encore; Henri VIII n'avait pas prise sur ces deux hommes et dut se résoudre à user de violence. Mais, dans la plupart des autres cas, il préféra fatiguer la résistance de ceux qu'on ose à peine appeler ses adversaires. Nous allons donc le voir, au cours des années qui vont suivre, flatter et menacer à la fois, faire peur au clergé en encourageant l'hérésie, et du même coup se rendre nécessaire pour la réprimer, jusqu'au moment où les défenseurs de la tradition seront à la fois convaincus et qu'on ne peut résister au souverain (en admettant qu'on le doive), et que ce souverain est le meilleur rempart de l'Église contre les innovations religieuses. On devine ici une sorte de marchandage plus ou moins avoué. Grâce à ce double levier du loyalisme et de l'hérésie, le roi devait réussir en peu d'années à faire accepter par ses sujets un césaro-papisme renouvelé de celui de Justinien. Nous allons maintenant assister à sa victoire.

contenait les opinions des universités continentales sur le pouvoir dispensateur du pape. L'édition latine avait pour titre *Gravissimae atque exactissimae illustrissimarum totius Italiae et Galliae Academiarum censurae*; l'édition anglaise, *The determinations of the moste famous and mooste excellent uniuersities of Italy and Fraunce*.

CHAPITRE V

LES ÉTAPES DE LA SOUMISSION

L'attitude du peuple anglais, devant la violence que lui faisait son roi, est demeurée tellement passive que longtemps les historiens ont pu le croire lollard ou protestant de cœur, et naturellement porté à bien accueillir la rupture avec Rome. Et vraiment, ce qui frappe sans cesse dans cette surprenante histoire du schisme d'Angleterre, c'est qu'on ne voit jamais arriver le moment où la mesure sera comble, où les sujets de Henri VIII se révolteront enfin, où « quelque chose cassera ». Le ciel s'obscurcit, des nuées d'orage s'amoncellent; on attend le tonnerre, et le tonnerre ne vient pas. Ce qui est vrai pour la masse l'est aussi pour les individus, et en particulier pour Stephen Gardiner, qui nous fournit une image si typique des Anglais d'alors. Il vient, au cours de l'affaire des ordinaires, de rompre en visière à son souverain, malgré toutes ses protestations d'humilité et de loyalisme; on croirait qu'il va poursuivre la lutte, prendre la tête d'une opposition; il n'en est rien. Malgré divers incidents semblables au cours des années 1532 à 1535, il évite toujours une rupture définitive; il suivra Henri VIII jusqu'au bout. Expliquer, par l'exemple qu'il nous présente, comment une Angleterre solidement catholique a pu se laisser mener jusqu'au bord même du protestantisme; montrer quelles raisons complexes ont paralysé les esprits et les volontés aux moments décisifs; faire comprendre ce qui a pu se passer dans le cœur de chaque Anglais, tandis que le roi renversait l'ordre séculaire de l'Église et de l'État; voilà quelle sera notre tâche au cours des pages qui vont suivre.

Tâche malaisée, à vrai dire, si nous n'avions pour nous aider que les documents où apparaît le nom de Gardiner lui-même. Ces documents sont rares, surtout à partir du moment où, renvoyé en disgrâce dans son diocèse, il est tenu presque complètement à l'écart des affaires publiques. Ils ne prennent toute leur valeur que mis à leur place parmi d'autres pièces, très nombreuses celles-là, qui nous renseignent sur le cours général des événements. Dressons donc un tableau de la période qui va de juin 1532 à octobre 1535, tableau des

faits historiques d'abord, mais surtout de l'état des esprits¹ : nous interpréterons ainsi de la façon la plus sûre non seulement les quelques actions de Gardiner qui nous sont connues, mais encore ses moments de retraite et de silence.

La politique de Henri VIII, au cours de ces trois années, nous apparaît encore comme entièrement dominée par sa passion pour Anne Boleyn. Faire annuler son premier mariage *per fas et nefas*, telle est la pensée constante du souverain; le faire annuler par le pape s'il est possible et, si le pape refuse, malgré lui. Telle est, dans l'ordre des faits, l'origine du schisme d'Angleterre. Il a sans doute été facilité par le mouvement d'idées politiques de la Renaissance et mis à profit par la cupidité et la soif de puissance du roi et des grands. Il n'en reste pas moins — et nous le montrerons — qu'il est avant tout l'œuvre d'une volonté impérieuse, tyrannique, mais esclave elle-même de la passion. Du point de vue de l'histoire religieuse, la période présente donc deux aspects successifs : tout d'abord, le roi espère pouvoir amener le pape, par la flatterie, la persuasion, la corruption ou la menace, à se prêter à ses désirs; par la suite, il se rend compte qu'il n'a rien à attendre de lui, et il se résout, fort à regret d'ailleurs, à agir par ses propres moyens. A vrai dire, les choses ne sont pas, en fait, aussi nettement tranchées. Nous avons vu le roi prendre des mesures contre Rome longtemps avant de rompre : il continuera ses démarches à Rome même après la rupture. Il est donc extrêmement difficile de fixer le moment où il ne fut plus possible aux Anglais catholiques, et principalement à Gardiner, de se dire que « tout s'arrangerait », et de biaiser avec leur conscience. Bien plus, on pourrait aller jusqu'à dire que si le schisme nous semble, à nous, bien consommé en 1535, il ne leur apparut jamais comme définitif du vivant de Henri VIII.

Il faut en effet se garder d'une confusion à laquelle nous porterait, à notre insu, l'emploi constant, dans les documents du temps, de mots tels que « spiritual », « spirituality ». En réalité, ce que nous appelons aujourd'hui les attributions spirituelles de l'Église, c'est-à-dire la définition et l'enseignement du dogme et aussi le soin des âmes, ne fut jamais mis en question dans la législation anti-romaine de Henri VIII. Du commencement à la fin il s'agit, non d'un changement de religion, mais d'un transfert de juridiction; on restait en effet sur un terrain sans cesse disputé entre la papauté et les monarchies, terrain contesté, et combien âprement, en France et dans l'Empire bien plus encore qu'en Angleterre au cours des siècles précédents. Il est vrai qu'en 1534

1. Les *Letters and Papers*, fournissent, aux volumes V, VI, VII, VIII et IX, un inventaire très complet de la documentation historique relative à cette période. Le présent exposé a été préparé par un dépouillement détaillé de cette collection où sont résumées plus de six mille pièces.

et 1535, Henri VIII — comme François I^{er} d'ailleurs — est en coquetterie avec les Luthériens d'Allemagne; mais il s'agit avant tout d'une manœuvre politique, et d'ailleurs on espérait encore, ne l'oublions pas, qu'un concile général rassemblerait toutes les brebis au même bercail : le protestantisme ne pouvait encore, à cette époque, être considéré comme une confession définitivement séparée. Il est vrai aussi que Henri VIII, comme nous l'avons dit, joua largement de l'anticléricalisme populaire; il est vrai encore qu'il laissa parfois ses apologistes imbus des idées nouvelles lui prêter un pouvoir spirituel au sens moderne du mot¹; il est vrai enfin et surtout qu'en privant Rome de ses pouvoirs d'administration de l'Église, il l'empêchait du même coup de maintenir, dans le domaine de la foi, l'Angleterre à l'unisson des autres parties de la Chrétienté. Il n'en reste pas moins que si la suprématie royale était, en fait, la porte ouverte à l'hérésie, la confusion qui régnait dans l'Europe chrétienne tout entière rendait la chose peu claire à la plupart des gens. Il fallait, nous l'avons dit, une clairvoyance exceptionnelle pour se rendre compte dès lors que l'unité chrétienne était menacée par un schisme plus grave encore que ceux des XIV^e et XV^e siècles, et qui serait, lui, irréparable. Si les contemporains de Gardiner avaient pu parler français, ils auraient dit sans doute pour la plupart : « On en a vu bien d'autres. » Et le roi, prudemment, mettait en avant ses ministres, en sorte que de son action personnelle on pouvait conserver bon espoir; assez du moins pour permettre aux âmes qui n'étaient pas d'une trempe peu commune, de prendre en patience le malheur des temps et de se leurrer d'illusions pour l'avenir.

Il nous faut maintenant justifier par des faits ce que nous venons d'avancer, et saisir sur le vif ce transfert de juridiction dont nous avons parlé. L'assemblée du clergé de 1532 s'était achevée par la victoire du roi, mais l'opposition subsistait. Elle se manifestait au même moment à la Chambre des Lords, où l'archevêque de Canterbury William Warham prononçait un discours énergique en faveur des libertés de l'Église et contre le pouvoir royal en matière ecclésiastique²; où More et Gardiner, combattant côte à côte, s'attiraient par leur attitude le déplaisir du roi³. Heureusement pour Henri VIII, cette résistance devait bientôt se briser d'elle-même. More, las de ces

1. Il est d'ailleurs parfaitement orthodoxe de dire qu'en un sens, le roi a charge d'âmes; mais il semble bien qu'un correspondant de Cromwell, Clément Arsmstrong, auteur de nombreux ouvrages sur le divorce de Henri VIII, ait voulu opposer au pape la mission spirituelle du roi. (*Letters and Papers*, VII, 1690.)

2. Du moins la pièce cataloguée sous le N° 1247 du vol. V des *Letters and Papers* est-elle considérée par l'archiviste qui la résume, James Gairdner, comme le brouillon d'un discours qui devait être prononcé à la Chambre des Lords.

3. *Ibid.*, N° 1013, lettre de Chapuys à Charles-Quint.

luttres politiques, trop loyaliste et trop attaché au souverain pour se révolter, préférait abandonner le poste de chancelier et se retirer dans la vie privée¹; Warham mourait le 23 août²; et Gardiner n'avait pas la force d'âme nécessaire pour renoncer résolument à la faveur royale. Cependant l'attitude de Clément VII devenait plus énergique. Le 15 novembre 1532 il invitait Henri VIII, par une lettre paternelle et pleine de dignité, à rappeler, sous peine d'excommunication, la reine Catherine de la résidence séparée où il l'avait reléguée, et à cesser de vivre avec Anne Boleyn. Il lui en coûtait, disait-il au roi, de déplaire à un souverain qu'il avait toujours cherché à contenter. « Mais que faire? ajoutait-il. Négligerons-nous la justice et le salut de votre âme? Ou bien préférons-nous vos penchants privés et les nôtres à l'intérêt public et à la volonté divine³? » Henri VIII ne fut aucunement sensible au ton élevé de cet avertissement. Avec une hypocrisie consommée, il demanda au pape de donner des armes contre lui-même. Il le pria de consacrer comme archevêque de Canterbury le docile courtisan Thomas Cranmer. Clément VII y consentit, et accorda ses bulles à Cranmer le 21 février 1533⁴.

Au début de la même année, Henri VIII avait épousé en toute hâte, dans le plus grand secret, Anne Boleyn déjà enceinte⁵. Il était urgent de légitimer cette union, en faisant annuler par Cranmer le premier mariage du roi. Pour que l'archevêque eût pleins pouvoirs le roi fit voter par le Parlement, en mars 1533, une loi en vertu de laquelle tout appel à Rome, qu'il s'agît d'affaires ecclésiastiques ou laïques, serait considéré comme haute trahison⁶. Un peu plus tard, le 5 avril 1533, il faisait décider par l'Assemblée du clergé « qu'il était interdit par la loi divine, sans que le pape pût accorder de dispense, d'épouser la femme de son frère décédé sans enfants, si le mariage avait été consommé », et « qu'il était suffisamment prouvé que le mariage du prince Arthur et de la reine Catherine avait été consommé⁷ ».

1. *Letters and Papers*, N° 1046, lettre de Chapuys à Charles-Quint, datée du 22 mai.

2. *Ibid.*, p. 541, note.

3. Pocock, *Records*, vol. II, p. 378 : « Verum quid agemus? Negligemusne justiciam et animae tuae salutem? An potius privatos affectus tuos nostrosque publicis rationibus et divinae voluntati antefereamus? »

4. G. Constant, *op. cit.*, p. 41.

5. *Ibid.*, et p. 384; aussi *Letters and Papers*, vol. VI, p. 210, où Chapuys écrivant à Charles-Quint donne comme date la fête de la conversion de saint Paul (25 janvier).

6. *Ibid.*, vol. VI, N°s 119-120, 296. Ce dernier document (lettre de Chapuys à Charles-Quint) montre que l'opposition au Parlement fut des plus vives.

7. Wilkins, *op. cit.*, pp. 656-7 (récit de l'assemblée du clergé) et 657-8 (réponses de l'assemblée aux questions posées par le roi). Ce dernier document est également reproduit par Pocock, *op. cit.*, vol. 88, pp. 446-9.

Il ne restait plus à Cranmer qu'à rendre son jugement, ce qu'il fit le 23 mai, après un simulacre de procès, dans l'église des Augustins de Dunstable. Il le fit en vertu même de son titre de « légat du siège apostolique », après avoir déclaré Catherine contumace¹. Et le 1^{er} juin, Anne Boleyn, qui avait été créée marquise de Pembroke quelques mois auparavant², était solennellement couronnée reine d'Angleterre à l'abbaye de Westminster³. Enfin, le 9 juillet, Henri VIII faisait un premier pas vers la confiscation des biens d'Église, en ratifiant par lettres patentes la loi votée par le Parlement en 1532, pour interdire le paiement des annates au Saint-Siège⁴.

Il devenait difficile à Clément VII de témoigner plus longtemps au roi d'Angleterre des sentiments paternels. Le 11 juillet, il lançait contre lui une sentence d'excommunication dont la publication était, il est vrai, différée⁵. Dès le lendemain Bonner, alors ambassadeur à Rome, annonçait la nouvelle à Thomas Cromwell. Mais Henri VIII ne jugeait sans doute pas la situation assez mûre, ni l'état de l'opinion publique assez rassurant pour qu'il pût, dès lors, rejeter toute suprématie ecclésiastique. Il aima mieux rajeunir, pour s'en servir contre le Saint-Siège, la théorie conciliaire, restée vivante en Angleterre depuis le début du xv^e siècle. Déjà la loi qui interdisait les appels à Rome faisait prévoir un appel au concile. Et dès le 29 juin, en prévision d'une excommunication, Henri VIII avait rédigé un document de ce genre⁶. Le 18 août, il en faisait établir un nouveau, dirigé cette fois contre la sentence papale, et chargeait Bonner de le signifier au pape au cours d'une ambassade spéciale⁷. Une telle démarche, faite à Rome, eût pu faire courir des risques à celui qui en était chargé. La chance voulut que Clément VII, dans ses efforts pour réaliser l'union des princes chrétiens contre les dangers qui menaçaient l'Église, se rendît à Marseille pour y conférer avec François I^{er}. Bonner saisit l'occasion au vol. Au cours de cette entrevue, il s'introduisit par surprise auprès du pape et lui présenta brutalement, le 13 novembre, l'appel du roi d'Angleterre, abusant ainsi de l'hospitalité française⁸.

1. *Letters and Papers*, vol. 8, N° 601. L'archevêque de Canterbury était en effet légat, non à titre temporaire, mais d'une façon permanente et en vertu même de ses fonctions (*legatus natus*).

2. Le 1^{er} septembre 1532. Cf. *Letters and Papers*, vol. V, N° 1274.

3. Le 29 mai 1533. *Ibid.*, vol. VI, N°s 561-5, 583-5.

4. *Ibid.*, N° 793.

5. Publiée par Sanders, *Historia Schismatis Anglicani*, ed. Cologne, 1628, pp. 76-77. Texte reproduit par Pocock, *op. cit.*, vol. II, pp. 677-8, et résumé dans *Letters and Papers*, vol. VI, N° 807. Le lettre de Bonner est *ibid.*, N° 810.

6. *Ibid.*, N° 721.

7. *Ibid.*, N° 998.

8. *Ibid.*, N° 1572. Rapport de Jean du Bellay.

La session du Parlement, nous dit l'évêque Jean du Bellay, qui fut mêlé de près à toutes ces affaires, avait été suspendue pour permettre à François I^{er} d'intervenir utilement auprès de Clément VII en faveur du roi d'Angleterre. Mais en témoignant aussi peu de ménagements au pape, Henri VIII coupait court à toute tentative de conciliation. Nous ne trouvons pas de document où le souverain pontife ait formellement rejeté l'appel de Henri VIII, mais il en fut très irrité, le considéra comme attentatoire à sa dignité et ne le prit pas en considération¹. La coterie d'Anne Boleyn, appuyée par Cromwell qui convoitait pour son maître les biens d'Église, n'attendait que cette occasion. Quand le résultat de l'entrevue de Marseille fut connu, Henri VIII reprocha d'abord à François I^{er} de n'avoir pas contraint Clément VII à céder sur l'affaire du divorce tant qu'il le tenait entre ses mains²; puis il se décida à retirer à la papauté ce qui lui restait encore de ses pouvoirs d'administration ecclésiastique. Depuis plusieurs mois déjà, il avait requis les évêques d'Angleterre de se mettre en quête d'arguments pour prouver que le « pape de Rome » n'avait pas plus d'autorité en Angleterre qu'un évêque étranger quelconque³. Il franchit le pas décisif en faisant rédiger par son conseil, dans les derniers jours de 1533, une série d'articles où était justifié son second mariage, et où le pape était pour la première fois désigné sous le titre d'« évêque de Rome »⁴. Vers la même époque Cromwell, devenu le plus puissant des ministres du roi⁵, prend des mesures pour obliger les évêques à prêcher en faveur du divorce royal et contre les censures romaines, et fait interdire les prières publiques pour le pape⁶. Le 15 janvier 1534, le Parlement se réunit : à l'ordre du jour figurent les projets de loi suivants⁷ : confirmation de la « soumission du clergé » de 1532 (abolition d'une juridiction ecclésiastique indépendante); suppression définitive des annates, du denier de Saint-Pierre et des « exactions papales »; adoucissement des lois contre l'hérésie, les paroles et actes contre l'évêque de Rome n'étant plus considérés comme coupables; mesures à prendre pour que les enfants issus du second mariage royal succèdent au trône d'Angleterre. Le 30 mars,

1. Cf. document ci-dessus, p. 637.

2. *Letters and Papers*, vol. V, p. 639.

3. *Ibid.*, vol. VI, N° 1487.

4. *Ibid.*, N° 1571, p. 634, lettre de Chapuys à Charles-Quint, où il est dit que le texte (évidemment imprimé) des articles fut distribué à la cour le 26 décembre. Le texte des articles est dans Pocock, *op. cit.*, vol. II, pp. 523-31.

5. Bien que membre du Conseil royal, depuis 1531 et titulaire de diverses charges de cour, Cromwell n'était pas encore ministre en titre; mais il était devenu l'homme de confiance du roi.

6. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 48.

7. *Ibid.*, N° 54.

tous ces textes avaient été votés par le Parlement ¹. Le premier faisait de la « cour de la chancellerie royale » le ressort suprême en matière ecclésiastique, la plaçant même au-dessus de la cour archiépiscopale de Canterbury. La loi sur les annates réglait le nouveau mode d'élection des évêques et imposait aux chapitres le choix du candidat présenté par le roi ². La loi sur le denier de Saint-Pierre affirmait que le roi et son royaume restaient d'accord avec le reste de la Chrétienté dans le domaine de la foi ³; et il est frappant qu'au moment même où Henri VIII abolissait la juridiction romaine, il ait cru devoir rassurer ses sujets quant à son orthodoxie. Au reste, disons-le ici une fois pour toutes, le Parlement de Henri VIII n'avait rien de commun avec les assemblées librement élues que le mot suggère aujourd'hui. Le roi était capable d'exercer efficacement sur tous ceux qui dépendaient de lui, clercs ou laïcs, une pression irrésistible.

*
* * *

Toute cette législation anti-papale n'était cependant mise en vigueur que provisoirement et conditionnellement, Henri VIII conservant toujours un faible espoir qu'en la tenant suspendue comme une menace au-dessus de la tête du pape, il l'amènerait à se soumettre. « Ce que le roi a fait voter contre le pape et l'autorité du Saint-Siège, écrit Chapuys à Charles-Quint le 4 avril, il n'a pas positivement demandé au Parlement de le confirmer, mais seulement de le voter sous conditions, pour le cas où d'ici à la Saint-Jean (nous verrons plus loin le pourquoi de cette date) il lui serait possible de l'annuler en tout ou en partie; c'est un appât présenté à Sa Sainteté pour la faire consentir à ce que veut le roi, et celui-ci n'a pas peu d'espoir d'y parvenir aussi bien par le moyen du roi de France que par ses propres bravades ⁴. » Henri VIII, fidèle à son habitude politique, s'efforçait de faire céder le pape à l'aide d'un véritable « chantage »; il envisageait une réconciliation comme possible, mais le Saint-Siège devait en faire tous les frais. Il considérait comme définitive une loi dont nous n'avons encore rien dit, la plus redoutable de celles qu'avait votées le Parlement

1. G. Constant, *op. cit.*, p. 60. Cf. aussi Foxe, *Acts and Monuments*, ed. Pratt, vol. V, pp. 66-7.

2. *Ibid.*, pp. 59 et 407, note 108. Voir aussi sur l'élection des évêques *Letters and Papers*, vol. VII, N° 171, lettre de Chapuys.

3. G. Constant, *op. cit.*, p. 60.

4. Cf. deux lettres de Chapuys, dans *Letters and Papers*, vol. VII, N° 171, p. 69 et N° 434. Nous traduisons ici le résumé de celle-ci fournie par les *Letters and Papers*.

au début de 1534, l'« Acte de Succession »¹. Cette loi déclarait héritiers légitimes du trône les enfants nés ou à naître d'Anne Boleyn, exigeait que tout sujet du roi prêtât serment de fidélité à la succession ainsi établie, avant la Saint-Jean 1534, et faisait du refus de serment un crime de haute trahison. Les commissaires chargés de rédiger le serment y introduisirent des clauses qui faisaient violence à la conscience des catholiques anglais. On devait jurer que le premier mariage du roi était nul et le second valide, ce qui entraînait le rejet des décisions pontificales. On devait également répudier tout serment antérieurement prêté « à quelque autorité, prince ou potentat étrangers que ce fût »². Le pape, à qui les membres du clergé avaient prêté serment de fidélité, se trouvait par là directement visé. La porte s'ouvrait donc ainsi à une persécution qui blessait des sentiments religieux, mais qu'on pouvait à la rigueur faire passer pour simplement politique, puisque la question posée, répétons-le, n'était pas celle de la foi, mais celle de la juridiction ecclésiastique. De toute manière, il fallait maintenant choisir entre le pape et le roi, fût-ce avec des restrictions mentales, fût-ce avec le secret espoir que tout cela ne durerait pas. Si donc on veut situer quelque part le moment décisif à partir duquel il fallut s'engager dans la voie de l'indépendance ou dans celle de la lâcheté, c'est dans ces premiers mois de 1534 qu'il le faut placer. Mais encore une fois, la situation n'était pas suffisamment nette pour qu'on puisse considérer ceux qui cherchèrent alors des accommodements comme ayant cédé uniquement à la peur.

Sur ces entrefaites, Clément VII avait enfin rendu, le 23 mars 1534, une sentence définitive qui terminait le procès de divorce. Elle était telle qu'on pouvait l'attendre. Le pape déclarait le premier mariage de Henri VIII « valide et canonique »; les enfants nés ou à naître de ce mariage étaient légitimes; le roi d'Angleterre était tenu de rappeler Catherine d'Aragon auprès de lui; les « molestations et refus » qu'il lui avait opposés étaient « illicites et injustes »; un perpétuel silence sur cette affaire lui était à l'avenir enjoint³. La nouvelle, parvenant en Angleterre vers la fin d'avril⁴, ne fit que confirmer Henri VIII dans son attitude. Déjà, les commissaires royaux et les évêques fai-

1. G. Constant, *op. cit.*, pp. 65 et 415, note 150.

2. Bridgett, *Thomas More*, pp. 348-9; *Letters and Papers*, vol. VII, Nos 392-3.

3. Résumé *ibid.*, N° 362. Imprimée en entier dans Wilkins, *op. cit.*, p. 769, et dans Pocock, *Records*, vol. II, pp. 532-3. « ...matrimonium... esse validum et canonicum... molestationesque et denegationes per eundem Henricum regem eidem Catherinae Reginae... factas... esse illicitas, et injustas... ».

4. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 444, est une lettre des ambassadeurs Karne et Revett à Henri VIII, l'informant de la clôture du procès, et datée de Bologne le 7 avril. Cette lettre dut mettre comme à l'ordinaire une vingtaine de jours à arriver.

saient prêter le serment de fidélité à la succession¹. Le 13 avril, Fisher et More avaient tous deux refusé de jurer : tous deux étaient aussitôt emprisonnés à la Tour de Londres, où ils devaient être pendant un an l'objet d'une pression constante par promesses, arguments et menaces. Une période sombre allait s'ouvrir. De juin 1534 à juin 1535, les documents des archives anglaises font revivre pour nous un régime de terreur, d'emprisonnements et bientôt d'exécutions, dont nous n'avons pas à retracer ici l'histoire. Cependant Clément VII mourait le 25 septembre 1534². Il était remplacé par un pape plus énergique et moins temporisateur, Paul III, en qui Henri VIII mit pourtant quelque espoir tout d'abord. Mais bientôt déçu, il résolut de consolider sa nouvelle législation et de la rendre définitive. Le Parlement se réunit à nouveau en novembre. Il modifia l'« Acte de succession » et renforça les pénalités en cas de refus du serment³; attribua au roi les annates et les dîmes que Rome ne percevait plus; créa vingt-six sièges d'évêques suffragants⁴; enfin conféra officiellement au roi le titre qui lui avait été accordé en 1531 par l'Assemblée du clergé, celui de « chef suprême sur terre de l'Église d'Angleterre⁵ ». Ce qui frappa surtout les contemporains dans ce transfert de juridiction et d'attributions, ce fut que le roi percevrait désormais toutes les sommes qui prenaient auparavant le chemin de Rome⁶. Henri VIII se proposait, nous dit Chapuys, fidèle écho des rumeurs de la cour, d'utiliser ses nouveaux pouvoirs d'administration ecclésiastique pour faire main basse sur les biens du clergé⁷. Il n'est toujours pas question pour le roi de fixer la règle de la foi, mais il est maintenant chargé de corriger les « erreurs, énormités, hérésies, abus » qui se sont glissés dans l'Église⁸. L'usage d'un tel pouvoir pouvait mener loin; traditionalistes et novateurs avaient, les uns comme les autres, le droit d'espérer qu'il en serait fait usage à leur profit.

Depuis le début de 1534, le transfert de juridiction s'accomplissait rapidement; les documents relatifs aux affaires ecclésiastiques de toute nature, au lieu de prendre le chemin de Rome, sont adressés à Cromwell, qui dès lors joue le rôle de « vicaire-général » du roi, avant d'en porter le titre, qui lui sera attribué au début de 1535⁹. Le 7 novembre

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 578 (serments dans le comté de Sussex, le 20 avril); N° 689 (comté de Suffolk, 18 mai); N° 865 (cathédrale de St-Paul, 20 juin).

2. *Ibid.*, index.

3. G. Constant, *op. cit.*, p. 65 et 415-6, note 156.

4. *Ibid.*, pp. 65 et 416, note 157.

5. *Letters and Papers*, vol. VII, N°s 1377-9.

6. *Ibid.*, N° 1437, p. 541, lettres de Chapuys.

7. *Ibid.*, N° 1482, p. 552, lettre de Chapuys du 5 décembre.

8. G. Constant, *op. cit.*, p. 65.

9. *Ibid.*, p. 71 et p. 429, note 207. Texte de la commission dans Wilkins, *op. cit.*, pp. 784-5.

1533 le pape accordait encore une dispense à un futur chapelain de Gardiner, Thomas Runcorne, pour lui permettre de détenir plusieurs bénéfices¹. Mais c'est la fin de la juridiction pontificale. En avril 1534, l'abbé de Furness s'adresse à Cromwell pour lui faire régler au profit de son abbaye une affaire de présentation à un bénéfice. Les documents semblables se compteront bientôt par centaines. D'autre part, le roi continue en 1535 à consolider son nouveau pouvoir ecclésiastique. L'Assemblée du clergé de la province de Canterbury, puis celle de la province d'York, répondent négativement, les 31 mars et 4 mai, à la question suivante, posée par le roi : « Le pontife romain a-t-il en quelque manière, dans ce royaume d'Angleterre, une plus grande juridiction à lui conférée par Dieu dans la sainte Écriture, qu'un autre évêque étranger quelconque² ? » Avec plus d'élégance de style, les universités de Cambridge et d'Oxford, pareillement interrogées, répondent de même les 2 mai et 7 juin³. Le 20 juin, c'est le tour du doyen et du chapitre de la cathédrale de Saint-Paul, qui entourent leur assentiment de basses flatteries envers Henri VIII, « à qui seul après le Christ notre sauveur, disent-ils, nous devons tout ; à qui non seulement nous témoignerons de toutes façons, sincèrement, entièrement et perpétuellement, dévotion, fidélité et observance, honneur, culte et révérence, mais aussi à qui nous rendrons raison de la dite fidélité et observance, toutes les fois qu'il nous le demandera⁴. » Le 9 juin, Henri VIII avait publié une proclamation adressée aux fonctionnaires royaux dans toute l'Angleterre. Cette proclamation rappelait comment « pour des raisons bonnes, justes et vertueuses, édifiées sur les lois de l'Écriture sainte..., l'autorité et la juridiction » de l'évêque de Rome avaient été chassées du royaume, et le souverain nommé « chef ou gouverneur suprême sur la terre, immédiatement après Dieu », de l'Église d'Angleterre. Elle prescrivait des mesures pour faire justifier la conduite du roi, auprès des fidèles par le clergé, auprès des enfants par les maîtres d'école. Elle chargeait les représentants du roi dans les comtés de veiller à l'exécution de ces mesures, et les menaçait, en cas de négligence, de « châ-

1. *Letters and Papers*, vol. VI, appendice, N° 9.

2. Wilkins, *op. cit.*, pp. 769-70 et 782-3. « An Romanus pontifex habeat aliquam majorem jurisdictionem collatam sibi a Deo in S. Scriptura in hoc regno Angliae, quam alius quivis externus episcopus ? »

3. *Ibid.*, pp. 771-2 et 775-6.

4. *Ibid.*, pp. 774-5 : « ... (cui uni et soli post Christum Jesum servatorem nostrum debemus universa) non modo omnimodam in Christo, et eandem sinceram, integram, perpetuamque animi devotionem, fidem, et observantiam, honorem, cultum, et reverentiam praestemus ; sed etiam de eadem fide et observantia nostra rationem, quotiescunque postulabitur, reddamus. »

timents si extrêmes, qu'ils serviraient d'exemple au monde entier ¹. » Cependant on exigeait de tous les ecclésiastiques anglais un nouveau serment de fidélité; ils devaient cette fois se soumettre expressément à la suprématie royale sur l'Église ². Les évêques y consentirent ³. Le reste du clergé suivit leur exemple, sous la menace d'une condamnation à mort. Quelques hommes seulement, arrivés à ce point, osèrent tenir tête au roi : ce furent surtout des religieux, des Chartreux notamment. Cinq d'entre eux furent exécutés le 4 mai 1535 ⁴, trois autres le 19 juin ⁵. Enfin l'évêque John Fisher, que le pape avait à tort cru protéger en l'élevant au cardinalat, et More, qui était resté, lui aussi, inébranlable, furent décapités, le premier le 22 juin, le second le 5 juillet. La vigueur et la brutalité de la répression avaient étouffé toute velléité de résistance : désormais, jusqu'au soulèvement du nord en 1537, ce sera le grand silence et la soumission.

*
* *
*

Cet exposé est loin d'être complet. Il nous fournit cependant des points de repère suffisants pour notre tâche présente, celle de découvrir ce qui put se passer, entre 1532 et 1535, dans les esprits et dans les cœurs. La question essentielle, capitale, est la suivante : les sujets de Henri VIII virent-ils le sens réel de ce qui se passait sous leurs yeux, saisirent-ils le schisme comme schisme, y aperçurent-ils une séparation d'avec l'Église universelle, séparation durable et s'étendant au domaine de la foi? Nous n'hésitons pas, on l'a vu plus haut, à dire qu'ils ne comprirent pas toute la portée des événements. Mais gardons de pousser une telle conclusion jusqu'au paradoxe. La lecture des documents d'archives prouve d'une manière évidente que la grosse majorité de la population anglaise se rendait compte du danger, au moins vaguement; qu'elle était inquiète et sourdement mécontente. Ce sentiment spontané et général fut réduit à l'impuissance par un ensemble assez complexe de causes, dont quelques-unes ont été décrites au dernier

1. Cataloguée dans *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 848. Imprimée in-extenso dans Foxe, *Acts and Monuments* (ed. Pratt, vol. V, pp. 69-71) et d'après Foxe dans Wilkins, *op. cit.*, pp. 772-3. « ... upon good, and just, and virtuous grounds and respects, edified upon the laws of holy Scripture... we have... abolished.. the abuses of the bishop of Rome, his authority and jurisdiction... and united to the crown imperial... the title... of supreme head or governor in earth, immediately under God, of the church of England... ».

2. Cf. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 427, pour le serment imposé à tout nouvel archevêque ou évêque.

3. G. Constant, *op. cit.*, pp. 69 et 424, note 186. Trois de ces serments sont dans Wilkins, *op. cit.*, pp. 780-2.

4. *Letters and Papers*, vol. VIII, N°s 661, 666.

5. *Ibid.*, N° 895.

chapitre et dont les autres le seront plus loin : défection des grands, flottement des opinions religieuses, absence d'une aide étrangère; violence faite aux corps, c'est-à-dire persécution; violence faite aux âmes, c'est-à-dire propagande. Cependant on ne saurait douter des réactions intimes de ce peuple que nous avons trouvé, au début du xvi^e siècle, si attaché à ses croyances traditionnelles. Les dossiers du gouvernement ne peuvent être soupçonnés d'avoir à dessein grossi le mouvement; or, on y rencontre à chaque pas, au cours des années 1532 à 1535, des traces du mécontentement général : propos contre le roi et ses ministres, prophéties de visionnaires qui promettent des temps meilleurs, voire même rixes et soulèvements à main armée¹. Tant que le procès de divorce dure, l'état des esprits se manifeste par la popularité de Catherine d'Aragon². Chapuys, narrateur habituellement sobre et pondéré, nous la montre, en juillet 1533, faisant route vers la nouvelle résidence que le roi lui a assignée, à travers vingt milles de campagne au nord-ouest de Londres : « Tout le peuple circumvoysin, dit-il, s'assembla pour la veoir et exhiber l'honneur à eulx possible. Et n'est a croyre.. l'affection que luy a esté monstrée par tout le chemin et entre autres choses, non obstant qu'il aye esté deffendu sur la vie de non la renommer et appeller royne, toutesfoys ylz s'en ramplissoint la gorge à plus non pouser [n'en pouvoir?] et ouvertement et haulte voix luy souettoint joye, repoz et prosperite et meschefz à ses hayneux, suppliant à icelle davantage et à chaudes lermes les vouloir mettre en œuvre et employer à son service, car ilz estaint tous prest à mourir pour l'amour d'elle³. » Que si le témoignage de Chapuys paraît suspect, les documents officiels anglais confirment la popularité de la reine. Voici par exemple une déposition étrange, mais significative, recueillie par les fonctionnaires royaux à la date tardive du 2 juin 1535. Un certain Hugh Lathbury, « ermite », dit en la présence des personnes interrogées, « qu'il était dernièrement dans le comté de Lincoln avec Catherine, reine de la bonne fortune, et que pour chaque homme au service du roi, elle en mettrait dix en ligne... il compte bien que Catherine, ci-devant reine de la bonne fortune, sera

1. Cf. aussi *Letters and Papers*, passim, et notamment : paroles séditeuses : vol. VII, N^{os} 454, 678, 802, 815, 840, 1330, 1488, 1608-9; vol. VIII, N^{os} 39, 146, 196, 272, 324, 589, 609, 616, 620, 727, 736-8, 838, 844, 862, 990, 1011; vol. IX, N^{os} 46, 74, 84, 109, 136, 150, 404, 408, 566; mesures prises par le gouvernement contre la sédition, vol. VII, N^o 494; vol. VIII, N^{os} 147, 623, 892-3; mécontentement causé par la législation anti-papale, vol. VI, N^o 1690; vol. VII, N^{os} 121, 145, 296, 559, 629, 1175; vol. VIII, N^{os} 1, 133, 174, 297, 327, 386, 387, 480.
2. *Ibid.*, vol. V, N^{os} 1059, 1325; vol. VI, N^{os} 391, 918; vol. VII, N^o 214; vol. VIII, N^o 809.

3. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, England Berichte fasz. 5. Chapuys an Karl V, 1533, Juli 30, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. VI, N^o 918.

reine à nouveau ¹ ». Des propos de ce genre circulent un peu partout; mais ce qui est plus probant encore, c'est que le gouvernement se voit obligé de prendre des mesures pour réprimer l'agitation, menée par le clergé, qui soulève le peuple contre lui. Le 17 avril 1534, Henri VIII envoie au duc de Sussex l'ordre « d'arrêter et de mettre en prison... les personnes séditieuses qui répandent, enseignent, prêchent ou proclament de quelque autre manière des opinions et des doctrines pernicieuses, tendant à l'exaltation du pouvoir de l'évêque de Rome ² ». Un an après, nouvel ordre en vue de faire arrêter « divers individus, tant religieux que séculiers, prêtres et curés, qui journellement proclament et exaltent la juridiction et l'autorité de l'évêque de Rome..., prient pour lui en chaire, font de lui un Dieu, trompent et séduisent nos sujets, et les amènent à de grandes erreurs, à la sédition et à de mauvaises opinions...³ ». Nouvel ordre encore, le 18 juin 1535. Il s'agit maintenant des gens du Nord, plus éloignés et partant plus remuants, qui « s'assemblent illégalement et à la manière de révoltés, pour des motifs inavouables et contraires à l'ordre public ⁴ ».

Le sentiment général se traduit naturellement par le merveilleux. Une certaine dame Amadas, femme d'un officier de cour, annonce en 1533 la réalisation de prophéties qu'elle étudie depuis vingt ans. Le roi est appelé dans son manuscrit la « taupe » ⁵, il est maudit par la propre bouche de Dieu. Il sera banni comme Calwalider ⁶. Un religieux vivant dans une île, et appelé « l'homme mort » tiendra un Parlement à la Tour de Londres, dit le Parlement de paix... Dame Anne (Boleyn) sera brûlée, car c'est une femme de mauvaise vie; le roi a eu la mère et la fille... Parce que le roi a abandonné sa femme, il

1. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 809.

2. *Ibid.*, vol. VII, N° 494.

3. *Ibid.*, vol. VIII, N° 623.

4. *Ibid.*, N° 892. Cf. aussi N° 147. Que l'opposition aux mesures prises par Henri VIII ait été générale et spontanée, c'est ce qu'affirme l'historien anglais James Gairdner, conservateur des Archives nationales anglaises (Public Record Office) qui connaissait cette époque à fond, car il avait catalogué dans les *Letters and Papers* non seulement les documents dont il avait la garde, mais aussi toutes les pièces qu'il avait pu trouver dans d'autres collections. Cf. ses paroles dans *Letters and Papers*, préface du vol. VIII, pages II-IV.

5. Allusion à la vieille prophétie attribuée à Merlin, et d'après laquelle le roi Henri IV d'Angleterre, comparé par Merlin à une taupe, devait être dépouillé de son royaume par trois ennemis, le dragon, le lion et le loup. Cf. Shakespeare, *Henry IV*, 1^{re} partie, acte III, Sc. I, v. 149. Cf. aussi *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 565, où l'on retrouve la même prophétie et le même surnom appliqué au roi dans la bouche de John Hale, curé d'Isleworth.

6. Allusion au Breton Cadwalader ou Caedwalla, roi de Galles du Nord, qui au cours de ses guerres avec les souverains angliens de Northumbrie, dans la seconde moitié du VII^e siècle, fut obligé de s'enfuir dans l'île de Priestholm, puis en Irlande.

permet à son mari (le mari de dame Amadas) d'en faire autant, mais le bon Empereur va délivrer toutes les bonnes épouses quand il viendra, ce qui sera bientôt¹. » Le « bon Empereur » ! Voilà qui révèle d'une manière saisissante l'abîme qui sépare les deux Angleterre : celle d'avant Henri VIII, consciente de son union avec le reste de l'Europe chrétienne ; et celle d'après Henri VIII, moralement séparée de l'Europe par ce nationalisme étroit et « insulaire » dont le schisme est la cause principale. Certes, on saisit déjà, dans les bruits mis en circulation par Henri VIII et ses serviteurs, cette haine de l'étranger qui devait atteindre à un si haut point sous la reine Élisabeth. On fait circuler à la cour, en mai 1533, la nouvelle que Charles-Quint, « poussé par l'insatiable cupidité des Espagnols », a dessein de venir ravager le royaume². Et pourtant Henri VIII ne peut empêcher que, pour beaucoup d'Anglais, l'Empereur ne soit populaire. Le 12 janvier 1535, Lord Sandys, chambellan de la maison royale et capitaine de Guisnes (près Calais) fait transmettre un message à Chapuys : « Qu'il avoit merveilleux regret que le temps estoit tel qu'il ne me osoit convier pour me festoier en ses maisons et que Vostre Majesté [l'Empereur] se pouvoit bien assurée qu'elle avoit tous les cueurs de ce royaume, ce qu'elle pourroit bien congnoistre voiant en terme d'en faire l'expérience. Et qu'il pensoit que, si Vostre Majesté scavoit le grant désordre de ce royaume et le peu d'apparence qu'il y a de faire bonne resistance, oyresque les volentez du peuple ne fussent tant alyénées de ce roy qu'elles estoient, Vostre Majesté ne tarderoit beaulcop à entendre au remede des affaires de pardeca et que à la moindre émotion que Vostre Majesté sceit faire, l'on verroit en ce royaume une inextricable confusion³. »

Entre l'état d'esprit des Anglais de 1535, et ce qu'il sera lors de l'expédition de l'Armada, la différence est grande. Les sujets de Henri VIII ne connaissent pas encore ce patriotisme exclusif qui portera leurs petits-enfants, même catholiques, à s'armer contre les Espagnols, et à rédiger à l'adresse de leur souveraine des déclarations d'allégeance. S'il faut en croire Chapuys, on se réjouit à Londres des succès remportés par le comte de Kildare, qui dirige la rébellion d'Irlande. « Il n'est à croire, dit-il, le plesir que ont les gens de bien du succès desd. affaires de Yrlande, pensant que c'est tres bon commencement pour remedier aux affaires d'yci⁴. » Et un peu plus tard,

1. *Letters and Papers*, vol. VI, N° 923.

2. *Ibid.*, N° 465, p. 207. Cf. vol. VII, N° 871, p. 323.

3. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, *England Berichte* fasz. 7, Chapuys an Karl V. 1535, Januar 14, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 48.

4. *Ibid.*, *Berichte* fasz. 5, Chapuys and Karl V, 1534, August 29, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 1095.

en janvier 1535 : « Plusieurs s'esbayssent que ce roi se veulle servir audit Hyrlande d'Allemans que ne sont si duytz ne propices à la terre de ce cartier là... mais le peu de confidence qu'il a à la pluspart de son peuple est l'une des principales causes que a contraint ledit roy d'appeller lesditz Allemans¹. » Chapuys lui-même joue un rôle qui dépasse de beaucoup celui d'un ambassadeur au sens ordinaire du mot. Il fait véritablement figure de chef de l'opposition en Angleterre. Il a conscience de l'importance de son rôle : ne représente-t-il pas, aux yeux des Anglais eux-mêmes, l'Empereur, chef temporel de la Chrétienté? Aussi ses interventions auprès de Henri VIII sont-elles hardies, voire téméraires. Il se mêle à la politique intérieure du royaume d'une manière qui eût paru inadmissible cinquante ans plus tard. En février 1534, dans un entretien avec le roi, il demande la permission de se présenter au Parlement pour plaider la cause de Catherine d'Aragon et de la princesse Marie. Henri VIII ayant refusé, il lui représente que le Parlement se laisse mener docilement, et que la reine n'y a personne pour prendre sa défense². En mai, le Conseil royal le fait appeler, pour justifier devant lui le second mariage du roi et l'acte de succession; c'est reconnaître la situation exceptionnelle qu'il occupe. Il se plaint alors avec véhémence de n'avoir pu prendre la parole devant le Parlement. Il tient tête aux conseillers au cours d'une longue discussion, compare le pape à Salomon, les nouvelles lois anglaises à celles de Mahomet, et en fin de compte clôt la bouche à ses contradicteurs³. En juillet, il entreprend une véritable expédition, avec une suite de soixante cavaliers, pour aller rendre visite à Catherine d'Aragon. Il s'arrange de manière à traverser en entier la ville de Londres, de manière à attirer l'attention publique. Arrêté en route par un ordre du roi, il revient, pour la même raison, par un autre chemin⁴.

On le voit, les catholiques anglais admettaient qu'une puissance étrangère intervînt dans leurs affaires au nom de l'intérêt supérieur de la Chrétienté, ou du moins, au nom d'une moralité internationale supérieure à la raison d'état. Dans chacune de ses lettres, Chapuys presse Charles-Quint d'intervenir⁵. Qu'une armée impériale paraisse sur les côtes d'Angleterre, dit-il, et le pays se soulève. Faisons toute

1. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, *England*, Berichte fasz. 7, Chapuys an Karl V, 1535, Januar 28, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 121.

2. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 232. Cf. aussi N° 121, où nous voyons Chapuys transmettre à l'Empereur les prières des membres du Parlement qui sollicitent son intervention, et lui faire part de ses efforts pour agir sur l'opinion anglaise.

3. *Ibid.*, N° 690, pp. 264, 266-7.

4. *Ibid.*, N° 1013, pp. 386-7.

5. *Ibid.*, vol. V, N° 1256 et dans presque chaque lettre de Chapuys.

la part voulue à l'optimisme requis d'un ambassadeur courtisan; homme sensé, d'ailleurs, et qui connaissait bien son Angleterre. Il n'en reste pas moins que Henri VIII jouait une partie hasardeuse. Il s'en rendait compte lui-même, ainsi que le prouve son désir anxieux de se réconcilier avec Rome, même à une date tardive. S'il obtint cependant la victoire, c'est parce qu'il était seul, en face d'adversaires mal organisés, à savoir vraiment ce qu'il voulait; c'est aussi parce que les hasards de la politique étrangère lui évitèrent tout embarras extérieur, et le laissèrent maître absolu de l'Angleterre. Il disposait seul, en effet, de la force armée et d'un mécanisme administratif déjà très centralisé, qui ne laissait subsister en Angleterre aucune puissance à côté de la sienne. Les conservateurs auraient eu besoin, pour lutter efficacement contre lui, d'être soutenus par le reste de la Chrétienté. Chapuys estime toute résistance impossible sans une aide extérieure, surtout à partir du moment où Henri VIII a mis la main sur les moyens de propagande que lui offre l'Église d'Angleterre, et commencé à s'attacher la nouvelle noblesse en lui donnant sa part des biens d'Église¹. Or, ce soutien extérieur fit complètement défaut. Nous n'avons pas à rappeler ici comment la rivalité entre François I^{er} et Charles-Quint permit à Henri VIII de jouer de chacun de ces deux souverains contre l'autre, et de promettre l'alliance anglaise à l'un et à l'autre tour à tour, en échange d'une complète neutralité dans sa querelle avec la papauté². A chaque demande d'aide formulée par son ambassadeur au nom des catholiques anglais, l'Empereur, soucieux de détacher Henri VIII de la France, répondait par des conseils de prudence et de modération³. On imagine quel pouvait être l'effet moral produit sur les traditionalistes, lorsque leur allié naturel conseillait la patience et, loin de galvaniser leur résistance, l'amollissait et l'énervait. La politique du moindre effort et du laisser-aller recevait de la sorte un encouragement pour ainsi dire officiel.

*
* *

On s'étonne, pourtant, qu'un vaste soulèvement intérieur n'ait pas jeté à terre l'édifice lentement et prudemment construit par le roi; car si la législation anti-papale pouvait à la rigueur s'autoriser de la théorie conciliaire et faire appel aux sentiments patriotiques, il n'en était pas de même des faveurs accordées aux disciples des réformateurs

1. *Letters and Papers*, vol. VII, pp. 268, 323; N° 1554; vol. VIII, N° 121.

2. Cf. *ibid.*, vol. VII, N° 1057; vol. VIII, N°s 399 et 697, où les desseins contrariés des puissances apparaissent très nettement.

3. Cf., *ibid.*, vol. VII, N° 297; vol. VIII, N° 18.

continentaux. Le protestantisme à ses débuts était, comme nous l'avons vu, utilisé et encouragé en sous-main par le roi et ses ministres, et faisait chaque jour des progrès. Toute la dernière partie de la vie de Thomas More n'est qu'une longue lutte par la plume contre l'hérésie; et le clergé dans son ensemble combattait à ses côtés. Il semble que l'opinion publique tout entière eût dû se dresser contre un souverain qui ouvrait la porte au luthéranisme, voire au zwinglianisme. Mais la personne du roi était sacrée; on n'osait l'accuser de ce qui aurait alors passé pour un crime. More lui-même se refusait à croire que Henri VIII eût pris parti pour les novateurs; il voulait espérer en lui, se persuader qu'il se tenait pour quelque temps au-dessus des querelles de partis, qu'il interviendrait bientôt de façon décisive en faveur de l'orthodoxie¹. Les Catholiques s'imaginaient volontiers que seuls de mauvais ministres étaient responsables, et qu'un changement heureux remettrait tout en place. D'ailleurs cette manière de voir contenait une large part de vérité; car il faut distinguer entre Henri VIII d'une part, Cromwell ou Cranmer de l'autre. Ceux-ci étaient sincèrement favorables aux innovations religieuses. Le roi, au contraire, n'avait au fond aucun penchant pour cet esprit protestant qu'il faisait servir à ses fins; il sentait bien qu'il était contraire à son despotisme; et ses sujets se doutaient bien aussi qu'il ne pouvait approuver des doctrines subversives.

Il est vrai que, malgré cette répugnance intime du roi, le schisme d'Angleterre devait par sa propre nature, et malgré son caractère strictement opportuniste, encourager les espoirs des réformateurs. Henri VIII, utilisant l'Écriture à sa guise pour justifier son divorce, avait nié que le pape en fournît une interprétation infaillible, et revendiqué pour lui-même un droit de libre examen qu'il était désormais difficile de refuser à d'autres. Les réponses données par lui, en mars 1534, à l'ambassadeur français Philippe Chabot, montrent sur quel terrain dangereux il s'aventurait. « Le pape, dit-il, non content d'usurper les droits royaux des princes et de sucer leur richesse... prétend aussi être maître de leurs âmes, et leur dicter ce qu'ils doivent croire ou non; il affirme que tout homme doit accepter son interprétation de l'Écriture, si « charnelle » qu'elle puisse être². » Henri VIII ne va pas jusqu'à opposer explicitement l'Écriture à la tradition; mais lorsqu'il fournit des arguments en faveur de la suprématie royale, c'est avant tout sur l'Écriture qu'il s'appuie; il met l'accent, nous l'avons vu, sur « la parole de Dieu » — supérieure, par conséquent, à la parole

1. Il cite avec insistance le livre de Henri VIII contre Luther. Cf. *Apologie*, ed. Taft, pp. 18, 22.

2. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 341, p. 137.

des hommes¹. C'est bien ainsi que le comprend Cranmer, lorsqu'il écrit : « Comme la parole de Dieu est contraire au pape et à ses vices, le pape, à son tour, s'est dressé contre la parole de Dieu, l'arrachant à son sens vrai, et la supprimant. Ce qui rend ce Siège surtout détestable, c'est qu'il a amené ceux qui font profession de croire au Christ à une telle ignorance du Christ². » Le passage du schisme au protestantisme, que représentait déjà Cranmer, est ici parfaitement sensible.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que Henri VIII ait permis à ses partisans, tant qu'il eut besoin d'eux, de se livrer à une violente agitation anticatholique, ou même qu'il y ait donné son appui personnel. Déjà, en 1533, du Bellay, indiquant les motifs de l'excommunication papale, raconte que le roi d'Angleterre fait jouer des farces scandaleuses contre la cour romaine, et fait parcourir les rues par des figurants à cheval, habillés en cardinaux et menant des filles en croupe³. En janvier 1535, les farces anti-papales sont devenues journalières⁴. Chapuys nous rapporte, un peu plus tard, une scène à peine croyable. La veille de la saint Jean, on jouait en plein air, aux environs de Londres, un mystère tiré d'un chapitre de l'Apocalypse et accommodé au goût du jour. « Pour laquelle representacion veoir le roy vint de trente milles long d'ici environ les deux heures de nuyt, traversa dix mille pied avec une espee [sic] de deux mains une bonne partie de la ville pour entrer en une maison dont il pouvoit veoir le tout. Et print si grand plesir, veant qui coppoit les testes de ces ecclesiastiques, que pour rire à son plesir aussi pour donner plus de cueur au peuple de continuer en telles choses il se descouvroit et luy sembla chose si bonne qu'il envoya lendemain dire à sa dame qu'elle feroit bien de venir veoir le mesme mistere que se représenteroit de rechief la veille Saint Pierre⁵. » Quelques mois encore, et Henri VIII, pour pouvoir piller à son aise les monastères, les lieux de pèlerinage, les fondations pieuses, s'en prendra aux reliques, aux images, au purgatoire même⁶; quitte à s'arrêter net dans la voie des innovations religieuses, le jour où la spoliation sera terminée.

Mais en attendant, ceux que tentent les idées nouvelles et ceux qui comptent en profiter tournent leurs regards vers le roi et ses ministres, principalement vers Cromwell. Sur le penchant qu'éprouve celui-ci pour le protestantisme, aucun doute. Un document d'allure

1. *Letters and Papers*, vol. VIII, N^{os} 854, 941, 963.

2. *Ibid.*, N^o 607.

3. *Ibid.*, vol. VI, N^o 1572, p. 636.

4. *Ibid.*, vol. VIII, N^o 48, p. 18.

5. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, *England Berichte* fasz. 7, Chapuys an Granvelle, 1535, Juni 30, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. VIII, N^o 948.

6. *Ibid.*, vol. IX, N^{os} 42, 134-5, 168, 357.

officielle, classé par les archivistes anglais à la date d'août 1534, expose un plan de propagande analogue à ceux dont nous parlerons plus loin; mais il prévoit l'impression de pamphlets contre le célibat du clergé, le culte des images et les prières pour les morts¹. En juin 1535, Cromwell annonce à Chapuys que, malgré la haine de la « prêtreaille », le roi prépare une « réformation » et « que ce seroit ung vray et singulier myroir à toute chrestienté² ». Aussi, au cours des années 1534 et 1535, reçoit-il presque journellement des suppliques de prédicateurs animés de l'esprit nouveau, de moines las de porter l'habit, de paroissiens mal satisfaits de leur curé, de mécontents de toute espèce, qui ont hâte de profiter des dispositions favorables de l'autorité royale³. Voici par exemple un certain Hugh Coper, moine de Winchcombe, qui lui écrit, le 2 novembre 1534, une longue lettre d'inspiration protestante. Il compare les tribulations des Anglais, opprimés par la papauté, à celles du peuple juif; mais, dit-il, une nouvelle lumière vient de luire pour eux. Le Saint Père de Rome est l'Antéchrist; la doctrine de la justification par les œuvres est contraire à l'Écriture. « Cette mauvaise doctrine, notre bachelier n'a pas honte de la prêcher ouvertement en chaire, avec bien d'autres, comme celle de la confession, qu'il a recommandée le XVII^e dimanche, dans un sermon sur un passage de Luc. Et le XX^e dimanche, il a dit qu'un homme qui se confesse, si sincèrement que ce soit, et même s'il éprouve la contrition, sera damné s'il ne donne satisfaction. Il s'est également efforcé de prouver l'existence du péché véniel, et l'efficacité des prières aux saints. Par ces moyens, on essaye d'empêcher les sincères et purs prédicateurs de la parole de Dieu de se faire entendre, et entre autres notre curé maître Anthony, qui se donne beaucoup de mal pour nous. Ces moines ne veulent pas mettre au jour les Écritures, ni les entendre lire... ». Tout ce discours est peut-être intéressé, car il s'achève par une prière : « Que Cromwell le délivre, dit Hugh Coper, *de isto carcere*, car il y a été attiré par de fausses promesses alors qu'il n'avait pas encore quatorze ans⁴... ».

Il ne peut être question ici de discuter l'épineuse question de l'état moral des monastères anglais. Ce que nous voulons seulement retenir, c'est que la politique du roi et de Cromwell suscita une grande espérance, tant parmi les protestants sincères, peu nombreux à la vérité, que parmi les simples révoltés. On voit arriver dans le royaume des

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 1043.

2. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, *England Berichte* fasz. 7, Chapuys an Karl V, 1535, Juni 30, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 948.

3. *Ibid.*, vol. VII, N°s 523, 585, 1196, 1367, 1537, 1624; vol. VIII, N°s 171, 313, 626.

4. *Ibid.*, vol. VII. N° 1367.

réformateurs étrangers¹, un imprimeur français de livres hérétiques². Mélanchton écrit sa joie, en mars 1535, à Joachim Camerarius : l'Angleterre, dit-il, est ouverte à la pure doctrine, et ceux qui la professent ne sont en butte à aucune cruauté³. Si les réformateurs convaincus se croient assurés de l'impunité, il en est de même pour les vils profiteurs du bouleversement religieux, pour cette lie sociale qui paraît dans toutes les révolutions. Les vols dans les églises sont nombreux. Une seule bande avoue en avoir cambriolé dix-huit⁴; un peu plus tard, dans le Lancashire, on accuse « un grand nombre de personnes » d'avoir commis le même crime⁵. Enfin et surtout, les espoirs des protestants et de leurs amis sont stimulés par les tentatives que fait Henri VIII pour amener les princes ou les villes allemandes à faire cause commune avec lui.

Mais les tractations commencées en 1534 et 1535 devaient aboutir à un échec. Le roi aurait volontiers accepté sans doute que les Luthériens d'Allemagne approuvassent son divorce, mais il ne songeait nullement à adopter la théologie à la fois théocratique et démocratique qui allait bientôt devenir celle du protestantisme avancé. Reportons-nous de quelques années en arrière. Un très curieux document du 3 mai 1531 illumine toute la question. C'est une lettre de Henri VIII aux protestants d'Allemagne, qui avaient fait appel à son aide. « Il se réjouit, dit-il, d'être assuré à la fois de leur orthodoxie et de leur zèle pour la réforme de l'Église. Aucune tâche n'est plus louable que celle qu'ils ont entreprise, celle de guérir les maladies du corps politique. Il les met en garde, cependant, contre des agités qui ne cherchent que des changements dans la discorde religieuse et se mettent au niveau des princes, affirmant que les hommes ne gouvernent que dans la mesure où ils obéissent. Certes, ils prêchent l'obéissance mais seulement celle que nous accordons aux barbiers et aux tailleurs quand nous leur permettons de nous coiffer ou de nous habiller; et il a paru des livres qui montrent que ces doctrines sont passées d'Angleterre en Allemagne⁶. » Ainsi donc, dès 1531, Henri VIII redoutait la doctrine protestante d'après laquelle le roi, responsable devant Dieu, est par le fait même responsable devant son peuple; et certes les conservateurs anglais, surtout ceux qui étaient familiers avec les idées juridiques ou politiques comme Gardiner, devaient bien s'en rendre compte. Ce désaccord évident ne pouvait être pour eux

1. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 771 (flamands).

2. *Ibid.*, vol. VIII, N° 1303.

3. *Ibid.*, vol. VIII, N° 375.

4. *Ibid.*, vol. VIII, N° 584.

5. *Ibid.*, vol. IX, N° 144.

6. *Ibid.*, vol. V, supplément N° 7.

qu'une raison d'espérer. En outre le roi, qui donnait des gages au parti de la réforme, en donnait aussi aux traditionalistes. Nous trouvons d'une part, en juillet 1535, un acte d'accusation contre un curé, qui s'était élevé avec force contre les hérésies de Barnes, en même temps qu'il défendait la papauté. Mais d'autre part, le roi avait fait, un mois auparavant, condamner au bûcher treize anabaptistes hollandais¹. Dans une proclamation contre les hérésies de leur secte, il affirme que la suprématie royale est le soutien de l'orthodoxie : « Le roi, étant chef suprême sur terre, après Dieu, de l'Église d'Angleterre, entendant toujours défendre et maintenir la foi du Christ et les sacrements de la Sainte Église, veillant et tâchant par dessus tout chaque jour à empêcher ses aimants sujets de tomber dans les opinions erronées et damnables hérésies auxquelles ils pourraient se trouver amenés » par des hérétiques étrangers; ordonne à tous ceux-ci, qu'ils aient abjuré ou non, de quitter le royaume dans un délai de douze jours, et interdit à ses sujets de suivre leur exemple. Il est vrai qu'il s'agit d'anabaptistes, abhorrés des Luthériens eux-mêmes; mais la proclamation insiste sur le « très béni et très saint sacrement de l'autel », qui est « réellement le corps même de notre Seigneur Jésus-Christ² ». On pouvait certes craindre que le roi ne fît plus ou moins cause commune avec les Luthériens, qui devaient, de longues années encore, négocier en vue d'un accord avec le catholicisme; on était du moins rassuré contre des erreurs plus graves. Et c'est là une première raison qui explique la surprenante inertie des catholiques anglais.

*
* *

Il en est d'autres. Nous avons déjà indiqué la principale. La querelle avec la papauté, la séparation d'avec Rome, semblaient aux sujets de Henri VIII n'avoir qu'un caractère passager, puisqu'elles pouvaient disparaître du jour au lendemain avec les raisons qui les avaient provoquées. Une réconciliation entre le pape et Henri VIII paraissait d'autant plus réalisable que celui-ci n'avait eu aucune raison d'ordre véritablement spirituel pour s'éloigner du Saint-Siège. Expliquons-nous. C'est depuis le xvi^e siècle une banalité de dire que le roi d'Angle-

1. *Letters and Papers*, vol. VIII, Nos 826, 846.

2. Wilkins, *op. cit.*, p. 779 : « The king's most royall majesty being supream head in earth, under God, of the church of England, alwaie intending to defend and maintayne the faith of Christ, and sacraments of holy church, and daylie studeing and minding above al things to save his loving subjects... from falling into any erroneous opinions, and damnable heresies, into which they might happen to fall. The most blessed and holy sacrament of the altar... really the very body of our Lord Jesu Christ... ».

terre était poussé par la sensualité et la soif des richesses; cependant comme on a pu soutenir que le schisme réalisait les désirs et les penchants de son peuple, « anglican » avant la lettre, il n'est pas inutile de souligner le caractère tout personnel et vil des motifs qui faisaient agir le souverain; ni de montrer que, longtemps avant la suppression des monastères, sa cupidité parfois un peu puérile était apparente à tous. Le roi d'Angleterre, nous dit Chapuys, dès le 4 février 1534, cherche à gagner ceux des nobles qui inclinent vers les idées nouvelles, afin qu'ils lui permettent de s'approprier les revenus des bénéfices ecclésiastiques¹. Trois jours après, Nix, évêque de Norwich, vieillard aveugle de près de quatre-vingt-dix ans, était condamné pour infraction à la loi du *Praemunire* à la confiscation de tous ses biens au profit de la couronne. Il avait fait brûler, deux ans auparavant, sans l'assentiment du roi, un hérétique bien en cour. Mais en réalité, nous dit Chapuys, il a eu surtout le tort d'être riche, « car en vaisselle plate et argent comptant sa fortune s'élève à plus de 70.000 ducats² ». Divers documents de la même époque nous entretiennent de projets officiels destinés à contraindre les dignitaires ecclésiastiques à composer avec le roi en gardant une partie seulement de leurs revenus³. Cromwell ne fait pas mystère de ses intentions; il vante à l'ambassadeur français Palamède Gontier, le 5 février 1535, « la prospérité et l'autorité de son maître, et le calme de son royaume. Il a augmenté ses revenus de 500.000 couronnes⁴ ». Henri VIII convoite les bijoux comme un enfant gâté et capricieux. On lui a signalé, parmi les joyaux de la cathédrale de Saint-Paul de Londres, « une précieuse petite croix avec un Christ d'or pur et un riche rubis sur le côté, garnie de quatre grands diamants, quatre grandes émeraudes, quatre grands rubis balais, douze grandes perles brillantes »; il ordonne à l'un des chanoines de la lui apporter; mais le chapitre devance son désir, et la lui donne « librement », espérant acheter ainsi son bon vouloir⁵.

Ce que cherchent à faire les prébendiers de Saint-Paul, tout le clergé le considère comme possible; si le roi n'en veut qu'à la bourse, on peut essayer de le satisfaire, voire de marchander avec lui comme en 1532, de payer sa fidélité aux doctrines traditionnelles. Charles-Quint lui-même, le grand défenseur de la foi catholique à cette époque, fait

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 152.

2. *Ibid.*, vol. VII, N°s 158, 171.

3. *Ibid.*, N° 1355 : « Propositions à faire à Son Altesse le roi pour une augmentation de revenus destinés à maintenir son rang très royal, et à assurer la défense du royaume, et nécessaire pour supprimer l'excès des richesses qui est une grande cause d'abus dans l'Église. »

4. *Ibid.*, vol. VIII, N° 174, p. 59.

5. *Ibid.*, N° 722.

proposer à Henri VIII un marché de ce genre : Chapuys devra « adviser et suader le roy pour le service de dieu vray et nostre foy et église universelle, de se réduire à l'unyon et obeissance de l'église romaine... à condicion de procurer de nostre sainte père... qu'il eust quelque proffit sur l'église de son royaume qu'il n'a eu jusques à present ¹ », et l'ambassadeur impérial, que les catholiques anglais considéraient alors comme un guide et presque comme un chef, fait une proposition dans ce sens à Cromwell. Comme celui-ci, écrit Chapuys à son maître, « monstroït avoir craincte que, faisant submission, non seulement se revoqueroient les statuz concernans les affaires de la royne [Catherine] et princesse [sa fille] mais aussi les autres, par lesquelz ce roy [tiroit] inextimable proffit des ecclésiastiques, je luy donnay d'entendre que par aventure cela se pourroit confirmer en quelque partie ². » Les Européens les plus fidèles à l'orthodoxie considéraient donc ce qui devait être le schisme anglican comme une simple tentative de chantage de la part de Henri VIII; leurs frères d'Angleterre, également orthodoxes, devaient estimer comme eux qu'il fallait faire la part du feu, et qu'on trouverait bien quelque accommodement.

Personne, à vrai dire, ne croyait à la permanence du schisme. Dans l'entourage du pape, beaucoup de hauts dignitaires, protégés de Henri VIII, ennemis du parti impérial, pensaient que le roi d'Angleterre viendrait bientôt à résipiscence. On voit Henri VIII entretenir des intelligences à Rome à travers toute cette période, et jusqu'à la veille de l'exécution de More et de Fisher en 1535. Le frère Dyonysius Laurerus, procureur général des Servites, l'assure de son bon vouloir après l'excommunication papale d'août 1533, qui est, lui dit-il, « le résultat de la perfidie d'autres que lui ³ ». Le 27 janvier 1534, après l'entrevue de Marseille, le cardinal de Saint-Sixte, Thomas Cajetan, écrit, lui aussi, à Henri VIII; il se déclare prêt à changer d'opinion sur le divorce, et à embrasser celle du roi; il le prie de démontrer au monde la justice de ses actions, qu'il s'offre lui-même à défendre ⁴. Le 28 juin 1535, alors que tout paraît irrémédiablement gâté, Ghinucci, privé depuis dix-huit mois par le Parlement de son évêché en Angleterre ⁵, adresse cependant une lettre à Cromwell pour lui annoncer son élévation au cardinalat, et l'assure de sa fidèle amitié ⁶.

1. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, *England Weisungen* fasz. 6, Karl V an Chapuys, 1535 sine dato. Cf. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 433.

2. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, *England Berichte* fasz. 7, Chapuys an Karl V, 1535 May 23, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 750.

3. *Ibid.*, vol. VI, N° 1005.

4. *Ibid.*, vol. VII, N° 110.

5. *Ibid.*, vol. VII, N° 54.

6. *Ibid.*, vol. VIII, N° 940.

Si des personnages aussi haut placés dans la hiérarchie ecclésiastique pouvaient ainsi prendre du bon côté la conduite de Henri VIII, est-il surprenant que Gardiner et ses compatriotes ne se soient pas émus autant qu'on pourrait l'attendre? Faut-il s'étonner que des hommes d'état comme Gardiner n'aient voulu voir dans le rejet de l'autorité papale, tout comme certains dignitaires romains, qu'un épisode de la lutte du parti impérial contre le parti franco-anglais, et n'aient pas aperçu les grandes questions spirituelles qui se posaient?

D'autre part ils devaient se rendre compte, comme nous le montrent bien des indices, que la politique de Henri VIII était toute en « bravadas », selon le mot de Chapuys : le roi, qui se laissait mener par la passion et la cupidité, avait terriblement peur des conséquences de ses actes. A travers toute l'année 1534 et les premiers mois de 1535, nous le voyons insister auprès de François I^{er} pour qu'il agisse sur le pape, et fonder sur cette intervention des espoirs déraisonnables¹. En mars 1535 il demandera encore au roi de France, par l'intermédiaire de l'amiral Philippe Chabot, sieur de Brion, « d'user de sa grande influence auprès de l'évêque de Rome (il s'agit maintenant du pape Paul III) pour qu'il révoque la sentence de son prédécesseur Clément sur son prétendu mariage avec la princesse Catherine, et le déclare nul; ce qui devrait être aisé, ajoute-t-il, car nous constatons que l'opinion des savants conseillers du pape est d'accord avec la nôtre, et que lui-même y incline quelque peu² ». En réalité Henri VIII, partagé entre ses passions d'une part et la peur des conséquences de l'autre, tâtonnait pour trouver sa voie, jouait à la fois sur deux tableaux. On ne peut dire qu'il ait eu des idées claires sur le gouvernement de l'Église ou un plan arrêté pour sa transformation. Il n'eut d'autre ligne de conduite fixe que le désir de tout faire plier devant ses caprices royaux; il utilisa pour y parvenir les moyens qui se présentaient, au jour le jour, au petit bonheur; et bien qu'il ait été fort volontaire, il ne mérite en aucune façon d'être considéré comme une volonté. Si donc il se réservait jusqu'au dernier moment une porte de sortie, s'il allait lui-même à l'aveuglette, peut-on reprocher à ses contemporains d'être restés, eux aussi, dans l'incertitude quant au caractère des événements qu'ils voyaient se dérouler autour d'eux?

*
* *

Ainsi donc nous trouvons en Angleterre, entre 1532 et 1535, une hostilité très répandue envers les nouveautés, et qui se manifeste

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 1483; vol. VIII, N° 174.

2. *Ibid.*, N° 341.

aussi bien par des mouvements populaires que par des sermons¹, par une résistance passive à la législation anti-papale, par des propos séditieux et des prophéties plus ou moins merveilleuses; mais ce sentiment ne prend pas corps, ne devient pas une opposition proprement dite, parce qu'il n'a ni l'organisation, ni la prévoyance, ni la clairvoyance que lui auraient données des chefs anglais ou étrangers. A ces causes de faiblesse, il faut joindre la persécution proprement dite et ses effets. Nous n'avons pas à refaire ici, après bien d'autres, le tableau des souffrances et de l'héroïsme de More, de Fisher, des Chartreux. Nous voudrions plutôt montrer comment, dans la très grande majorité des cas, Henri VIII réussit à faire plier les volontés et à amollir les caractères. Une persécution décidée à aller jusqu'au bout, à ne se laisser arrêter par aucun scrupule ni troubler par des accès d'humanité, ne peut manquer de réussir. « Sanguis martyrum, semen christianorum » peut être vrai dans un sens spirituel; mais non pas toujours quand on n'envisage que les résultats immédiats. Si la persécution est menée avec mollesse, si elle laisse à ceux qu'elle veut abattre le temps de se reprendre et de se refaire, si elle les tracasse plutôt qu'elle ne les brise, elle contribuera certes à leur victoire finale : c'est ce qui s'est produit dans le cas des Puritains sous les premiers Stuarts. Mais ce que peut une persécution méthodique et froidement poursuivie, le sort des traditionalistes sous Henri VIII, des catholiques sous Élisabeth, nous le révèle clairement. Nous avons eu l'occasion de parler des châtiments de toute nature réservés par Henri VIII à ceux qui lui résistaient. Nous avons plus d'une preuve que sa sévérité engendrait une véritable terreur. Les ambassadeurs anglais en route pour Marseille, où se trouvent François I^{er} et Clément VII, apprennent à Lyon la sentence d'excommunication portée par le pape contre leur roi; ils déclarent aussitôt qu'ils vont retourner auprès de leur maître, car s'ils se présentaient devant François I^{er} « en suppliants », « leur vie serait en danger² ». Henri VIII n'a fait qu'irriter ses sujets par le serment de fidélité à la succession, dit Chapuys en avril 1534; « mais les Anglais sont actuellement dans une telle frayeur qu'il n'y a ni grands, ni petites gens, qui osent parler ou grommeler de quelque manière que ce soit³ ».

Où la crainte se manifeste surtout, c'est dans cet abaissement des caractères, ce désarroi moral qui est, pour la plupart des hommes, l'effet ordinaire de la persécution. Nous voyons apparaître la lâcheté abjecte, l'apostasie, la délation avec la désunion dans les familles.

1. Il y eut en effet toute une campagne de sermons contre le roi. Cf. *Letters and Papers*, vol. VII, N^{os} 28, 807, 1440; vol. VIII, N^o 999; vol. IX, 189, 315.

2. *Ibid.*, vol. VI, N^o 1572, p. 636.

3. *Ibid.*, vol. VII, N^o 530, p. 214.

On tient des propos hostiles au roi ; mais devant le juge d'instruction, on se hâte de les nier ou de faire amende honorable. Un certain George Taylor, d'Amphill, a dit « que le roi est un coquin et vit dans l'adultère, qu'il est hérétique et ne vit pas d'après les lois de Dieu », et que, « si lui Taylor avait la couronne devant lui, il s'en servirait pour jouer au football ». En présence des juges, Taylor nie ; s'il a prononcé de telles paroles, c'est qu'il était ivre¹. John Hale, curé d'Isleworth, dénoncé au conseil royal pour son attitude séditieuse, rédige une longue lettre où il décrit toute une avalanche de maladies et d'accidents qui ont « diminué ses facultés, déjà affaiblies par l'âge et le manque de mémoire », en sorte qu'il ne se rappelle plus bien ce qu'il a dit, mais seulement les propos tenus par d'autres, diverses prophéties, par exemple, dont celles de Merlin, qu'on lui a montrées. Pourtant il avoue sa faute, et « en demande pardon à Dieu, au roi Henri VIII et à la reine Anne (Boleyn), et restera dans la tristesse durant toute sa vie, qui ne dépend que du bon plaisir du roi² ». Le curé de Saint-Clément, à Cambridge, rencontre dans la rue un certain Richardson, et l'emmène boire une pinte de vin à la « taverne de la Pompe ». On cause. On en vient aux paiements annuels que le roi exige maintenant des bénéficiers : « Plutôt que de toucher cet argent, dit le curé, il vaudrait mieux qu'il n'ait pas de tête sur les épaules, ni aucun de ses successeurs. — Y en a-t-il beaucoup, dit Richardson, qui pensent comme vous ? — Oui, vingt mille en Angleterre. — Ce n'en est que plus fâcheux, reprend Richardson, découvrant ainsi ses véritables sentiments ; et si j'entends parler d'un soulèvement parmi vous, je l'empêcherai autant que je pourrai ; et ceux que j'attraperai, je les enverrai porter des nouvelles aux autres. » Là-dessus, le curé prend peur. On l'entend presque baisser la voix, en prononçant ces mots : « Mon bon voisin Richardson, il n'y a personne ici que vous et moi³. »

Un petit tableau de genre comme celui-là fait saisir toute une époque en raccourci. Parmi les prélats et le clergé catholiques, et non les tièdes, mais les traditionalistes convaincus, c'est à qui adulera de la manière la plus servile Henri VIII et Cromwell. Dès 1534, un prêtre, Richard Arche, fait demander au souverain qu'il le nomme, ainsi que Thomas Bennet, procureur du diocèse de Salisbury, qui va être bientôt retiré à Campeggio. Si le roi y consent, dit-il, « il peut être assuré que le diocèse de Salisbury sera de son côté dans toutes les affaires qui l'intéressent, tandis que d'autres... ont été directement opposés

1. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 278, 27 février 1535.

2. *Ibid.*, vol. VIII, N° 567. Cf. aussi vol. VII, N° 260.

3. *Ibid.*, N° 727.

à la cause de sa Grâce, ou se sont absentés quand ils auraient pu la promouvoir ¹. » Thomas Redinge, prieur de l'abbaye de Kingswood, rappelle à Cromwell un récent entretien qu'ils ont eu : « Par les divins propos que vous m'avez tenus, disant que la parole de Dieu, l'évangile du Christ, ne sont pas seulement favorisés, mais encore proclamés par vous, j'ai été encouragé à écrire un petit livre sur la suprématie du roi, que je vous ai dédié, vous priant de fermer l'œil de la justice et d'ouvrir l'œil de la pitié sur moi-même et sur mes frères, les religieux de cette maison, qui n'ont d'autre secours que votre charité évangélique ². » Au moment où Cromwell, usant de ses pouvoirs de vicaire général du roi, a décidé d'entreprendre, aux lieu et place des évêques, la visite des monastères, un moine, Dom William Fordham, lui écrit pour se le rendre favorable. « Il se met entièrement à son service... Il considère comme son unique appui Cromwell, dont l'administration fait la force du roi, de la reine et de tous leurs sujets. Sous ce règne aucun homme n'a souffert qui n'ait dit : « J'ai mérité souffrir »; et certains auraient pu vivre s'ils l'avaient voulu. Le très miséricordieux pardon de Cromwell était prêt pour eux; ils n'ont à s'en prendre qu'à leur propre folie... Lui, Fordham, n'en est que plus obligé de s'enquérir des paroles dénaturées qu'a prononcées [un de ses frères en religion] Dom Richard Clyve : « il a recueilli des témoignages sur ses propos séditeux, et les envoie à Cromwell ³ ».

Dans ce dernier cas, on voit apparaître la délation qui, encouragée par le roi et ses ministres, fleurit par toute l'Angleterre. C'est en 1532 qu'un franciscain de Richmond, le frère John Lawrence, commence à espionner, pour le compte de Henri VIII, les membres de sa communauté pour la plupart fidèles au pape; il engage pour cela avec Cromwell une correspondance qui durera des années ⁴. Dans les premiers mois de 1535, Cromwell reçoit de toutes parts des dénonciations. Un certain John Musard, moine de Worcester, se plaint d'avoir été mis en prison par son supérieur et ses frères, « à cause de la fidélité, prétend-il, avec laquelle j'ai rempli mon devoir envers le roi, en publiant leurs méfaits contre lui ⁵ ». On se représente sans peine l'état moral d'un pays travaillé par la peur, la méfiance réciproque, la discorde. La paix des familles elle-même est troublée. Un courtisan fait rapport à Cromwell d'une grave querelle dans un ménage. Un certain Aleyn Hey avait reproché à sa femme d'être « coupable de trahison pour

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 27.

2. *Ibid.*, vol. VIII, N° 79.

3. *Ibid.*, vol. IX, N° 204.

4. *Ibid.*, vol. V, N°s 1142-3, 1208, 1259-60, 1738-9; vol. VII, N° 580, et passim.

5. *Ibid.*, vol. I X, N° 51.

avoir mal parlé de la reine [Anne Boleyn], avec maint propos déplacé ». Là-dessus, l'épouse quitte son mari, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois, peut-être pour le même motif. Elle écrit à ses voisins de lui venir en aide, de peur que Hey ne l'accuse publiquement de tenir des propos séditeux¹. Nous ne savons pas comment finit l'histoire. Mais ici encore l'incident jette une vive lumière sur l'état des esprits.

Au milieu de tout ce désarroi moral, un seul point fixe : la volonté du roi, impérieuse, tyrannique, inflexible; non certes, nous l'avons dit, que Henri VIII ait vu loin, qu'il ait eu un plan véritable pour la réorganisation de l'Église. Mais il savait fort bien quels buts immédiats il voulait atteindre, et il était résolu à les atteindre quelles que fussent les conséquences. « Notre décision est irrévocable, écrit-il en août 1533 à son ambassadeur en France, le duc de Norfolk; nous ne permettrons pas que l'on touche à notre mariage, à la sentence de l'archevêque de Canterbury, aux lois du royaume, ou à notre récente proclamation². » Et un peu plus tard, lorsque Chapuys plaide auprès de lui la cause de la princesse Marie, reléguée dans un véritable exil, il répond sur un ton qui n'admet aucune réplique : « La princesse est sa fille, elle est bien là où elle est, il peut en disposer comme il l'entend, sans que personne lui fasse la loi, sans qu'il ait à rendre des comptes à personne³. » Mais l'égoïsme absolu du roi d'Angleterre se voile d'une impudente hypocrisie, qui dut contribuer beaucoup à donner le change à l'opinion, et fut pour l'opposition traditionaliste une nouvelle cause de faiblesse. Henri VIII se donne constamment la figure d'un juste opprimé par l'injustice, du prince vertueux en butte aux mauvais traitements d'un méchant pape⁴. Ceux qui se soumettent à sa volonté sont les « honnêtes gens⁵ ». Son hypocrisie est d'autant plus redoutable qu'elle s'enveloppe — déjà — d'un manteau de religion, tout cousu de textes de la Bible, et qu'elle est, si l'on peut dire, sincère à sa façon, en ce sens qu'elle réussit à se donner le change à elle-même. Elle atteint, par là même, au grotesque. En janvier 1534, le roi, craignant des représailles impériales, s'abouche avec les protestants allemands. Il leur fait exposer par ses ambassadeurs la légitimité de son divorce et de son second mariage; mais il craint que les théologiens luthériens ne partagent la manière de voir du pape. « Si quelqu'un des princes, est-il dit dans les instructions de Henri VIII à ses envoyés, objecte que le roi a occasionné du scandale en n'observant pas en tout

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 1510.

2. *Ibid.*, vol. VI, N° 954.

3. *Ibid.*, vol. VII, N° 232, p. 95.

4. *Ibid.*, N° 1257, où Cromwell dit lors du décès de Clément VII, « ce grand diable est mort ».

5. *Ibid.*, vol. VIII, N° 1125.

point la règle commune, ils répondront par les mots de l'Écriture et selon les lois du pape lui-même, « quod justo lex non est posita, sed ubi spiritus Dei ibi libertas est », et que dans les choses prohibées par la loi divine c'est la conscience qui doit être obéie avant tout; que la cause du roi étant pleinement examinée dans sa propre conscience, illuminée par l'esprit de Dieu, il était... libéré de son premier mariage ¹. »

Henri VIII, on le voit, accommode tout à son idée fixe; il ne se préoccupe aucunement de réaliser un « schisme anglican », qui répondrait à une prétendue tradition nationale. Si l'on conservait à cet égard le moindre doute, que l'on médite les paroles adressées par lui, vers la fin de mars 1533, au nonce romain, Antonio de Burgo. Celui-ci lui ayant reproché son changement d'attitude envers le Saint-Siège qu'il avait jadis défendu, « le roi répondit que ce qu'il en faisait était pour la sauvegarde de sa propre autorité, et pour se défendre contre les mauvais procédés qu'on avait eus contre lui à Rome; il était parfaitement vrai qu'il avait écrit des livres en faveur du pape, mais il avait étudié la question plus à fond, et reconnu pour vrai le contraire de ce qu'il avait écrit ». Que les gens de Rome, insinue-t-il, lui en fournissent l'occasion, et il soumettra l'affaire à un nouvel examen, de manière à en revenir à son premier sentiment ². Le cynisme se joint ici à l'hypocrisie; et l'on s'explique à nouveau que les catholiques aient cru simplement subir, pour un temps, le caprice tyrannique d'un mauvais roi. On ne s'étonnera pas non plus, dans ces conditions, de voir Henri VIII reprocher à François I^{er} de l'avoir, par ses conseils, entraîné dans la voie qu'il a suivie ³; ou bien en appeler au concile général, dans le ferme espoir que ce concile ne se réunira pas, puis rejeter la juridiction de ce concile, le jour où il apparaît possible ⁴. Au reste, ces volte-face successives avaient pour but d'amuser l'opinion, et elles réussirent effectivement à la déconcerter.

*
* *

Si Henri VIII, en effet, n'eut d'autre idée arrêtée, que d'en venir à ses fins égoïstes, il fit preuve d'une rouerie persévérante dans les moyens dont il usa pour y parvenir. Au total, il ne versa le sang que d'une manière assez limitée, à titre d'exemple. Il était trop persuadé que le peuple se laisserait mener par la ruse, pour risquer de tout

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 21, p. 11. Cf. pour le texte cité I Tim., I, 9.

2. *Ibid.*, vol. VI, N° 296, p. 128.

3. *Ibid.*, N° 954.

4. *Ibid.*, vol. VIII, N° 429, p. 165, et N° 556.

gâter en provoquant une réaction brutale. Il sut comprendre à merveille tout le parti qu'il pouvait tirer de la presse à imprimer, et en cela il est véritablement un précurseur. On pouvait, il en était convaincu, fabriquer l'opinion, en doser les éléments comme dans un laboratoire, la faire passer, si besoin était, du noir au blanc. Il eut, avec Cromwell, un plan bien établi pour influencer les esprits, en Angleterre d'abord, à l'étranger ensuite, par une suite d'offensives de presse, correspondant à chacune des étapes que l'affaire du divorce les obligeait de franchir : procès et plaidoyers, appel au concile, suprématie royale. Il fallait d'abord s'assurer la collaboration d'imprimeurs dévoués et habiles. Le principal de ceux-ci fut Thomas Berthelet, qui avait publié dès 1530 les ouvrages anticléricaux de Christopher Saint-Germain et des livres d'origine officielle sur le divorce; il offrit à nouveau ses services à Cromwell le 25 janvier 1533¹ et publia par la suite un grand nombre de documents de propagande officiels ou officieux².

Un autre imprimeur, John Rastell, propose à Cromwell, en août 1534, de publier un livre « pour l'instruction des savants ainsi que pour le peuple entier, afin que l'on cesse entièrement d'accorder confiance au pape³ ». Sa proposition étant acceptée, il fait corriger le livre par le conseil royal. « Si l'on peut, dit-il, répandre le bruit que le roi y exprime sa manière de voir et qu'il en a rédigé la substance, je crois qu'il fera autant de bien que n'importe quel petit livre qui ait vu le jour jusqu'ici. Je crois qu'il faudrait en imprimer dix ou vingt mille et les répandre dans tous les comtés d'Angleterre, ce qui coûtera moins de cent livres sterling... J'ai composé, dit encore Rastell, certaines prières en anglais destinées à être mises à peu de frais dans des livres de dévotion (primers) de diverses sortes; quelques-unes sont imprimées déjà dans un petit « primer » que j'ai envoyé à la cour, afin d'éloigner les gens des maudites doctrines du pape. Les gens répugnent d'ordinaire à acheter des livres de ce genre [c'est-à-dire hostiles à la papauté] et si on les leur donne ils ne les liront guère; mais lorsque les passages en anglais seront mis dans les « primers » qu'ils apportent avec eux à l'église, ils seront, en quelque sorte, obligés de les lire. Si donc le roi voulait en imprimer quatre ou cinq mille et les distribuer, ils amèneraient les gens à la droite croyance et feraient autant de bien que la prédication⁴. » La lettre, rédigée sur le ton de la flatterie, est en réalité une demande de fonds; mais elle traduit fort bien ce mépris total de la conscience populaire qu'éprouvait un ministre

1. *Letters and Papers*, vol. VI, N° 72.

2. *Ibid.*, vol. VII, N° 1415. Cf. *Hand-lists of books printed by London printers, 1501-1556*, par E.-G. Duff, etc. 3^e partie, comprenant Thomas Berthelet.

3. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 1071.

4. *Ibid.*, N° 1073.

tel que Cromwell, formé, nous le savons, à l'école de Machiavel¹.

Nous reviendrons par la suite sur le détail des « offensives de presse » de Henri VIII. Mais le livre n'était alors le moyen principal de diffusion de la pensée que dans les classes cultivées. Pour la grosse masse de la population, le sermon tenait la place du texte imprimé. Par la prédication l'Église hiérarchisée, commandée d'en haut, pouvait agir puissamment sur l'opinion publique. Aussi le roi fit-il de bonne heure tous ses efforts pour mettre la main sur ce grand corps aux mille bouches, et pour l'utiliser à son profit. Cependant il semble s'être borné tout d'abord à faire prêcher en sa faveur dans certaines chaires particulièrement importantes, par exemple au calvaire voisin de la cathédrale Saint-Paul de Londres²; mais pendant longtemps l'opposition eut aussi ses prédicateurs, auxquels Fisher lui-même avait montré la voie; et le roi dut attendre, pour leur imposer silence, que son pouvoir sur l'Église se fût consolidé. Au moment même où il commence à battre en brèche l'autorité du pape, vers décembre 1533, Cromwell met sur pied un plan de propagande étonnamment complet et systématique, où la prédication tient la place principale. En voici le résumé : « 1^o Envoyer chercher tous les évêques, en particulier ceux qui sont le plus près de la cour; les interroger pour savoir s'ils peuvent montrer par la loi divine si celui qu'on appelle le pape de Rome est au-dessus du concile général, ou le concile au-dessus de lui; et s'il a par la loi de Dieu plus d'autorité dans le royaume qu'un évêque étranger quelconque. — 2^o S'entendre avec les évêques pour faire prêcher que le concile général est supérieur à tous les évêques, et que le pape n'a pas plus de juridiction ici qu'un autre évêque étranger quelconque, et que l'autorité jusqu'ici exercée par lui dans ce pays a été usurpée par lui parce que les princes l'ont toléré. — 3^o Obliger l'évêque de Londres à n'autoriser aucun prédicateur à se faire entendre au calvaire de Saint-Paul, s'il ne veut parler dans ce sens. — 4^o Obliger de même tous les évêques à faire prêcher la même chose. — 5^o Quant aux provinciaux, ministres et chefs des quatre ordres de frères, agir sur eux d'une manière spéciale et leur donner des ordres rigoureux dans le même sens. — 6^o Ordonner aux frères observants de prêcher de même, ou bien leur interdire de parler. — 7^o Les chefs des maisons religieuses devront donner des instructions à leurs frères pour qu'ils proclament les mêmes choses. — 8^o Les évêques prescriront aux curés et vicaires de prêcher de même sorte à leurs paroissiens. — 9^o Faire proclamer en entier dans tout le royaume la loi contre les appels [à Rome]; faire imprimer la loi et l'afficher à chaque portail d'église.

1. Voir plus bas, chap. VI, pp. 248 sqq.

2. *Letters and Papers*, vol. VII, N^o 266.

— 10^o Apposer de même sur chaque portail d'église les appels faits par le roi de l'évêque de Rome au concile général... ». Une autre note de Cromwell renchérit encore sur ce qui précède : « Donner au maire et autres habitants de la cité de Londres l'ordre strict de dire abondamment dans leurs propos de table, et d'enseigner à leurs domestiques, que le pape est seulement évêque de Rome et n'a pas de juridiction ici. Faire aussi répandre ces idées par les nobles, en quelque endroit qu'ils aillent... ¹ ». La conscience individuelle, on le voit, ne pesait pas lourd aux yeux de Henri VIII et de ses serviteurs; et son despotisme pénétrait jusque dans la vie privée.

En 1534, le plan de propagande s'exécute peu à peu; nous trouvons au mois de mai un de ces fameux ordres à double tranchant dont la tradition devait se perpétuer jusque sous les Stuarts; l'archevêque de Canterbury devait, dans toute l'étendue de sa province, distribuer ou retirer les licences de prêcher, de manière qu'elles ne fussent employées au profit, ni du papisme, ni de l'hérésie. « Ainsi, disait le roi, le peuple sera nourri d'aliments sains, dont la saveur ne rappellera pas la corruption de l'évêque de Rome, et ne sera pas égaré par des nouveautés ². » A peu près à la même époque, Henri VIII publie un ordre relatif aux prières du prône. Les prédicateurs devront prier « pour toute l'Église catholique du Christ, Église des vivants et des morts, et spécialement pour l'Église catholique de ce royaume », pour le roi, chef suprême de l'Église, la reine Anne Boleyn et leur fille ³.

En 1535, une fois la suprématie proclamée, le clergé est mis en demeure dans des termes encore plus catégoriques de façonner l'opinion au gré du roi. Il n'est même pas permis à ses membres d'être en désaccord avec celui-ci dans le secret de leurs cœurs. Nous avons déjà fait allusion à la proclamation du 9 juin. Le roi, se rappelant « le pouvoir, la charge et la commission qu'il a reçus de Dieu tout puissant, et poussé par véhément amour et affection envers ses aimants et fidèles sujets, s'apercevant fort bien que grand repos, calme et tranquillité de conscience, et beaucoup d'autres avantages leur seront procurés si les évêques et autres clercs du royaume leur exposent, proclament et prêchent la vraie et sincère parole de Dieu, et sans aucune sorte de fard, de dissimulation ni d'hypocrisie, rendent manifestes et publiques les grandes et innombrables énormités et abus commis par l'évêque de Rome... contre le roi et ses ancêtres, et aussi d'autres princes chrétiens »; ordonne aux évêques de prêcher en personne et sans aucun retard, tous les dimanches et jours de grande fête d'un bout de l'année à

1. *Letters and Papers*, vol. VI, N^o 1486.

2. *Ibid.*, vol. VII, N^o 750.

3. Wilkins, *op. cit.*, p. 783.

l'autre, « la vraie, pure et sincère parole de Dieu », c'est-à-dire la suprématie royale, telle qu'ils l'ont reconnue par serment ; et de faire prêcher de même les « abbés, prieurs, doyens, archidiacres, prévôts des chapitres, curés et vicaires, et tous autres clercs » ; de faire enseigner les mêmes vérités aux enfants par tous autres maîtres d'école¹. Bientôt suit toute une série d'ordres particuliers à tel ou tel évêque, ce qui montre d'ailleurs qu'ils avaient opposé aux ordres du roi une certaine force d'inertie² ; mais la résistance fait rapidement place à une entière soumission.

Le roi et ses ministres vont plus loin encore. Beaucoup de prêtres sont peu instruits, comme le fait remarquer l'archevêque d'York Edward Lee, car « beaucoup de bénéfices n'ont que quatre, cinq ou six livres sterling de revenus, de sorte qu'aucun savant homme ne veut les prendre³ ». Aussi établit-on, à l'usage des curés ou vicaires ignorants, un sermon-type sur la suprématie royale⁴. Thomas Bedyll, clerc et officier de la cour de chancellerie, est chargé de le rédiger. Il avait, nous dit-il, écrit tout d'abord au style indirect : « Ils prêcheront et diront que... » mais craignant que des curés « soient tellement abrutis qu'ils lisent ces paroles telles quelles », il les remplace par une phrase en style direct, qui peut être lue telle quelle aux paroissiens : « Vous saurez que... »⁵. Pour détacher de Rome les moines de la Chartreuse de Londres, on use d'un véritable raffinement. « Faites prêcher devant eux, suggère un courtisan à Cromwell, le D^r Buckmaister, curé de Croydon, et d'autres hommes de l'espèce papiste, contre leurs superstitions » (c'est-à-dire contre la papauté⁶). La contrainte et la persuasion se prêtent ici un mutuel appui. Ainsi conjuguées, elles

1. Foxe, *Acts and Monuments*, ed. Pratt, pp. 69-71 : « calling to our remembrance the power, charge and commission given unto us of Almighty God, and upon a vehement love and affection toward our loving and faithful subjects, perceiving right well what great rest, quietness and tranquillity of conscience, and manifold other commodities might insurge and arise unto them, if the said bishops and others of the clergy of this our realm should set forth, declare, and preach to them, the true and sincere word of God; and without all manner of colour, dissimulation, and hypocrisy. manifest and publish the great and innumerable enormities and abuses which the said bishop of Rome... hath usurped upon us and our progenitors, and also other christian princes... » « The true, mere and sincere word of God... Abbots, priors, deans, archdeacons, provosts, parsons, vicars, curates and all other ecclesiastical persons... » Foxe-Pratt date ce document, à tort, du 9 juin 1534.

2. *Letters and Papers*, vol. VIII, N^{os} 527, 832, 839, 854, 869, 933, 963, 1011.

3. *Ibid.*, N^o 963.

4. *Ibid.*, vol. VIII, N^o 294, et vol. IX, N^o 29. Le premier de ces deux documents semble bien être le sermon mentionné dans le second, et devrait par conséquent être classé à la même date que lui.

5. *Ibid.*, vol. IX, N^o 29.

6. *Ibid.*, vol. VIII, N^o 600.

pèsent de tout leur poids sur les consciences et les marquent d'une empreinte indélébile. La formidable machine de propagande de Henri VIII s'attaquait à tous, et même, comme nous l'avons vu, à l'enfance. Comment s'étonner qu'elle ait, pour plusieurs siècles, contribué à transformer le tempérament national?

*
* *
*

Nous pouvons maintenant en revenir à Gardiner, et nous demander comment il franchit cette période troublée pendant laquelle le schisme s'accomplit. Une remarque s'impose au sujet de la plupart des documents qui nous restent. Ces documents proviennent des archives d'État; mais de ce que Gardiner reste en relations avec le gouvernement et continue d'exercer des fonctions officielles, il ne faut tirer aucune conclusion ni sur ses sentiments intimes, ni sur la faveur dont il jouit à la cour. Ainsi que ses contemporains, il attend que l'orage passe, et en attendant, il continue à prendre part à la vie administrative et publique du pays, comme évêque de Winchester, comme membre du conseil royal, comme ambassadeur, et comme avocat du roi dans l'affaire du divorce. Comme évêque notamment, il exerce sur un très grand territoire des fonctions qui sont un peu celles d'un gouverneur civil; il va jusqu'à s'occuper de l'assèchement des marais¹. Son diocèse comprend une partie de Londres, celle qui est située sur la rive sud de la Tamise, le faubourg de Southwark; il y possède un palais, et quand il y réside, il reste en contact avec la cour. Comme membre du conseil royal il prend part à des cérémonies publiques, à certaines tractations diplomatiques. Nous remarquons pourtant une coupure nette, au moment où Henri VIII cesse de reconnaître l'autorité du pape. Il faut donc distinguer, dans la période envisagée, deux parties distinctes. Dans la première, Gardiner cherche à gagner du temps en faisant certaines concessions; dans la seconde, il se rend suffisamment désagréable au pouvoir central pour être mis en pénitence, jusqu'au moment où il en aura assez, et se pliera aux volontés du roi, en bon courtisan qui ne saurait prendre son parti de la disgrâce.

En mai 1532, More et Gardiner avaient lutté victorieusement en faveur des droits de l'Église à la Chambre des Lords². Presque aussitôt après, au lendemain de la soumission de l'assemblée du clergé, tous deux faisaient des gestes parallèles. More donnait sa démission de Chancelier le 22 mai; Gardiner, dès le 16, s'était retiré loin de Londres

1. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 149, art. 33.

2. *Ibid.*, vol. V, N° 1013. Lettre de Chapuys du 13 mai. Cf. G. Constant, *op. cit.*, p. 59. La loi qui confirmait dans le domaine civil la soumission du clergé fut repoussée par la Chambre des Lords en 1532 et ne fut votée qu'en 1534.

dans sa résidence d'Esher. Chapuys nous dit que « l'évesque de Winchester, tant pour contrarier à ce que dessus [la volonté de Henri VIII] que pour avoir refusé de presche en faveur du roy, a esté quelques jours hors de la court... Il a esté, ajoute-t-il, parci devant souspeconnue [sic] de contrarier à la royne, mais maintenant il se croit qu'il face tout bon office en cest endroit ¹. » Le bruit de la disgrâce de Gardiner se répand jusqu'à Rome, où nous le retrouvons le 4 septembre dans la bouche du pape ². Le 20 octobre encore, le fils naturel de Wolsey, Thomas Winter, jeune humaniste que son père avait confié en mourant à Gardiner, écrit de Padoue à un autre protégé de celui-ci, Thomas Runcorne. « J'apprends, dit-il, par les lettres que je reçois et par la rumeur publique, que le roi n'est plus aussi bien disposé envers l'évêque de Winchester, votre très cher patron et le mien; mais nous sommes toujours lents à croire ce que nous ne pouvons entendre dire sans tristesse. Hélas ! Faut-il qu'un évêque de tant de vertu, de foi, de probité et d'humanité tombe dans des ennuis de ce genre ! J'aimerais savoir quelles nouvelles vous avez, et s'il est vrai que l'évêque ne soit plus autant à la cour que de coutume, et s'il l'a quittée pour se consacrer à la théologie et à la prédication ³. »

Si telle était en effet l'intention de Gardiner, la ressemblance avec More s'accroît; mais cette velléité ne fut pas de longue durée. Henri VIII avait encore besoin de lui, et lui-même n'était pas homme à partir sur un éclat. Certes, il est dès ce moment tenu à l'écart des confidences du roi et de ses secrets desseins; il n'est plus en fait, s'il l'est encore en nom, le véritable secrétaire. Mais il continue à tenir à la cour une position importante, quoique diminuée. A vrai dire, on s'y reconnaît mal dans les allées et venues, rentrées en scène et disparitions dans la coulisse, de l'évêque courtisan. Dès le 20 mai un document officiel probant nous le donne comme présent lors de la remise à Sir Thomas Audeley du grand sceau abandonné par Thomas More ⁴. Et le 31, dans la lettre même où il annonce l'exil temporaire de Gardiner, Chapuys nous dit que « depuis, estant nécessité de despescher pour Rome, il a esté besoing que le roy l'ayt requis bien fort pour le faire revenir prenant excusé qu'il faignoit d'avoir [sic] ⁵ ». Dans une autre lettre de la même source, datée du 21 juin, nous apprenons que Gardiner est revenu de la cour à Londres avec l'ambassadeur de France, et qu'il a dîné avec lui en compagnie de Norfolk,

1. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, *England Berichte* fasz. 5, Chapuys an Karl V, 1532, May 31, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. V, N° 1058.

2. *Ibid.*, N° 1291.

3. *Ibid.*, N° 1453.

4. *Ibid.*, N° 1075.

5. Cf. n. 1 ci-dessus.

de Sampson et de Foxe ¹. Presque en même temps, il renonce en faveur d'Anne Boleyn au manoir de Hanworth, que lui avait donné Henri VIII — marque de la défaveur royale ou complaisance de courtisan, on ne sait ². Le 30 juin, il est de nouveau à Esher ; il écrit à Cromwell au sujet des revenus de son évêché, dont il doit verser une partie à la couronne. Il demande assez humblement au nouveau favori d'exiger de lui le moins possible, et parle du roi plus humblement encore. Henri VIII l'a mis, dit-il, dans la position qu'il occupe, « par sa bonté, sans qu'il l'ait ni demandé ni mérité ». Il se conforme entièrement au bon plaisir du souverain, et paiera ce qu'il lui demandera ³.

Au mois d'août il est avec la cour à Langley, et donne à nouveau la preuve de sa docilité. Henri VIII fait préparer une entrevue avec François I^{er} à Calais, et un traité qui doit être signé à cette occasion. Il s'agit d'amener le pape à fermer les yeux sur ce qui pourra être fait en Angleterre pour donner une sanction légale à la conduite du roi, qui vit déjà maritalement avec Anne Boleyn ⁴. Gardiner est chargé de la rédaction du traité ⁵. En même temps, il reçoit l'ordre d'être le 25 septembre à Canterbury, où la cour se rassemble pour la traversée ⁶. Cependant il continue de se montrer fidèle à Anne Boleyn, dont il s'est fait, au procès de divorce, le complaisant serviteur. Lorsqu'elle est créée marquise de Pembroke, le 1^{er} septembre, il joue le principal rôle dans la cérémonie, lit les lettres patentes du roi ⁷ et chante une messe à l'issue de laquelle Henri VIII et l'ambassadeur de France viennent devant l'autel jurer fidélité aux articles d'un accord ⁸. Le 11 octobre, Gardiner passe la mer une fois de plus ⁹ et arrive à Calais avec la cour ¹⁰. Peu après, il prend part à une réunion en petit comité — six personnes en tout — entre les conseillers des deux monarques. Il est donc encore du cercle intime des initiés, où sa compétence le rend indispensable ¹¹. Il semble même qu'il ait été chargé de poursuivre quelque temps l'œuvre commencée, après le départ du roi d'Angleterre ¹². Il repasse le détroit peu après le 16 novembre.

1. *Letters and Papers*, vol. V, N° 1109.

2. *Ibid.*, N° 1130, art. 32; daté du 30 juin. Le manoir de Hanworth était immédiatement voisin de la résidence royale de Hampton Court.

3. *Ibid.*, N° 1138.

4. *Ibid.*, introduction par James Gairdner, pp. XXVI-VII.

5. *Ibid.*, vol. V, N° 1245.

6. *Ibid.*, N° 1256.

7. *Ibid.*, N° 1274.

8. *Ibid.*, N° 1296.

9. *Ibid.*, N° 1411.

10. *Ibid.*, Appendice N° 33.

11. *Ibid.*, N° 1523.

12. *Ibid.*, N° 1547.

Le 20 décembre, c'est encore à lui que s'adresse l'agent de Henri VIII en Italie, Sir Gregory da Casale, pour recevoir des instructions avant de quitter Bologne pour Rome¹. On espère d'ailleurs, à ce moment, que le pape va se laisser manœuvrer facilement². Quand l'année 1532 s'achève, Gardiner reste encore avant tout l'avocat et le conseiller du roi dans le procès de divorce, et par conséquent son diplomate attitré, puisque toute la politique étrangère dépend de là. Il est loin de se rendre compte encore de l'erreur initiale qu'il a commise en ne voulant voir dans toute cette affaire qu'une question strictement juridique; et il continue d'espérer que le temps, la mort des intéressés ou quelque autre circonstance, viendra tout remettre en place.

L'année 1533 nous le montre sensiblement dans la même position. Mais on a l'impression que le joyeux enthousiasme de 1528 et 1529 est bien dissipé, et que l'évêque de Winchester s'acquitte de sa tâche d'avocat, maintenant près de son terme, de plus en plus paresseusement et à contre-cœur. Le 1^{er} janvier, nous le voyons s'occuper de la défense des marches du nord³. Dans les mois qui suivent, il accepte encore docilement le rôle qu'on lui fait jouer dans la comédie judiciaire destinée à consacrer l'union de Henri VIII avec Anne Boleyn. Il assiste à l'Assemblée du clergé qui se réunit du 26 mars au 8 avril, mais cette fois il ne se joint plus à la petite opposition qui se groupe autour de Fisher. Il s'agit en effet du divorce, au sujet duquel il ne peut guère se déjuger; et puis, on se dégage difficilement de ces liens que sont les relations personnelles nées d'une action politique commune, tels que ceux qui devaient l'attacher à des gens dont les idées religieuses ne cadraient aucunement avec les siennes. Aussi le voyons-nous faire partie de la grosse majorité qui se range du côté du roi et déclare que son premier mariage est illégitime, ou du moins que le pape n'avait pas le droit d'y consentir⁴. Il faut noter toutefois que l'assemblée, avant d'engager la discussion, s'était autorisée de la permission de Clément VII lui-même, « qui avait voulu que chacun déclarât son opinion et sa manière de voir dans ladite cause librement et impunément⁵ ». C'est toujours la même hypocrite équivoque, entretenue par Henri VIII et Cranmer.

Fisher s'était une fois de plus signalé par son attitude intransigente. Il importait qu'il fût mis à l'écart pendant que le roi ferait juger la

1. *Letters and Papers*, vol. V, N° 1648. Voir aussi N°s 1658, 1662.

2. *Ibid.*, N° 1659.

3. *Ibid.*, vol. VI, N° 8.

4. Pocock, *Records*, vol. II, pp. 442-459, et particulièrement 444, 458-9.

5. *Ibid.*, vol. II, p. 443 : « Dominus praeses respondebat... quod summus pontifex voluit unumquemque declarare mentem suam et opiniones suas in dictâ causâ libere et impune. »

cause du divorce par Cranmer. L'assemblée du clergé ne s'était pas encore séparée que le vénérable évêque était arrêté et confié à la surveillance de Gardiner ¹. Évidemment, le roi comptait encore sur celui-ci. Il fait de nouveau appel à ses services de conseiller juridique. A la fin d'avril, il ordonne impatiemment qu'on recherche le texte des opinions des universités sur son premier mariage, afin de les communiquer à l'évêque de Winchester ². Et le 10 mai, nous trouvons son fidèle avocat présent à l'ouverture du procès de Dunstable, où il s'occupe, « avec d'autres, à faire traiter toute l'affaire selon les préceptes du droit », entendons du droit canon modifié par les décisions de l'assemblée du clergé ³. Il s'agit visiblement de respecter la forme et rien de plus. Le rôle de Gardiner semble avoir été purement technique. Mais il était allé trop loin pour reculer. Il ne pouvait moins faire, maintenant, que de prendre part aux cérémonies du couronnement de la nouvelle reine. Avec Tunstal, évêque de Durham, et Clerk, évêque de Bath et Wells, tous deux partisans de la tradition catholique, il écrit à More pour lui demander d'en faire autant, et de les accompagner en cortège de la Tour de Londres à Westminster; il lui offre vingt livres sterling pour s'acheter une robe à cette occasion. Avec son humour coutumier, More s'excusa d'avoir gardé les vingt livres en vue de l'usage indiqué, mais resta chez lui; et lorsqu'il revit les trois évêques peu après, il leur adressa, sous forme d'apologue, un sérieux avertissement au sujet de leur conduite; ils seraient déshonorés, conclut-il, et n'en seraient pas moins perdus pour cela.

Mais Gardiner était le prisonnier de sa vie passée, et ne voulait pas prendre les choses au tragique. Les fêtes du couronnement d'Anne Boleyn débutèrent le 29 mai. La nouvelle reine, venue de Greenwich en bateau, fut reçue à la Tour de Londres par des groupes échelonnés de grands personnages, l'évêque de Winchester se trouvant dans le dernier de ces groupes, tout juste avant le roi ⁴. Le 31 mai, Anne traversa Londres au milieu de réjouissances et de fastueuses cérémonies. Il semble que le compte rendu officiel, malgré sa sécheresse, ruisselle encore d'or et de pierreries. Le lendemain, toute la cour suivit la nouvelle reine en procession du palais de Westminster au maître autel de l'abbatiale. Les évêques de Winchester et de Londres

1. *Letters and Papers*, vol. VI, N° 324; lettre de Chapuys datée du 10 avril, qui était un mercredi. Il donne l'arrestation comme ayant eu lieu le dimanche précédent, jour des Rameaux, soit le 7 avril.

2. *Ibid.*, N° 366.

3. *Ibid.*, N°s 461, 469.

4. *The life and Death of Sir Thomas More by Nicholas Harpsfield*, ed. Hitchcock-Chambers, London, Early English Text Society 1932, pp. 148-9.

5. *Letters and Papers*, vol. VI, N° 563.

portaient les pans de sa robe ¹. Et la vie officielle de Gardiner continue. Au début d'août, Chapuys le trouve, avec Cromwell et Sampson, à la cour, qui est installée à Windsor pour la chasse ²; le 18 août, il y est encore, et l'ambassadeur impérial le rencontre à dîner avec Cromwell, Sampson, le duc de Suffolk, le grand Chambellan, et d'autres membres du conseil royal ³. Le 1^{er} septembre, Thomas Bedyll, clerc du dit conseil, suggère qu'on fasse appel à Foxe et à lui pour une mission de confiance : il s'agit de trier les opinions des universités, en éliminant les plus tièdes, avant de les utiliser à l'étranger ⁴.

Cependant le roi, excommunié par Clément VII, a fait appel au concile général et s'occupe de faire signifier cet appel au pape, qui vient de quitter Rome sur la demande de François I^{er}. On établit à cet effet une commission qui est remise à sept personnages différents, et notamment à Bonner et à Gardiner ⁵. Celui-ci est dépêché en toute hâte, le 3 septembre, vers Nice où doit avoir lieu la rencontre ⁶. Il a pour mission de faire des remontrances au roi de France, qui n'a pas su empêcher la sentence papale ⁷. Mais nous savons fort peu de chose sur la manière dont il s'acquitta de cette tâche. Il avait emporté avec lui, nous dit Chapuys, « un sac plein d'écrits et de consultations, et quatre pleins de promesses, et autant pleins de menaces », et l'on se flattait, en Angleterre, de l'espoir qu'il viendrait à bout du pape par les moyens employés déjà à Orvieto et ailleurs ⁸. Le 28 septembre, il était déjà auprès de François I^{er} ⁹. Celui-ci, voyant que Henri VIII n'était pas accouru pour profiter de la présence de Clément VII en territoire ami, fut vivement contrarié; mais Gardiner lui dit « estre venu pour faire tout ce qui lui seroit ordonné » par lui, et lui parla « de faire et non pas de ne rien faire », de sorte que le roi de France eut d'abord bon espoir d'amener Henri VIII à un accord qui impliquerait sa soumission à la papauté. Il s'aperçut bientôt que celui-ci ne voulait aucunement transiger sur l'affaire du divorce; mais pour le ménager, « il temporisa tant et si longuement que facilement pouuoit cependant venir vn nouveau pouuoir d'Angleterre que le dict de Vincestre disoit auoir enuoyé querir et poursuivre, mais quand tout fut bien et longuement attendu à la grande foule du dict seigneur,

1. *Letters and Papers*, vol. VI, N° 601.

2. *Ibid.*, N° 975.

3. *Ibid.*, N° 1018, lettre de Chapuys du 23.

4. Pocock, *Records*, vol. II, pp. 503-04; *Letters and Papers*, vol. VI, N° 1062.

5. *Ibid.*, N° 1071.

6. *Ibid.*, N° 1069.

7. *Ibid.*, N° 1125, p. 471.

8. *Ibid.*, N° 1164.

9. *Ibid.*, N° 1166.

[roi de France], et de toute sa suite, il ne vint ni pouvoir ni vouloir, ny chose dont le dict seigneur se peust aucunement ayder pour l'exécution de sa bonne volonté...¹ ». Il est clair, en tous cas, d'après ces lignes, écrites par le roi de France lui-même, que Gardiner ne voyait que des avantages à une réconciliation, et qu'il se sentait gêné par l'obstination volontaire de son souverain.

D'ailleurs l'évêque de Winchester semble être resté tout à fait à l'arrière-plan pendant l'entrevue de Marseille. C'est à tort qu'on lui a attribué la rédaction de la lettre grossière à Lord Lisle, signée de deux autres ambassadeurs, Bryan et Wallop, et de lui-même, et datée du 5 octobre. Bryan se nomme dans le texte, et c'est lui sans doute qui a écrit : « Nous attendons ici avec de mauvais vins l'arrivée du pape, comme un faucon attend sa proie... et quand nous reviendrons, préparez-moi plutôt un lit doux qu'une fille dure au métier². » Le même style se retrouve dans une autre lettre au même destinataire, signée de Bryan seul cette fois, et datée du 20 octobre : « Monsieur, apprenant par votre dernière lettre que vous avez à Calais assez de courtisanes pour m'en fournir et pour accomplir mes désirs, je vous remercie d'y pourvoir ainsi... », et le reste à l'avenant³. Les deux épîtres sont évidemment de la même main. Le nom de Gardiner ne paraît même pas dans les négociations qui se déroulent tout d'abord à Marseille⁴; et le 13 novembre, c'est Bonner seul qui signifie l'appel royal au pape⁵.

Toutefois, c'est à l'évêque de Winchester que François I^{er} s'en prit peu après, au cours d'une entrevue orageuse où il reprocha avec une extrême vivacité à Henri VIII d'avoir tout gâté par sa démarche inconsidérée auprès de Clément VII. Gardiner lui-même raconte la scène dans une lettre à Henri VIII. « Mon frère croit-il, s'écria le roi de France, que le pape va se tenir coi après la sentence de l'archevêque de Canterbury, avouer par là qu'il n'est pas vraiment pape?... En ce qui concerne son mariage [avec Anne Boleyn], j'avais trouvé moyen d'aplanir les difficultés; mais on ne m'a jamais fait part de la sentence de l'archevêque, et j'ai été peiné quand je l'ai apprise. Assurez mon frère que, tant que cette sentence ne sera pas annulée, il n'obtiendra rien du pape; pour la défense de sa juridiction le pape appellera à son

1. Bibliothèque Nationale, MS. *fonds français*, 23.515, Mémoire des pointcs que Monsieur du Bellay Euesque de Paris aura à toucher au Roy d'Angleterre, fol. 86b-87a. Cf. *Letters and Papers*, vol. VI, N° 1426.

2. *Ibid.*, N° 1218 : « against which time I, Sir fras. Bryan, desire you to make more ready for me a soft bed than an hard harlot. »

3. *Ibid.*, N° 1338 : « Sir, whereas in your last letter I perceive that in Calais ye have sufficient of courtézans to furnish and accomplish my desires, I do thank you of your good provision. »

4. *Ibid.*, N° 1131.

5. *Ibid.*, N° 1425.

secours l'Empereur et toute la Chrétienté. Et pourtant, si vous aviez apporté un pouvoir rédigé comme on l'avait dit, reconnaissant la juridiction du pape¹, cela aurait mieux valu. — Un tel pouvoir, dis-je, n'est pas nécessaire... — A mesure que je cherche à gagner le pape, reprit François I^{er}, vous cherchez à vous l'aliéner... Ceux qui devraient recevoir refusent. Le roi d'Angleterre ne veut plus que je me mêle de rien. » Je demandai alors au roi de France de se rappeler que nous l'avions prévenu d'avance de tout ce qui serait fait, et avons tout fait avec son consentement. » Et comme François I^{er} insistait sur l'importance du pouvoir demandé : « Sire, dit encore l'ambassadeur, vous attachez plus d'importance au pouvoir qu'il n'est besoin². » Gardiner s'était rendu suffisamment désagréable au roi de France, en défendant la conduite de son maître, pour que celui-ci demandât son rappel³; et pourtant combien cette défense est molle et terne! L'ambassadeur de Henri VIII, rendant compte de sa mission, avait intérêt à faire ressortir l'énergie de sa réplique; or il s'est, de son propre aveu, borné à discuter sur des à-côté, et il a fait semblant de ne pas comprendre ce que François I^{er} voulait dire. Il avait sans doute ses raisons pour cela.

*
* *

Après avoir été au premier plan dans l'affaire du divorce, Gardiner n'avait joué qu'un rôle effacé dans l'offensive conciliaire et s'était, semble-t-il bien, abstenu de la soutenir par ses écrits. Il allait se rendre encore plus suspect à Henri VIII par son attitude au cours des premiers mois de 1534. Du moins avons-nous toute raison de le croire; à la vérité nous manquons de renseignements précis sur la manière dont il se comporta durant la session du Parlement où fut votée toute la série des lois anti-papales dont nous avons parlé plus haut. Mais nous savons que sa disgrâce commence au moment même où ces lois vont être mises en application. En janvier, nous trouvons son nom dans

1. C'est sans doute ce qu'il avait été convenu de faire lors de l'entrevue de Calais. Cf. *Letters and Papers*, vol. VI, N° 1426, p. 570.

2. *Ibid.*, N° 1427 : « He may not think that the Pope, holding his peace at a sentence given by the archbishop of Canterbury, will confess himself therein no Pope... ? And yet, said he, if you had brought a proxy as was devised, to acknowledge the Pope's jurisdiction, it would have been well — That proxy, quoth I..., is not so necessary. — ...as fast as I study to win the Pope, ye study to lose him... They refuse that should receive. The king of England will not that I shall meddle in it... — Sir, quoth I, there is more foundation made upon this proxy than needeth. » Ces passages sont reproduits in-extenso dans les *Letters and Papers*.

3. *Ibid.*, N° 1426, p. 571.

un mémorandum de Cromwell; il s'agit d'une somme de six cents marcs qu'on lui réclame¹. Le 30 mars, il assista à la séance de la Chambre des Lords où des commissaires reçurent en présence du roi de la bouche des pairs spirituels et temporels le serment de fidélité à la succession²; c'est là sans aucun doute qu'il prêta lui-même ce serment³. C'est qu'en effet il tenait à rester dans la place; mais il continue son opposition sourde, sa défense pied à pied, rendant du terrain juste assez pour éviter les conséquences extrêmes d'une rupture brutale. Henri VIII le sent bien, puisque, malgré sa soumission extérieure, et tout de suite après, les marques de la défaveur et de la défiance royales se succèdent rapidement. Le 2 avril, Gardiner est encore à Londres, et chargé avec Cranmer, Cromwell et Audeley d'arbitrer un désaccord entre le clergé de la capitale et ses paroissiens au sujet des dîmes⁴. Mais le 6, une lettre adressée à Lord Lisle, gouverneur de Calais, nous apprend que « Monseigneur de Winchester est parti pour son diocèse, et ne doit pas revenir avant que le roi ne le demande⁵. » Le 15, une autre lettre à Lord Lisle nous apporte la nouvelle des sanctions prises par Henri VIII contre les récalcitrants. Le docteur Nicholas Wilson, son ancien confesseur, doit être enfermé à la Tour, et aussi, à ce qu'on dit, le curé de Croydon, Roland Philips; « Monseigneur de Winchester est privé de son poste de secrétaire, et met tout son espoir en maître Cromwell », car tous deux, ne l'oublions pas, avaient été ensemble les familiers de Wolsey⁶. Le 20, les bruits qui courent deviennent encore plus alarmants : « On a fait porter aux évêques de Durham (Tunstal), Winchester (Gardiner) et York (Edward Lee) l'ordre de venir se présenter. Certains pensent qu'on les enfermera à la Tour de Londres⁷. »

Et puis, une fois de plus, l'orage passe sans éclater. Le 24 août, Cromwell écrit à Gardiner, et lui demande, sur un ton assez impératif il est vrai, pour un de ses amis, le droit de présentation à un bénéfice de son diocèse⁸. Presque en même temps, il lui fait envoyer par Sherburn, évêque de Chichester, une commission pour faire prêter le

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 50.

2. *Ibid.*, N° 391.

3. *Lords' Journal*, I. 82, d'après J.-A. Muller, *op. cit.*, pp. 54, 350.

4. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 425.

5. *Ibid.*, N° 441.

6. *Ibid.*, N° 483 : « My lord of Winchester is out of the secretaryship and resteth in master Cromwell. » J.-A. Muller cite ce passage de la manière suivante : « My lord of Winchester is out of the secretaryship » Cromwell being put in his place. » Il semble qu'il ait fait erreur sur le sens de la seconde partie de la phrase.

7. *Ibid.*, N° 522.

8. *Ibid.*, N° 535.

serment de fidélité à la succession dans le territoire qui dépend de lui¹. Gardiner s'exécute. Le 4 mai, il réunit à Winchester, dans la grande salle de son palais, en sus des commissaires désignés et de Lord Audeley, « bon nombre de gentilshommes, tous les abbés, prieurs, gardiens des frères..., avec tous les curés de toutes les autres églises et chapelles du comté, qui tous prêtent serment avec beaucoup d'obéissance..., présentant des listes de leurs religieux, domestiques et paroissiens âgés de plus de quatorze ans. » C'est Gardiner lui-même qui fait part de ces détails à Cromwell. Si celui-ci, ajoute-t-il, désire que l'affaire soit menée rondement, qu'il ajoute d'autres noms à la commission, car elle n'en comprend pas plus de douze; et la prestation du serment prend beaucoup de temps². Henri VIII savait ce qu'il faisait en exigeant d'abord la soumission des grands, qui devait entraîner celle de la foule ainsi privée de ses chefs. Et de même pour le clergé séculier et régulier. Le mardi 15 juin, l'évêque de Coventry et Lichfield, Roland Lee, est envoyé avec Thomas Bedyll pour persuader aux franciscains observants de Richmond de se soumettre aux prétentions royales. Ils leur citent les noms des prélats qui ont cédé, et notamment celui de Gardiner³.

Comment celui-ci passa-t-il le reste de l'année 1534, nous ne pouvons que le conjecturer. Il nous semble être dans une position assez précaire. Son greffier John Cooke porte plainte contre lui au roi, à son fils naturel le duc de Richmond, au chancelier Audeley, à Cromwell. Il dit avoir été privé à tort de son office et de ses émoluments⁴; mais il ajoute d'autres accusations plus graves, où le loyalisme de Gardiner envers le souverain se trouve mis en question. L'évêque de Winchester obtient de Cromwell qu'il lui offre ses bons offices, et grâce à lui, peut écrire au duc de Richmond pour se disculper⁵. Il remercie le nouveau secrétaire par une lettre que nous traduisons ici en entier tant elle est révélatrice :

« Maître secrétaire, avec mes compliments les plus cordiaux; l'heureuse

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 604, lettre de Sherburn à Cromwell du 3 mai.

2. Pocock, *Records*, vol. II, p. 536-7: « assembled here at Winchester ... appeared before us in the great hall of the castel there my lord Audeley, a good number of gentlemen, all Abbotts, pryors, Wardens of fryers... with all the curates of all the other churches and chapels within the shire... which all did take the dais othe very obediently... and at the same time the abbotts and priors and curates did according as I had ordered ...present unto us bylles of all the names of the religious and servants in their houses and of the parishioners in their parishes... above the age of 14. »

3. *Ibid.*, N° 841.

4. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 905. Cf. vol. VI, N° 1361.

5. *Ibid.*, N° 905.

issue de mes pauvres affaires est due à vos amicales démarches, si profitables et agréables pour moi, et à la continuation de votre amitié; et celle-ci est si ferme et stable que dans les affaires qui me causent doute et perplexité, vous pouvez, à mon avis, mieux que personne, et voudrez, j'en ai la confiance, mieux que personne aussi, m'amener à la résolution voulue, comme vous l'avez fait dans d'autres cas semblables. J'entends donner comme certain que son Altesse le roi a décidé de faire, au cours du voyage officiel de sa Grâce, un arrêt à Guildford, qui est dans mon diocèse, et où je pense qu'il est de mon devoir, comme d'autres ont accoutumé de le faire, d'offrir à sa Majesté l'hommage de ma présence, afin de lui témoigner mon respectueux dévouement. J'entends dire aussi, mais de manière moins certaine, que son Altesse le roi a l'intention de passer la mer aussitôt après; si cela est vrai, mon devoir n'en est que plus grand de me présenter à sa Majesté, comme est tenu de le faire tout loyal sujet, pour lui offrir ce que j'ai, soit au dedans de moi-même, soit au dehors, afin de servir son Altesse comme faire se doit. Ainsi je sais bien ce que je devrais faire, ce que je ferais avec beaucoup de joie; mais sachant aussi par expérience que, même si l'on a bien fait, le moment, l'opportunité, et la façon d'agir contribuent autant et parfois plus que l'acte lui-même à assurer bon accueil à ce que l'on fait, je suis dans une fort grande perplexité quant à la manière dont je dois me conduire. Parfois il me vient à l'esprit de prier son Altesse le roi qu'elle veuille bien venir se récréer dans ma pauvre maison de Farnham; et là je pourrais avoir bonne occasion de faire ce que je désire en parlant moi-même au roi. Si je venais à Guildford sans savoir d'abord quel est le bon plaisir de son Altesse le roi, quelle que fût mon intention en venant, il se pourrait que cela fût mal pris, puisque le voyage a été organisé en vue de fournir une récréation. Pour tout dire en un mot, Maître Cromwell, je voudrais, comme je vous l'ai écrit précédemment, m'abstenir de tout ce qui pourrait faire mauvais effet; et me montrer tel en toute occasion que je puisse paraître loyal sujet et fidèle serviteur; heureux d'accomplir ce qui plaît à mon prince, et très joyeux si j'étais jugé digne d'être à ses côtés au cas où son Altesse quitterait le royaume. Cependant je ne puis me montrer si difficile que je veuille choisir l'endroit où je servirai, mais suis et serai prêt à servir de la façon qu'on m'ordonnera. Telest mon cœur, Maître Cromwell; et pour savoir à quel moment et par quels moyens je dois le découvrir et en déclarer les sentiments, j'ai maintenant recours à vous comme à mon particulier ami et vous demande conseil sur ce que je dois faire : ou bien prier son Altesse le roi de venir à Farnham, ou bien aller moi-même à Guildford; autrement, que dois-je faire, et comment dois-je me comporter dans ces circonstances? Faites en ceci, mon bon maître le Secrétaire, ce que vous avez fait pour moi en d'autres cas, car grâce à ce que vous aurez décidé je me justifierai comme je l'ai fait dans l'affaire entre maître Cook et moi; et de même que vous avez obtenu, pour mon grand réconfort, que ma déclaration là-dessus fût favorablement entendue, de même maintenant ma prière instante est que l'on entende bientôt ce que j'ai à dire; ainsi pourra apparaître tôt et clairement que je suis innocent des fautes envers mon souverain dont maître Cook m'a accusé. Pour tout le reste, je pardonne à Cook, et pour ceci aussi,

à condition que l'on sache d'abord combien peu ses accusations sont fondées, et quel faible crédit on doit leur accorder. Ainsi au milieu des autres affaires, grandes celles-là, que vous traitez, je viens vous ennuyer avec les miennes; mais je vous dirai ce que dit un jour un pauvre homme à Monseigneur le duc de Norfolk en pareil cas : « Mon affaire est petite, dit-il, mais c'est la plus grande que j'aie. » Je vous prie, mon bon Maître le Secrétaire, de me faire savoir votre réponse à ceci et vous souhaite très cordialement santé et prospérité. De Waltham, le sixième jour de juillet.

Votre assuré ami,

STEPHEN WINTONIENSIS ¹.

Cette lettre ne nous fournit aucune preuve matérielle de la sincérité de Gardiner; mais elle fait mieux, car elle a le ton même de la sincérité, et non celui de l'hypocrisie. L'évêque de Winchester est en défaveur et en exil; il a sans aucun doute agi, dans le domaine religieux, contrairement aux volontés du roi. Mais il ne peut souffrir que l'on mette en doute son loyalisme. Il fournit un exemple, l'un des premiers après celui de More, de ce tragique conflit de conscience, de ce problème presque insoluble, qui devait inquiéter et déchirer le cœur des Anglais catholiques pendant plusieurs siècles à venir. Comme le feront plus tard sur l'échafaud les prêtres et les laïcs exécutés par ordre de la reine Élisabeth, il proteste de sa fidélité envers le prince, au moment même où sa conscience refuse de se plier à la volonté du prince. Marquons la date dans sa vie spirituelle; car ce conflit de sentiments s'oppose à l'obéissance servile dont il fera bientôt preuve, en même temps qu'il l'explique. « Se montrer en toute occasion fidèle sujet et loyal serviteur! » Si tel était le désir des meilleurs parmi les habitants du royaume, quel puissant levier un souverain habile et sans scrupules ne pouvait-il pas y trouver! Au reste l'humilité de Gardiner, sa mansuétude envers Cook, sa bonhomie qui se teinte d'humour comme chez More, ne paraissent pas moins sincères que son loyalisme. Ce sont, au fond, des traits de caractère du même ordre que sa volonté de servir. Ils révèlent une tendance à l'oubli de soi-même et à l'effacement; ils s'accordent assez bien avec cette théorie de l'obéissance absolue dans le domaine civique et social, dont Gardiner va bientôt se faire l'avocat. Cromwell dut se souvenir de la vieille amitié du temps de Wolsey, car Gardiner reçut le roi à Guildford, et assista, dans cette ville, en l'église des Dominicains, à la signature d'un traité avec

1. Public Record Office, *State Papers*, I, vol. 88, fol. 172-3 (manuscrit original de Gardiner). Résumé dans les *Letters and Papers*, vol. VII, app. 31. La lettre est partiellement reproduite par J.-A. Muller, *op. cit.*, p. 56. Nous en donnons le texte à l'appendice N^o III du présent ouvrage.

l'Écosse¹. C'est tout ce que nous savons sur lui jusqu'à la fin de 1534. La correspondance avec Lord Lisle et sa femme continue; il est vrai que le gouverneur de Calais était très attaché à la « vieille religion »².

Le 10 février 1535, Gardiner sort de l'ombre pour accomplir un nouvel acte de soumission. On vient de demander à tout le clergé de répudier solennellement la suprématie du Saint-Siège; une fois de plus, malgré ses préférences intimes, l'évêque de Winchester se soumet. Il est bon toutefois de savoir exactement à quoi lui et ses confrères de l'épiscopat s'engageaient, et de bien peser les termes du serment qui leur était imposé. Je vous promets d'abord, disait chacun d'entre eux au roi Henri VIII, « chef suprême de l'Église d'Angleterre immédiatement après le Christ, de ne prêter désormais ni faire prêter fidélité et obéissance à aucun empereur, roi, prince, ou prélat étranger ni au pontife romain, que l'on appelle le pape... mais de prendre le parti de votre majesté royale, et de la défendre de toutes mes forces.. et de ne prêter fidélité et obéissance qu'à votre seule majesté royale, comme à mon suprême souverain. J'affirme... que la papauté romaine n'a pas été instituée par Dieu dans les Saintes Écritures, mais qu'elle est de tradition humaine... ». Suit un rejet total de « l'autorité ou juridiction » du pape en Angleterre, et une promesse de ne plus l'appeler qu'« évêque de Rome et frère... selon la coutume des anciens évêques »; et d'observer les lois faites contre « l'autorité et la juridiction » du Saint-Siège. Le serment continue ainsi : « Désormais je n'en appellerai plus au dit évêque de Rome, et ne consentirai pas qu'on en appelle à lui; je ne plaiderai pas devant la Curie le droit ou l'équité, et ne répondrai pas à qui y plaiderait; je n'y jouerai pas le rôle d'accusateur ou d'accusé. » Chaque évêque s'engage ensuite à faire connaître au roi ou à ses conseillers tout message que le pape pourrait lui faire tenir,

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 1031. J.-A. Muller dit que Gardiner assista à un essai d'argent monnayé fait le 30 octobre 1534 à la Chambre étoilée, en présence de divers dignitaires; mais le document qu'il cite, *ibid.*, N° 1332, est daté de la 26^e année du règne de Henri VIII, c'est-à-dire de 1535, Henri VIII étant monté sur le trône le 21 avril 1509; et il en est de même pour l'autre pièce qui relate l'événement en question, *ibid.*, N° 1601, art. 11. Il n'y a en réalité aucune raison de penser que Gardiner soit retourné à la cour avant sa complète soumission en 1535.

2. Il y a même un assez curieux parallélisme entre la carrière du gouverneur de Calais et celle de Gardiner. Lord Lisle, au cours d'une campagne sur les côtes bretonnes en 1513, avait été sur le point de faire naufrage; il avait invoqué l'aide de Notre-Dame de Walsingham, au sanctuaire de laquelle il était ensuite, toute affaire cessante, allé porter ses remerciements. Cela ne l'empêcha pas de prendre part, comme Gardiner, aux cérémonies du couronnement d'Anne Boleyn. En 1540, il fut enfermé à la Tour sous l'inculpation d'avoir voulu livrer Calais au Pape et au cardinal Pole (*Dictionary of National Biography*, vol. XV de l'édition de 1917, pp. 1285-7).

et à n'envoyer lui-même au pape ni messenger ni lettres, « à moins que sa Majesté le roi, ou ses successeurs, ne le sachent et n'y consentent ». Il n'obtiendra de Rome « bulles, brevs ni rescrits » et s'il en obtient malgré lui, n'en fera aucun usage. Enfin il donne sa parole d'évêque de ne chercher en aucune manière, durant sa vie entière, à détruire l'effet du serment qu'il prête; et renonce à toute protestation qu'il aurait pu faire en sens contraire¹.

Ce qui ressort le mieux du texte de ce serment, c'est que Henri VIII est toujours hanté par l'affaire du divorce, et redoute par dessus tout la reconnaissance de la juridiction romaine, et par conséquent de la sentence de Clément VII; c'est aussi qu'il n'est pas question de croyance, mais seulement, après tout, d'appels à Rome, de bulles, de rescrits, bref, de tout ce vaste appareil administratif que la Papauté avait édifié, principalement au cours du XIV^e siècle. L'autorité qu'elle revendiquait était-elle d'institution divine? De très bons esprits en doutaient, parmi les traditionalistes les plus orthodoxes. More lui-même était longtemps resté dans l'incertitude à ce sujet. Il nous le dit dans une lettre bien connue, adressée à Cromwell et datée du 5 mars 1534 — le serment de Gardiner est antérieur de trois semaines. « Il fut un temps, dit-il, où il n'était pas d'avis que la primauté du Saint-Siège fût d'institution divine »; et ayant lu l'*Assertio Septem Sacramentorum*, rédigée ou du moins signée par Henri VIII, en réponse à Luther, « il avait conseillé au roi de laisser cette question de côté, ou du moins d'y appuyer plus légèrement, en prévision du cas où des difficultés pourraient s'élever entre son Altesse et le pape, comme il s'en est à diverses reprises élevé entre les princes et les papes... ». Il dit avoir été convaincu de l'institution divine de la papauté par le livre même du roi et par la lecture des docteurs; mais il ajoute que la question est sans importance pratique, puisque de toute manière aucun membre de l'Église universelle n'a le droit de se séparer de celle-ci. Il envisage même le cas où le concile général déposerait le pape, auquel il est, dit-il, supérieur sans doute possible². Certes,

1. Public Record Office, vol. E. 25, fol. 120a (original manuscrit signé de Gardiner). Ce texte est, à quelques variantes verbales près, le même que celui du serment de Roland Lee, évêque de Coventry et Lichfield, publié par Wilkins, *op. cit.*, pp. 781-2. Wilkins imprime également, pp. 780-1, une traduction anglaise du serment de Gardiner, empruntée à Foxe, *op. cit.* (ed. Pratt, pp. 71-2). Nous donnons à l'appendice IV le texte latin de ce serment, d'après le manuscrit du Public Record Office.

2. Texte publié dans Bridgett, *Blessed Thomas More*, pp. 343-7, d'après le MS. Cleopatra E. VI, fol. 150-2, du British Museum. « Truth it is that... I was myself sometime not of the mind that the primacy of that See should be begun by the institution of God, until that I read in that matter those things that the king's Highness had written in his most famous book against the heresies of

More n'eût pas admis que Gardiner s'autorisât de semblables incertitudes pour justifier la facilité de ses abandons; cependant le rapprochement que nous venons de faire rend de tels abandons beaucoup plus explicables. Aux exigences du roi ne s'opposait aucun corps de doctrine bien arrêté; la résistance de ses adversaires était minée par le vague de leurs opinions; ils étaient mal préparés pour fixer le moment où ils diraient : « Jusqu'ici et pas plus loin. » Et si More le fit pour sa part, ce n'est pas au fond parce qu'il avait changé d'avis sur l'origine de la juridiction pontificale; c'est qu'en face de l'attaque protestante il s'était rendu compte que seule la papauté assurait l'unité de l'Église. Il fut, à cet égard, en avance d'une bonne dizaine d'années sur ses amis de l'école traditionaliste et humaniste, aux yeux de qui Henri VIII restait, en dépit de toute apparence contraire, le défenseur de la foi. Certes la soumission de Gardiner fut entraînée par des motifs qui n'étaient pas tous d'ordre intellectuel; cependant il est facile de voir comment elle fut facilitée du côté de l'esprit par l'absence d'une théorie solide de la papauté.

Nous reviendrons bientôt sur les indices qui révèlent, sinon ses opinions proprement dites, du moins ses tendances intimes, toutes contraires aux innovations religieuses. Ces indices s'accumulent à partir du moment où la législation anti-papale entre enfin en vigueur, et fait disparaître le principal obstacle qui barrait la route aux réformateurs. Mais nous n'avons aucun témoignage direct sur ce que fut l'état d'esprit de Gardiner au cours des mois qui suivirent; nous avons seulement toute raison de croire que l'énergie de la répression royale étouffa en lui toute velléité de résistance. Il avait, dès le mois de mai, fait preuve d'obéissance envers l'autorité en procédant à l'évaluation des revenus ecclésiastiques dans l'étendue de son diocèse avec « bonne volonté et diligence ¹ »; mais Henri VIII devait en avoir assez de cette docilité incomplète, derrière laquelle on devinait tant d'arrière-pensées. Il exigea, du moins tout le donne à penser, que Gardiner se déclarât sans ambages, qu'il fût pour lui ou contre lui; et mis au pied du mur, menacé sans doute du même sort que Fisher et More, Gardiner accepta de faire un acte de soumission explicite et absolu, et de reconnaître publiquement, devant la Chrétienté tout entière, la validité des prétentions royales. Le supplice de Fisher et de More devait être tout récent encore lorsqu'il s'y résolut; il lui fallut en effet quelque temps pour composer, avec tout le soin que pouvait y mettre

Martin Luther. At the first reading whereof I moved the king's Highness either to leave out that point or else to touch it more slenderly, for doubt of such things as after might hap to fall in question between His Highness and some Pope, as between princes and Popes divers times have done... ».

1. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 654, lettre de Gardiner du 2 mai.

un humaniste et un rhétoricien, sa défense de l'autorité des princes sur l'Église, le *De vera Obedientia* ; or Foxe, devenu évêque de Hereford, avait eu le manuscrit entre les mains avant le 21 septembre ¹.

Mais il ne suffisait pas à Henri VIII que Gardiner défendît d'une manière abstraite la théorie du césaro-papisme ; il fallait encore qu'il en justifîât les effets les plus tyranniques. A la nouvelle de la mort de Fisher, Paul III avait adressé à François I^{er} un bref daté du 26 juillet 1535, pour lui signifier que Henri VIII était déchu de sa couronne, et lui demander son aide pour l'exécution de cette sentence. Le roi de France ne répondit pas à cet appel ; il se contenta d'en communiquer le texte à la cour d'Angleterre par l'intermédiaire d'un ambassadeur spécial, le bailli de Troyes, qui traversa la Manche vers le 15 septembre. Lorsqu'il présenta le bref à Henri VIII, celui-ci fut vivement ému. Il chargea Gardiner d'y répondre, lui manifestant ainsi sa confiance revenue et l'obligeant du même coup à s'engager plus à fond contre la papauté ; et l'évêque de Winchester composa le pamphlet dont les premiers mots sont *Si sedes illa*. Il dut faire diligence, car dès le 26 septembre il envoyait le manuscrit à Cromwell. « Si j'avais pu le garder ce soir encore, lui dit-il, je l'aurais poli et nettoyé comme je l'ai déjà fait pour mon discours [*De vera Obedientia*] que je vais remettre à Berthelet pour qu'il l'imprime ². » Ce pamphlet violent et grossier, que nous étudierons bientôt et où la mémoire de Fisher est vilipendée sans merci, ne peut plus se justifier par aucune excuse d'ordre intellectuel ; il est tout simplement abject. On peut sans doute lui appliquer ce que Gardiner dira bientôt après au nonce du pape en France, en parlant du *De vera Obedientia*, « qu'il l'avait écrit par contrainte, n'ayant pas la force de souffrir patiemment la mort, qui s'appêtait évidemment pour lui ³ ». Jamais l'évêque de Winchester n'était tombé aussi bas.

* * *

Dans la même conversation avec le nonce, Gardiner lui dit « qu'il désirait extrêmement voir le roi revenir dans le bon chemin ». Il n'y a pas lieu de douter de la sincérité de ce sentiment. Nous relevons en effet, au cours des années précédentes, un certain nombre d'indices qui témoignent indirectement de son état d'esprit, et qui pris ensemble,

1. *Letters and Papers*, vol. IX, N^o 149, art. 77 ; N^{os} 389 et 403.

2. Texte de la lettre dans P. Janelle, *Obedience in Church and State*, p. XXI, d'après *State Papers*, Henry VIII, vol. 96, fol. 17 (MS. du Public Record Office) ; cf. *Letters and Papers*, vol. IX, N^o 442.

3. Bibliothèque Vaticane, *Nunziatura Gallica sub Paulo III*, vol. II, fol. 202. Texte cité d'après le MS. dans P. Janelle, *Obedience*, p. LVI.

ont la force d'une véritable preuve. Dès 1532, nous le trouvons en opposition virtuelle avec l'absolutisme royal. Les partisans de Henri VIII, tout comme les réformateurs, jugeaient sévèrement saint Thomas Becket. Un certain William Umpton, petit officier de cour, avait ainsi attaqué en conversation l'adversaire de Henri II, niant qu'il fût plus saint que le légendaire ennemi des Normands, Robin Hood. Il est cité devant plusieurs évêques, dont Gardiner : « Vous pourriez bien, lui dit celui-ci, avoir à raisonner sur autre chose, et notamment sur le droit qu'a le roi de confisquer les biens d'un hérétique. » Umpton, naturellement, va se plaindre à Cromwell¹. Les évêques de Winchester étaient, par droit de fondation, patrons de deux collèges à Oxford, New College et Corpus Christi College; ils les tenaient sous leur surveillance, en fixaient l'enseignement et les tenances, et en nommaient le personnel. Le « warden » ou recteur de New College, le Dr John London, était en relations amicales avec Gardiner dont il partageait les idées; il offre, comme son maître, un cas typique d'une attitude qui n'a certes rien de bien viril, mais qui révèle cependant les sentiments les plus profonds : soumission au dehors, résistance passive, mais tenace, en dessous. Vers septembre 1532, le Dr London écrit à Cromwell une lettre révélatrice, car elle nous le montre sous ce double jour : on le considère comme faisant partie de l'opposition, mais il est effrayé par la majesté royale, et sans doute aussi par la perspective de châtiments sévères. Aussi proteste-t-il de sa fidélité envers le souverain. Il est dans la tristesse, dit-il, à la pensée qu'on l'a accusé de manquer de révérence envers lui. Il n'est pas vrai qu'il ait combattu son divorce à Oxford. Maint personnage peut lui servir de répondant. Quelque flatteur « a imaginé de découvrir des adversaires au roi dans cette affaire, afin de s'attirer des remerciements ». Et le Dr London d'énumérer les marques d'obéissance qu'il a données. Toutes les fois qu'il a trouvé l'occasion d'obliger le roi ou Madame la Marquise [de Pembroke, c'est-à-dire Anne Boleyn], il a fait son devoir. Il demande à Cromwell de l'aider, afin qu'il puisse démontrer sa fidélité au roi. Il croit avoir été l'objet d'une dénonciation de la part d'un certain « Sir Jonys », qu'il avait soumis à un interrogatoire parce qu'il le soupçonnait d'hérésie². C'est, en un peu plus humble encore, le ton même de loyalisme offensé que nous avons trouvé dans les lettres de Gardiner au ministre de Henri VIII. On sent que l'état d'esprit de l'évêque de Winchester ne lui est pas spécial; nous pourrions d'ailleurs en citer d'autres exemples dans les rangs du clergé et surtout de l'épiscopat³.

1. *Letters and Papers*, vol. V, N° 1271.

2. *Ibid.*, vol. VI, N° 1366.

3. Cf. *ibid.*, vol. VII, N° 1612, où Clerk, évêque de Bath et Wells, proteste

Le D^r London pouvait jusqu'à un certain point être sincère, tant que le divorce seul était en jeu; mais nous allons voir quels étaient ses sentiments véritables sur les transformations religieuses; et en même temps nous aurons la preuve que le patron de son collège inspirait son attitude. Dans les premiers mois de 1534, son neveu Edward, maître ou pensionnaire à New College, encouragé par la proclamation de décembre 1533 où le pape était pour la première fois appelé évêque de Rome, avait écrit en cachette une petite « déclamation » d'inspiration protestante contre l'autorité du Saint-Siège, « ses pardons, indulgences et interdictions, et autres doctrines malveillantes de même sorte »; dénonçant du même coup « assez clairement ses messagers, instruments et ministres, par lesquels il séduit... le peuple naïf ». Il faut croire que le pamphlet ne resta pas secret, car Edward devint suspect; on fouilla son bureau, on y saisit le commencement de la « déclamation » et on la remit au D^r London. Celui-ci fit venir son neveu dans son jardin, à cinq heures du matin, et lui adressa une admonestation sur laquelle nous reviendrons plus tard, mais dont l'intérêt principal est dans le jour qu'elle jette sur les sentiments intimes de Gardiner. « Monseigneur de Winchester, dit-il, lors de sa dernière visite officielle du collège, la dernière fois que je l'ai vu, a trouvé une source de gloire et de joie dans le fait que notre université était si pure de ces nouvelles modes et hérésies; et maintenant il va apprendre qu'elle est corrompue non seulement par un membre de son propre collège, ce dont il sera fort marri, mais aussi par un de mes parents, ce qui tournera à ma grand'honte. » Et London de menacer son neveu d'un proche revirement de la politique royale, qui permettra de le chasser du collège, s'il ne change pas d'attitude¹.

On le voit, Gardiner s'efforçait d'entretenir à Oxford, en attendant que le ciel s'éclaircît, un centre de résistance catholique. Un nouvel incident, un peu plus tard, nous montre encore New College sous le même jour. Un certain John Emerson dénonce au gouvernement Sir Robert Croft, prêtre et membre du collège, pour avoir tenu, les 19 et 20 mai 1535, des propos qui sentent la trahison. Croft a posé d'abord la question suivante : « L'Église est-elle au-dessus de l'Écriture? » Emerson étant d'avis que non, Croft l'invite à quitter ces nouvelles opinions, et le prenant à part : « Le collège, lui dit-il, va recevoir quarante livres sterling, et je vous assure bien qu'aucun

presque dans les mêmes termes contre des accusations portées contre lui à l'occasion d'un sermon qu'il a prêché; et vol. VIII, N° 195, où Roland Lee se défend d'avoir pu désirer des bulles du pape, sans doute pour sa nomination.

1. Manuscrits du Public Record Office, *State Papers*, VI, vol. 6, N° 93; catalogué dans les *Letters and Papers*, vol. VII, N° 146. Nous donnons à l'appendice V le texte de ce document.

de ceux qui partagent ces nouvelles opinions n'en aura un liard » ; et il lui rappelle qu'il est pauvre, et qu'une bourse lui serait bien nécessaire. Le lendemain Croft mène Emerson dans sa chambre et lui montre un livre du catholique allemand Eckius, l'*Enchiridion adversus Lutheranos*. Il ajoute que le Christ n'a écrit aucun livre, et que les définitions formulées par le pape et ses cardinaux sont aussi efficaces que « les décisions de l'assemblée unie de tous les chrétiens¹ ». Emerson répond que le roi est « chef de notre assemblée² et au-dessous de lui l'archevêque de Canterbury ». Amené devant le juge, Croft rappelle que saint Augustin n'aurait pas voulu croire aux Écritures si elles n'avaient été approuvées par l'Église, laquelle a rejeté les évangiles de Barthélemy et de Nicodème. Croft lui en veut, dit-il, parce qu'il l'a dénoncé au Dr London pour avoir nié la transsubstantiation. Il ne dit rien au sujet du pape ; il préfère sans doute ne pas s'exposer aux châtiments prévus par la nouvelle législation ; mais il ne saurait y avoir de doute sérieux sur ses sentiments³.

Nous retrouvons encore à une autre occasion l'influence exercée par Gardiner à Oxford dans le sens conservateur. Cranmer avait prétendu, en sa qualité de primat d'Angleterre, faire en personne ou par ses représentants la visite épiscopale de tous les diocèses, établissements religieux et universités d'Angleterre. Des protestations s'élevèrent de la part de trois prélats : Stokesley, évêque de Londres, Longland, évêque de Lincoln⁴, et Gardiner, tous trois promoteurs du divorce, mais tous trois opposés aux innovations religieuses. Stokesley et Gardiner se placèrent sur le terrain de ce qui était alors la légalité — c'est-à-dire qu'ils attaquèrent la visite de Cranmer comme attentatoire à la suprématie royale. Que des persécutés s'efforcent de faire échec à leurs persécuteurs en faisant appel aux propres principes de ceux-ci et en tournant leurs lois contre eux, c'est là chose courante, dont il ne faut pas s'étonner, et qui ne prouve rien quant aux sentiments profonds. L'archevêque de Canterbury, dit Stokesley, ne peut exercer de tels pouvoirs qu'en vertu de son titre de légat, et le pape ne manquera pas de faire valoir que, de ce fait, il possède encore une autorité

1. C'est le protestant Emerson qui parle, ne l'oublions pas ; il faut sans doute lui laisser la responsabilité de cette phrase assez vague, qui est peut-être une allusion au concile général.

2. Nous avons traduit ainsi le mot anglais « congregation », par lequel les protestants traduisaient *ecclesia* ; nous avons voulu en effet éviter une confusion. Le protestant Emerson ne veut pas parler de l'Église d'Angleterre, de peur que ce mot ne rappelle le sacerdotalisme qu'il combat.

3. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 799. « There shall be 40 l. given to the college, and I assure you non that be of these new opinions shall get a far-dyng... ».

4. *Ibid.*, N° 312.

en Angleterre¹. Le titre de « totius Angliae primas » que se donne Cranmer est contraire, dit Gardiner, à la suprématie royale². L'évêque de Winchester fut suivi dans sa protestation par le collège de Corpus Christi, à Oxford, qui était, nous l'avons dit, placé sous son patronage. John Claimond, président du collège, et les autres maîtres, déclarèrent qu'en se soumettant à la visite de Cranmer, ils entendaient ne porter en rien atteinte aux droits du collège, ni du roi, ni de l'évêque de Winchester³. Ils devaient, il est vrai, quelques mois plus tard, rejeter la suprématie romaine par un serment semblable à celui qu'avait prêté leur protecteur. Mais il y avait eu résistance contre le principal agent de la politique royale; et l'intention de Gardiner et des conservateurs apparaît bien clairement, de laisser courir les choses en haut lieu, et de préserver leurs domaines particuliers contre l'invasion des idées nouvelles.

Aussi bien, le roi soupçonnait la manœuvre, et c'est pourquoi il obligeait les membres du clergé à tant de serments et d'affirmations de complète et absolue sincérité. Mais on n'hésite devant le parjure que lorsqu'on se sent isolé. S'il se multiplie, il perd de son horreur, et l'on promet d'un cœur léger, en s'excusant sur la contrainte, ce que l'on n'a pas l'intention de tenir. Nous avons des preuves que les choses se passaient couramment ainsi. Le Dr John Hilsey, provincial des Dominicains, s'était mis au service de Cromwell pour faire prêter le serment de succession par les membres des ordres religieux. Il écrit le 21 juin 1534 à son patron « qu'il n'a trouvé aucun religieux qui ait carrément refusé le serment d'obéissance. Certains ont juré de mauvais cœur, et sans prendre la chose au sérieux⁴. » Et le 19 décembre suivant, Chapuys fait part des inquiétudes du roi : « Il ne se fie beaucoup, dit-il, du jurement qu'il a fait faire sur la validité de son mariage dernier et quant à la succession. Et n'a esté comptent de la peine arbitrale qu'avoit esté ordonnée contre ceulx qui murmure-roient. A ceste cause a fait faire ung statut plus rigoureux⁵. » Il n'est pas surprenant, après ce que nous avons dit sur l'activité pour ainsi dire souterraine de Gardiner, que Henri VIII l'ait soupçonné en particulier, qu'il l'ait surveillé et qu'il ait cherché à le prendre en faute. Il crut y être arrivé dans l'affaire du monastère de Sion. Son ancien secrétaire avait été chargé d'agir sur les moines pour les amener à soumission — sans doute pour leur faire prêter le serment de supré-

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 1683.

2. *Ibid.*, vol. VIII, N° 704.

3. *Ibid.*, N° 316.

4. *Ibid.*, vol. VII, N° 869.

5. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, *England Berichte* fasz. 5, Chapuys an Karl V, 1534, Dezember 19, London, cf. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 1554.

matie. Le 26 avril 1535, le roi écrit à Cromwell : « L'évêque de Winchester, dit-il, nous a représenté ce qu'il avait fait à Sion, pour nous faire croire qu'il avait agi loyalement, mais ayant parlé ce matin avec Mores, économe de la maison, nous nous apercevons qu'il s'est vanté, et qu'il en a moins fait qu'il n'en a dit; il y a donc duplicité et fard, soit chez lui, soit chez Mores. » Il faut donc interroger celui-ci avec soin ¹.

Cromwell exécuta l'ordre donné, s'efforçant d'incriminer Gardiner. Nous avons les questions qu'il posa et les réponses de Mores. Il est visible que celui-ci se tient sur ses gardes, qu'il est d'accord avec son protecteur ², et qu'il cherche à le couvrir. Il lui prête une attitude conforme aux désirs du roi : « Quels entretiens avez-vous eus, demande Cromwell à Mores, sur la primauté de Rome, avec l'évêque de Winchester? — Il m'a montré, répond l'économe de Sion, que la primauté de l'évêque de Rome avait eu pour origine des nécessités politiques d'ordre humain, et que depuis ce temps quelques clercs y ont appliqué l'Écriture afin de la maintenir, pour qu'il parût que cette primauté avait son origine en Dieu, ce qui ne pouvait, à son avis, être tenu pour vrai. — Alors, ai-je dit, si elle est née de la politique humaine, et si elle a été créée par des conciles généraux qui ont, dit-on, l'assistance du Saint-Esprit, comment peut-on y contrevenir sans blesser sa conscience? — On peut le faire, me répondit-il, à cause de la loi votée par le Parlement; il pensait que par là sa propre conscience était déchargée, ainsi que celle de tous les sujets du roi. Il apparaît, m'a-t-il encore dit, d'après les Actes des apôtres, qu'il y avait une loi, faite par le Saint-Esprit et par lesdits apôtres, d'après laquelle il était interdit à tout chrétien de manger de la chair, si elle provenait d'animaux étouffés ou si elle était sanglante ³; et cependant le contraire de cette loi se pratique aujourd'hui sans péché... Et voilà tout ce que j'ai jamais entendu monseigneur dire sur ce sujet autant qu'il m'en souviennne. » Cromwell en revient au concile général. Pourquoi avez-vous questionné l'évêque de Winchester à ce sujet, demande-t-il? « C'est, répond Mores, parce que je l'ai beaucoup entendu discuter au Parlement, où bien des gens étaient dans le doute sur cette question; et parce que j'estimais tellement la sagesse et la science de monseigneur, que je pensai ne pouvoir avoir meilleure réponse que la sienne; car

1. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 592.

2. Gardiner lui avait confié la surveillance du « parc » de Farnham.

3. Cf. *Actus Apostolorum*, cap. xv, 20 : « sed scribere ad eos ut abstineant... suffocatis et sanguine. » Cf. *Leviticus*, III, 17 et XVII, 10-16. Il est assez curieux que Gardiner ait à nouveau tiré argument de ce passage dans sa controverse avec Martin Bucer en 1541, pour démontrer que le roi avait le droit de prescrire jeûne et abstinence. Cf. P. Janelle, *Obedience*, p. 198.

je vous avais entendu dire, Monsieur le Secrétaire, qu'il avait beaucoup d'attachement pour la papauté. Aussi lui posai-je cette question non à cause de quelques scrupules que j'aurais pu avoir... mais pour connaître son sentiment... » Ici Mores, pris entre son désir de disculper son protecteur et son désir de se disculper lui-même, s'embarrasse et se contredit. Cromwell continue à le presser de questions. Gardiner est-il allé lui-même à Sion? « L'avez-vous jamais entendu exprimer quelque mauvaise opinion contraire aux lois du royaume sur la primauté de l'évêque de Rome?... Avez-vous jamais eu aucun entretien avec lui sur le mariage du roi et la succession? Quelle est son opinion à ce sujet ¹? »

A toutes ces questions, Mores répond négativement ou évasivement; mais les soupçons de Cromwell sont suggestifs. Les conclusions que l'on en peut tirer reçoivent confirmation du côté du Saint-Siège, dont la confiance envers Gardiner n'est pas moins probante que la défiance de Henri VIII. Au cours de l'année 1533, Clément VII, craignant d'avoir à mettre l'Angleterre en interdit, accorda à plusieurs Anglais des dispenses leur permettant de continuer à recevoir les sacrements et les consolations de la religion même au cas où leur pays en serait privé. Chose curieuse, c'est au moment même où les ambassadeurs de Henri VIII, William Benet, Edward Karne et Edmund Bonner allaient quitter Rome sur l'ordre du roi, excommunié le 11 juillet ², que le pape leur permit de se soustraire au châtiment qui allait frapper leurs compatriotes. Il paraît bien probable qu'ils avaient sollicité cette faveur, ce qui en dit long sur leur position vis-à-vis de leur souverain. Or dans la dispense rédigée pour l'usage de William Benet, archidiacre de Dorset, il est stipulé que l'archevêque d'York, l'évêque de Winchester et deux grands seigneurs auront le droit de faire célébrer la messe quatre fois durant leur vie, et jouiront d'autres privilèges, même en cas d'interdit apostolique ³. On a le droit de penser, et que Benet agissait au nom des deux prélats, et que le pape avait de bonnes raisons pour leur consentir un adoucissement des peines spirituelles envisagées.

Il est difficile d'emprisonner dans des formules rigides les réalités complexes de la vie. Les pages qui précèdent nous montrent Gardiner et ses contemporains dans des attitudes diverses et souvent contradictoires, ballottés entre un attachement tenace envers une tradition mal précisée, leur loyalisme envers leur souverain, leur intérêt temporel. Pour tout dire en un mot, ils n'étaient nullement préparés, ni dans

1. MS. du Public Record Office, *State Papers*, vol. I, N° 92, pp. 68-71. Nous reproduisons cette pièce à l'appendice VI.

2. *Letters and Papers*, vol. VI, N°s VI et app. V.

3. *Ibid.*, vol. VI, appendice VI.

le domaine de l'esprit, ni dans celui de l'action, à ce qui allait se passer, et les événements les surprisent. On peut dire à leur décharge qu'ils n'étaient pas seuls dans ce cas et que, parmi leurs contemporains, bien des hommes avisés crurent, comme eux, que le caprice de Henri VIII serait passager dans ses conséquences; qu'il fallait courber la tête sous l'orage et se soumettre extérieurement à la volonté du roi. La noble résistance de Fisher et de More, qui nous paraît admirable, ne fut pas alors comprise de tous. Lorsque Paul III eut créé l'évêque de Rochester cardinal, l'émissaire de Henri VIII à Rome, Sir Gregory da Casale, prévint les terribles conséquences de ce geste. Il écrivit à du Bellay pour lui faire part de ses craintes. Fisher, lui dit-il, pourrait peut-être se soumettre, pour obtenir la permission d'aller à Rome¹. Et le curieux pamphlet sur l'exécution des deux martyrs catholiques, dû à la plume de quelque humaniste de l'école érasmienne² et publié à Paris en 1535, s'exprime en ces termes : « Si ceux qui périrent ainsi m'avaient demandé mes avis, je leur aurais conseillé de ne pas s'oppo-

1. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 747.

2. Ce pamphlet a d'abord été attribué à Erasme par Stapleton, *Tres Thomae*, Duaci, 1588, pp. 353-4 : « stilus et modus scribendi apertissime clamant authorem illum esse... ». Stapleton ajoute que seul Erasme aurait pu faire allusion à More comme étant son ami. Mais la tiédeur de l'opuscule correspond mal avec les sentiments d'Erasme, très nettement exprimés dans un poème publié à Haguenau en 1536, *Incomparabilis... uiri D. Erasmi... Heroicum carmen...* où nous trouvons par exemple les vers suivants :

*At dolus & fastus, cumque impietate libido
Et uenerem et uolucris tela indignantur amoris
Ergo aliud meditantur opus dirumque frementes
Pellicis insinuant atrum in praecordia uirus
Et stolido regi eripiunt mentemque animumque
Ille scelus firmare suum maioribus ausis
Enitens sceleri scelus adiicit, & contemptis
Pontificis summi monitis, quibus ille iubebat
Eiiceret Moecham Talamique in iura uocaret
Legitimam uxorem solitoque ornaret honore
Ipse sibi ius pontificis nomenque sacratum
Quam late sua regna patent usurpat, & omnem
Sacrilegus ueterem conuellit religionem
Et grauius peccat ut non peccasse putetur*

(fol. A iija-b). Il ne nous appartient pas de résoudre ici la question controversée de l'origine du pamphlet attribué par Stapleton à Erasme. Cf. à ce sujet Van Ortroij, *Vie de Jean Fisher*, Bruxelles, 1893, p. 35. Il est clair qu'Erasme et More, vers la fin de leur vie, prirent tous deux au sérieux les dangers qui menaçaient l'Église; mais bien d'autres humanistes de la même école, tels que Gardiner, Tunstal, Bonner, en restèrent à l'attitude d'adulation envers les princes, mêlés d'une certaine légèreté un peu sceptique sur le terrain religieux, qui avait été celle des lettrés de l'an 1500. C'est sous ce jour que nous avons vu Gardiner à Orvieto.

ser ouvertement à la tempête qui s'abattait sur eux. La colère des rois est chose terrible, et si l'on y résiste mal à propos, ils suscitent des orages plus redoutables encore... Ceux qui servent les monarques devraient dissimuler certaines choses, de sorte que s'ils ne peuvent obtenir ce qu'ils ont jugé être le meilleur, du moins ils modèrent par quelque côté les passions du prince ¹. » Ne dirait-on pas que l'auteur inconnu du pamphlet a traduit en paroles l'attitude même de Gardiner avant et pendant le schisme? Et ce rapprochement paraîtra plus frappant encore, si l'on songe que, selon toute vraisemblance, tous deux avaient reçu une formation intellectuelle du même ordre.

Ne pas rompre : essayer de tirer du mal le bien ; telle est la tactique à laquelle une grande partie du clergé et du peuple anglais étaient prédisposés par bien des causes : l'éducation humaniste, avec son idéal de mesure ; une formation chrétienne principalement bâtie sur le Nouveau Testament, où l'accent était mis sur les vertus d'humilité et de patience ; l'insistance avec laquelle le catholicisme rappelait aux sujets leurs devoirs envers leur souverain ; tout cela excusant en partie, justifiant presque, une conduite parfois dictée par l'intérêt et par la peur ; tout cela s'autorisant aussi des bonnes raisons que l'on trouvera toujours pour remettre à plus tard le moment d'agir. Et nous ne saurions mieux conclure qu'en montrant par quelques exemples combien les contemporains de Gardiner se méprenaient sur la portée réelle des événements qui se déroulaient sous leurs yeux. En février 1534, un habitant de Newark porte plainte contre son curé : celui-ci, dit-il, a déclaré à ses paroissiens qu'ils pouvaient « parler contre ces livres *cum privilegio* » (les livres publiés officiellement pour défendre la politique royale) et leur a défendu de s'en servir ; il leur a affirmé « que si le roi, son conseil et monseigneur de Canterbury faisaient ce qui a été convenu au Parlement et qui est contraire au saint pape de Rome, c'était hérésie ; mais que le roi n'a jamais connu ces livres ² ». Le roi ne peut être le complice des hérétiques ; on le trompe, et son erreur n'est que passagère. C'est aussi ce que dit le Dr London à son neveu : « Rappelle-toi combien de fois dans le passé on a essayé ces [nouvelles] façons, et quelle fin ont faite ceux qui en étaient les auteurs. Rappelle-toi que cette œuvre ne durera pas longtemps ; le

1. *Expositio fidelis de morte D. Thomae Mori*, Paris, 1535, pp. 16-17 : « Rursus si qui perierunt me adhibuissent in consilium, suasissem, ne se irruenti procellae palam opponerent. Violenta res ira regum, cui si incommode resistas, grauiiores excitant tumultus... Qui monarchis seruiunt, iis quaedam dissimulanda sunt, ut si non queant obtinere quod iudicauerunt optimum, saltem aliqua ex parte moderentur principum affectus. »

2. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 261 : « speak against these books *cum privilegio* ».

roi a pour le moment conçu quelque malice contre le pape, parce qu'il ne voulait pas accepter son mariage; mais j'ai confiance que le bienheureux roi portera harnois sur son propre dos pour combattre des hérétiques de ta sorte¹. » Un peu plus tard, nous avons la très curieuse affaire de John Mathu, l'un des prêtres de l'église de Saint-André dans la ville de Saint-Albans. Ayant entendu la confession d'un certain Thomas Mallarde, il s'étonne que celui-ci ait du penchant pour les nouveautés : « Quand le roi sera mort, lui dit-il, toutes ces modes seront abandonnées »; et après l'avoir exhorté à rester dans le droit chemin : « Tout ce que je t'ai dit, ajoute-t-il, ne le répète pas; mais parle de moi comme un fils spirituel, et j'en ferai de même à ton endroit². » A première vue, une telle attitude pourrait être qualifiée sévèrement; mais on a trop beau jeu à juger les événements, lorsque la suite en est connue. Si c'est un fait que dès ce moment Henri VIII a pu réaliser un dessein dont il n'avait pas lui-même envisagé toute la portée, et transformer la vie religieuse de ses sujets sans rencontrer de leur part une résistance héroïque, la soumission du peuple anglais, dont nous avons dit les raisons, est assez explicable pour qu'il n'y ait pas lieu de s'en indigner. Quant aux personnages qui, comme Gardiner, étaient mieux placés pour comprendre que la volonté royale allait conduire l'Angleterre catholique au schisme et à l'hérésie, il y faut regarder à deux fois avant de les accuser de lâcheté et de servilité. L'homme qui nous a paru céder bien facilement aux exigences de son roi devait, sous le règne d'Edouard VI, sacrifier sa liberté et exposer sa vie pour la défense du dogme, catholique entre tous, de l'Eucharistie. A l'époque du schisme, il ne lui était pas possible de discerner comme on a pu le faire après le concile de Trente, les conditions essentielles de l'organisation de l'Église; sans doute pouvait-il encore se persuader de bonne foi que l'unité de doctrine n'exigeait pas l'unité de gouvernement, ou que, tout au moins, un accord entre les princes pouvait assurer cette unité.

1. Voir appendice IV.

2. *Letters and Papers*, vol. VIII, N° 406 : « When the King is dead, all these fashions will be laid down... Whatsoever I have said unto thee, report it not, but speak like a ghostly child by me, and I shall report likewise by thee. »

CHAPITRE VI

L'EXPRESSION INTELLECTUELLE DU SCHISME : LES ORIGINES ; LES PAMPHLETS.

Les historiens de l'Angleterre religieuse ont jusqu'à ce jour laissé presque entièrement de côté ce qu'on pourrait appeler l'aspect intellectuel du schisme. Ils ont concentré leur attention sur les événements historiques proprement dits, les changements apportés par Henri VIII dans le gouvernement de l'Église; ou bien, comme James Gairdner, dans son admirable ouvrage sur la Lollardie et la Réforme¹, ils ont montré de quelle manière le roi, en s'appuyant sur les restes du wyclifisme et sur le luthéranisme, avait déchaîné une tempête que ses successeurs ne devaient plus réussir à dominer. Mais on n'a jusqu'à présent accordé que peu d'attention aux efforts tentés par Henri VIII et ses ministres pour faire du schisme, à ses différentes étapes, une construction satisfaisante pour l'intelligence, un système cohérent appuyé sur une tradition, pour faciliter la soumission des volontés en maîtrisant d'abord les esprits. Nous avons déjà fait allusion au service de propagande du gouvernement. Nous allons maintenant montrer quelle était la matière de cette propagande, quelles idées elle s'efforçait de répandre; comment Gardiner en fut l'instrument le plus tardif, mais aussi le plus habile et le mieux doué; et enfin comment en substituant le pouvoir des princes à l'autorité disciplinaire du pape, l'évêque de Winchester ne songea pas un instant à rompre avec l'orthodoxie ni avec l'unité doctrinale de l'Église.

Il s'en faut que la théorie du pouvoir absolu des rois, telle que nous la trouvons formulée dans le *De vera obedientia*, ait paru dès l'abord sous sa forme définitive. Elle est l'aboutissement d'une série de transformations qui correspondent elles-mêmes aux étapes de la politique royale. A chacune des phases de celle-ci — pression exercée sur Rome, appel au concile, établissement de la suprématie de la couronne —

1. James Gairdner, *Lollardy and the Reformation in England*, 1908.

correspond un bond en avant dans l'ordre intellectuel, suivi de la défense de la position conquise; chaque avance étant d'ailleurs le développement logique de la précédente. Nous avons déjà parcouru une partie du chemin. Nous avons assisté au choc des idées à l'Assemblée du clergé de 1532 : or supprimer l'indépendance juridique, administrative et disciplinaire du clergé, c'était faire un premier pas vers le rejet de toute autorité propre à l'Église; c'était s'engager dans une voie qui pouvait mener facilement à ce que nous appellerons par commodité le césaro-papisme, bien que le terme soit applicable à l'Empire et non à l'Angleterre. Henri VIII, il est vrai, tâtonnait. Il n'alla pas tout de suite jusqu'au bout, marqua une halte sur la position conciliaire, qui lui permettait de ne pas brusquer les choses et de ménager le sentiment populaire. Halte un peu paradoxale, à vrai dire, puisque l'appel au concile impliquait l'existence d'une autorité spirituelle indépendante. Le roi s'était engagé dans une impasse, dont un hasard pour lui providentiel lui permit de sortir : en décembre 1533, ses avocats, en quête de précédents historiques, mirent à jour la querelle, alors bien oubliée en Angleterre, qui avait opposé durant une grande partie du moyen âge la papauté aux princes chrétiens du Continent. Parmi les polémistes anti-papaux des XIII^e et XIV^e siècles, ils retrouvèrent Marsile de Padoue, conciliaire certes, mais qui soumettait le concile à l'Empereur, et fournissait à Henri VIII le moyen de s'acheminer sans encombre jusqu'à la théorie du pouvoir divin des princes; et l'auteur inconnu du *Dialogus inter militem et clericum*, qui accordait aux princes des pouvoirs encore moins limités. Il fallait, certes, écarter de parti pris tout ce qui, dans ces mêmes ouvrages, restait favorable à la papauté; mais ils offraient au moins le point de départ de la thèse qu'allaient soutenir Foxe, Sampson et Gardiner. Henri VIII pouvait se persuader et persuader aux autres qu'il prenait appui sur une véritable tradition.

Mais était-il vraiment nécessaire au roi de passer la mer pour garnir son arsenal intellectuel? N'eût-il pas trouvé des armes dans le passé de son propre royaume? On serait tenté de le croire, en présence de certaines manifestations anti-papales du moyen âge. L'Angleterre était alors moins isolée qu'elle ne le fut depuis; le contre-coup des controverses du continent s'y faisait sentir, et surtout, sans doute, dans les écoles. D'autre part, les hérétiques hostiles à la papauté voyaient d'un bon œil tout ce qui pouvait la diminuer, et accueillaient volontiers les écrits de ses adversaires politiques. Ces deux raisons font comprendre que l'on retrouve encore aujourd'hui, dans les bibliothèques anglaises, un certain nombre de manuscrits du *Dialogus inter militem et clericum*, rédigé en 1296 en faveur des prétentions de Philippe le Bel à l'encontre de Boniface VIII; et d'une traduction

anglaise de cet ouvrage, due à un écrivain suspect de wicliffisme¹. D'autre part, il semble avoir existé longtemps, parmi les franciscains anglais, une tradition hostile au pouvoir temporel du Saint-Siège, tradition qu'il faut faire remonter sans doute jusqu'à Guillaume d'Ockham. Frère mineur dès sa prime jeunesse, celui-ci avait étudié au couvent de son ordre à Oxford dans les premières années du XIV^e siècle; il y enseigna par la suite; mais en 1324 il fut appelé en Avignon pour s'y justifier du soupçon d'hérésie. Au même instant, l'Empereur Louis de Bavière, dont le Saint-Siège avait soutenu le rival Frédéric d'Autriche, se révoltait contre l'autorité du pape Jean XXII. Celui-ci l'excommunia, puis le déclara déchu de sa couronne; mais Louis de Bavière avait fait, le 22 mai 1324, appel au concile général, en accusant le souverain pontife d'hérésie. Ockham prit parti pour l'Empereur, qu'il alla rejoindre à Pise, lui adressant, dit-on, ces paroles : « O imperator, defende me gladio et ego defendam te verbo. » Il consacra en effet à cette défense tout le reste de sa vie, qui dura jusqu'en 1349, examinant dans plusieurs traités la question du pouvoir impérial².

On n'a pas l'intention de retracer ici les voies par lesquelles l'influence d'Ockham se fit sentir sur les franciscains de son pays. Mais s'il faut en croire un chroniqueur, l'incident que voici se produisit trente-cinq ans après sa mort. Le pape d'Avignon Grégoire XI faisait la guerre contre Florence. Se trouvant à court de fonds, il prit argument de sa suzeraineté sur l'Angleterre pour demander un subside au clergé du royaume. Une assemblée de pairs spirituels et temporels se réunit à Westminster pour examiner la question. Le premier jour fut réservé aux prélats. L'archevêque de Canterbury Wittlesey se borna d'abord à dire : « Le pape est souverain, nous ne pouvons le nier. » Mais après lui, « John Mardisley, frère mineur, docteur en sainte théologie, s'en prit avec vivacité, nous dit le chroniqueur, à la juridiction du pape en matière temporelle dans le royaume d'Angleterre; et comme John Owtred, moine de Durham, défendait le pouvoir temporel du pape en s'appuyant sur le texte *Ecce duo gladii sunt*, il s'arma aussitôt de cet autre texte *Mitte gladium tuum in vaginam*, montrant que les deux glaives ne s'entendaient pas d'un pouvoir de ce genre; et que le Christ n'avait pas de pouvoir temporel et n'avait pas transmis un tel pouvoir à ses apôtres, mais leur avait prescrit d'y renoncer. Il prouva ceci par les Écritures et les Évangiles, par les écrits originaux des docteurs, d'après l'exemple des religieux, qui abandonnent leurs propres biens,

1. *Dialogus inter Militem et Clericum*, ed. par Aaron Jenkins Perry, Early English Text Society, vol. 167, Londres, 1925, pp. XV-XLIII. Cf., infra, p. 261.

2. Vacant, Mancenot et Amann, *Dictionnaire de théologie catholique*, t. XI, col. 864-903, article Ockham, par E. Amann.

et enfin par le droit canon; et montra que le pape convient lui-même qu'il n'a pas la souveraineté universelle. Et il raconta comment Boniface VIII s'était déclaré seigneur de tous les royaumes, et comment il fut repoussé en France et en Angleterre. » Là-dessus, un Augustin rappela aux assistants que l'Église avait confié à Pierre les clefs et à Paul l'épée, et s'adressant au Prince Noir, qui présidait : « Monseigneur, lui dit-il, vous étiez jadis Paul, et portiez l'épée, Reprenez-la seulement, et de nouveau Pierre reconnaîtra Paul. » Le lendemain, l'archevêque, questionné par le Prince Noir, convint « que le pape n'était pas souverain en Angleterre », et tous les prélats se rangèrent à cet avis¹.

Le discours de John Mardisley rappelle de manière si frappante les théories impérialistes qu'il ne saurait être question d'un simple hasard. Nous trouvons ici la protestation contre la *plenitudo potestatis* papale, avec sa démonstration scripturaire; et l'attaque contre Rome au nom de la pauvreté évangélique. Tout ceci est si proche aussi du *Defensor Pacis*, qu'on pourrait se demander si la tradition ockhamiste et marsilienne ne s'était pas prolongée du moyen âge jusqu'au début du XVI^e siècle, et si elle n'expliquerait pas, pour partie du moins, la position prise par les défenseurs de la suprématie royale. Sur le premier point, on peut hésiter à répondre négativement, puisqu'à la veille même du procès de divorce, le provincial des franciscains anglais, Henry Standish, s'opposait à la juridiction temporelle du clergé. Et, pourtant, parmi les Frères mineurs anglais, les plus fidèles à l'idéal de la pauvreté évangélique, c'est-à-dire les Observants, loin de se faire les champions de Henri VIII comme jadis les Fraticelles s'étaient faits ceux de Louis de Bavière, devaient résister jusqu'à l'effusion de leur sang aux innovations religieuses introduites par le souverain.

1. W. W. Capes, *A history of the English Church in the fourteenth and fifteenth centuries*, London, 1920, pp. 97-8. La citation est extraite de Thomas Tanner, *Bibliotheca Britannico-Hibernica*, Londres, 1748, p. 509 : « Ex Reg. Ebor. « John Mardisley, fr. Minor S. Th. D. praedicabat coram rege in die Pentecostes MCCCCLXXIV et in convocatione eodem anno acriter disputabat contra jurisdictionem papae in temporalibus in regno Angliae : ubi contra Joh. Owtredum, mon. Dunelm. in hoc thema, *Ecce duo gladii sunt*, papae temporalem potestatem defendentem, assumpsit statim illud, *Mitte gladium tuum in vaginam*, ostendens quod illi gladii tales potestates non significabant; et quod Christus tale dominium temporale non habebat, nec apostolis tradidit, sed relinquere docuit. Quod probavit per Scripturas et evangelia; per doctorum originalia, ex exemplo religiosorum, qui sua relinquunt; per decreta; et ostendebat, quod papa fatetur se dominium generale non habere. Et narravit, quomodo Bonifacius VIII statuit se dominum omnium regnorum et quomodo fuit repulsus in Francia et Anglia, etc. » Eulogium MS. Cotton, Galba E. IV. Cf. Andrew G. Little, *The Greyfriars in Oxford*, Oxford, 1892, p. 242, notice biographique sur John Mardisley ou Mardisle. L'histoire contient d'ailleurs des invraisemblances. Cf. *Dict. Nat. Biogr.*, éd. 1917, vol. XXII, p. 159, col. 2. Art. Wittlesey, par James Tait.

Sur le second point, on peut hardiment dire « non », sous la seule réserve que voici : Henri VIII était prêt à utiliser contre la papauté les forces de tous les adversaires de celle-ci, que leurs opinions concordassent ou non avec les théories officielles, et par conséquent ce qui pouvait encore subsister de l'opposition médiévale contre les abus de la Curie papale. Mais l'idée qu'en Angleterre même il ait pu exister une filiation intellectuelle entre l'ockhamisme et le cesaro-papisme henricien ne saurait se maintenir en présence des raisons suivantes :

Tout d'abord si une telle filiation existait, les érudits en quête d'arguments favorables au roi n'auraient pas manqué d'y appuyer fortement. Or il est vrai que le nom d'Ockham est cité, pêle-mêle avec d'autres docteurs, dans le *Miroir de la Vérité* ; mais il n'est en aucun cas invoqué à l'appui des thèses royales. Aucun traité authentique de lui ne fut publié par les éditeurs officiels, et même le *Diallogus*, que le ^{xv}^e siècle lui attribuait, est imprimé sans nom d'auteur. L'incident de 1374 ne figure pas dans les opuscules de propagande officielle, ni aucun incident semblable. Les avocats du roi rappellent tous les cas où en pratique l'autorité papale a subi des échecs, les lois ecclésiastiques faites par les rois anglo-saxons, la résistance de Grosseteste, le « Præmunire » ; mais ils ne citent aucun théoricien qui ait, avant le schisme, soutenu en Angleterre les idées impérialistes. Même silence chez le grand compilateur John Foxe, qui, sous le règne d'Élisabeth, entreprit un formidable travail de recherches pour rassembler tous les documents connus contre le Saint-Siège, en vue d'établir l'existence en Angleterre d'une « continuité » antipapale antérieure à la réforme.

Les ennemis les plus déclarés de la papauté n'ont donc pu découvrir à la théorie de la religion d'état, telle qu'elle fut établie par les Tudors, le moindre précédent anglais. Si l'on ajoute à ceci que le *Defensor Pacis* fut imprimé en Angleterre d'après une édition humaniste du continent, on sera amené à conclure que l'impérialisme d'Ockham et de Marsile était bien oublié des avocats de Henri VIII. Quant à l'opposition faite à la papauté dans le domaine pratique, ils avaient leurs raisons pour ne pas y insister. C'est qu'en effet les précédents qu'ils y pouvaient chercher étaient une arme à double tranchant : les textes mêmes qui protestaient contre les abus de la cour romaine affirmaient l'attachement du royaume à l'institution pontificale. Et nous verrons les efforts assez comiques d'Edward Foxe et de Gardiner pour essayer d'utiliser la tradition monarchique représentée par ces documents, tout en expliquant gauchement que les passages favorables à Rome n'entrent pas en ligne de compte. Admettons d'ailleurs que les Anglais, ou une partie d'entre eux, eussent gardé quelque chose de l'hostilité envers le Saint-Siège, du patriotisme frondeur de la

guerre de Cent ans. Il n'en subsiste pas moins une différence essentielle entre leur attitude et celle de Henri VIII : c'est une chose en effet que de s'opposer, au nom de l'indépendance du royaume, aux empiètements d'une papauté en qui l'on reconnaît d'ailleurs la clef de voûte de l'Église; et c'en est une autre que de la dépouiller de sa suprématie disciplinaire, voire spirituelle au sens moderne du mot, pour la transférer au souverain. L'opposition anti-papale du moyen âge anglais était avant tout utilitaire : elle visait à sauvegarder tel ou tel intérêt momentanément menacé, et notamment l'intérêt national en période de guerre. « Les questions abstraites, dit W. W. Capes, dans son chapitre sur les mouvements anticléricaux du XIV^e siècle, n'intéressaient pas grandement les hommes de ce temps. Leur vénération pour la papauté était profonde et fervente; ils prêtaient volontiers l'oreille à ses revendications spirituelles, pourvu qu'elle n'en tirât pas des conséquences excessives dans le domaine temporel¹. »

Reste, bien entendu, que les hérétiques avaient professé, cent cinquante ans avant le schisme, des idées très avancées sur le pouvoir des rois. Henri VIII eût pu, s'il l'avait voulu, s'inspirer de John Wicliffe. Dans son traité *De Officio Regis*, écrit peu après 1378, celui-ci affirme le droit absolu du roi à refaire à sa guise la distribution des biens d'Église, à les consacrer même à des objets purement civils. D'après lui, le clergé devait être dépouillé de toute juridiction propre, de toute puissance temporelle; le souverain devait exercer sur lui des pouvoirs disciplinaires². Quelques traces de cet état d'esprit subsistaient sans doute parmi les derniers lollards au début du XVI^e siècle; et l'on comprend que les héritiers spirituels de Wicliffe aient fait volontiers, au début du moins, cause commune avec le roi, et que celui-ci ait accepté leur appui. Mais Wicliffe affirmait également que le souverain était déchu de son autorité s'il tombait dans l'état de péché mortel, et que s'il manquait à ses devoirs, le peuple avait le pouvoir de le châtier³. Raison suffisante pour que Henri VIII se défât d'un tel auxiliaire; il n'eût point voulu d'ailleurs appeler à son secours un hérétique notoire et généralement exécré; aussi Wicliffe ne paraît-il pas dans les opuscules destinés à défendre la politique royale. On peut donc dire qu'il existait en Angleterre, parmi les hétérodoxes, un mouvement d'idées qui exaltait le pouvoir royal, mais afin de l'utiliser à ses fins, et qui se montrait par ailleurs dangereusement démocratique. C'est

1. W. W. Capes, *op. cit.*, p. 84.

2. *Ibid.*, p. 122-3.

3. Cf. *Histoire des Conciles* de Hefele, trad. de Dom Leclercq, t. VII, 1^{re} partie, Paris, 1916, p. 224, articles de Wicliffe condamnés au concile de Constance, 15^e article : « Nullus est dominus civilis... dum est in peccato mortali. » 17^e article : « Populares possunt ad suum arbitrium dominos delinquentes corrigere. »

à lui qu'il faut rattacher les protestants et Tyndale. On reconnaît aussi une opposition que l'on peut appeler anticléricale aux abus de l'administration romaine et ecclésiastique. Mais le propre de l'Église henricienne, c'est la combinaison, dessinée en termes assez vagues par Marsile, affirmée en traits plus nets par Gardiner, de l'orthodoxie dogmatique avec le pouvoir divin des princes. Et cela, on ne le trouve pas en Angleterre au cours du siècle qui a précédé le schisme; les avocats du roi ont dû franchir les mers et remonter le cours du temps pour aller le chercher à l'étranger et l'acclimater dans leur pays.

*
* *

Les dispositions morales qui devaient rendre possible l'établissement de la suprématie royale sur l'Église existaient déjà depuis longtemps chez le roi et ses courtisans : soit de puissance, cupidité et besoin de faste, orgueil et dédain envers le peuple, mépris des lois morales représentées par l'Église. Mais ces sentiments égoïstes ne pouvaient se manifester brutalement au grand jour. La foule pieuse et naïve ne les eût ni compris ni acceptés. Il fallait justifier les ambitions du roi par une théorie moralement et intellectuellement satisfaisante pour les esprits du temps. Découvrir et mettre sur pied un système doctrinal qui atteigne ce but, tel est le souci dominant de Henri VIII au cours des années 1532 à 1535. Tâche malaisée à vrai dire, et dont la difficulté explique les tâtonnements et les hésitations du roi. Nous pouvons suivre l'élaboration graduelle de la doctrine officielle dans la série d'opuscules de propagande qui sortirent à de brefs intervalles des presses à la solde de la cour, de celle de Berthelet notamment. Nous la verrons se développer au gré des circonstances, prendre des caractères divers selon les consignes reçues ou la personnalité des avocats choisis par le souverain, s'enrichir en route d'éléments variés, jusqu'à ce qu'enfin elle devienne, sous la plume de Gardiner, un ensemble logique et complet, la théorie de l'obéissance totale au souverain, représentant de Dieu dans l'État et dans l'Église.

Le premier de ces pamphlets remonte au début de 1533, c'est-à-dire au moment où Henri VIII prend des mesures pour faire juger sa cause en Angleterre sans appel possible. C'est un livre de petit format, de quatre-vingts pages environ, intitulé *Le Miroir de la Vérité* (*A glass of the truthe*). Il est particulièrement important parce qu'il marque vraiment une transition : d'une part, il montre comment on passe naturellement et facilement de l'abolition de la juridiction ecclésiastique à celle de la juridiction papale; et d'autre part comment, en déniaut au Souverain Pontife le droit d'accorder une dispense, on arrive tout aussi naturellement à nier son autorité spirituelle et à la reporter

sur le roi. L'opuscule est précédé d'une sorte d'exhortation « aux gentils lecteurs et sincères amants de la vérité¹ ». A défaut d'éloquence, en effet, on va leur présenter « uniquement la pure vérité ». « Vous serez, dit l'auteur anonyme, certains de la trouver dans ce modeste traité. Car nous n'apportons pas ici des allégations neuves, dues à l'invention ou à l'imagination de l'homme, mais seulement des affirmations empruntées à l'Écriture de Dieu, aux conciles et ordonnances de l'Église universelle, à de très anciens écrits des papes et autres saints docteurs². » « Notre très noble et aimant prince », continue le pamphlet, a été « traité d'une manière qui n'est ni bonne ni convenable », et les retards qu'a subis sa cause sont encore bien plus préjudiciables au royaume qu'à lui; il importe à tous les Anglais que le roi ait un fils; car si sa fille est héritière du trône, elle devra peut-être choisir pour mari un étranger orgueilleux et dominateur. Il faut donc prendre des mesures pour assurer la succession en ligne masculine. Telle est la vérité. L'Écriture le dit : « Grande est la vérité, supérieure à tout en force et en puissance³. »

Le *Miroir* se continue sous la forme d'un dialogue — d'après un procédé cher au moyen âge, employé déjà par Ockham, et qui se retrouve fréquemment dans la littérature religieuse ou politico-religieuse du xvi^e siècle anglais. Les interlocuteurs sont un théologien et un canoniste⁴. Au reste, tous deux abondent dans le même sens. Demandes et réponses sont là pour la simple commodité. Quant au contenu, toutes les idées qui auront cours dans les années suivantes se trouvent ici remuées pêle-mêle. Mais nous sommes à la crête qui sépare deux versants et l'on peut distinguer deux éléments principaux, l'un qui appartient au passé et l'autre à l'avenir. D'une part, en effet, nous retrouvons les arguments en faveur de la nullité du premier mariage du roi, tels que les développait déjà Gardiner en 1529; et d'autre part nous voyons poindre, timidement encore, l'idée de la suprématie royale. Les premières lignes du pamphlet en fixent le thème et les

1. *A Glass of the Truthe*, réimprimé dans Pocock, *Records*, vol. II, pp. 385-421. Voir bibliographie. La date se déduit clairement du texte lui-même. Elle est antérieure au procès de Dunstable de mai 1533. L'exhortation au lecteur se trouve page 385 : « To the gentle readers and sincere lovers of truth ».

2. Pocock, *Records*, pp. 385-6 : « ...declaring the pure truth alone... For here have you no new allegation of man's invention or imagination, but only taken of the scripture of God, of the counsels and ordinances of the Church universal, of most ancient popes and other holy doctors' writings ».

3. *Ibid.*, p. 386 : « ...the plain truth of our most noble and loving prince's cause, which, by unmete and unkind handling, hath hitherto had so overlong a stay... ». P. 387 : « Scripture saith, That great is the truth of strength and power above all : with it there is none iniquity. » (En marge : « Magna veritas et fortior prae omnibus, non est cum ea quicquam iniquum. 3 Esdrae. 4 ».)

4. A divine and a lawyer. « Lawyer » s'entend ici d'un juriste ecclésiastique.

arguments. La cause du divorce, dit le canoniste, aurait dû être jugée en Angleterre, par l'évêque métropolitain des parties. Sans doute, répond le théologien; mais « l'un des principaux obstacles à une telle manière de faire, c'est l'opinion des canonistes, qui voudraient attribuer au pape, qui est à la tête de leur législation, toute espèce de puissance »; d'après eux, sa volonté est au-dessus de celle de Dieu, puisqu'il permet qu'on enfreigne la loi divine » (allusion au premier mariage de Henri VIII). — C'est vrai, répond le canoniste; « à parler sans parti pris, nous attribuons beaucoup trop d'autorité à notre maître et à nous-mêmes. » Suivent quelques allusions à ces gens obstinés qui se laissent mener par les passions, et rejettent la vérité qu'ils connaissent pourtant. C'est grand dommage, dit l'auteur, que même des savants ne soient pas à l'abri de telles fautes; ceci prouve « que la grâce leur fait bien défaut et qu'ils s'adonnent trop à leurs appétits ¹ ».

Voici, maintenant, la plaidoirie en faveur du divorce qui continue. L'Écriture nous dit : « La parole de Dieu est très sûre et demeure toujours. » Elle est « infaillible », et ce qu'elle interdit doit à tout prix être évité. Tel est le cas de la loi du Lévitique qui défend le mariage avec la veuve d'un frère. Suit une dissertation sur le caractère purement humain de la prescription contraire du Deutéronome. Épouser la veuve de son frère, c'est « contamination, abomination, exécration ». S'il est des hommes qui « pour satisfaire leurs passions, ou en vue d'intérêts temporels », veuillent en pousser d'autres à un tel crime, tout individu « de pure et sincère conscience » doit les détester. Les anciens conciles (que l'auteur ne cite pas) se sont prononcés dans ce sens. Le concile de Constance a condamné Wicliffe, qui refusait d'admettre comme divine la prohibition du Lévitique². C'est donc hérésie que de le suivre. Toutes les universités « impartiales » de la Chrétienté ont exprimé la même manière de voir. « Quant aux savants hommes qui soutiennent l'avis opposé, ils semblent être de l'Église, mais ils n'en sont pas en réalité; car ils expriment une opinion contraire à celle qui est acceptée par l'Église tout entière; et l'on peut à juste titre

1. Pocock, *Records*, p. 389. « *The divine* : One of the chief letters is and hath be the lawyers' opinion, which would attribute to the Pope, the head of their law, all manner of power... *The Lawyer* : For surely if without affection we should speak, we lawyers attribute too much authority both to our master and to ourselves also. » P. 390 « *The Divine* : Which showeth a great lack of grace and overmuch addiction to private appetites. »

2. Nous n'avons pu trouver trace de cette opinion de Wicliffe dans les documents officiels du concile de Constance, à savoir : Quarante-cinq articles de Wicliffe condamnés par le concile (*Histoire des conciles* de Hefele-Leclercq, t. VII, 1^{re} partie, p. 224); articles de Wicliffe proposés pour la condamnation du concile à la XV^e session (*op. cit.*, pp. 308-13); articles de Wicliffe et Hus condamnés par le concile (*op. cit.*, pp. 316-23).

leur appliquer ces paroles de l'Écriture : Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ¹. »

Les conservateurs donc — c'est bien à eux qu'il est fait ici clairement allusion — sont une cause de scandale pour l'Église; ils méprisent la vérité, laquelle « devrait être universellement prêchée et enseignée. Par conséquent, continue l'auteur, afin de les réduire à faire partie d'un seul troupeau... il serait je crois nécessaire que le prince et son peuple ne leur donnent pas créance en ces choses qu'ils veulent voir garder et observer... avant qu'ils aient laissé le champ libre à cette vérité, et à telles autres que l'Écriture exprime et définit clairement, et qui ont de même l'assentiment des conciles généraux et des savants et docteurs de l'ancien temps. Et à mon avis si on leur accordait ce à quoi ils tiennent, ils nous laisseraient faire de notre côté; en sorte qu'il n'y aurait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur, un seul chef et un seul guide et, au-dessous de lui, une société en plein accord d'opinions; et pour ma part, je prie Dieu qu'il nous accorde bientôt tout ceci. — Ce sont là, réplique le canoniste, choses merveilleuses à ouïr; elles devront fort émouvoir le cœur de tous les fidèles sujets... Hélas, puisque le prince a des raisons aussi manifestes et claires en sa faveur, puisqu'il nous aime autant qu'il le fait et prend d'aussi bon cœur de la peine pour sa république, n'est-il pas grand dommage que nous, ses sujets, soyons assez dénaturés pour manquer à notre devoir absolu envers lui, soit pour des considérations temporelles, soit à cause des calomnies de personnes malintentionnées, ce qui sème la division plus que l'obéissance...² ». Le passage est obscur, et procède

1. Pocock, *Records*, vol. II, pp. 391 : « The word of our Lord God is most sure and ever abideth (En marge : Verbum domini manet in aeternum, Psal.). Since that so is infallible... ». P. 395 : « It is contamination, abomination, execration... If for carnal affections and worldly policies men should persuade it, how much that were to be detested by a man of pure and sincere conscience... ». P. 396 : « The whole consent of all the indifferent universities of Christendom... ». P. 397 : « Learned men holding against this opinion, though they seem to be of the Church, they be not indeed; for they hold an opinion contrary to the opinion accepted by the whole Church; wherefore these words of Scripture may well be laid against them, where Christ saith, « Whoso that is not on my side is on the side against me. » (En marge : Qui non est mecum contra me est. Math. 12).

2. *Ibid.*, p. 398 : « ...it ought universally to be taken to be preached and taught for a truth... Wherefore, to the intent to reduce them to one flock,... I think it were necessary that the prince and his people should not give credence to them in those things which they... desire and require to have kept and observed, until they give place to this, and such other as Scripture doth plainly declare and determine, with like assent of general councils and of ancient saints and doctors. And I think, so that if they might have the one, which they be affectionate to, granted them, they would soon give place to the other; and so might there be made one flock and one shepherd of it, one head and guide and a sort under

par insinuations : on attendait sans doute du lecteur qu'il lût entre les lignes. Il est visible qu'on offre ici un échange aux conservateurs, mais lequel? S'ils abandonnent leur opposition, dit le pamphlet, on leur laissera ce à quoi ils tiennent. Est-ce là une offre indirecte à la papauté, dont la position en Angleterre serait maintenue, à condition qu'elle se montre complaisante? Ou bien propose-t-on aux sujets catholiques du roi de laisser seulement subsister les croyances et les pratiques traditionnelles, pourvu qu'ils consentent au second mariage? Un seul troupeau et un seul pasteur! Serait-il possible que, déjà, Henri VIII entrevoie une Église nationale unie autour de son souverain comme chef? Y aurait-il ici un véritable « ballon d'essai »? L'ambiguïté voulue du texte ne permet pas une réponse nette. Au reste, le plus probable, c'est que l'auteur veut permettre au lecteur de tout deviner et de tout prévoir; et au gouvernement, de garder les mains libres, et de choisir sans hâte, le moment venu, parmi les diverses routes qui s'ouvrent devant lui.

Pour le moment, l'essentiel est d'affaiblir l'autorité juridique du pape, et c'est à cela surtout que s'emploie le pamphlet. « Voulez-vous, demande le théologien au canoniste, que je vous montre ce que disent là-dessus les vieux docteurs d'autrefois, ou bien ce que disent les modernes, qui flattent quelque peu l'autorité du pape?... Quelques-uns des modernes ont un trop fort relent de droit canon, lorsqu'ils tiraillent l'Écriture pour promouvoir la dignité ecclésiastique, ce que les anciens Pères interdisent entièrement et rejettent avec mépris, de même que divers autres parmi les modernes... — Quels sont les meilleurs parmi ceux-ci? demande le canoniste. — Ceux qui attribuent le moins d'arrogance, de puissance et de souveraineté à l'état spirituel... ». Et le théologien de citer un texte de l'Écriture que nous retrouvons constamment à cette époque dans les écrits protestants : « Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de vos traditions? » L'Écriture donc, les Pères, les docteurs, Ockham et Gerson notamment, prouvent que le pape ne peut dispenser de la loi divine ou naturelle, et qu'il est inférieur au concile général. Ce serait, « de la part des sujets, péché et conduite dénaturée » de ne pas en croire un prince « juste, impartial et droit en tout ». Son procès,

him of one mind and concord; the which, as for my part, I pray God send us shortly. — *The Lawyer*. These be wonderful things to hear, and ought much to move the hearts of all true subjects... Alas, is it not great pity, the prince having so manifest and plain grounds for him, he being also so loving to us as he is, so glad and so hearty to take pains for this his commonwealth, that we, which that be his subjects, should be to him so unnatural, that other for other considerations worldly, or for reports of sinister persons, should lette to do our very duty to him... which soweth more division than obedience... ».

l'auteur le répète à satiété, doit être jugé en Angleterre. Tous les anciens conciles affirment l'indépendance des provinces ecclésiastiques, et leur droit de trancher elles-mêmes les questions de discipline. Les sentences rendues au delà des mers ne peuvent avoir, vu l'éloignement du tribunal, aucune valeur sérieuse; et nulle autorité ancienne n'admet l'envoi de légats pour connaître d'une cause. Or le pape doit gouverner « d'après les conciles universels et la loi de Dieu »; en cas contraire, pour reprendre les termes employés au concile de Carthage, « il se dépose lui-même ». Nous voici tout près des souvenirs du grand schisme; et de fait, Gerson reparaît pour nier que « la délibération ou la résolution du pape pèse plus que la délibération de l'Église ou du concile général ». Le canoniste, renchérisant sur le théologien, cite ici les décrets du concile de Constance, qui exige que tous lui obéissent, et même le souverain Pontife, sous peine de châtement¹.

Ayant ainsi poussé une pointe dans une des directions possibles de la politique royale — l'appel au concile général — l'auteur du pamphlet s'engage sur une autre route, celle qui conduira bientôt à la suprématie du souverain. Les adversaires de celui-ci, répète-t-il sans se lasser, sont conduits par l'intérêt et la passion. Le pape, dit-il par la bouche du canoniste, se refuse à reconnaître la vérité. Cela s'explique, car « bien sot l'oiseau qui souillerait son propre nid ». Il exécute des décisions inspirées par le mensonge et dirigées contre le roi et son peuple. Mais, il faut bien l'espérer, ils ne souffriront ni l'un ni l'autre « que l'on traite le royaume avec tant d'injustice et que l'on donne à toute la Chrétienté un exemple si pernicieux... Les sujets du roi, renchérit le théologien, aimeront mieux faire leur devoir et se tenir à ses côtés, puisqu'il est manifestement dans son bon droit, que de

1. Pocock, *Records*, p. 399 : « *The Divine*. Marry, sire, this is it, whether you will that I should shew you what the old, ancient doctors do say, or what the moderns, which somewhat flattereth the Pope's authority, saith... ». P. 400 : « Some of the moderns smack too much of your law in wresting of Scripture for advancement of dignity, which the old fathers do clean forbid and condemn and likewise also divers other moderns... — *The Lawyer*... But which think you do best? — *The Divine*. They that do least attribute arrogancy, rule and dominion to the spirituality... « Why do you break or transgress the commandment of God for your own traditions » (En marge : « Quare vos transgredimini praeceptum Dei propter traditiones vestras »). P. 401 : «... It is a sinful and an unnatural demeanour of subjects... to misdeem their prince... which hitherto... hath showed himself... but just, indifferent, and most upright... ». P. 406 : « Therefore the Pope of Rome ought to rule the Church of Rome by the universal councils and the law of God... If he do against this his profession, he «doth thereby depose himself », as saith the Council Carthaginense... ». P. 407 : « It is an exceeding and an unruly error of them, the which saith that the [deliberation or council of the Pope weigheth above the deliberation of the Church or Council General... ».

mettre le col sous le joug du pape... car Dieu commande l'obéissance au prince, et non aux injustices du pape... ». Et voici de nouveau les citations des Pères, saint Bernard, saint Augustin, saint Basile, d'autres encore. D'après eux, il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; or, en cette affaire, les hommes sont représentés par le pape; le roi est du côté de Dieu. Si l'on est excommunié pour obéir à Dieu — donc au roi — la sentence est nulle de plein droit, car elle est manifestement inique¹.

C'est ainsi que Laurentius, archevêque de Canterbury et successeur de saint Augustin, a refusé au pape d'absoudre un homme qu'il avait maudit pour avoir épousé sa belle-mère. C'est ainsi que saint Dunstan, malgré les objurgations du Souverain Pontife, a refusé de lever l'excommunication portée contre un comte qui avait épousé sa proche parente. C'est ainsi que l'évêque de Lincoln, Robert Grosseteste, écrivit au pape qui lui présentait une requête contraire à la loi morale « qu'il ne pouvait que rejeter une telle contrainte et se révolter contre elle ». On doit donc considérer comme nulle toute excommunication, tout interdit, venant de Rome ou d'un dignitaire ecclésiastique quelconque, tout arrêt suspendant le procès de divorce, si le sentiment qui les a inspirés est une « passion sinistre ». Et ce faisant, on s'attirera la faveur de Dieu².

Certes, le droit canon s'oppose à une telle manière d'agir; mais « l'Eglise de Dieu a ses fondations posées sur le rocher solide et immobile de la vérité et de la foi, et non sur le plaisir changeant et capricieux des successeurs de Pierre ». Le droit canon met l'homme au-dessus de la parole de Dieu. Ici, brusquement, toute la faiblesse logique de l'opuscule se démasque. L'auteur vient d'affirmer la supériorité de la vérité et de la justice sur la législation écrite; et le voici qui, par simple opportunité, fait volte-face. « Qui peut affirmer, dit-il, de quel lignage il est né, si ce n'est par l'autorité de la loi, dont le témoignage prouve

1. Pocock, *Records*, p. 409 : « It were an ill bird that would defile his own nest... ». Pp. 409-10 : « Nother he nor we will suffer so prejudicial an injury to be inferred to this realm, and so pernicious an example for all Christendome... ». P. 410 : « This realm will rather stick with him in this his manifest right, according to their duty, than put their necks under the yoke of the Pope... for God commandeth obedience to the prince, and so doth he not to the injuries of the Pope... ».

2. *Ibid.*, p. 411 : « That such enforcements he must needs say nay to and rebel... For sinister affection or increase of authority... ». Nous n'avons pu retrouver l'événement dont il est question dans le cas de Laurentius. Dans celui de Dunstan il s'agit d'un noble qui avait contracté un mariage illicite. Ce noble alla à Rome, et obtint du pape une lettre en sa faveur, mais Dunstan refusa d'en tenir compte (William Hunt, *A history of the English Church*, 597-1066, p. 361. L'auteur cite ici le chroniqueur Adelard de Blandinium, qui écrivit une vie de Dunstan vingt ans après la mort de celui-ci). Pour Grosseteste, cf. *supra*, ch. 1, p. 5.

le mariage des parents et la naissance de l'enfant? » Quel que soit le fait, c'est ici le droit qui compte; et il s'ensuit que dans le cas de Catherine d'Aragon, peu importe qu'elle ait été ou non effectivement « *cognitam a viro* » avant d'épouser Henri VIII; elle avait contracté un premier mariage et vécu avec le prince Arthur son mari; la présomption légale suffit ¹.

En conclusion l'auteur insiste à nouveau sur l'obéissance et le loyalisme dus au prince et sur les avantages qu'en retireront les sujets. « La succession du royaume ne doit pas être réglée par des étrangers... Son Altesse le roi et son parlement devraient presser vivement les métropolitains de ce royaume (malgré le serment injuste qu'ils ont prêté au pape) de mettre fin rapidement à cette affaire...; car par la loi de Dieu, ils sont tenus d'obéir à leur prince... Cet opusculé, dit-il encore, est du côté de la vertu et de la pureté... et ce qui le contredit est vice et impureté. Et nous sommes sûrs que plusieurs des personages les plus réputés par leur savoir, qui sont du parti opposé au nôtre, ont dit à des hommes très dignes de foi, que si ce [premier] mariage devait se faire, ils n'y consentiraient jamais, et ne conseilleraient jamais à personne d'en faire un semblable; ce qui nous montre qu'ils lui refusent toute valeur, bien que pour quelque raison à eux ils dissimulent actuellement leur pensée... ». Il y a sans doute ici une allusion à More et à Fisher. Enfin l'auteur conseille à ses lecteurs de traiter le roi comme ils voudraient qu'il les traitât, s'ils avaient quelque pétition à lui présenter. C'est, dit-il, ce que commande le Christ lui-même. Mais sous cette exhortation se dissimule, n'en doutons pas, un discret appel à l'intérêt bien entendu de ceux qui dépendent de la couronne ².

1. Pocock, *Records*, p. 411 : « ...the Church of God hath his foundation set upon a firm and stedfast stone of truth and faith, and not upon the mutable and wilful pleasure of Peter's successors... ». P. 413 : « Who can show the truth of his own lineage or parentage but by authority of the law, by which law witness proveth the marriage of the personages and birth of the child upon the woman married? »

2. *Ibid.*, p. 418-9 : « The succession of this realm ought not to be ordered by forreins... The king's highness and his parliament should earnestly press the metropolitans of this realm (their unjust oath made to the pope notwithstanding) to set an end shortly in this...; for, by God's law, they be bound to the obedience of their prince... ». P. 420 : « This work standeth with virtue and cleanness... and doubtless the contrary thereof is vice and uncleanness... And this sure we are, that divers of the most reputed personages in learning, which taketh the contrary part of that we do, have said to men of great credit, that if this matrimony were to be made, they would never condescend unto it, nor ever advise any man to attempt any such; whereof we now gather that they judged it nought, though for some respect now in this time they do cloak the contrary... ».

*
* *

Le *Miroir de la vérité* ne brille en aucune façon par la logique ni par la cohérence des arguments produits. Il cherche surtout à éveiller des sentiments ou des passions favorables au roi : le loyalisme d'abord, envers un souverain qui sait se rendre populaire et n'ignore pas l'art de la réclame; puis un nationalisme étroit, qui tourne à la xénophobie; et l'on peut remarquer ici une fois de plus comment la politique henricienne tend à renforcer ce patriotisme insulaire qui devait fleurir au cours des siècles suivants. Il est frappant aussi que l'auteur du pamphlet ait cru devoir lui donner, par endroits, un ton nettement protestant. Certes, l'emploi de textes scripturaires, en une époque toute pénétrée de la Bible, n'a rien qui appartienne spécifiquement aux novateurs; mais parmi ceux qu'emploie l'auteur du *Miroir*, certains ont pris, à force d'être produits à l'appui des idées nouvelles, une teinte anti-catholique; tels ceux où il est question des « inventions » ou des « traditions » humaines. L'appel fait à la primitive Église contre celle des « modernes », aux anciens papes contre les nouveaux, tiennent du même esprit. Non certes que l'auteur soit protestant; il est douteux qu'il possède des convictions, quelles qu'elles soient; il est clair que l'« éthisme » des réformateurs lui est complètement étranger. Mais il garde l'œil sur la fraction « avancée » de son public, parce qu'elle est la plus favorable à Henri VIII. Il n'a en vue que l'effet politique à produire. Il n'hésite pas à employer des arguments déloyaux, mais efficaces, comme celui qui consiste à identifier la cause royale avec celle de la vertu, et l'opposition des More et des Fisher avec l'impureté. Il procède comme un véritable charlatan, se couvrant d'autorités morales et savantes que le lecteur n'ira pas vérifier, affirmant brutalement qu'il possède toute vérité. Bref, il tient ses lecteurs pour des niais, et son opuscule manifeste un mépris total pour la conscience et la dignité individuelles.

Gardiner adoptera, dans le tract *Si sedes illa*, une attitude semblable à l'égard du vulgaire; et nous en relèverons d'autres exemples. Mais il faut se garder de voir ici l'effet d'une malhonnêteté personnelle. Les pamphlétaires au service de Henri VIII ne faisaient que s'inspirer des théories courantes sur l'art de manipuler l'opinion, théories dont l'expression la plus achevée se rencontre dans les œuvres, encore toutes récentes alors, de Machiavel. Or nous savons que la plus fameuse de celles-ci, le *Prince*, était connue et goûtée à la cour de Henri VIII. Le futur cardinal Reginald Pole, écrivant d'Italie en 1536 son *Apologie* adressée à Charles-Quint, expose en de longues pages l'effet néfaste

de cet ouvrage aussi bien sur les grands que sur le peuple, et lui attribue le cynisme politique de Cromwell. Il rapporte une conversation qu'il a eue avec celui-ci, alors secrétaire de Wolsey, aux environs de 1527. Cromwell, sachant les serviteurs de Henri VIII divisés sur l'affaire du divorce, veut gagner au roi un partisan de plus; pour tâter les dispositions de Pole, il lui demande comment un conseiller prudent doit se comporter envers le prince. — En prenant à cœur son honneur et son véritable intérêt, répond son interlocuteur. — Voilà qui est bon pour être enseigné dans les écoles, ou prêché du haut d'une chaire à la grande joie de la foule, repart Cromwell; mais le prince approuverait-il un tel sermon en public, qu'il le détestera cependant dans ses conseils secrets, parce que fort probablement il ira contre sa volonté. Les gens d'école font de mauvais courtisans. Celui qui veut plaire au souverain doit se faire l'esclave de sa volonté, mais en lui donnant à entendre que sa volonté est toujours d'accord avec la religion, la piété et les autres vertus. « Un conseiller prudent doit avoir l'œil toujours en éveil pour découvrir la volonté profonde du prince; lorsqu'il l'a trouvée, il doit faire travailler son esprit, et se comporter de telle manière que le prince obtienne ce qu'il désire, sans qu'il apparaisse dans sa religion aucune défection, aucun schisme. » Si Pole s'occupe des affaires d'État, il apprendra bientôt « quel écart il y a entre la manière de gouverner une république, et les discussions des oisifs dans les écoles... S'il veut puiser la science du gouvernement dans des livres, qu'il lise au moins ceux qui s'attachent plus à l'expérience qu'à la spéculation. J'ai, dit Cromwell, un livre écrit par un auteur moderne il est vrai, mais fort ingénieux et d'esprit très aigu, qui n'a pas couru après ses songes comme Platon dans sa *République*... ». Et il promet d'envoyer ce livre — le *Prince* de Machiavel — à Pole, pour qu'il s'instruise des devoirs d'un courtisan. Et celui-ci, faisant à Charles-Quint un véritable rapport sur les événements contemporains, établit une liaison directe entre les idées exprimées par l'auteur italien et fidèlement rapportées par Cromwell, et la politique anglaise au cours des années qui suivirent l'entretien ¹.

1. *Epistolarum Reginaldi Poli... pars I* (ed. Quirini), Brixiae, 1744, pp. 133-137. Nous avons dû abrégé ce récit assez prolixe. P. 134 : « Quos decet maxime in sermone, religionis, pietatis, et reliquarum virtutum praeclara nomina semper proponere, quin tamen cum his eorum voluntas semper conveniat. Hic ergo prudens consiliarii oculus intentus esse debet, ut interiorum illam principis voluntatem investiget, qua inventa ita ingenio elaboret, ita se gerat, ut et princeps sua desideria consequatur, nec tamen defectio ulla, vel schisma in religione appareat... ». P. 135 : « Sed si relictis studio & otio, negotiis me dare inciperem. praesertim illis, quae ad principes pertinent, brevi quidem intelligerem, quantum ratio gubernandi Rempublicam, cum ad ipsam experientiam pervenissem, ab his quae homines otiosi in scholis disputant... Quia si ex libris haec ratio discenda

On est frappé de la manière dont l'auteur du *Miroir de la vérité* a mis en œuvre les préceptes de Cromwell. Tout comme le ministre, si fier de l'habileté et de la rouerie qu'il avait acquises en Italie, il « méprise la simplicité » des bons Anglais¹. Mettons d'ailleurs en regard, et des propos tenus à Pole, et de la politique de Henri VIII, le texte même de Machiavel : la ressemblance ne nous paraîtra pas moins saisissante. Le sentiment profond de l'écrivain italien, c'est qu'il existe deux catégories d'hommes : d'une part, les princes et leurs ministres, qui possèdent en propre la « virtù », cette espèce de force d'âme et de hauteur d'esprit qui en fait des surhommes et les met au-dessus des lois morales; et d'autre part, la foule obscure des hommes du commun, faits pour suivre aveuglément, naïvement, ceux qui les mènent par l'astuce en jouant sur le clavier de leurs sentiments, bons ou mauvais. Le prince, d'après lui, doit être — comme le fut Henri VIII — rapide et brutal dans la répression; car la cruauté préventive est en réalité plus miséricordieuse qu'une bonté qu'on prendra pour de la faiblesse, et qui conduira à de sanglantes révoltes. « Il est beaucoup plus sûr d'être craint que d'être aimé. » Mais ce n'est pas en employant la violence que le prince assurera sa sécurité le plus solidement. Il vaut mieux qu'il devienne populaire, qu'il se rende maître de l'opinion publique. Il n'aura plus ainsi à craindre aucune rébellion, aucune conjuration. « Il est plus sûr de n'être pas haï du peuple que d'avoir des forteresses. » Au reste, s'il est bon qu'il soit aimé de ses sujets, il n'est pas besoin pour cela qu'il soit réellement digne d'estime et d'amour. Il suffit qu'il le paraisse. Il faut qu'on le tienne pour « pitoyable, fidèle, humain, sincère, religieux »; mais « il n'est pas nécessaire qu'il ait toutes ces qualités; il est fort nécessaire par contre qu'il paraisse les avoir... J'oserai même dire, ajoute Machiavel, que si on les a et si on les met toujours en pratique, elles portent dommage, et que si on paraît seulement les avoir, elles sont utiles... Un prince doit avoir grand soin qu'il ne lui sorte jamais de la bouche chose qui n'en soit pleine; il faut qu'il paraisse, à le voir et à l'entendre, toute pitié, toute bonne foi, toute sincérité, toute religion. Et il n'est chose plus nécessaire que de paraître avoir cette dernière qualité ». Et Machiavel consacre deux chapitres aux procédés que doit utiliser le prince, soit pour éviter « d'être méprisé et haï », soit « pour être estimé ». Quant aux

esset, saltem eos libros legerem, qui plus adhaerent experientiae, quam speculationi. Quo in genere se librum scriptum habere hominis moderni quidem, sed ingeniosissimi et acutissimi, qui non sua somnia est persecutus, ut ea, quae Plato scribit de Civitate sua... ». P. 137 : « Est autem... liber inscriptus nomine Machiavelli... librum de Principe fecit... ».

1. *Poli epistolarum pars I*, p. 126 : « cum nostrorum hominum ingeniorum simplicitatem semper contemneret. »

moyens à employer pour obtenir ces résultats, peu importe qu'ils soient honnêtes ou non : « Un seigneur prudent ne peut ni ne doit faire preuve de bonne foi, si une telle manière d'agir doit se tourner contre lui... Et un prince ne manquera jamais de raisons légitimes pour donner la couleur qu'il faut à sa mauvaise foi... Celui qui a le mieux su faire le renard, est celui qui a le mieux réussi. Mais il est nécessaire... de savoir bien simuler et dissimuler; les hommes sont si simples, et obéissent tant aux nécessités du moment, que celui qui trompe trouvera toujours qui se laissera tromper ¹. »

Au reste, la plupart des conseillers de Henri VIII avaient fait au moins une fois le voyage d'Italie et s'y étaient imprégnés d'un esprit aussi opposé que possible à la vieille foi anglaise, mystique et moralisatrice. L'entrée en Angleterre des vices méridionaux — et il faut entendre le mot vice dans un sens large, qui englobe tous les défauts de cour — devait être bientôt une des causes de la réaction protestante, puritaine avant la lettre. Henri VIII lui-même, à force de se mêler à la politique de la péninsule, avait fini par se considérer un peu comme un souverain italien. Bien plus, il était regardé en quelque mesure comme tel par les Italiens eux-mêmes. Le plus illustre pamphlétaire du début du xvi^e siècle, l'Arétin, qui résumait en lui seul tous les vices du temps, et qui avait extorqué par le chantage des sommes d'argent à tous les puissants d'Italie, écrivit de Venise à Henri VIII, le 16 janvier 1534, pour lui offrir ses services : « Si cette Rome mal famée, lui dit-il, était tombée sur le dos de son évêque pharisaïque, et sur ses scribes les cardinaux, il n'aurait pu être mis aussi mal en point qu'il ne l'a été récemment par le miracle manifesté par le Christ

1. Machiavelli, *Il principe e le deche*, Istituto editoriale italiano, Milano, collection *Classici Italiani*, dirigée par Ferdinando Martini, série I, vol. XVII. P. 107 : « E molto più sicuro essere temuto che amato. » P. 124 « (Dans le cas de la comtesse de Furli) Sarebbe suto più sicuro a lei non essere odiata dal popolo, che avere le fortezze. » P. 110 : « Parere pietoso, fedele, umano, intero, religioso... A uno principe, adunque, non è necessario avere tutte le soprascritte qualità, ma è bene necessario parere di averle. Anzi, ardivo di dire questo, che, avendole e osservandole sempre, sono dannose, e parendo di averle, sono utile. » P. 111 : « Debbe, adunque, avere uno principe gran cura che non li esca mai di bocca una cosa che non sia piena delle soprascritte cinque qualità, e paia a vederlo et udirlo, tutto pietà, tutto fede, tutto integrità, tutto religione. E non è cosa più necessaria a parere di avere che questa ultima qualità... ». Ch. XIX : « In che modo si abbia à fuggire lo essere sprezzato et odiato. » Ch. XXI : « Che si conviene a un principe perchè sia stimato. » P. 110 : « Non può, per tanto, uno signore prudente nè debbe osservare la fede, quando tale osservanzia li torni contro... Nè mai a uno principe mancorono cagioni legittime di colorare la inosservanzia... e quello che ha saputo meglio usare la golpe, è meglio capitato. Ma è necessario... essere gran simulatore e dissimulatore : e sono tanto semplici li uomini, e tanto obediscono alle necessità presenti, che colui che inganna troverà sempre chi si lascerà ingannare. »

dans la victoire obtenue par votre Majesté; et plus ledit collègue de voleurs se voit ainsi donner la preuve que votre bonheur vient entièrement de Dieu, plus il se donne au diable. » Toute l'Italie, dit encore l'Arétin, se réjouit du succès du roi. Donnez-moi, demande-t-il à celui-ci, « de ce pain que votre Altesse n'a jamais refusé à la vertu ». Le roi ne peut mieux se venger de ces clercs ignorants qu'en prenant pour serviteur un homme qui est leur mortel ennemi. « Je baise, dit-il, les pieds de votre Altesse, pour le plus grand déshonneur du pape, qui est un second Lucifer ¹. » Nous n'avons pu découvrir si cette offre fut suivie d'effet. Il est en tout cas frappant que l'Arétin ait jugé Henri VIII digne de prendre rang parmi les « clients » de sa plume mensongère, et l'on ne peut s'empêcher d'établir un rapprochement entre ses procédés de basse polémique et l'immoralité totale de la propagande henricienne.

* * *

Jusque vers la fin de l'année 1533, la doctrine officielle reste stationnaire. Henri VIII est excommunié, puis rédige l'appel au Concile général qui est signifié au pape le 13 novembre². Sans doute le roi, qui se flattait d'obtenir l'appui de François I^{er}, avait-il escompté une reculade de Clément VII effrayé par son audace brutale. Mais celui-ci resta inébranlable. La tactique inaugurée par Wolsey dans ses rapports avec le Saint-Siège au début de l'affaire du divorce, et qui s'efforçait de flatter et d'intimider tout à la fois, avait définitivement échoué. Il n'y avait plus rien à espérer du pape. Il fallait donc se passer de lui. D'autre part, on ne pouvait compter non plus sur une décision favorable du concile général, dont la réunion apparaissait comme possible et même prochaine. Le roi devait, au cours des années suivantes, refuser de soumettre sa cause à une assemblée convoquée par le pape ¹. Il

1. *Letters and Papers*, vol. VII, N^o 81, copie d'une traduction anglaise de la lettre de l'Arétin : « If diffamed Rome had fallen down upon the back of the Pharisical bishop thereof, and upon his scribes the Cardinals, he could not thereby have received so much hurt as he hath conceived by the late miracle showed of Christ in the victory not long sithen attained by your Majesty, and look how much the said college of thieves have the more ample declaration hereby that your felicity proceedeth wholly of God, so much the more do they therefore give themselves to the devil... of that bread which your highness never denied to virtue... I kiss your highness feet in the dishonour of the Pope, a second Lucifer. » L'Arétin devait connaître, par quelque émissaire anglais, les *Articles* dont nous allons parler ci-dessous, où le pape est appelé pour la première fois sous Henri VIII « Évêque de Rome ».

2. Cf. *ibid.*, vol. VIII, N^{os} 429, 556, 948, 1105; vol. IX, N^o 281.

ne pouvait plus attendre confirmation de son second mariage que du clergé de son royaume. Il résolut donc de l'asservir complètement. C'est là, pour le principal, l'origine du césaro-papisme anglais.

Mais il restait nécessaire de justifier la révolution qui se préparait en la rattachant à une tradition anti-papale quoique non hérétique sur le terrain du dogme. On y songea dès que l'échec de la manœuvre tentée à Marseille fut connu à Londres, c'est-à-dire à la fin de novembre¹. La nouvelle n'est pas plus tôt arrivée que Henri VIII fait rechercher dans l'histoire d'Angleterre tout ce qui peut servir d'argument en faveur de l'indépendance spirituelle du royaume. Le 2 décembre, le conseil royal s'assemble. Au cours de la réunion, il est prévu entre autres choses qu'on lui soumettra une de ces nombreuses pétitions envoyées à Rome par la noblesse au cours des siècles précédents pour se plaindre des exactions de la curie. Les évêques reçoivent l'ordre de « fouiller leurs livres »². Mais la chasse aux précédents ne pouvait être fructueuse en Angleterre; si le passé du royaume donnait des armes à un souverain jaloux de la juridiction romaine, il ne permettait en aucune manière de rejeter la suprématie spirituelle et disciplinaire du Saint-Siège.

Henri VIII était dans une situation sans issue. Mais alors se produit un événement capital, qui devait avoir pour l'avenir de la religion en Angleterre les conséquences les plus graves. Le roi tourne ses regards vers le continent. Il y trouve ce qu'il cherchait : Philippe le Bel en France, et surtout Louis de Bavière dans l'Empire, ont voulu avant lui s'affranchir de l'autorité papale; ce sont eux, ou plutôt les plus hardis parmi leurs apologistes, qui fourniront les précédents recherchés. Henri VIII a-t-il été mis au courant de la controverse du XIV^e siècle par un de ces émissaires qui, parcourant l'Europe en quête d'« opinions » sur le divorce, ont dû s'intéresser à toute la littérature anti-papale? Ou bien les éditions imprimées des traités composés contre Boniface VIII et Jean XXII ont-elles été importées en Angleterre par des humanistes ou des réformateurs? quoi qu'il en soit, les faits parlent d'eux-mêmes. Les *Articles composés par le conseil royal*, où la suprématie spirituelle de Rome est pour la première fois niée en

1. *Letters and Papers*, vol. VI, N° 1460, lettre de Chapuys du 24 novembre.

2. *Ibid.*, vol. VI, N° 1486. Le document qui doit être soumis au conseil royal est désigné comme suit : « Copie d'une lettre envoyée au pape par la noblesse, au temps d'Edouard I^{er}. » Nous n'avons retrouvé aucune pièce de cette nature sous ce règne, dans les pages de Foxe, *Acts and monuments*, ni de Wilkins, *Concilia*. Il s'agit peut-être d'une pétition rédigée lors du parlement de Carlisle en 1307. Voir ci-dessus, p. 51. Ou bien il y a erreur sur le règne car on trouve des documents de ce genre sous Henri III (Foxe, ed. Pratt, vol. II, pp. 363 et 394) et sous Edouard III (*Ibid.*, p. 689).

Angleterre, furent publiés dans les tous derniers jours de 1533. Chapuys dit à son maître, le 27 décembre, qu'on les lui apporte au moment même où il termine sa lettre¹. Or le plus hardi des traités hostiles au pape Jean XXII, le *Defensor Pacis* de Marsile de Padoue, circulait à la cour depuis quelque temps. Chapuys annonce en effet le 3 janvier 1534 que les *Articles* ne sont « que ung preambule et prologue des autres plus importants que ce font maintenant imprimer; enter les quelz est ung nommé *Defensorium Pacis*, jadis compousé en faveur de l'empereur Loys de Bavierez contre l'auctorité apostolique... et maintenant yl est translaté en anglois affin que tout le peuple le voye et entende² ». Il paraît hors de doute que l'arrivée du livre de Marsile à la cour d'Angleterre avait dû précéder l'impression des *Articles*. Or celui-là nomme le pape « episcopus romanus »³ et ceux-ci, pour la première fois dans l'Angleterre du xvi^e siècle, le désignent sous le titre de « bishop of Rome ». La coïncidence ne peut être fortuite. Elle paraîtra plus frappante encore, si nous examinons le *Defensor Pacis*, sous sa forme primitive et tel que Henri VIII le fit accommoder pour les besoins de sa cause, et si nous le comparons aux *Articles*.

Le *Defensor Pacis* avait paru sous forme manuscrite le 24 juin 1524⁴; mais il ne fut imprimé qu'en 1522 par une presse bâloise, avec une préface du protestant Valentin Curio, qui avait pris le pseudonyme de Licentius Evangelus⁵. Cette préface est reproduite dans la traduction anglaise de Wyllyam Marshall, publiée, si nous devons en croire la page de titre, en 1535 seulement, et imprimée par Robert Wyer⁶. C'est donc bien l'édition de Bâle qu'utilisent les serviteurs de Henri VIII. Mais s'inspirant de la fourberie politique glorifiée par Machiavel, ils présentent comme pièce authentique un document truqué. Des quarante-deux conclusions de Marsile de Padoue, ils n'en reproduisent que trente, en apportant d'ailleurs à celles qui restent

1. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, *England Berichte* fasz. 5, Chapuys an Karl V, 1533 Dezember 27, London : « Sire, escripvant ceste m'a esté apporté ung petit livret en Angloix contenant neufz articles que ceulx du conseil du roy par son assentement ont faict sur la validité du second mariage du roy et contre le pape. » Cf. *Letters and Papers*, vol. VI, N° 1571, p. 634.

2. *Ibid.*, *Berichte* fasz. 5, Chapuys an Karl V, 1534, Januar 3, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 14.

3. Par exemple dans la *Secunda dictio*, dans les chapitres xxii à xxvi, qui contiennent de violentes accusations contre le pape. Cf. *Defensor Pacis*, dans Melchior Goldast, *Status S. Romani Imperii*, Amsterdam, 1631, qui reproduit l'édition de 1522.

4. Vacant, Mancenot et Amann, *Dictionnaire de théologie catholique*, t. IX, col. 155.

5. *Ibid.*, col. 157.

6. *The defence of peace; lately translated out of laten in to englysshe... MCCCCXXXV*. Cf. bibliographie.

des corrections appropriées¹. C'est qu'en effet l'auteur italien, à côté d'idées entièrement favorables aux projets de Henri VIII, en exprimait d'autres, que le roi d'Angleterre devait considérer comme dangereuses et subversives. Marsile considère, il est vrai, la religion comme un service d'État, dont l'administration est confiée au souverain; mais s'il place celui-ci au-dessus du pape lui-même, il n'en explique pas moins l'origine du pouvoir civil d'une manière peu acceptable pour le despotique Tudor. C'est ainsi qu'il confère à la loi une sorte d'existence distincte, la place au-dessus du souverain² et la confond avec la volonté du peuple³; et surtout, qu'il voit dans l'élection le meilleur moyen de choisir non seulement le premier prince d'une lignée, mais chaque prince en particulier, et qu'il place en elle la source de toute autorité civile. Les mêmes tendances démocratiques se révèlent dans ce qui a trait au gouvernement de l'Église. Marsile accorde des pouvoirs très étendus, au « generale concilium fidelium », auquel il admet non seulement des clercs, mais aussi des laïcs, où tous les pays sont représentés d'une manière équitable et proportionnelle. C'est à lui qu'il appartient, dit-il, de définir la doctrine et d'exposer le sens de l'Écriture⁴, de contrôler toutes les nominations à des offices ou bénéfices ecclésiastiques⁵, de fixer le détail des rites et de la discipline, le jeûne, l'abstinence, de canoniser, d'interdire ou d'autoriser certains métiers, de donner des dispenses de mariage, d'approuver

1. La concordance entre l'édition de Bâle et la traduction anglaise s'établit comme suit (les chiffres romains se rapportant à la première) :

Conclusions.

I	1	XV	10 (modifiée)	XXIX	22
II	»	XVI	11	XXX	23
III	»	XVII	12	XXXI	24
IV	2	XVIII	»	XXXII	»
V	3 (incomplète)	XIX	13 (modifiée)	XXXIII	25 (incomplète)
VI	4 (modifiée)	XX	14 (modifiée)	XXXIV	26
VII	5	XXI	15	XXXV	»
VIII	6 (modifiée)	XXII	16	XXXVI	»
IX	»	XXIII	17	XXXVII	27
X	»	XXIV	18	XXXVIII	»
XI	7	XXV	19	XXXIX	28
XII	8 (modifiée)	XXVI	»	XL	29
XIII	»	XXVII	20	XLI	»
XIV	9	XXVIII	21	XLII	30 (modifiée)

2. Goldast, *op. cit.*, p. 167, prima dictio, cap. xi : « Quod nullum principantem quantumcunque studiosum aut iustum expediat absque legibus principari. »

3. *Ibid.*, p. 310, tertia dictio, conclus. VI : « Legislatorem humanum, solam ciuium vniversitatem esse, aut valentiorum illius partem ».

4. *Ibid.*, p. 256, secunda dictio, cap. xx.

5. *Ibid.*, cap. xxi, pp. 258 (titre) et 261, §2.

la fondation d'ordres religieux¹. Il est vrai que le concile délègue tous ces pouvoirs au prince, mais celui-ci n'en reste pas moins dans une position subordonnée. Enfin Marsile, tout en ne voulant voir dans la primauté pontificale qu'une institution humaine, la laisse cependant subsister, et admet que l'« *episcopus romanus* » soit également l'agent exécutif du concile². Certes, l'ordre respectif des différents pouvoirs ne ressortait pas de tout ceci d'une manière bien claire; mais c'en était encore trop pour Henri VIII que plusieurs pouvoirs fussent placés côte à côte, et d'ailleurs il se défiait aussi bien du concile que du pape, comme de toute autorité spirituelle indépendante. Le traducteur ne prit donc du *Defensor Pacis* que ce qui convenait au roi, et se livra pour le reste à un travail d'expurgation qui, à vrai dire, n'est ni complet ni habile. Nous nous en rendrons compte clairement en comparant la *tertia dictio* de Marsile, formée des *conclusiones* mentionnées plus haut, avec ce qu'en a laissé Wyllyam Marshall.

Plus trace, dans le texte de celui-ci, des conclusions qui affirment la suprématie doctrinale du concile, en lui donnant le droit de définir la loi divine³, de canoniser⁴ et d'imposer le célibat ecclésiastique ou toute autre mesure disciplinaire⁵. Plus trace de celles qui maintiennent la fonction pontificale, même en laissant à l'assemblée des fidèles le soin de l'attribuer à une Église et à un évêque particuliers⁶, et en lui donnant, ainsi qu'au « législateur »⁷, le droit de conférer au pape, comme à tous les clercs, des dignités distinctes de leur office propre⁸. Disparues également celles qui font descendre tout pouvoir civil de l'élection et d'elle seulement⁹; qui autorisent le « législateur » à régler le mode des élections¹⁰; qui ne permettent au prince d'entrer en possession de biens monastiques ou civils que dans les limites de la loi¹¹; qui, en refusant au pape une supériorité de droit divin sur les autres évêques, préparent cependant la reconnaissance d'une primauté de droit humain¹². Éliminée, enfin, la conclusion qui veut qu'on préfère, pour les offices ou bénéfices ecclésiastiques, des prêtres ordonnés

1. Goldast, *op. cit.*, p. 260, § 3.

2. *Ibid.*, cap. xxii, p. 263.

3. *Ibid.*, *tertia dictio*, pp. 309-12, *conclusio* II.

4. *Ibid.*, *concl.* XXXV.

5. *Ibid.*, *concl.* XXXVI.

6. *Ibid.*, *concl.* XXXII.

7. Le sens du mot « legislator » est flottant dans le *Defensor Pacis*; c'est à la fois le peuple et le souverain qui est son représentant.

8. Goldast, *op. cit.*, *tertia dictio*, *concl.* XLI.

9. *Ibid.*, *concl.* IX.

10. *Ibid.*, *concl.* X.

11. *Ibid.*, *concl.* XIII. Cf. *prima dictio*, cap. xi, p. 167.

12. *Ibid.*, *tertia dictio*, *concl.* XVIII.

à toute autre personne¹ (on se rappellera que Thomas Cromwell, simple laïc, fut, pour les choses ecclésiastiques, vicaire-général du roi, et que celui-ci, pour sa part, n'eut garde de prendre les ordres avant de s'attribuer une autorité divine sur l'Église). En outre, on a cherché à faire disparaître du texte tout ce qui semblait tendre à la démocratie : le « législateur » est devenu « prince », « souverain », ou « gouverneur »². La traduction, dans sa maladresse, conserve un passage où le pouvoir de faire les lois est attribué à ceux qui doivent s'y soumettre ensuite; mais Marshall ajoute en marge un commentaire méprisant : « Dans toute cette longue histoire, dit-il, l'auteur ne parle pas de la foule et de la racaille, mais du parlement³. »

Heureusement pour le roi, la doctrine de Marsile n'était pas, et il s'en faut, parfaitement cohérente. L'auteur italien n'avait guère qu'une idée fixe : attaquer le pape au profit de l'Empereur. Mais quant à la source et au siège de l'autorité, sa pensée est confuse et incertaine. Parfois il subordonne le « législateur » au concile, parfois il n'autorise le concile à agir qu'avec le consentement du législateur⁴, parfois enfin il les place sur le même pied⁵; s'il affirme que la puissance de faire des lois réside dans l'« universalité des citoyens »⁶, il n'en admet pas moins qu'elle appartient au prince, incarnation du peuple. L'essentiel était de diminuer les attributions du pouvoir spirituel, d'élargir celles du pouvoir temporel; et sur ce terrain, il en restait assez pour fournir à Henri VIII tous les précédents nécessaires. D'après la traduction anglaise du *Defensor Pacis*, les décrets et décrétales du pape ou des autres évêques n'ont de valeur qu'avec la sanction du roi ou du prince⁷; les évêques et prêtres n'exercent aucune juridiction coercitive sur quelque personne que ce soit, même hérétique; cette juridiction n'appartient qu'au prince⁸, qui seul peut leur permettre d'excommunier ou d'interdire⁹. Nul ne peut accorder de dispense de mariage contrairement à la loi divine; le prince a le droit exclusif d'en accorder lorsque la loi humaine seule est en jeu¹⁰. C'est à lui qu'il appartient de désigner les futurs prêtres avant leur ordination¹¹, de décider du nombre

1. Goldast, *op. cit.*, concl. XXVI.

2. Par exemple à la conclusion XXXIII-25, *tertia dictio*.

3. *The defence of peace*, fol. 28b. « In all this longe tale he speaketh not of the rascall multytude, but of the parlyament. »

4. Goldast, *op. cit.*, *tertia dictio*, concl. XVI.

5. *Ibid.*, concl. XLI.

6. *Ibid.*, concl. VI.

7. *The defence of peace*, fol. 138a, concl. 5.

8. *Ibid.*, concl. 9.

9. *Ibid.*, concl. 11.

10. *Ibid.*, concl. 13.

11. *Ibid.*, concl. 15.

des églises et de leurs desservants¹, d'attribuer ou de retirer les offices, bénéfices et fondations pieuses². Les évêques n'ont pas le droit de nommer des notaires; c'est le souverain, et non pas eux, qui accorde les licences d'enseigner ou d'exercer tel ou tel métier³. « Le roi ou prince, dit la vingtième conclusion, peut légitimement ou conformément à la loi de Dieu, se servir des biens temporels de l'Église ou du clergé... pour l'utilité publique ou commune, ou la défense de la république », après avoir pourvu raisonnablement à l'entretien du clergé et des pauvres⁴. « Seul le principal gouverneur ou souverain a le droit de disposer de tous les biens temporels qui ont été légués pour des fins charitables, des aumônes et œuvres de piété... et d'en prescrire l'emploi selon... l'intention du testateur⁵. » Mais voici qui est plus lourd de conséquences : « Il n'appartient qu'au gouverneur ou souverain de juger les hérétiques et de leur appliquer la contrainte⁶... Il appartient aux princes et gouverneurs... d'assembler en usant de contrainte tout concile général ou particulier⁷... » Seuls les princes (Marsile mettait ici le concile général sur le même pied qu'eux) peuvent ordonner des jeûnes, et interdire certains aliments. Le prince ou son délégué peut forcer les évêques et ministres du culte qui reçoivent un traitement suffisant « à célébrer le service divin, et à administrer les sacrements de l'Église⁸ ».

*
* *

On le voit, le *Defensor Pacis* corrigé par Wylliam Marshall accorde au souverain des pouvoirs extrêmement étendus. Or ce sont précisément les mêmes prérogatives que Henri VIII revendique à partir

1. *The defence of peace*, concl. 16.

2. *Ibid.*, concl. 17.

3. *Ibid.*, concl. 18-19.

4. « That the kyng or prynce may lawefully & agreably to the lawe of god, vse the temporalles of the church or clergie, outhur in the hole, or in parte of them, for the publyke or commune vtylyte, or defence of the commune weale, after that the necessitye of the preestes, and other mynysters of the gospell... and of the impotent pore folke, is suffycientlye prouyded for... ».

5. *Ibid.*, concl. 21 : « That it belongeth onely to the cheyfe gouernor or soueraygne, to dyspose all temporalles, which are ordayned for charytable causes, and to almosse dedes and the workes of pytye... to ordre the sayd thynge, accordynge to the... intencion and mynde of the testator... ».

6. *Ibid.*, concl. 23 : « That it appertayneth onely to the auctoryte of the gouernour or soueraygne, to iudge by coactyue iudgment, heretykes... ».

7. *Ibid.*, concl. 25 : « That it appertayneth and belongeth onely to the prynces and gouernours, in the communytes of chrysten people, to gather by coactyue power a general councell, or elles a partyculer counceyll... ».

8. *Ibid.*, concl. 29 : « ...to celebrare deuyne seruyce and to mynyster the sacramentes of the church. »

de ce moment, et que Gardiner devait réclamer pour lui pendant toute la durée du règne. Certes, nous n'oserions prétendre que la suprématie royale sur l'Eglise soit sortie tout entière, en décembre 1533, de l'ouvrage de Marsile de Padoue. Mais on ne saurait nier l'influence de cet ouvrage sur le document officiel dont nous avons parlé plus haut, et qui parut dans les derniers jours de l'année, à savoir les *Articles composés par le très honorable conseil du roi, du commun accord de tous ses membres et avec la permission de sa Grâce, non seulement pour servir d'exhortation à ses fidèles sujets, mais pour leur faire connaître la vérité*. Vérité nouvelle, à vrai dire, mais vérité toujours. Il est piquant que l'on insiste encore sur ce point, car le titre même de l'opuscule est un mensonge. Il n'a pas été rédigé par le conseil du roi, mais par un de ses serviteurs, Cromwell peut-être; et le plus qu'on puisse supposer, c'est que les grands du royaume l'ont signé sans oser le changer en rien. On conserve en effet dans les archives du Public Record Office un premier texte manuscrit du morceau, moins long que la version imprimée, mais identique dans les parties communes, à une exception près : c'est que les *Articles*, sous leur première forme, sont une proclamation adressée directement par le roi à son peuple, ainsi qu'en témoignent les derniers mots : « C'est pourquoi, fidèle peuple chrétien, vous devez mépriser... aussi bien lui (le pape) que ses actions... » etc., qui sont devenus dans la seconde rédaction : « C'est pourquoi nous tous, qui sommes le fidèle peuple chrétien... nous devons... », etc.¹

1. *Articles devisid*, etc. (voir bibliographie) réimprimés dans Pocock, *Records*, pp. 523-31. Première rédaction au Public Record Office, MS. *State Papers* 1, vol. 83, fol. 86 a-b 87a. Ce MS. est classé dans les *Letters and Papers* au vol. VII, N° 462. La comparaison entre ce premier texte et les *Articles* publiés s'établit comme suit :

Première rédaction manuscrite.	Texte publié.
Néant.	Préambule.
Néant.	Premier article.
Troisième article.	Deuxième article, amplifié et légèrement modifié.
Néant.	Troisième article.
Premier article.	Quatrième article, presque entièrement remanié.
Second article.	Cinquième article, amplifié.
Quatrième article.	Sixième article, amplifié.
Néant.	Septième article.
Néant.	Huitième article.
Cinquième article.	Neuvième article, amplifié.

Les seules différences importantes entre le texte manuscrit et les parties correspondantes du texte imprimé sont au deuxième et quatrième articles de celui-ci; dans l'ensemble, la seconde rédaction est plus nettement anti-papale que la première.

Un autre MS. de la première rédaction des *Articles* est catalogué dans les

A vrai dire, il ne semble pas que le rédacteur des *Articles* ait emprunté à l'ouvrage de Marsile aucun passage de quelque étendue. Mais il en côtoie sans cesse la pensée, tout en l'adaptant à l'Angleterre; il en reproduit les affirmations doctrinales, les allusions, et jusqu'au vocabulaire. Il s'en faut toutefois que l'esprit en reste entièrement le même. L'impérialisme de Marsile avait son centre à Rome; il s'adaptait mal, pour cette raison, au cas de Henri VIII. Il est donc remplacé dans les *Articles* par un loyalisme absolu envers le roi et un patriotisme hostile à l'étranger, qui cherchent à s'exprimer sur un ton de bonhomie, de rondeur populaire. « Montrons-nous, dit le septième article, fidèles et obéissants sujets, ne prêtant estime à aucune créature vivante, ne dépendant d'aucune, si ce n'est de notre prince et roi, selon un vieux proverbe dont on avait coutume de faire grand cas ici en Angleterre, aux vieux temps passés, et que redisaient souvent les hommes au cœur droit, à savoir: un seul Dieu et un seul roi: on voulait dire par là qu'il fallait mépriser, s'ils leur étaient contraires, les faits et gestes de toute autre personne... ». Et nous rencontrons, au cinquième article, un de ces passages de style scripturaire, comme nous en trouverons bientôt à l'appui de la théorie qui accorde aux rois un pouvoir divin: « Notre-Seigneur Jésus-Christ dit: « Obéissez aux princes par dessus tout, et puis à leurs représentants, ne donnant pouvoir à aucun autre dans les territoires soumis à leur autorité ¹. »

Examinons de près la proclamation du conseil. Le préambule est rédigé dans le style le plus édifiant. Puis les *Articles* affirment, à la suite de Marsile, que « nulle créature vivante... n'a reçu de Dieu le pouvoir de dispenser de l'observation de la loi divine ou naturelle ². »

Letters and Papers, vol. VI, N° 1487/4. (British Museum, *Harleian MS.* 604, fol. 249).

Citations ci-dessus: MS., fol. 87a: « Wherefore, true christen people,... ye ought to dispise, bothe hym and his factes... ». Texte imprimé, p. 530: « Wherefore all we... ought to despise both him and his facts... ».

1. Pocock, *Records*, vol. II, p. 528: « Wherefore in this let us all shew ourselves like true and obedient subjects, not esteeming or hanging upon any living creature, save only our prince and king, according to an old proverb here in England, of old time past, much wont to be set by, and oft times by true men rehearsed, which is, One God and one king, minding thereby that all other folks' doings should be despised, which in any point may be contrary to them... ». P. 527: « Our lord Jesu Christe... saith — Obey ye princes above all, and then their deputies not giving power to any other within their rules and dominions. » Cette dernière phrase ne correspond mot pour mot à aucun passage de l'Écriture; mais elle rappelle I Petri II, 13-14: « Subjecti igitur estote omni humane creature propter Deum: sive regi, quasi precellenti; sive ducibus, tanquam ab eo missis ad vindictam malefactorum, laudem vero bonorum. »

2. Pocock, *Records*, vol. II, p. 525: « First the mere truth is, that no living creature... hath power given him by God to dispense with God's laws or law of nature. »

D'où il ressort que le premier mariage du roi était illégitime, ce qui d'ailleurs a été confirmé par le clergé du royaume et par Cranmer dans son jugement. Puis le rédacteur de l'opuscule nie que l'on puisse juger un procès dans une région autre que celle où il est né. Nous voyons ici apparaître celui que Marsile appelle « *Romanus episcopus, vocatus papa* », et qui est ici « l'évêque de Rome, que d'aucuns nomment le pape¹ ». Il usurpe des prérogatives qui appartiennent à Dieu et désoberait aux conciles généraux. « La succession du royaume ne doit plus dépendre de lui, ni de la volonté et du bon plaisir de quelque étranger que ce soit... qui pourrait la régler d'après ses passions et ses appétits. » C'est pourquoi le Parlement a désigné par une loi l'héritier du trône; et les sujets du roi doivent « vivre et mourir pour défendre cette loi ». Le pape a refusé d'entendre l'« excusateur » de Henri VIII, qui était allé à Rome expliquer pourquoi celui-ci ne pouvait comparaître en personne, et faire retarder le jugement de sa cause; il a ainsi créé « un précédent au préjudice de tous les princes et potentats » (Marsile aussi se plaignait que les prétentions papales lésaient tous les princes et toutes les républiques de l'Empire)².

Les articles suivants proclament avec force la théorie conciliaire, telle que nous la trouvons dans le *Defensor Pacis* : ils affirment la suprématie religieuse des conciles généraux, auxquels les princes ont le droit d'en appeler des décisions de l'évêque de Rome; l'effet suspensif de cet appel quant aux censures ecclésiastiques prononcées par le Saint-Siège, qui doivent par conséquent être méprisées. D'ailleurs comment une excommunication pourrait-elle être valable contre un prince dont la seule faute est de ne pas vouloir mener « une vie incestueuse et abominable » ? Les évêques ont le devoir d'adresser d'abord aux pécheurs des admonestations amicales, puis de leur exprimer leur désapprobation « sans user d'aucune contrainte » ; l'idée, comme le terme, se retrouvent dans l'ouvrage de Marsile³. Aussi Cranmer

Cf. *Defensor Pacis*, dans Goldast, *op. cit.*, p. 310, concl. V : « In diuinis nouae legis praeceptis, aut prohibitis, neminem mortalem dispensare posse... ».

1. Cf. Goldast, *op. cit.*, p. 195, l. 4 du texte, d'une part, et Pocock, *Records*, vol. II, p. 525, second article, d'autre part : « The bishop of Rome by some men called Pope. »

2. Pocock, *Records*, p. 525 : « It were not mete that the inheritance of this realm should depend upon the bishop of Rome, or any other stranger's will and pleasure, which ...might and would order it after his worldly affections and appetites. » P. 526 : « with which issue both you and we must both live and die... That example shall remain for a precedent in prejudice of all princes and potestates. » Cf. *Defensor Pacis*, dans Goldast, *op. cit.*, p. 282, par. 2 : « His autem grauius praeiudicium & importabile nocumentum assequitur cunctos principes, communitates, & singulos Romano subiectos imperio. »

3. Cf. *ibid.*, p. 310, concl. XIV : « Principatum seu iurisdictionem coactiuam... nullum episcopum vel sacerdotem... vllam habere. »

a-t-il fait son devoir d'évêque en exhortant le roi à sortir de l'état de péché où il vivait, puis en prononçant la nullité de son premier mariage.

Et Dieu a montré « qu'il en avait du plaisir; nous pensons, dit le rédacteur des *Articles*, que cela apparaît évidemment par beaucoup de choses. Tout d'abord, que progéniture soit venue si tôt après cette légitime cérémonie [du mariage du roi avec Anne Boleyn; la princesse Élisabeth naquit en effet le 7 septembre 1533, un peu plus de six mois après]; secondement, qu'il fasse si beau temps, et qu'il y ait si grande abondance de blé et de bétail; troisièmement, que paix et amitié aient été dernièrement demandées à notre souverain par divers princes et potentats; quatrièmement, que l'air soit resté si pur depuis si longtemps, sans aucune maladie pestilentielle ou contagieuse. » Henri VIII ne craignait pas, on le voit, de mettre la providence à son service¹.

Nous en venons enfin à ce que les *Articles* apportent de plus neuf, c'est-à-dire à la négation de la juridiction universelle du pape. « D'après l'Écriture, l'évêque de Rome, tout comme les autres évêques, n'exerce sa juridiction qu'à l'intérieur de sa province; cependant le peuple, en la tolérant, les princes en la supportant dans leur aveuglement, l'ont jusqu'à présent maintenue ailleurs aussi, se faisant à eux-mêmes par là trop grand tort, et plus qu'il n'était nécessaire. » Opposer non pas seulement le roi d'Angleterre, mais tous les princes au pape, c'est là le début d'une généralisation, que Marsile avait déjà faite à l'intérieur de l'Empire, qui va conduire tout droit à la théorie de l'obéissance absolue, et qui obligera à lui chercher des précédents. Aussi bien ne peut-on s'empêcher de noter, dans ce qui suit, combien l'attitude prise par Henri VIII ressemble à celle de Louis de Bavière, qui déclare Jean XXII hérétique, et dont l'avocat accable le pape des injures les plus infamantes, et l'accuse de se mettre en opposition avec la vraie doctrine chrétienne² : « Le pape [régnant] n'est qu'un homme, et quelle espèce d'homme! un homme qui n'est ni par sa vie ni par sa science un disciple du Christ, un homme... qui ne peut, d'après le droit canon lui-même, occuper sa place usurpée et en jouir. Car tout d'abord il est bâtard et a obtenu sa dignité par simonie, et maintenant du fait qu'il rejette l'appel de notre souverain seigneur le

1. Pocock, *Records*, vol. II, p. 528 : « Thirdly because our prince will not... live an incestuous life and abhominable. » P. 529 : « First, so briefly upon this latter and lawful matrimony, so soon issue had : Secondly, so fair weather with great plenty of corn and cattle : Thirdly, peace and amitie lately sought by divers princes and potentates of our prince : Fourthly, the pureness of air without any pestilential or contagious disease, by so long time during. »

2. Cf. Goldast, *op. cit.*, pp. 283-8, *passim*, par ex. p. 284 : « ...huius episcopi... perniciosam & insanam doctrinam... ». P. 288 : « Quod fidem negavit, & omni foret deterior infideli... ».

roi, et maintient le diabolique décret de son prédécesseur Pie III, il doit être tenu, par l'autorité d'un concile général, comme *vere haereticus*¹... ».

Il existe donc entre le *Defensor Pacis* et les *Articles* une parenté sur laquelle on ne saurait se méprendre. L'opuscule officiel emprunte à l'ouvrage de Marsile des idées qui apparaissent pour la première fois dans la propagande royale, et jusqu'aux termes qui les expriment; il se borne à les adapter pour tirer parti du simple loyalisme d'un bon peuple. Gardons-nous cependant d'affirmer, ni qu'en paraissant à la cour de Henri VIII l'ouvrage de Marsile ait produit une totale révélation, ni qu'il ait été à lui seul, à l'exclusion d'autres ouvrages, la source de la nouvelle politique du roi. L'idée du pouvoir absolu du prince était dans l'air : nous nous bornons à marquer ici le point où elle se cristallise. Que ce point soit le moment même où Henri VIII tire du passé les souvenirs de la querelle entre la papauté et le pouvoir temporel aux environs de l'an 1300, cela ne saurait faire de doute. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans la publication, par les ordres du roi, d'un ouvrage un peu antérieur au *Defensor Pacis*, et intitulé *Disputatio inter clericum et militem super potestate prelati ecclesiae atque principibus terrarum commissa sub forma dialogi*. Cet opuscule est d'origine française et remonte à l'année 1296. Philippe le Bel, manquant d'argent pour faire la guerre à l'Angleterre, avait demandé l'aide financière du clergé de son royaume. Là-dessus, le pape Boniface VIII publia le 24 février 1296 sa décrétale *Clericis Laicos* par laquelle il défendait aux princes séculiers d'exiger que le clergé prît part aux dépenses nationales sans l'autorisation du Saint-Siège. En réponse, le roi interdit le 17 août qu'on fit sortir du royaume l'or et l'argent, et partant le montant des taxes perçues par la cour pontificale. A son tour, le pape répliqua par la bulle *Ineffabilis amor* du 20 septembre 1296. C'est à cette bulle que s'attaque la *Disputatio inter clericum et*

1. *Ibid.*, p. 530 : « By scripture there is none authority ne jurisdiction granted more to the bishop of Rome than to any other *extra provinciam*, yet because that sufferance of people and blindness of princes with their supportacion hitherto hath sustained the same, doing themselves thereby too great injury and more than necessary... [the pope] being but a man and what manner a man, a man neither in life nor learning, Christ's disciple, a man also... unlawful... by their own decrees to occupy and enjoy his usurped place. For first he is both baste and came to his dignity by Symony, and now in denying the provocation and appeal of our sovereign lord the king and supporting the diabolic decree of his predecessor Pius, is determined by a general council *Vere haereticus*... ». Cf. Goldast, *op. cit.*, p. 246 : « Vnde... sequi videtur, quod nec virtute verborum scripturae, successor aliquis ipsorum... in successores reliquorum aliquam... habeat potestatem. » P. 310, concl. XVII : « Omnes episcopos aequalis autoritatis esse immediate per Christum, neque secundum legem diuinam conuinci posse, in spiritualibus aut temporalibus praeesse inuicem vel subesse. » Pie III semble être nommé ici à la place de Jules II.

militem, parue la même année¹. L'ouvrage fut traduit en anglais en 1387 par un compilateur originaire de Cornouaille, John Trevisa², qui semble avoir été l'un des disciples de Wicliffe³. Il existe actuellement dans les bibliothèques anglaises six manuscrits du texte latin original et six de la traduction anglaise. Il y a lieu de croire, d'après la date d'un certain nombre de ceux-ci⁴, que la *Disputatio* fut surtout populaire à la fin du XIV^e et au début du XV^e siècles, c'est-à-dire à l'époque où les doctrines wicliffites étaient le plus répandues. Mais elle était très connue sur le continent à la fin du XV^e siècle : elle figure parmi les premiers livres imprimés et l'on en relève six éditions latines entre 1470 et 1491, en Allemagne, en Autriche et aux Pays-Bas⁵. Peut-être l'une de ces éditions fut-elle rapportée en Angleterre par un émissaire de Henri VIII. En tout cas, la traduction de Trevisa n'était pas complètement oubliée, car Berthelet la fit revoir pour la publier en même temps que le texte latin⁶. Notons que, dans l'édition anglaise de l'imprimeur royal, les papes, ordinairement désignés par leur titre habituel, sont appelés une fois « byssshops of Rome ». Ces mots appartiennent, non à l'écrivain inconnu qui prépara l'édition anglaise de Berthelet, mais à Trevisa lui-même, qui traduit ainsi « pontifices romani »⁷. L'appellation d' « évêque de Rome », appliquée

1. Détails empruntés à Ernest Lavisse, *Histoire de France*, t. III, II, chap. II, pp. 132-3. La *Disputatio* est faussement attribuée à Guillaume d'Ockham par Goldast, qui en publie le texte au tome I, pp. 13-18, de sa *Monarchia S. Romani Imperii*, et par la plupart des manuscrits latins ou anglais, bien que le texte lui-même prouve qu'il s'agit de la querelle entre Boniface VIII et la France. Il est à remarquer toutefois que ni l'une ni l'autre des deux éditions publiées par Berthelet ne fait figurer Ockham sur sa page de titre.

2. *Dialogus inter militem et clericum...*, by John Trevisa, ed. par A.-J. Perry, Early English Text Society, N° 167, Londres, 1925, p. CII.

3. *Ibid.*, pp. CXV-CXXIV (collaboration de Trevisa à la Bible de Wicliffe) et LXI-LXV (son expulsion d'un Collège d'Oxford).

4. *Ibid.*, pp. XV-XXVII et XXXIV-XXXVI, listes des manuscrits.

5. *Ibid.*, p. LIII.

6. Le texte latin est conforme à celui qui est publié dans Goldast. Nous l'avons comparé attentivement avec le texte anglais de Trevisa d'une part, celui de Berthelet d'autre part, et reconnu que : 1° l'édition de Berthelet ne s'écarte du texte de Trevisa que par des différences purement verbales, qui ne modifient pas le sens; 2° toutes les fois que Trevisa s'écarte du latin, soit par omission, soit par addition, elle ne fait que le suivre. Elle donne cependant plus exactement le sens du latin dans quelques passages et notamment lorsque le texte latin, parlant des rois hébreux qui déposaient les pontifes, ajoute : « quod procul a nobis absit ». Trevisa avait omis cette parenthèse, que Berthelet rétablit : « but god forbydde that they shulde so nowe. » (*Disputatio*, ed. Berthelet, sig. E. 6a; A.-J. Perry, *op. cit.*, p. 8). Ceci ne paraît pas tirer à conséquence, et l'on peut dire pour conclure que le correcteur de Berthelet n'a fait que retoucher l'ouvrage pour le rendre intelligible aux Anglais du XVI^e siècle.

7. A.-J. Perry, *op. cit.*, p. 2.

au pape, n'était donc pas une nouveauté en Angleterre; mais il n'en paraît pas moins certain que, sous la forme particulière que lui donnent les *Articles*, c'est au *Defensor Pacis* qu'elle a été empruntée.

Nous n'oserions fixer d'une manière précise la date des deux éditions, latine et anglaise, de la *Disputatio*¹; mais notre but est ici de montrer comment apparurent les thèmes de la propagande henricienne, et comment Gardiner, en les reprenant dans le *De vera obedientia*, ne fit que mettre en forme une leçon bien apprise — leçon qui, d'ailleurs, avait de quoi satisfaire certains côtés de sa nature. A cet égard, la *Disputatio* présente quelque intérêt; car on y rencontre plusieurs des motifs sur lesquels les serviteurs de Henri VIII feront d'interminables variations. A vrai dire, on y trouve bien d'autres choses; l'ouvrage est publié sans corrections, à la différence du *Defensor Pacis*; et toute la seconde partie est consacrée à la question en litige entre Philippe le Bel et Boniface VIII, à savoir si le clergé peut être tenu de contribuer pour sa part à la défense du royaume, malgré l'exemption d'impôts qui lui est ordinairement consentie².

Mais si le Souverain pontife a interdit au clergé de France de verser les subsides exigés par le roi, c'est au nom de sa suprématie temporelle sur tous les souverains; et ainsi se trouve posée une question tout actuelle pour Henri VIII, au moment où le Saint-Siège menaçait de le priver de son royaume, celle des droits respectifs de la papauté et des princes. Dans le *Dialogue* — tel est le titre de l'édition anglaise de la *Disputatio* — le clerc commence par affirmer que le pape est souverain sur toutes choses, en tant que vicaire de Christ³. En réponse, le chevalier admet qu'il a droit à ce titre; mais c'est le Jésus humble de l'Évangile qu'il doit remplacer pour nous, et non le Jésus glorieux d'après la résurrection. Si Pierre a reçu les clefs du royaume du ciel, il ne possède pas celles des royaumes de la terre⁴. Et l'auteur du

1. Nous n'avons pu tirer du texte même des éditions latine et anglaise aucune indication chronologique, toutes les particularités telles que l'emploi de « byshopes » pour « pontifices » se trouvant déjà dans le texte de Trevisa. Mais la mise au jour de la *Disputatio* semble bien procéder du même esprit que la publication du *Defensor Pacis*, répondre aux mêmes préoccupations et se placer à la même époque. Le *Short-title catalogue* de Pollard and Redgrave donne la date de 1531 (?) pour l'édition latine; et il est vrai qu'il y est beaucoup question des privilèges du clergé, alors attaqués par la cour; mais on y trouve encore plus de choses qui annoncent la campagne de propagande en faveur du pouvoir divin des rois. En outre il est peu croyable que Henri VIII ait laissé appeler le pape « évêque de Rome » dans un opuscule officiel, avant qu'il eût perdu tout espoir d'utiliser à ses fins l'autorité papale.

2. A.-J. Perry, *op. cit.*, pp. 24-38.

3. *Ibid.*, pp. 3-5. Pour le titre complet du *Dialogue*, voir bibliographie.

4. *Ibid.*, pp. 6-8.

Dialogue pénètre ici sur un terrain où Gardiner ne tardera pas à le suivre, en faisant la même distinction que lui entre le rôle propre de l'Église et celui du prince. « Tout évêque, dit-il, complétant une citation de l'épître aux Hébreux, est choisi parmi les hommes, et établi pour les hommes dans les choses qui appartiennent à Dieu, non pour gouverner les choses temporelles, mais pour offrir des dons et des sacrifices pour les péchés ¹. » Le clergé n'a qu'une fonction purement spirituelle, au sens moderne du mot, purement cultuelle, pourrait-on dire. Il n'a même pas le droit de gérer librement ses propres biens ou d'assurer sa propre discipline : ces pouvoirs appartiennent au souverain. Celui-ci, en effet, « est tenu de fournir aux hommes qui adorent et servent Dieu ce qui est nécessaire pour leur subsistance » ². Mais puisqu'il les paye « comme des ouvriers et des journaliers » ³, il a le droit de s'assurer qu'ils s'acquittent bien de leur tâche. Puisque le clergé tire ses revenus des fondations pieuses, le prince a le droit de « veiller au salut des âmes » des trépassés, « s'assurant que les volontés de nos pères sont bien exécutées » ⁴, de contraindre l'Église à employer les legs qu'elle a reçus conformément à la volonté des testateurs. Si les clercs, au lieu de faire « des œuvres de merci et de charité », ne se soucient que « de folie, de bombance et des plaisirs de ce monde », le roi a le droit de retenir leur salaire. « Celui qui a reçu l'argent d'un autre, et ne fait pas l'office et le service qu'il doit, perd sa paye et cesse d'y avoir droit ⁵. » En un mot le clergé n'a d'autre rôle que de prier; toute fonction administrative ou juridique, même dans le domaine religieux, revient au roi. C'est déjà, avec les différences dues au changement des lieux et des temps, l'essentiel de la thèse soutenue dans le *De vera obedientia*.

Dès maintenant aussi, nous la trouvons appuyée sur des arguments tirés de la Bible, arguments dont le caractère diffère selon qu'ils sont extraits de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Ce que le *Dialogue* retient du premier, c'est que les rois juifs ont exercé leur suprématie même dans le domaine religieux : « Nous avons appris dans l'Ancien Testament que les rois ordonnaient qui devait être prêtre;

1. A.-J. Perry, *op. cit.*, p. 8 : « Everye bysshope (saythe he) is take of men, and ordeyned for men in thynges that belonge to god, not to gouerne erthely thynges, but to offre gyftes and sacrifices for synne. »

2. *Ibid.*, p. 16 : « they are bounde to fynde them, that worshyp and serue god, all that is necessary for them. »

3. *Ibid.*, p. 17 : « Worke men and hyred men. »

4. *Ibid.*, p. 20 : « ...to mynde the helthe of our soules... to see, that the wylles of our fore fathers be fulfylled. »

5. *Ibid.*, p. 21 : « ye recke not... for dedes of mercye and charite, but in foly and bobance and in lykinge of this worlde... He that holdeth of an other, and dothe not his due office and seruice he shall lose and forgoe his fee. »

mais les prêtres n'ordonnaient pas qui devait être roi. Et les prêtres n'étaient pas l'objet d'un culte de la part des rois; mais les rois et les princes étaient l'objet d'un culte de la part des prêtres et des prophètes, et avaient le droit de les faire venir et de leur donner des ordres à leur gré. Et... les rois corrigeaient les prêtres... et les blâmaient quand ils erraient dans le gouvernement des choses temporelles¹. » Le roi Joas interdit au grand-prêtre Joiada de recevoir de l'argent du peuple, s'il ne l'employait à la construction du temple². Et nous lisons au livre des Paralipomènes : « Ils honorèrent Dieu, et ensuite le roi³. » Quant au Nouveau Testament, le devoir de soumission absolue envers le prince y est enseigné à maintes reprises. Et le *Dialogue* de citer des textes qui seront répétés à satiété par les avocats de Henri VIII : « Tout homme se soumettra au pouvoir suprême⁴... Celui qui résiste au pouvoir suprême, résiste à l'ordonnance de Dieu⁵... Obéissez à vos souverains, et humiliez-vous devant eux⁶... Avertissez-les, dit saint Paul à Tite, qu'ils se soumettent aux princes et aux puissances suprêmes⁷... ». Enfin nous voyons apparaître ici, comme dans le *Defensor Pacis*, un autre élément de la polémique anti-papale que Gardiner reprendra pour son compte et emploiera fort habilement dans sa réponse au bref de Paul III sur la mort de Fisher, nous voulons parler de la satire. — Si le pape, dit le *Dialogue*, peut disposer à son gré des royaumes, il peut aussi « vous prendre et nous prendre tous les biens que vous avez et que nous avons, et les donner à ceux de ses cousins ou de ses neveux qu'il voudra⁸. » Nous le verrons, les écrits des avocats de Henri VIII présentent une ressemblance beaucoup

1. A.-J. Perry, *op. cit.*, pp. 18-9 : « Also we haue lerned in the Old Testament, that kynges ordeyned who shulde be priestes; but priests dyd not ordeyne, who shuld be kynges. And priestes were not worshypped of kynges; but kynges and pryncis were worshypped of priestes and prophetes, and myghte calle them and commaunde them to do what pleased the kynges. And... the kynges dyd correcte the priestes... and blamed them, whan they erred in gouernance of temporalitie. »

2. *Ibid.*, p. 21. Cf. IV. Reg. XII.

3. *Ibid.*, p. 38 : « They honored God, and than the kynge » (I. Parali, XXIX, 20).

4. *Ibid.*, p. 13 : « Everye soule shall be subiecte to the hyghe powers » (Ro., XIII, 1).

5. *Ibid.*, p. 37 : « Who that resisteth the hygh power, resysteth the ordynaunce of god. » (Ro., XIII, 2).

6. *Ibid.* : « Obey ye to your soueraynes, and humble your selfe to them. » (He., XIII, 17).

7. *Ibid.*, p. 13 : « Admonyshe and warne them, that they be subiectes to princis and high powers. » (Tit., III, 1).

8. *Ibid.*, p. 10 : « ...that the pope maye take from you, and from vs, all the goodes ye and we haue, and gyue them all to whiche of his neuwes or cousyns, that he wyll... ».

plus frappante avec toute cette littérature médiévale dirigée contre les abus du pouvoir romain qu'avec les pamphlets des réformateurs, surtout hostiles à l'élément merveilleux des croyances traditionnelles.

*
* *

Au reste, la différence que nous venons de marquer entre les deux aspects que revêt la controverse du moyen âge — tantôt construisant une démonstration méthodique à l'aide de textes scripturaires, tantôt passant à une satire directe, âpre et mordante — se retrouve dans les écrits de propagande des serviteurs de Henri VIII. On peut les classer en deux catégories, selon qu'ils s'adressent aux intellectuels ou à la foule. Les premiers sont en latin, soignés de forme et de fond, ironiques plutôt qu'injurieux à l'endroit du Saint-Siège; les autres au contraire sont en anglais, ne se soucient aucunement de bonne tenue logique, procèdent par affirmations tranchantes ou par accusations brutales. Ils joignent à une apparente bonhomie un machiavélisme assez grossier. Et sans qu'ils professent en rien les doctrines protestantes, la violence même de leurs attaques contre le pape et les prélats peut faire illusion sur ce point. Nous en avons déjà vu plusieurs exemples, notamment dans le *Miroir de la vérité*. Les mêmes pamphlétaires sans doute se mettent maintenant à l'ouvrage pour défendre la suprématie royale sur l'Eglise. Les premiers mois de 1534¹ voient paraître un opuscule intitulé *Petit traité contre les murmures de quelques papistes dans les coins*, qui n'apporte à vrai dire guère d'arguments nouveaux, mais fournit la preuve que les *Articles* et les premiers ouvrages contre le Saint-Siège avaient été mal reçus par l'opinion publique : « Il s'est élevé parmi le peuple, dit l'auteur, quelques discussions, dès qu'eurent paru certains livres récemment publiés au sujet de l'évêque de Rome appelé pape; quelques-uns s'étonnaient que nous laissions et abandonnions si soudainement ces coutumes qui avaient duré tellement longtemps; certains même étaient si aveuglés qu'ils pensaient que cela était contraire à notre foi d'abandonner le pape... », tant et si bien qu'il faut réfuter les opinions erronées de ces « papistes »². L'essentiel de cette réfutation, c'est que la tradition, si respectable

1. L'opuscule mentionne les ouvrages contre la papauté, parus depuis décembre 1533, mais ne fait aucune allusion à la législation anti-papale, promulguée en mars 1534.

2. Pocock, *Records*, vol. II, p. 540 : « Forsomuch that some controversy, at the first sight of certain books of late put forth concerning the bishop of Rome called the Pope, rose among the People, some marvelling that we should to suddenly relinquish and forsake that custom that had so long continued, and some were so blinded that they thought it should be against our faith, to forsake the Pope... ».

qu'elle soit, doit céder le pas à la vérité. « Il ne faut pas considérer ce que nos ancêtres ont fait, mais ce qu'ils auraient dû faire... Si nos ancêtres, par ignorance, ou pour leur gloire ou leur profit, ont introduit dans l'Église du Christ aucune coutume contraire à sa sainte doctrine ou à la vérité, nous avons le devoir de rejeter cette doctrine fondée sur l'erreur, et de suivre la vérité¹. » Paroles dangereuses, au moment où les protestants s'attaquaient aux pratiques traditionnelles du culte et aux dogmes qui les justifiaient; paroles qui autorisaient de leur part tous les espoirs et toutes les illusions. Mais venons-en au pape et à son autorité. L'Écriture montre qu'il doit se laisser corriger par ses frères, et qu'il a rejeté « la douceur, la pauvreté et l'obéissance » du Christ². Nous disons tous : « Notre Père qui êtes aux cieux ». Le pape est donc comme nous enfant de Dieu, il n'est donc que notre frère. Les princes, longtemps ignorants, se laissaient naguère encore duper par « la fausseté, la subtilité et la ruse » qu'employaient les papes et leurs partisans pour les persuader. « Mais maintenant, grâces en soient rendues à Dieu tout-puissant, le père des lumières, de qui vient tout ce qui est bon, le cœur des princes commence à s'illuminer et à connaître la doctrine du Christ... S'ils n'avaient par leurs diligentes études mis à jour la tromperie [du pape], le régime papiste n'aurait jamais été réformé³... » Nous retrouvons ici l'effort, déjà signalé, que fait Henri VIII pour donner à son cas une valeur universelle.

« On dit en outre, continue le *Petit traité*, que son Altesse le roi manifeste son déplaisir parce que le pape ne veut pas se ranger à sa volonté dans sa très importante affaire [de divorce]⁴... » mais cela est faux. Depuis longtemps le roi a rejeté la décision du Saint-Siège, et s'en est remis aux universités et aux plus grands savants de la Chrétienté, « n'ayant nulle intention d'accepter le jugement du pape, à moins que celui-ci ne jugeât conformément à ce qu'exigeait la loi

1. Pocock, *Records*, p. 541 : « ...that is not so much to be regarded what our forefathers have done as what they ought to do... Wherefore if any of our forefathers, of ignorance, or for their own glory or lucre, have brought any custom into Christis church contrary to truth and his holy doctrine we ought of duty (refusing such erroneous custom) to follow the truth... ».

2. *Ibid.*, p. 543 : « ...he excludeth cleane Christe with his mekeness, poverty and obedience. »

3. *Ibid.*, vol. II, p. 544 : « ...the false, subtle and sly persuasions of the Pope and his bolsterers... But now, thanks be to Almighty God from whom cometh all goodness, the father of lights, the princis hartis beginne to be lighted with the knowledge of Christis doctrine... If they... had not by their diligent study sought out this false fraud, the Popish forme should never have been reformed. »

4. *Ibid.*, p. 545 : « And furthermore to say, that the king's highness is displeased because the Pope will not follow his grace's mind in his most weighty cause, is a saying both false and untrue. »

de Dieu...; il n'aurait jamais agi de la sorte s'il n'avait vu que la loi de Dieu était clairement de son côté... S'il en avait été autrement, il eût été bien plus facile pour son Altesse... de corrompre le pape promptement, ce qui est chose facile, car ce n'est qu'un seul homme après tout; plutôt que de dépenser des sommes si importantes, et de perdre tant de temps, pour rechercher la vérité auprès de tant d'universités, qui contiennent tant d'hommes d'opinions diverses... », et ainsi la chose est réglée sans appel possible. Cependant, « pour satisfaire encore plus aux désirs de tous, et afin que nul, qu'il soit savant ou ignorant, ne soit offensé par les actions du roi dans sa très juste cause... son Altesse, tenant compte de l'infirmité de la multitude... en a appelé au concile général » et s'en remet à sa décision. « Il ne doute pas pour cela de la justice de sa cause, qui est manifeste à tous; et ne fait pas pour cela de sa cause, déjà bien et suffisamment tranchée, l'objet d'une discussion ou d'une nouvelle demande de jugement; car telle n'est pas l'intention de sa Grâce ¹. »

Suivent, sur un ton d'une familiarité voulue, des attaques contre le pape, qui n'a ni les clefs de la science, car il est orgueilleux, ni celles de la foi, puisque loin d'évangéliser il fait tout le contraire. Puis, de nouveau, le *Petit traité* s'élève contre les murmures du peuple : « Beaucoup ont dit que le monde était gai avant qu'on ne parlât de toutes ces affaires, c'est-à-dire avant qu'on ne parlât de réformer le clergé, et de faire bon marché du pape et de l'appeler évêque de Rome; il est tout juste aussi sage de dire... que depuis la construction du clocher de Tenterdyn le port de Sandwich n'a cessé d'aller vers la ruine ². »

1. Pocock, *Records*, vol. II, pp. 545-6 : « ...never intending to stand to the Pope's judgment, unless he judged the same that the law of God would him herein to do... which thing... his grace would never have done except he had seen the law of God clerely on his side... If his grace's matter had not been, as afore is said, it had been far more easy for his highness..., to have shortly corrupted him, being but one man... than with so great and importable charges, and with so long tract of time, to have sought for the truth in so many universities, in which are so many men of divers opinions and wits... And yet for further contentation of all men, so that none, either learned or unlearned, should be with his grace's most just cause and doing herein offended... his highness attempting himself to the infirmity of the multitude... hath appealed unto the General Council... nothing hereby doubting the justness of his cause, so manifest to all the world; nor hereby bringing his said just cause already well and sufficiently determined into controversy and new suit; the which to do is not his grace's purpose. »

2. *Ibid.*, p. 548 : « It has been spoken of many and divers that it was a merry world before men spake of any such matters, that is to wit, to have any reformation among them of the clergy, and before that men began to set light the Pope and to call him the bishop of Rome : that is as wise a saying and opinion as this is of them that say..., since Tenterdyn steeple was builded Sandwiche haven hath ever more decayed. » L'anecdote à laquelle il est fait allusion ici est

C'est le contraire qui est vrai : l'Angleterre était heureuse avant la naissance du pouvoir papal et ecclésiastique. La charité, la libéralité, la paix, l'unité, l'abondance régnaient partout. Mais lorsque les gens d'Eglise furent devenus puissants et riches, il s'ensuivit partout malheur, misère et pénurie. Suit ici un tableau détaillé de toutes les exactions du Saint-Siège. D'ailleurs le pape et les papistes ne se bornent pas à piller la Chrétienté, ils y sont cause de toutes les guerres, de toutes les querelles. Pour entretenir leur pompe, « ils poussent les princes à la guerre ». Soutenez donc les efforts de votre roi. Aidez-le à faire renaître la prospérité et la paix dans votre pays, « jadis le plus florissant de la Chrétienté » : vous y êtes tenus par la loi de Dieu. Saint Paul, saint Pierre vous l'ordonnent. L'Écriture « nous commande d'aimer notre prince, de lui obéir, de l'honorer, non seulement extérieurement par nos gestes mais aussi intérieurement dans nos cœurs, sans nulle dissimulation ni feinte, parce qu'il est le ministre de Dieu, parce qu'il représente Dieu sur la terre et tient sa place¹ ».

Nous avons étudié cet opuscule avant le rang qu'il devrait occuper dans l'ordre des temps, afin de grouper au prochain chapitre les trois traités humanistes. Il est postérieur en date au *De vera differentia* de Foxe, que nous allons examiner, et qui se place, lui, dès le début de l'offensive anti-papale. Or les ressemblances entre les deux ouvrages sont grandes. Il semble que le premier imprimé ait servi de modèle au second. D'autre part Foxe avait subi l'influence de Marsile de Padoue, et celle-ci pénètre de la sorte jusqu'au *Petit traité*. C'est ainsi que nous y avons relevé des passages sur la lutte entre la tradition et la vérité, sur la pauvreté évangélique, sur le long aveuglement des princes, sur les erreurs du pape dans le domaine de la foi. Nous indiquerons plus loin les parallèles de tout ceci dans le *Defensor Pacis*; d'ailleurs les rapprochements se feront d'eux-mêmes.

Bien des traits du *Petit traité* vaudraient la peine qu'on s'y arrêtât : le fait, par exemple, que le divorce royal reste la question essentielle, autour de laquelle tout le reste tourne; ou bien l'orgueil sans bornes du roi, orgueil qui se mesure à son refus obstiné d'accepter un autre juge que lui-même, et à la manière dont il se fait aduler. Mais il y a,

contée par Thomas More dans son *Dyalogue* contre Tyndale, publié en juin 1529 (*The works of Sir Thomas More*, London, 1557, p. 276); et l'on en vient à se demander s'il n'y a pas ici plagiat, et si l'auteur du *Petit traité* n'a pas eu l'intention machiavélique de battre More avec ses propres armes.

1. Pocock, *Records*, vol. II, pp. 550-51 : « ...by their ungodly instigations of princes to wars... we be commanded by the holy Scripture to love, to obey, and honour our prince not only outwardly in our bodies but also inwardly in our hearts, without any dissimulation or feigning, and that because he is the minister of God — and doth represent and occupy the place of God here in earth... ».

pour nous, plus important encore : c'est que cet opuscule offre, par avance, les mêmes caractères généraux que l'opuscule *Si sedes illa* de Gardiner : la naïve rouerie, par exemple, qui présente au public des affirmations contraires à des faits patents, et une explication aussi pénible et embrouillée de la conduite du roi; le mépris qu'éprouvent évidemment l'auteur et ceux qui l'inspirent pour l'intelligence du peuple; et surtout, l'inspiration à la fois nationaliste et démagogique. Le *Petit traité* excite l'envie des gens du peuple contre la pompe des prélats, leur haine contre tout ce qui n'est pas anglais. Il suffira, dit-il, de réduire l'Église à l'humilité évangélique pour faire renaître le bonheur, la prospérité, la paix qu'elle a fait disparaître, l'âge d'or en un mot, dont l'auteur trace un tableau ravissant. Gardiner n'ira pas tout à fait aussi loin; mais sa réponse au bref de Paul III s'adressera bien, elle aussi, aux passions et à la sottise du lecteur.

CHAPITRE VII

L'EXPRESSION INTELLECTUELLE DU SCHISME : LES THÉORICIENS HUMANISTES

La grossièreté même des artifices mis en œuvre dans des pamphlets comme le précédent leur ôtait toute efficacité auprès du public instruit. Il fallait fournir à celui-ci une justification de la suprématie royale vraiment satisfaisante pour l'esprit. Le roi comptait bien pour cela sur les savants ecclésiastiques, juristes et théologiens, qui naguère encore bataillaient pour lui dans l'affaire du divorce : il pensait, avec raison, que leur passé les engageait. Et en effet, nous retrouvons ici côte à côte, la plume à la main pour défendre les prétentions royales, trois compagnons des combats de la première heure, Foxe, Sampson, et Gardiner. Chacun d'eux est l'auteur d'un traité sur la nouvelle organisation ecclésiastique, et leurs trois ouvrages forment une sorte de triptyque, bien qu'à vrai dire ils s'échelonnent dans le temps selon l'empressement plus ou moins grand de leurs auteurs à répondre aux désirs du roi ; et bien que les deux premiers méritent d'être considérés surtout comme une préparation pour le troisième, le *De vera obedientia* de Gardiner.

Le plus ancien en date est certainement celui d'Edward Foxe, évêque de Hereford, qui a pour titre *Opus eximium de vera differentia regiae potestatis et ecclesiasticae*, et que nous appellerons plus brièvement le *De vera differentia*. Imprimé par Berthelet, il porte le millésime de 1534. Mais il y a lieu de le faire remonter un peu plus haut. Dans cette lettre du 3 janvier 1534 dont nous avons déjà parlé, Chapuys signale à l'Empereur l'apparition d'un traité « intitulé *De l'auctorité royale et sacerdotale* où se conclust que les evesques, hors mis la prérogative de preceder et estre honoré en l'esglize, que au surplus yl doit estre esgal avec les autres prestrez, et que les roys et princes doibvent estre souverains sur leurs ecclesiasticques selon l'ancienne loy ¹. » Il ne faut pas donner un sens presbytérien à la première partie

1. MSS. de la Staatsarchiv de Vienne, *England Berichte* fasz. 5, Chapuys an Karl V, 1534, Januar 3, London. Cf. *Letters and Papers*, vol. VII, N° 14, p. 7.

de cette phrase : il s'agit seulement de la juridiction épiscopale sur le clergé, qui se trouve amputée au profit du roi. C'est donc bien du *De vera differentia* qu'il est question. Le terme de « pontifex romanus » qu'emploie Foxe au lieu d'« episcopus romanus »¹ n'a rien qui puisse faire supposer une date de composition plus ancienne; à la même époque, « pontifex » est traduit par « bishop » dans le *Dialogue*²; et d'ailleurs l'emploi d'un terme classique était sans doute une affectation de lettré.

Le *De vera differentia* est la source commune à laquelle ont puisé divers écrivains au service du roi. Ce n'est pas une œuvre de pensée, mais un répertoire de tous les arguments scripturaires, patristiques et historiques, que l'auteur a pu retrouver dans la controverse du moyen âge, ou découvrir lui-même, contre la suprématie temporelle des papes et en faveur de l'autorité des rois sur l'Église. Un tel répertoire n'est d'ailleurs pas unique en son genre. Il en existe un autre, plus court il est vrai, dans les papiers d'état³. Ce *Document* en seize articles examine successivement la question de l'autorité civile dans le Nouveau Testament et celle du pouvoir des rois dans l'Ancien Testament. « Les rois bons et mauvais, y lisons-nous, étaient obéis par tous les états du royaume [d'Israël], comme par exemple David, qu'il fit le bien ou le mal; Nathan lui reprocha sa faute, mais il l'honora comme roi⁴. » De là on passe à saint Pierre et à sa situation parmi les apôtres : la véritable primauté appartenait à saint Paul, ou bien à saint Jean; admettons que Pierre l'ait eue : elle n'avait en tous cas, aucun sens temporel⁵. Henri VIII amassait, on le voit, des munitions intellectuelles en vue de la guerre des esprits; mais c'est Foxe qu'il chargea principalement de l'en approvisionner.

Le préambule du *De vera differentia* n'est pas sans présenter de réelles qualités de style; il fait honneur au talent littéraire de son auteur, qui s'y révèle excellent latiniste. Avant de commencer sa démonstration, Foxe, s'adressant au « bienveillant et pieux lecteur », proteste de sa sincérité et de ses bonnes intentions avec une insistance qui ne

1. Par exemple à la p. 27 du t. III de Goldast, *Monarchia*, qui reproduit le texte du *De Vera differentia*.

2. A.-J. Perry, *op. cit.*, p. 2.

3. Pocock, *Records*, vol. II, n° CCXXXV, pp. 100-103, *A document of the year 1531 on the subject of the Pope's Supremacy*. Nous ne savons pourquoi Pocock a attribué à cette pièce la date de 1531, qui est certainement fausse. Le *Document* conclut au rejet de la juridiction du pape, qu'il appelle « bishop of Rome ». On n'en était pas là en 1531. La date véritable est sans doute fin 1533.

4. *Ibid.*, p. 101 : « We see the kings good or bad were obeyed of all states, as David in his well doing and evil; though Nathan told him his fault, yet the honoured him as king. »

5. *Ibid.*, pp. 101-102.

laisse pas d'inquiéter un peu, et qui en tous cas témoigne de l'opposition qu'il avait à vaincre. Les thèmes ordinaires de la propagande henricienne reparaissent : « La vérité n'a jamais été vaincue, elle ne le sera jamais... Ne passons pas tant de temps à interroger la tradition de nos pères, lorsqu'il s'agit des affaires de Dieu et de la sainte Église... Telle est la dignité, telles sont les prérogatives de la vérité, qu'elle ne cède à aucune considération de lieu, de temps, d'autorité ni de puissance; mais elle est toujours placée sur une cime élevée, dont l'approche est certes difficile à tous, mais rendue bien souvent plus pénible encore par les voiles de mensonge tendus par la malice des hommes; et pourtant ceux qui s'efforcent de l'atteindre de bonne foi sont sans reproche au jugement de Dieu, et méritent même louange de l'aveu des hommes. » Notre tâche est donc bonne et mérite d'être encouragée. « Ce n'est pas la témérité qui nous a engagés à nous occuper de ces choses, ce n'est pas le trouble de nos passions qui nous a amenés par hasard à écrire ce traité; mais c'est la religion qui nous y a poussés, la piété qui nous y a exhortés, le souci de la vérité qui nous y a contraints malgré nous... » Il s'agissait en effet d'apporter un peu de lumière dans ce « labyrinthe inextricable » où nous ont fait entrer les discussions sur la « potestas ecclesiastica ¹ ».

Et Foxe d'employer ici, pour justifier la politique royale, le procédé classique dont la *Pétition des Communes* nous avait déjà fourni un exemple. On avait alors imaginé l'existence de deux partis représentés comme sensiblement égaux, l'un favorable et l'autre hostile aux privilèges ecclésiastiques, pour permettre au roi de faire figure de médiateur, et de se donner des airs de modération en les départageant; ce qui, de toute manière, lui permettait une avance appréciable dans le sens qu'il désirait. Cette fois-ci, Foxe nous fait un tableau en partie imaginaire des différentes opinions professées par ses contemporains sur la fonction propre de l'Église. « Les uns, nous dit-il, s'attachant au sens véritable de l'Écriture... définissent la « potestas ecclesiastica » en la limitant au seul ministère de la parole, et affirment que le souve-

1. *De vera differentia*, dans Goldast, *Monarchia*, t. III, p. 22 : « Et haec ipsa veritas semper inuicta mansit... Non est paterna... traditio tanto tempore ponderanda, vbi Dei, Sacraeque Ecclesiae negotium agitur... ». P. 23 : « Cvm ea sit dignitas & praerogatiua veritatis, vt neque loco, neque tempori, neque authoritati aut potestati vlli cedat, sed gradu semper eminentiori subsistens, aditum omnibus praebeat difficilem quidem illum, interdum & hominum malitia saepissime praetextibus impeditum; sed tamen Dei iudicio inculpatum, atque adeo hominum confessione laudabilem, si quis istuc bona fide contendere conetur... Nec temere in ista incubuimus, neque affectibus perturbati, casu dilapsi sumus in hunc tractatum; sed religio commouit, pietas hortata est, studium etiam veritatis detrectantem impulit, atque coegit. Videbamus enim, in quam laborioso & inextricabili Labyrintho conclusit nonnullis ecclesiastica potestas... ».

rain pontife et les évêques nous ont été donnés comme apôtres, pour exécuter la parole de Dieu dans le domaine de leur charge; pour enseigner et prêcher ce qui nous a été transmis par les Écritures, sans rien ajouter ni rien ôter... D'autres reculent à ce point les limites de la « potestas ecclesiastica », qu'ils n'en placent les frontières qu'au ciel et aux enfers. Ils lui permettent toutes choses, sacrées ou profanes, divines ou humaines; ils ne font pas du pontife romain le ministre de la parole de Dieu et le vicaire de son humilité, mais ils lui accordent un droit de souveraineté, à tel point que rien ne lui est défendu, que ce qui lui déplaît : il peut juger tous les hommes, mais ne doit être jugé par aucun; il peut régner sur les Empereurs et les rois, en un mot il est supérieur à tous et même au concile. D'autres encore veulent que tous les Chrétiens soient égaux, et étendent à tous ce qui a été dit aux seuls apôtres, en faussant ainsi ridiculement le sens, confondant tous les ordres parmi les hommes... Et de même que les précédents ont tout accordé sans mesure aux pontifes, de même ceux-ci ont le tort non moins grand de leur tout ôter ¹. » Ces hommes « vont jusqu'à porter la main sur les choses les plus saintes, et ne respectent même pas les oracles divins ². »

Certes, à la date à laquelle nous sommes, les protestants comme Tynedale s'en prennent déjà à toute la hiérarchie ecclésiastique, en niant qu'elle soit établie par Dieu ³; et dans cette mesure, la dernière partie du tableau de Foxe correspond à la réalité. Mais il y avait une disproportion considérable entre les deux groupes représentés comme professant des opinions diamétralement opposées : les partisans de la suprématie pontificale d'une part, les ennemis de tout sacerdotalisme

1. Goldast, *op. cit.*, t. III, pp. 23-24 : « Quidam germano... scripturae sensui inhaerentes..., potestatem ecclesiasticam tantum, ministerium verbi esse definiunt ac circumscribunt, & Pontificem atque Episcopos Apostolos datos affirmant qui verbum Dei pro mandati finibus observarent; docerent autem & praedicarent quod scripturis traditum est, nec adiicerent vel detraherent... Alii sic proferunt atque extendunt potestatis ecclesiasticae limites, vt in coelo & inferis terminos ponant. Sacra prophanaque omnia, diuina & humana illius potestati permittunt : Pontificem vero Romanum non ministrum verbi, & seruum vicarium Dei constituunt; sed ius illi Domini tribuunt, vt nihil non liceat, nisi quod non lubet : omnes illum iudicare posse, illum vero à nemine iudicari debere; in Imperatores, in reges dominari, breuiter omnibus atque adeo Concilio superiorem esse. Alii omnes Christianos pares faciunt, & quod Apostolis dictum est, ridicule ad omnes detorquent Christianos, omnes Christianorum ordines confundentes... Et quemadmodum illi omnia sine modo tribuere pontificibus, sic isti pari vitio omnia adimere videntur. »

2. *Ibid.*, p. 24 : « Alii rursum in Sacratissima quaeque manus iniecerunt, ne a diuinis quidem oraculis temperantes. »

3. *Parker Society publications*, vol. 43, *Doctrinal Treatises of William Tyndale*, pp. 254-9 (*The obedience of a Christian man, Of order*).

de l'autre. Ils sont mis ici sur le même pied, afin que la suprématie royale puisse apparaître comme une position moyenne, également éloignée des extrêmes et des excès. Il est d'ailleurs possible qu'en employant cet artifice assez grossier, Foxe ait aussi obéi à une tendance constante du tempérament anglais, celle même qui fit louer plus tard, par les apologistes anglicans, la « modération » de leur Église. La « via media » qu'il préconise diffère, il est vrai, de celle des XVII^e et XIX^e siècles, qui devait se placer sur le terrain du dogme et du culte. Elle se borne à délimiter le rôle propre de l'Église, à peu près comme l'avaient fait le *Defensor Pacis* et le *Dialogue* : sa fonction est d'enseigner, d'exhorter, sans plus : tout le reste revient au souverain.

La suite de l'opuscule ne répond pas aux espoirs qu'avaient fait naître la clarté et la pureté de style du préambule. Il procède comme un traité scolastique : c'est une simple « catena », presque sans commentaire, de textes et d'autorités. La marche du raisonnement est tout à fait la même que dans le *Defensor Pacis* ; et la ressemblance entre les deux ouvrages paraît d'autant plus frappante que Foxe cite constamment les mêmes Pères que Marsile, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Bernard. Parfois même l'avocat de Henri VIII suit celui de Louis de Bavière dans le choix des textes ou des exemples. « Le pape Boniface IV, dit Marsile, avait obtenu de l'empereur Phocas que l'Église du bienheureux apôtre saint Pierre fût mise à la tête de toutes les Églises, et non celle de Constantinople, qui s'arrogeait le premier rang ¹. » Le pape Boniface, répète Foxe, obtint de l'empereur Phocas « qu'il établît et confirmât par ses lois le primat de l'Église romaine ² ». Gardiner à son tour copiera Foxe ³. Nous avons ici un exemple typique de la chaîne qui va de Marsile à Foxe, de Foxe à Gardiner. Ce n'est certes pas le seul, mais il est plus frappant que la simple répétition de textes scripturaires, employés à satiété par les controversistes dans leurs écrits sur la suprématie romaine.

* * *

Le *De vera differentia* se subdivise en quatre parties. La première nie l'origine divine de la *potestas ecclesiastica*, et, tout d'abord, définit celle-ci. Ce que revendique l'Église sous ce nom, c'est « le droit d'établir des lois et des règles, qui enchaînent tous les Chrétiens quels

1. Goldast, *op. cit.*, t. II, p. 266 : « Bonifacius quartus... obtinuit ab Augusto Phoca imperatore, ut Ecclesia beati Petri Apostoli caput esset omnium ecclesiarum, quia Constantinopolitana primam omnium se scribebat. »

2. *Ibid.*, t. II, p. 29 : « ut Romanae ecclesiae primatum... suis edictis et legibus statueret et confirmaret ».

3. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, 1535, f. 29a. Cf. infra, p. 305.

qu'ils soient, même les rois et les princes, et puissent les contraindre à plaider leur cause (pour peu que l'on prétende qu'ils ont commis un péché) devant le pontife romain...; d'ôter aux princes le gouvernement de leurs royaumes, de les remplacer par qui lui plaît; de délier les sujets de leur serment d'obéissance, d'excommunier, d'interdire, de jeter les uns aux Enfers, d'élever les autres, s'il lui plaît, aux cieux; en un mot de faire tout et plus que tout ¹ ». Excellent résumé, qui sert de trait d'union entre le passé, tout rempli des querelles de la papauté et de l'Empire, et l'avenir encore lointain où le roi Jacques I^{er} bataillera avec Bellarmin sur le serment d'allégeance. Ce que Foxe entend par « potestas ecclesiastica », ce n'est donc pas la juridiction ecclésiastique dans son ensemble, mais cette suprématie temporelle du Saint-Siège, que lui-même appelle après Marsile la « plenitudo potestatis ² ». Le pape cherche à l'appuyer sur des textes de l'Écriture, dont le principal est le fameux : « Tu es Petrus... ». Le Pierre ici nommé représente-t-il outre sa propre personne, toute la suite de ses successeurs? Nullement, car ce nom désigne ici, non l'apôtre lui-même, mais l'Église tout entière. Les portes de l'enfer ont souvent prévalu contre les papes, dont certains ont été idolâtres, hérétiques, simoniaques, ou le tout ensemble. Quant à « haec petra », elle représente la foi de Pierre, ou bien le Christ. Au reste, Pierre n'a pas joué, en fait, le rôle d'un chef parmi les apôtres. « Aucun de ceux-ci, disait déjà le *Defensor Pacis*, n'a eu sur les autres une prééminence... accordée par le Christ. » Les paroles « Recevez le Saint-Esprit » s'adressaient à tous également ³. Foxe reprend le même argument, et ajoute d'autres textes analogues. Comme son devancier, il prouve, par les Actes des Apôtres, que Paul se disait l'égal de Pierre ⁴. Au reste, le siège épiscopal de Pierre pourrait aussi bien être Antioche ou Alexandrie; laissons-le à Rome : cela ne prouve pas que les prérogatives du prince des apôtres soient descendues à ses successeurs ⁵.

La seconde partie recherche quelle puissance ont en fait possédée

1. Goldast, *op. cit.*, t. III, p. 24 : « Sciendum est, sub potestatis ecclesiasticae hodie contineri ius condendi leges et statuta, quae ligent quoscunque Christianos auctoritate cogendi omnes, atque adeo Reges & Principes, ut dicant causam quamcunque (modo peccatum praetendatur) apud Pontificem Romanum, atque apud illum litigare, Principes de regni administratione submouere, alios (quos videtur) surrogare, subditos obedientiae iuramento absolvere, excommunicare, interdicere, hos in orcum deicere, alios quos videtur in coelum transmittere; breuiter, plus quam omnia facere. »

2. *Ibid.*, t. II, p. 26; *Defensor Pacis*, cap. XXIII-IV.

3. *Ibid.*, t. III, p. 241 : « Apostolorum neminem ad alios habuisse praeeminentiam... sibi datam à Christo. »; p. 242, commentaire sur Joh. XX, 22, « Accipite Spiritum Sanctum ».

4. *Ibid.*, t. II, pp. 25 et 28.

5. *Ibid.*, p. 26.

les papes jusqu'à ce qu'ils aient réussi à aveugler les peuples, c'est-à-dire pendant les premiers siècles de l'histoire chrétienne. Foxe pénètre ici sur un terrain moins battu. Il rappelle que le souverain pontife était absent du concile de Nicée, que les patriarches grecs avaient alors le pas sur lui; que l'archevêque de Lyon refusa de se conformer à ses prescriptions sur la célébration de la fête de Pâques; qu'aucun évêque n'était supérieur aux autres lors du concile de Carthage. Et puisqu'il s'agit des conciles, interrogeons-les sur l'affaire du divorce. L'occasion est trop belle pour qu'on la laisse passer. Or ils affirment que toute cause doit être jugée dans le diocèse où elle a pris naissance. Le *De vera differentia* s'exprime ici comme les *Articles* sans qu'on puisse savoir lequel a commencé. Jean, évêque de Constantinople, et non de Rome, nous dit encore Foxe, se donnait le titre d'évêque universel. Byzance avait d'ailleurs sous Justinien les prérogatives que revendique aujourd'hui le siège romain; Avignon les a eues plus tard¹.

Mais l'évêque de Hereford ne s'est pas écarté pour longtemps de son principal modèle. Le voici qui reproduit sans sourciller la thèse des fraticelles sur la pauvreté évangélique, thèse qui fut celle d'Ockham et celle de Marsile : un ministre du Christ, affirment-ils, ne doit pas être plus riche que son maître. « Les papes et le collège des prêtres, lisons-nous dans le *Defensor Pacis*, vivaient au début à l'imitation de la vie du Christ et des apôtres, c'est-à-dire dans une méritoire et très grande pauvreté². » « Puisque le pape est un clerc, dit Foxe, il a renoncé à tout ce qu'il possède. » Comme Marsile, l'avocat de Henri VIII invoque ici le témoignage de saint Bernard; il ajoute que les princes auraient parfaitement raison de ramener les clercs à la sainteté, en s'emparant de leurs biens³. La même idée avait été exprimée tout au long dans le *Dialogue*⁴. Comment donc les papes ont-ils réussi à devenir riches et puissants? Les premiers d'entre eux ont édicté des canons d'une réelle piété, que les fidèles acceptaient de leur propre gré. L'habitude étant prise, le droit canon s'est peu à peu constitué, malgré la résistance de l'Église de Gaule sur le jeûne de Noël, et celle de l'Église d'Angleterre contre les provisions apostoliques; et l'on a fini par lui accorder partout force de loi. Au reste, les papes ont eu l'habileté de laisser aux princes une certaine juridiction dans le domaine

1. Goldast, *op. cit.*, t. II, pp. 28-30. Cf. *supra*, p. 259.

2. *Ibid.*, t. III, p. 275 : « in cuius tempus vixerat ecclesia siue sacerdotale collegium instar vitae Christi & apostolorum, quam meritoriam & summam diximus paupertatem. »

3. *Ibid.*, t. II, p. 33 : « Si clericus est... omnibus, quae possedit, renunciavit »; et p. 31-32. Cf. t. III, pp. 221-22 (*Defensor Pacis*).

4. Cf. *supra*, p. 264.

temporel. Tant et si bien que la papauté est arrivée à ses fins avec Boniface VIII. Celui-ci a pu dire, selon Marsile, que « toute créature humaine faisait partie de ses sujets ¹ ». Foxe, pour sa part, l'invite « à remonter des Enfers et à rendre raison du titre de seigneur du monde entier qu'il s'est donné ² ».

C'est à partir d'ici que les thèses soutenues par Marsile et par Foxe divergent; le premier place le pape au-dessous de l'Empereur, mais le laisse, pour des raisons purement humaines d'ailleurs, à la tête de l'Église; le second proclame la suprématie immédiate du roi. Et pourtant, il semble qu'il ait été tenté de s'écarter moins encore de son modèle : « Les textes que j'ai cités, dit-il, confirment la « potestas ecclesiastica », tout en niant qu'elle contienne la souveraineté »; elle comporte des fonctions d'enseignement, d'exhortation, mais non une juridiction ³. Le pape conserverait donc un primat en ce qui concerne le ministère de la parole? Gardiner, tout en louvoyant, ne sera pas loin d'en dire autant, lorsqu'il comparera le prince à un chef de famille, et le pape à son chapelain. Il y a là, pour les serviteurs de Henri VIII, et peut-être pour Henri VIII lui-même, une espèce d'issue dérobée, qui devait leur permettre d'échapper à leurs scrupules de conscience. Ils se berçaient sans doute de l'idée que le transfert au roi de la suprématie ecclésiastique n'entraînait pas pour eux un rejet total de la primauté romaine, en tant qu'elle représentait l'unité de l'Église enseignante. Le schisme ne serait pas tout à fait un schisme, et la soumission à la volonté royale s'en trouverait facilitée.

Dans sa troisième partie, Foxe énumère brièvement quelques exemples de papes anciens qui ont refusé les honneurs suprêmes, et de prélats anglais qui ont résisté aux prétentions pontificales. Or ces prélats sont précisément ceux qu'avait nommés le *Miroir de la vérité* : Laurentius, Dunstan, Grosseteste ⁴. Foxe aurait-il mis la main à cet ouvrage? Peut-être. Il est clair, en tous cas, que l'orchestre de la propagande royale exécutait avec ensemble les ordres de son chef. Enfin le *De vera differentia* en vient au point essentiel, l'autorité ecclésiastique « de tous les princes, en général, et des rois d'Angleterre en particulier ⁵ ». Ici encore, par conséquent, la démonstration a une valeur

1. Goldast, *op. cit.*, t. III, p. 257 : « Subesse Romani [sic] pontifici omnem humanam creaturam. »

2. *Ibid.*, t. II, p. 33 : « Redeat itaque nunc ab inferis Bonifacius ille VIII... ac reddat rationem, cur se dominum universi orbis appellarit. »

3. *Ibid.*, p. 30 : « Confirmant quidem praedicta, potestatem ecclesiasticam, sed dominium negant. » Le terme de « potestas ecclesiastica » est employé dans le *De vera differentia* uniquement par rapport à la papauté.

4. *Ibid.*, p. 34.

5. *Ibid.* : « de omnibus ubique regibus, & deinde peculiariter de regibus Angliae. »

universelle. Gardiner ne fera que suivre sur ce point. Bien plus, Foxe va chercher Platon, Aristote, Apollonius, pour leur faire prouver que l'ordre monarchique existe dans la nature, parmi les astres, les abeilles, les troupeaux¹. Mais il abandonne aussitôt l'antiquité profane pour accabler le lecteur sous une avalanche de textes de l'Ancien Testament, où la puissance des rois est glorifiée. Rien ne servirait de les répéter ici ; nous les rappellerons au passage, lorsque Gardiner copiera son prédécesseur². Le Nouveau Testament est pillé à son tour. Nous connaissons les passages cités : ils figurent déjà dans le *Dialogue* et dans Marsile³. Tel est le cas des paroles de saint Pierre : « Soyez soumis à toute créature à cause de Dieu : soit au roi, parce qu'il est le premier ; soit à ses ministres, parce qu'ils sont envoyés par lui pour le châtiment des méchants, mais pour la louange des bons. »

Mais Foxe ne se borne pas à proclamer bien haut la puissance des rois ; il affirme que cette puissance s'étend au domaine ecclésiastique. Les rois d'Israël ont été les supérieurs des grands prêtres. Justinien a fait des lois « sur la foi, sur les hérétiques, sur les églises, sur les évêques et les clercs, sur les moines et sur le mariage⁴ ». Bref, le prince est chargé d'assurer dans l'Église le règne de la vertu. L'Écriture le veut : « Quelque mal qu'il se commette, il faut que la puissance royale soit là, pour juger, pour contraindre, pour punir, pour surveiller, en vue de l'édification de tous⁵ ». C'est déjà, presque complète, la théorie du pouvoir divin des princes, du sacerdoce royal, telle que la proclamera Gardiner. Reste à l'appuyer par des exemples empruntés à l'histoire d'Angleterre. Mais ici l'embarras de Foxe est visible. Il est forcé de remonter jusqu'aux rois anglo-saxons ou danois, Etheldred, Edgar, Edmund, Canute, Alfred, qui assurément ont étendu fort loin leur compétence ecclésiastique⁶. Rien de semblable dans la période qui a suivi la conquête. Foxe cite quelques cas où l'autorité pontificale a été négligée ou supportée avec peine : la fondation de l'abbaye de la Bataille à Hastings par Guillaume le Conquérant, une protestation du Parlement contre les prétentions du Saint-Siège à

1. Goldast, *op. cit.*, t. II, p. 34.

2. *Ibid.*, pp. 35 sqq.

3. *Ibid.* Les textes cités sont : Matth., XVII, 23-24 ; XXII, 17-21 ; Rom., XIII, 1-2 ; I Pet., II, 13-14. Cf., *supra*, p. 265.

4. Goldast, *op. cit.*, t. II, p. 39 : « Iustinianus... nihil pene praetermisit legibus cauere, quod ad diuinorum pietatem pertineret. Itaque de fide & haeticis, de sacrosanctis Ecclesiis, de Episcopis & Clericis, de monachis & nuptiis... specialiter statuit. »

5. *Ibid.*, p. 38 : « Quacunque ratione malum agatur, adesse vult regiam potestatem quae iudicet, quae coherceat, quae poenam infligat, quae praesit semper in aedificationem. »

6. *Ibid.*, pp. 39-40.

la suzeraineté sur l'Écosse. Il essaye de montrer que la suprématie papale a toujours été, ici ou là, battue en brèche. Mais les documents même qu'il cite affirment la soumission de l'Angleterre au Saint-Siège. Assez maladroitement, il s'efforce de la faire tourner au profit de sa thèse : « Ces gens, dont nous avons évoqué la mémoire, ne touchèrent que partiellement, qu'avec retenue [à l'autorité de Rome]; cependant, ils la supportaient tous avec peine en quelque point; ils gémissaient sous le fardeau que leur imposait le siège romain, et tenant compte des possibilités du temps, se laissant guider par l'opportunité, ils s'efforçaient de lui résister; mais comme la vérité était recouverte par les ténèbres de l'ignorance, et étouffée par les erreurs humaines, quelques-uns (pour dire le vrai) succombèrent, c'est-à-dire qu'ils renoncèrent à la tâche louable qu'ils avaient entreprise, et rendirent les armes à la puissance pontificale. Ils ne furent pas amenés par la force de la vérité, mais ils furent contraints par la force d'un pouvoir humain, à se remettre sous le joug d'une si dure autorité. La vérité céda donc au malheur des temps. Cachée bien des années, elle reparait enfin aujourd'hui... Voici la lumière de la vérité qui dissipe les ténèbres¹. » Nous avons abrégé cette tirade contournée. Foxe, qui était à la tête d'un diocèse, savait à quoi s'en tenir sur l'état d'esprit de ses ouailles; ses réticences, toutes pareilles à celles des autres écrivains au service du roi, en disent long sur les sentiments des Anglais de son temps.

Le *De vera differentia* fut réimprimé sous Henri VIII² et traduit en anglais sous Edouard VI³. Mais il n'eut pas la fortune du *De vera obedientia*, et cela se comprend. Malgré les qualités littéraires de l'auteur, la valeur du plaidoyer est faible. Nous avons dû mettre quelque ordre dans la suite des arguments : le décousu en est pire qu'il n'apparaît dans notre résumé. Aucun lien logique ne relie les textes cités; parfois même ils se contredisent. Foxe ne fait que suivre gauchement les traces de Marsile. Il exécute de son mieux la consigne reçue, qui est de rendre parallèles deux situations pourtant bien dissemblables : celle de Louis de Bavière résistant à l'intervention papale dans les affaires de l'Empire,

1. Goldast, *op. cit.*, t. II, p. 45 : « Itaque isti, quos supra commemorauimus, cum quaedam tamen et parce attigerint, omnes tamen se aliqua in parte grauatos sentientes, prout ratio temporis ferebat, & opportunitas videbatur, oneri a sede Romana imposito indoluerunt, & resistere conati, in illis ignorantiae tenebris delitescere, atque oppressa hominum erroribus veritate, aliqui (vt verum dicatur) succubuerunt, hoc est, a bonis inceptis destiterunt, & potentiae Pontifici manus dederunt, non veritatis virtute adducti, sed humanae potentiae vi adacti, vt iugum resumerent tam durae potestatis. Cessit itaque veritas temporis, & aliquandiu latens iam tandem emergit... immò lumen veritatis tenebras expellit. »

2. Par Berthelet en 1538. Voir Bibliographie.

3. Traduction par « Henry lord Stafforde », imprimée par W. Copland. Date conjecturale 1548. Voir bibliographie.

et celle de Henri VIII décidé à faire plier l'Église à son caprice. Marsile avait voulu placer l'Empereur au-dessus du pape, afin de remédier aux abus de la curie romaine; en écrivant le *Defensor Pacis*, il avait un sincère souci du bien de la Chrétienté. Aucune préoccupation analogue ne vient animer l'éloquence des avocats de Henri VIII. Leur pensée dominante, c'est que « Ira principis mors est. » Il s'y joint, sans doute, un certain loyalisme monarchique. Pour complaire au roi, ils s'acquittent d'une tâche malaisée, sans que l'on sente en eux aucune conviction profonde. Il faut, pour bien persuader, être persuadé soi-même; et c'est pourquoi, dans le *De vera differentia*, Foxe mène si gauchement sa pensée.

* * *

Le second traité anti-papal d'inspiration humaniste est celui de Richard Sampson, doyen de la chapelle royale. Nous le désignerons sous le nom d'*Oratio*, mot principal d'un long titre, qui est à lui seul tout un résumé¹. L'ouvrage lui-même ne fournit aucune indication précise sur sa date; nous savons seulement qu'il fut, lui aussi, imprimé « in aedibus Tho. Bertheleti² ». Mais diverses considérations permettent de le situer antérieurement au *De vera obedientia*, dans la première partie de l'année 1534. Tout d'abord Gardiner, écrivant en septembre 1535, s'excuse de son long retard à faire connaître son opinion sur la suprématie royale; Sampson ne fait rien de semblable, et écrit au contraire comme si le rejet de l'autorité du Saint-Siège était chose encore toute récente³. D'autre part, il affirme, sans y appuyer, que le roi peut châtier « un prêtre, ou un moine, ou un évêque », aussi bien qu'un laïc⁴. Il ne semble pas qu'il eût pu s'en tenir là après les exécutions du printemps de 1535. Enfin certains passages ressemblent presque mot pour mot aux *Articles*, et semblent destinés à en fournir un commentaire. Tout ceci, ainsi qu'une impression générale dont il est difficile de rendre compte par le menu, nous donne à penser que Sampson, tout comme Foxe, se plia sans résister aux exigences

1. Voir bibliographie.

2. La mention « in aedibus Thomae Bertheleti » sur la page de titre est commune à la plupart des ouvrages imprimés par Berthelet entre décembre 1533 et septembre 1535. On n'en saurait donc tirer aucune déduction.

3. Strype, *Ecclesiastical memorials*, vol. I, 2^e partie (qui reproduit pp. 162-75 l'*Oratio* de Sampson), p. 174 : « Ab hoc verbo cum degeneraverit Romanus Episcopus, quid justius quam illum, et ambitiosos ejus canones omnes rejicere, respicere prorsus? »

4. *Ibid.*, p. 165 : « Non est ergo quod mireris, si delinquentem, aut Sacerdotem, aut Monachum, aut Episcopum, supplicio affectum videris, magis quam Laicum. »

du roi dès que celui-ci eut arrêté son plan de campagne contre la papauté. Nous savons au reste qu'avant la fin de l'année 1534, Henri VIII avait envoyé l'*Oratio* à Reginald Pole, alors en Italie, afin de le gagner à sa cause.

Cet opuscule est, sans conteste, l'œuvre d'un humaniste; mais la forme un peu décousue, le laconisme des phrases, ne donnent pas l'impression d'un travail achevé; on dirait plutôt le brouillon d'un sermon, ou bien des notes prises par un auditeur et données ensuite à l'impression. On y retrouve les thèmes connus de la propagande henricienne, mais il s'en ajoute d'autres, qui rétrécissent encore le champ où Gardiner aurait pu essayer d'être original. C'est ainsi que, montrant la voie à l'évêque de Winchester, Sampson donne à sa démonstration le caractère d'une exhortation religieuse : nous devons aimer Dieu comme il nous a aimés dans la Création et dans l'incarnation, et pour manifester notre amour, notre « dilectio », nous devons observer les commandements, entre autres celui qui nous enjoint d'obéir à nos supérieurs, c'est-à-dire, avant tout, au roi¹. Et nous voyons apparaître à nouveau ici, d'une manière plus nette, la théorie de l'obéissance absolue, inconditionnelle : « Quoi que ce soit qu'ordonne le prince, il est nécessaire qu'on le fasse, parce que Dieu l'a prescrit, à condition qu'il n'ordonne rien contre Dieu. On ne doit lui résister ni par la parole, ni par l'action, car il tient sa puissance de Dieu². » Si l'on s'y refuse, on mérite la damnation et, sur terre, le courroux royal et le châtement qui y fait suite. Tout homme, qu'il soit clerc ou laïc, doit obéissance au souverain. Comment donc peut-on être assez sot pour lui refuser le titre de « chef suprême » puisque Dieu lui a donné la puissance suprême? (Le témoignage de Sampson sur la résistance opposée aux prétentions royales vient renforcer ici celui de Foxe). A qui donc les Écritures ont-elles accordé semblable pouvoir? Les rois sont « les ministres de Dieu, ses envoyés, ses vicaires³ ». D'ailleurs la raison naturelle confirme ici la foi : « Qui ne sait que tout le royaume est un seul corps politique, et que les individus qui le composent sont les membres de ce corps? Où donc est le chef de ce corps? Peut-il être autre que le roi? »

L'évêque de Rome n'est même pas mentionné dans les Écritures. Que pourrait-il donc en extraire pour justifier son autorité hors de

1. Strype, *op. cit.*, p. 164. Sampson cite ici I Pet., II, 13.

2. *Ibid.* : « Quicquid ergo mandat Princeps, id facias oportet, quia sic praecipit Deus, modo nihil mandet contra Deum. Neque illi aut verbo, aut facto resistendum est, quia potestatem habet a Deo. »

3. *Ibid.*, p. 166 : « Neque est rex qui vindicat, sed Deus, cujus minister est, et a quo hanc accipit potestatem. » P. 167 : « non obedire Regi, ministro Dei, vicario Dei? »

sa province? Saint Pierre lui-même serait scandalisé de la conduite de ses successeurs. « Le Christ mon maître, dirait-il, m'a enseigné l'humilité, le renoncement à moi-même et au siècle, le mépris du faste, la paix, etc. » Mais celui qui me remplace n'est pas humble. Il aime le siècle, il éclipse les princes par sa pompe, « au lieu de la paix, il sème la guerre partout, et cela uniquement pour vivre et agir à son plaisir ¹... Mais, ajoute Sampson, je n'en dis pas plus sur les mœurs si corrompues et abominables des Romains; ce ne serait pas une moindre affaire d'épuiser l'eau de l'océan, que de... décrire ces mœurs comme elles le méritent ². » Je prie toutefois pour que l'évêque de Rome vienne à résipiscence, pour que les Chrétiens se réjouissent tous de la conversion de ce pécheur. Et pour commencer, qu'il apprenne à ne pas outrepasser les limites de ses attributions. Là-dessus Sampson se met à son tour à démontrer que saint Pierre n'a jamais été considéré par les apôtres comme leur chef; que saint Paul ou d'autres l'égalaient; que la pierre du « Tu es Petrus » est la foi, ou bien le Christ lui-même; que celui-ci mettait tous les apôtres sur le même pied; et que les évangélistes auraient certainement parlé d'une primauté, si elle avait existé ³.

D'où provient donc alors la puissance de l'évêque de Rome? « De l'excessive tolérance des princes et des peuples, et de la hideuse et orgueilleuse ambition de cet évêque ⁴. » Les premiers pontifes romains ne revendiquaient aucune autorité particulière. Saint Cyprien, évêque de Carthage, écrivant au pape Cornélius en 250 après Jésus-Christ environ l'appelle « son frère ». Saint Jérôme, parlant en 380 du pape Damase, se borne à louer la foi du siège apostolique et à recommander qu'on l'imite. Il dit bien : « celui qui mange l'agneau hors de cette demeure, se met en dehors de la religion », mais il faut entendre « hors de cette demeure » comme signifiant « hors de cette foi ». Erasme, pour qui cette « demeure » est l'Église romaine, « n'a pas parlé en cet endroit aussi sainement qu'ailleurs ⁵ ». Le concile de Nicée n'accorde

1. Strype, *op. cit.*, p. 167 : « Docuit me Magister meus Christus humilitatem, abnegationem mei ipsius, hujus seculi, totiusque fastus ejus contemptum, pacem, &c... Pro pace bellum ubique serit, non aliam ob causam, quam ut vivat ipse, agatque omnia pro libidine. » Rapprocher ce passage du *Petit traité*, Pocock, *Records*, vol. II, pp. 549-550, qui s'exprime à peu près dans les mêmes termes, et ci-dessus, p. 269.

2. Strype, *op. cit.*, p. 167 : « Sed de Romanis corruptissimis moribus et abominabilibus... interim taceo. Non enim minori negotio oceani omnem prope aquam exhaurirem, quam illos mores... pro dignitate tractarem. »

3. *Ibid.*, pp. 168-171.

4. *Ibid.*, p. 171 : « A principum scilicet atque populorum nimia tolerantia, et illius loci [Romae] episcoporum faeda ambitione et superbia. » Rapprocher ce passage du neuvième *Article*, Pocock, *Records*, II, p. 530 et ci-dessus, p. 260.

5. *Ibid.*, p. 172 : « Extra hanc domum qui agnum comederit, prophanus

à l'évêque de Rome qu'une primauté d'honneur. L'Église grecque ne lui a jamais reconnu plus. Et le fait qu'il ait été placé par le concile de Nicée dans une position privilégiée fut mis en doute, vers l'an 420 de notre ère, par le concile d'Afrique, qui le fit vérifier par des légats envoyés en Grèce. Enfin il est faux que l'Angleterre ait envers le Saint-Siège des obligations particulières. Lorsque le pape Eleuthère fit évangéliser la Grande-Bretagne, ce fut à la demande du roi Lucius : « S'il n'avait envoyé des hommes pour l'aider dans sa sainte entreprise, et accomplir l'objet de sa requête, il eût été plus digne du nom de démon que de celui d'évêque. » Quant au pape saint Grégoire, lorsqu'il envoya saint Augustin en Angleterre, ce fut pour prêcher « les saines règles d'une vie religieuse », et non pour porter « des citations, des comminatoires, les foudres de l'excommunication... ». Et le peuple anglais obéissait à ses instructions, non parce que c'était l'évêque de Rome qui ordonnait en tant qu'homme, mais parce que ces commandements viennent de Dieu ². Ce dévouement de l'Angleterre au Saint-Siège n'embarrasse pas Sampson moins que Foxe; il en essaye une explication qui cadre avec sa théorie. « Tant que les évêques de Rome ont suivi le Christ, il n'y a eu aucune nation parmi les Chrétiens qui ait été aussi soumise, aussi obéissante envers eux... que la nation anglaise, au point de tomber dans une grande superstition. Et c'est fort longtemps... que la république anglaise a supporté de la part de ce Siège romain des mauvais traitements et des injustices intolérables. Mais comme on n'y pouvait mettre ni frein ni fin, notre très sage roi, agissant selon son devoir et non autrement, quoique bien tard, prit les mesures nécessaires dans l'intérêt de la république ³. » Ces décisions, il faut les respecter, car le roi commande selon la parole de Dieu, alors que le pape ne peut faire valoir que des droits tout humains. Et le traité s'achève comme il a commencé, en exhortation pieuse : la suprématie royale a rétabli le souverain dans son droit.

est... Extra hanc fidem haud dubie sentit... quantumvis in illo potissimum loco non tam sincere loqui videtur Erasmus, quam in aliis plerisque locis. »

2. Strype, *op. cit.*, pp. 172-3 : « Nisi Eleutherius rogatus a rege viros misisset, qui sanctum conatum suum auxissent, ejusque petitioni satisfecissent, haud Episcopi nomine, sed daemonis dignior fuisset... Aliud non docentes quam sanas et religiosas vitae regulas... citationibus, comminatoriis, excommunicationum [fulminibus] populum vexare noluit... His monitionibus parebat populus... non quia jubeat homo Romanus Episcopus, sed qui mandat Deus. »

3. *Ibid.*, p. 174 : « Quamdiu Christum sequuti sunt Romani Episcopi, nulla fuit omnium Christianorum natio, tam illi [sic] subjecta, tam obediens... quam Anglicana; in magnam usque superstitionem. Neque non diu... intolerabiles ab hac sede Romana molestias injuriasque sustinuit Anglica respublica. Postquam vero neque modus neque finis reperiri posset, prudentissimus Rex, non aliter quam debuit, quamvis tardè, suae reip. consuluit. »

« A la loi [qui la fonde] vous tous qui êtes anglais devez obéir; en sorte qu'aimant le roi, chef suprême de cette république, vous vous aimiez les uns les autres, puisque vous êtes les membres attachés à ce chef, ainsi que le Christ vous a aimés ¹. »

Il semblerait presque ici que le roi soit mis sur le même pied que le Christ, comme motif de charité entre les hommes. La flatterie est un peu grosse : il est permis de penser qu'ici Sampson se force. On ne peut guère, d'ailleurs, croire à la franchise de cette diatribe anti-papale, beaucoup plus violente que le *De vera obedientia*, presque aussi démagogique par le ton que le *Petit traité*. L'auteur y fait plier les faits historiques dans le sens voulu avec une telle désinvolture, qu'il ne peut guère se prendre lui-même au sérieux : l'on sourirait presque, si cette soumission des intellectuels au caprice royal n'était si lamentablement tragique. Au reste, l'*Oratio* nous apporte quelques renseignements précieux : il semble qu'on y puisse voir, comme chez Foxe et Gardiner, les débuts de cette érudition patristique, qui devait fleurir en Angleterre au XVII^e siècle. Sampson, comme les deux autres avocats de Henri VIII, peu suspects, dans leurs traités, de partialité envers Rome, nous apporte confirmation de l'attachement du peuple anglais envers le Saint-Siège. Il faut noter enfin que la page de titre cherche à rendre la démonstration de Foxe valable pour tous les pays : l'*Oratio*, y lisons-nous, « enseigne... à tous, et surtout aux Anglais, à obéir à la dignité royale ² ». C'est là un premier pas, déjà signalé ailleurs, vers la théorie abstraite du césaro-papisme, proposée par Gardiner à tous les princes de la Chrétienté.

* * *

Nous sommes maintenant bien placés pour juger les deux opuscules de Gardiner, le *De vera obedientia* surtout qui, seul publié, devait seul se fixer dans la mémoire des hommes; pour faire la part de ce qui, dans ces pamphlets, n'est que leçon apprise par cœur et répétée sous la menace du fouet, et ce qui est réellement nouveau et personnel, ce qui modifie l'aspect de la question posée. Mais, tout d'abord, une remarque s'impose : la date du *Si sedes illa* et du *De vera obedientia* est de beaucoup postérieure à celle des divers ouvrages dont nous

1. Strype, *op. cit.*, p. 175, et Edwardus Brown, *Fasciculus*, vol. II, p. 826 : « Huic sancioni obedire debetur quisquis Anglus est, ut cum primis, regem, hujus reip. supremum Caput, diligatis, ut vos omnes qui hujus capitis membra estis, diligatis invicem magis ac magis, sicut ego (inquit Christus) dilexi vos. »

2. Strype, *op. cit.*, p. 162, et page de titre de l'édition Berthelet : « Richardi Sampsonis... oratio : qua docet... omnes, potissimum Anglos, regiae dignitati cum primis ut obediant... ».

venons de parler, et qui remontent tous au début de 1534. Gardiner laisse dix-huit mois s'écouler avant de se décider à suivre leur exemple. Cette période est celle qu'il passe en disgrâce dans son diocèse : période de résistance passive, qui prend fin le jour où il faut choisir entre le supplice et la soumission. Nous comprendrons sans peine sa répugnance à se joindre au chœur des adulateurs de Henri VIII. Défenseur des privilèges du clergé, il ne pouvait de gaieté de cœur attaquer cette « potestas ecclesiastica » dont le pape était la clef de voûte; très attaché à la « vieille religion », il voyait le danger d'une propagande qui faisait fi de la tradition et ouvrait la porte au libre examen des Écritures. Combattu entre ses convictions religieuses d'une part, son respect de la royauté et sa crainte de la mort de l'autre, il est à ce moment dans un état d'âme assez trouble, mélange de frayeur et de honte, que ses deux opuscules reflètent très exactement. Le premier exprime sa totale soumission. C'est un document confidentiel, composé en réponse au bref de Paul III à François I^{er}, que celui-ci avait communiqué à Henri VIII. Gardiner pouvait espérer qu'il ne sortirait pas des chancelleries, et de fait, bien qu'il en existe une traduction anglaise, il resta complètement inconnu des contemporains. Sous le couvert du secret diplomatique, l'évêque de Winchester pouvait employer contre le pape les procédés les plus bas et les plus sophistiqués de l'éloquence judiciaire, avec le seul souci de frapper dur pour complaire au roi, et sans chercher à justifier sa subite volte-face¹. Le *De vera obedientia* au contraire était destiné, sinon au grand public, du moins au public instruit qui comprenait le latin; Gardiner y affrontait le jugement de tous ses amis du parti conservateur; il devait s'efforcer d'y mettre sa conduite présente d'accord avec sa conduite passée, non seulement pour garder la bonne opinion de ses contemporains, mais aussi sans doute pour rassurer sa propre conscience. C'est pourquoi le *De vera obedientia* nous présente un système achevé, l'essai le plus hardi qui ait été tenté pour fournir une explication intellectuellement cohérente de la politique de Henri VIII.

Le *Si sedes illa* n'a rien de la discrète prudence que l'on associe d'ordinaire avec le mot de diplomatie. C'est un factum extrêmement violent, qui s'inspire et des habitudes oratoires de Gardiner avocat,

1. Il faut admirer la mansuétude de Henri VIII, qui n'obligea pas Gardiner à se compromettre à fond, en faisant connaître au monde à quelle besogne il s'était abaissé. Il lui permit de publier seulement ce plaidoyer *pro domo* assez habile qu'est le *De vera obedientia*. Les réformateurs continentaux d'abord, qui voulaient s'attacher un personnage tel que Gardiner; les réformateurs anglais plus tard, afin de le combattre, publièrent diverses éditions du *De vera obedientia*. Quelle aubaine n'eût pas été pour eux le *Si sedes illa*, s'ils l'avaient connu! Quelle terrible machine de guerre contre le chancelier de Marie Tudor!

et du modèle fourni par Marsile, et des pamphlets antérieurement publiés contre le Saint-Siège. Il ne suit aucun ordre logique, et se borne à reprendre et à contredire une par une les affirmations du bref. Une idée maîtresse court toutefois d'un bout à l'autre du pamphlet : c'est que Fisher, en refusant le serment de suprématie, s'est rendu coupable de haute trahison envers son roi, et qu'il a ainsi mérité tous les supplices. L'exorde est d'un ton rhétorique : la première phrase occupe une page et demie; les suivantes ne sont guère moins longues ¹. Henri VIII, dit Gardiner, ne craint pas les accusations d'un Siège qui n'a rien de saint, d'un Paul qui est plutôt un Saul, et qui donne simplement libre cours à son dépit ². Le pape insinue que l'intercession de François I^{er} a hâté la mort de Fisher. Mais le roi très-chrétien, « qui savait pouvoir tout obtenir de son ami » le roi d'Angleterre, ne lui a en réalité rien demandé; il était trop convaincu que « la trahison et le refus d'obéissance » nuisent au salut des républiques. Voyez donc, s'écrie Gardiner, l'inconséquence du Siège romain : « Il a coutume, dans ses victoires, de célébrer en triomphe des désastres affreux et des morts très cruelles, lorsqu'ont péri des enfants au sein, des adolescents, des femmes, des hommes incapables de nuire, tous innocents; mais il déplore aujourd'hui la mort infligée selon le droit à un traître. Ce Saint-Siège s'afflige de la mort des méchants, et se réjouit de la mort des bons; et cela sans doute à cause de sa sainte sainteté, qui ne veut pas la mort du pécheur... Cette sainteté qui a ébranlé l'univers entier par tant de guerres, ne peut supporter la mort d'un seul homme, condamné selon la loi. » Le Saint-Siège a vu avec joie « massacrer, exiler, emprisonner... nombre d'évêques et de cardinaux. » N'est-il pas responsable du cruel siège de Florence en 1530 ³? « C'est pour

1. MSS. du Public Record Office, *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 153a-213a (*Letters and Papers*, vol. VIII, N° 1118). On trouvera des détails bibliographiques complets sur ce MS. dans Pierre Janelle, *Obedience in Church and State*, pp. XXII-XXIII, et le texte latin et anglais dans le même ouvrage (pp. 22-65), auquel nous renvoyons d'ailleurs pour tout le commentaire de détail de l'opuscule de Gardiner. Les références des citations sont données ici d'après la foliation du MS, qui se trouve également reproduite dans l'édition ci-dessus mentionnée.

2. *Ibid.*, fol. 155a-b.

3. *Ibid.*, fol. 156b-159a : « ...cum Amico a quo nihil se non impetrare potuisse sciebat... Proditionem omnem et inobedienciam... Illa Sedes que summo cum gaudio de clade teterrima et morte crudelissima triumphum in suis victorijs agere solet in quibus infantes pueri femine viri innoxij illi quidem vere innocentes ceciderunt hec nunc sedes deplorat mortem iure inflictam proditori/de malorum morte luget sancta sedes de bonorum gaudet/sancta sanctitate fortasse affecta /que mortem nolit peccatoris/...Nempe sanctitas que orbem vniuersum tot bellis concussit/vnius.../ mortem legibus debitam ferre non potest. » Tout le passage rappelle de très près le *Defensor Pacis*, et notamment les lignes suivantes (Goldast, *op. cit.*, t. III, p. 287) : « Neque rursum ignorat [Pontifex romanus],

Dieu, dit Paul III, pour la religion catholique, pour la justice, pour la vérité, que ce très saint homme [Fisher] a sacrifié sa vie. Comme si c'était agir pour Dieu que de résister à un prince qui est le vicaire de Dieu, agir pour la religion catholique que de refuser l'obéissance exigée par cette religion, agir pour la justice que de violer des lois faites légitimement, agir pour la vérité que de lutter contre la vérité ¹. »

Rome s'afflige de ce que Fisher ait été décapité. Mais « à part la crainte de mourir naturelle à l'homme, une telle mort ne comportait que le moins possible de souffrance sensible ² ». On aurait pu l'empoisonner, le cuire lentement dans du plomb fondu, le pendre, comme on fait ordinairement pour les traîtres, le brûler; et pourtant le Saint-Siège se plaint! Qui plus est, il accuse Henri VIII de vivre en état « d'adultère notoire ». Gardiner n'a garde de laisser passer une si belle occasion d'en revenir au divorce royal, qui, répétons-le, reste à travers tous les changements religieux la seule pensée directrice de son souverain. L'adultère notoire, mais c'est le premier mariage du roi; Rome a approuvé un tel crime, qui est aussi hérésie, alors qu'elle excuse la trahison! Paul III oublie que quelques années plus tôt, alors qu'il était le cardinal Farnese, il avait « condamné ouvertement le prétendu [premier] mariage de sa Majesté ³ »; il oublie qu'il adresse son bref à François I^{er}, lequel, avec tous ses conseillers et toutes ses universités, celle de Paris notamment, a proclamé l'iniquité de cette union ⁴. Le Saint-Siège, dit Gardiner, nous reproche de tomber dans l'hérésie, dans le schisme, de nous arracher nous-mêmes à l'Église universelle. « Mais il est aussi honorable d'être blâmé par les méchants que loué par les bons. » Notre hérésie, ou du moins ce qu'on appelle ainsi, que Dieu la favorise. Le schisme qui nous détache du Saint-Siège, qu'il soit perpétuel. Mais quant à cette soi-disant séparation d'avec l'Église universelle, nous ne la connaissons pas; car nous ne l'avons jamais envisagée; mais reconnaissant le Christ comme l'aîné d'un grand

quod propter scandalum per suos quosdam praedecessores et ipsum in Italia concitatum, bellicae pugnae sunt ortae vnde violenta morte tot millia fidelium sunt extincta... ».

1. MS. *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 160a : « Siquidem pro deo inquit pro Catholica religione/pro Justitia/pro veritate vir Sanctissimus occubuit/quasi uero pro deo sit adversari principi dei vicario/pro Catholica religione sit/non prestare obedienciam quam eadem religio exigit/pro Justitia sit violare leges legitime latas/pro veritate denique repugnare veritati. »

2. *Ibid.*, fol. 161a : « Quod preter moriendi a natura metum minimum quiddam habebat sensus ac doloris. »

3. *Ibid.*, fol. 162a : « in adulterio viuere notorio. » P. 162b : « causam matrimonii pretensi Serenissime Maiestatis tam aperte improbasset. » Sur la fausseté de cette allégation, cf. P. Janelle, *op. cit.*, p. 32, n. 2.

4. *Ibid.*, fol. 163a. Cette affirmation est loin d'être entièrement exacte. Cf. P. Janelle, *op. cit.*, p. 34, n. 5.

nombre de frères, nous désirons être adoptés parmi eux par sa grâce, être réchauffés, nourris, conservés dans l'Église universelle, hors de laquelle il n'est pas de rémission des péchés ¹. »

Après cette étrange déclaration d'orthodoxie, Gardiner en revient aux crimes du Saint-Siège. Que celui-ci ne se sente pas rassuré, dit-il, à l'idée que la Germanie a déjà porté contre lui toutes les accusations possibles, et qu'il ne reste plus rien à dire ². « Il est en effet, il est bien d'autres choses; cette Afrique empoisonnée et stérile de tout bien, je veux dire le Saint-Siège romain, engendre sans cesse quelque nouveau monstre qui fournit quotidiennement matière à de copieuses injures. C'est ainsi que le Saint-Siège, ne pouvant prouver sa primauté de droit divin, déclare que l'Angleterre est sa tributaire. Personne ne voudra l'en croire ³. Certes nous lui avons accordé bien des choses : des annates, des taxes, des frais de justice, tout cela sans obligation de notre part. Etions-nous tributaires pour cela? On nous oppose la donation faite jadis à Rome du royaume d'Angleterre. Elle a tout juste autant de force probante que celle que fit Constantin au pape Sylvestre, si l'on en croit les archives de ce très saint Saint-Siège ⁴. » Qu'il commence par prouver l'authenticité de ce document. Au reste, que n'a-t-il fait valoir ses droits sur l'Angleterre lorsque celle-ci lui était soumise? Nous obéissions alors, dira-t-il. Oui, mais notre obéissance n'était pas vasselage. Et certes, s'il en avait été autrement, Rome l'aurait fait savoir, « sinon par Clément VII, dont l'esprit flottait dans une perpétuelle indécision..., sinon par Adrien VI, dont la mort subite prête à soupçon, sinon par Léon X, qui vivait pour lui-même plutôt que pour le Saint-Siège, du moins par Jules II, ce très glorieux général et très belliqueux pontife de l'Église, alors et militante et triomphante ⁵. »

1. MS. *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 163b-164a : « Promoveat deus nostram... quam ipse vocat heresim/Abscidit deus a nobis... illam sedem/quod schisma... iubeat esse perpetuum/Avulsionem autem ab vniuersali ecclesia nullam nouimus/utpote quam nunquam meditati sumus/sed christum in multis fratribus primogenitum agnoscentes in eum numerum adoptari nos cupimus per illius gratiam/et in vniuersali ecclesia foveri ali et contineri/extra quam non est remissio peccatorum. »

2. La « Germanie » ne doit pas s'entendre ici nécessairement des Luthériens; il semblerait plutôt, d'après le ton général de l'opuscule, que Gardiner fasse allusion aux querelles de l'Empire avec la papauté.

3. MS. *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 164b : « Sunt enim sunt et alia plurima/et parit semper illa venenosa sterilisque omnis boni affrica/Romanam sedem dico aliquid noui monstri quod materiam indies suppeditet conuiciandi copiosam. »

4. *Ibid.*, fol. 166b : « paris fidei et auctoritatis atque illa est quam Siluestro a constantino factam fuisse perhibent sanctissime sancte sedis monumenta. »

5. *Ibid.*, vol. 94, fol. 168b : « Petisses si non nuper per Clementem qui animi

Paul III se lamente sur la mort d'un cardinal, choisi par lui pour sa saine doctrine et sa sainteté. Est-il croyable qu'il soit venu jusque dans cette Grande-Bretagne, « séparée du Saint-Siège par l'univers tout entier », pour choisir un dignitaire de l'Église? N'avait-il plus de neveux, ni de fils ¹? Jadis, lorsque Fisher écrivait force livres contre les adversaires de la papauté, « il vivait ignoré et obscur, d'une petite vie pitoyable... Que nous importent ces barbares ultramontains », disait-on alors à Rome. Maintenant que l'évêque de Rochester, « contrairement à tout droit tant divin qu'humain, résiste à son prince et à l'ordonnance de Dieu, et qu'inculpé de haute trahison, il est incarcéré, le Saint-Siège le juge digne du titre de cardinal ². » C'est se moquer du malheur d'un captif, et non rechercher de bonne foi sa libération. Si Fisher était encore en vie, voici comme à coup sûr il parlerait : Pourquoi n'as-tu pas, ô siège romain, fait les démarches qui pouvaient réellement me délivrer? « Tu n'as pas eu souci... d'envoyer à mon très doux prince des ambassadeurs dont les prières auraient obtenu ma grâce... J'ai jadis consacré à te défendre la partie heureuse de ma vie; toi, par contre, tu as abusé de mon malheur selon ton propre caprice. Tu m'as chargé de ce titre odieux de cardinal alors qu'inculpé et emprisonné, j'avais perdu tout honneur. En un mot tu n'as pas eu en vue ma libération... mais tu as cherché dans mon malheur ce qui pouvait t'être avantageux. Ce salaire que ton prédécesseur Léon X avait accordé par plaisanterie à son bouffon, en faisant inscrire le titre de cardinal sur sa tombe, afin qu'il fût tenu pour tel après sa mort, tu me l'as accordé, sous prétexte de me payer de mes peines, quand j'étais dans l'affliction et l'infortune, en sorte que les autres en ont pu rire, mais non pas moi, qui devais être forcé de le prendre trop au sérieux. En un mot, pour franchement parler, c'est ta cause que tu as servie, non la mienne, car j'aurais mieux aimé vivre dans la peau d'un simple particulier que de mourir dans celle d'un cardinal ³. »

semper incertus fluctuabat... aut si non per Adrianum quem mors subita atque incerta extinxit/aut si non per leonem decimum/qui sibi ipsi potius quam tibi vivere dicebatur/petisses certe per Julium tuum in Ecclesia tum et militanti et triumphanti gloriosissimum imperatorem et bellicosissimum Antistitem. »

1. MS. *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 170a : « Paulum vel sanctam illam sedem a britannis toto penitus orbe diuisis... Aut huic nunc Paulo nepotes desint aut liberi. »

2. *Ibid.*, fol. 170 a-b : « Cum scriberet antehac Roffensis multa in illius sedis aduersarios/...tanquam ignotus et obscurus domi miser victitabat valuit tum ratio quid nobis cum barbaris ultramontanis Nunc autem cum ...contra omne Jus tam diuinum quam humanum principi et Dei ordinationi resisteret ac proditionis reus carcere teneretur/dignus statim est habitus apud illam sedem qui cardinalis titulo donaretur. »

3. *Ibid.*, fol. 171b-172a : « Que sola liberandi ratio erat ut per precatores a mitissimo principe veniam [sic] impetraretur facere non curasti... Ego meam

*
* *

Il va sans dire que dans cette tirade d'un machiavélisme grossier et funambulesque, Gardiner calomnie odieusement la mémoire du plus loyal des défenseurs de la papauté, qui supporta courageusement le martyre plutôt que de prêter le serment de suprématie. La suite est à l'avenant : les autres cardinaux, dit Gardiner, doivent fort mal prendre qu'on leur ait adjoint un traître ! Rome — qu'un long passage rhétorique accuse encore de mensonge — prétend que Fisher a été soumis à un interrogatoire et sollicité de se rétracter pour éviter la mort. Certes ! On n'a pas l'habitude en Angleterre « de garder en prison des cardinaux et, après un jugement secret, leur cause étant inconnue de tous, de les faire torturer jusqu'à la mort entre quatre murs ¹. » Dans le procès et la condamnation de l'évêque de Rochester, tout a été public. Et comment le pape peut-il se plaindre qu'on ait commis envers lui un crime de lèse-majesté ? Il n'est que « le serviteur des serviteurs de Dieu », bien qu'il « trône au milieu des cardinaux, resplendissant d'or et de pourpre, couronné d'un diadème, afin de frapper les hommes d'admiration ² ». Ou bien veut-il assurer l'immunité perpétuelle à tous les cardinaux qui sont ou deviendront criminels ? Belle occasion de faire fortune à vendre des chapeaux !

Paul III prétend savoir que dans les entretiens de Calais, Henri VIII a fait faire à François I^{er} des propositions abominables ³. Connaît-il donc nos secrets ? Le roi très-chrétien et ses conseillers ne les ont certes pas trahis. Le pape se rend ici coupable de pure calomnie, contraire-

felicitem in te defendenda olim impendi/tu meam contra miseriam ad animi tui libidinem abusus es/Nempe Inuidioso cardinalis titulo tum onerasti cum honorem mihi omnem et carcer et crimen eripuissent/Breuitur non meam liberationem spectasti... sed in infelicitate mea querebas quod aliquo tibi modo conducere posse putasti. Quod Leo decimus Antecessor tuus per iocum morioni suo/ut cardinalis post mortem tumuli scilicet inscriptione haberetur hoc tu mihi afflicto et misero/quasi opere a me impense mercedem ridicule quidem aliis mihi vero nimis serio contulisti/Breuitur vt dicam quod sentio tuam causam egisti non meam cui carius fuisset priuatum viuere quam mori cardinalem. » Nous n'avons pu retrouver la source de l'historiette sur Léon X, que Gardiner avait peut-être recueillie à Rome. Cf. P. Janelle, *op. cit.*, p. 48, n. 1.

1. MS. *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 173b-174a : « ut illis [cardinalibus] in carcere detentis et causis eorum ignoratis orbi ipsi secretis iudicijs adiudicati intra parietes vitam deponant tormentis. » Cf. pour l'allusion faite ici, P. Janelle, *op. cit.*, p. 50, n. 2.

2. *Ibid.*, fol. 175a : « ...quod cardinalium numero constipatus auro atque bysso fulgens/tuoque diademate insignitus reliquorum oculis admirationem incutias/. »

3. Sur les entretiens de Calais, cf. P. Janelle, *op. cit.*, p. 14, n. 2 et p. 56, n. 3.

ment au précepte de son patron saint Paul dans l'épître aux Romains. « Dans ce passage, il ne dissimule pas quel est l'esprit qui l'inspire, celui qu'il reconnaît pour père... Ce même esprit se transforme en ange de lumière, pour faire croire, dans son hypocrisie, qu'il n'agit que par pitié. En effet il prétend que la voix de Dieu lui-même l'anime à la vengeance¹. » Mais seul le prince a le droit d'exercer une vengeance². Et ici Gardiner se laisse aller à une dernière insulte toute gratuite — car rien ne l'appelle — contre la papauté. Rien d'étonnant à ce qu'elle mente : « Elle ne fait qu'agir selon son caractère. Au dire des jurisconsultes, une courtisane agit honteusement certes en vendant son corps; mais du moment qu'elle est courtisane, elle n'agit pas honteusement en recevant son salaire. On peut raisonner de même en ce qui concerne ce siège [romain]; il a dégénéré fort honteusement de cette santé antique qui était jadis pleine de vie en lui, jusqu'à cette prétendue sainteté qu'il revendique aujourd'hui; cependant du moment qu'il s'est ainsi exposé aux yeux de tous pour son profit, et s'est substitué par ses mensonges, rien ne peut plus être pour lui honteux ou déshonorant³... » Concluons : la condamnation qu'il porte n'est d'aucun poids : « Est-il hérétique [ce roi], qui a toujours aimé et honoré la religion du Christ, et qui l'a maintenue saine et sauve contre les hérésies? Est-il schismatique, celui qui a toujours souhaité dans l'Église du Christ, et fait régner de tout son pouvoir, l'accord sur la pure doctrine⁴? » Méprisons donc les paroles mensongères des impies. Comme nous l'enseigne l'Écriture (Gardiner cite ici quelques textes) « embras-

1. MS. *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 179b-180a : « Adeo in hoc loco non dissimulat cuius spiritus sit quemve agnoscat pro patre... hic idem spiritus se transformat in angelum lucis ut fucata et simulata verborum hypocrisi omnia pro pietate fecisse iudicetur. »

2. *Ibid.*, fol. 180b-181b.

3. *Ibid.*, fol. 181b-182a : « Facit enim se digna Nam quemadmodum scribunt de meretrice iurisconsulti, quod licet turpiter faciat corpore merendo/tamen meretrix iam cum sit/non turpiter accipit/sic enim de hac sede sancta videtur dicendum/quod licet turpissime ab illa prisca sanitate/que olim vixit in hanc quam nunc vendicat sanctitatem degeneravit/tamen postquam ita se questui palam exposuerit ac se prostituerit mendacijs/nihil deinceps turpe illi esse potest aut indecorum... ».

4. *Ibid.*, fol. 182b : « Nempe si hereticus est qui christi religionem amavit semper et coluit/atque ab heresibus defendit incolumem/si schismaticus qui summum in ecclesia christi vere doctrine consensum et optavit et pro virili curavit.. ». On trouve déjà dans le *Defensor Pacis* les injures envers le Saint-Siège unies à la louange d'un Empereur pieux et vertueux. Cf. Goldast, *op. cit.*, t. III, p. 283 : « Quid igitur hypocrita hic [episcopus romanus], arbor pessima, fructus omnis malitiae, ac seditionis, & discordiae portans vbique vt sensatum est omnibus, virum virtutum, insontem, catholicum, & probatum suis ignominiae verbis sub falsa pietatis et charitatis specie nititur diffamare. ».

sons tous la pure doctrine du Christ... de manière à être tenus pour les disciples de Paul, non pour ceux du pape de ce nom cependant, mais ceux de l'Évangile... ¹ ».

Ainsi s'achève ce plaidoyer, dont la rouerie sans grâce et l'impudente malhonnêteté rappellent la réponse à Fisher lors du procès de divorce à Londres. C'est une lourde et naïve imitation anglaise du cynisme habile prôné par Machiavel. Gardiner mérite qu'on lui applique ici sa propre comparaison : du moment qu'il a vendu son âme, rien ne saurait plus être honteux pour lui. Il s'acquitte de son mieux, en avocat consciencieux, de la vilaine tâche qu'il a acceptée. Il n'hésite pas à calomnier grossièrement l'évêque de Rochester, ancien chancelier de son université, homme respectable par la dignité de sa vie et par son amour des lettres. Pourtant, bien qu'il produise une impression à la fois déplaisante et ridicule, le *Si sedes illa* nous renseigne fort utilement sur l'état d'esprit de son auteur et des conservateurs de son temps. Et d'abord, un doute pourrait s'élever sur le caractère véritable des sentiments qui inspirent Gardiner. En attaquant Rome aussi furieusement, ne cherche-t-il pas à complaire aux protestants, même s'il ne partage pas leurs idées? Ce serait cependant faire fausse route que d'interpréter ainsi sa réponse à Paul III. Les invectives contre le Saint-Siège étaient chose courante dans les écrits impérialistes du moyen âge; elles remplissent deux chapitres du *Defensor Pacis*, avec lequel le *Si sedes illa* présente des ressemblances vraiment frappantes ². D'ailleurs Gardiner se défend de vouloir diviser l'Église universelle, « en dehors de laquelle il n'est pas de rémission des péchés ³ ». Peut-on reconnaître plus explicitement le caractère sacramental de l'absolution, qui rend nécessaire la succession apostolique? En plus d'un endroit, il fait appel à l'indignation des cardinaux contre le pape, se plaçant par conséquent, sinon sur le plan catholique au sens moderne du mot, du moins sur le même plan que telle ou telle des fractions

1. MS. *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 183b : « vt synceram christ doctrinam omnes implectentes... paulini quidem non papatici sed euangelici omnes habeamur/ ».

2. Goldast, *op. cit.*, t. III, pp. 275-288 (cap. xxv et xxvi du *Defensor Pacis*). Citons encore le passage suivant (p. 283) : « Primum quidem suo peruerso & solito more in dictum principem [Ludouicum] expuens [episcopus romanus], verba ignominiae ac irreuerentiae quam plurima protulit, hoc tamen sub melle venenum porrigens, speciem pietatis secundum suam consuetam praetendit fallaciam... ». La réponse de Gardiner au bref de Paul III rappelle celle de Marsile aux édit de Jean XXII; et l'on ne peut s'empêcher de rapprocher les styles : « et in tantam demum... prorupit audaciam », dit Marsile de Jean XXII (Goldast, *op. cit.*, t. III, p. 271); « Vide queso quousque se proferat irrefrenata audatia », dit Gardiner de Paul III (MS. *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 166b).

3. MS. *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 164a.

orthodoxes qui se disputaient le gouvernement de l'Église à l'époque du grand schisme. Au reste, la satire que nous rencontrons ici n'est pas celle d'un réformateur, ni protestant, ni même catholique. Elle ne se propose pas de corriger. Elle se complaît en elle-même, et dans la finesse qu'elle s'attribue. L'attitude de Gardiner est celle d'un familier de la curie, fort au courant des ragots romains, qu'il rapporte avec d'autant plus de goût qu'il se montre ainsi bien italien. C'est aussi celle d'un humaniste; et certes il se prend très au sérieux dans ce rôle. Il appelle les saints des « héros »¹, et l'on devine son haussement d'épaules méprisant quand il suit Laurentius Valla pour jeter le ridicule sur la « Donation de Constantin ». Il accommode les accusations de Marsile contre la cour romaine au goût de l'école érasmiennne; il imite gauchement, mais non sans vanité, le persiflage de l'*Eloge de la folie*.

Et pourtant il s'en faut que le *Si sedes illa* ne soit qu'un jeu d'homme de lettres. Il pose, après Marsile, une question qui aura, dans la suite de l'histoire anglaise, l'importance la plus tragique. Déjà le *Defensor Pacis* vitupérait contre le pape, coupable de délier les princes de l'Empire de leur serment d'allégeance, et d'en faire des traîtres à leur souverain². Gardiner place la question sur le même terrain : Fisher, nous dit-il, est un traître; il est en effet demeuré fidèle à la juridiction romaine sur l'Église — clercs et laïcs — à l'encontre de la juridiction royale. Traduisons : il a préféré la théocratie universelle qui fut l'idéal du moyen âge à ce loyalisme absolu envers le souverain qui est la forme première du nationalisme. Or l'évêque de Rochester, en même temps, était le principal défenseur de l'orthodoxie; et dès maintenant, une association d'idées se crée : être partisan de la vieille religion, c'est être en même temps infidèle à son roi. Il est vrai que l'opuscule de Gardiner resta secret et ne put guère contribuer à répandre cette opinion; mais il révèle comment elle prit naissance. Henri VIII, quelque éloigné qu'il fût, au fond, des innovations dogmatiques, réussit, par sa politique, à l'enraciner dans le cœur des Anglais. C'est comme « traîtres » qu'Élisabeth devait faire exécuter des prêtres missionnaires tels que Campion ou Southwell, à qui nul n'a jamais reproché de s'être soucié d'autre chose que du salut des âmes; et si, au milieu du xix^e siècle, le rétablissement de la hiérarchie catholique souleva une telle vague de fureur populaire, c'est encore parce que les Anglais croyaient leur indépendance nationale menacée par la juridiction temporelle du Saint-Siège. Il va sans dire que Gardiner lui-même ne voyait pas aussi loin; il se fût indigné à la pensée

1. MS. *State Papers, Henry VIII*, vol. 94, fol. 155a : « heroas ».

2. Goldast, *op. cit.*, t. III, pp. 280-8 *passim*.

que l'orthodoxie s'opposerait un jour au loyalisme envers le souverain. Bien plus, il essayait, à ce moment même, d'en faire les deux éléments essentiels d'un système religieux nouveau, en écrivant le *De vera obedientia*.

*
* *

De vera obedientia oratio : encore un discours, un travail de rhéteur. On ne saurait citer tout au long les périodes résonnantes de l'exorde : Gardiner y contemple, « non sans admirer cette chose auguste, la force jamais vaincue de la vérité divine, et sa grandeur » qui, « telles le soleil, dissipant enfin les ténèbres, ont rétabli dans l'Église d'Angleterre un ordre conforme à la volonté de Dieu ¹ ». Puis, tout de suite, c'est sa propre personne que Gardiner met en scène : « Quant à moi, pour l'avouer franchement, comme j'étais, pour ainsi dire, le disciple et le très vaillant champion de la loi et de la lettre, et ne faisais rien plus à contre-cœur, ou moins volontiers, que de m'écarter des idées reçues, quelles qu'elles fussent, plus mon jugement s'était écarté en ceci de la vérité, et plus vivement et douloureusement j'ai souffert en la reconnaissant : tel un œil qui s'est affaibli en restant dans l'obscurité, s'éblouit quand il aperçoit brusquement la splendeur d'une lumière radieuse ². » Mais je n'ai pas imité saint Paul, qui obéit sans discuter à la voix de Dieu; j'ai passé longtemps à soupeser la vérité, avant de l'accepter. Il a fallu que « je l'aie d'abord entendue de mes oreilles, sentie de mes narines, vue de mes yeux, palpé de mes mains ³ ». Ce retard, je ne veux pas l'attribuer à ma sagesse, ni à ma pondération, mais seulement à Dieu, qui obtient des résultats identiques par des moyens divers. Mon seul but en écrivant, c'est « d'exposer au monde les raisons de mon chan-

1. Nous renverrons, pour le *De vera obedientia*, aux folios de l'édition Berthelet (voir bibliographie). Cette foliation est d'ailleurs reproduite en marge dans l'édition moderne du même texte contenue dans P. Janelle, *op. cit.*, pp. 68-170. On pourra se reporter à cet ouvrage pour tout ce qui concerne le commentaire de détail du texte, les allusions, etc. Fol. 2a : « non sine ueneranda quadam admiratione, diuinæ ueritatis inuicta uis, et magnitudo, quæ... solis instar, tenebris tandem discussis... ».

2. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 2b : « Equidem autem ut de meipso ingenue confitear cum legis, et literæ ut ita dicam, emulator, ac propugnator essem acerrimus, nec quicquam illibentius unquam, aut inuitius facerem, quam ut a receptis, qualiacunque essent, discederetur, quo quidem longius meum in ea re iudicium a ueritate recessit, hoc certe uehementius, atque acrius quiddam in ueritate agnoscenda passus uidebar, non aliter sane atque oculi tenebrarum caligine hebetes iam facti, ad subitum irradiantis luminis splendorem solent obstupescere. »

3. *Ibid.*, fol. 3a : « nisi ea prius me, et auribus audisse, et naribus olfecisse, oculis præterea uidisse, manibus denique contrectasse sensissem. »

gement d'opinion, et de lui dire ce qui m'a contraint de me mettre en désaccord avec moi-même, avec ce que j'ai dit et fait dans le passé ». Ce qui m'a obligé de changer, c'est la force de la vérité.

Et Gardiner de s'excuser auprès du lecteur pour les imperfections littéraires de cette première œuvre publiée¹. Mais puisqu'il a lui-même obéi à la vérité, il ne peut s'empêcher d'expliquer à d'autres ce qu'est la vraie obéissance. Ici commence un véritable sermon, qui ne remplit pas moins de neuf pages. On n'en finirait pas d'analyser phrase par phrase ces longs développements oratoires, dont l'allure lourde et les recherches excessives de style traduisent sans doute la malaise de l'auteur. L'obéissance, dit Gardiner, se soumet à la vérité, et par conséquent à Dieu, qui est vérité. Dans l'Ancien Testament, elle est préférée aux sacrifices; dans le Nouveau, elle est prêchée à chaque page². En se faisant chair, Jésus nous a montré la voie : la désobéissance avait fait les hommes pécheurs, l'obéissance d'un seul les a tous rachetés³. L'obéissance n'est autre que la « justice » de l'Écriture; elle se confond avec l'amour exclusif de Dieu⁴. La passion du Christ sort de la même source; sa vie tout entière est remplie d'exemples du même ordre. « Obéissons donc à Dieu à cause de Dieu », et ne cherchons pas notre récompense sur terre⁵. Gardons-nous aussi d'obéir à tort, de peur de justifier les paroles de l'Écriture : « C'est en vain que vous m'honorez dans les commandements et les doctrines des hommes, vous qui avez violé mes préceptes à cause de votre tradition⁶. »

Quelle est donc cette volonté de Dieu à laquelle nous devons nous conformer? Nous la trouvons exprimée dans les Écritures⁷. Et une fois de plus, Gardiner en vient au divorce royal, sur lequel Henri VIII avait sans doute exigé qu'il fit connaître son opinion sans ambages. L'Ancien Testament, dit-il, contient des préceptes de valeur temporaire, et d'autres de valeur permanente, appelés préceptes moraux.

1. *De vera obedientia*, éd. Berthelet, fol. 3b.

2. *Ibid.*, fol. 4a-b.

3. *Ibid.*, fol. 5a.

4. *Ibid.* Cf. Sampson, *Oratio*, Strype, *Eccl. memorials*, vol. I, 2^e partie, pp. 162-3.

5. *Ibid.*, fol. 6b : « Nempе obediamus deo propter deum. »

6. Il n'est pas sans intérêt de relever que ce texte, usé jusqu'à la corde par la propagande henricienne aussi bien que par les pamphlétaires protestants, est employé par Marsile de Padoue pour prouver l'égalité des apôtres, et la fausseté des prétentions pontificales à une primauté d'origine divine. Cf. Goldast, *op. cit.*, t. III, p. 244 : « Cur ergo credet aliquis de hoc magis humane traditioni, siue sancti siue non sancti, [sic] quam apertissimo Christi eloquio? Contra talem enim vel tales loquitur Christus Marci septimo, cum dixit directe ad propositam intentionem : *In vanum autem me colunt docentes doctrinas et praecepta hominum. Relinquentes enim mandatum Dei tenetis traditiones hominum...* ».

7. *De vera obedientia*, éd. Berthelet, fol. 7b.

Le Christ exige que notre justice soit plus grande que celle des scribes et des Pharisiens. C'est donc que celle des Scribes et des Pharisiens avait déjà une certaine valeur. La « liberté évangélique » ne nous dispense pas de la partie « morale » de la loi mosaïque¹. A titre d'exemple, citons la règle du Lévitique sur les mariages défendus, qui a pour objet la chasteté. Le roi d'Angleterre ne pouvait qu'en tenir compte, avec « le consentement général de son peuple, et d'après le jugement de son Église... La parole de Dieu, à laquelle tous doivent obéir sans hésitation, suffisait à trancher le cas; mais sa très sainte Majesté le roi a encore consenti volontiers à y ajouter l'approbation des hommes les plus graves, et les avis des académies les plus célèbres de la terre² ». Il a donc fait preuve d'obéissance à Dieu et à la vérité.

Revenons à notre propos, qui est de montrer les voies de la vraie obéissance. Dieu, dans son immense bonté, pour nous permettre d'exercer notre vertu, « se fait remplacer par des hommes qui ont pour ainsi dire une délégation de sa puissance, et peuvent à ce titre exiger l'obéissance; auxquels nous puissions témoigner tous les honneurs à cause de lui, avec autant de fruit que si nous les lui rendions à lui-même. Tels sont assurément les princes, qui, représentant son image aux yeux des hommes, doivent par sa volonté être regardés comme occupant la place la plus haute, le rang suprême ». Suivent les citations habituelles de l'Écriture; nous les connaissons déjà³. « Il est sans doute d'autres hommes qui sont chargés par Dieu d'exiger l'obéissance, mais ils sont d'un rang inférieur » : tel le mari envers sa femme, le maître envers son serviteur; d'où, en certaines occasions, un conflit de devoirs chez le subordonné⁴. Par exemple, un serviteur reçoit de son maître et du prince des ordres contraires. Que faire? — Aucun doute n'est possible : il faut obéir au prince, qui a autorité sur le maître

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 8a.

2. *Ibid.*, fol. 8b : « Quid aliud debuit, aut potuit serenissima regis Angliae maiestas facere, quam quod cum summo populi consensu, suaeque ecclesiae iudicio fecit?... Qua in re cum diuini uerbi sententia suffecisset, cui omnes incunctanter parere debent, grauissimorum uirorum suffragia tamen, et celeberrimarum orbis academiarum censuras adhibere, non est grauata sacratissima regia Maiestas. » Gardiner suit ici de près le *Petit traité*. Cf., Pocock, *Records*, vol. II, p. 545.

3. *Ibid.*, fol. 9a : « Nempe deus pro sua in mortalium genus immensa... bonitate... homines substituit, tanquam uicaria potestate obedientiam exacturos, quam illis nos pari cum fructu praestaremus propter deum ac si deo ipsi immediate, id quicquid esset honoris exhiberemus. Quo certe in loco principes posuit, quos tanquam ipsius imaginem mortalibus referentes, summo, supremoque loco uoluit haberi, eosque inter reliquas omnes humanas creaturas praecellere... »

4. *Ibid.*, fol. 9b : « Sunt porro et alii inter homines etiam a deo ad exigendam obedientiam constituti, sed ordine inferiori. »

comme sur le serviteur; de même que Dieu a autorité sur tous, prince, maître et serviteur; et c'est pourquoi on loue une épouse dont la soumission ne va que jusqu'aux autels, c'est-à-dire qui, dans son obéissance à son mari, réserve toutefois ce qui revient à Dieu ¹. Il y a donc lieu de se demander, dit Gardiner, quelle est pour nous Anglais la hiérarchie des obéissances. La question est actuelle, puisque de droit divin, et selon le consentement général de notre peuple, notre très puissant roi est proclamé, en fait comme en nom, chef suprême de l'Église d'Angleterre, et que les comices publics l'ont engagé, par leurs libres suffrages, à faire usage de son droit ². »

Rien de neuf d'ailleurs en cela. On n'a fait qu'exprimer en termes plus clairs la puissance qui revient aux rois de droit divin, et de dessiller les yeux du vulgaire, aveuglés par les mensonges de l'évêque de Rome. Pourquoi s'irriter du titre que l'on vient de donner au roi? Qu'est-ce qu'une Église, sinon « cette multitude de peuple qui, unie par la profession de la foi chrétienne, s'est assemblée en un seul corps? » On dit Église anglicane : Église, parce que des chrétiens y sont en communion; anglicane, d'après le lieu qu'elle occupe, comme aussi gallicane, hispanique, voire romaine. « Le nom de royaume a une acception plus vaste, et embrasse tous les sujets du roi, quels qu'ils soient, Juifs, Barbares, Sarrazins ou Turcs, à plus forte raison les Chrétiens. » Mais en fait, ce sont les mêmes hommes qui composent l'Église et le royaume d'Angleterre. Le roi ne sera-t-il pas leur chef, qu'ils appartiennent à celui-ci ou à celle-là³? Peu importe que l'on use de noms différents pour le chef, puisqu'il s'agit dans un cas comme dans l'autre d'une soumission accordée selon l'ordre reçu de Dieu. Mais, nous dit-on, « le roi est chef du royaume, non de l'Église » : c'est suggérer, ce qui est absurde, qu'il n'est dans son royaume que le chef des infidèles ⁴. A moins toutefois qu'il ne soit infidèle lui-même, auquel cas, selon les préceptes du Nouveau Testament, il régnerait sur tous — jusqu'à sa conversion. Quelle sottise! Il suffirait que le peuple commençât à croire en Dieu, pour ne plus être soumis au prince, qui est le vicaire de Dieu? Un esclave, une épouse, sont tenus d'obéir à un maître, à un époux, même incroyants, et des sujets cesseraient

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 10a.

2. *Ibid.*, fol. 10b : « universi populi Anglicani consensus... eidem... author fuerit, ut suo iure uteretur. »

3. *Ibid.*, fol. 10b-11b : « Ecclesia uidelicet merito appellanda, quia communio sit christianorum, a loco uero, Anglicana, sicut et Gallicana, Hispana, atque etiam Romana... Regni uero appellatio latius patet, omnesque principis dominio subiacentes complectitur, quicunque fuerint, et qualescunque Iudaei, Barbari, Saraceni, aut Turcae, nedum Christiani. » Il est à peine besoin de souligner que l'expression d'Église anglicane n'a pour Gardiner qu'un sens géographique.

4. *Ibid.*, fol. 11b-12a : « Caput inquit, regni est princeps, non ecclesiae. »

d'avoir une telle obligation envers leur prince du moment où celui-ci embrasserait la vraie foi! Saint Paul, saint Pierre, commandent d'obéir au prince dans tous les cas; le Christ lui-même ordonne de payer le tribut à César¹.

Mais ici l'on va soulever une objection. Nul, dira-t-on, ne nie que l'on doive obéir au prince; celui qui refuse de le faire mérite sans aucun doute d'être condamné à mort. Mais le prince ne doit pas dépasser certaines limites, et pour l'y maintenir, un arbitre est nécessaire. « De quelles limites me parle-t-on là, réplique Gardiner, puisque l'Écriture n'en indique aucune?... ». Elle ne prévoit aucune exception, si ce n'est dans les cas où l'obéissance à Dieu même est mise en jeu². Et l'évêque de Winchester, oubliant aussitôt cette réserve, énonce ici la théorie de la soumission totale et inconditionnelle au souverain : « Nous autres, nous n'avons qu'à obéir. Telle est notre fonction; et si nous voulons l'accomplir avec la faveur de Dieu et des hommes, nous devons faire preuve d'humilité d'esprit, en supportant pour complaire à Dieu tous les commandements, si pénibles soient-ils. N'allons pas chercher à droite et à gauche ce qu'un prince, ou un maître, ou un mari, ont le devoir ou le pouvoir de commander à d'autres. S'ils s'arrogent à eux-mêmes, ou s'ils reçoivent d'un autre, plus de droits qu'il n'est équitable et juste de le faire, ils seront jugés quelque jour par ce Seigneur, qui peut à son gré les sauver ou les perdre³. »

A ceci, on oppose les Écritures, qui enjoignent l'obéissance aux supérieurs ecclésiastiques. On cite les paroles de saint Paul aux Hébreux (« Obéissez à vos supérieurs »), de l'épître aux Romains, des Actes des apôtres, que l'on applique au pouvoir des évêques, à la « potestas ecclesiastica ». On cite encore : « Ce que vous aurez lié... » et « pais mes brebis »; mais ces derniers passages ne font que confirmer ce que nous avons déjà dit du gouvernement de l'Église⁴. Il n'y a pas plus de contradiction entre le pouvoir du prince et celui des évêques, qu'entre le premier et celui d'un mari envers sa femme, ou celui d'un maître envers son serviteur. Le « gouvernement de l'Église » confié aux apôtres

1. Gardiner cite ici les mêmes textes que le *Dialogue*, que Marsile, que Foxe, Sampson et les autres défenseurs de la suprématie royale.

2. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 13a : « Quosnam mihi limites dicis, cuiusmodi scriptura nullos dicit? »

3. *Ibid.*, fol. 13a-b : « Nobis quidem praecipitur, ut obediamus. In eo nostra functio est, quam si obire cum gratia dei, et hominum uolumus, animi humilitatem exhibeamus oportet, imperia quantumvis graua propter deum subeundo, non quid aliis imperare princeps, dominus, aut maritus debeat, aut possit inquirendo aut quaeritando, qui si aliquid sibi amplius quam aequum et iustum fuerit, aut ipsi arrogauerint, aut delatum susceperint, dominum habent, cui aut stant, aut cadunt... ».

4. *Ibid.*, fol. 13b-14a « de regenda ecclesia ».

et à leurs successeurs ne s'oppose en rien à la puissance ecclésiastique du roi. L'autorité du curé ne souffre pas de celle de l'évêque, ni celle de l'évêque de celle de l'archevêque. Que les apôtres et leurs successeurs aient reçu mission de guider l'Église, « cela n'ôte rien aux pouvoirs antérieurement confiés au roi par Dieu ». Le gouvernement de l'Église comprend d'une part « l'enseignement et le ministère des sacrements », d'autre part « la prééminence » : à chacun sa fonction¹.

Mais voici, dit Gardiner, mes adversaires « qui font grand bruit », parce que je supprime ainsi la vieille distinction entre le pouvoir temporel, qui revient au roi, et le pouvoir spirituel, qui revient à l'Église : « Au prince, astre inférieur, n'appartient que le domaine de la nuit; quant à celui de l'esprit et du jour, il doit laisser au soleil, et à lui seul le droit d'y répandre sa lumière. » Distinction pleine de ténèbres² ! « Le roi, qui, comme représentant de Dieu, doit diriger le peuple chrétien, va-t-il le mener « dans les voies de la vérité et de la vie, ou dans celles du mensonge et de la mort ? » Si c'est dans les premières — et l'on sait que le royaume de Dieu doit être recherché en toute chose — comment peut-on borner son pouvoir aux choses temporelles ? Une telle limitation ne peut être que le fait de « bons apôtres », qui ont eu peur de voir les rois trop saints, et trop ardents en faveur de la vertu. Ils leur ont donc laissé la faculté de punir certaines fautes nuisibles à la société, le vol, le meurtre, la violence envers les laïcs; mais ils leur ont défendu de connaître de ce qui est « spirituel », c'est-à-dire des « adultères et autres crimes encores pires », et de tout ce que font les gens qui portent la robe ecclésiastique. « Et c'est ainsi qu'ils devraient « paître le peuple », ainsi que dit l'Écriture³ ? » L'archevêque de Canterbury saint Dunstan était d'un avis bien différent, lui qui, parlant des projets de réforme ecclésiastique du roi Edgar, faisait allusion aux deux glaives, — celui que porte l'Église, « lorsqu'elle enseigne et excommunie », et celui que porte le prince, qui est autorisé et prééminence, à qui tous doivent obéir⁴.

L'Ancien Testament nous offre maint exemple du pouvoir royal

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 14a-b. « Regimen ecclesiae... id quod antea a deo principibus commissum est, haudquaquam tollitur... Aliis doctrinae munus, et sacramentorum ministerium in eodem corpore mandavit deus, aliis uero praeeminentiam. »

2. *Ibid.*, fol. 14b : « princeps tanquam luminare minus ea curet, quae sunt noctis, caetera quae sunt spiritus, et diei, soli soli relinquat perlustranda. Caliginosa sane distinctio, et tenebrarum plena. »

3. *Ibid.*, fol. 15a-b : « uiam... ueritatis ne, quae ducat ad uitam, an mendacii, quae properet ad mortem?... Boni homines... An hoc est pascere populum? quo uerbo scriptura ad reges utitur. »

4. *Ibid.*, fol. 15b : « quem uerbi ministri docendo, et excommunicando exercent. » Cf. sur l'allusion faite ici à Dunstan, P. Janelle, *op. cit.*, p. 106, n. 1.

dans le domaine spirituel : Salomon a réparti les prêtres, les lévites et les portiers selon leurs fonctions respectives. Il leur a donné des ordres. Josaphat a établi un tribunal sacerdotal. Le bon roi Ezéchias a rebâti le temple et prescrit aux prêtres de se corriger¹. Les prophètes, le livre de la Sagesse, enjoignent aux souverains de gouverner dans la justice, de cultiver la vigne du Seigneur². C'est en vain que l'on allègue la parole de Constantin aux évêques du Concile de Nicée : « Je ne vous jugerai pas, moi qui devrais être jugé par vous³. » Un bon prince « doit avoir la charge de tous ses sujets, selon l'ordre de Dieu, et non d'une partie d'entre eux seulement, suivant les traditions des hommes ». On nous dira : le chef de l'Église, c'est le Christ. Assurément ! Il est le « médiateur entre les hommes et Dieu », en ce qui concerne l'Église tout entière. Nous n'en prétendons pas autant pour notre roi, et consentons qu'à son titre de « chef de l'Église » on ajoute le mot « anglicane ». Et c'est bien ainsi que l'a entendu et proclamé le peuple anglais — sénateurs, plèbe, et même ceux qu'une prescription injustifiée exemptait de la juridiction royale⁴. Encore une fois, dit Gardiner, rien de neuf ici, sauf l'expression, destinée à montrer « que le prince est prince de tout son peuple, et non d'une partie..., qu'il doit avoir soin non seulement des choses humaines, mais aussi des choses divines ». L'empereur Justinien n'a-t-il pas « légiféré sur la sainte Trinité, sur la foi catholique, sur les évêques, sur les clercs, sur les hérétiques?... Les causes d'hérésie n'ont-elles pas été bien des fois examinées et discutées devant les Empereurs et les princes⁵ ? » Les rois d'Angleterre, sans porter le titre de chefs de l'Église, en ont joué le rôle. « Ils ont fait des lois contre l'hérésie; ils ont concédé maint privilège aux évêques et aux clercs. » Auraient-ils pu, ce faisant, déléguer à d'autres une puissance qu'ils ne possédaient pas eux-mêmes⁶ ?

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 15b-17a. Les mêmes textes avaient déjà été cités par Foxe. Cf. Goldast, *op. cit.*, t. II, p. 35.

2. *Ibid.*, fol. 17a-b.

3. *Ibid.*, fol. 18a : « Ego uos non iudicabo, a quibus debeam ipse iudicari. »

4. *Ibid.*, fol. 18b : « Ut uniuerso populo secundum dei praecepta, non uni populi parti secundum traditiones hominum praeesse credatur... Christus mediator dei, atque hominum... est. »

5. *Ibid.*, fol. 19a : « Principem totius populi principem esse, non partis... cuius muneris sit non humana solum, sed multo magis diuina curare... qui leges aedidit de summa trinitate, et de fide catholica, de episcopis, de clericis, de haereticis?... Quoties... legimus causas haereseos apud Caesares et principes agitas... fuisse. »

6. *Ibid.*, fol. 20a : « Illi enim de haeresi... suis... legibus inquirendum statuerunt... episcopis ipsis, et clericis multa permiserunt, multasque illis immunitates concesserunt. »

* * *

On m'opposera, continue Gardiner, « que les princes ont reconnu l'évêque de Rome comme chef de l'Église universelle, lui ont rendu les honneurs qui conviennent à un chef suprême, se sont soumis à lui, ont reconnu son autorité, l'ont vénéré comme père, se sont enorgueillis d'être appelés ses fils ¹... ». Si les faits prouvent le droit, mes adversaires ont raison. Et je ne veux pas nier les faits; mais il semble pourtant « que quelque lumière de vérité ait toujours brillé au milieu des ténèbres », assez pour montrer que la façon d'agir des princes ne reposait pas sur la justice. Les rois ont-ils cru « que l'évêque de Rome était le vicaire du Christ sur la terre, c'est-à-dire un chef établi par Dieu au-dessus de tous, à qui tous dussent obéir? » L'évêque de Rome en a-t-il lui-même été persuadé? En ce cas, celui-ci n'aurait pas employé des artifices et des procédés tout humains pour établir son autorité; et ceux-là n'auraient rien fait pour la diminuer. Pourquoi donc nos ancêtres ont-ils fait, dans « leurs conseils publics », tant de lois contraires à la puissance romaine ²? Les évêques de Rome eux-mêmes les ont approuvées, puisqu'ils ont loué « la foi et l'obéissance » des princes sous le règne desquels de telles mesures avaient été prises; semblables en ceci à des marchands astucieux, qui se contentent parfaitement, quand ils ont surfait leurs prix, de la moitié de ce qu'ils demandaient. Nos ancêtres, de leur côté, jugèrent préférable de supporter, en la modérant, une autorité qu'ils ne reconnaissaient pas. « Les circonstances le voulaient ainsi ³. » Mais qu'importe ce que les hommes ont pu faire dans le passé, « soit pour leur propre avantage, soit pour se conformer aux circonstances, soit par ignorance? » Ce qu'ils ont fait, ils n'avaient pas le devoir de le faire, puisque « la vérité » de la parole divine n'accorde aux évêques de Rome rien de plus qu'aux autres — la prédication du verbe et l'administration des sacrements dans leur diocèse.

Dieu donne aux princes leur puissance, non en les obligeant « de

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 20a-b : « Romanum episcopum tanquam universalis ecclesiae caput agnouerunt principes, huic honores supremo capiti pares habuerunt, huius auctoritatem agnouerunt, hunc pro patre uenerantes, filios contra se ab hoc appellari gloriati sunt. »

2. *Ibid.*, fol. 20b-21a : « uelut e longissimis tenebris lux quaedam ueritatis semper emicuit... Romanum episcopum Christi in terris uicarium fuisse, hoc est omnibus esse a deo caput constitutum, cui parerent omnia, omnia obedirent... In publicis consiliis... ».

3. *Ibid.*, fol. 21b-22a : « A fide atque obedientia laudarint... Sic enim ratio tum ferebat. » Cf. Foxe (Goldast, *op. cit.*, t. II, p. 45) : « Prout ratio temporis ferebat. »

rechercher ou de flatter les suffrages du peuple » mais « par le témoignage de sa parole divine ». Voyons s'il a dans l'Écriture concédé quelque pouvoir de même origine à l'évêque de Rome. Ne parlons pas de l'Ancien Testament; il est trop évident que les pontifes y ont été soumis aux princes : Aaron à Moïse, Achimelech à Saül, Abiathar à Salomon, Jonathas à Alexandre, Simon à Demetrius¹. Mais si l'on en vient au Nouveau Testament, y peut-on trouver le moindre argument en faveur de Rome? Le Christ a affirmé que son royaume n'était pas de ce monde, « qu'il a laissé intact sur la terre l'ordre politique »; l'empire qu'il prêche, c'est celui de l'homme sur lui-même, qui n'est pas « faste et domination, mais au contraire humilité et mépris des choses humaines² ». Être son vicaire, ce n'est pas commander aux princes, mais se soumettre à eux; « et cela non seulement quand ils ordonnent des choses justes, et faciles à accomplir, mais même des choses iniques, pourvu qu'elles ne nous obligent pas à l'impiété; qui nous font subir injures, plaies, coups, voire la mort, dont à vrai dire celle de la croix nous fournit l'exemple³ ». Tel est l'enseignement du Christ : peut-on penser qu'il se soit mis en opposition avec lui-même, en accordant à l'évêque de Rome une suprématie sur les princes? De quoi celui-ci tire-t-il donc argument? De ce qu'il est le successeur de saint Pierre? Plût au ciel qu'il le fût par sa vertu : tous alors lui rendraient hommage. Mais d'après Eusèbe, c'était Jacques, non Pierre, qui était l'évêque des apôtres⁴. Admettons que le Christ ait accordé à Pierre le primat, en récompense de sa foi. En quoi au juste consistait-il? Non pas certes en honneurs et en puissance terrestre : le serviteur aurait-il droit à ce que son maître refuse? Si le Christ glorieux participe de la puissance de Dieu, le Christ incarné — et Gardiner reprend ici le ton du prédicateur — s'est fait esclave, a tout souffert, a rejeté les honneurs et la puissance⁵.

Il a fait de Pierre, nous en convenons volontiers, le prince des apôtres, parce qu'il savait sa bravoure dans sa lutte contre le démon.

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 22b-23a : « potestatem non corrogatis, aut eblanditis populi suffragiis quaesitam, sed a deo collatam divini uerbi testimonio. »

2. *Ibid.*, fol. 23b : « Manente ordinum statu... non in fastu, et dominatione, sed contra in humilitate, et rerum humanarum contemptu ». Cf. Sampson, *Oratio*, qui s'exprime dans des termes presque semblables (Strype, *op. cit.*, vol. I, 2^e partie, p. 167).

3. *Ibid.* : « Non solum quum aequa imperent, et facile obeunda, sed iniqua etiam modo impia non sint, in conuiciis, in plagis, in uerberibus usque ad mortem, et mortem quidem crucis. »

4. *Ibid.*, fol. 25a-b. Sur la fausseté de cette affirmation, cf. P. Janelle, *op. cit.*, p. 136, n. 1.

5. *Ibid.*, fol. 26a.

Pierre a le premier confessé la divinité du Christ. Il a le premier enseigné les Juifs. Il a obtenu le premier rang dans le conseil des apôtres. Mais que faut-il en conclure? Le médecin le plus habile a le primat parmi les médecins. Le peintre « qui aujourd'hui égalerait Appelle, ou Parrhasius, et qui serait nommé pour cette raison le premier des peintres, n'aurait-il pas le primat parmi les peintres?... Si tous étaient d'accord pour trouver l'Université de Lutèce... la plus savante de toutes, ne l'appellerait-on pas la première du monde? » et n'aurait-elle pas le primat parmi les universités¹? Allons plus loin. « Supposons qu'un chef ait été chargé du gouvernement d'une famille tout entière, dans laquelle il y aurait une foule de jeunes gens, qu'il voudrait instruire et pénétrer des arts libéraux; supposons qu'il ait eu soin de s'adjoindre de nombreux précepteurs, et parmi eux un homme qui dépassât tous les autres par sa science éminente; qu'il l'ait, à cause de cette supériorité, nommé le premier des précepteurs ainsi désignés, celui auquel est confiée l'instruction de ses pupilles les plus chers : ce premier entre les précepteurs n'aura-t-il pas le primat? Assurément²! » Premier, primat, ce sont termes conjugués. « Mais s'il se trouve qu'il y ait, dans la famille, une question quelconque à trancher quant aux règles de vie, ou à l'organisation domestique, qui donc alors, croit-on, aura la puissance la plus haute, celui à qui la famille est confiée, ou celui qu'on a appelé pour l'instruire; lequel, nous l'avons dit, est appelé premier, et possède pour cette raison le primat? Sans aucun doute, celui qui a la charge de la famille³. »

La comparaison est transparente, et fixe les positions respectives que Gardiner veut attribuer au roi et au pape. On peut être, dit-il, premier dans certaines circonstances et second dans d'autres. « Un cha-

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 26b : « In pictoribus rursum, si quis hac tempestate Appellem aequaret, aut Pyrrasium, [sic] et primus ideo pictor appellaretur, an non eum primatum inter pictores obtinere diceremus?... In academiis autem si omnium consensus in hoc conveniret, Lutetiam parisiensium... primam, appellare orbis academiam. An non etiam eidem, inter academias primae, primatus appellatio competere posset? »

2. *Ibid.*, fol. 27a : « Si quis cum unum universae familiae regendae praeposuisset, in qua magnum numerum iuuenum cum haberet, quos bonis artibus imbui, atque instrui cuperet, multosque praeceptores asciscendos curaret, ac in his unum praeter caeteros egregie doctum virum, quem tanquam inter alios eminentem, praeceptorum omnium quos asciverat primum uocaret, cuique quos habet charissimos erudiendos committeret : An non hic, praeceptor primus cum sit, primatum obtinet? maxime. »

3. *Ibid.*, fol. 27a : « Si quid ibi inciderit de moribus, aut ordine controuersum : utrius prior potestas haberetur, eius ne cui familia commissae sit, an eius qui ad erudiendam iuventutem asciscitur? qui primus, ut diximus, appellatus est, atque ideo habet primatum. Quis dubitat, quin illius cui commissae sit familia? »

pelain a la primauté par rapport à son maître, tant qu'il accomplit sa fonction religieuse; il la perd en changeant de lieu et d'habit ¹. » Le premier des médecins n'a rien à voir dans l'administration de la république; il ne peut même pas commander aux autres médecins. De même pour le premier des peintres, pour la première des universités. De même pour le premier des précepteurs : « Puisque ce n'est pas sa personne même, mais la vertu cachée en cette personne, à qui le père de famille a voulu accorder l'honneur du primat, qu'il se souvienne sans cesse que ce titre est moins un honneur qu'une charge; qu'il s'efforce de remplir sa fonction d'enseignement, de s'y montrer le premier, ainsi qu'on l'a nommé; et non d'abuser d'une telle appellation, de se comporter comme s'il était le premier au sens absolu du mot; de négliger son office — perdant par là son primat — et de faire de ce nom, et de ce mot, l'objet d'une lutte et d'un combat avec ceux qui ont la vraie primauté, la primauté absolue, en tant qu'ils sont préposés au gouvernement de la famille ². » C'est pourtant ce qu'ont fait les évêques de Rome, qui ont délié le primat de Pierre — « eux qui délient tout » — de ses obligations propres et, voulant monter au-dessus des plus hauts, sont descendus au-dessous des plus bas ³.

Je ne veux pas parler, dit Gardiner, des fautes des papes. « Le champ serait vaste, mais... je sais que les bons ne sont pas toujours placés au premier rang, et que la méchanceté d'un homme n'ôte rien à son autorité... Nous avons tous péché, et nous manquons tous de la grâce de Dieu. » Gardiner craignait sans doute que l'on usât contre Henri VIII de l'argument lollard et protestant, qui fait déchoir non seulement les mauvais papes, mais aussi les mauvais princes. Souhaitons seulement, dit-il, à celui qui se prétend le premier, de l'être aussi en fait, et de mériter son titre ⁴. Si le pape Boniface IV avait été dans ce cas, il n'aurait pas eu à mendier de l'empereur Phocas ce qu'il pouvait revendiquer comme un droit ⁵. « Que donc l'évêque de Rome

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 27b : « Primum obtinet sacellanus in dominum, dum interest diuinis, quem tamen cum loco, et ueste mox deponit. »

2. *Ibid.*, fol. 28a-b : « Quia non hominis personam, sed latentem sub persona uirtutem honore primatus donandam censuit paterfamilias, meminerit etiam atque etiam se non tam honorari hoc nomine, quam onerari, studeatque potius secundum nominis rationem in exhibendo docendi munere, se primum praestare, quam uano appellationis titulo abuti, et tanquam absolute primus esset, neglecto officio, et eo pacto amisso primatu, de nomine tamen atque uocabulo cum his qui uerum obtinent primatum, atque absolutum, tanquam regendae familiae praepositis contendere, et digladiari. »

3. *Ibid.*, fol. 28b : « quippe qui absoluunt omnia. »

4. *Ibid.* : « In quo mihi latissimus pateret campus... Non semper boni praesunt scio, nec authoritati tamen quicquam derogat hominis malicia, etiam illud scio, omnes peccauimus, et egemus gratia dei. »

5. *Ibid.*, fol. 29a. Cf. *supra*, p. 275.

soit le premier de tous à prêcher et à enseigner le Christ, et qu'en cette fonction il obtienne le primat. » Mais pour le moment, on dirait plutôt un paresseux qui, sans bouger de son siège dans l'amphithéâtre, voudrait qu'on le proclamât premier arrivé à la course, sous prétexte qu'il descend d'une lignée d'excellents coureurs. « Belle raison, et digne de celui qui accepte sans broncher... des flatteries dignes de Gnathon. » Un bon ami lui conseillerait de renoncer à de pareilles prétentions ¹. « Dans l'Église du Christ, les premiers ne sont pas ceux qui l'emportent par le faste, la pompe et les richesses... » Le primat romain a jadis été justifié, lorsque les évêques de Rome protégeaient la foi naissante contre les hérésies et versaient leur sang sous la persécution. « Aujourd'hui les princes chrétiens jusqu'au dernier, s'ils les voyaient... vaincre tous les autres évêques... par la piété, la foi, la religion...; si les princes voyaient, dis-je, de telles choses, ils accepteraient volontiers de... leur donner leur vrai nom », et d'accorder les honneurs du primat à celui qui serait vraiment premier ².

Après un développement verbeux, qui n'apporte rien de neuf, sur les mots « *servus servorum Dei* », Gardiner en revient à l'essentiel de sa démonstration ³. « Ce que je nie, dit-il, c'est que l'évêque de Rome ait reçu de Dieu une primauté de puissance extérieure et absolue. » Mais aujourd'hui « la lumière de l'Évangile a succédé aux ténèbres. » Tous dans le royaume, hommes et femmes, conviennent « qu'il n'a rien à faire avec Rome, celui que l'Angleterre a engendré et élevé. Tous embrassent la vérité d'un consentement unanime,... reconnaissant leur prince comme chef suprême de l'Église sur la terre... Ils disent adieu à l'évêque de Rome, dont ils ne se font pas plus de scrupule de refuser les services, jadis acceptés certes, mais aujourd'hui inutiles et gênants... que de renvoyer contre son gré un chapelain qui, pris à gages, ou mandé pour exercer son ministère religieux, ne s'est pas montré par ses services, sa foi et sa diligence, digne de l'estime de ceux qui devaient lui payer un salaire ⁴. » On lui souhaite d'ailleurs

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 29a-b : « *Primus ante alios doceat, et praedicet Christum episcopus Romanus et tantisper ante alios obtineat eius functionis primatum... Egregia sane ratio, et eo sane digna, qui... adulationem plusquam Gnaticam aequo animo ferat.* »

2. *Ibid.*, fol. 30a : « *Neminem puto hodie christianorum principum, qui Romanos episcopos, si uiderent de illo primatu contendere bona fide, nimirum ut alios... episcopos pietate, fide, religione... uincere... Haec inquam principes, si uiderent, haud grauatim facerent, ut quod oculis cernerent, ueris nominibus donarent.* »

3. *Ibid.*, fol. 30a-31a.

4. *Ibid.*, fol. 31a-32a : « *Id autem pernego fuisse episcopum Romanum in absoluta aliqua externa potestate primum a Deo constitutum... Iam tenebris successisse euangelii lucem... Nihil ei cum Roma esse negotii, quem Anglia genuit, et educauit, omnes summo consensu ueritatem amplexantes... principem*

tout le bien possible : que Paul III dépasse saint Paul par ses vertus ; qu'il édifie, lui aussi, le monde par ses épîtres.

*
* *

Et Gardiner d'en revenir, en conclusion, à son sermon sur l'obéissance, qui est avant tout amour¹. Il n'irait pas plus loin, dit-il, si les « sottises paroles » de quelques hommes ne l'obligeaient à prendre sa propre défense. Comment peut-il, lui dit-on, prêcher l'obéissance, alors qu'il donne lui-même l'exemple de la désobéissance ? N'a-t-il pas prêté serment de maintenir cette puissance et cette autorité qu'il attaque aujourd'hui, lorsqu'il a été appelé à l'épiscopat par l'évêque de Rome lui-même² ? Mais je ne crains pas de tels ennemis, répond Gardiner, et j'en appelle au jugement du lecteur impartial. « Dans les serments et les promesses, ce n'est pas la forme qu'on doit considérer, c'est le fond. » Si l'on a juré, avec quelque solennité que ce soit, de faire une mauvaise action, on a le devoir de ne pas l'accomplir³. Prenons un exemple : un mari croit sa femme morte ; il en épouse une autre, d'apparence fort honorable, et qu'il croit vierge, avec le consentement de ses parents et l'approbation de l'Église ; il en a des enfants. Au bout de quelques années, voici la première épouse qui revient et qui réclame son mari : « Celui-ci, fort ému de cette chose à peine croyable, commence par nier que cette femme soit la sienne, puis lui demande des preuves, puis comme il lui en coûte d'être arraché à son second mariage, emploie tous les moyens possibles pour gagner du temps ; enfin la cite devant les tribunaux, et là ne néglige rien pour défendre la cause de sa seconde épouse. Mais, vaincu par la vérité, il cède enfin, et reprend sa première femme, conformément au jugement de l'Église⁴. »

supremum in terris ecclesiae caput agnoscunt... Iubere ualere episcopum Romanum cuius operam utcumque receptam aliquando, ita hoc tempore inutilem atque incommodam non magis religioni habent... quam a se illum sacellanum inuitum dimittere qui ad diuina peragenda conductus, aut rogatus, non seipsum officio, fide, ac diligentia probauerit iis, a quibus operae praestitae mercedem deberet expectare. »

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 32b-33a.

2. *Ibid.*, fol. 33a : « ineptae quorundam voces. »

3. *Ibid.*, fol. 33b : « Neque enim in dictis iuratis aut promissis, spectari potius debet forma, quam materia ». »

3. *Ibid.* fol. 34a-b : « Vir autem ipse re pene incredibili percitus, atque percussus, primum negare eam ad se pertinere, dein signa quaerere, postremo quoniam se ab illa quam posterius duxisset, aegre admodum auelli pateretur, quoad poterat dilationibus procrastinare, tandem uero ad iudicium provocare, in iudicio autem, quod secundae uxoris causam tueretur, nihil omittere. At uictus tandem ueritati cedit, ac priori uxori ex ecclesiae iudicio se adiungit ». »

Qu'arrivera-t-il alors si « les parents ou les amis » de la seconde femme s'écrient : « O temps ! O mœurs !... » et s'adressant au mari : « Méchant parmi les méchants, parjure, vaurien, tu abandonnes donc... celle à qui tu as donné ta foi au milieu des cérémonies sacrées, en prenant Dieu lui-même à témoin ?... Elle qui t'a fait père de ces enfants, tu la renvoies comme une courtisane ¹ !... » Paroles excusables certes, si l'on tient compte de la douleur de la femme et de la faiblesse de son sexe, mais cependant « d'une sottise extrême ² ». Que reprocherait la seconde épouse à son mari ? Il l'a bien traitée pendant leurs années de vie commune, il a pris toutes les précautions voulues pour ne l'abandonner qu'à bon escient. Elle n'a pas à se plaindre. Mais voici qu'on découvre qu'elle n'était pas vierge comme on l'avait cru, et qu'elle avait fait exiler la véritable épouse dans une île lointaine. Qui donc alors sera coupable ? Non pas l'homme qui s'est marié de bonne foi, mais la femme qui l'a épousé par surprise. « Ne voit-on pas, comme dans un miroir, demande Gardiner, que ce mari est mon image ? J'ignorais en effet l'existence même de la vraie doctrine concernant l'obéissance, ou du moins je l'avais cherchée sans la trouver ; c'est alors que je me suis, de bonne foi, lié par une seconde union à celle avec laquelle je croyais pouvoir cohabiter ; mais au retour de la vérité, première épouse de tous les hommes, qui leur est fiancée dans le baptême..., je me suis rangé de son côté ; j'ai rompu ma seconde alliance, la tenant pour nulle, d'après le jugement de mon Église. Et l'on trouverait juste, parce que j'obéis à la vérité, de m'appeler menteur ? parce que je sers Dieu en obéissant à mon prince, de m'appeler contempteur des choses sacrées, homme sans foi ³ ? » Si l'on peut me prouver que j'ai eu tort d'abandonner l'Église romaine, que l'on me donne ces noms. Autrement je n'ai fait que mon devoir.

Le *De vera obedientia* s'achève, comme tous les opuscules de propagande henricienne, par une exhortation pieuse. Ce vêtement dévot

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 34b : « Quid tu pessime, faedifrage, nequam, an hanc nunc deseris... cui tu olim... inter ipsa sacra, cum deus testis adesset, dedisti fidem?... Quum haec te patrem fecerit talium liberorum, illam nunc turpiter tanquam meretricem abiicere... [non pudet] ».

2. *Ibid.*, fol. 35a : « extremae stultitiae aederet argumentum. »

3. *Ibid.*, fol. 35a-b : « An non tanquam in speculo cernet in me huius mariti ueram imaginem, qui scilicet cum eam obedientiae veritatem nusquam extare crederem, aut saltem requisitam non inuenissem, secundis me faederibus ei copulaui bona fide, cum qua mihi cohabitationem interdictam non putaui, redeunti ueritati, quae prima est uxor omnium hominum, utpote in baptismo desponsata... ei acquieui, ei adhaesi : a secunda copula, tanquam nulla, ecclesiae meae iudicio recessi. Et aequum cuiquam uidebitur, quia ueritati pareo, appellari mendacem ? quia in obediendo principi, deo inseruio, sacrorum contemptorem dici ? »

ne fait, à vrai dire, qu'accentuer notre malaise¹. On conçoit certes qu'un homme de bonne foi ait pu, dans l'exagération de son loyalisme, soutenir la thèse du pouvoir divin des princes. La cause de notre gêne est autre : c'est l'allure biaise du raisonnement, qui évite le plus souvent de saisir les difficultés à bras-le-corps, qui préfère les ignorer ou les écarter adroitement, qui se livre à de véritables tours de passe-passe, et nous transporte du domaine du réel dans celui d'une dialectique toute sophistique; qui préfère à l'affirmation directe l'allusion, l'insinuation ironique; qui emploie avec prédilection le fâcheux raisonnement par analogie. Certes, il faut faire la part de la recherche humaniste, de ce souci d'élégance qui est contraire au simple et au direct, qui cultive la périphrase et fait parade d'idiotismes laborieusement contournés. Mais cela ne suffirait pas à expliquer l'évident manque de droiture du *De vera obedientia*. Nous en avons, au reste, d'autres preuves. Comment le même homme a-t-il pu, au même moment, accabler le pape, dans un de ses opuscules, d'insultes ironiques et mordantes, et lui exprimer, dans l'autre, des souhaits hypocrites et patelins? Comme Gardiner n'était pas un malhonnête homme — sa vie le prouve abondamment — il y a lieu de faire intervenir ici une double « déformation professionnelle », celle du politique à la Machiavel et plus encore celle de l'avocat. L'un comme l'autre attachent moins d'importance à la substance même de leurs discours qu'à l'effet produit; ils n'altèrent pas la vérité, ils l'ignorent; elle cesse d'avoir un sens pour eux.

Ce serait aller beaucoup trop loin cependant que de considérer le *De vera obedientia* uniquement comme un plaidoyer, le dernier de l'affaire du divorce, étranger à la personne de celui qui le prononce, et dépourvu par conséquent de toute sincérité. Bien loin de là. Si Gardiner exécute une consigne et répète une leçon, il ne s'en tient pas là; il cherche aussi à justifier son attitude présente, et nous renseigne du même coup sur son attitude passée. Les explications fort malaisées qu'il fournit de sa conduite prouvent, s'il en était besoin, et son propre attachement, et celui du public auprès duquel il s'excuse, non seulement au dogme traditionnel, mais aussi à la grande construction ecclésiastique du moyen âge. L'Angleterre nous apparaît déjà en cette première partie du XVI^e siècle, comme hardie quant aux idées — Thomas More le prouve avec son *Utopie* — mais prudente quant aux actes, déjà conservatrice par tempérament. Et le *De vera obedientia* nous rensei-

1. Le résumé ci-dessus ne donne qu'une idée insuffisante des longueurs, développements oratoires et autres ornements de style, dont Gardiner se sert pour envelopper ses sophismes, et éviter d'aborder de front les difficultés. Il faut, pour s'en faire une idée complète, et pour juger à leur valeur ces « beautés » rhétoriques, se reporter au texte même du *De vera obedientia*.

gne encore, non plus sur le Gardiner d'hier, mais sur le Gardiner de demain. Bien qu'il l'ait écrit sous la contrainte et de mauvais gré, l'esprit, par conséquent, dans une position fausse, l'évêque de Winchester y prend tout de même le personnage qu'il va garder tout le long du règne de Henri VIII, faisant un effort certain pour croire à ce qu'il dit, ainsi que le manifestera sa controverse avec Martin Bucer à partir de 1541. Ce personnage, cette attitude d'esprit et de sentiment, il vaut la peine d'en fixer les traits. Et d'abord, après la lecture des ouvrages publiés par l'ordre de Henri VIII en 1534, il est clair qu'aucune, ou presque aucune des idées utilisées par Gardiner ne lui appartient en propre : appel à la vérité contre la tradition; théorie religieuse de l'obéissance, qui est la forme la plus haute du devoir et de l'amour chrétiens; théorie politique de l'obéissance due au prince par tous ses sujets, clercs ou laïcs, puisque tous composent à la fois le royaume et l'Église d'Angleterre; preuves par l'Ancien, par le Nouveau Testaments; négation de la suprématie temporelle, juridique et disciplinaire de la Papauté; rappel du Saint-Siège à la pauvreté et à l'humilité évangéliques; enfin, et surtout, limitation du rôle de l'Église à l'enseignement et à l'administration des sacrements; extension de celui du prince jusqu'à la surveillance morale et disciplinaire du clergé et du royaume entiers; tout ceci se trouve déjà, ici ou là, dans Marsile, dans le *Dialogue*, dans les opuscules de Foxe et de Sampson; qui plus est, Gardiner s'est inspiré directement de ceux-ci, les a pris comme bases de son propre discours.

En quoi le *De vera obedientia* est-il donc nouveau? En quoi a-t-il si vivement frappé l'attention des contemporains, retenue d'abord, il est vrai, par la personnalité de l'auteur? En premier lieu sans doute, par sa valeur littéraire. Nous ne songeons pas à nier ici les défauts signalés plus haut, la fausse éloquence, les enthousiasmes et les indignations feints, les longueurs inutiles. Mais, tout de même, le traité de Gardiner s'élevait bien au-dessus de ces simples chaînes de citations de l'Écriture, à peine reliées par quelques développements, que sont, entre autres, les opuscules de Foxe et de Sampson; ou bien de ces propos familiers, sentant l'atelier ou la taverne, comme ceux dont est fait le *Petit traité*. Ce n'est pas à tort que Gardiner affirmait avoir poli son ouvrage. Il y présente les arguments sous une forme harmonisée, fondue, sans divisions scolastiques, sans heurts, avec une abondance verbale, une richesse et une justesse dans l'emploi des mots, qui lui méritent certes le nom d'écrivain. Et cette fausse élégance même qui nous choque aujourd'hui devait lui valoir l'admiration de ses contemporains. D'autre part, si la démonstration est, en bien des points, sophistique, elle n'en est pas moins fort habile. On ne saurait reprocher à son auteur de manquer d'intelligence; on pourrait presque

l'accuser d'en avoir trop. C'était un des esprits les plus déliés de son temps, infiniment plus dangereux pour la cause royale, s'il avait eu le courage d'y faire obstacle, que le simple et honnête Fisher. Aussi Henri VIII devait-il redouter un tel adversaire, et préférer de beaucoup l'avoir pour ami. On sait par les controversistes protestants que le retentissement du *De vera obedientia* fut considérable¹; et l'on imagine aisément qu'il entraîna nombre d'esprits hésitants à se résigner au nouvel ordre de choses.

Mais si le *De vera obedientia* révèle avant tout une intelligence et un talent littéraire, il révèle aussi un tempérament. Nul ne saurait se défaire de ses tendances propres, même s'il parle sous l'empire de la peur : il reniera ses croyances, mais il le fera toujours dans sa « manière ». Contraint par la force de prendre la défense du roi, Gardiner le fait suivant sa nature; et par là aussi, son ouvrage nous renseigne sur lui. Diverses raisons prédisposaient l'évêque de Winchester à une attitude de soumission à l'égard du souverain. Son loyalisme, avons-nous dit, était sincère. Sa formation pieuse — celle de la *Scala perfectionis* — le prédisposait à la soumission, à la patience, à la résignation, toutes vertus passives, celles mêmes qui laissaient l'Angleterre désarmée en face de Henri VIII. Aussi n'est-ce pas seulement l'obéissance au roi qu'il prêche, mais l'obéissance tout court. Elle est, à ses yeux, bonne en elle-même². Hier elle allait au pape; aujourd'hui elle ne fait que changer d'objet en allant au roi; demain Gardiner, bataillant contre les réformateurs, la réclamera pour l'Église henricienne; mais l'esprit reste le même. Il faudra la secousse du règne d'Edouard VI, où un gouvernement protestant tournera contre la vieille religion l'obéissance au souverain, pour que Gardiner s'aperçoive que la conscience a parfaitement le droit et le devoir de résister aux puissances établies; encore cette résistance sera-t-elle, de sa part, purement défensive. Mais en 1535 l'idée d'une révolte possible n'effleure même pas son esprit. S'il n'est pas le premier à affirmer qu'on doit se soumettre même aux mauvais princes, il outre cette idée, il l'exagère, en affirmant hautement que les sujets n'ont en aucun cas le droit de résistance à l'oppression; qu'ils ne peuvent même pas critiquer ni examiner les actions de leur souverain, lequel ne doit de comptes qu'à Dieu seul. Cette théorie de la soumission absolue au prince,

1. Il suffit pour s'en rendre compte, de se reporter, dans les publications de la Parker Society, aux écrits des réformateurs anglais qui remontent aux règnes de Marie Tudor et d'Élisabeth. Beaucoup d'entre eux font allusion au *De vera obedientia* (Cf., vol. 35, Pilkington, p. 621; vol. 23, Jewel, pp. 34, 38; vol. 26, Jewel, p. 1074; vol. 21, Hooper, pp. 267, 557, 559, 567; vol. 53, Original letters, p. 298). Nous traiterons cette question plus à fond par la suite. Pour la diffusion du *De vera obedientia* sur le continent, cf., P. Janelle, *op. cit.*, pp. XXV-XXXIV.

2. Sampson fournit un autre exemple du même tempérament religieux.

Gardiner allait la soutenir bientôt avec une incontestable sincérité, dans un écrit confidentiel destiné au réformateur strasbourgeois Martin Bucer. Nul doute, d'ailleurs, que le prestige pour nous peu explicable, mais certainement très grand, de Henri VIII sur ses contemporains n'ait contribué à renforcer encore la conviction de Gardiner, et à lui donner un accent de chaleur personnelle. De ce point de vue, le *De vera obedientia* traduit en arguments un attachement qui va non seulement à la fonction, mais à l'homme.

Pourtant, même dans cet ouvrage, que la crainte du courroux royal jointe au culte du souverain amène à l'extrême du césaro-papisme, Gardiner fait une réserve, qu'il maintiendra plus tard : le sujet ne doit pas obéir si le souverain lui commande une action impie. Le domaine de Dieu est réservé. C'est qu'en effet ni le respect superstitieux de la majesté royale, ni ce machiavélisme qui reste malgré tout en surface, ne réussissent à entamer chez Gardiner la sincérité de la foi ; nous voulons dire de la foi traditionnelle. Ce qui frappe le plus à la lecture du *De vera obedientia*, c'est que le domaine de la croyance n'y est pas abordé, ou plutôt que Gardiner défend son souverain et lui-même de vouloir battre en brèche, si peu que ce soit, l'édifice de la « vieille religion ». Il repousse les accusations d'hérésie et de schisme, affirme, comme dans le *Si sedes illa*, son attachement à l'Église universelle. Mais s'il veut que la Chrétienté reste une dans sa doctrine, il n'indique pas quels sont les organes chargés de maintenir cette unité. Une rapide allusion au concile, dans le *Si sedes illa*, peut être considérée comme une simple « botte » portée au Saint-Siège, plutôt que comme l'expression d'une conviction. A vrai dire, Gardiner ne semble pas avoir compris encore, au moment où nous en sommes arrivés, la nécessité d'une autorité centrale destinée à définir et à maintenir le dogme. Il ne lui vient pas à l'esprit que la fonction principale de la papauté puisse être de veiller à sa garde. Lorsqu'il compare le pape au premier des chapelains d'un seigneur, c'est une simple préséance qu'il lui accorde. Marsile avait attribué à l'Empereur, chef suprême de la Chrétienté, le pouvoir de convoquer le concile en vue de lui faire interpréter les Écritures¹. Peut-être Gardiner songe-t-il à transférer ces pouvoirs à une sorte de conseil des princes ? En tous cas, le *De vera obedientia*, lorsqu'il s'en prend à Rome, reste exactement dans la ligne que nous avons tracée au cours des précédents chapitres, ligne jalonnée par l'affaire de Richard Hunne, la pétition des Communes, et l'acte de suprématie : la question posée n'est pas celle de la foi, mais celle de la « potestas ecclesiastica » — juridiction et privilèges ecclésias-

1. *Defensor Pacis*, dans Goldast, *op. cit.*, t. III, pp. 255 sqq. (secunda dictio, cap. xx : Cuius sit vel fuerit auctoritas diffiniendi seu determinandi dubias scripturae sacrae sententias).

tiques — dont le Saint-Siège est la tête. Logiquement, dès qu'on attaquait l'universalisme administratif du moyen âge chrétien au nom des particularismes nationaux, on devait aller jusqu'au bout et s'en prendre à la papauté elle-même. Le *De vera obedientia* marque le point final de cette marche en avant.

Gardiner va plus loin que ses prédécesseurs, défenseurs de Louis de Bavière au ^{xiv}^e siècle ou de Henri VIII au ^{xvi}^e. Le *Dialogue* ne parlait que d'un contrôle du roi sur le clergé. Marsile avait essayé d'un compromis entre le concile et l'Empereur. Gardiner est plus catégorique. Il n'indique pas d'une manière précise quels sont les pouvoirs ecclésiastiques qu'il accorde au souverain; mais il n'en exclut expressément que la prédication et l'administration des sacrements. Le roi n'est pas chargé seulement de surveiller l'Église au nom des intérêts civils ou nationaux de l'État. Il a une fonction proprement religieuse, il exerce un véritable sacerdoce. Il est chargé par Dieu de maintenir ses sujets dans la voie du bien, de la vertu et de la vérité religieuses. Il exerce, de ce fait, tout pouvoir disciplinaire sur le clergé comme sur les laïcs. Quelques années plus tard, Gardiner soutiendra qu'il peut, de sa propre autorité, prescrire le jeûne du Vendredi et le célibat ecclésiastique ¹. Le passé de l'Angleterre ne fournissait pas ici les précédents nécessaires. Gardiner l'avoue, et va choisir pour modèle, bien loin de son pays et de son temps, ce Justinien que lui avaient fait connaître ses études de canoniste et de légiste, et dont les pouvoirs religieux s'étendaient à toute la vie de l'Église. Bref, si le *De vera obedientia* laisse intacts la doctrine et le culte traditionnels, il tend à en confier la protection et le maintien au souverain, qui se substitue ainsi au Saint-Siège et au Concile. Et Gardiner ne se borne pas à préconiser pour l'Angleterre seule cette forme nouvelle d'organisation ecclésiastique. Il raisonne non dans le particulier, mais dans l'absolu. Le *Si sedes illa* seconde les efforts de Henri VIII pour amener François I^{er} à se faire, lui aussi, le chef de l'Église de son pays ². Et le *De vera obedientia* est une tentative pour substituer à l'édifice ecclésiastique du moyen âge, et dans toute la Chrétienté, une forme d'organisation nouvelle : le césaro-papisme de Byzance.

1. Dans l'opuscule *Contemptum humanae legis*, écrit en réponse à Martin Bucer, et publié dans P. Janelle, *op. cit.*, pp. 174-211.

2. Cf., *ibid.*, pp. 14-15, n. 2. Il est à peine besoin de souligner la différence entre le sens que donne Gardiner au terme d'Église « anglicane », et celui qu'il a pris de nos jours. Dans le *De vera obedientia*, « Église anglicane » signifie : fraction de l'Église universelle située en Angleterre; il ne s'applique en aucune manière à une confession séparée; ni même à proprement parler à une « Église nationale ».

*
* *
*

Césaro-papisme orthodoxe, bien entendu. Gardiner devait montrer, peu de mois après, qu'il ne souffrait pas d'autre interprétation du nouveau système religieux, en détournant le roi de tout accord doctrinal avec la ligue de Smalkalde ¹. Et certes, on ne saurait trouver dans le *De vera obedientia* l'ombre d'une concession réelle faite aux réformateurs quant au dogme ou au culte. Pourtant l'évêque de Winchester a certainement cherché à leur donner au moins quelques satisfactions verbales; soit qu'il ait voulu complaire aux luthériens d'Allemagne, dont Henri VIII recherchait l'appui; soit qu'il ait voulu se concilier les protestants anglais et les arrêter sur le chemin de l'hérésie, en les persuadant que le transfert au roi de la suprématie sur l'Église donnait satisfaction à tous leurs désirs de réforme. De là sans doute son insistance sur les enseignements de saint Paul, l'usage qu'il fait souvent de mots tels que « la foi » ou « l'esprit ». Le prince, lisons-nous, en se convertissant, « s'approche de Dieu par la foi, qui est la seule manière d'arriver jusqu'à lui ². » Que les papes, dit ailleurs Gardiner, « s'aperçoivent que la vérité l'emporte enfin en toute chose; que la lumière de l'Évangile a enfin succédé aux ténèbres ³ ». Je croyais, dit-il encore, pouvoir prêter serment au pape, car « la voix de la vérité était depuis longtemps enterrée ⁴ ». Tout ceci ne fait d'ailleurs que confirmer ce que nous avons dit plus haut : combattre la tradition au nom d'une vérité absolue, contenue dans les Écritures, c'était nécessairement faire le jeu des protestants, et s'obliger soi-même à une alliance au moins temporaire avec eux.

Mais il y a plus. Nous avons mentionné parmi les sources du *De vera obedientia* les traités impérialistes du moyen âge, le droit romano-byzantin, les opuscules humanistes de la propagande henricienne; mais on ne saurait étudier la naissance du césaro-papisme anglais, sans noter que des idées par certains côtés toutes proches de celles de Gardiner avaient été mises en avant par le plus illustre des réformateurs anglais du temps; sans montrer que cette ressemblance, si frappante qu'elle paraisse d'abord, ne correspond pas à un accord profond; et que bien au contraire il y a opposition absolue entre la manière dont les césaro-papistes d'une part, et les protestants de l'autre comprennent les rapports du souverain et de ses sujets. Dans les dernières lignes du *De vera obedientia*, Gardiner promettait « d'accomplir

1. Cf., P. Janelle, *op. cit.*, p. XXIX et *ibid.*, n. 1.

2. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 12b.

3. *Ibid.*, fol. 31b.

4. *Ibid.*, fol. 36a.

en obéissant au roi, tout ce qu'exige encore la vraie obéissance, celle qui est le propre du chrétien ¹. » Ces mots rappellent, avec intention sans doute, le titre d'un traité protestant écrit par William Tyndale, et publié en 1528, *l'Obéissance du chrétien, et comment le chrétien doit exercer l'autorité dont il dispose* ². A première vue, la parenté d'idées entre les ouvrages de Tyndale et de Gardiner apparaît évidente. Dans les deux cas, l'idée centrale se développe d'abord de la même manière : Tyndale examine successivement l'obéissance due par les enfants à leurs parents, par la femme à son mari, par les serviteurs à leurs maîtres, par les sujets à leurs princes. Il part du texte de l'épître aux Romains, qu'il cite tout au long, pour prouver l'origine divine de la souveraineté des rois. « L'inférieur ne peut se venger du supérieur, ni lui résister par la violence, quelque tort qu'il ait subi. S'il le fait, il est condamné par son acte même; car il s'arroge le rôle qui n'appartient qu'à Dieu ³... ». Pourquoi David n'a-t-il pas tué Saül, qui le persécutait et manquait à ses devoirs? Parce que « Dieu a fait du roi dans chaque royaume le juge de tous, et que nul ne peut le juger... Celui qui juge le roi juge Dieu; celui qui porte la main sur le roi porte la main sur Dieu; et celui qui résiste au roi résiste à Dieu... Si les sujets pèchent, ils doivent être traduits devant le roi. Si le roi pèche, il doit être réservé au jugement, à la colère et à la vengeance de Dieu. Et résister à l'officier du roi... c'est même chose que de résister au roi lui-même ⁴ ». L'obéissance est due même à un prince païen ⁵. « On voit donc que le roi ne connaît pas de loi sur cette terre; et peut à son gré agir bien ou mal, et ne doit de comptes qu'à Dieu seul ⁶. » Nul ne peut être exempté de l'obéissance qui lui est due, « qu'il soit

1. *De vera obedientia*, ed. Berthelet, fol. 36b : « Principi... obediendo, alias simul obedientiae verae partes obire contendam, quae sunt hominis propriae Christiani. »

2. *The Obedience of a Christen man, and how Christen rulers ought to gouverne* ... dans *Parker Society Publications*, vol. 43, *Doctrinal treatises...* by William Tyndale, Cambridge, 1848, pp. 127-344.

3. *Ibid.*, p. 175 : « Neither may the inferior person avenge himself upon the superior, or violently resist him, for whatsoever wrong it be. If he do, he is condemned in the deed-doing; inasmuch as he taketh upon him that which belongeth to God only. »

4. *Ibid.*, p. 177 : « God hath made the king in every realm judge over all, and over him is there no judge. He that judgeth the king judgeth God; and he that layeth hands on the king layeth hand on god; and he that resisteth the king resisteth God... If the subjects sin, they must be brought to the king's judgment. If the king sin, he must be reserved unto the judgment, wrath and vengeance of God. »

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 178 : « Hereby seest thou that the king is, in this world, without law; and may at his lust do right or wrong, and shall give accounts but to God only. »

pape, évêque, moine, ou frère¹ ». Tyndale est d'accord avec Gardiner pour faire du prince le gardien de la vertu et cite comme lui les paroles « *ad vindictam malorum* ». « C'est l'office des princes, qui leur a été confié par Dieu, d'exercer leur vengeance contre les méchants². » Enfin il affirme, lui aussi, que « la parole de Dieu » délie sans autre formalité des « serments illégitimes » prêtés aux cardinaux et aux évêques, contrairement à la fidélité due « à Dieu, au roi et au royaume³ ».

Si Tyndale en était resté là, on pourrait le ranger aux côtés de Gardiner, parmi les avocats de Henri VIII. Mais il s'en faut que l'un et l'autre, en employant les mêmes mots, aient voulu dire la même chose. Ils puisent dans ce fonds commun d'idées courantes, de notions reçues, que chaque génération accepte sans les discuter, sorte d'arrière-plan sur lequel se dessine toute pensée originale; et chacun des deux les tire à lui. Gardiner, en transférant, à contre-cœur, l'autorité papale à la couronne, entendait bien faire du roi le soutien, le contrefort de l'orthodoxie dogmatique et de ce qui subsistait de la puissance ecclésiastique. Puisque le malheur des temps empêchait que le pape ne restât chef de l'Église, que le prince fût du moins son vrai remplaçant. Pour Tyndale, au contraire, le roi lui-même doit faire preuve d'obéissance aux ordres de Dieu, en prenant parti pour le petit troupeau des réformateurs persécutés contre les puissances établies; en abattant la domination des prélats, du clergé et des moines; en restreignant le plus possible le domaine du merveilleux dans la croyance et dans la pratique religieuse. A vrai dire, ces trois choses n'en font qu'une, puisqu'à en croire Tyndale, ce sont les excès d'une dévotion superstitieuse qui sont la source du pouvoir abusif des gens d'Église. « Les rois doivent partout défendre leurs royaumes contre une telle oppression, s'ils sont chrétiens, ce qui est rarement le cas... Ils doivent se rappeler qu'ils tiennent la place de Dieu, et qu'ils ont été ordonnés par Dieu, non pour eux-mêmes, mais pour le bien de leurs sujets... Ils doivent donc... les débarrasser de cette rusée tyrannie, qui croît journellement de plus en plus⁴. »

1. *Doctrinal treatises*, p. 179 : « Yea, though he be pope, bishop, monk, or friar. » Cf., p. 188.

2. *Ibid.*, p. 180 : « If the office of princes, given them of God, be to take vengeance of evil-doers... »

3. *Ibid.*, p. 206 : « They therefore that are sworn to be true to cardinals and bishops, that is to say, false unto God, the king, and the realm, may break their oaths lawfully... by authority of God's word. »

4. *Ibid.*, pp. 239-40 : « Yet ought the kings everywhere to defend their realms from such oppression, if they were Christians; which is seldom seen... The kings ought... to remember that they are in God's stead, and ordained of God, nor for themselves, but for the wealth of their subjects... Therefore ought they... to rid them from such wily tyranny, which increaseth more and more daily. »

La théocratie royale, telle que nous la présente l'*Obéissance du chrétien*, n'est donc pas celle que préconise Gardiner. Il ne s'agit plus d'administrer et de conserver l'Église, mais de la bouleverser, selon les avis d'un petit groupe de prophètes choisis de Dieu ¹, et cette destruction ne se fera pas au nom des intérêts bien entendus de la cité, mais au nom des droits de l'individu. Les rois, d'après Gardiner, n'ont pas à se soucier des suffrages du peuple; il ne semble même pas qu'ils aient à se préoccuper de son bien, puisque pas une fois le *De vera obedientia* ne fait allusion à leurs devoirs. « Qu'ils se rappellent, dit au contraire Tyndale, que leurs sujets sont leurs frères, leur chair et leur sang, les membres de leur propre corps... ». Et, plus catégoriquement encore : « Le peuple est à Dieu, et non à eux; il est l'héritage et la possession du Christ, rachetés par son sang. L'homme le plus méprisé du pays est le frère du roi, son égal comme membre du royaume de Dieu et du Christ. Que le roi donc ne se croie pas trop haut placé pour leur rendre service ²... ». Certes, si l'on en croit l'*Obéissance du chrétien*, la vraie manière pour le roi de se montrer le frère de ses sujets est de battre en brèche l'édifice religieux traditionnel; il n'y en a pas moins ici une inspiration démocratique véritable, tout à fait contraire à l'esprit de Gardiner, et incompatible avec l'absolutisme à la manière italienne que les Tudors avaient réussi à établir en Angleterre. Et naturellement, si le souverain doit tenir compte des droits de ses sujets, c'est donc qu'il existe pour lui un droit chemin dont il ne doit pas s'écarter. Il peut, comme les rois d'Israël, être admonesté, voire menacé par les prophètes. « Moïse avertit les rois, qu'ils n'aient pas trop de femmes, de peur que leur cœur ne se détourne de Dieu; et qu'ils étudient toujours la loi de Dieu, pour apprendre à le craindre, de peur que leur cœur ne s'élève au-dessus de leurs frères ³... ». Et si le souverain ne tient pas compte de ces avertissements, il peut être châtié par la vengeance impitoyable et éclatante du Seigneur. « Dieu a tous les tyrans dans sa main, et ne les laisse pas faire tout ce qu'ils voudraient, mais seulement autant qu'il leur permet, et qu'il est bon

1. Tyndale insiste dans sa préface (*Doctrinal treatises*, pp. 131-142) sur le petit nombre des réformateurs et sur la puissance de leurs ennemis.

2. *Ibid.*, p. 239 : « Let them remember that their subjects are their brethren, their flesh and blood, members of their own body... ». P. 202 : « The people are God's, and not theirs; yea, are Christ's inheritance and possession, bought with his blood. The most despised person in his realm is the king's brother, and fellow-member with him, and equal with him in the kingdom of God and of Christ. Let him therefore not think himself too good to do them service... ».

3. *Ibid.*, p. 204 : « And the kings warneth he [Moses], that they have not too many wives, lest their hearts turn away; and that they read alway in the law of God, to learn to fear him, lest their hearts be lift up above their brethren. »

pour nous »; lorsque Dieu nous a amenés dans la voie de la vérité, « il change l'esprit des tyrans; et s'ils s'efforcent de nous persécuter plus outre, il les ôte de notre chemin, selon les réconfortants exemples de l'Écriture ¹ ».

Et puis, Tyndale a une manière, vraiment désobligeante pour Henri VIII, d'insister sur la fonction propre des souverains injustes, envoyés par Dieu pour servir de fouet et de châtiment à leurs sujets pécheurs. « S'ils sont mauvais, dit-il, c'est à cause de notre méchanceté... Dieu fait d'eux son jouet, et les transforme en bêtes sauvages..., en lions, ours, renards ou porcs impurs, pour se venger de notre manque de charité aveugle et contre nature, et de notre rebelle désobéissance. Si nous nous soumettons au châtiment de Dieu, reconnaissons humblement les péchés pour lesquels nous sommes battus d'étrivières, baisons le bâton qui nous frappe, et amendons notre vie; Dieu... donnera aux souverains un meilleur cœur. Ou s'ils persèverent dans leur malice et vous persécutent parce que vous faites le bien et mettez votre confiance en Dieu, alors Dieu vous délivrera de leur tyrannie, pour l'amour de sa vérité. » Assurément Tyndale admet comme Gardiner que les sujets « ne doivent pas résister aux mauvais souverains ² », mais quelle différence dans l'accent! Le sujet du méchant roi, d'après Gardiner, est humble, doux, patient; il refuse d'examiner les actions de son souverain; il garde les yeux baissés et les mains jointes, et n'attente pas même en pensée à la majesté royale. D'après le grand réformateur au contraire, le juste opprimé par un tyran supporte l'injustice, certes, mais les yeux levés au ciel, dans l'attente de la foudre et du tonnerre qui vont écraser le souverain impie. Bien entendu, oppression des justes et maintien de la « vieille religion » ne sont, pour Tyndale, qu'une seule et même chose; mais plus encore qu'une position dogmatique, son ouvrage nous révèle un tempérament, tout l'opposé de celui de Gardiner. Nous voyons ici déjà l'image des deux Angleterre qui existent encore de nos jours, celle qui est atta-

1. *Doctrinal treatises*, pp. 140-1 : « Even so hath God all tyrants in his hand, and letteth them not do whatsoever they would, but as much only as he appointeth them to do, and as far forth as it is necessary for us... Then turneth he the tyrants; or else, if they enforce to persecute us any further, he putteth them out of the way, according unto the comfortable ensamples of the scripture. »

2. *Ibid.*, p. 194 : « Verily for our wickedness' sake are they evil... Therefore doth God make his scourge of them, and turn them to wild beasts... even into lions, bears, foxes, and unclean swine, to avenge himself of our unnatural and blind unkindness, and of our rebellious disobedience. » P. 197 : « If we submit ourselves unto the chastising of God, and meekly knowledge our sins for which we are scourged, and kiss the rod, and amend our living; then will God... give the rulers a better heart. Or if they continue their malice and persecute you for well-doing, and because ye put your trust in God, then will God deliver you out of their tyranny for his truth's sake ».

chée avant tout à ses institutions et à son passé historique, aux précédents juridiques et à la loi, et qui mérite bien le nom de « conservatrice » ; et celle que l'on désignait naguère sous le nom de « radicale », parce qu'elle s'oppose, au nom de principes absolus, à tout compromis avec la vérité et la justice telles qu'elle les conçoit. Sur le terrain religieux, ce qui sera demain la bataille des dogmes entre l'évêque de Winchester et ses adversaires protestants s'annonce dans ce contraste entre deux attitudes de l'âme, on pourrait presque dire entre deux attitudes du corps. Pour Gardiner, le sujet fidèlement soumis à son roi deviendra le croyant docilement attentif à la voix de l'Église et à sa tradition ; pour les successeurs de Tyndale, le sujet soumis certes, mais fièrement conscient de son indépendance morale, deviendra le croyant qui ne veut nul intermédiaire entre lui et Dieu, et qui regarde celui-ci face à face, parce qu'il se sait justifié. Ainsi s'allient, chez ceux-ci comme chez celui-là, les idées politiques aux croyances. Cette correspondance n'est pas, certes, la seule raison qui poussera Gardiner à entrer en lice pour défendre l'orthodoxie ; elle explique cependant en partie comment l'avocat de la suprématie royale pourra devenir, dans l'espace de quelques années, le continuateur de Fisher et de More.

CONCLUSION

Les bibliographes mentionnent un ouvrage de Gardiner, auquel ils donnent le titre de *Palinodia libri de vera obedientia* : c'est la *Confutatio cavillationum*, publiée en 1552, alors que son auteur était emprisonné à la Tour de Londres par les ordres du gouvernement d'Édouard VI. On ne voit pas bien, de prime abord, en quoi Gardiner, dans cette « palinodie », abjure ses opinions de 1535. La *Confutatio* est tout entière consacrée à la défense de la présence réelle dans le sacrement de l'Eucharistie; on n'y trouve pas un mot sur l'obéissance aux rois et sur leur fonction religieuse. Bien plus, nous avons noté une certaine parenté de tempérament entre les idées politiques et les idées religieuses de Gardiner. Et pourtant, l'expression des bibliographes s'explique. L'appel à l'autorité des rois avait été l'arme principale employée par les protestants, non seulement contre la juridiction romaine, mais aussi contre la croyance et le culte traditionnels. Gardiner avait semblé faire cause commune avec eux, leur avait donné des espoirs. Le *De vera obedientia* avait été réimprimé à Strasbourg par le réformateur Martin Bucer, à Hambourg par la diète des princes luthériens¹. Dès 1536 on discernait mal, en Allemagne, la différence entre le transfert de la juridiction du pape au roi, que Foxe, Sampson, Gardiner, Tunstal, acceptaient bon gré mal gré, et les innovations dogmatiques et cultuelles dont ils ne voulaient à aucun prix. Gardiner avait d'ailleurs fait de son mieux pour donner le change. A plus forte raison, vingt ou trente ans après, était-il devenu impossible aux historiens et aux controversistes de se remettre dans l'état d'esprit des Anglais des premières années du siècle. La Réforme, suivie de la Contre-Réforme, avait déplacé les points de vue, tout autant que la Grande Guerre, dans un temps plus ramassé, a pu le faire de nos jours. On ne distinguait plus désormais qu'entre amis et adversaires du catholicisme, considéré comme une construction doctrinale, et de la papauté, considérée comme une autorité spirituelle au sens moderne du mot. On voyait tout sous l'angle de la croyance. On ne

1. Cf., P. Janelle, *op. cit.*, pp. XXIV-IX.

comprenait plus une époque où celle-ci ne séparait pas les hommes en deux camps, où elle allait de soi, et où, reconnue également par le Saint-Siège et les souverains, elle restait au-dessus de leurs querelles.

La génération d'après le Concile de Trente ne pouvait plus se remettre dans l'état d'esprit de la génération qui avait précédé ce Concile. C'est celle-ci que nous avons voulu décrire dans ce premier volume, en choisissant comme exemple un personnage qui fût bien de son époque. Stephen Gardiner fait d'autant mieux comprendre son temps qu'il a éprouvé en sa propre personne la transformation dont nous venons de parler. Il connut dans sa jeunesse une atmosphère libre et tranquille, où l'esprit pouvait s'abandonner sans souci au plaisir de l'étude désintéressée. Il finit ses jours dans une atmosphère de bataille, et lui-même prit la plume et combattit âprement pour défendre la « vieille religion ». Notre souci, pour le moment, est seulement de montrer comment l'Angleterre du début du ^{xvi}^e siècle, à peu près libre d'hérésies, a pu se laisser entraîner sans résistance jusqu'à un schisme qui faisait d'elle un terrain tout préparé pour l'invasion protestante; comment en particulier les hommes de la classe de Gardiner, savants juristes, humanistes chrétiens, ont failli à la tâche de chefs de l'opposition qui leur revenait naturellement, du fait de leur science et de leur haute situation dans l'État. Et d'abord, nous nous sommes replacés dans l'Angleterre religieuse de l'an 1500, celle où Gardiner a reçu sa formation. Le royaume est alors orthodoxe; la répression du wiclifisme a réussi; il ne subsiste plus que quelques petits groupes lollards. La religion anglaise d'alors n'a pas ce caractère théologique et raisonneur qu'elle prendra avec Tyndale au ^{xvi}^e siècle, avec Milton au ^{xvii}^e; elle est surtout pieuse, tendre, imaginative, familière avec Dieu, la Vierge et les saints; elle aime les belles histoires merveilleuses; elle ressemble aux sculptures fleuries et luxuriantes, aux nervures entrelacées des églises du temps; elle se manifeste dans les pèlerinages, les fondations pieuses, le renouveau monastique; dans toute une littérature imprimée, qui ne disparaîtra que bien des années après la rupture avec le Saint-Siège. Fidèle aux croyances traditionnelles, l'Angleterre est également attachée à la papauté; mais elle reste dans le vague quant aux théories sur le gouvernement de l'Église, et l'on y relève quelques traces d'un conciliarisme qui remonte à l'époque du grand schisme. Enfin le peuple, pour dévot qu'il soit, supporte d'assez mauvais gré le fardeau que fait peser sur lui la juridiction ecclésiastique, les droits de toute nature qu'il lui faut acquitter, les exemptions accordées aux clercs. C'est là pour ainsi dire la fissure dans l'édifice de la « vieille religion »; c'est là que Henri VIII fera d'abord porter son effort, se servant de ces griefs populaires comme d'un coin pour désunir cet ensemble fortement maçonné.

Les intellectuels de la famille de Gardiner n'ont cure de cette agitation populaire. Ils sont au-dessus de cela. Ils ne demandent qu'à poursuivre en paix, et leurs études, et cette carrière dorée que leur ouvre la faveur royale, toute acquise aux lettres chrétiennes et profanes sous les règnes de Henri VII et de Henri VIII. Ils sont assurément des novateurs dans l'ordre intellectuel : ils apprennent le grec, lisent les Pères dans les éditions érasmiennes, prisent peu la scolastique, regardent le monde du haut de leur jeune savoir. Mais ils sont conservateurs dans l'ordre social ; ils ont besoin de ces mécènes que sont le roi et les grands dignitaires ecclésiastiques comme Wolsey ; ils ne dédaignent pas les prébendes qui les mettent à l'abri des soucis matériels. Leur libre humanisme n'a d'autre but que de satisfaire leur curiosité d'esprit. Ils ne lui proposent aucune fin pratique. La culture qu'ils ont reçue est celle d'une aristocratie ; ils recherchent une élégance toute en surface ; ils se préoccupent peu du réel. Ils sont portés à s'amuser, comme leur maître Erasme, du spectacle changeant que leur offre l'humanité ; ils ne songent ni à réformer, ni à justifier, les institutions existantes. Cette indifférence à la valeur propre des choses, au moins en ce qui concerne la vie publique, se trouve encore renforcée par l'italianisme, qui a pris pied à la cour d'Angleterre. L'école de Machiavel n'est pas à proprement parler immorale ; elle ignore tout « éthisme » ; elle fait de la politique un jeu de princes ; elle n'a cure des sentiments sincères et profonds, qui parfois soulèvent le peuple en une colère irrésistible. Pour elle, la populace se laisse mener ; elle ne peut rien par elle-même. Comment, après avoir reçu de telles leçons, Gardiner eût-il songé à se mettre à la tête d'un mouvement populaire, pour s'opposer aux innovations introduites par le roi ? Regardant de haut les gens de peu, il était inévitablement amené à faire cause commune avec les puissants, à transiger avec eux dans tous les cas plutôt que de se révolter.

Que cette attitude détachée, et en réalité peu perspicace, en face des grands problèmes de la vie spirituelle des peuples, ait été chez Gardiner, Bonner, Foxe, autre chose qu'un vêtement d'emprunt, nous ne le croyons pas. Ils n'étaient pas incapables de sentiments vrais, comme le montrera plus tard leur attachement au dogme de l'Eucharistie. Mais au début de l'affaire du divorce, ils sont jeunes, infatués de leur culture grecque et latine ; ambitieux aussi, et fiers d'être les serviteurs d'un prince fastueux et magnifique ; affranchis, dans le domaine politique tout au moins, de ces scrupules qui enchaînent le vulgaire. Ainsi s'explique, à Orvieto et à Rome, leur attitude cavalière en face du Souverain Pontife. Et puis, comment respecteraient-ils une papauté que l'Empereur traite sans nul respect, qui est bafouée de toutes parts ? Le droit romain a rehaussé à leurs yeux

le prestige du pouvoir civil, que représente le prince. Ils acceptent donc, de gaieté de cœur, de se faire les soutiens du roi dans ce procès de divorce, dont ils ne songent même pas à voir le côté moral. Entre grands de ce monde, on se soucie peu de ces choses. Il s'agit d'un marché à proposer au pape, d'une « prattica » à bien conduire. Qui donc irait mettre la religion là-dedans ?

Et deux ans, trois ans, Gardiner persévère dans cette voie. Lorsque Campeggio et Wolsey viennent juger le divorce en Angleterre, il met toute son habileté d'avocat au service du roi. Son plaidoyer, trop habile, ne va pas au fond des choses. Il s'agit de fournir aux légats des raisons plausibles de se plier à la volonté de Henri VIII. Mais dans les mois qui suivent, on sent la belle ardeur juvénile de Gardiner se refroidir petit à petit, au fur et à mesure que se forme un parti protestant qui se groupe derrière Anne Boleyn, et que le roi, pour arriver à ses fins, s'efforce d'asservir l'Église. Gardiner, presque tout le clergé avec lui, et la plus grande partie du peuple anglais, sont attachés à cette organisation religieuse du moyen âge, qui s'est efforcée de grouper toute la Chrétienté sous l'autorité du pape, qui a réellement réussi, dans une large mesure, à abolir les frontières. Le nationalisme religieux n'a pas encore pris de profondes racines en Angleterre. Un instant, donc, le sentiment public se révolte, lorsque Henri VIII veut supprimer la juridiction propre de l'Église pour la transférer à la couronne. Il n'est toujours pas question de doctrine, à vrai dire, mais les adversaires du clergé, sont, en fait, portés à l'indulgence envers les ennemis des croyances traditionnelles ; et l'on craint que le roi, lorsqu'il aura repris entre ses mains le jugement des hérétiques, ne fasse usage de son pouvoir en leur faveur. Un mouvement d'opposition se dessine. De cette opposition, Gardiner pourrait être le chef ; il va l'être : il rédige la réponse à ce faux de Cromwell qui s'appelle la *Pétition des Communes*. On s'attend à un geste décisif qui va entraîner les foules, réduire le souverain aux abois. Un moment on reste en suspens. Puis c'est le silence. L'opposition s'est tue. Elle a fait au roi les concessions demandées. Gardiner se retire de la scène. Il a manqué l'occasion unique d'arrêter le cours des événements. Il ne la retrouvera plus.

Cette défaillance du plus éminent, du plus actif et du mieux doué parmi les prélats du royaume, s'explique en partie par les causes que nous avons dites, et par un attachement au prince où l'on doit certes reconnaître un sentiment sincère. Mais il est bien d'autres raisons qui font comprendre la mollesse, l'indécision de la résistance aristocratique ou populaire. Tout d'abord, jusqu'au moment où fut proclamée la suprématie royale sur l'Église, les Anglais purent se donner à eux-mêmes des motifs de temporiser ; et même après l'acte de suprême-

matie, la plupart pensèrent que le nouveau régime était provisoire, et qu'une réconciliation avec Rome interviendrait bientôt. Les querelles entre les princes et le Saint-Siège avaient été chose si courante qu'il ne fallait pas les prendre au tragique; l'Angleterre serait frappée d'interdit, et puis tout s'arrangerait. L'Empereur lui-même le croyait, et conseillait aux Anglais de laisser faire. Et il ne se trompait pas de beaucoup. Gardiner devait, sous le règne de Marie Tudor, rappeler qu'à plus d'une reprise des tentatives de réconciliation avaient été sur le point d'aboutir¹. Bref, le schisme était considéré comme une simple « brouille », fâcheuse certes, mais non définitive. Henri VIII fit d'ailleurs ce qu'il fallait, à chaque étape de cette politique dominée de bout en bout par l'affaire du divorce, pour donner le change à l'opinion : il n'hésita pas à mentir effrontément, et à répandre ses mensonges dans tout le peuple. Pour cela, il usa hardiment et intelligemment de cette presse à imprimer, d'autant plus efficace qu'elle était alors chose encore nouvelle, et qu'il pouvait s'en assurer le monopole; et il contraignit l'Église à plaider la cause royale devant le peuple par la voix de ses prédicateurs.

Mais l'Église, dira-t-on, s'est donc laissé faire? Oui, et nous avons déjà montré pourquoi. Mais il faut dire aussi qu'elle était soumise à une formidable pression, qui alla dans bien des cas jusqu'au supplice, qui employait couramment des formes moins sanglantes, mais tout aussi efficaces, de persécution. Priver un homme de la faveur royale, dans un pays qui possède une forte organisation monarchique, c'est bien souvent briser sa vie. Et puis le roi savait très habilement jouer du loyalisme patriotique des Anglais, de cet « insularisme » qui assurément n'avait pas alors toute sa force, mais qui existait au moins en germe; de cette haine de l'étranger que l'on arrive toujours à soulever quand on veut faire appel aux passions populaires. Et enfin et surtout, ni les dignitaires ecclésiastiques, ni le peuple, n'étaient préparés à prendre une attitude de révolte. La piété humble, soumise, patiemment en marche vers la perfection, qui fut celle des Anglais de l'an 1500, ne les prédisposait pas à ce rôle. Il y a une parenté certaine entre cette manière de comprendre la religion, toute pénétrée de douceur évangélique, et la théorie de l'obéissance passive telle que l'exprima Gardiner. Que l'on relise au contraire la préface de l'*Obéissance du Chrétien*, et l'on verra Tyndale encourager les premiers protestants anglais à se tenir le front haut devant leurs persécuteurs, assurés qu'ils sont le petit troupeau des élus, que Dieu combat pour eux, et les vengera d'une manière terrible. La résistance armée a beau être pros-

1. *Concio reveren. d. Stephani Episcopi vintonien... habita dominica prima adventus* (sermon du 2 décembre 1555), sigs aiiijb-aiiija.

crite en théorie, ce sont des trompettes de bataille que l'on entend ici; et l'on comprend pourquoi la minorité protestante toute pénétrée de biblicisme hébraïque a réussi à mordre sur les petites gens et à les animer au combat, alors que la masse catholique nous étonne par son inertie.

Mais nous devançons ici les événements. Entre 1530 et 1535 l'opinion anglaise est presque entièrement hostile au protestantisme doctrinal; et sans doute se fût-elle déjà révoltée, comme elle le fit en 1537 lors de la suppression des monastères, si le schisme avait été ce qu'il est devenu depuis, une rupture nette avec les croyances traditionnelles. Mais tout d'abord les circonstances n'amènèrent que progressivement la séparation d'avec Rome. Dans son désir de chercher des expédients pour légitimer son divorce, tout en évitant de brusquer les choses du côté du Saint-Siège, le roi ménagea des transitions; l'appel au concile général fut la plus habile de celles-ci. Reprenant une tradition encore vivace, elle était en réalité un coup de maître. D'autre part, tout en encourageant les hérétiques en sous-main, Henri VIII sut profiter de ce qu'il s'était acquis, par ses ouvrages contre Luther, la renommée d'un défenseur de l'orthodoxie; il s'efforça d'entretenir cette réputation; il protesta de son attachement à l'Église universelle. Il s'en prit uniquement, en fait, à ce qui, dans le système religieux du moyen âge, était le moins en faveur auprès du peuple, l'organisation juridique et financière. Quelle que fût alors la valeur de cette organisation, il est clair qu'il était plus facile de soulever la masse contre des cours de justice et des collecteurs d'impôts que contre des croyances et des dévotions qui touchaient au plus profond de sa vie religieuse. Le transfert de juridiction du pape à la couronne ne modifia pas, jusqu'à la suppression des monastères, la vie religieuse du pays. Il parut — ce n'était là d'ailleurs qu'une illusion — donner satisfaction à certaines réclamations populaires. Henri VIII n'hésita pas à promettre le retour de l'âge d'or à ceux qui le suivraient : procédé à vrai dire démagogique, qui spéculait à la fois sur la bêtise et sur les bas instincts de la foule, ameutée contre le pape et les prélats au nom de l'humilité évangélique par le plus fastueux des princes du temps.

Car l'Angleterre se prêtait mieux qu'aucun autre pays à cette manipulation de la foule et de l'opinion par le prince que préconisait Machiavel. Le roi ne craignait ni la contradiction par le livre, ni une intervention armée. L'entreprise de l'Armada n'eût pas été plus facile cinquante ans plus tôt; et quant à la presse, il était encore aisé de la tenir en main. Les chefs des conservateurs anglais, en 1535, prélats et grands seigneurs, n'avaient rien de commun avec ces protestants obscurs, boutiquiers et artisans, qui sous Marie Tudor et sous Élisabeth, devaient agiter l'opinion en publiant clandestinement des tracts

incendiaires. Dans le royaume, aucune puissance ne se comparait à celle du roi : l'administration était plus uniforme et plus centralisée que ne le fut plus tard celle de Louis XIV. Mettons-nous dans l'état d'esprit d'un Anglais traditionaliste au moment du schisme. Il tient assurément à la « vieille religion » et à l'unité de la Chrétienté; il verrait volontiers l'armée de l'Empereur accourir pour rendre à Catherine d'Aragon sa couronne de reine et pour rétablir l'autorité du Saint-Siège. Mais Charles-Quint tempore; le pape est loin; le roi est près, un roi puissant, riche de tout le prestige que donne à sa dynastie la paix retrouvée après les longues années de la guerre des Deux-Roses; un roi qui sait se rendre populaire, et qui exalte la fierté patriotique de ses sujets. Et voici notre Anglais combattu entre deux loyalismes. Il sent d'ailleurs que sa révolte serait impuissante; et puis, à quoi bon se révolter? Henri VIII mourra, ou bien Catherine d'Aragon; dans ce dernier cas, le second mariage du roi sera légitimé; le pape et lui se réconcilieront; ce n'est pas la première fois qu'un souverain se brouille avec le Saint-Siège. Il y a bien quelques hérétiques, qui font grand bruit et s'efforcent d'entraîner le roi dans leur sillage; mais ce bon prince est trop vertueux pour souffrir pareille chose. On lui doit tout du reste, et puis... « *Ira principis mors est* ». Laissons donc faire : la rafale passera, et nous pourrons redresser la tête. Tel fut, à n'en pas douter, le raisonnement que se firent la majorité des conservateurs anglais au moment du schisme; et l'on peut à bon droit s'étonner de leur manque de clairvoyance. Quelques-uns firent exception; tel le plus grand de tous, Thomas More. Pour les autres, le réveil devait venir, mais trop tard. Ils s'efforcèrent alors de sauver, à l'intérieur de l'Eglise henricienne, la croyance traditionnelle menacée par le protestantisme; et nous verrons Gardiner, après avoir insulté la mémoire de Fisher, se faire à sa suite le défenseur des sacrements orthodoxes. Mais le catholicisme anglais était entamé; le nationalisme religieux avait pris pied en Angleterre; il devait bientôt y régner en maître.

On peut se demander toutefois si le passé du royaume ne le prédisposait pas à rompre avec l'Europe chrétienne et à se replier sur lui-même. Les apologistes de l'anglicanisme se sont à mainte reprise efforcés de démontrer que la séparation était en réalité antérieure au schisme, qu'elle avait existé en fait depuis les origines, que Henri VIII n'avait fait que sanctionner un état de choses déjà ancien. L'on cite, à l'appui de cette affirmation, les cas assez nombreux où l'Eglise d'Angleterre fit preuve d'indépendance à l'égard de Rome, et où la couronne et le parlement restreignirent les pouvoirs juridiques, administratifs ou financiers du Saint-Siège. Certes, on pourra dire avec raison que l'Angleterre était, par certains côtés, prédisposée au nationalisme religieux; par sa position géographique d'abord, son éloignement

relatif, son isolement; par le fait aussi que de très bonne heure, dès Guillaume le Conquérant, au lieu d'appartenir à un vaste système confus d'allégeances féodales, elle était devenue un état centralisé et entièrement indépendant. Encore faudrait-il apercevoir dans l'opposition anti-papale du moyen âge le germe de la théorie qui substitue le roi au pape comme chef visible de l'Église; et montrer que le système henricien a effectivement ses racines dans le royaume, qu'il est anglais par ses origines immédiates dans le domaine de la pensée et du sentiment. Or l'examen des faits conduit à une conclusion tout opposée. On ne peut évidemment faire une preuve négative, et nous n'oserions affirmer que, dans l'Angleterre du moyen âge, aucun penseur n'ait soutenu des opinions impérialistes parentes de celles des avocats de Henri VIII. Mais ce qui paraît certain, c'est qu'au moment même du schisme, ces opinions, en admettant qu'elles eussent été professées, étaient tombées dans l'oubli le plus complet. Le roi et ses serviteurs avaient trop d'intérêt à y prendre appui pour ne pas le faire, s'ils les avaient connues. Or, nous n'en relevons nulle trace dans les écrits de propagande destinés à faire accepter par les savants et par le peuple la suprématie royale sur l'Église. Que Henri VIII ait eu le désir profond de se rendre maître de celle-ci, afin de la faire plier à sa volonté, que ce désir ait existé déjà de longue date au moment où Foxe, Sampson, Gardiner en fournirent une justification, nous l'accordons volontiers. Mais l'impérieux souverain ne trouva pas dans son propre royaume les précédents d'ordre intellectuel qui lui eussent permis de prendre appui sur une tradition vraiment anglaise. Que ces précédents eussent existé ou non, les savants prélats du début du XVI^e siècle ne les connaissaient pas. Ils avaient même presque oublié la lutte que leur pays avait, cent cinquante ans auparavant, soutenue contre le Saint-Siège. Ils se rappelaient seulement que l'Angleterre d'hier, l'Angleterre de leur jeunesse, lui était parfaitement soumise et dévouée. Cela, ils n'essayaient pas de le dissimuler, bien au contraire : leurs explications embarrassées valent sur ce point la plus forte des affirmations. Et, d'autre part, ils sont allés chercher hors d'Angleterre les précédents nécessaires à la politique royale; ils ont ressuscité, à son usage, la querelle entre le pape et l'Empereur; ils s'inspirent directement du *Defensor Pacis* de Marsile de Padoue.

Quoi que l'on puisse donc penser sur les dispositions intimes, instinctives de l'Angleterre à se renfermer en elle-même, on est bien forcé de reconnaître qu'il n'y a pas continuité immédiate, en ce qui concerne l'organisation de l'Église, entre la pensée religieuse de l'an 1500 et celle qui s'exprime dans le *De vera obedientia*. Le césaro-papisme de Henri VIII et de Gardiner dérive de précédents byzantins et impérialistes. Il n'est en Angleterre qu'une importation. Et cependant,

du fait de cette importation, toute la physionomie de l'Angleterre, le tempérament national, le caractère même des individus, devaient se trouver modifiés, sans qu'aucune réaction vive fût venue détourner le cours des événements. Un prince égoïste, servi par les circonstances, habile à utiliser et à conduire les courants d'opinion, avait réussi en trois ans à instaurer un état de choses qui devait changer l'âme d'un peuple pour trois siècles. Faute d'un chef clairvoyant et hardi, la masse de sujets trop soumis qu'était alors le peuple anglais se laissa entraîner par le souverain. Pour faire obstacle à la volonté de Henri VIII, il eût fallu qu'une autre volonté se dressât, résolue à combattre les innovations dans leur germe, à prendre appui sur l'opinion populaire, proclamant hautement comme moralement supérieur un idéal opposé à celui du roi. Stephen Gardiner eût pu remplir ce rôle : son attachement aux gens d'en haut, son indécision au moment critique ont permis qu'en Angleterre d'abord, dans tous les pays de langue anglaise ensuite, s'établît un christianisme national, qu'une différence de tempérament plus encore que de dogme sépare de l'Église romaine. Attaché à l'unité de la Chrétienté, il en a permis la division. Au cours des années qui suivront, il s'efforcera bien de maintenir les croyances orthodoxes; il les eût mieux servies en sachant voir et agir à temps.

APPENDICES

N^o 1.

(Voir p. 66).

Editions des Pères utilisées par Gardiner.

On n'a pas cru devoir renvoyer au second volume le tableau ci-dessous, bien que la plupart des citations qui y figurent appartiennent aux ouvrages apologétiques de Gardiner, et soient postérieures à 1535. L'ordre chronologique des citations n'eût pas conduit à des conclusions assez nettes, et celui des éditions des Pères ne pouvait être établi sans lacunes. On a donc classé les citations d'après les Pères auxquels elles sont empruntées, et rangé ceux-ci par ordre alphabétique.

Saint Ambroise.

Cité dans l'*Exetasis testimoniorum*, écrite par Gardiner en 1548, ed. Louvain, 1554, p. 77 bis (In Epist. ad Timotheum, caput tertium).

Le texte latin n'est pas celui de *Divi Ambrosii... omnia opera*, apud... Basileam 1527.

Saint Basile.

Cité dans l'*Exetasis*, p. 74 (De Virginitate, interprete Ambrosio Camaldulense), et p. 77 (In sermone, quomodo amittimus imaginem Dei Vuolfango Musculo interprete).

Le texte (latin) est dans les deux cas celui de l'édition suivante, p. 27c : *Opera D. Basilii Magni Caesariae Cappadociae episcopi omnia, sive recens versa, sive ad graecos archetypos... collata per VVolfgangum Musculum Dusanum...* Basileae ex officina hervagiana 1540.

Saint Cyrille.

(Commentaire sur Joan., XV) cité dans *A detection of the Deuils Sophistrie*, London 1546, 2^e édition, fol. XCVIa.

On n'a pu retrouver la source de cette citation. Migne (Patrologie latine, vol. LXVIII, col. 40-41) mentionne des éditions complètes des œuvres de saint Cyrille en 1516 et 1528 (Bâle) et plusieurs éditions du commentaire sur l'évangile de saint Jean (Paris, 1508, 1520, 1521; Bâle, 1524).

Saint Epiphane.

Cité dans *Stephani Winton. episcopi angli, ad Martinum Bucerum... questio*, Lovanii 1544, Sigs. Hiiib-Hiva (texte grec et latin),

Texte grec de ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΙΟΥ... ΚΑΤΑ ΑΙΡΕΖΕΩΝ ΟΓΔΟΗΚΟΝΤΑ... D. Epiphaniï ...contra octoginta haereses... opus eximium, Panarium sive capsula medica appellatum... omnia graece conscripta, Basileae 1544, p. 215, lignes 34-39.

Le texte latin n'est pas celui de l'édition de Bâle de 1542, D. Epiphaniï ...contra octoaginta haereses opus.

Saint Grégoire de Nazianze.

Cité dans l'*Exetasis*, pp. 80-1 (Gregorius Nazianzenus oratione 30, Bilibaldo interprete). Le texte (latin) est celui de l'édition suivante, p. 298, l. 15-37 : D. Gregorii Nazianzeni orationes XXX Bilibaldo Pirkheimero interprete, quarum catalogum... post epistolam Des. Erasmi Roter. uidebis. Basileae, in officina Frobeniana, 1531.

Cité dans la *Detection*, fol. CXXVIIa-CXXVIIIa (oratio de baptisma).

Le texte (grec et latin) est celui de l'édition suivante, p. 191a, l. 18 à p. 191b, l. 14 (oratio εις τὸ ἅγιον βάπτισμα) : Gregorii Nazianzeni theologi orationes lectissimae XVI. Venetiis in aedibus aldi... 1516. Cf., Migne, *Patrologia graeco-latina*, t. XXXVI, Greg. Naz., II, col. 401-402, oratio XL.

Cité dans la seconde lettre de Gardiner à Cranmer, Bibl. nat., fonds latin, MS. 6051, fol. 45b (contra Eunom.). Texte de l'édition ci-dessus (Aldus 1516), p. 2b, l. 22-26; cf., Migne, t. XXXVI, col. 16.

Saint Hilaire.

Cité dans la *Detection*, fol. XCVIIb-XCVIIIa (Hilarius, 8 li. de Trinitate). Le texte (latin) est celui de l'édition suivante, p. 133, l. 29 à p. 134, l. 1 : D. Hilarii Pictavorum episcopi lxxvibrationes quotquot extant olim per Des. Erasmus Rot... emendatae... Basileae in officina Frobeniana 1535. (Quelques différences insignifiantes, qui semblent dues à l'inattention).

Saint Ignace.

Cité dans la *Detection*, fol. XCIIb (Epistola ad Romanos). Le texte (latin) est, à un mot près, celui de l'édition suivante, p. 86, l. 19-23 : *Gloriosi Christi martyris Ignatii Antiocheni antistitis, Epistolae undecim... cum argumento Iacobi Fabri Stapulen...* Basileae 1520. (Cet ouvrage avait été publié d'abord à Paris en 1498. Cf., Migne, *Patrologia graeco-latina*, t. V, Ignatius, col. 630). La différence entre le texte de Lefèvre d'Etaples et celui de Gardiner porte sur les mots « panem caelestem, panem vitae » que Gardiner transcrit « panem caelestem vitae ».

Saint Irénée.

Cité dans la *Detection*, 1^{re} édition, fol. XCIIb et 2^e édition, fol. LXXVIIIa, (de « Quomodo negant... à... ejus augetur »). Le texte (latin) est, avec quelques légères variantes sans importance (par exemple « quae et sanguine et corpore » pour « quae sanguine et corpore », — Gardiner avait l'habitude de « polir » ses citations) celui de l'édition suivante : *Opus eruditissimum divi Irenaei Episcopi lugdunensis in quinque libros digestum... opera Des. Erasmi... Roterodami*, Basileae in officina Frobeniana, Anno 1534.

Migne, *Patrologia graeco-latina*, t. VII, S. Ireneus, praefatio, pp. 9-10,

signale une première édition de cet ouvrage, Bâle 1526, peut-être parce que la préface porte cette date dans l'édition de 1534.

Saint Jean Chrysostome.

Cité dans l'*Exetasis*, p. 64 (Chrysost. super Matthaeum). Le texte (latin) est semblable à celui de l'édition suivante, p. 256a, l. 24 à p. 256b, l. 16 : *Omnia Opera Divi Ioannis Chrysostomi, archiepiscopi constantinopolitani...*, Basileae, apud Andream Cratandrum, 1525 (Homilia LXIII. Ex cap. Matth. XIX, Georgio Trapez. interp.).

Cité dans la *Detection*, 2^e édition, fol. LXXXVIIa-LXXXIXa (D. Chrisost. sup. epist. ad Hebreos). Le texte (latin) est semblable à celui de l'édition suivante : *Beati Ioannis Chrysostomi Episcopi Constantinopolitani expositio in epistolam B. Pauli Apostoli ad Hebraeos...* Mutiano Scholastico interprete, Basileae 1517, reproduite par Migne, *Patrologia graeca*, t. 63 (Chrysost. t. XII) pp. 349-50.

Cité dans la *Detection*, 2^e édition, fol. CIIb-CIIa (Chryso. super 6 ca. Ioannis). Le texte (latin) est semblable à celui de l'édition de 1525 ci-dessus, tomus secundus, fol. 65b, l. 15-29 (Homilia XLV. Ex cap. Ioannis VI. Francisco Aretino interp.).

Saint Jean Damascène.

Cité dans la *Detection*, 2^e édition, fol. XXXVIIa (Damas 4 li. de fide orthodoxa, ca. 14). Le texte grec est semblable à celui de l'édition suivante, BIBAION δ', p. 110, l. 7 à 114, dernière l. : *Ioannis Damasceni editio orthodoxae fidei...* Veronae 1531.

Le texte latin cité ensuite par Gardiner est vraisemblablement sa propre traduction du grec, car il diffère de l'édition latine de saint Jean Damascène, Parisiis ex officina Henrici Stephani 1512, laquelle est reproduite dans l'édition Froben de Bâle 1533, publiée « opera Des. Erasmi ».

Saint Jérôme.

Cité dans la *Detection*, 2^e édition, fol. CVa-b (Ad. Hedibiam; de « Nos audiamus panem »... à... « quod regnum patris est »). Le texte (latin) est semblable à celui de l'édition suivante, t. III, p. 144, l. 32-48 : *Opus Epistolarum divi Hieronymi stridonensis, una cum scholiis Des. Erasmi Roterodami...* apud... Basileam ex... officina Frobeniana 1524.

Æcumenius.

Cité dans la *Conquestio*, Lovanii 1544, Sig. B IV a-b (texte grec) et B IV b-Ca (traduction latine).

Le texte grec est semblable à celui de l'édition suivante : 'ΕΞΗΤΗΣΕΙΣ ΠΑΛΑΙΑΙ... *Expositiones antiquae... Æcumenii...* Tomus prior... Veronae 1532, reproduite dans Migne, *Patrologia graeca*, t. CXVIII (Æcumenius, t. I). Comment. in Epist. I ad Corinth., chap. VII, v. 37-38, col. 743-746.

La traduction latine semble appartenir en propre à Gardiner. La première édition latine d'Æcumenius remonte d'ailleurs à 1545 (cf. Migne, *op. cit.*, notitia, pp. 9-10).

Origène.

Cité dans l'*Exetasis*, pp. 63-64 (Origenes super Matthaeum, Homil. 7). Le texte (latin) est semblable à celui de l'édition suivante, fol. XVIIIb, col. 1, l. 40 à col. 2, l. 10 : *Tertius et quartus tomi Operum Origenis Adamantii... Venundantur... Joanni Paruo : Jodoco Badio : et Conrado Resch.* (Préface du tome I datée E Nauarra Parisiensi... 1512).

Tertullien.

Cité dans la *Detection*, 2^e édition, fol. XCIIIb-XCIIIa. Le texte (latin) est à très peu de chose près semblable aux deux éditions suivantes : *Opera Tertulliani...* Lutetii 1521, p. 40, l. 35 à p. 41, l. 2, et même ouvrage, édition de Beatus Rhenanus, imprimée par Froben, Bâle 1521, p. 50.

Le passage de la réponse de Gardiner à Fisher (cf., ci-dessus, p. 122), *State Papers*, Henry VIII, vol. 54, fol. 198b, où est invoquée le témoignage de Tertullien, n'est pas une citation, mais seulement une allusion à *Tertulliani adversus Marcionem liber quintus*, pp. 299-300 de l'édition de Beatus Rhenanus.

Theophilus Alexandrinus.

Cité dans la *Detection*, fol. XCIXb-Ca (commentaire sur saint Marc, 14). On n'a pu retrouver cette citation dans Migne, *Patrologia graeca*, t. LXV, col. 29-68, ni dans l'édition suivante : *Antidotum contra diversas omnium fere seculorum haereses*, Basileae 1528, pp. 95a-110b, *Theophili Alexandrini Epistolae (Libri Paschales III)*.

Théophylacte.

Cité dans *A discussion of Mr. Hopers oversight*, écrite en 1550 (Record Office, *State papers*, Domestic, Edward VI, vol. XII), p. 68. Simple allusion qui semble provenir de l'édition suivante, inconnue à Gardiner en 1546, lorsqu'il écrivit sa *Detection* : ΘΕΟΦΥΛΑΚΤΟΥ ΑΥΚΙΕΠΙΣΚΟΠΟΥ ΒΟΥΛΓΑΡΙΑΣ ΕΡΜΗΝΕΙΑ ΕΙΣ ΤΑ ΤΕΣΣΑΡΑ ΕΥΑΓΓΕΛΙΑ, Romae 1542.

De ce qui précède on peut tirer les conclusions suivantes. Tout d'abord, autant qu'on puisse en juger par les dates des éditions employées, les lectures patristiques de Gardiner se sont réparties sur la plus grande partie de sa vie, depuis son séjour à Cambridge jusqu'à la fin du règne de Henri VIII et sans doute plus tard. Il est clair en outre qu'il se réfère non à des manuscrits des Pères, mais à des éditions récentes, dues aux savants de l'école érasmiennne, ou même dans quatre cas à Erasme lui-même. Le caractère de sa formation première, les goûts qu'elle avait engendrés et qui restèrent les mêmes jusqu'au bout, se trouvent ainsi mis en lumière; et l'on reconnaît qu'il appartenait à la grande famille intellectuelle et spirituelle des humanistes chrétiens.

Nº 2.
(Voir page 171).

Lettre de Gardiner à Henri VIII
au sujet de la *Réplique des Ordinaires*.
(British Museum, MS. Cleopatra B. VI, fol. 203a-b).

(Fol. 203a) My duetie remembred to your maiestie with al lowly humilite and reuerent honnour forasmuch as letted by disease of body I cannot personally repare to your highnes presens having harde of your graces Almoner to my gret disconnforte what opinion your highnes hath conceyved of me I am compelled by these *letteres* to represent me unto the same lamenting and wayling my chaunce and fortune to haue lost besides my desertes as much reputacion in your graces harte as your highnes without my merites hath conferred vnto me in estimacion of the worlde And if I connforted not myself with remembraunce of your graces goodnes with whom veritas semper vincit et fortune tederet et vite I knowe in myself and canne neuer forget your graces benefites your highnes notable affection towards me I knowe my duetie and bonde to your highnes howmoch I desire to declare in outwarde dedes myn Inwarde knowledge god knoweth and I trust your highnes shal knowe But in the meane tyme for want therof thus I suffer and knowe noo remedye but your highnes goodnes to expende what I haue doon what I shulde haue doon and what I may doo and not to be miscontent thowe in correcting of the answer made I beleued soo gret a nombre of lerned men affirmyng it soo precisely to be true that was in the answer alleged concerning godds lawe specially considering your highnes booke against Luther in myn vnderstanding most playnly approvith it /The boke wryten in your graces cause and translate in to English semeth to allow it/ and the/ counsail of Constance condempning the articles of Wyclef manifestly decreeth it /The contrary wherof if your grace canne nowe prove yet I not lerned in divinite ne knowing any parte of your graces proves am I trust without cause of blame in that behaulf whenne I knowe that I knowe not I shall thenne speke therafre It were pitie we lyved if soo litel expressing our love to god in our deads we shuld abuse his name and auctorite to your highnes displeashure of whom we haue receyved soo many benefites On the other part if it be godds auctorite (Fol. 203b) to us alotted, thowe we cannot vse it condignely yet we cannot geve it awaye and it is noo lesse daungier to the receyvor thenne to the gever as your highnes of your high wisdom canne consider /I am for my part as I am bound most desirous not onoly to doo what maye be doon to your highnes contentacion but also applyable

to lerne the truth what ought to be doon trusting *your* maiestie wyl finally take in good parte that I thinke that truth for which I haue so good groundes and auctorites vntyl I here stronger groundes and reasons to the contrary I shal most gladly conferre *with* any of *your* graces counsail in this matier and in the meane tyme dayly praye to god for knowledge of his truth and the preseruacion of *your* maiestie in moche felicite alway most redy and desirous to doo as becomith

Your most humble subject most
bounden chapelen and dayly bedeman

Ste Win[ton] (La feuille est ici déchirée).

N^o 3
(voir page 216).

Lettre de Gardiner à Cromwell sur le voyage du roi
dans son diocèse.

(Public Record Office, MS. State Papers I, vol. 88, fol. 172a-b, 173).

(Fol. 172a) Master secretary after my most harty commendations/The good successe of my poore affayres hath been by your frendly handeling soo prosperous and plaesaunt vnto me. and the continuaunce of *your* amitie soo ferme and stable that in such matiers. as bringe me in doubte and perplexite of mynde I always think ye may best/and as I veryly trust wyl redyest procure as ye haue doon in other like cases my conuenient resolution in the same/I here of certainte that the kinges highnes. hath appointed. a parte of his graces progresse to Gyldeford which is *within* my diocese. And wheer I think it my dutie as other ar accustomed to doo to wayte and geve attendaunce vpon his maiestie for declaration of my due obseruaunce towar des the same/I here also but not soo certaynly that the kinges highnes entend ith incontinently therupon to passe the sees which if it be true thenne somoch the more wer it my duetie to present myself as euery good subget shuld to his maiestie *with* offere of that I haue *within* me or *without* me to doo my due seruice vnto his highnes Thus I knowe what I shuld doo which I wold most gladly doo but knowing by experience that tyme opportunitie and the maner of doing workith asmoch and sumtyme more to the acceptacion of that is doon thowe it be wel [doon then the] ¹ thing itself I am in (fol. 172b) noo litel perplexite of mynde howe to vse myself Sumtyme it cummyth in my mynde to make sute that it maye please the kinges highnes to take his pastyme in my poore house at farneham In which place I might haue good opportunitie to doo that I wold doo by myne owne mouth If I came to Guldeforde not knowing first the kinges highnes pleasher for what soeuer purpose I did it it might percace not be wel taken considering the jorney is appointed for recreation/In effecte Master Cromwel I meane that I wold as I haue heretofore wryten vnto youe abstinere ab omni specie mala/And in al occasions shew myself soo as I might appere. a true subiecte and a faythful *seruaunt* glad to accomplish my princes pleasher and most glad if I wer thought mete to attende vpon hym in such cace as his highnes shuld departe his Realme/Neuertheles I maye not be soo delicate as to chose the place of seruice but am and shalbe redy to doo seruice as I shalbe commaunded

1. Nous rétablissons ces trois mots qui ne sont pas lisibles sur le manuscrit.

/This is myn harte master Crumwel/For my conuenient openyng and declaration wherof at what tyme and by what meane I haue nowe recorse vnto youe as to myn especial frende and desire your counsail what I shal doo whithir to make request for the kinges highnes cummyng to Farneham /myself to cumme to Guldeford/or elles otherwise what to doo and howe to (fol. 173a) vse myself in the premisses/Doo herin good Master secretary as ye haue doon for me in other caces for in your resolution shal I acquiete myself As I haue doon in the matier bitwen Master Cooke and me wherin like as to my gret counforte ye haue obteynid that *with* the kinges highnes good contentacion my declaration shalbe fauorably harde. Soo nowe myn instaunte sute is that it may be shortly harde wherby my Innocentie may shortly and playnly appere in such matiers as Master coke hath charged me *with* towardes my prince/Al other matiers I forgeve Cooke and that alsoo Soo it be first knowen what grounde and truth it hath/This amonges other your gret matiers I trouble youe *with* myn but I shal saye to youe as a poore man said oones to my lord of norfolk in like cace/My smal matier. *quod* he is the grettest matier that I haue/I pray youe good master secretary that I may shortly here fro youe your answer herunto And most hartely fare youe wel From Waltham the VIth day of July.

Your assured frende

Stephen Wintoniensis.

Serment prêté par Gardiner contre la suprématie papale,
le 10 février 1535.

(Public Record Office, MS. State Papers, vol. E. 25, N° 120A).

EGO Stephanus Wintoniensis Episcopus pure sponte et absolute In verbo pontificio profiteor ac spondeo Illustrissime vestre Regie Maiestati singulari ac summo domino meo et patrono Henrico dei *gratia* Anglie et francie regi fidei defensori domino hibernie Atque in terris ecclesie Anglicane supremo Immediate sub Christo capiti *quod* Posthac nulli externo Imperatori Regi principi aut prelato Nec Romano pontifici (quem papam vocant) fidelitatem et obedientiam verbo vel scripto simpliciter vel sub iuramento promittam aut dabo vel dari curabo Sed omni tempore casu et conditione partes Vestre Regie maiestatis ac successorum *vestrorum* sequear et obseruabo ac pro virili defendam contra omnem hominem quem vestre maiestati aut successoribus vestris aduersarium cognoscam vel suspicabor Solique vestre Regie maiestati velut supremo meo principi fidelitatem et obedientiam sincere et ex animo prestabo Papatum romanum non esse a deo in sacris literis ordinatum profiteor Sed humanitus traditum firmiter affirmo et palam declaro ac declarabo et vt alij sic publicent diligenter curabo Nec tractatum cum quocunque mortalium priuatim au publice Inibo aut consentiam *quod* pontifex romanus aliquam auctoritatem vel Iurisdictionem amplius hic habeat aut exerceat/aut ad ullam posthac restituatur Ipsaque Romanum Episcopum modernum aut eius in illo Episcopatu successorem quemcunque non papam non summum pontificem non vniuersalem Episcopum nec Sanctissimum dominum sed solum Romanum episcopum et fratrem (vt priscis Episcopis mos erat) scienter publice asseram iuraque huius regni municipalia pro extirpatione et sublatione papatus et auctoritatis ac Jurisdictionis dicti Romani Episcopi quandocunque edita siue sancita pro viribus scientia et ingeniolo meis ipse firmiter obseruabo et ab alijs sic obseruari quantum in me fuerit curabo atque efficiam Nec posthac ad dictum Romanum episcopum appellabo aut appellanti consentiam nec in eius curia pro iure aut Justicia agam aut agenti respondebo Nec ibidem accusatoris vel reij personam sustinebo Et si quid dictus Episcopus per nuntium vel per literas michi significauerit (qualecunque id fuerit) illud quam citissime commode potero aut vestre Regie Maiestati aut vestris a secretis consiliarijs vestrisve successoribus seu eorum a secretis consiliarijs significabo aut significari faciam Ipseque literas aut nuntium ad ipsum Romanum episcopum nec ad eius

curiam mittam aut mitti faciam nisi vestra Maiestate conscia et consentiente aut vestro successore *quod* dicte littere vel nuncium ad illum deferatur Bullas. breuia aut rescripta *quecunque* pro me vel alijs ab episcopo Romano vel eius curia non impetrabo vel vt talia a quouis impetrentur non consulam Et si talia pro me Inscio aut ignorante generaliter vel specialiter impetrabuntur vel alias quomodolibet concedentur eis renuntiabo ac non consentiam nec vtar eisdem vllo modo ac eas vestre Maiestati aut successoribus tradi curabo Preterea in vim pacti profiteor ac promitto ac in verbo pontificio spondeo *quod* contra hanc meam predictam professionem ac sponsionem nulla dispensatione nulla exceptione nullo iuris vel facti remedio me tuebor durante vita mea naturali. Et si quam protestationem in preiudicium huius mee professionis ac sponsionis feci eam in presens ac in omne tempus futurum reuoco et eidem renuncio per presentes *litteras* quibus meum proprium et episcopatus mei nomen propria manu subscripsi ac sigillum meum maius apposui in perpetuam fidem et testimonium prescriptorum Datum decimo die mensis Februarii Anno domini millesimo quingentesimo trigesimo quarto Et Regni dicti Illustrissimj domini nostri Regis Henrici octauī vigesimo sexto.

Stephanus Wintoniensis episcopus.

(Suit l'attestation du notaire John Phesey, certifiant que le serment a été prêté par Gardiner en son palais épiscopal de Southwark en présence de deux témoins).

N^o 5.

(Voir p. 224).

Confession d'Édouard, neveu du D^r London, recteur
de New College à Oxford.
(Public Record Office, MS. State Papers VI, vol. 6, N^o 93).

Fol. 47a Humblye my protestatyone mayde vnto the most ryghtuose counsellers that I wyll speke other confesse nothyng but the syncere truthe fyrst I wyll dysclose my owne actes, and nexte other consequentes off theme. Ande as tochyng the fyrst parte, I acknolege that after I hade rede the lytyll treatease off artycles dyuysyd by the kynges most honorable counsell : and ther had perceyuyd the bysschope [hys] off rome hys praerogatyue powar to be renuncydw off thys realme : after I say that the truthe fownde owte I hade perceuyd bothe by sancte Augustyne and sancte Cypryane : that Chryst hade lefte sancte peter (off whome thys prymate hathe falsely byne growndyd) aequalle in powar and authoryte to the other apostolles : and apon them had in thys stabelysschyd my conscyence I dyd not cownte yt suffycient to beleue thys truthe my sellffe : but also I seasyd not in alle companye to professe yt to dyspley yt : and exhorte to thvttmost off my powar other to thenquysytyone off the same.

Secondarly I wryte [a] for my exerceyse onely that ther by I myghte herafter bettar perswade yt : a lytyll declamatyone a genst the bysschope off Rome hys authoryte : hys pardons : indulgencies : interdictyones : and other suyche iniuryose doctrynes : Wher also I sumwhat playnely declaryd hys messyngers, hys instrumentes and mynisters thoro whome he hathe thys longe tyme iniuryoslye seducyd the symple communalte. So that by thes meanes I was suspecte and my studye was serchyd and ther takynne frome me the begynnyng off my declamatyone : and delyueryd to doctor Londone. Who in shorte tyme after sente for me at V. a cloke in the mornyng and after my cummyng I contynuyd with hym in hys gardone tyll X. Where he had with me thys communicatone.

Edwarde he sayd yow be my neveu and allthogh I haue not at alle tymes vtwardely declaryd yt yet neuer the lesse I haue louyd yow with alle my harte. Wherefore I have now sente for yow onely to gyue yow counsell : that yff god hathe enduyd yow with any grace [to] that yow may reforme to grace a gene. Ser he sayde yt ys so that as I ame informyd yow haue wrytyn a declamatyone a genst the bysschope off Rome, full off manye detestable heresyas and that yow obstinatly perseuere in the defence off

theme. Whyche thyng he sayd makythe me so pensyue, that I can not imagyne (fol. 47b) What other to say other dow partly for yowar owne schame, partly for myne : and thyrdely for yowar pore mother. for he sayd yff yow prefyxe stedfastly to abyde in thys yowar opynione : yow schall not onely make alle your fryndes sorye for yow, but alle the worlde allso wyll crye owt apone yow. A gene (he sayd my lorde off Wynchester at hys vysytatyone : and my laste beyng with hyme dyd hyly glorye and reiose that thys owar Vnyuersyte was so clere frome alle thes nue facyons and heresyas. But now he schall not onely heresay that yt ys corruptyd off one off hys owne college to hys great dyscomforte but allso off my kynnesmane : whyche wyll torne to my great schame. Thyrdely your mother after that sche schalle heere what an abhomynable heretyke sche hathe to her soone I ame well certayne (he sayd) that sche wyll neuer eete more brede that schall dow her good. Alas (he sayd) remembre *that* hetherto ther was neuer heretyke off alle owar kyne. remembre that owar for fathers awncyent wellernyd and holy mene culde not haue erryd thes many hunderyth yeres. remembre how often in tymes passyd thes ways hathe bene attemptyd and what ende the authores ther off hat cume vnto. remembre that thys worlde wyll not contynue longe. for (he sayd allthowgh that the kynge hathe now conceuyd a lytyll malyce a genst the bysshope off Rome : by cawse he wulde not aggre vnto thys maryage : yet I trust that the blyssyd kynge wyll were harnes on hys owne bake to feyghte a genste suyche heretykes as thow arte. And then he sayd thow schalte be knowne : and thy heresyas schalle flye in euerye manes mowthe : and fynally he sayd yff thow wylte not make revocatyone thow schalte be expellyd thy college : and vtterlye vndone : Thys *with* muche other lyke communycatyone he had *with* me in hys gardone more fully a greate delle thane I can exprese yt now. But thes to be true vndemynyschyd : I wylle abyde by tyll dethe hauyng my prynce goode lorde and gratyose vnto me : as I am vnto hyme a true and faythefull subiecte.

N. B. : Les mots entre crochets sont raturés.

N^o 6
(voir page 227).

Interrogatoire de John Mores, économe du monastère de Sion.
(Public Record Office, MS. State Papers I, vol. 92, fol. 68a-70a).

Fol. 68a).

Interrogatories mynystered by M^r Secretary to John Mores And his
Answeres to the same.

First howlong ye haue ben acquayntted *with* the bisshop of Wyn-
chester? And what was the cause of *your* acqeyntaunce?

I haue ben acquaynted *with* hym sith he was bisshop and not before,
The cause was to sue to hym to be menys to the kynges grace to gett me
ayen the keypyng of the littell parke of Farnham/

After *your* Acquayntaunce what comunycacion hathe ben betwene
you and hym? wherof? and in what place?

I comenyd *with* hym at Ascher for the seid parke And that was the first
tyme, And shortly after at London for the same where he offered to agree
with me/Item at two seuerall tymes at seynt Mary Overeys/And that was
for the benefice of Sutton in the Countie of Surrey, Item at waltham where
I shewed hym of thopteynyng of the littell Parke and the troble and cost
I had therin. Item at the Castell of Farnham where I dyned *with* hym And
shortly after dyner departed but what *comunicacion* was there I do not
remember, And the last tyme I spake *with* hym was at Farnham/And what
we talked of, appereth in the next Article folowyng.

Item what comunycacion hath ben betwene you and hym concernyng
the prymacy of Rome? how often? And when?

About the begynnyng of Lent last past we comened together at Farnham
therof And he shewed me that the prymacy of the Bisshop of Rome began
first by the polecie of man, And sith that tyme some Clarkys haue applied
scripture for the mayntenaunce therof to make it appere as though the
prymacy (fol. 68 b.) had the begynnyng of god which he thought coule not
be truly maynteyned.

Then I seied if it proceded of man his polecie and make by generall Councill
Wherunto as it is saied the holy goost is assistent, how may then the contrary
be vsed *without* offense of conscience.

Wherunto he answered that it myght be well ynough by reason of the acte of Parliament wherby he thought his owne conscience to be discharged and all other the kynges subiectes in likewise, And seied also that it appered in the Actys of thapostylls that ther was a lawe made by the holy goost and by the seid Apostelles that no Christen man sholde eate of any meate that was suffocate or that was blodye and yet is the contrary of that lawe vsed at this daie *without offence*, The matter confessed in this Article and that that foloweth in the VIth Article was theeffect of my lordes comunycacion and myn And asmoche as euer I harde my lorde seye in this matter to my remembraunce/

Whether the comunycacion began vppon *your part* or on the Bisshopps or bothe And vppon what occasion/

I moued this comunycacion first my self/And so I mynded to do afore I cam to my lorde for I was moche desirous to knowe his oppynyon because I toke hym to be a man of grete lernyng Conyng and wisdom. Thoccasion was to thentent I myght the better persuade the brethern of Sion like as you yourself Mr Secretary comaunded me to do/

Item what answer the seid bisshop made vnto you vppon such questions as ye did put to hym And what Answeres ye made (fol. 69a) to hym vppon such questions as he put vnto you/

I remember no other questions nor answers then be afore mencioned And after it doth appere.

Item what he hathe requyred you to seie or to declare to the Brethern of Sion touchyng his oppynyon. And how many tymes he hathe requyred you to declare on his behalf anythyng concernyng his opynyon/

At the latter ende of the comunycacion aforewritten in the third Article I desired to knowe his pleasure whether I shulde declare the matter comenyd betwene vs to the Brethern of Sion And he requyred me so to do which accordyngly I did shewe to master Confessour and desired hym to declare the same to his brethern/I do not remember that euer he required me to shewe his opynyon afore that tyme and sith that tyme I spake not with hym

What is *your* oppynyon touchyng the generall Councell And what was the cause that ye seied to the bisshop of wynchester that if the prymacy proceded of man his pollecie and made by a generall Councell, wherunto some afferme and holde opynyon that the holy goost is present/And if the holy goost be present, how then can an acte of parliament of this Realme take away the force of the generall Councell/

Myn oppynyon concernyng the generall Councell is that an acte of parliament made in this Realme for the comen welthe of the same ought rather to be obserued within the same Realme then (fol. 69b) any generall Councell

And I thynke that the holy goost is as verely present at such an Acte as euer he was at any generall Councell And furthermore I thynke in my conscience that the Acte of the prymacy is asmoche for the comen welthe of this Realme as any Acte that euer was made before the kynges tyme that nowe is/

The cause why I demaunded that question of my lorde of wynchester was for that I harde it (as I am nowe well remembred) moche spoken of in the parliament house and taken amongst many there to be a doubt as ye M^r Secretarie best knowe/And for so moche as I esteemed my lordes wisdom and lernyng to be such that I thought I coulde not be better answered because I hard you M^r Secretarie saie that he was moche affectionat to the papacye/ Therefore I purposed the sam question to hym not for any scrupulosite that I had therin (as I haue often declared to you my self) but because I wolde knowe his affection And how to answer other and specially the Brethern of Sion/And what travell I haue taken with them in that behalf, I doubt not but ye knowe.

Item howmany tymes ye haue knowen the seid Bisshop to resorte to Sion and for what cause, And with whom he hathe had most comenly talkyng or comenyng /And whether ye haue ben present or prey to the seid comunycacion or not/

I neuer sawe my lorde at Sion sith he was Bisshop And as farr as I can haue knowlege/he was neuer there sith he was Bisshop

Item whether ye haue herde the said bisshop at any tyme in any evill oppynyon contrary to the statutes of the Realme/ (fol. 70a) concernyng the prymacy of the Bisshop of Rome or any other foreyn potentate/

I haue not herde hym of any evyll opynyon therin

Item whether euer ye haue had any Comunycacion with hym touchyng the kynges mariage and succession And what hathe ben the Bisshop his opynyon in that behalf/

He neuer comenyd with me in that matter

Cet interrogatoire est un document des plus suggestifs; mais si les questions posées par Cromwell indiquent exactement son opinion sur Gardiner, il s'en faut que les réponses de Mores témoignent exactement des opinions de celui-ci. Elles sont faites en effet avec l'intention de plaire au secrétaire du roi (la troisième réponse reprend presque mot pour mot la phraséologie officielle) et contiennent au moins une contradiction absurde (deuxième et sixième réponses). Mores dit qu'il a consulté Gardiner à cause de sa sagesse, pour pouvoir mieux persuader les moines de Sion de la justesse des prétentions royales, et aussi qu'il a consulté Gardiner parce que celui-ci était attaché à la papauté, et qu'il voulait le mettre à l'épreuve. On ne saurait donc attribuer sans réserves à l'évêque de Winchester les propos surprenants que lui fait tenir Mores, sur les prescriptions de l'ancienne loi ou sur la valeur des décisions du Parlement.

BIBLIOGRAPHIE

I. — SOURCES MANUSCRITES CLASSÉES D'APRÈS L'ORIGINE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Fonds français, MS. N° 23.515. Instructions des ambassadeurs, fol. 81a sqq. *Mémoire des poincts que Monsieur du Bellay Euesque de Paris aura à toucher au roy d'Angleterre.*

Fonds latin. MS. N° 6051, fol. 30-46. A letter from the B. of Wyncheste to tharchb. of Cant. (Lettre de Gardiner à Cranmer, écrite peu après le 1^{er} juillet 1547).

BRITISH MUSEUM.

MS. Cleopatra B. VI (fol. 203a-b), lettre de Gardiner à Henri VIII de 1532. (Voir appendice II).

MS. Harleian 417, fol. 79a-b et MS. Add. 29.546, fol. 1a-9b. A letter of Steph. Gardiner's Bp of Winchester to A. Bp Cranmer written in Edw. 6th's time. (Lettre de Gardiner à Cranmer de juin 1547).

MS. Arundel N° 100, fol. 1-182. Stephen Gardiner, *In Petrum Martyrem florentinum... querela.*

CAMBRIDGE, BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ.

MS. 1315 (ou Ff. V. 25), pièce N° 12. Opusculé de Fisher en faveur de Cathérine d'Aragon, commençant par les mots : « Constat inclitissimum Regem Henricum 7^{mum}. »

CORPUS CHRISTI COLLEGE, CAMBRIDGE, BIBLIOTHÈQUE.

MS. N° CXXVII, pp. 167-349 : *Exercitaciones eius quando erat in Turre (sic) Londonensi.* (Poèmes composés ou copiés par Gardiner pendant son emprisonnement à la Tour de Londres).

LAMBETH, BIBLIOTHÈQUE ARCHIÉPISCOPALE.

MS. N° 140, art. 4, fol. 225-333. (Stephani Gardineri) *Annotaciones in dialogum Johannis Æcolampadii, cum suo Nathanaele de mysterio Eucharistico disceptante.*

PUBLIC RECORD OFFICE.

State Papers, I, vol. 54, fol. 129a-229b. Réponse de Gardiner à Fisher au procès de divorce de 1529, commençant par les mots : « Postquam in hac matrimonii causa. »

State Papers I, vol. 88, fol. 172-3. Lettre de Gardiner à Cromwell (Voir appendice III).

MS. E. 25, N° 120A. Serment de suprématie prêté par Gardiner (Voir appendice IV).

State Papers 6, vol. 6, N° 93. Confession d'Edward, neveu du Dr London (Voir appendice V).

State Papers I, vol. 92, pp. 68-71, Interrogatoire de John Mores (Voir appendice VI).

State Papers, I vol. 83, fol. 86a-87a. Première rédaction des *Articles*.

State Papers Henry VIII, vol. 96, fol. 17. Lettre de Gardiner à Cromwell du 26 septembre 1535 sur le *De vera Obedientia*.

State Papers I, vol. 94, fol. 154a-213a. Opuscule *Si sedes illa* et traduction anglaise du temps.

State Papers 10, vol. XII (pp. 1-312) Stephen Gardiner, *A discussion of Mr. Hopers oversight*.

STAATSARCHIV DE VIENNE.

England, Berichte Fasz. 5. Chapuys an Karl V.

1531, Juni 6, London.

1532, Mai 31, London.

1533, Juli 30, London.

1533, Dezember 27, London.

1534, Januar 3, London.

1534, August 29, London.

1534, Dezember 19, London.

England, Berichte Fasz. 7, Chapuys an Karl V.

1535, Januar 14, London.

1535, Januar 28, London.

1535, Mai 23, London.

1535, Juni 30, London.

England, Berichte Fasz. 7, Chapuys an Granvelle.

1535, Juni 30, London.

England, Weisungen Fasz. 6, Karl V an Chapuys.

1535, sine dato.

TRINITY COLLEGE, CAMBRIDGE, BIBLIOTHÈQUE.

MS. N° 613. William Palmer, *The disclosing of the practyse of Stephyn Gardiner* (Poème satirique sur Gardiner).

VATICAN. BIBLIOTHÈQUE VATICANE.

Nunziatura Gallica sub Paulo III, vol. II, fol. 202. Lettre de Paolo da Carpi, évêque de Faenza, sur Gardiner.

II. BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

OUVRAGES RELATIFS AU POUVOIR DES PRINCES SUR L'ÉGLISE.

CHAPITRE II

- 1534
(événements
de 1526-33). (Caractère « Black Letter »).
¶ A letter of a | yonge gentylman named may- | ster Germen Gardynare, |
wryten to a frend of his, | wherin men may se the | demeanour & heresy |
of John Fryth | late burned/& | also the dy- | spycyons | & rea- | sonyng vpon |
pon the same, had | betwene the same may | ster Germen and hym.
Un vol. in-8°, fol. I à XLII, caractère « Black letter » de bout en bout. *In fine* :
Printed by W. Rastell in Fletestrete | in saynt Brydys chyrchyarde. | Anno
a Christo nato | 1534. | Cum priuilegio. |
(British Museum, Cote G. 11990).

CHAPITRE VI

- 1533
(début). A glasse of the Truthe. 1 vol. in-8°, fol. 40, sig. A (4 fol.) à F (4 fol.) les signa-
tures B, C, D, E ayant chacune 8 folios. Caractère « Black letter », sauf pour
les titres courants et la partie latine des notes marginales. *In fine* : Imprinted
by | THOMAS BERTHELET | CUM PRIVILEGIO. |
On signale un exemplaire, ayant appartenu à l'évêque Tanner, où l'inscrip-
tion *in fine* est la suivante : Imprinted at London in Flete- | Strete by Thomas
Berthelet | printer to the Kinges | Moost noble | Grace. | Cum privilegio. | La
disposition du texte est légèrement différente.
(D'après Pocock, Records, vol. II, pp. 385-421, qui reproduit le texte d'un
exemplaire de la bibliothèque Bodléienne, cote Linc. 8° J. 66 ; l'exemplaire ayant
appartenu à l'évêque Tanner est, d'après lui, également à la bibliothèque bo-
dléienne.)
- Avril 1533. Les *Letters and Papers*, vol. VI, N° 416, signalent un traité manuscrit que nous
n'avons pu voir, dans les termes suivants : « Une rhapsodie religieuse et poli-
tique en faveur de l'autorité royale, et sur le texte de l'Écclésiaste, chap. XV :
« Si volueris mandata conservare, conservabunt te. » ...L'auteur propose un « Con-
cile des princes, inspiré par le Christ ».
MS., pp. 61, de l'écriture de Clément Armstrong.
(Caractère « Black Letter »).
- Déc. 1533
publié
en 1535. The defence of peace : late | -ly translated out of la- | ten in to englysshe, |
(ici gravure dans un cadre rectangulaire en hauteur, représentant les armes d'An-
gleterre surmontées d'une couronne, avec les lettres H et A dans les coins du
haut) | ¶ with the kynges moste | gracyous priuilege, |
1 vol. in-6°, page de titre, puis folios numérotés de 2 à 140, puis 1 fol. non
numéroté, portant au recto l'inscription ci-dessous, au verso la marque de l'im-
primeur, puis 1 fol. portant d'autres armoiries au recto et au verso. Caractère
« Black letter ».

Inscription *in fine* (grands caractères) : Prynted by me Robert Wyer/ | for wylliam marshall/and | fynnyshed in the moneth of | July in the yere of our Lord god a. M. | CCCC. | XXXV, | (caractères plus petits) And in the XXVII. yere of the Reygne of our moste | gracyous soueraigne lorde Henry the eyght, | by the grace of God, of Englande, and of | Fraunce kynge, defender of the | fayth, and lorde of Irelande/ | and supreme hed vnder | god of the churche | of Englande. | (grands caractères) With the priuilege of our | most gracious soue- | raygne Lorde/ | for sixe yeres. |

c. 1533. ARTICLES | DEVI- | SID | by the holle consent of the kynges | moste honour- able counsaile, | his gracis licence optei- | ned thereto, not on- | ly to exhorte, | but also | to | enfourme his louynge | subiectes of the | trouthe. | (ornement).
1 vol. in-8°, sig. A (8 fol.) et B (3 fol.), fol. numérotés. Caractère « Black letter », sauf pour les citations latines, qui sont en romain. *In fine* : Londini in Ædibus | Thomae Bertheleti | M.D.XXXIII. | Cum privilegio. |
(D'après Pocock, *Records*, vol. II, pp. 523-31, qui reproduit le texte de l'exemplaire du British Museum, Grenville Library 1237, relié avec *A glasse of the truthe*).

n 1533 ? (Page de titre entourée d'un cadre de style renaissance).
DISPVATIO IN- | ter clericum et militem Super potestate prelati eccle- | siae atque principibus | terrarum com- | missa sub for- | ma Dia- | logi. | (ornement) | Londini in aedibus Thomae Bertheleti. |
1 vol. in-8°, page de titre puis sig. a2-8 et b1-6. (British Museum, cote C. 53. gg. 18).

1533 ? (Page de titre entourée d'un cadre, deux colonnes sur les côtés avec en haut un tympan dans lequel est une image de Dieu).
A DIALOGVE | betwene a knyght | and a clerke, | concer- | nyng the power spi- | rituall and tem- | porall. | (ornement) | titre en caractère « black letter » sauf les deux premiers mots).
1 vol. petit in-8°, page de titre, plus fol. numérotés de 2 à 26. *In fine* (« black letter ») : ¶ Imprinted at London in Flete- | Strete, in the house of Thomas | Berthelet/nere to the cun | dite at the Sygne of | Lucrece. | (Romaine) CVM PRIVILEGIO.

(British Museum, cote C.12.C.24; Cambridge University Library, cote Syn. 8.54.52³; Cambridge, St John's College, cotes A.3.15² et EE.13.30¹¹. Le catalogue du British Museum donne la date de 1533; celui de la Cambridge University Library donne la date de 1540; celui de St John's College donne les deux dates de 1555 ? et 1540. Cf. A.-J. Perry, *Dialogus*, p. XLIV. Nous avons dit pour-quoi seule la première de ces dates nous paraissait acceptable).

1534
Début. (Romaine) A LITEL | TREATISE | (« black letter ») ageynste the mutterynge of | some papistis in | corners. | (romaine) LONDINI IN AEDIBUS | THO. BERTHELETI. | AN. M.D.XXXIII. | CUM PRIVILEGIO. |
(Fac-simile dans Pocock, *Records*, vol. II, p. 539. 1 vol. in-4°, sig. Ai à Cij.)

CHAPITRE VII

1533. De potestate Christinanorum regum in suis ecclesiis contra Pontificis Tyrannidem.

Ce traité est signalé par Burnet, *History of the reformation*, ed. Pocock, vol. 8, p. 229, n. 51, comme antérieur au *De vera differentia* de Foxe et au *De vera obedientia* de Gardiner; mais nous n'avons pu le retrouver.

1534 Les *Letters and Papers*, vol. VII, N° 65, résumant le MS. British Museum, Cleo-
 15 Janv. ? patra E.VI.140, sous le titre suivant : *Traité sur l'élection et la consécration des évêques, en opposition aux usurpations papales.*

Ce document, que nous n'avons pu voir, est placé par les *Letters and Papers* à la date du 15 janvier 1534. Il est rédigé en latin et comprend 15 pages.

1534 ? Le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'université de Cambridge signale un autre traité anti-papal sous le titre suivant :
A treatise proving by the king's laws that the bishop of Rome had neither right to any supremacy within this realm...

Petit in-4°, fol. 28, imprimé par Berthelet, avec une préface et une table des matières à la fin. Cf., *Catalogue of MSS. in the University Library, Cambridge*, vol. I, p. 532.

Nous n'avons pu voir cet ouvrage.

fin 1533 ? (Ornement) (Très grandes capitales) OPVS EXI- | MIVM | (Capitales) DE
 VERA DIFFERENTIA | REGIAE POTESTATIS ET EC- | CLESIASTICAE,
 ET QVAE SIT | IPSA VERITAS AC VIR- | TVS VTRIVS- | QUE | (Orne-
 ment, bande horizontale de style renaissance) | LONDINI IN AEDIBUS THO.
 | BERTHELETI. M.D.XXXIII | CVM PRIVILEGIO. |

1 vol. in-4°, imprimé en caractères romains, fol. numérotés de 1 à 63. Dans l'exemplaire de la bibliothèque bodléienne, le fol. 3 n'est pas numéroté. *In fine* : THOMAS BERTHELE- | TVS REGIVS TYPO- | GRAPHVS EXCV- | DE-
 BAT.

(Bibl. Bodléienne, cote 4°. T. 29 Th. British Museum, cotes G. 11733, 697. d.16, 225.a.24 et C.24.a.25. Ce dernier exemplaire est celui de Henri VIII, relié en vélin, avec armoiries et initiales gravées).

1538. (Grand cadre gravé avec les armes royales au bas. Caractères romains de bout en bout).
 DE VERA | DIFFEREN- | tia regiae potesta- | tis & Ecclesiasti- | cae, & quae
 sit ipsa | ueritas ac uir- | tus utrius- | que. Opus eximium. |

1 vol. in-4°, fol. numérotés de 1 à 93. *In fine* : LONDINI IN AEDIBVS | THOMAE BERTHE- | LETI REGII IM- | PRESSORIS. EXCVS. | ANNO.
 M.D.XXXVIII. | CVM PRIVILEGIO. | Cette édition est semblable quant au texte à celle de 1534.

(British Museum, cote 1020.i.3 (1). Bibl. Bodléienne).

Même ouvrage réimprimé dans Melchior Goldastus, *Monarchiae S. Romani Imperii... Tomus Tertius, Francofordiae...* M.DC.XIII, pp. 22-45, d'après l'édition de 1534.

1548. (Cadre gravé très orné, portant au sommet les armes royales. Caractère « black letter »).

The true dyfferens | between the regall power | and the Ecclesiasticall | power
 Translated | out of latyn | by Henry | lord Stafforde | (ornements) |

1 vol. petit in-8°, sig. Ai à Piiiib (pp. 246). Les signatures sont très irrégulièrement marquées. *In fine* : ¶ Imprynted at London | in the Fletestret at the
 signe of | the Rose Garland by | Wyllyam | Copland. | Cum gratia et priuilegio
 ad | imprimendum solum | (Ornement). |

(British Museum, cote C.58.a.21 (1); Bibliothèque Bodléienne).

1534 (Ornement) RICHARDI | SAMPSONIS, REGII SA- | CELLI DECANI ORA-
 début. TIO, QVA | docet hortatur, admonet omnes, potissimum | Anglos, regiae

dignitati cum primis | ut obediant, quia uerbum dei praecipit, e- | piscopo Romano ne sint audientes, qui | nullo iure diuino, in eos quicquam potestatis | habet, postquam ita iubet rex, ut illi non obe- | diant. Qui contra fecerint, eos perspicue | docet, legem diuinam contemnere. Non | est ergo quod sibi timeant angli, de huma- | na quauis potestate episcopi Rho. qui ali- | am quam humanam, hoc est humano con- | sensu, in anglos non habet. Obedi- | ant igitur deo, non homini. | Haec est ueritas uerbo dei firmata. | LONDINI IN AEDIBVS | THO. BERTHELETI. |

1 vol. in-4^o, sig. A1 à C5 plus 1 fol. de garde. *In fine*, sig. C.5b : ¶ Thomas Bertheletvs | regivs impressor | excvdebat. | Cvm privilegio. |

Sur la feuille de garde à la fin, belle gravure couvrant toute la page, et représentant Lucrèce en train de se poignarder. Inscriptions sur des banderoles : *Lvcrecia romana* | Thomas Bertheletvs.

(Bibliothèque Bodléienne, cotes : Seld. 4^o.T.29.Th. et 4^o.P.13.B.S.).

Même ouvrage réimprimé dans Edwardus Brown, *Ortwini Gratii Fasciculus Rerum Expetendarum...* Londres 1690, t. II, N^o 57, pp. 820 sqq.

Même ouvrage réimprimé dans Strype, *Ecclesiastical Memorials*, édition originale, vol. I, app. 109, et édition Oxford, Clarendon Press, 1822, vol. I, 2^e partie, N^o XLII, pp. 162-75.

1535
ept.-Oct.

(Page de titre entourée d'un grand cadre gravé)

(ornement) STEPHA | NI VVIN | TON. | EPISCOPI DE | VERA | OBE-
DIEN- | TIA | ORATIO. | (ornement). |

1 vol. in-4^o, fol. numérotés de 1 à 36. Très beau caractère romain. *In fine* : LONDINI IN AEDIBVS THO. | BERTHELETI REGII IMPRES- | SORIS EXCVSA. | An. M.D.XXXV. | CVM PRIVILEGIO. |

(British Museum cote T. 811 (2); Cambridge, St John's College; bibliothèque Bodléienne).

Même ouvrage, réimprimé dans Goldast, *Monarchia S. Romani Imperii...* (t. I) Hanoviae MDCXII, pp. 716 sqq., d'après l'édition de Strasbourg.

Même ouvrage, réimprimé dans Edwardus Brown, *Ortwini Gratii Fasciculus rerum expetendarum...* Londres, 1690, t. II, pp. 800-820, d'après l'édition de Hambourg.

Même ouvrage, réimprimé dans *Obedience in Church and State*, par Pierre Janelle, Cambridge 1930, pp. 67-170 (Texte de l'édition Berthelet).

On trouvera au volume II de la présente étude une liste d'ouvrages sur le pouvoir ecclésiastique des rois, publiés postérieurement à 1535, et la bibliographie des éditions continentales du *De vera obedientia*, ainsi que des traductions anglaises et de leurs réimpressions.

III. — LISTE SOMMAIRE DES OUVRAGES CITÉS

On s'est borné à énumérer ici les ouvrages auxquels il a été fait des emprunts sous la forme de citations, ou sur lesquels le texte s'appuie; on n'a pas cherché à donner une idée des recherches beaucoup plus étendues qui ont été faites pour la préparation du présent travail, en fournissant la liste de tous les ouvrages consultés.

Beaucoup des livres ci-dessous sont rares, ou difficiles à trouver en France. On a donc fourni, à la suite de leur titre, l'indication des bibliothèques où ils sont conservés, avec leurs cotes dans ces bibliothèques. Celles-ci sont désignées en abrégé comme suit :

B S	Bibliothèque de la Sorbonne.
B. M. U. C . . .	Bibliothèque Municipale et universitaire, Clermont-Ferrand.
B. M.	British Museum.
B. N.	Bibliothèque Nationale.
B. N. U. S. . . .	Bibliothèque Nationale et Universitaire, Strasbourg.
Bod.	Bibliothèque Bodléienne, Oxford.
C. C. C. C. . . .	Bibliothèque de Corpus Christi College, Cambridge.
C. U. L.	Bibliothèque de l'Université, Cambridge (Cambridge University Library).
D.	Bibliothèque Municipale de Douai.
D. W. L.	Dr Williams's Library, Gordon Square, Londres.
Gv.	Bibliothèque Sainte-Genève.
I. H. M. S. . . .	Institut d'histoire moderne, Université de Strasbourg.
I. H. R.	Institute of Historical Research, Université de Londres.
Mz.	Bibliothèque Mazarine.
Lam.	Bibliothèque archiépiscopale de Lambeth.
O. L.	Bibliothèque de l'Oratoire, Brompton Road, Londres.

ALLEN (P. S.), *Opus epistolarum Des. Erasmi*, voir Erasme.

ARBER, *English Reprints*, voir More, Th., *Utopia*.

Archæologia, miscellaneous tracts relating to antiquity (London, 1779-1889), vol. XVIII, XIX et XLI (B. N. U. S., cote Bh. 15.929).

Archæologia Cantiana, being the transactions of the Kent Archæological Society, vol. XXXVIII, London, 1926 (O. L., 197 b).

BANNISTER (A. T.), *Registrum Caroli Bothe*, dans *Episcopal Registers*, publiés par la *Canterbury and York Society*, vol. XXVIII, London, 1921-22.

BATESON (Mary), voir *Grace-book Beta II*.

BAXTER (Dudley), *Some sidelights on the English Reformation*, dans le *Month*, décembre 1897.

BOWDEN (H. S.), *The religion of Shakespeare*, 1899.

BRIDGETT (Rev. T. E.), *Life of blessed John Fisher*, London, 1888.

BRIDGETT (Rev. T. E.), *Life and writings of Sir Thomas More*, London, 1892.

Catalogue of Books in the Library of the British Museum printed in England, Scotland and Ireland, and of books in English printed abroad to the year 1640, vol. I-II-III, London, 1884 (B. N. U. S., cote A. 104, 310).

- BROWN (Edwardus), *Fasciculus Rerum Expetendarum et Fugiendarum, prout ab Orthuino Gratio Presbytero Daventriensi Editus est Coloniae, A. D. M.DXXV...* Londini... MDCXC.
Appendix ad Fasciculum... sive Tomus Secundus... Londini... MDCXC. (B. N. U. S. cote 13.767).
- BURNET (bishop Gilbert), *The history of the reformation of the Church of England*, ed. Nicholas Pocock, vol. I-VII, Oxford, 1865.
- Calendar of entries in the Papal Registers, relating to Great Britain and Ireland*, edited by W. H. Bliss etc. London, Stationery Office, 1894 sqq.
- Calendar of State Papers and Manuscripts relating to English Affairs, existing in the Archives and Collections of Venice...* edited by R. Brown etc. London, Stationery Office, 1864 sqq.
- Camden Society. Publications of the Camden Society*, First Series, Second Series and Third Series (B. N. U. S., cote D. 500. 275).
- CAPIES (W. W.), *The English Church in the fourteenth and fifteenth centuries*, voir STEPHENS and HUNT, *A History of the English Church*.
- CHEVALIER (Ulysse), *Répertoire des sources historiques du Moyen-Age, Bio-Bibliographie*, nouvelle édition, Paris 1905.
- Collectanea anglo-minoritica...*, Compil'd and Collected by A. P., London, 1726 (O. L., 172 d/12).
- COLLIER (Jeremy), *An Ecclesiastical History of Great Britain...* New edition by Francis Barham, vol. I-IX, London, 1840-41.
- CONSTANT (Abbé G.), *La réforme en Angleterre, I, Le Schisme Anglican, Henri VIII...*, Paris 1930.
- COOPER (Charles Henry), *Annals of Cambridge*, vol. I-V, Cambridge 1842-1908.
- COOPER (Charles Henry) et COOPER (Thomson), *Athenae Cantabrigienses*, vol. I-III, Cambridge 1858-1913.
- DAVIS (Miss E. Jeffries), *The authorities for the case of Richard Hunne*, dans *English Historical Review*, vol. XXX (1915).
- DAVIS (Miss E. Jeffries), *Lollardy in London on the Eve of the reformation*, 1913. Thèse non publiée, déposée à la Bibliothèque de l'Université de Londres.
- DAVIS (Miss E. Jeffries), *London Ecclesiastical History, 1348-1521 et 1521-47*, articles dans la partie *London de la Victoria County History* (I. H. R.).
- Dictionary of National Biography*, 1^{re} et 2^e éditions.
- DODD (Charles, et TIERNEY (Rev. M. A.), *Dodd's Church History of England...*, with notes, additions and a continuation by the Rev. M. A. Tierney, F. S. M., vol. I-V, London, 1839-43. (B. S., T. H. p. e. 58).
- DUFF (E. G.), *Hand-lists of English printers, 1501-1556*, vol. I-IV, London 1895-1913.
- Early English text society*, voir FISH (Simon), HITCHCOCK-CHAMBERS et PERRY, A. J.
- EHSES (Dr Stephan), *Römische Dokumente zur Geschichte der Ehescheidung Heinrichs VIII von England*, Paderborn, 1893.
- ENTHOVEN (prof. Dr. L. K.), *Briefe an Desiderius Erasmus*, Strassburg, 1906. (I. H. M. S. Erasme 12).
- ERASMUS (Desiderius), *Incomparabilis... uiri D. Erasmi Rotherodami, in sanctissimorum martirum Rofensis Episcopi, ac Thomae Mori... Heroicum Carmen...* Anno M. D. XXXVI. Septem. (Haganau, M. D. XXXVI) (B. N. U. S. Cd. 101.815).
- ERASMUS (Desiderius), *Opera omnia*, tome III, 1-11, Lugduni Batavorum, MDCCIII (ed. Leclercq) (B. N. U. S. Cd. 5).
- ERASMUS (Desiderius), *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, denuo recognitum et auctum per P. S. ALLEN et H. M. ALLEN. Vol. VI, (1525-27) Oxford 1926. (B. N. U. S. Cd. 101. 790).

- Expositio fidelis de morte D. Thomæ Mori et quorundam aliorum insignium uirorum in Anglia.* Apud Lutetiam Parisiorum, X. cal Augusti, Anno M. D. XXXV. (O. L., 170 a/3).
- FISH (Simon), *A Supplicacyon of the beggers* (1528-9 A.D.), edidet by E. J. Furnivall, dans *Early English Text Society Publications*, Extra Series, vol. XIII (B. N. U. S., cote Cd. 500. 106).
- FOXÉ (John), *Acts and Monuments*, ed. par le Rev. Josiah PRATT, vol. I-VII, London, 1870.
- GAIRDNER (James), *Lollardy and the Reformation in England*, vol. I-IV, London, 1908-13.
- GAIRDNER (James), *The English Church in the xvith century*, voir STEPHENS and HUNT, *A history of the English Church*.
- GARDINER (Stephen), *Stephani Winton. Episcopi angli, ad Martinum Bucerum... Conquestio*, voir *Bibliographie critique*. (Lovanii, 1544, B. M. 1020. f. 1 (1) et G. 12038 : Bod. Th. 4^o P. 16. BS; CCCC, Parker (371a); Mz 12724; Coloniae 1544, Gv. D. 1832 (2); Coloniae 1545, B. N. U. S., E. 151. 760; Mz. 12.844).
- GARDINER (Stephen) *A declaration of such true articles as George Ioye...*, voir *Bibliographie* du vol. II (1^{re} éd. 1546, B. M. 3932. e. 27; Lam. XXVIII. i. 11; 2^e éd. B. M., C. 12. b. 13 et G. 11987; O. L. 175 a/4, etc.).
- GARDINER (Stephen) *A detection of the Devils Sophistrie...*, voir *Bibliographie* du vol. II (B. M., G. 11700, O. L., 175 a/2).
- GARDINER (Stephen), *Stephani Vvinton. Episcopi Angli, ad Martinum Bucerum Epistola...*, voir *Bibliogr.* du vol. II (Ingolstatii, 1546, B. N. U. S., E. 136. 337; Gv. 1653 D. Rés. 4^o 1546; Louanii 1546, Mz. 12724 (1)).
- GARDINER (Stephen), *Exetasis testimoniorum, quæ Martinus Bucerus... edidit...*, voir *Bibliogr.* du vol. II (Lovanii 1554, Gv. 1853 (1), etc.).
- GASQUET (Francis Aidan), *Collectanea Anglo-Premonstatensia*, dans *Camden Society publications*, Third series, vol. VI, X, et XII, publiés en 1904, 1906 et 1906 (B. N. U. S., D. 500. 275).
- GASQUET (Francis Aidan), *The eve of the Reformation*, London, 1900 (B. S., H. M. a. 214 (8^o)).
- GASQUET (Francis Aidan), *Henri VIII and the English monasteries*, 3^e édition, vol. I-II, London 1888 et 1895 (B. N. U. S., E. 126. 884).
- GASQUET (Francis Aidan), *The old English Bible and other essays*, London, 1897. (B. N. U. S., E. 163. 989).
- GEE (Henry) et HARDY (John), *Documents illustrative of English Church history*, London, 1896 (D. W. L., 382. C. 27).
- GEROULD (Gordon Hall), *Saints' Legends*, Boston and New-York, 1916 (I. H. M. S., Fc. 193).
- GODWIN (Francis) et RICHARDSON (William), *Francisci Godwini, primo Landavensis dein Herefordensis Episcopi de Praesulibus Angliae Commentarius, ad praesens usque saeculum continuavit Gul. Richardson...* Cantabrigiae, 1743 (B. N. U. S., E. 649).
- GOLDAST (Melchior), *Monarchia S. Romani Imperii Siue Tractatus De Ivrisdictione Imperiali...* Hanoviae, 1612.
Même ouvrage, tome II, intitulé : *Status S. Romani Imperii...* Amstelodami, 1631.
Même ouvrage, tome III, intitulé : *Monarchiae S. Romani Imperii... Tomus Tertius...* Francofordiae, 1613. (B. N. U. S., D. 15.573).
- Grace-Book Alpha* (1454-1488) publié par S. M. Leathes, Cambridge, 1897.
- Grace-Book Béta*, Part A (1486-1511), Part III (1511-1544), publiés par M. Bateson, Cambridge, 1903 et 1905.

- Grace-Book Gamma* (1501-1542) publié par W. G. Searle, Cambridge, 1908.
- Gratius, Ortuinus*, voir BROWN (Edward.)
- GROSSETESTE (Robert), *Roberti Grosseteste Episcopi quondam Lincolnensis Epistolæ*, publiées par Henry Richards LUARD, London, 1861 (I. H. R.).
- HALLER (J.), *Papsttum und Kirchenreform*, Berlin, 1903.
- HARPSFIELD (Nicholas), *The life and death of S^r Thomas Moore, knight...* publié par Elsie VAUGHAN, HITCHCOCK et prof. R. W. CHAMBERS, London, 1932, dans *Early English Text Society Publications*, Original Series, n° 186.
- HEFELE (Charles Joseph), *Histoire des Conciles d'après les documents originaux*, nouvelle traduction française faite sur la 2^e édition allemande, corrigée et augmentée (par Dom H. LECLERCQ) tome VII, 1^{re} partie, Paris 1916.
- HERBERT of CHERBURY (Lord Edward), *The life and reign of king Henry the eighth*, London, 1683 (D., S. 39).
- HITCHCOCK (E. V.) et CHAMBERS, (R. W.) voir HARPSFIELD.
- HUMBERT (abbé Auguste), *Les origines de la théologie moderne*, I. — *La renaissance de l'antiquité chrétienne* (1450-1521), Paris, 1911.
- HUTTON (Edward), *The Franciscans in England, 1224-1538*, London, 1926.
- HUTTON (William Holden), *Thomas Becket, archbishop of Canterbury*, Cambridge, 1926.
- JANELLE (Pierre), *Obedience in Church and State*, Cambridge, 1930.
- JANELLE (Pierre), *An unpublished Poem on Bishop Stephen Gardiner* (by William PALMER) dans *Bulletin of the (London University) Institute of historical research*, juin et octobre 1928, Février 1929.
- JESSOPP (Rev. A.) *Visitations of the diocese of Norwich, A. D. 1492-1532*, Camden Society Publications, New Series, n° 43, London, 1838.
- JOYE (George), *The letters which Johan Ashwell, Priour of Newnham Abbey besydes Bedforde, sente secretly to the Byshope of Lyncolne, in the yeare of our Lord M. D. XXVII, where in the sayd Pryour accuseth George Joye that tyme beyng felowe of Peter College in Cambridge, of fower opynyons : with the answer of the sayde George unto the same opynyons*. In fine : At Straszburge, the 10. daye of June. (Lam.).
- JOYE (George), *The refutation of the byshop of Winchesters derke declaration of his false articles...*, s. l, 1546. Voir *Bibliogr.* du vol. II. (B. M., 3932. c. 32; Bod., 8°. C. 677. Linc.).
- Knaresborough (localité), *Wills and administrations from the Knaresborough court rolls*, vol. I, dans *Publications of the Surtees Society*, vol. CIV, Durham, London et Edinburgh, 1902. (B. N. U. S., D. 500. 276).
- LAVISSE (Ernest), *Histoire de France illustrée*.
- LEACH (A. F.), *Visitations and Memorials of Southwell minster*, dans *Camden Society Publications*, New Series, vol. 48, London, 1891.
- Legenda Aurea*, par Jacobus a VORAGINE.
- LE GRAND (Joachim), *Histoire du divorce de Henry VIII Roy d'Angleterre, et de Catherine d'Arragon...* tome I-II-III, Paris, 1688 (D., S** 131).
- LEYLAND (John), *Joannes Lelandi Antiquarii de rebus britannicis Collectanea*, London, 1770 (C. U. L.).
- Letters and Papers of the reign of Henry VIII*, publiés par le Public Record Office, vol. I-IV (James S. Brewer) et V-IX (James Gairdner), London, 1864 sqq.
- Literae Cantuarienses*, ed. J. B. SHEPPARD, Rolls series, vol. I-III, 1887-1889.
- LITTLE (Andrew G.), *The Greyfriars in Oxford*, Oxford, 1892, p. 114.
- LUARD (M. R.), voir GROSSETESTE (Robert).
- MACHIAVELLI (Niccolò), *Il Principe e le Deche*, Istituto editoriale italiano, coll. *Classici Italiani*, ed. Ferdinando MARTINI, série I, vol. XVIII, Milano s. d.

- MAITLAND (Samuel Roffey), *A list of some of the early printed books in the archiepiscopal library at Lambeth*. London, 1843 (B. N. U. S., A. 104. 341).
- MAITLAND (Samuel Roffey), *An Index of... books... in the... Library at Lambeth*, London, 1845.
- MAITLAND (Samuel Roffey), *The dark ages*, London, 1844 (B. S., T. H. g. 29 (8°); O. L., 9 e/9).
- MERRIMAN (Roger Bigelow), *Life and Letters of Thomas Cromwell*, vol. I, Oxford, 1902. (D. W. L., 1087, c. 19-20).
- MOLLAT (abbé G.), *La collation des bénéfices ecclésiastiques sous les Papes d'Avignon (1305-1378)*, Paris, 1921.
- MOLLAT (abbé G.), *Les papes d'Avignon (1305-1378)*, 4^e édition, Paris, 1924.
- MORE (Sir Thomas), *The workes of Sir Thomas More knyght... sometyme Lorde Chauncellor of England, wrytten by him in the English tonge*. London, 1557. (B. N. U. S., E. 13.818)
- MORE (Sir Thomas), *The dialogue concerning Tyndale by Sir Thomas More... edited... by W. E. CAMPBELL et A. W. REED*, London, 1927.
- MORE (Sir Thomas), *The apologie of Syr Thomas More, knyght*, ed. by Arthur IRVING TAFT, dans *Early English Text Society Publications*, Original Series, n° 180, London, 1930.
- MORE (Sir Thomas), *Utopia*, dans *English Reprints*, ed. Arber, vol. XIV, London, 1869.
- MULLER (prof. James Arthur), *Stephen Gardiner and the Tudor reaction*, London, 1925.
- MULLINGER (James Bass), *The University of Cambridge from the earliest times to the royal injunctions of 1535*, Cambridge, 1873.
- NICHOLS (J.), *The history and antiquities of the County of Leicester*, vol. IV, part. II, London, 1815.
- North Country Wills*, dans les *Publications of the Surtees Society*, vol. CXVI, 1908 (B. N. U. S., D. 500.276).
- OWST (G. R.), *Preaching in medieval England*, Cambridge University Press, 1926.
- PALMER (William), voir JANELLE (Pierre), *An unpublished Poem etc.*
- PASTOR (Ludwig von), *Geschichte der Päpste*, éditions diverses, vol. I à V.
- PASTOR (Ludwig von), *Histoire des Papes*, tomes IX-X, traduite de l'allemand par Alfred POIZAT, 2^e édition, Paris, 1913.
- PERRY (Aaron Jenkins), voir *Bibliographie critique*, sub. *Disputatio*.
- POCOCK (Nicholas), voir BURNET (Gilbert).
- POCOCK (Nicholas), *Records of the Reformation*, vol. I-II, Oxford, 1870.
- POLE (card. Reginald), *Epistolarum Reginaldi Poli... pars I-II-III-IV-V*, ed. Quirini (Angelus Maria Card. QUIRINUS), Brixiae, 1744-57.
- POLLARD (A. W. and REDGRAVE, G. R.), *A short-title catalogue of works printed in England, Scotland, and Ireland... 1475-1640*. London, 1926 (B. M. U. C.).
- PROCTOR (Robert), *An index to the early printed books in the British Museum... to the year M. D...* Third section, London, 1898; Fourth section, Supplements I-IV, London, 1899 à 1902 (B. N. U. S., A. 10.816).
- QUIRINI (card.) voir POLE, (card. Reginald).
- Register*, *The register of the Guild of Corpus Christi in the City of York...* dans *Publications of the Surtees Society*, vol. LVII, Durham etc., 1892.
- Rotuli parliamentorum, ut et petitiones et placita in parlamento...* vol. I-VI (B. N. U. S., D. 870).
- RYMER (Thomas), *Foedera, Conventiones, Literae etc.*, vol. I-X, Hagae com., 1739-45. (B. N. U. S., D. 871).

- SAINT-GERMAN (Christopher), *Dialogus de fundamentis legum Angliae et de Conscientia*, 1528.
- SANDERS (Nicholas), *Vera et sincera historia schismatis Anglicani... aucta per Edvardum Rishtonvm*, Coloniae Agrippinae, 1628.
- SAWTRY (James), *The defence of the Mariage of Preistes*, Auryk, 1541, voir *Bibliographie* du vol. II. (B. M., G. 5909 (2)).
- SCOFIELD (Cora L.), *The life and reign of Edward IV*, vol. I-II, London, 1923.
- SEARLE (W. G.), voir *Grace-Book Gamma*.
- SHAKESPEARE (William), *King Henry the fourth*.
- SMITH, Preserved, *Erasmus, a study of his Life, Ideals and Place in History*, New-York and London, 1923 (I. H. M. S.).
- STAPLETON (Thomas), *Tres Thomae, res gestae S. Thomae Apostoli, S. Thomae Archiepiscopi Cantuariensis et Martyris. Thomae Mori Angliae quondam cancellarij...* Coloniae Agrippinae, Anno M. DC. XII. (B. N. U. S., D. 171.868). *State Papers during the reign of Henry the Eighth*, vol. I-XI, publiés par le Public Record Office, London, 1830-1852.
- Statutes of the realm (The)*, vol. I, 1810, vol. II, 1816 (I. H. R.).
- STEPHENS (W. R. W.), *The English Church from the Norman Conquest to the accession of Edward I (1066-1272)*, voir STEPHENS (W. R. W.) and HUNT (William).
- STEPHENS (W. R. W.), and HUNT (William), *A history of the English Church*, vol. II-III-IV, London, 1929, 1920, 1924.
- STRYPE (John), *Memorials of Thomas Cranmer*, vol. I-II, Oxford, 1840, dans *The historical and biographical works of John Strype*, vols. 24-25.
- TAFT (Arthur Irving), voir MORE (Sir Thomas), *The dialogue*.
- TANNER (Thomas), Bishop of St Asaph, *Bibliotheca Britannico-Hibernica, sive de Scriptoribus, qui in Anglia, Scotia et Hibernia ad saeculi XVII initium floruerunt cum praefatione Davidis Wilkinsii*, fol. London, 1748 (O. L., 158 g/12).
- Testamenta Eboracensia*, dans *Publications of the Surtees Society*, vols. IV, V et VI de l'ouvrage, 53, 79 et 106 des *Publications*, Durham etc., 1868, 1884, 1902.
- TIERNEY (Rev. M. A.), voir DODD (Charles).
- TURNER (William), *The Huntyng of the Romyshe Vuolfe, made by Vuyllyam Turner doctour of Physik*. (Zurich? 1554?) voir *Bibliographie* du vol. II. (B. M., 3932. a. 6).
- TURNER (William) *A new booke of spirituall Physik for dyuerse diseases of the nobilite and gentlemen of Englande, made by William Turner doctor of Physik...* Anno 1555 10 calen. Martij. Voir *Bibliogr. crit.* du vol. II. (B. M., 856. a. 2).
- VAN ORTROY (le P., S. J.), *Vie du bienheureux martyr Jean Fisher cardinal, Evêque de Rochester...* extrait des *Analecta Bollandiana*, t. X (1891) et, t. XII (1893), Bruxelles, 1893 (O. L., 173 d/5).
- Venetian State Papers*, voir *Calendar*.
- Victoria county history*, voir DAVIS (Miss E. Jeffries).
- Visitation of the monastery of Thame*, dans *English Historical Review*, III, 704-22.
- WILKINS (David), *Concilia Magnae Britanniae et Hiberniae...* vol. I-II-III-IV, Londini, 1737 (B. N. U. S., E. 586).
- Wills and inventories from the registry of the Archdeaconry of Richmond...* ed. by James Raine... dans *Publications of the Surtees Society*, vol. XXVI, Durham etc., 1854.
- Wills and Inventories from the Registers of the Commissary of Bury St. Edmunds and the archdeacon of Sudbury*, ed. by Samuel Tymms... dans *Publications of the Camden Society*, old series, vol. LIX, London, 1850.

INDEX

DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

Seuls sont compris dans cet index les noms qui permettent une recherche précise. On n'y trouvera donc ni les noms de pays (France, Angleterre, Écosse, etc.), ni les noms d'un emploi très fréquent et général (Jésus-Christ, Rome dans le sens de « le Saint-Siège », etc.), ni ceux qui figurent dans les diverses bibliographies ou dans les références bibliographiques. Un « n » ajouté au numéro, d'une page renvoie à une note.

AARON, le grand prêtre, 303.
 ABIATHAR, le grand prêtre, 303.
 ABIMELECH, 65 n.
 ACHAB, le roi, 65 n, 121.
 ACHIMELECH, le grand prêtre, 303.
 ADELARD de Blandinium, chroniqueur, sa vie de Dunstan, 244 n.
 AFRIQUE, le concile d' —, 284.
 ALBAN, saint, la passion de —, 18, 18 n.
 ALEXANDRE, roi de Macédoine, 303.
 ADRIEN VI, pape, 289, 290 n.
 ALCOCK, John, l'évêque, auteur de *The Hill of perfection*, 24 n.
 ALEXANDRE VI, pape, 35.
 ALEXANDRIE, la ville d' —, 98, 276.
 ALFRED, roi anglo-saxon, 279.
 AMADAS, dame, ses prophéties, 186; son mari, 187.
 AMBROISE, saint, cité par Gardiner, 66, 66 n, 121, 122, 329; cité par Marsile et Foxe, 275.
 AMERSHAM, sectes lollardes à —, 40.
 AMMONIUS, sa lettre à Erasme, 43 n.
 AMPHILL, la ville d' —, 199.
 ANCONA, le cardinal d' —, consulté par Clément VII sur le divorce, 91.
 ANDRÉ, Antoine, son Commentaire sur Aristote, 15.
 ANDRÉ, Saint, apôtre, *Vie* de —, 20 n. église de —, à Saint-Albans, 231.
 ANJOU, Marguerite d' —, voir MARGUERITE.

ANNAS BURTON, testament fait à — 31 (2), 32 n.
 ANTHONY, maître, curé, 192.
 ANTIOCHE, la ville d' —, 276.
 APOLLONIUS, cité par Edward Foxe, 279.
 APPELLE, le peintre, 304, 304 n.
 ARAGON, CATHERINE d' —, voir CATHERINE.
 ARCHE, Richard, prêtre, 199.
 ARÉTIN, l', 249, 250.
 ARISTOTE, son *Éthique*, 15; cité par Gardiner, 62 (2); cité par Foxe, 279.
 ARMADA, la grande, 187.
 ARTHUR, hérétique, condamné par Standish, 48; poursuivi, 73, 74 n.
 ARTHUR, le roi, *Morte d' —*, 17.
 ARTHUR, prince de Galles, son mariage avec Catherine d'Aragon, 82, 126, 177, 245.
 ARUNDEL, Thomas, archevêque de Canterbury, sa lettre au pape Jean XXII, 16 n.
 ARUNDEL, comte de, voir PHILIP.
 AUDELEY, sir Thomas, le chancelier, 208, 215, 216 (2), 216 n.
 AUGUSTIN, saint, apôtre de la Grande-Bretagne, 284.
 AUGUSTIN, saint, évêque d'Hippone, 225, 244 (2), 339; cité par Gardiner, 66, 66 n, 121, 122; cité par Marsile et Foxe, 275.

- AULU-GELLE, cité par Gardiner, 64.
 AVIGNON, la ville de —, résidence des papes, 50, 52, 53, 234, 277.
 AYMON DE FAVERSHAM, rétablit la pauvreté dans l'ordre franciscain, 38.
 BABWELL, les frères de —, 29, 29 n.
 BALE, John, réformateur, 54, 71; à Cambridge, 71.
 BÂLE, la ville de —, 66.
 BARBE, sainte, *Vie* de —, 18, 18 n.
 BARET, Geoffrey, père de William Baret, 29, 29 n.
 BARET, William, testateur à Bury, 29.
 BARETT, Anne, testatrice à Bury, 34.
 BARNES, Robert, réformateur, 194; les bons procédés de Gardiner envers lui, 75 (2), 75 n (3), 168 n.
 BARTHÉLEMY, l'évangile de —, 225.
 BASILE, saint, 66, 244, 329.
 BATH, la ville de —, l'évêque de —, voir CLERK, John.
 BAVIÈRE, Louis de —, voir LOUIS.
 BECKET, Thomas, saint, voir THOMAS.
 BEDYLL, Thomas, clerc de la cour de chancellerie, 212, 216; rédige un sermon-type sur la suprématie, 206.
 BELL, John, recteur de Leverton, 27 n.
 BELLAMY, Robert, Testateur à York, 30, 30 n.
 BELLARMIN, le cardinal, 276.
 BELLAY, du, Jean, ambassadeur français en Angleterre, 92 n (2), 134 (3), 179, 191, 228.
 BENET, William, archidiacre de Dorset, envoyé de Henri VIII auprès du pape, 98, 142, 143, 228 (3).
 BENNETT, Thomas, 199.
 BERKWAY, Robert, hérétique mentionné par Foxe, 42 n.
 BERNARD, saint, 244; cité par Marsile et Foxe, 275, 277.
 BERTHELET, Thomas, imprimeur, le principal instrument des « offensives de presse » de Henri VIII, 150, 203; imprime le *De vera obedientia*, 222; imprime la *Disputatio inter clericum et militem*, 262 (2), 262 n (5); le *De vera differentia*, 271, 280 n; l'*Oratio* de Sampson, 281, 281 n (2).
 BILNEY, hérétique, à Cambridge, 71; poursuivi, 73, 74 n; condamné par Standish, 48.
 BOLEYN, Anne, 82, 109, 112, 141, 175, 177, 181, 186, 199, 201, 205, 209 (3), 210, 213, 223; épouse Henri VIII, 177, 260; créée marquise de Pembroke, puis couronnée reine, 178, 211 (4), 219 n; sa famille et la faction qui se forme autour d'elle, 134, 145, 178, 323.
 BOLOGNE, la ville de —, 181 n, 210.
 BOND, William, auteur du *Pilgrimage of perfection*, 24, 24 n.
 BONIFACE IV, pape, 275 (2), 275 n, 305.
 BONIFACE VIII, pape, 235, 251, 263, 278; sa querelle avec Philippe le Bel, 233, 261 (2).
 BONNER, Edmund, évêque de Londres, 13, 178, 228, 229 n, 322; signifie au pape l'appel au concile, 178 (2), 212, 213.
 BOURBON, le connétable de —, prend Rome d'assaut, 88.
 BOURGES, la Pragmatique Sanction de —, 53.
 BREMOND, l'abbé, auteur, 11.
 BRANDAN, saint, *Vie* de —, 18 (2), 18 n (2).
 BRIDGETT le P., T. E., auteur, 11.
 BRIGITTE DE SUÈDE, sainte, *Vie* de —, 18, 18 n.
 BRION, sieur de —, voir CHABOT, Philippe.
 BRYAN, Francis, envoyé de Henri VIII auprès du pape, 98; à Marseille, 213 (2), 213 n.
 BUCER, Martin, le réformateur de Strasbourg, 60, 62, 65, 70, 227 n, 310, 312, 313 n; édite le *De vera obedientia*, 320.
 BUCKINGHAM, le comté de —, 40.
 BUCKMAISTER, le D^r, curé de Croydon, 206.
 BURGO, Antonio de —, nonce, 202.
 BURNET, Gilbert, historien de la Réforme; sur la fin du procès de divorce à Londres, 130 n (2).
 BURTON, John, citoyen de Londres, 19,

- BURY SAINT-EDMUNDS, la ville de —, testaments faits à —, 29 (3), 29 n, 30, 33, 34, 34 n; monastère de Saint-Edmond à —, 29, 29 n, 30, 57; patrie de Gardiner, 56, 57.
- BUSSHE, Richard, donateur d'une aube, 27, 27 n.
- BYZANCE, la ville de —, 277, 313.
- CADWALADER, roi de Galles du Nord, 186, 186 n (2).
- CAJETAN, Thomas, cardinal de Saint-Sixte, 196.
- CALAIS, la ville de —, 86, (3) 98, 187, 213, 219 n; entrevue de, 209 (2), 214 n, 291; gouverneur de —, voir LISLE, lord.
- CAMALDULENSIS, Ambrosius, traducteur de Saint-Basile, 66.
- CAMBRIDGE, l'université de —, 34, 34 n, 35, 36, 59 (3), 60, 62, 64 (2), 66, 67, 68, 72, 73, 73 n, 74 n, 81, 115, 134, 135, 139 (2), 168, 199, 332; les collèges de —, 22; la chapelle de King's college à —, 32, 33; le renouveau de l'enseignement à —, 34, 35; séjour de Gardiner à —, 58, 64; les protestants de —, 71, 72; mal disposée envers le divorce, 136 (2); Gardiner y fait campagne en faveur du divorce, 136, 138; approuve la loi du Lévitique, 139 (2); déclare que le pape n'a pas de juridiction en Angleterre, 183.
- CAMERARIUS, Joachim, 193.
- CAMPEGGIO, le cardinal, 98 n, 102-104, 104 n, 105, 133, 199; son rôle en 1528 lors des entrevues d'Orvieto, 86; lors du procès de divorce en Angleterre, 97, 99 (2), 100, 103, 113 (2), 119, 323; proteste contre les livres luthériens à Londres, 103; met fin au procès de Londres, 130, 130 n; quitte l'Angleterre, 135.
- CAMPION, Edmund, le P., S. J., 294.
- CANTERBURY, la ville de —, 50, 209; la maison d'Observants à —, 39; l'archidiocèse de —, 47; l'archevêque de —, et ses tribunaux, 147, 162; la cour archiepiscopale de —, 180; la province de —, son assemblée du clergé (1532), 152; (1535), 183; l'archevêque de — tenu de faire prêcher pour le roi, 205; son droit de visite à Oxford, 225 (2).
Les archevêques de —, voir LAURENTIUS, DUNSTAN (saint), LANGTON (Stephen), PECKHAM (John), WITTESEY (William), ARUNDEL (Thomas), WARHAM (William), CRANMER (Thomas).
- CANUTE, roi « danois » d'Angleterre, 279.
- CAPISTRANO, Giovanni da —, voir GIOVANNI.
- CAPON, William, D^r, 72, 72 n, 73 n, 78 n.
- CARLISLE, le parlement de —, 51, 251.
- CARNBULL, Henry, testateur à York, 32 n.
- CARTHAGE, le concile de —, 243, 243 n, 277; l'évêque de —, voir CYPRIEN, saint.
- CASALE, sir Gregroy da —, 210, 228; son rôle au cours de l'ambassade de Gardiner en 1528, 92 (2), 93; de celle de 1529, 102.
- CATHARINE HALL, Cambridge, 72 n; sa fondation, 35.
- CATHERINE D'ARAGON, reine d'Angleterre, 82 (2), 83, 105, 111, 113, 113 n, 114, 116, 142, 177 (2), 178, 188 (2), 196, 197, 245, 326 (2); son confesseur franciscain, 39; son mariage avec Henri VIII, 82; reçoit le bref qui supplée aux défauts de la dispense, 98; paraît au procès de divorce à Londres, 112, 113; fait appel contre Wolsey et Campeggio, 130; reçoit une députation envoyée par le roi, 140, 141; sa popularité, 185 (3).
- CATHERINE DE SIENNE, sainte, *Vie* de —, 18.
- CAWOOD, Walter, Testateur à York, 30, 31, 31 n.
—, Anne et Walter, 31, 32 n.
- CAXTON, William, imprimeur; imprime des ouvrages de piété, 14; des vies de saints, 17; le *Festial*, 19 n; les *Quattuor sermones*, 21, 22; *The arte and crafte to knowe well to dye*, 24 n.

- CERVIA, la ville de —, prise au pape par les Vénitiens, 92.
- CESIS, le cardinal de —, son rôle en 1529 lors de l'ambassade de Gardiner, 99.
- CHABOT, Philippe, l'amiral, ambassadeur français en Angleterre, 190, 197.
- CHAPUYS, Eustache, ambassadeur de Charles-Quint, ses dépêches, 140, 141 (3), 144, 180, 182, 185 (2), 187, 188, 189, 192, 195 (2), 196, 198, 208 (2), 212 (3), 226, 252 (2), 271; sert de chef aux catholiques anglais, 187, 188, 188 n, 189; chargé d'acheter Henri VIII, 196; intervient en faveur de la princesse Marie, 201.
- CHARLES I^{er}, roi d'Angleterre, 151.
- CHARLES-QUINT, l'empereur, 82 (2), 88 (2), 89 (2), 90 (2), 91, 92, 97, 99 (3), 101 (2), 103, 108, 109, 140, 143 (2), 180, 187, 188 (2), 188 n, 189 (2), 214, 246, 247, 271, 326; adresse une admonestation au pape, 109 (3); s'adresse aux cardinaux, 110; songe à s'emparer du gouvernement de l'Eglise, 110; le prend entre ses mains, 111 (2); populaire en Angleterre, 187 (4); propose d'acheter Henri VIII, 195, 196.
- CHAUCER, Geoffrey, le poète, 13.
- CHICHESTER, la ville de —, l'évêque de —, voir SHERBURN, Robert.
- CHIKEN, le réformateur, aidé par Gardiner, 72, 72 n (3), 73 n, 75.
- CHRISTCHURCH COLLEGE, Oxford, 135.
- CHRIST'S COLLEGE, Cambridge, fondation de —, 35.
- CICÉRON, Gardiner pénétré de —, 61, 77 (3); cité par Gardiner, 62, 62 n (4).
- CITEAUX, l'abbaye de —, son ingérence en Angleterre, 49.
- CLAIMOND, John, président de Corpus Christi College, Oxford, conteste le droit de visite de Cranmer, 226.
- CLARENDON, les constitutions de —, 50.
- CLÉMENT, Saint, église de —, à Cambridge, le curé de —, 199 (3).
- CLERK, John, évêque de Bath et Wells, 223 n; sa présence au couronnement d'Anne Boleyn, 211.
- CLICHTOUE, Josse, le théologien, 19.
- CLUNY, l'abbaye de —, son ingérence en Angleterre, 49, 49 n.
- CLYVE, Dom Richard, moine, 200.
- COGNAC, la ligue de —, 88, 109.
- COLET, John, l'humaniste, 26, 74; attaqué par Standish, 48.
- COLOGNE, les rois mages de —, 17.
- CONSTANCE, le concile de —, 240, 240 n, 243, 333.
- CONSTANT, M. l'abbé G., historien du schisme anglican, 10, 82 n, 130 n.
- CONSTANTIN, l'empereur, la donation de —, 289, 294; au concile de Nicée, 301.
- CONSTANTINOPLE, la ville de —, les exilés de —, 60; l'Eglise de —, 275, 275 n; l'évêque de —, 277.
- COOKE ou COOK, John, greffier de Stephen Gardiner, 216, 217 (3), 218, 336 (3).
- COPER, Hugh, moine de Winchcombe, 192.
- COPLAND, William, imprime la traduction du *De vera differentia*, 280 n.
- CORNÉLIUS, pape, 283.
- CORPUS CHRISTI COLLEGE, Oxford, ses programmes d'enseignement, 63; surveillé par les évêques de Winchester, 223; conteste le droit de visite de Cranmer, 226.
- COVENTRY, la ville de —, l'évêque de —, voir LEE, Roland.
- COULTON, George G., historien, corrige Gasquet, 26.
- CRANMER, Thomas, archevêque de Canterbury, 20, 20 n, 59 (2), 137, 137 n, 190, 191, 201, 210, 230; le testament de son père, 32; se montre luthérien à Cambridge, 71; suggère l'emploi des opinions des universités, 135, 136; devient le principal agent du roi dans l'affaire du divorce, 136; devient archevêque de Canterbury, 177 (2); annule le premier mariage de Henri VIII, 177, 178, 178 n, 211, 213, 214 n, 215, 259, 260; prétend visiter l'université d'Oxford, 225, 226;

- sa controverse avec Gardiner sous Edouard VI, 69, 70.
- CRATFELD, le village de —, 29, 29 n.
- CROFT, Sir Robert, prêtre, de New Collège, Oxford, dénoncé pour ses opinions catholiques, 224 (2), 225 (2).
- CROMWELL, Thomas, 178, 179 (2), 190, 196 (2), 199, 200 (5), 201 n, 209, 212 (2), 215 (4), 216 (3), 218, 220, 222, 223 (2), 226, 227 (3), 228 (2), 249, 257, 335 (2), 336, 341, 342, 343; s'inspire de Machiavel, 247; veut convertir Pole aux théories de celui-ci, 247 (4); rédige la pétition des Communes, 146, 150 (2), 273, 323; ses corrections, 148 n (2), 149; réfuté par Gardiner, 155; vicaire général de Henri VIII, 182, 255; règle des affaires ecclésiastiques, 183; est l'espoir des novateurs, 191, 192 (3); s'efforce de saisir les biens d'Eglise, 195; entreprend la visite des monastères, 200; entretient des espions, 200 (2); son plan de propagande, 203 (3), 204 (2), 205, 206; lettre de Gardiner à —, 216-218.
- CROYDON, la ville de —, le curé de —, voir BUCKMAISTER, le Dr, et PHILIPS, Roland.
- CURIO, Valentin, réformateur, écrit une préface pour le *Defensor Pacis*, 252.
- CYPRIEN, saint, évêque de Carthage, 283, 339.
- CYRILLE, saint, 329.
- DAMASE, pape, 283.
- DAVID, le roi, 65 n, 121, 272, 272 n, 315.
- DAVIS, Miss E. Jeffries, historienne, et l'affaire Hunne, 46 n.
- DEMETRIUS, le roi, 303.
- DESMOULINS, Guiart, sa traduction de la Bible, 16.
- DOUVRES, la ville de —, 135.
- DUNS SCOT, 123.
- DUNSTABLE, la ville de —, le procès de divorce à —, 178.
- DUNSTAN, Saint, archevêque de Canterbury, 244, 244 n (3), 278, 300.
- DURHAM, la ville de —, testaments enregistrés à —, 28, 28 n; évêque de —, voir TUNSTALL, Cuthbert; moine de —, voir OWTRED, John.
- EASTRY, les testaments du village de —, 28 n.
- ECKIUS, son *Enchiridion adversus Lutheranos*, 225.
- EDEN, hôte de Gardiner à Paris, 57.
- EDGAR, roi anglo-saxon, 279, 300.
- EDMONDS, Dr, vice-chancelier de Cambridge, 75.
- EDMUND, roi anglo-saxon, 279.
- EDOUARD LE CONFESSEUR, saint, roi d'Angleterre, *Vie* de —, 18, 18 n.
- EDOUARD I^{er}, roi d'Angleterre, 251 n.
- EDOUARD III, roi d'Angleterre, 49 n, 251 n.
- EDOUARD IV, roi d'Angleterre, 38; accorde des libertés à l'Eglise, 53.
- EDOUARD VI, roi d'Angleterre, 9, 69, 69 n, 84, 231, 280, 311, 320.
- ELEUTHÈRE, pape, 284, 284 n.
- ÉLIE, le frère, ministre-général des Franciscains, 38.
- ÉLISABETH, reine d'Angleterre, 138, 141, 218, 236, 260, 294, 325.
- ELY, le Synode d' —, prescrit l'emploi de l'*Exornatorium curatorum*, 22.
- EMERSON, John, dénonce Sir Robert Croft, 224 (3), 225 (2), 225 n.
- ÉPIPHANE, saint, 66.
- ERASME, 19, 26, 59, 60, 65, 66, 67 (2), 67 n, 68 (2), 68 n, 71 (2), 74, 283, 284 n, 322, 332; loge à Paris avec Gardiner, 57, 58 n; ses cours à Cambridge, 58 (2), 59, 60; son influence à Cambridge, 36 (2); lettre de Gardiner à —, 57 n; sa réponse, 58 n; lettre de Gerardus à —, 59; lettre d'Ammonius à —, 43 n; sa réponse, 43 n; sa prononciation du grec, 60; sa prédilection pour les comiques latins, 61; traduit les Pères, 66 (4); son influence sur le renouveau des lettres chrétiennes, 64; attaqué par Standish, 48; sa position théologique jugée par Gardiner, 69 (4), 69 n (2), 70 (3), 70 n (2), 71; cité par Gardiner, 70

- (2), 70 n ; n'est pas l'auteur du pamphlet sur la mort de Fisher, 229 n (5).
- ESHER, résidence de l'évêque de Winchester, 208, 209; (Asher), 341.
- ETHELDRED, roi anglo-saxon, 279.
- ETON, la chapelle du collège d' —, 33.
- EUSÈBE, l'historien ecclésiastique, 303.
- EURIPIDE, cité par Gardiner, 62.
- EVANGELUS, Licentius, pseudonyme de CURIO, Valentin, q. v.
- EVESHAM, le moine d' —, sa *Révélation*, 18.
- ÉZÉCHIAS, le roi, 301.
- FAQUES, Richard, imprime le *Festial*, 19 n.
- FARNÈSE, cardinal, voir PAUL III, pape.
- FARNHAM, palais de —, résidence de l'évêque de Winchester, 217 (2), 227 n, 335, 336, 341 (4).
- FAVERSHAM, Aymon de, voir AYMON.
- FENS, marais des —, 26.
- FERDINAND, roi d'Espagne, père de Catherine d'Aragon, 82; et le mariage de Henri VIII, 83.
- FISHER, John, évêque de Rochester, cardinal, 5, 9, 11, 36, 60, 65, 66, 81, 92, 112, 117 (2), 130, 131, 141, 173, 198, 221 (2), 229 (3), 245, 246, 265, 287, 288 (2), 289, 289 n; auteur du *De unica Magdalena*, 19; confesseur de la comtesse de Richmond, 35; forme des prédicateurs, 35 (2); s'entretient du divorce avec Wolsey, 84; son rôle au procès de divorce à Londres, 114 (4), 115 (3); le contenu de son livre, 115, 116; oppose le Deutéronome au Lévitique, 116; favorable au pouvoir dispensateur du pape, 117; la réplique de Gardiner, 118-122, 122 n, 123 (6), 124, 128, 130, 293; consulté par l'assemblée du clergé en 1532, 154; prêche contre le divorce, 204; dirige l'opposition à l'assemblée du clergé de 1533, 210 (2); mis sous la surveillance de Gardiner, 211; refuse le serment de succession, 182; son procès, 291; son exécution, 184, 196, 222; vilipendé par Gardiner dans le *Si sedes illa*, 222, 293, 326; accusé par lui de trahison, 287, 289, 294 (2); son discours imaginaire à Paul III, 289.
- FITZJAMES, Richard, évêque de Londres, et l'affaire Hunne, 46.
- FLORENCE, la ville de —, 234; le siège de —, 287.
- FORDHAM, Dom William, moine, 200 (2).
- FORREST, John, le frère, confesseur de Catherine d'Aragon, 39.
- FOUNTAINS, l'abbaye de —, 37 n.
- FOXÉ, Edward, évêque de Hereford, 136, 154, 209, 212, 222, 285, 320, 322, 327; en ambassade auprès de Clément VII en 1528, 84 (2), 86 (2), 88, 89 (2), 92, 93; fait campagne à Cambridge en faveur du divorce, 136; fait de même à Oxford, 138; se fait l'avocat de la suprématie royale, 233, 236, 271; son *De vera differentia*, 269 (2), 271, 272 (5); analyse de l'ouvrage, 273 (2), 275 (4); la *potestas ecclesiastica*, 275, 276 (2); la puissance des premiers papes, 277 (2); la pauvreté évangélique, 277 (2); la suprématie royale, 278 (2), 279 (3); avoue que la suprématie papale a été longtemps reconnue, 280; la faiblesse de son plaidoyer, 280 (2), 281; son influence sur Gardiner, 301 n, 310; lui reste inférieur, 310.
- FOXÉ, John, auteur des *Actes and Monuments*, historiographe des hérésies, 41 (2), 42 (2), 42 n (2); et l'affaire Hunne, 46 n; et les théories anti-papales, 236.
- FRANÇOIS I^{er}, roi de France, 86, 103, 108, 179 (2), 180, 189, 197, 198, 202, 209, 212 (3), 213 (2), 214 (3), 222, 250, 286, 287, 288, 291, 313; et le divorce de Henri VIII, 83; engagé à créer un anti-pape, 104; son attitude envers la papauté, 111; se rend à l'entrevue de Marseille, 178, 198.
- FRÉDÉRIC D'AUTRICHE, rival de Louis de Bavière, 234.

- FRITH, John, le réformateur, à Cambridge, 71; sermonné par Gardiner, qui le traite avec douceur, 151 (2), 152 n, 168 (2), 168 n (2); réfuté par More, 152.
- FURNESS, l'abbé de —, 183.
- GAGE, Sir John, pense à se faire Chartreux, 39.
- GAIRDNER, James, auteur, 11, 186 n; *Son Lollardy and the Reformation*, 26, 232.
- GALFREDUS, Petrus, Voir GAUFRIDI, Pierre.
- GAMBARA, le protonotaire, assiste aux entretiens de Gardiner avec Clément VII en 1528, 93.
- GARDINER, Germain, parent de Stephen Gardiner, témoigne de la douceur de celui-ci envers John Frith, 168 n.
- GARDINER, John, père de Stephen Gardiner, 32, 57; son testament, 57 (2).
- GARDINER, Rose, sœur de Stephen Gardiner, 57.
- GARDINER, Stephen, évêque de Winchester, 6, 9, 10, 11-13, 20, 25, 26, 32, 36, 44 (2), 49, 49 n, 55 (2), 56 n, 59 (3), 60, 68, 77, 79 (2), 80 (2), 81 (3), 102 (4), 105-107, (passim), 109, 112 (2), 132 (2), 134, 135 (2), 136, 137, 139 (2), 141, 152, 153, 165 (2), 174 (2), 175 (2), 183, 196 (2), 207 (2), 208 (2), 210 (2), 211 (3), 212 (2), 214, 215, 216, 218 (3), 219 n (2), 221, 222 (3), 223 (4), 226, 227, 227 n, 228, 229 n (2), 230 (2), 231, 232, 233, 257, 264, 282, 291 n, 294, 310 (3), 320, 321 (3), 322 (3), 323 (4), 325, 326, 327, 328, 341, 342 (2), 343; sa ville natale, 28; sa naissance, 56; son enfance, 56, 57; son éducation à Bury, 57; sa lettre à Erasme, 57 n; ne l'a pas connu à Cambridge, 67, 67 n, mais à Paris, 67-68, 68 n; sa vie à Cambridge, 58 (3); sa formation intellectuelle et religieuse, 58; au service de Wolsey dès 1524, 58 n; se met à l'étude du grec, 60 (2); fait servir cette langue à l'édifica-
- tion, 60; ses lectures à Cambridge, 61, 62; sa familiarité avec les comiques latins, 61 (2), 61 n (2), 63; avec les satiriques, 63, 63 n (2); « grammairien », 64 n; sa connaissance de la Bible, 65, 65 n; sa science patristique, 65, 66, 66 n (3), 76; ses citations des Pères, 329-332; son attitude envers Erasme sous Edouard VI, 69 (3), 70 (2), 71; et envers les réformateurs de Cambridge, 71 (2); sa soi-disant période protestante, 72; ses bons procédés envers les réformateurs, 74 (3), 76 (4); déclare qu'il ne partageait pas leurs sentiments, 75 (2); sa bienveillance naturelle, 76 n; humaniste chrétien, 77 (4), 78; n'a pas fait de cours sur l'écriture, 78 n (4).
- Son ascension vers les honneurs, 81, 82; attaché à Wolsey, 82, 84; persuadé par Wolsey d'approuver le divorce, 83; début du procès, 84; l'entrevue de Rochester, 84; en ambassade auprès de Clément VII en 1528, 84 (2), 86 (3), 87 (2), 88 (2), 89 (5), 90 (5), 91, 92 (5), 93 (3); son grand discours au pape, 94-95; emploie la violence, 95 (2); se contente d'une commission décré-tale simple, 96 (2); a recours de nouveau à la brutalité, 96, 97; fin de l'ambassade de 1528, 97; son ambassade de 1529, 97, 98; aurait promis de rapporter la preuve de la fausseté du bref de Jules II, 98 n (2); son ambassade de 1529, 99 (4), 116; désespère du succès, 100; rappelé en Angleterre, 100; face à face avec Mai, 101 (3); quitte Rome, 102; menace le pape des princes d'Allemagne, 103 (3), 104 (3); voit dans les rois les meilleurs soutiens de l'orthodoxie, 111; son attitude envers la Papauté, 85 (3).
- Avocat du roi au procès de divorce à Londres, 112; y donne la réplique à Fisher, 114, 117 (4), 118 (2), 118 n, 119; affirme que le Lévitique l'emporte sur le Deutéronome, 120, 121, 122 (2), 123 (4), 124; démontre que

Jules II n'a pas vraiment consenti au mariage de Henri VIII, 124 (3), 125, 126(2), 127 (2); fait parler Fisher, 128; oppose le droit à l'équité, 129; le caractère de sa plaidoirie, 130 (2), 131; y insiste sur la puissance absolue des rois, 131, 135; récompensé de ses services, 133 (2), 134; date de son ordination, 134, 134 n; protège les collèges fondés par Wolsey, 135; répond aux plaintes de Campeggio, 135; obtient de son université qu'elle approuve le divorce, 136 (3), 137 (5), 138; cesse de s'occuper activement du divorce, 139; fait partie d'une députation envoyée à la reine, 140, 141 (2); lui est favorable, 141; reçoit divers honneurs, 141; évêque de Winchester, 141 (2); ambassadeur en France, 141, 143 (2); son désir de voir Henri VIII se réconcilier avec le Saint-Siège, 143 (3).

Son attitude dans l'affaire des libertés de l'Eglise, 144, 145 (2); riposte à la Pétition des Communes, 150, 151, 152; effrayé par l'alliance entre Henri VIII et les hérétiques, 151 (2); favorable aux efforts de Thomas More, 151; s'occupe de l'hérétique John Frith, 151 (2); loué par More, 152; « corrige » la *Réplique des Ordinaires*, 155 (2), 157, 170 (2); reste muet sur l'autorité spirituelle de la papauté, 158; fait reposer la règle de la foi dans l'Eglise tout entière, 167 (3); se montre indulgent envers les hérétiques, 168; notamment envers Frith, 168 (3), 168 n (2), 169 (2); mais approuve les poursuites « *ex officio* », 168, 169 (2); sa lettre de justification à Henri VIII, 171 (2), 172, 173, 333-334.

Combat la suprématie royale à la chambre des lords, 176, 207; se retire à Esher, 207, 208; sa prétendue disgrâce, 208 (3); reparait à la cour, 208 (2); chargé de rédiger un traité avec la France, 209; à Calais avec la cour, 209; au procès de divorce à Dunstable, 211 (2); assiste

au couronnement d'Anne Boleyn, 211 (3); chargé de signifier l'appel au concile général, 212 (3), 213; reste à l'arrière-plan à Marseille, 213; s'explique avec François I^{er}, 213 (2), 214; en disgrâce, 215 (4), 215 n; fait prêter le serment de fidélité à la succession, 216 (2); accusé par Cooke, 216 (2); sa lettre à Cromwell, 216-218, 335-336; reçoit le roi à Guildford, 218; répudie la suprématie du Saint-Siège, 219 (2), 220 n, 221, 337; le roi exige sa soumission complète, 221 (2); protège New College, Oxford, contre les innovations religieuses, 224 (2), 340; conteste le droit de Cranmer à visiter Oxford, 225 (3), 226 (2); accusé d'avoir desservi le roi à Sion, 227 (4), 228; la confiance qui lui est témoignée à Rome, 228; obtient des faveurs pour le cas d'un interdit, 228; se fait l'avocat de la suprématie royale, 236, 238.

Sa réponse au bref de Paul III, le pamphlet *Si sedes illa*, 222, 246, 265, 270 (2), 285, 286 (2); le contenu de cette réponse, 287 (2), 288 (2), 289, 292, 293 (2), 293 n (2), 294, 312 (2), 313.

Son *De vera obedientia*, 49, 135, 222 (4), 232, 263, 264, 271, 281 (2), 285 (4), 286, 286 n, 320; le contenu de cet ouvrage, 295, 296 (2), 298, 299 (2), 301, 302, 304, 309 (passim), 309 n (2); son véritable mérite, 310 (3); son retentissement, 311, 311 n; le tempérament qui s'y révèle, 311 (2), 312 (3); y laisse de côté le domaine de la foi, 312 (2), 313; y accorde des pouvoirs étendus au souverain, 313 (5), 313 n; y reste orthodoxe, 314, mais y flatte les luthériens, 314 (2); y copie Edward Foxe, 275 (2), 278, 279 (3); et les autres ouvrages publiés par ordre du roi, 310 (2); le *De vera obedientia* comparé avec l'*Obedientia* de Tyn-dale, 314-319 (passim).

Sa défiance envers la Bible en langue vulgaire, 16; sa *Confutatio* en faveur de l'Eucharistie, 320 (2);

- énumère les tentatives de réconciliation entre Henri VIII et le Saint-Siège, 324.
- GASCOIGN, T., auteur du *Myrroure of Oure lady*, 24 n.
- GASCOINE, Sir William, 73, 73 n.
- GASQUET, Francis Aidan, Dom puis cardinal, son *Eve of the Reformation*, 26.
- GAUFRIDI, Pierre, de Bayeux, sa *Comédie de St Nicolas*, 18 n.
- GEE, H. AND HARDY W. J., historiens ecclésiastiques, leur version de la *Réplique des Ordinaires*, 153 n.
- GÊNES, la ville de —, 86.
- GERARD ou GERARDUS, libraire à Cambridge, 68, 68 n (2); sa lettre à Erasme, 59.
- GERSON, Charlier de, auteur présumé de *l'Imitation*, 24 n; s'oppose à la suprématie papale, 242, 243.
- GHINUCCI, Girolamo, évêque de Worcester, 196.
- GIOVANNI DA CAPISTRANO, Vicaire général des Observants italiens, 38.
- GNATHON, personnage de Tércence, 306, 306 n.
- GOLDAST, Melchior, 262 n (2).
- GONTIER, Palamède, ambassadeur français en Angleterre, 195.
- GRATIEN, le décret de —, 64, 66.
- GRAVELINES, la ville de —, 86.
- GREENWICH, la ville de —, 39, 211; les Observants de —, 38, 39.
- GRÉGOIRE, Saint, pape, 284.
- GRÉGOIRE XI, pape, 234.
- GRÉGOIRE, Saint, le *Trentain* de —, 29, 29 n (2).
- GRÉGOIRE DE NAZIANZE, Saint, 66 (2), 330 (2).
- GRENADE, la ville de —, 109.
- GROSSETESTE, Robert, évêque de Lincoln, résiste à Innocent IV, 51 (2), 236, 244, 244 n, 278.
- GUIDO DE MONTE ROCHERII, son *Manipulus curatorum*, 22, 22 n.
- GUILDFORD, la ville de —, 217 (3), 218, 335 (2), 336.
- GUILLAUME LE CONQUÉRANT, roi d'Angleterre, 279, 327.
- GUISNES, la ville de —, près Calais, 187.
- HAGUENAU, la ville de —, 229 n.
- HALE, John, curé d'Isleworth, 186 n, 199.
- HALES, Alexandre de —, son *Commentaire sur Aristote*, 15.
- HALL, le chroniqueur, 46 n (2).
- HALYWELL, le couvent de —, 20.
- HAMBOURG, la ville de —, 320.
- HAMPTON COURT, le château de —, 103, 209 n.
- HANWORTH, le manoir de —, 209, 209 n.
- HASTINGS, l'abbaye de —, 279.
- HAYWARD, Roger, 76.
- HEATH, Nicholas, archevêque d'York, 138.
- HEDGE, John, testateur à Bury, 34.
- HENRI I^{er}, roi d'Angleterre, refuse un légat étranger, 50.
- HENRI II, roi d'Angleterre, sa lutte avec Thomas Becket, 50, 223.
- HENRI III, roi d'Angleterre, 251 n.
- HENRI IV, roi d'Angleterre, 186 n.
- HENRI VI, roi d'Angleterre, 34, 38.
- HENRY VII, roi d'Angleterre, 24, 35, 322; sa chapelle à Westminster, 32; réforme l'ordre franciscain, 38; et le mariage de Henri VIII, 82 (2), 83, 126, 127.
- HENRI VIII, roi d'Angleterre, 5, 6, 9, 11, 12, 13, 36, 39, 44, 47, 49 (2), 65, 71, 79, 80, 81, 83 (2), 84 (3), 85 (2), 86, 87, 88, 89 (2), 92 (2), 93, 96 (2), 100, 101, 102, 103 (5), 104 (3), 104, 105 (3), 106 (2), 107 (2), 108 (3), 111 (2), 112 (3), 113 n, 118, 121, 122, 124 (2), 125, 130 (2), 133 (5), 134, 135 (4), 136, 138, 139 (3), 141, 142, 143 (4), 145, 146, 151, 153, 155, 161, 163, 165, 171, 173 (3), 174 (2), 175 (2), 176 (2), 177 (2), 178 (2), 179 (3), 180 (3), 181 (2), 181 n (2), 182 (2), 183, 184, 186, 187 (5), 188 (2), 190 (3), 190 n, 194 (2), 196 (4), 197 (3), 198 (3), 199, 200, 201 (4), 202, 205 (2), 207, 208, 209 (5), 210 (3), 211, 212 (2), 213 (2), 214 (3), 215, 216, 217 (2), 219, 220, 221 (2), 222, 223, 226, 227, 228, 229 (2), 231, 232 (2), 233 (3), 235, 236 (2), 237 (3), 238, 240, 242, 245, 246 (2), 247, 248,

249, 258, 259, 260 (2), 261 (2), 262, 263, 265 (2), 267, 275, 278 (2), 280, 281 (2), 282, 286 (3), 287, 288, 291, 294, 296, 297, 297 n, 305, 310 (2), 311 (2), 313 (2), 314, 318, 322, 324, 325, 326 (2), 327 (3), 332, 333, 335, 337. Son livre contre Luther, 103, 220; affirme de bonne heure sa juridiction suprême, 47; son mariage avec Catherine d'Aragon, 82, 127; sa « protestation », 83, 129; sa passion pour Anne Boleyn, 82, 109, 111; début du procès de divorce, 84; veut faire déclarer faux le bref de Jules II, 98; prétend que le pape ne peut dispenser d'après la loi divine, 100; veut imposer au pape son jugement sur l'affaire du divorce, 107; s'inspire dans ses relations avec le pape de l'exemple de Charles-Quint, 110; hâte le procès de divorce à Londres, 112 (2), 113 n; son rôle lors de ce procès, 115, 116, 118; invoque la prescription du Lévitique, 116, 117, 120; s'efforce de démontrer qu'elle l'emporte sur celle du Deutéronome, 120; prétend, d'après Gardiner, qu'il n'a jamais souhaité la dispense papale, 127, 128; sa première « offensive de presse », 140, 150; envoie une députation à la reine, 140; « chef suprême de l'Église d'Angleterre », 142, 144.

Sa lutte contre l'indépendance de l'Église, 144, 323; ses débuts en 1531, 144; se poursuit aux convocations de 1532, 144; l'alliance de Henri VIII avec les hérétiques, 145 (2); ses exigences envers le clergé, 146, 154; en coquetterie avec les Luthériens, 176; épouse Anne Boleyn, 177; fait appel au Concile, 178, 212, 250; affirme son orthodoxie, 180.

Sa proclamation sur le rejet de la juridiction pontificale, 183; réprime l'agitation du clergé, 186; les raisons de son succès, 189 (3); encourage les protestants par l'usage qu'il fait de l'Écriture, 190; encourage l'agitation anti-catholique, 191 (2); ses

négociations avec les Luthériens, 193 (3); sa cupidité, 195; ses intelligences à Rome, 196; ses « offensives de presse », 204; fait prêcher en sa faveur, 205, 207; déclaré déchu de sa couronne par Paul III, 222.

S'efforce de justifier intellectuellement sa suprématie, 238 (2); fait publier le *Miroir de la vérité*, 236, 238, 239-246, 248, 266, 278; en butte aux sollicitations de l'Arélin, 249 (2), 250; fait rechercher des précédents à la suprématie royale, 251 (2); se tourne vers le continent, 251; fait écrire les *Articles*, 251, 252 (3), 257, 258, 259, 260, 261, 265, 277; fait adapter le *Defensor Pacis*, 252, 253, 254, 255 (2); fait publier le *Petit traité*, 265, 267, 268, 269 (3), 269 n, 270, 283 n, 285, 310; amasse des arguments comme dans le *Document*, 272 (2).

HENRI DE HESSE, Auteur du *Cordyal*, 23 n.

HERBERT OF CHERBURY, Lord, historien, sur la fin du procès de divorce à Londres, 130 n.

HEREFORD, la ville de —, l'évêque de —, voir FOXE, Edward.

HERNE, testaments du village de —, 28 n.

HÉRODE, le roi, 119 (5).

HEY, Aleyne, 200, 201.

HILAIRE, Saint, 66, 330.

HILSEY, John, le Dr, provincial des Dominicains, 226.

HOMÈRE, cité par Gardiner, 62.

HOPYL, Wolfgang, imprime le *Festial*, 19 n; les *Quattuor sermones*, 22.

HORSEY, le Dr, accusé du meurtre de Richard Hunne, 46.

HUNNE, Richard, considéré comme hérétique, 43; son corps brûlé pour cette raison, 42; son « affaire », 45-48 (passim), 45 n, 47 n.

HUS, Jean, 240 n.

HYLTON, Walter, auteur de la *Scala perfectionis*, 24, 24 n, 311.

IGNACE, Saint, 66.

INNOCENT III, pape, son conflit avec le roi Jean, 50.

- INNOCENT IV, pape, son conflit avec Grosseteste, 51.
- IPSWICH, le collège de —, 72 n, 135 (2).
- IRÉNÉE, Saint, 66, 330.
- ISABELLE la catholique, reine d'Espagne, 98; mère de Catherine d'Aragon, 82.
- ISLEWORTH, le curé de —, voir HALE, John.
- JACQUES I^{er}, roi d'Angleterre, 276.
- JACQUES, Saint, apôtre, 303.
- JASON, l'histoire de —, 17.
- JEAN, évêque de Constantinople, 277.
- JEAN XXII, pape, sa querelle avec Louis de Bavière, 234, 251, 252, 260, 293 n.
- JEAN, roi d'Angleterre, son conflit avec Innocent III, 50.
- JEAN, Saint, apôtre, 65 n; devrait avoir la primauté parmi les apôtres, 272.
- JEAN BAPTISTE, Saint, 114, 119 (3).
- JEAN CHRYSOSTOME, Saint, 66 (2), 72, 73 n, 74, 331; corrigé par Gardiner, 64; cité par Marsile et Foxe, 275.
- JEAN DAMASCÈNE, Saint, 66, 331; sa légende citée par Gardiner, 20.
- JÉROME, Saint, la *Vie* de, 18; son *Exposition* du Symbole des apôtres, 15, 16; fait allusion aux dangers que l'on court en traduisant l'écriture, 17; édité par Erasme, 64; cité par Gardiner, 66 (2), 66 n (2), 121, 126, 331; par Marsile et Edward Foxe, 275; par Sampson, 283.
- JESUS COLLEGE, Cambridge, 72 n (2); sa fondation, 35.
- JOAS, le roi, 265.
- JOHN'S, Saint, collège de —, à Cambridge, 72 n.
- JOIADA, le grand prêtre, 265.
- JONYS, Sir, a dénoncé le Dr London, 223.
- JONATHAS, le grand prêtre, 303.
- JOSAPHAT, le roi, 301.
- JOSEPH d'Arimathie, la *Vie* de, 18, 18 n.
- JOYE, George, le réformateur, à Cambridge, 71; ses accusations contre Gardiner, 71, 72, 74 (4), 75 (3), 76.
- JUDA, 123.
- JUDAS, 65 n.
- JULES II, le pape, 289, 290 n; sa dispense de mariage pour Henri VIII, 116, 117; supplée aux défauts de la dispense de mariage de Henri VIII, 98; d'après Gardiner, n'a pas réellement consenti au mariage de Henri VIII, 124, 125 (2), 126, 127.
- JUSTINIEN, l'empereur, 173, 277, 313; sa législation ecclésiastique, 279, 279 n, 301.
- JUVÉNAL, cité par Gardiner, 62, 63.
- KARNE, Edward, ambassadeur anglais à Rome, 181 n, 228.
- KENT, le comté de —, 28 n.
- KILDARE, le comte de —, 187.
- KING'S COLLEGE, Cambridge, 139; sa chapelle, 32-33.
- KINGWOOD, l'abbaye de —, le prieur de —, voir REDINGE, Thomas.
- KNARESBOROUGH, la ville de —, testaments enregistrés à —, 28, 28 n.
- KNIGHT, William, envoyé de Henri VIII en Italie, 98.
- LAMBETH, le Synode de —, (1281), 21.
- LANCASHIRE, le comté du —, 37.
- LANGLAND, William, le poète, 13.
- LANGLEY, évêque de Lincoln, 73, 73 n, 76.
- , résidence de la cour, 209.
- LANGTON, Stephen, archevêque de Canterbury, 50.
- LATHBURY, Hugh, ermite, 185.
- LATIMER, Hugh, le réformateur, à Cambridge, 71; renvoyé par Henri VIII devant l'assemblée du clergé, 153.
- LAURENTIUS, archevêque de Canterbury, 244, 244 n, 278.
- LAURERUS, Dyonisius, procureur général des Servites, 196.
- LAVAGNA, Frederico di —, neveu d'Innocent IV, 51.

- LAWRENCE, le frère John, franciscain de Richmond, 200.
- LEE, Edward, archevêque d'York, 206, 215.
- LEE, Roland, évêque de Coventry et Lichfield, 216, 220, 224 n, 228.
- LEFÈVRE D'ETAPLES, 19, 330; traducteur de S^t Ignace, 66.
- LÉGENDE DORÉE, la —, 17, 19 (2), 20 (2), 22.
- LEICESTER, le comté de —, Gardiner archidiacre de —, 142 n.
- LELAND, John, l'antiquaire, son éloge de Gardiner, 77 (2), 77 n, 78 n.
- LÉON X, pape, 289, 290, 290 n, 291 n.
- LÉONARD, Saint, Hôpital de —, à York, 30, 30 n.
- LEVERTON, village du comté de Lincoln, 26, 27 n.
- LICHFIELD, la ville de —, l'évêque de —, voir LEE, Roland.
- LILLESUL, le chapitre de —, 19.
- LINCOLN, la ville de —, la cathédrale de —, 51; l'évêque de —, voir GROSSETESTE, Robert; LANGLEY; LONGLAND, John.
- LINCOLN, le comté de —, 26, 185.
- LISLE, lord, gouverneur de Calais, 213, 215 (2), 219, 219 n (2).
- LONDON, Edward, neveu du Dr John London, inquiété pour ses opinions anti-papales, 224 (2), 339.
- LONDON, John, le Dr, « warden » de New College, Oxford, 223, 225; sa lettre à Cromwell, 223 (2); ses reproches à son neveu Edward, 224 (3), 339.
- LONDRES, la ville de —, 38, 43, 46, 75 (2), 86, 103, 112, 185, 187, 188, 191, 205, 207, 208, 341; testaments enregistrés à —, 28 n, 38; sectes Lollardes à —, 40, 40 n; cas d'hérésie à —, 42; opposition au clergé à, 44-46 (passim), 46 n; la Tour de —, 182, 186, 211 (2), 215 (2), 219 n, 320; la chartreuse de —, 206; l'ambassadeur espagnol à —, 98; l'évêque de —, 41, 204, et voir STOKESLEY, John, et BONNER, Edmund.
- LONGLAND, John, évêque de Lincoln, proteste contre la visite de Cranmer à Oxford, 225.
- LOTH, les filles de, 121.
- LOUIS XIV, roi de France, 326.
- LOUIS DE BAVIÈRE, l'Empereur, sa querelle avec la papauté, 234 (2), 235, 251, 252, 260, 275, 280, 293, 313.
- LUCIUS, roi britannique, 284.
- LUCQUES, la ville de —, 86 (2), 87, 87 n.
- LUTÈCE, l'université de —, 304.
- LUTHER, Martin, 42 n (2), 69, 69 n, 136; ses disciples à Cambridge, 71; les ambassadeurs anglais en menacent le pape, 103; le livre de Henri VIII contre lui, 103 (2), 165, 190 n, 220, 221 n, 325, 333.
- LUXEMBOURG, voir PIERRE de —.
- LYCURGUE, 123.
- LYDGATE, le poète, sa *Vie de Notre Dame*, 18 (2), 18 n (2); sa *Passion de Saint Alban*, 18, 18 n.
- LYON, la ville de —, 86, 98, 198; l'archevêque de —, 277; le concile de —, 51.
- MACHIAVEL, 246, 293, 322, 325; Cromwell formé à son école, 204, 247; son *Prince*, 246; ce livre promis par Cromwell à Pole, 247, 248 n; ses idées, 248.
- MAHOMET, 188.
- MAI, Miguel, ambassadeur de Charles-Quint à Rome, 97, 100, 101 (3), 102, 103 (2), 143; sa protestation contre les demandes anglaises, 99; contre le procès en Angleterre, 101 (2); sa réponse à Gardiner, 102.
- MAITLAND, Samuel Roffey, ses études sur les *Dark Ages* et sur la Réforme, 26.
- MALLARDE, Thomas, 231.
- MARDISLEY, John, frère mineur, s'oppose aux prétentions du pape Grégoire XI, 234, 235, 235 n.
- MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri VI, fonde Queen's College, 34.
- MARGUERITE, comtesse de RICHMOND, traduit l'*Imitation*, 24; traduit le *Speculum aureum*, 24, 24 n; son influence à Cambridge, 35 (2); la chaire fondée par elle, 64.

- MARGUERITE, Sainte, la *Vie* de, 18.
- MARIE, la Sainte Vierge, 321; les *Miracles* de —, 18, 18 n; la *Vie* de —, 18 n (2); l'office de —, 22.
- MARIE-MADELEINE, Sainte, son identité examinée dans le *De unica Magdalena*, 19.
- MARIE Tudor, reine d'Angleterre, 9, 43, 71, 84, 168 n, 188, 196, 205, 324, 325.
- MARSEILLE, la ville de —, entrevue de Clément VII et François I^{er} à —, 178, 179, 196, 198, 213 (2), 251.
- MARSHALL, Wylliam, traducteur du *Defensor Pacis*, 252; sa traduction comparée à l'original, 254-256.
- MARSILE DE PADOUE, 49, 258, 260, 281; son *Defensor Pacis*, 235, 236, 238, 252 (4), 265, 281, 327; la traduction anglaise de son ouvrage, 252 (2); ses idées sur le gouvernement, 253, 254; ce qu'en laisse subsister le traducteur, 254, 255 (2), 256 (2); son influence sur les *Articles*, 257, 258 (2), 259 (2), 260, 261 (2), 263 (2); son influence sur le *Petit traité*, 269; et sur Foxe, 269, 275 (2), 276 (2), 277 (3), 278 (2), 279, 280; son influence sur Gardiner, 287, 293, 294, 310, 312, qui le dépasse, 313.
- MARTIAL, cité par Gardiner, 63, 63 n.
- MARTYR, Pierre, le réformateur, 70.
- MARY OVERIES, Sainte, église de —, 341.
- MATHU, John, prêtre, 231.
- MÉDICIS, Jules de —, voir CLÉMENT VII, pape.
- MELANCHTON, 193.
- MENDLESHAM, testament fait à —, 30.
- MERLIN, l'enchanteur, 186 n (2), ses prophéties, 199.
- MICHAELHOUSE, Collège de, Cambridge, 35 n.
- MILTON, John, le poète, 321.
- MOISE, 117, 121, 303, 317.
- MONTE, le cardinal, son rôle lors de l'ambassade de Gardiner en 1528, 90 (2), 91 (2), 93, 96, 101.
- MONTMORENCY, Anne de —, le Grand-Maitre, 134.
- MORE, Thomas, 5, 11, 12, 25, 39, 48, 60, 76, 81, 82, 92, 131, 133, 145 (2), 165 (2), 171, 173, 190 (2), 198, 208 (2), 218 (2), 221 (4), 229, 245, 246, 326; son *Utopie*, 309; sa sympathie pour Erasme, 71; son opinion sur le cas de Richard Hunne, 46; combat aux côtés de Gardiner à l'assemblée du clergé de 1532, 145; riposte à la pétition des Communes, 150; et au *Traité sur la discorde*, 151; son *Apologie*, 151, 155, 165, 166, 170 (2); soutenu par Gardiner, 151; sa réponse à Frith, 152; loue Gardiner, 152 (2); son humilité envers le souverain, 165, 166; fait reposer la règle de la foi dans l'Église tout entière, 167 (3); proscriit nettement l'hérésie, 167; mais se montre indulgent envers les hérétiques, 168; et témoigne de l'indulgence de Gardiner, 168 (2); approuve les poursuites *ex officio*, 168, 169 (3); considère l'Église comme tirant son autorité de Dieu dans la répression de l'hérésie, 169, 170.
- Son incertitude sur l'origine de la papauté, 220; sollicité d'assister au couronnement d'Anne Boleyn, 211 (2); combat la suprématie royale à la Chambre des Lords, 176, 207; donne sa démission de chancelier, 207; se retire dans la vie privée, 176, 177; refuse le serment de succession, 182; son exécution, 184, 196; le pamphlet sur son exécution attribué à Erasme, 229 (2); son *Dyalogue*, 269 n (2).
- MORES, John, économe du monastère de Sion, 227 n; accusé de contrarier les desseins du roi, 227 (4), 228 (2); son interrogatoire, 341 (2).
- MULLER, James Arthur, le professeur, historien ecclésiastique, 10, 56 n, 57 n, 58 n, 72 n, 98 n (3), 130 n, 141, 154 n, 215 n, 219 n.
- MULLINGER, James Bass, l'historien de Cambridge, 34, 34 n.
- MUSARD, John, moine de Worcester, 200.
- MUSCULUS, Wolfgang, 66.
- MUTIANUS, traducteur de St Jean Chrysostome, 66 (2).

MYRK, John, le chanoine, auteur du *Festial*, 19, 19 n, 20, 22, 22 n.

NABOTH, 65 n, 121.

NATHAN, le prophète, honore le roi David, 272, 272 n.

NEWARK, la ville de —, 230; maison d'Observants à —, 38, 39 n.

NEWCASTLE, maison d'Observants à —, 38, 39 n.

NEW COLLEGE, Oxford, 224; surveillé par l'évêque de Winchester, 223 (2); Gardiner y défend les croyances catholiques, 224; le « warden » de, voir LONDON, John.

NEWDIGATE, Sebastian, se fait charreux, 40.

NEWNHAM, abbaye de —, le prieur de —, 73, 73 n.

NICE, la ville de —, 212.

NICÉE, le concile de —, 277, 283, 284, 301.

NICODÈME, l'Évangile apocryphe de —, 18, 18 n, 225.

NICOLAS, Saint, 18.

NICOLAS DE TOLENTIN, Saint, la *Comédie* sur —, 18 (2), 18 n (2).

NIXE, Richard, évêque de Norwich, 195.

NORFOLK, le duc de —, 130 n, 201, 208, 218, 336; fait partie d'une députation envoyée à Catherine d'Aragon, 140, 141 (2); opposé aux prétentions de Henri VIII, 143.

Le comté de —, Gardiner fait archidiacre de —, 142 n.

NORTHALLERTON, testament fait à —, 30, 30 n.

NORWICH, la ville de —, l'évêque de —, voir NIXE, Richard.

NOTARY, Julien, imprime des ouvrages dévots, 14.

NOTRE-DAME, voir MARIE, la Sainte Vierge.

OCKHAM, Guillaume d' —, 236 (2), 239, 242, 262 n (2), 277; lègue à son ordre en Angleterre ses idées anti-papales, 234 (2); défend Louis de Bavière, 234.

ECOLAMPADE, Jean, le réformateur, 72, 73 n, 74.

ECUMENIUS, 66, 331.

OLDCASTLE, Sir John, hérétique lollard, 43.

ORIGÈNE, 332.

ORTIZ, le Dr, envoyé impérial à Rome, 143.

ORVIETO, la ville de —, 87, 88, 101, 105, 106, 109, 111, 136 (2), 212, 229 n, 322.

OWST, G. R., auteur de *Preaching in Medieval England*, 26.

OWTRED, John, moine de Durham, 234.

OXFORD, la ville de —, 234, 262; l'université de —, le renouveau de l'enseignement à —, 35; les programmes d'enseignement à —, 63; le collège fondé par Wolsey à —, 135 (2); mal disposée envers le divorce, 136 (2); se laisse persuader de l'approuver, 137, 223; refuse au pape toute juridiction en Angleterre, 183; New College et Corpus Christi College à —, 223; Gardiner y défend la religion traditionnelle, 224, 225, 339; le mouvement de —, 65; le concile provincial de —, réglemente la traduction de la Bible, 16.

PADOUE, la ville de —, 208.

PAGET, Sir William, lettre de Gardiner à —, 61.

PALMER, William, auteur d'une satire sur Gardiner, 71.

PALMES, Brian, de Naburne, demande la sépulture franciscaine, 38.

PALSGRAVE, John, le grammairien, 133.

PARIS, la ville de —, 229; séjour de Gardiner à, 68; l'université de —, 288, 304.

PARR, dame Maud, son testament, 30.

PARRHASIUS, le peintre, 304, 304 n.

PAUL III, pape, 197, 219 n, 229, 288, 289 n, 293, 307; son avènement, 182; son bref sur la mort de Fisher, 222, 265, 269, 286, 288, 289, 293 n (2); déclaré hérétique dans les *Articles*, 260, 261.

PAUL, Saint, Apôtre, 20, 65 n, 123, 126, 269, 287, 292, 293, 295, 299

- (2), 314; — et la circoncision, 65 n; a reçu du Christ l'épée, 235 (3); devrait avoir la primauté parmi les apôtres, 272, 276, 282.
- La Cathédrale de —, 43, 182 n; le doyen et le chapitre de —, 183; les joyaux de —, 195 (2); le calvaire voisin de —, 204 (2).
- PAULUS, auditeur de la Rote, 93.
- PAVIE, la bataille de —, 88, 109.
- PECKHAM, John, archevêque de Canterbury, ses « Constitutions », 21, 22.
- PEMBROKE HALL, Collège de —, à Cambridge, 72 n (3), 74.
- PEMBROKE, marquise de —, ce titre accordé à Anne Boleyn, 178, 209, 223.
- PERFAY, John, testateur à Bury, 29.
- PERIPLECTOMENES, personnage de Plaute joué par Gardiner, 61.
- PETERHOUSE, Collège de —, à Cambridge, 72, 73 n, 74.
- PÉTRONILLE, Sainte, la *Vie* de, 18, 18 n.
- PHESSEY, John, notaire, 338.
- PHILIP, comte d'Arundel, et les *Quatuor novissima*, 24.
- PHILIPPE LE BEL, roi de France, sa lutte contre la papauté, 251, 261 (2), 263; fait publier le *Dialogus inter militem et clericum*, 233 (2), 261; ce dialogue attribué à Guillaume d'Ockham, 236, 262 n; les manuscrits de ce dialogue, 262; la date de ses éditions, 263; son contenu, 263, 264, 265 (2), 272; son influence sur Foxe, 275, 277, 279; sur Gardiner, 310, qui va plus loin que lui, 313.
- PHILIPS, Roland, curé de Croydon, 215.
- PHOCAS, l'empereur, 275 (2), 275 n, 305.
- PIE III, pape, 261.
- PIERRE DE LUXEMBOURG, Auteur de *The next way to heven*, 23, 23 n.
- PIERRE, Saint, apôtre, 269, 279, 283, 299, 305; le denier de —, 179, 180; les successeurs de —, 244, 244 n, 303; l'Eglise de —, 275, 275 n; — et la circoncision, 65 n; avait remis son épée au fourreau, 109; a reçu les clefs, non l'épée, 235 (2); sa situation parmi les apôtres, 272 (2), 276 (2), 283, 303 (3), 304, 339; le « Tu es Petrus », 276 (3), 282; le siège de l'Eglise de —, 276.
- PIRCKHEIMER, Bilibald, traducteur de Saint Grégoire de Nazianze, 66.
- PISE, la ville de, 234.
- PLATON, sa *République*, 247, 248 n; cité par Gardiner, 62; cité par Foxe, 279.
- PLAUTE, cité par Gardiner, 61; joué par Gardiner, 61.
- PLINE, cité par Gardiner, 62.
- PLUTARQUE, cité par Gardiner, 62.
- POLE, Reginald, le cardinal, 9, 92, 219 n; dénonce dans son *Apologie* l'influence de Machiavel, 246; relate sa conversation avec Cromwell sur *Le Prince*, 247 (3), 248; reçoit l'*Oratio* de Sampson, 282.
- PRAT, Antoine du —, chancelier de France, cardinal, 111.
- PRÉMONTRÉ, abbaye de —, son ingérence en Angleterre, 49, 50 n.
- PRIESTHOLM, l'île de, 186 n.
- PRINCE NOIR, le, 235 (2).
- PRIVADELUS, Hieronymus, avocat de Henri VIII à Rome, 100.
- PUCCI, le cardinal (cardinal SANCTI QUATUOR), son rôle lors de l'ambassade de Gardiner en 1528, 85, 86, 90 (3), 91, 93 (2), 96, 101, 106; repousse une tentative de corruption, 89 (2); écrit un rapport sur les événements de 1528, 106; son rôle lors de la seconde ambassade de Gardiner en 1529, 99.
- PYNSON, Richard, imprime des ouvrages dévots, 14; le *Sanctilogium Angliae*, 18; le *Festial*, 19 n.
- QUEEN'S COLLEGE, Cambridge, sa fondation, 34.
- RASTELL, John, imprimeur, s'offre à servir la propagande royale, 203 (2).
- RAVENNE, la ville de —, prise par les Vénitiens, 92; le cardinal de —, reçoit un cadeau des Anglais, 100.

- RAVYNELL, James, imprime le *Festial*, 19 n; les *Quattuor sermones*, 22.
- REDE, Sir Robert, 78 (2).
- REDINGE, Thomas, prieur de l'abbaye de Kingswood, 200.
- RÉLY, Jean de, chanoine, publie une traduction de la Bible, 16.
- REVVET, ambassadeur anglais à Rome, 181 n.
- RHENANUS, Beatus, traducteur de Tertullien, 66.
- RICHARDSON, 199 (4).
- RICHMOND, la comtesse de, voir MARGUERITE, comtesse de —.
- La ville de —, testaments enregistrés à —, 28, 28 n; maison d'Observants à —, 38, 216; un franciscain de —, voir LAWRENCE, John.
- RICHMOND, le duc de, fils naturel de Henri VIII, 133, 216 (2).
- RIDLEY, le Dr Nicolas, réformateur, à Cambridge, 71.
- RIEVAULX, l'abbaye de, 37, 37 n.
- RIVERS, le comte, voir WOODVILLE, Anthony.
- ROANNE, la ville de, 86.
- ROCHESTER, la ville de —, 84; l'évêque de —, voir FISHER, John.
- ROME, la ville de —, 178, 208, 210, 212, 229, 276; le sac de —, 109, 110; l'ambassade de Gardiner à —, 97, 99, 109, 117, 322; rappel du procès de divorce à —, 132, 133; le procès de divorce à —, 142.
- , le Saint-Siège; loi contre les appels à —, 117, 204; intelligences de Henri VIII à —, 196.
- L'évêque de —, 179 (2), 183 (2), 183 n, 184 n, 186 (2), 204, 205 (3), 206 n, 219 (2), 224, 227, 228, 252, 259, 262, 282 (3), 284 (3), 298, 302 (3), 302 n (2), 303 (2), 305, 306 (3), 306 n (3), 307, 307 n, 337, 338, 339, 340, 341, 343.
- ROOD, Theodoricus, imprime le *Festial*, 19 n.
- RUNCORNE, Thomas, chapelain de Stephen Gardiner, 183, 208.
- RUTH, 65 n.
- SAINT-ALBANS, la ville de —, 231.
- SAINT-ANGE, le château —, la capti-
- vité de Clément VII dans —, 88, 111.
- SAINT-GERMAIN, Christopher, ses ouvrages contre la juridiction ecclésiastique, 47 n, 203; son *Traité sur la discorde*, 150 (2), 150 n, 151; la réplique de More, 155, 165, 166, 169 (2).
- SAINT-SIXTE, le cardinal de, voir CAJETAN, Thomas.
- SALISBURY, la ville de —, le diocèse de —, 199 (2); l'usage du diocèse de —, 20; les évêques de, voir WOODVILLE, Lionel et CAMPEGGIO, Lorenzo.
- SALOMON, le roi, 188, 301, 303.
- SAMPSON, Elizabeth, hérétique lollarde, 41; mentionnée par John Foxe, 42 n.
- SAMPSON, Richard, doyen de la chapelle royale, 209, 212 (2), 285, 311 n, 320, 327; représente Henri VIII au procès de divorce, 112; se fait l'avocat de la suprématie royale, 233, 271; son *Oratio*, 281; la date de cet ouvrage, 281 (2); son influence sur Gardiner, 282; constate le dévouement de l'Angleterre au Saint-Siège, 284; la faiblesse de son plaidoyer, 285 (2); son influence sur Gardiner, 310, à qui il reste inférieur, 310.
- SANDERS, Nicholas, historien du schisme anglican, 86, 105, 105 n, 115, 130 n.
- SANDWICH, le port de, 268, 268 n.
- SANDYS, lord, chambellan, 187.
- SANGA, Giambattista, secrétaire de Clément VII, 106.
- SAÛL, le roi, 303, 315.
- SAWTRY, James, pseudonyme d'un pamphlétaire protestant, 71.
- SHEPARD, William, Testateur à Bury, 30.
- SHERBURN, Robert, évêque de Chester, 215.
- SHIRTON, Robert, Dr, 72, 72 n, 73 n.
- SHROPSHIRE, le comté de —, 19.
- SIMON, le grand prêtre, 303.
- SIMONETTA, Jacobo, doyen de la Rote, son rôle au cours de l'ambassade de Gardiner en 1528, 90 (3), 93, 106 n; ne se laisse pas corrompre, 96; critique le texte de la commission établi par Gardiner,

- 96 (3); son rôle en 1529 lors de la seconde ambassade de Gardiner, 99.
- SION, la communauté brigittine de —, 20; le monastère de —, 226, 227, 228, 342 (3), 343; l'économe de ce monastère, voir MORES, John.
- SIXTE IV, pape, 38.
- SMALKALDE, la ligue de —, 314.
- SMYTH, Johanna, testatrice à Northallerton, 30.
- SOCRATE, mentionné par Gardiner, 62 n.
- SOLOIN, 122.
- SOMERSET, le Protecteur, impose la *Paraphrase* d'Erasmus, 69; lettres de Gardiner à —, 69 (2), 70.
- SOUTHAMPTON, la ville de —, la maison d'Observants à, 39.
- SOUTHWARK, faubourg de Londres, 207.
- SOUTHWELL, Robert, le P., S. J., 294.
- STAFFORD, George, le réformateur, aidé par Gardiner, 72 (2), 72 n, 73 n (2), 74 (2).
- STAFFORDE, Henry, lord, traduit le *De vera differentia*, 280 n.
- STANDISH, Henry, provincial des Franciscains, attaque la juridiction ecclésiastique, 47 (3), 235.
- STAPHILEUS (Stafileo), ambassadeur de François I^{er}, son rôle lors de l'ambassade de Gardiner en 1528, 93 (3), 96.
- STAPLETON, Thomas, historien, 229 n (2).
- STOKESLEY, John, évêque de Londres, 13, 141, 153 n, présent au couronnement d'Anne Boleyn, 211; proteste contre la visite de Cranmer à Oxford, 225 (3).
- STRASBOURG, la ville de —, 75, 320.
- SUFFOLK, le comté de —, 29, 56, 182 n; le duc de —, 130 n, 212.
- SURREY, le comte de —, 341.
- SUSSEX, le comté de —, 182 n; le duc de —, 186.
- SUTTON, le bénéfice de —, 341.
- SWALLOW, Stephen, hérétique hostile à la papauté, 54.
- SWIFT, Thomas, Testateur à York, 32.
- SYLVESTRE, pape, 289, 289 n.
- TALBOT, John, testateur à Bury, 33;
- TALBOT, Nicholas, testateur à Bury, 29.
- TAMISE, la, fleuve, 207.
- TAUNTON, la ville de —, Gardiner archidiacre de —, 142.
- TAYLOR, George, d'Amphill, tient des propos séditieux, 199 (3).
- TENTERDYN, le clocher de —, 268, 268 n.
- TÉRENCE, cité par Gardiner, 61.
- TERTULLIEN, cité par Gardiner, 66 (2), 66 n, 332.
- THAMAR, 65 n.
- THEOPHILUS ALEXANDRINUS, 332.
- THÉOPHYLACTE, 332.
- THETFORD, la ville de —, la maison des frères de —, 29; les moines de —, 30.
- THOMAS BECKET, Saint, Vie de —, 18, 18 n; autel de —, 27 (2), 27 n; sa lutte avec Henri II, 50; défendu par Gardiner, 223.
- THOMAS D'AQUIN, Saint, 121.
- TRENTE, le concile de, 9, 80, 85, 171, 231, 321 (2).
- TRÉSAL, J. l'abbé, historien du schisme anglican, 10.
- TREVISIA, John, traducteur de la *Disputatio inter clericum et militem*, 262 (3); collabore à la Bible de Wicliffe, 262 n (5).
- TRINITY HALL, Collège à Cambridge, Gardiner entre à —, 58.
- TROYES, le bailli de, ambassadeur français en Angleterre, 222.
- TUDOR, Marie, voir MARIE Tudor, reine d'Angleterre.
- HENRI, voir Henri VIII, roi d'Angleterre; la dynastie des —, 236, 317.
- TUNSTALL, Cuthbert, évêque de Durham, 13, 141, 215, 229 n, 320; ses doutes sur les mots « chef suprême de l'Église d'Angleterre », 144; sa présence au couronnement d'Anne Boleyn, 211.
- TURNER, William, réformateur, 20, 20 n, 56, 65.
- TYNDALE, William, réformateur, 5, 9, 20, 25, 54, 74, 76, 151, 269 n, 274, 321, 324; ses théories sur le pou-

- voir des rois, 238; son ouvrage *l'Obéissance du chrétien*, 315, comparé au *De vera obedientia*, 315 (2), 316 (2); en quoi il en diffère, 316 (2), 317 (2), 318 (3), 319.
- TYNEMOUTH, John de —, auteur du *Sanctilogium Angliae*, 18.
- UMPTON, William, 223 (2).
- URIE, 65 n, 121.
- URSULE, Sainte, la *Vie* de —, 18, 18 n.
- VALLA, Laurent, l'humaniste, 19, 294.
- VANNES, Peter, envoyé de Henri VIII en Italie, 98.
- VATICAN, le concile du —, 85.
- VENISE, la ville de —, 249.
- VIRGILE, cité par Gardiner, 63.
- VORAGINE, Jacques de, auteur de la *Légende dorée*, 17.
- WALDEN, cité par Gardiner, 66 n, 122.
- WALLOP, sir John, ambassadeur anglais, à Marseille, 213.
- WALSINGHAM, Notre-Dame de —, 219 n.
- WALTHAM, l'abbaye de —, 135, 218, 336, 341.
- WARHAM, William, archevêque de Canterbury, 84, 141; son rôle à la « Convocation » de 1532, 152; prend la défense de ses tribunaux ecclésiastiques, 162; s'élève contre la suprématie royale à la Chambre des Lords, 176; sa mort, 177.
- WELLS, la ville de —, l'évêque de —, voir CLERK, John.
- WERBURGE, Sainte, la *Vie* de, 18, 18 n.
- WESTMINSTER, la ville de —, 178, 211, 234; le palais de —, 211; l'abbaye de —, siège de l'assemblée du clergé de 1532, 152; l'église abbatiale de —, 211; la chapelle de Henri VII à —, 32.
- WHALLEY, l'abbaye de —, 37, 37 n.
- WHITFORD, Richard, moine de Sion, auteur du *Martiloge*, 20, 20 n.
- WICLIFFE, John, l'hérétique, 13, 122 (2), 122 n, 131, 240, 240 n (4), 262, 333; — et la Bible anglaise, 16, 16 n, 17; affirme la suprématie des princes dans son traité *De officio regis*, 237 (2); mais en même temps les droits du peuple, 237 (2).
- WILKINS, David, historien ecclésiastique, sa version de la *Réplique des ordinaires*, 153 n.
- WILSON, le Dr Nicholas, confesseur de Henri VIII, 215.
- WILTSHIRE, le duc de —, chef d'une délégation envoyée à Catherine d'Aragon, 141.
- WINCHCOMBE, l'abbaye de —, 192.
- WINCHESTER, la ville de —, 216; la chapelle du collège de, 33; l'évêché de, accordé à Gardiner, 142 (2); l'évêque de, et ses droits à Oxford, 223, 226; voir aussi GARDINER, Stephen.
- WINDSOR, le château de —, 212.
- WINIFRED, Sainte, la *Vie* de, 18.
- WINTER, Thomas, fils naturel de Wolsey, 208.
- WITTELESEY, William, archevêque de Canterbury, 234.
- WOLSEY, le cardinal, 46, 72 n (2), 73, 73 n (2), 75, 76, 84 (3), 85, 88, 95, 98, 104 n, 134, 144, 208, 215, 218, 247, 250, 322; prend Gardiner à son service, 58, 58 n, 68, 71, 72, 72 n, 73, 73 n, 74, 75, 81; lui attribue diverses fonctions, 82, 84; son attitude en face du divorce, 83; le facilite, 83, 84; s'adresse à Clément VII par l'intermédiaire de Gardiner, 89 (5); projets de commission décrétale pour lui, 92 (3), 95; candidat à la papauté, 101 n, 104; sa servilité, 107; ses instructions à Gardiner en 1529, 107, 108 (2); juge la cause du divorce à Londres, 98, 99, 103, 113 (2), 119, 130 n, 323; sa disgrâce, 133 (4), 134 n; signe encore une pétition au pape, 139; sa mort, 134.
- WOODVILLE, Anthony, traduit le *Cordiale*, 24, 24 n.
- WOODVILLE, Lionel, évêque de Salisbury, père supposé de Gardiner, 56.
- WORCESTER, le comté de —, Gardiner archidiacre de —, 142 n; un moine de —, voir MUSARD, John.
- WORDE, Wynkyn de —, imprime des ouvrages de piété, 14; des vies de

- saints, 17; le *Sanctilogium Angliae*, 18; le *Festial*, 19 n; les *Quattuor sermones*, 22 (2).
- WYDEVILLE, Anthony, voir WOODVILLE.
- WYER, Robert, imprime la *Defence of Peace*, 252.
- YORK, la ville de —, testaments enregistrés à, 28, 28 n, 30, 30 n, 32 n; l'archidiocèse d' —, 134; l'assemblée du clergé de la province d' —, 183; les archevêques d'—, voir LEE, Edward; HEATH, Nicholas.
- YORKSHIRE, le comté du —, 37, 38 n.
- ZOPYRE, mentionné par Gardiner, 62.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	5
---------------------	---

CHAPITRE PREMIER

L'Angleterre religieuse de l'an 1500.

Intérêt et but du présent ouvrage, 10; intensité de la vie religieuse anglaise à la fin du xv^e siècle : la littérature de piété, 13; la prédication, 20; les ouvrages de dévotion et leur caractère, 22; la vie paroissiale : les dons faits pour le culte, 25; les testaments, leur esprit, 28; efforts faits pour élever la vie morale et religieuse du clergé, 33; la vie monastique, l'ascétisme, 36.

Décadence de l'hérésie, 40; mais révolte contre la juridiction ecclésiastique, 43; l'affaire Richard Hunne, 45; souvenirs de l'hostilité nationale contre la papauté d'Avignon, 48; mais cette hostilité a fait place au respect, 53.

CHAPITRE II

Formation première de Gardiner. Son séjour à Cambridge.

Premières années de Stephen Gardiner, 56; sa jeunesse à Cambridge, 58; sa formation humaniste et érasmienne, 59; ses lectures classiques, 61; ses lectures patristiques, 64; ses relations avec Erasme et son jugement sur lui, 67; sa prétendue période protestante et son attitude envers les réformateurs de Cambridge, 71; jugement de Leland sur le Gardiner des premières années, 77.

CHAPITRE III

Le divorce royal.

Le divorce de Henri VIII, drame religieux pour l'Angleterre, 80; rappel des faits jusqu'à 1528, 81; l'ambassade de Gardiner auprès de Clément VII à Orvieto, 84; situation du pape en l'année 1528, 88; récit des entretiens d'Orvieto, 88; l'ambassade de Gardiner à Rome en 1529, 97; Gardiner a-t-il fait craindre au pape une hérésie, 103; les sentiments véritables du pape et de la curie sur le divorce de Henri VIII, 105; l'asservissement moral de Wolsey, 107; Henri VIII parle à Clément VII sur le même ton que Charles-Quint, 108.

Le procès de divorce à Londres en 1529, 111; intervention de Fisher, 114; analyse de son plaidoyer, 115; la réfutation que fait Gardiner du premier « Axiome » sur les lois du Deutéronome et du Lévitique, 117; du second « Axiome », sur les motifs de la dispense de mariage du roi, 124; le tempérament qui s'y révèle, 130.

CHAPITRE IV

L'Église et le pouvoir civil — Gardiner en face du grand problème.

Caractère confus de la période qui s'ouvre en 1529, 132; la carrière de Gardiner pendant cette période, 133; il obtient de l'Université de Cambridge qu'elle approuve le divorce, 136; son zèle pour la cause royale commence à tiédir, 139; fait partie d'une délégation envoyée à Catherine d'Aragon, 140; indices divers sur ses sentiments profonds, 143.

Henri VIII s'attaque à la juridiction ecclésiastique, 144; il encourage l'hérésie et l'anticléricalisme, 145; analyse de la *Pétition des Communes*, 146; comparaison de la *Pétition* avec le *Traité sur la discorde* de Saint-Germain, 150; More répond par l'*Apologie*, et loue Gardiner, 151; récit de la « Convocation » de 1532, 152; la première *Réplique des Ordinaires*, 155; la seconde *Réplique des Ordinaires*, 158; son peu de mordant, 164; comparaison de ces *Répliques* et de l'*Apologie* de More, 165; la lettre de justification de Gardiner au roi, 171.

CHAPITRE V

Les étapes de la soumission.

Raisons de la passivité du peuple anglais, 174; nature véritable du bouleversement religieux, 175; résumé des événements de 1532-33, 176; l'« Acte de succession » et ses effets, 181; l'hostilité profonde du peuple à la politique royale, 184; Chapuys chef de l'opposition, 188.

Le roi encourage la révolte contre l'Église, 189; mais décourage les excès de l'hérésie, 193; agit surtout par cupidité, 194; ses intelligences à Rome, 196; ses « bravades », 197; le désarroi moral des Anglais, 198; la délation, 200; la seule idée fixe de Henri VIII, 201; la propagande royale, les imprimeurs, 203; la prédication, 204.

La carrière de Gardiner au cours des années 1532-33, 207; son rôle lors de l'entrevue de Marseille, 212; sa disgrâce en 1534, 214; cherche à voir le roi à Guildford, 216; ce qu'il promet par le serment de suprématie, 219; More et la primauté papale, 220; Henri VIII oblige Gardiner à écrire le *De vera obedientia* et le *Si sedes illa*, 222; Gardiner s'efforce de maintenir un centre de résistance catholique à Oxford, 223; John Mores interrogé à son sujet, 226; la politique « erasmienne » de Gardiner, 230.

CHAPITRE VI

L'expression intellectuelle du schisme : les origines; les pamphlets.

Importance de l'action exercée sur les esprits, 232; Henri VIII ne pouvait-il trouver des précédents intellectuels en Angleterre? 234; l'influence de Guillaume

d'Ockham sur les franciscains anglais, 234; mais il était oublié au xvi^e siècle, 236; Wicliffe et le pouvoir royal, 237.

Les pamphlets; analyse du *Miroir de la Vérité*, 238; son caractère, 246; influence du *Prince* de Machiavel sur les avocats de Henri VIII, 246; Henri VIII prince à l'italienne, 249; il ressuscite les querelles médiévales entre papes et souverains, 251; il fait traduire et adapter le *Defensor Pacis* de Marsile de Padoue, 252; influence de cet ouvrage sur les *Articles*, 257; Henri VIII fait traduire la *Disputatio inter clericum et militem*, 261; idées nouvelles apportées par ce dialogue, 263.

Les deux catégories d'ouvrages publiés en faveur du roi, 266; les opuscules démagogiques : analyse du *Petit traité*, 266.

CHAPITRE VII

L'expression intellectuelle du schisme : les théoriciens humanistes.

Analyse du *De vera differentia* d'Edward Foxe : le préambule, 271; les autres parties, comparées avec le *Defensor Pacis*, etc., 275; analyse de l'*Oratio* de Richard Sampson, 281.

Gardiner tarde beaucoup à suivre Foxe et Sampson, 285; analyse du *Si sedes illa*, 286; le discours imaginaire de Fisher, 290; la question du loyalisme envers le souverain, 294; analyse du *De vera obedientia*, 295; la primauté de Pierre, 303; Gardiner s'efforce de se justifier lui-même par un apologue, 307; manque de droiture du *De vera obedientia*, 309; cet ouvrage traduit pourtant le tempérament de Gardiner, 311; la théorie extrême du pouvoir divin des rois, 313.

Comparaison du *De vera obedientia* et de l'*Obéissance du chrétien* de Tyndale : les ressemblances, 315; les différences, 316; les tempéraments politiques de Gardiner et de Tyndale, 318.

CONCLUSION

Le Confutatio cavillationum, abjuration du *De vera obedientia*, 320; différence d'esprit entre les générations d'avant et d'après le Concile de Trente, 321; l'état d'esprit des humanistes à la veille du schisme, 322; pourquoi les traditionalistes se sont laissé faire, 324; Henri VIII ne s'est rattaché à aucune tradition anglaise, 327.

Appendice 1. Éditions des Pères utilisées par Gardiner.....	329
Appendice 2. Lettre de Gardiner à Henri VIII au sujet de la <i>Réplique des ordinaires</i>	333
Appendice 3. Lettre de Gardiner à Cromwell sur le voyage du roi dans son diocèse	335
Appendice 4. Serment prêté par Gardiner contre la suprématie papale....	337
Appendice 5. Confession d'Edward, neveu du Dr London, recteur de New College à Oxford.....	339
Appendice 6. Interrogatoire de John Mores, économiste du monastère de Sion	341

Bibliographie.

I. Sources manuscrites classées d'après l'origine.....	344
II. Bibliographie critique. Ouvrages relatifs au pouvoir des princes sur l'Église.....	346
III. Liste sommaire des ouvrages cités.....	350
Index	357

VU, le 16 Décembre 1933

Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

L'Assesseur,

J. VENDRYÈS.

VU
ET PERMIS D'IMPRIMER
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

Imprimé en France
TYP. FIRMIN-DIDOT & C^{ie}
MEGNIL - 1935